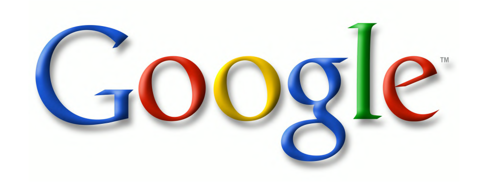
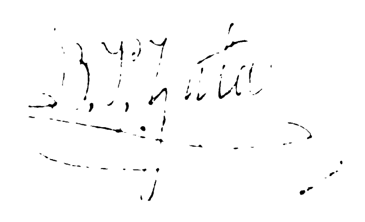
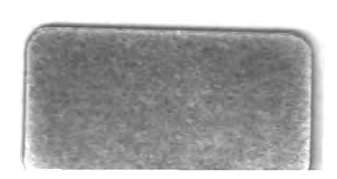

Google







W P Ker

R M Dawkins
d. d.
WPK
vigil. S. Edmundi
AD 1914

Cf. Hegel Aesthetik iii. p. 355.



CHANTS POPULAIRES

DE LA

GRÈCE MODERNE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

GRÈCE MODERNE,

RECUEILLIS ET PUBLIÉS,

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE, DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES,

PAR C. FAURIEL.

TOME Ier.

CHANTS HISTORIQUES.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1824.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR-ÉDITEUR.

Le projet de faire connaître quelques-uns des chants populaires de la Grèce moderne n'est pas nouveau. Dès 1676, La Guilletière promettait, dans la préface de son ouvrage intitulé *Lacédémone ancienne et nouvelle*, d'en donner une collection. Dans ces derniers temps, des hommes d'un talent distingué, en Allemagne, ont recueilli un plus ou moins grand nombre de ces chansons en grec vulgaire, avec l'intention de les publier. M. André Mustoxidi de Corfou adressait, en 1820, à Démétrius Schinas une lettre éloquente, qu'il a depuis rendue publique, et qui avait été destinée d'abord à servir de préambule à un choix de chansons grecques, et à un discours sur la poésie moderne des Grecs. La tâche était digne du patriotisme, du savoir et du goût de l'élégant écri-

vain à qui l'Europe et la Grèce doivent l'intéressant précis des évènements qui ont précédé et suivi la catastrophe récente de Parga, précis publié en France par M. Amauri Duval. Si donc le recueil de chants populaires de la Grèce que je donne aujourd'hui au public se trouve être le premier qui aura vu le jour, ce ne sera que par une sorte de bonne fortune sur laquelle je ne devais pas compter.

Le premier fond des pièces dont se compose ce recueil provient de l'illustre docteur Coray, qui en avait fait don à M. Clonarès, de qui j'en obtins des copies par l'intermédiaire de M. Pikkolo, actuellement professeur à Corfou. Quelques pièces des plus remarquables m'ont été communiquées par MM. Haze et Mustoxidi : la plupart m'ont été données ou envoyées de divers côtés par des Grecs qui savaient le plaisir et l'empressement avec lesquels je m'occupais à en faire un recueil.

Persuadé qu'un tel recueil serait le meilleur livre classique pour l'étude du grec moderne, je n'ai rien négligé pour que le texte en fût aussi correct que possible. Il y a beaucoup de pièces dont j'ai eu deux ou même trois copies. Dans le

choix des diverses leçons, j'ai toujours donné la préférence à celles qui m'ont semblé le plus dans le goût et dans l'idiome du peuple; et en général les corrections qu'il a été parfois indispensable de faire à des copies fautives et uniques, ont toutes été faites dans le même sens.

Les Grecs modernes, en parlant, ne prononcent point ou plutôt mangent en prononçant, dans certains cas, le ν ou *n* final, qui marque l'accusatif singulier de tous les noms, le nominatif des noms neutres et la première personne des verbes au pluriel. Mon dessein était d'omettre aussi ce ν dans le texte imprimé, et de suivre exactement dans l'orthographe la prononciation vulgaire. Mais la majorité des Grecs que j'ai consultés sur mon projet m'a assuré que cette orthographe, tout-à-fait insolite dans l'écriture et dans les livres, choquerait leurs compatriotes; et j'ai dû me rendre à leur opinion.

Quant à la traduction des chansons populaires des Grecs, mon unique prétention a été qu'elle fût en tout, et jusque dans les moindres détails, non-seulement aussi fidèle, mais aussi littérale que possible. Je me suis convaincu que l'on n'en peut

a.

altérer ni modifier en rien la phraséologie, sans en détruire l'originalité et l'effet.

En tête de chaque pièce ou de chaque série de pièces, j'ai mis, quand je l'ai pu et quand il y avait lieu, un argument historique accompagné ou entre-mêlé de quelques indications littéraires.

Le recueil entier est précédé d'un discours trop long peut-être, mais cependant fort imcomplet, sur la poésie moderne des Grecs, où j'ai fait entrer tout ce que je savais de propre à répandre de l'intérêt ou du jour sur les pièces de ce recueil, et en général, sur l'ensemble de la poésie vulgaire de la Grèce.

Ce discours a été écrit long-temps après les arguments, et sans les avoir sous les yeux; il sera peut-être résulté de là que j'aurai répété ou omis dans l'un des choses déja dites ou promises dans les autres. Mais je me flatte que ni les omissions, ni les répétitions ne porteront sur des points essentiels.

Il y a, dans ce même discours, des assertions fondées sur des autorités et des témoignages que je ne cite pas toujours; je n'ai pas cru que cela fût nécessaire dans une esquisse aussi sommaire

que celle-ci. Je me propose de revenir un jour, dans un ouvrage à part et avec l'étendue et la méthode convenables, sur l'histoire de la littérature grecque moderne.

La plupart des faits et des notices que contiennent tant le discours que les arguments dont je viens de parler, je les ai recueillis, non dans des livres, mais dans des entretiens assidus avec des Grecs éclairés, aimant et connaissant leur pays. J'ai tâché de fondre et de coordonner en un seul et même ensemble les renseignements divers et isolés obtenus de chacun d'eux.

Pour citer tous les Grecs qui m'ont aidé de leurs conseils et de leur instruction, il me faudrait nommer tous ceux que je connais, et que j'ai eu l'avantage de rencontrer depuis que je m'occupe de ce recueil; car il n'en est pas un dont je n'aie appris quelque chose dont j'ai tiré ou aurais pu tirer parti. Mais je ne puis me dispenser de nommer au moins MM. Clonarès, Makrys, Mavromatis et Triantaphyllos, qui m'ont particulièrement encouragé et secondé dans mon travail. C'est avec leur secours, par leurs conseils ou avec leur approbation, que j'ai compris, corrigé et traduit le

texte de ces compositions, et que j'ai essayé de jeter quelque jour sur des points trop peu connus de l'histoire et des mœurs de la Grèce moderne. Si je n'eusse compté sur leurs lumières, je n'aurais point entrepris de donner ce recueil au public, ou j'aurais eu tort de l'entreprendre.

Depuis que j'ai mis cette collection en état de paraître, j'ai recueilli de quoi en faire une seconde; et je m'occuperai du travail qu'elle exige, si le public accueille favorablement la première.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

I.

J'ai pensé qu'un recueil de *chants populaires de la Grèce moderne*, même sans être accompagné de tous les éclaircissements qu'il pourrait exiger, fournirait quelques données nouvelles pour apprécier avec plus d'exactitude et de justice qu'on ne le fait communément, les mœurs, le caractère et le génie des Grecs de nos jours. C'est là le principal motif qui m'a déterminé à présenter celui-ci au public.

Voilà plus de quatre siècles que les érudits de l'Europe ne parlent de la Grèce que pour déplorer la perte de son ancienne civilisation, ne la parcourent que pour y chercher les débris, je dirais presque la poussière de ses villes et de ses temples, décidés d'avance à s'extasier sur les vestiges les plus douteux de ce qu'elle fut il y a deux ou trois mille ans. Quant aux sept ou huit millions d'hommes, restes certains,

restes vivants de l'ancien peuple de cette terre idolâtrée, il en est bien autrement. Les érudits n'en ont point tenu compte, ou s'ils en ont parlé, ce n'a guère été qu'en passant, et pour les signaler comme une race abjecte, déchue au point de ne mériter que le mépris ou la pitié des hommes cultivés. On serait tenté, à prendre au sérieux les témoignages de la plupart de ces érudits, de regarder les Grecs modernes comme un accident disparate et profane jeté mal-à-propos au milieu des ruines sacrées de la vieille Grèce, pour en gâter le spectacle et l'effet aux doctes adorateurs qui les visitent de temps à autre.

En s'arrêtant si légèrement à une opinion si pédantesque, les savants de l'Europe n'ont pas seulement commis une injustice envers la Grèce moderne. Ils ont fait quelque chose de plus contraire à leur prétention favorite : ils ont renoncé à des moyens de mieux connaître la Grèce antique, de mieux découvrir ce qu'il y a de privilégié, de propre et d'ineffaçable dans le caractère et le génie des enfants de cette heureuse terre.

Dans plus d'un usage et plus d'un trait des mœurs actuelles, ils auraient aisément reconnu des vestiges curieux des usages et des mœurs antiques, et se seraient fait ainsi une plus haute idée de l'énergie et de la ténacité de ces derniers.

Ils auraient pu se rendre une raison plus générale et plus profonde de ce goût passionné pour la liberté, de cette activité sociale, de cette industrie et de cet esprit d'entreprise qu'ils admirent chez les anciens

Grecs, en observant que, même sous le joug des Turks, les Grecs de nos jours, plus malheureux qu'avilis, n'ont jamais complètement perdu ni les priviléges, ni le sentiment de l'indépendance; qu'ils ont su maintenir leur nationalité distincte de celle de leurs conquérants, et conserver, sous un gouvernement oppressif et spoliateur, une aptitude admirable pour la navigation et pour le commerce.

Plus ces érudits avaient d'enthousiasme pour la langue morte d'Homère et de Pindare, plus ils auraient trouvé d'avantage à étudier le grec moderne qui, rejeton vivant de cette langue, en garde bien des traits qui n'ont point passé dans les livres anciens.

Il est permis et il n'est que trop facile de voir et de déplorer l'ignorance et le peu de culture de la masse actuelle de la population de la Grèce. Mais il y a aussi des Grecs d'élite, des hommes pleins de talent et de zèle répandus dans l'Europe entière pour en étudier les arts et les doctrines, et pour y recueillir des lumières qu'ils portent, comme un tribut d'amour, à leur malheureuse patrie, dans l'espoir de concourir par là à sa restauration morale et politique. Peut-être, en connaissant de tels hommes, les savants auraient-ils pensé que la Grèce pourrait ajouter aujourd'hui plus d'un exemple à celui de Pythagore, voyageant jadis en quête du savoir de l'Inde et de l'Égypte.

Enfin, quant à la littérature en général, et plus particulièrement quant à la poésie, en se résignant

à ne pas trouver maintenant chez les Grecs l'ancien génie poétique du paganisme, génie qui n'a plus rien à leur dire, et qu'ils ne pourraient plus entendre, on aurait appris qu'ils ont aussi leurs titres de gloire et leur degré de culture. C'est là le point sur lequel je me propose de suppléer le moins mal que je pourrai au silence des écrivains et des voyageurs.

Comme toutes ou presque toutes les autres nations européennes, les Grecs modernes ont deux sortes, on pourrait dire deux degrés de poésie ; l'une de tout point originale et spontanée, populaire dans sa substance et dans ses formes, traditionnelle et non écrite ; l'autre écrite, où l'étude et l'art, l'imitation et le savoir ont eu plus ou moins de part, et une part plus ou moins heureuse, selon les temps, les lieux et les individus.

Cette dernière, née à peu près vers la même époque que les littératures modernes de l'Europe, fut d'abord, comme celles-ci, l'organe des plus nobles idées et des sentiments les plus délicats du moyen âge ; et si elle n'a pu prendre ensuite le même essor et les mêmes développements qu'elles, elle ne s'en est du moins jamais totalement séparée, et n'a pas laissé de parvenir de son côté à un degré remarquable d'élégance et de maturité. C'est cette portion de la poésie grecque vulgaire qui en est, sinon la plus intéressante, du moins la plus considérable et la plus variée, qui en comprend les monuments les plus curieux et les plus anciens, de même que les compositions les plus ingénieuses et les plus correctes. Mais ce n'est point

celle que je me suis proposé de faire connaître : une pareille tâche excéderait de beaucoup les limites que je me suis prescrites. C'est uniquement de la partie populaire et traditionelle de cette poésie que je voudrais donner une idée un peu détaillée. Seulement, comme l'une et l'autre, bien que très-distinctes, ont néanmoins entre elles des rapports et des points de contact, je donnerai sur l'origine et les commencements de la première des notions très-sommaires, dont je pourrai tirer par la suite quelques éclaircissemens pour l'histoire de la seconde.

II.

Afin d'avoir l'époque où a commencé ou pu commencer pour les Grecs une culture littéraire différente de l'antique, il faudrait savoir en quel temps leur idiome actuel s'est détaché de l'ancienne langue, pour en devenir comme un nouveau dialecte. Mais cette révolution s'est faite sans être observée ; et tout ce que l'on peut en dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle ne s'est point opérée tout d'un coup, mais lentement, par degrés, et de manière à n'être manifeste que bien long-temps après son commencement réel.

Avant d'avoir des ouvrages écrits en leur langue actuelle, les Grecs en eurent où leur langue ancienne avait subi des modifications remarquables, par lesquelles elle tendait déja aux formes plus simples, et à l'allure moins hardie, mais plus aisée de l'idiome

moderne. Les ouvrages destinés à l'instruction religieuse du peuple, les hymnes sacrés, les homélies, les vies des saints et des martyrs furent, en grande partie, de ce nombre. On y peut comprendre aussi des écrits profanes composés pour l'amusement des oisifs, et surtout ces romans érotiques du bas empire, dont plusieurs sont venus jusqu'à nous, et parmi lesquels le respectable et docte Coray a particulièrement désigné ceux d'Héliodore, de Xénophon d'Éphèse et de Chariton, comme entremêlés déja de locutions propres au grec moderne. Il y a lieu de présumer que celui-ci existait dès-lors comme un dialecte à part, détaché du grec ancien.

L'habitude d'entremêler les deux dialectes, peu importe que ce fût à dessein et par mauvais goût, ou par pure ignorance, était un grand pas vers la tentative d'écrire séparément, et par conséquent de polir et de fixer celui du peuple. Ce n'est toutefois que vers la fin du onzième siècle que l'on trouve des documents et des témoignages qui attestent qu'alors, au moins, on avait commencé à faire usage du grec vulgaire dans des ouvrages en prose, probablement destinés à l'instruction du peuple. On cite une chronique universelle de Siméon Séthos, écrite en grec vulgaire, de 1070 à 1080.

Vers la même époque, une autre innovation se faisait, ou s'était faite dans la littérature grecque. L'ancien système de versification, sans cesser d'être connu et même suivi de ceux qui prétendaient au titre de lettrés, avait été abandonné dans l'usage vul-

gaire. A l'hexamètre on avait substitué ce que l'on appelait le vers *politique*, vers fondé sur un principe tout autre et beaucoup plus simple. On a des preuves certaines que, dès la fin du XIe siècle, et dans le cours du XIIe, les vers *politiques* étaient employés dans presque tous les ouvrages de poésie, dans ceux même écrits en grec ancien. C'est donc un fait général constaté que, dès l'an 1100 au plus tard, deux des principales conditions indispensables pour qu'une poésie nouvelle, plus ou moins populaire, pût naître et se développer dans la Grèce, se trouvaient remplies: l'idiome vulgaire était fixé et assoupli par un commencement de culture, et un mètre approprié à l'oreille du peuple était déja en vogue.

Les deux plus anciennes compositions en cet idiome et dans ce mètre, qui me soient connues, sont toutes deux de Théodore Prodromos, plus connu par le surnom de Phtochoprodromos, moine de Constantinople, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle. L'une est une espèce de satyre contre le supérieur de son monastère: l'autre est une épître adressée à l'empereur Manuel de Comnène (vers 1150), dans laquelle il se lamente platement du peu de fruit qui lui revient d'être savant, et d'avoir consumé sa jeunesse dans les études. Il n'y a point d'apparence que ces vers vulgaires fussent les premiers que l'on eût écrits à Constantinople; il est infiniment plus probable que Prodromos ne fit, en les composant, que suivre des exemples déja donnés. Mais des vers dans le goût des siens n'étaient pas de la poésie, ne pouvaient

être d'aucun intérêt pour le peuple. Il fallait, pour toucher celui-ci et mettre son imagination en mouvement, des compositions dont l'argument fût en harmonie avec les idées et les mœurs générales de l'époque.

Constantinople était alors pour l'orient de l'Europe le foyer d'une civilisation infiniment supérieure à celle de l'occident, si l'on en excepte la partie occupée par les Arabes. Il semblerait donc que, dans les communications des deux pays, c'eût été le premier qui aurait dû, en tout genre, exercer de l'influence et prendre de l'ascendant sur le second. Mais il n'en fut pas ainsi; et des deux moitiés de l'Europe, ce fut la moins cultivée qui donna passagèrement à l'autre ses lois, ses opinions et sa littérature.

Déja dès l'époque de la première croisade, quelques-uns des principes de la féodalité et des usages qui en étaient la conséquence, avaient pénétré à la cour de Constantinople. L'empereur Alexis se fit, comme on sait, rendre par les chefs des croisés le genre d'hommage dû par le vassal au suzerain; et l'acception féodale que le mot *homme* avait déja dans tous les idiomes de l'occident passa dans le mot correspondant du grec. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, Manuel de Comnène, qui méprisait les Grecs de Constantinople à cause de leur mollesse et de leur peu de courage, attirait de toutes les parties occidentales de l'Europe des guerriers aventureux, qui apportaient à Constantinople, en même temps que la bravoure, les mœurs, les idées et les croyances de

la chevalerie. Ce fut bien pis quand les Vénitiens et les Français, après avoir pris Constantinople et conquis la Morée, eurent partagé entre eux ce qui restait de l'empire d'Orient. Les institutions de la féodalité se répandirent alors de vive force dans la Grèce entière, sans en excepter celles qui répugnaient le plus aux mœurs efféminées ou aux lumières des habitants. Les emplois et les titres devinrent héréditaires : le duel judiciaire, les épreuves par le feu furent substituées à la décision des tribunaux, dans les cas où il eût importé le plus que la justice fût clairvoyante et certaine.

Lorsqu'après soixante-trois ans de domination étrangère, les Grecs eurent recouvré le gouvernement de leur pays, tout ce que la féodalité y avait introduit d'absurde et d'anti-social fut aboli. Mais, dans les choses qui ne tenaient point au gouvernement, les mœurs et les usages chevaleresques de l'Europe continuèrent à donner le ton aux mœurs et aux usages des classes supérieures à Constantinople. Ainsi, par exemple, les joûtes et les tournois dont les Grecs avaient été exclus par les Franks au XIII[e] siècle, s'introduisirent parmi eux au XIV[e], et devinrent une des pompes de la cour.

Avec ces mœurs et ces usages, les idées de galanterie qui en étaient l'ame, et les fables héroïques qui en étaient la peinture idéale, passèrent à Constantinople. Les prétentions avouées des plus illustres familles de l'empire de descendre des plus fameux paladins de France supposent la connaissance, et même

quelque chose de plus que la simple connaissance de ceux de nos vieux romans où Charlemagne figure avec ses preux. Elles font voir que ces romans étaient pris au sérieux par les Grecs instruits, tout comme par les ignorants de l'occident. Les historiens byzantins du XIVe siècle, qui nous ont fait connaître ces prétentions généalogiques, les rapportent eux-mêmes sans concevoir le moindre doute sur leur vérité ou sur leur vraisemblance : ils parlent de Roland et d'Olivier aussi sérieusement et avec autant de foi que nous pourrions parler de Duguesclin et de Bayard.

De la prise étrange que ces fables chevaleresques avaient sur la croyance et sur la vanité des grands, on est autorisé à conclure qu'elles avaient un certain degré de vogue et de popularité. Personne ne se serait donné la peine de mentir pour se faire descendre de héros qui n'eussent été connus et admirés que de lui. Cela étant, les fables dont il s'agit ne pouvaient manquer d'avoir quelque influence sur les productions grecques composées pour l'amusement du peuple ou des oisifs; et sur ce point, le fait est d'accord avec la vraisemblance.

Entre les ouvrages antérieurs au XIIe et au XIIIe siècles, et qui, bien qu'écrits en grec littéral, pouvaient, à raison de l'argument et de la familiarité de l'exécution, passer jusqu'à un certain point pour des ouvrages populaires, les principaux étaient des romans érotiques, à l'imitation de ceux d'Héliodore, d'Achille Tatius, etc. Ce fut encore des compositions du même genre que l'on vit paraître en Grèce, aux

époques qui suivirent la domination des Franks. Mais les romans de ces dernières époques ne ressemblèrent plus aux anciens. Outre qu'ils eurent un caractère plus décidé de popularité, qu'ils furent écrits en vers et dans l'idiome vulgaire, ils offrirent des traces manifestes de l'influence de l'esprit romanesque de l'Occident : ils ne roulèrent plus que sur des aventures de bravoure ou d'amour de chevaliers imaginaires, ou de héros historiques travestis en chevaliers.

De ces romans en grec moderne, plusieurs ont été imprimés plus d'une fois, et sont plus ou moins connus en Grèce. Quelques-uns, n'ayant eu qu'une seule édition, figurent comme des raretés dans les collections des bibliomanes. La plupart, encore inédits, sont enfouis dans les grandes bibliothèques de l'Europe, d'où personne ne songe à les tirer. Il serait trop long et superflu, pour mon objet principal, de parler de tous : je ne puis guère que nommer les plus curieux.

Un des plus anciens et des plus remarquables, tant pour l'élégance de la diction que pour le raffinement des sentiments et des idées, est celui des *Amours merveilleuses de Lybistros, chevalier latin, et de Rhodamnè, princesse d'Arménie.* Crusius, qui a donné une notice de ce roman, en avait vu une copie manuscrite incomplète, qu'il croyait du XIIIe siècle. La bibliothèque du roi à Paris en possède une qui n'est que du XVe; mais l'ouvrage est indubitablement plus ancien. Une *Histoire des aventures de Bertrand le Romain et de la belle Chrysantza, fille du roi d'Antioche*, n'est peut-être pas de beaucoup moins

ancienne que la précédente. Ici le nom du héros suffit pour donner à soupçonner que l'auteur imita quelque roman étranger, où le nom de Bertrand sonnait mieux qu'en grec; et d'autres indices viendraient à l'appui de ce soupçon, s'il importait de le justifier. Je ne sais à quelle époque mettre un roman de *Bélisaire*, encore aujourd'hui très-connu, où l'on attribue au vainqueur des Goths des exploits de César, et entre autres la conquête de la Grande-Bretagne, non plus que deux autres histoires plus étranges encore d'*Alexandre-le-Grand*, l'une en vers et l'autre en prose.

Il est fort probable que ce furent les exemples de romanciers étrangers qui portèrent les Grecs à travestir en fables grotesques l'histoire de deux de leurs plus grands hommes. Mais ce qui atteste directement et d'une maniere décisive leur goût pour les fictions romanesques de l'Occident, ce sont les traductions pures et simples qu'ils en firent. *La Théséide* de Boccace, qui, sous des noms antiques, n'est en effet qu'un insipide et plat roman de chevalerie, fut traduit en grec vulgaire dans le XVe siècle. Un roman bien plus ancien, bien plus célèbre, et dont, selon toute apparence, l'original était provençal, *le roman de Florès et Blanche-Fleur*, après avoir été traduit dans toutes les langues de l'Europe, le fut pareillement en grec, j'ignore en quel temps, mais dans un temps sans doute où il conservait encore quelque renom. Cette traduction n'a jamais été imprimée, que je sache; mais on a publié celle de la *merveilleuse*

histoire d'Ibérius ou *Impérius*, ouvrage dont l'original m'est inconnu, mais doit être provençal, comme celui du précédent. C'est ce que l'on peut conclure du lieu de la scène, qui est en Provence, et du titre du héros, qui est un roi ou un prince de ce pays. Il ne serait pas étonnant que les Grecs de Constantinople et des îles, ayant eu de tout temps de grandes relations de commerce avec Marseille, eussent connu par cette voie des productions, aujourd'hui perdues, de l'ancienne littérature provençale. Il est même à présumer que ce fut par cette voie que leur parvinrent la plupart des compositions poétiques du moyen âge dont ils eurent connaissance.

Il me faut maintenant revenir à ceux des romans de galanterie chevaleresque en grec moderne que l'on peut regarder comme étant d'invention grecque, afin de ne pas passer sous silence le plus original de tous, le plus célèbre, et le seul qui n'ait rien perdu de son ancienne popularité. On voit que c'est d'*Erotocritos* que je veux parler. Ce roman fut composé au XVIe siècle par un Grec de l'île de Crète, dont le nom (Vincent Cornaro) semble indiquer une origine vénitienne. L'action qui en fait le sujet se passe à Athènes, et l'époque en est aux premiers temps du christianisme. Hercule ou Hiraklis, empereur des Athéniens, a une fille unique d'une beauté accomplie, nommée Aréthuse, et un ministre parfait, nommé Pézostrate. Erotocritos, fils unique de celui-ci, devient éperdument amoureux d'Aréthuse, qui n'est pas moins éprise de lui. Informé de l'audace d'un sujet

qui ose prétendre à la main de sa fille, et de la passion peu royale de celle-ci pour un simple chevalier, Hiraklis exile celui-ci et fait jeter la princesse dans un cachot. Les deux pauvres amants subissent longuement toutes les douleurs de l'absence, et sont exposés, chacun de son côté, aux épreuves les plus dures. Mais à force de persévérance, d'héroïsme et de services, Erotocritos parvient à fléchir le roi, et en obtient la main d'Aréthuse.

Tel est le fond de ce roman, où les mœurs de la chevalerie, telles que l'on se les figurait à une époque où il n'en existait plus qu'une tradition peu fidèle, sont agréablement nuancées par des traits de nature et de vérité empruntés des mœurs réelles de la Grèce moderne. Le plan n'en a rien que d'assez commun; mais il est du moins simple et clair. Le style en est habituellement d'une prolixité fatigante, souvent très-plat, et relevé ou bigarré de temps à autre par des imitations des poètes classiques de l'ancienne Grèce, de Rome et de l'Italie. Ce singulier ouvrage a néanmoins ses beautés, et même des beautés frappantes, tant dans les détails de l'action que dans la peinture des caractères et des passions. L'amour surtout y est représenté avec je ne sais quel mélange original d'ardeur et de naïveté, d'exaltation et de candeur, où l'on sent l'inspiration particulière du climat de la Grèce, bien plus que celle de la galanterie chevaleresque.

Indépendamment même de ses beautés, ce roman d'*Erotocritos* figure avec distinction dans l'histoire

de la poésie grecque vulgaire, comme indice et résultat d'une révolution qui s'était faite dans cette poésie à l'époque où il parut. La domination des Vénitiens en Morée, en Crète et dans d'autres îles, les communications habituelles de l'Italie, en général, avec l'Archipel, avaient mis les Grecs à portée de connaître la littérature italienne, y compris celle du XVIe siècle, et leur avaient inspiré la tentation de l'imiter. De là leur vint le goût et l'usage de la rime; de là une multitude de termes et de locutions empruntés de l'italien, souvent de la manière la plus gratuite, qui défigurèrent plus qu'ils n'enrichirent le grec de l'Archipel, et notamment celui de Crète, de Rhodes et des îles Ioniennes. *Erotocritos* porte des marques aussi nombreuses et variées que saillantes de cette influence de la langue et de la littérature italiennes sur la langue et la littérature grecques, et l'on en trouve également des traces aux époques subséquentes de celles-ci.

C'est, je crois, aussi à la même influence qu'il faut attribuer les tentatives des poètes grecs modernes en des genres où ils ne s'étaient pas essayés jusque là. Une idylle d'un goût assez sauvage, intitulée *la Bergère* (Boskopoula), *le sacrifice d'Abraham*, drame tiré de la Bible et plein de traits du pathétique le plus naïf, une tragédie d'invention et d'une invention très-romanesque, sous le titre d'*Ériphile*, presque aussi célèbres que le roman d'*Erotocritos*, mériteraient que j'en disse aussi quelques mots, si j'avais entrepris de donner une idée de l'ensemble de la littérature poé-

tique du grec vulgaire : mais je n'en considère que les premiers développements, et n'ai plus que peu de chose à en dire.

Aux époques même où les sujets de galanterie chevaleresque étaient les sujets favoris de cette littérature, c'est-à-dire au XVe et au XVIe siècle, ils n'en formaient cependant pas le thème exclusif. Il se trouvait toujours quelqu'un qui, frappé des évènements publics, des grandes calamités locales ou nationales, essayait d'en perpétuer la mémoire dans des vers plus ou moins incultes, mais qui tendaient du moins à la véritable destination de la poésie. J'ai lu une longue lamentation poétique sur la prise de Constantinople par les Turks, écrite au moment même de l'évènement par un Grec plein de bravoure et de patriotisme, qui, à l'effusion vive et familière de sa douleur, a mêlé beaucoup de traits curieux pour l'histoire de cette catastrophe européenne. Il existe une autre lamentation aussi détaillée, et presque aussi curieuse, sur la peste qui désola l'île de Rhodes en 1498; et l'on peut affirmer avec toute vraisemblance que chaque évènement notable était de même célébré par quelque pièce de poésie.

Il n'y avait pas jusqu'à l'histoire qui ne se ressentît, au moins dans la forme et dans le style, de cette tendance poétique de la nation et de l'époque. On l'écrivait d'ordinaire en vers, et d'un ton peu différent de celui des romans. Plusieurs de ces monuments historiques, versifiés en grec vulgaire, se conservent inédits dans les bibliothèques, de la poussière des-

quelles il est à présumer que les Grecs les tireront un jour. Un des plus curieux que j'aie vus est une narration très-circonstanciée, et, à ce qu'il paraît, très-fidèle de la bataille de Varna, gagnée en 1444 sur les Hongrois par Amurat à la tête de ses Turks. Cette narration est l'ouvrage d'un Grec, témoin oculaire de la bataille, et qui, frappé de la singularité des incidents qui l'ont rendue fameuse, en a rendu quelques-uns en traits assez vifs. Un autre monument du même genre, mais plus considérable et à tous égards plus important, c'est une histoire de la conquête de la Morée par un corps de croisés français, en 1206, histoire écrite, à ce que l'on peut présumer, presque immédiatement après les évènements qui en font la matière. C'est un ouvrage dans le goût des Chroniques françaises de la même époque, et dans lequel toutes les formules du droit féodal, appliqué au régime d'un pays conquis, sont observées avec une exactitude que j'aurais pu citer plus haut, en preuve de ce que j'ai avancé de l'influence de la domination et des idées de l'Occident sur l'esprit des Grecs et sur l'état de la Grèce.

Les monuments dont je viens d'indiquer l'existence sont tous plus ou moins populaires, en ce sens que tous sont écrits en grec vulgaire, bien qu'avec des prétentions assez diverses; ils le sont aussi et plus encore, en ce qu'ils roulent ou sur des faits réels d'un intérêt plus ou moins national, ou sur des fictions faites alors pour piquer la curiosité et pour captiver l'imagination. Plusieurs circonstances coïncidaient

néanmoins pour restreindre dans certaines bornes la connaissance et la vogue de ces ouvrages.

D'abord l'influence des idées et des fables héroïques ou galantes de la chevalerie, à laquelle la poésie grecque vulgaire écrite dut ce qu'elle eut de plus aimable et de plus ingénieux, ne s'étendit point, à beaucoup près, à la Grèce entière. Elle affecta peu les provinces de l'intérieur, et nullement les parties montagneuses de ces provinces. Les productions nées de cette influence n'avaient donc guère de chances de pénétrer jusque-là, et moins encore d'y devenir populaires. Il faut en dire autant des effets qu'eurent sur la culture littéraire des Grecs leurs communications avec l'Italie : ils se bornèrent aux îles; et même aux principales de ces îles, à celles qui avaient des ports et des villes. D'ailleurs, abstraction faite de l'argument, les compositions poétiques dont il s'agit étaient écrites, ne pouvaient se conserver et circuler que par écrit; elles formaient une littérature proprement dite, et c'en était assez pour demeurer inconnues au gros d'une population qui ne savait pas lire.

Aussi toute cette portion de la poésie grecque vulgaire, née dans quelques villes des côtes et des îles, y resta-t-elle et y est-elle encore enfermée : l'intérieur du continent ne la connut jamais et n'a point appris à la connaître. Dans les îles même, le peuple des villages et des campagnes ne l'a point adoptée, ou ne s'y est point tenu.



III.

Les Grecs modernes ont une autre poésie que celle dont je viens de parler, une poésie populaire dans tous les sens et toute la force de ce mot, expression directe et vraie du caractère et de l'esprit national, que tout Grec comprend et sent avec amour, par cela seul qu'il est Grec, qu'il habite le sol et respire l'air de la Grèce; une poésie enfin qui vit, non dans les livres, d'une vie factice et qui n'est souvent qu'apparente, mais dans le peuple lui-même, et de toute la vie du peuple. Cette poésie consiste entièrement en chansons du genre de celles contenues dans ce recueil.

Un tel recueil, s'il était complet, serait à la fois et la véritable histoire nationale de la Grèce moderne, et le tableau le plus fidèle des mœurs de ses habitants. Ce qu'une pièce aurait de vague ou de faux serait éclairci ou rectifié par d'autres; et les résultats du tout seraient évidents et complets, malgré l'insuffisance et l'obscurité de chaque partie détachée. Malheureusement il s'en faut de beaucoup que la présente collection soit assez riche pour former un ensemble où chaque chose qui aurait besoin d'être expliquée le serait par d'autres. Les pièces en ont été recueillies trop au hasard, et il y a entre elles trop de lacunes, soit de temps, soit d'espace, pour qu'elles puissent se servir de commentaire les unes aux autres. Il est donc indispensable, pour les goû-

ter, et quelquefois pour les comprendre, d'avoir d'avance une idée des choses auxquelles elles ont rapport, et des mœurs dont elles sont à la fois l'expression et l'un des traits les plus saillants.

A raison de la diversité de leur sujet, toutes les chansons populaires des Grecs pourraient, je crois, être partagées, comme celles de ce recueil, en trois classes principales; je veux dire, en chansons domestiques, en chansons historiques, et en chansons romanesques ou idéales.

Sous la dénomination de chansons domestiques, je comprends celles qui sont composées exprès pour être chantées dans les circonstances les plus solennelles de la vie de famille, à certaines fêtes déterminées, à propos de certains usages de société consacrés par une habitude immémoriale. Elles forment plusieurs sections, que je distinguerai à fur et à mesure que cela deviendra nécessaire; et je parlerai d'abord de celles qui sont appropriées à des usages sociaux attachés à certaines époques ou à certaines fêtes de l'année. Pour en donner une idée, il suffira de dire ce qui se passe à deux des principales de ces époques, à la Saint-Basile, et le 1er de mars.

L'église grecque fête la Saint-Basile le 1er de janvier; et ce jour est en Grèce, comme dans le reste de l'Europe, un jour de visites, de compliments et d'étrennes, avec cette différence que là tout se passe avec plus de solennité, plus d'amabilité, et surtout d'une façon plus poétique qu'ailleurs. Des troupes de jeunes gens se réunissent pour aller dans les maisons de leur con-

naissance faire les compliments et quêter les étrennes d'usage. Or ces compliments et cette quête sont, dans chaque village, dans chaque canton, le sujet d'une série de chansons, qui toutes y sont exclusivement appropriées. Et ce sont ces chansons qui, par une certaine empreinte toute nationale de grace, de bienveillance et d'imagination qu'elles portent toutes plus ou moins, donnent du caractère et de l'intérêt à la fête où elles sont d'usage.

Dans cette série de chansons, il y en a d'abord une en l'honneur du maître de la maison que visitent les jeunes chanteurs, et qui s'adresse directement à lui. On en chante une seconde pour la dame, et puis successivement autant d'autres qu'il y a dans la famille de personnes à complimenter. S'il s'y trouve un fils en âge de raison, il a sa chanson à part; et ses sœurs, quand il en a, ne sont pas oubliées. Il n'est pas jusqu'aux membres absents de la famille qui n'aient leur part aux souvenirs et aux souhaits poétiques des quêteurs : on chante toujours à leur sujet quelques vers gracieux de condoléance, adressés à ceux de leurs proches qui sont là. Enfin tout ce qui peut intéresser la famille, tout ce qui fournit l'occasion de lui exprimer des sentiments de bienveillance et de tendresse, est le thème d'une chanson particulière.

Il faut ajouter que les jeunes quêteurs grecs du jour de l'an, en entrant dans une maison, préludent à leurs chants de compliment par une chanson particulière en l'honneur du saint jour, en l'honneur de saint Basile. Et cette chanson n'est pas la seule de

son genre : le peuple grec en a d'autres sur d'autres saints, et pour d'autres solennités religieuses; elles ont leur côté curieux, et j'y reviendrai ailleurs. Il ne s'agit ici que de prendre note de leur existence. — Le 1er de mars est, en Grèce, un jour aussi poétique que celui de Saint-Basile, et où tout se passe à peu près de même qu'en plusieurs autres pays le 1er de mai. Des troupes de jeunes gens et d'enfants se forment pour aller de porte en porte chanter le retour du printemps, et quêter de menues étrennes qui consistent ordinairement en œufs, en fromage, ou en tout autre produit des champs. Entre plusieurs chansons destinées à cette fête, il en est une plus curieuse, qui y est plus spécialement adaptée, et dont j'aurai à reparler ailleurs : il suffira d'en dire ici quelques mots. La chanson dont il s'agit, populaire dans la Grèce entière, sous le titre de *Chanson de l'hirondelle*, est une effusion naïve de l'indéfinissable charme du premier souffle du printemps, dans un beau climat. Les enfants la chantent portant à la main une figure d'hirondelle grossièrement taillée en bois, et ajustée à une espèce de moulinet où elle tourne rapidement à l'aide d'une ficelle qui se roule et se déroule autour d'un petit cylindre à l'un des bouts duquel elle est fixée.

Les autres chansons populaires que je range, comme les précédentes, sous la dénomination de domestiques, sont celles qui la méritent plus particulièrement, étant destinées à célébrer les époques principales, les joies et les douleurs de la vie de fa-

mille. Je me bornerai à celles qui sont en usage à l'occasion du départ de quelqu'un pour les pays étrangers, et à la célébration des mariages et des funérailles.

Que les relations de famille aient généralement, chez les Grecs, quelque chose de plus vif, de plus profond, de plus cérémonieux qu'ailleurs, c'est de quoi il me semble que l'on ne peut douter. Quelle en est la cause? Est-ce le naturel? Est-ce la simplicité de l'état social? Serait-ce que l'oppression sous laquelle ils vivent leur fait sentir plus vivement le besoin de se serrer les uns contre les autres? je l'ignore. Mais quant au fait, tous les traits les plus caractéristiques des usages domestiques des Grecs me paraissent en fournir la preuve. Voyons d'abord ce qui se passe communément au départ de quelqu'un pour les pays étrangers.

Le désir de s'instruire, la persécution, le besoin d'amasser, par une industrie quelconque, un petit pécule qu'ils ne trouveraient point à gagner chez eux, obligent souvent les Grecs à s'expatrier pour un temps; et il n'y a guère, pour eux, d'évènement plus pénible que ces expatriations, si passagères qu'elles puissent être. Il doit en effet en coûter plus à un Grec qu'à tout autre Européen de quitter son pays. C'est le pays où le ciel sourit le plus doucement à la terre; c'est le pays des belles montagnes, des belles vallées, des belles fontaines; c'est celui où les mères et les sœurs, les épouses et les maîtresses savent le mieux aimer. Pour un Grec, la terre étrangère est une terre de misère et d'exil, qu'il ne nomme jamais sans y joindre

une épithète, (ἔρεμα) qui exprime à la fois le regret de ce qu'il y a de plus doux, et la prévoyance ou le sentiment de ce qu'il y a de plus terrible. D'ailleurs, en quittant le lieu natal, en quittant ses proches, il n'ignore pas seulement si le sort lui garde le bonheur de les revoir, il ignore si les Turks le lui permettront; s'ils épargneront le patrimoine, l'honneur et la vie de ceux qu'il laisse en leur pouvoir. Et sa famille n'est pas moins à plaindre que lui : tout ce qu'il ignore, elle l'ignore; tout ce qu'il craint, elle le craint.

Ces observations expliquent suffisamment l'espèce de cérémonial avec lequel les Grecs ont coutume de prendre congé de leur famille, quand ils partent pour les pays étrangers. Au jour fixé pour le départ, les amis et les parents du voyageur se réunissent chez lui, à un repas d'adieu. Le repas terminé, le partant se met en marche, escorté de tous les convives, qui l'accompagnent jusqu'à la distance de quelques milles.

C'est encore la poésie qui est, en cette occasion, l'organe de toutes les émotions qu'elle excite, des regrets et des pressentiments de qui s'en va et de qui reste. Il y a des chansons particulièrement affectées à cette cérémonie domestique, et qui se chantent, les unes durant le repas d'adieu, les autres durant la conduite que font au partant ses amis et ses proches. Il faut voir ces chansons d'expatriation ou de départ, comme on les nomme, pour se faire une idée de l'exaltation pathétique dont ils sont pleins, et pour concevoir quel empire ont sur les Grecs l'amour du lieu natal, et les souvenirs de la vie et des soins de

famille. Les unes sont anciennes et de temps immémorial communes à la Grèce entière. D'autres sont composées exprès pour un cas donné, tantôt par celui même qui s'absente, tantôt par quelqu'un de ceux qui l'accompagnent. Quelques-unes sont improvisées par la mère, la femme ou les sœurs du partant.

Il ne faudrait pas se figurer que ces chansons ne soient pour les Grecs qu'une pure affaire d'usage, qu'une simple exagération poétique, sans importance et sans effet. L'ensemble des idées et des mœurs nationales atteste qu'elles sont l'expression sérieuse d'un sentiment naturel plus exalté en Grèce qu'ailleurs. J'aurais plus d'un fait à citer en preuve de cette assertion, et pour montrer quel pouvoir ont sur l'ame des Grecs ces adieux poétiques et mutuels des proches qui se séparent. J'en rapporterai au moins un où ont figuré, comme acteurs et témoins, des personnes de ma connaissance.

Dans le canton de Zagori, au voisinage du Pinde, vivait une famille respectable à laquelle appartenaient trois frères, dont le plus jeune, par une exception rare et fâcheuse à l'ordre ordinaire, était pour sa mère un objet d'aversion. Après avoir long-temps supporté avec une douleur muette les injustes rigueurs de sa mère, le pauvre jeune homme fut obligé de partir pour Andrinople. Il y eut, suivant l'usage, un repas d'adieu auquel assista une nombreuse réunion de parents, qui accompagnèrent ensuite le jeune voyageur jusqu'à la distance de quatre à cinq milles. L'endroit où l'on fit halte pour se séparer était un vallon

du Pinde de l'aspect le plus sauvage. On avait déja chanté diverses chansons pathétiques appropriées à la circonstance; chacun était triste et rêveur, lorsqu'un incident inattendu vint mettre le comble à l'émotion commune. Monté sur un quartier de rocher, de manière à dominer le cortége qui l'entourait et le regardait, le jeune voyageur entonne une chanson qu'il avait composée lui-même pour la circonstance, et dans laquelle il exprimait, de la manière la plus touchante, la douleur de quitter son pays, sa famille, et celle plus grande encore de n'être point aimé de sa mère. Le ton ému du jeune homme, la tendresse de ses plaintes, l'air pathétique sur lequel il les chanta, renforcés encore par la solitude et la mélancolie du lieu, eurent bientôt pénétré tous les cœurs et tiré des larmes de tous les yeux. La mère du jeune homme était là : elle fut d'abord saisie d'un trouble qui allait croissant à chacun des accents d'une lamentation qui s'adressait principalement à elle; et à peine la chanson fut-elle achevée, qu'elle se jeta sur son fils, le pressa sur son sein, le couvrit de baisers, et lui demanda pardon, en sanglotant, de n'avoir pas été jusque-là une bonne mère pour lui : elle lui promit de l'être à l'avenir, et tint parole.

Les formalités et les cérémonies populaires du mariage, en Grèce, y sont, pour la poésie, un thème non moins caractéristique, non moins solennel et plus varié que celui des voyages aux pays étrangers. Ces cérémonies diffèrent beaucoup, dans leurs menus détails, d'une province à l'autre; mais, pour l'ensemble

et pour le fond, elles sont partout à peu près les mêmes, surtout dans les campagnes; et partout aussi elles sont strictement observées. Presque toutes ont, dans leur motif, quelque chose de touchant et de gracieux; presque toutes sont poétiques par elles-mêmes; mais les décrire toutes et en détail serait long et n'est pas nécessaire pour mon objet. C'est assez d'indiquer celles auxquelles se rattachent plus directement les chansons dont j'ai à parler, en prévenant le lecteur que c'est surtout ce qui se pratique dans certains districts montueux de l'Épire, et dans le Pinde, que j'ai eu en vue.

C'est ordinairement dans les fêtes publiques, au milieu des divertissements et des danses qui en font partie, qu'un jeune homme choisit la fille à laquelle il veut s'unir; mais c'est aux parents de celle-ci qu'il doit déclarer son choix. Dès qu'il est approuvé, le jeune homme et sa préférée ne peuvent plus se voir, se parler, ni se trouver ensemble jusqu'au jour des fiançailles. Il y a des endroits où il est permis au jeune homme de déclarer immédiatement ses prétentions et son amour à celle qui en est l'objet. Pour cela, il cherche à la rencontrer dans quelque sentier, en quelque lieu où il puisse lui jeter une pomme, une fleur, ou quelque chose de semblable. C'est là une déclaration d'amour en forme, une demande expresse en mariage. Dans les pays de la Grèce où les jeunes garçons et les jeunes filles se divertissent à part les uns des autres et ne se trouvent jamais ensemble, la demande en ma-

riage se fait par des intermédiaires, souvent sans que le jeune homme ait vu celle qui doit être sa femme. Mais alors les choses s'arrangent pour qu'il la rencontre une fois chez une parente, à la fontaine ou dans quelque fête; et c'est là l'unique entrevue permise aux deux futurs époux jusqu'aux fiançailles.

Elles se font très-simplement. La soirée d'un jour convenu, les parents des deux futurs se réunissent, avec un prêtre, soit chez le père du jeune homme, soit chez celui de la fille. On dresse le contrat civil du mariage, après quoi deux jeunes filles introduisent la future épouse voilée, et la présentent à son futur, qui la prend et la conduit par la main devant le prêtre. Celui-ci bénit le jeune couple, après qu'ils ont échangé leurs anneaux. Cela fait, la fiancée se retire, et les parents restent ensemble à se réjouir et à boire à la santé des futurs époux. L'intervalle des fiançailles au mariage peut n'être que de peu d'heures, et aussi de plusieurs mois, ou même de plusieurs années. Mais quelque long qu'il soit, les fiancés ne doivent ni se voir ni se rencontrer.

Trois ou quatre jours avant celui pris pour le mariage, le père et la mère de chaque fiancé envoient respectivement à leurs parents et à leurs amis, par un jeune garçon, une lettre d'invitation à la noce, accompagnée du présent d'une bouteille de vin. Parents ou non, tous les conviés qui acceptent l'invitation le déclarent par un présent qu'ils envoient aux fiancés dès la veille de la noce. Ce présent est à l'arbitre de

qui le fait : le plus souvent c'est un bélier ou un agneau vivants, parés de rubans et de grelots, ou simplement un quartier d'agneau ou de mouton destiné à faire partie de la chère du banquet nuptial.

La veille de la noce, durant la nuit, les conviés se rendent, les uns chez le père de la fiancée, les autres chez celui du fiancé; et l'on s'apprête, dès-lors, de chaque côté, à la grande cérémonie. Un jeune homme, garçon pour l'ordinaire, et qui doit exercer, dans la cérémonie du jour, les fonctions de paranymphe, y prélude en faisant la barbe au futur. Cette opération se fait avec beaucoup de sérieux et d'appareil, en présence des jeunes filles conviées. Dans le même temps, les compagnes de la fiancée, réunies chez elle, l'aident à faire sa toilette de noce, la vêtissent de blanc, et lui couvrent le visage d'un long voile blanc aussi, et de l'étoffe la plus fine.

Ces apprêts terminés de part et d'autre, et avant que le jour ait point, le futur époux, escorté de sa famille et de ses amis, sort pour aller chercher sa fiancée, qui lui est amenée par les compagnes qui viennent de l'assister dans sa toilette. La fiancée fait alors de tendres adieux à son père, à sa mère, à ses proches, à ses amies, à tout son voisinage, et aux lieux où se sont passés les jours de son enfance. Ces adieux sont accompagnés de larmes sincères, bien naturelles en pareil cas; mais, en certains endroits, la douleur de la fiancée s'exprime par une formule d'usage, qui est devenue proverbiale, pour caracté-

riser un chagrin de bienséance, à propos d'une chose que l'on désire au fond du cœur (1).

Ses adieux terminés, la fiancée, au milieu du cortége qui est venu la chercher, s'achemine vers la demeure de son futur époux, ayant à l'un de ses côtés une de ses parentes, et de l'autre le paranymphe, ou frère de noce qui lui a été choisi. De la maison du futur on va à l'église recevoir la bénédiction nuptiale. Cette partie religieuse de la cérémonie a ses formalités accessoires, plus ou moins significatives, que j'omets pour abréger. De retour à la maison de l'époux, et après quelques autres menues cérémonies, le cortége se met à table, à l'exception de la nouvelle mariée qui reste debout et toujours voilée. Mais, vers le milieu du banquet, le paranymphe s'approche d'elle, dénoue le voile qui la cachait, et, pour la première fois, en ce moment, tous les assistants la voient à visage découvert.

Le lendemain commencent les danses particulières affectées aux réjouissances nuptiales. Le troisième jour, les parentes et les amies de la mariée vont la prendre chez elle, en grande pompe, pour la conduire à la fontaine du lieu. En y arrivant, elle remplit d'eau un vase neuf qu'elle a apporté à cet effet, et jette dans la fontaine differentes provisions mêlées avec des

(1) Dans ce dernier cas, le paranymphe dit au cortége venu pour chercher la fiancée : « Laissez-la donc, puisqu'elle pleure. » Alors celle-ci répond : « Emmenez-moi d'içi, et laissez-moi pleurer. »

miettes de pain; après quoi commencent les danses en rond autour de la fontaine. Ces danses sont censées le dernier acte des fêtes du mariage, et la contrainte jusque-là obligée des deux époux cesse enfin.

La poésie intervient dans tous les détails de ces fêtes, dans tous ces usages : c'est elle qui en indique le motif, qui explique ce qu'ils ont de symbolique, et leur prête ce qu'ils ont de plus touchant et de plus solennel. A chaque partie du cérémonial du mariage correspond une chanson ou une série de chansons composées exprès. Il y a des chansons pour les fiançailles, il y en a d'autres pour le moment où le paranymphe rase le futur, d'autres encore pour celui où les compagnes de la fiancée la parent et la voilent. Les adieux de celle-ci à la maison paternelle sont aussi le sujet de chansons fort touchantes : c'est en chantant que marche le cortége qui accompagne les époux à l'église, et ce qu'il chante est strictement approprié à cette partie de la fête. On a de même des chansons faites pour l'instant où l'on ôte à la mariée le voile sous lequel elle est entrée dans sa nouvelle demeure : il en est d'autres enfin pour les danses du lendemain de la noce, et de plus spéciales encore pour les danses du troisième jour, à l'entour de la fontaine. Toutes ces chansons, partout à peu près les mêmes pour le motif et pour les idées, varient d'un lieu à l'autre pour les termes, et partout elles sont très-nombreuses; de sorte que les pièces de cette espèce formeraient à elles seules une portion considérable des poésies nationales de la Grèce moderne.

Les chants funèbres par lesquels on déplore la mort de ses proches prennent le nom particulier de *Myriologia*, comme qui dirait : *Discours de lamentation, complaintes.* Ces myriologues ont avec les autres chants domestiques des Grecs cela de commun, qu'ils sont d'un usage également général, également consacré. Mais ils offrent des particularités par lesquelles ils tiennent à quelques-uns des traits les plus saillants du caractère et du génie national. J'en parlerai dans un autre endroit, pour considérer l'espèce et le degré de faculté poétique qu'ils exigent et supposent : il n'est question ici que de donner une idée sommaire des cérémonies funèbres dont ils font partie, et auxquelles il faut toujours les concevoir attachés.

Un malade vient-il de rendre le dernier soupir, sa femme, sa mère, ses filles, ses sœurs, celles en un mot de ses plus proches parentes qui sont là lui ferment les yeux et la bouche, en épanchant librement, chacune selon son naturel et sa mesure de tendresse pour le défunt, la douleur qu'elle ressent de sa perte. Ce premier devoir rempli, elles se retirent toutes chez une de leurs parentes ou de leurs amies les plus voisines. Là elles changent de vêtements, s'habillent de blanc, comme pour la cérémonie nuptiale, avec cette différence qu'elles gardent la tête nue, les cheveux épars et pendants. Tandis qu'elles changent ainsi de parure, d'autres femmes s'occupent du mort : elles l'habillent de la tête aux pieds des meilleurs vêtements qu'il portait avant d'être malade; et dans cet

état elles l'étendent sur un lit très-bas, le visage découvert, tourné vers l'orient, et les bras en croix sur sa poitrine.

Ces apprêts terminés, les parentes reviennent dans leur parure de deuil à la maison du défunt, en laissant les portes ouvertes, de manière que toutes les autres femmes du lieu, amies, voisines ou inconnues, puissent entrer à leur suite. Toutes se rangent en cercle autour du mort; et leur douleur s'exhale de nouveau, et comme la première fois, sans règle et sans contrainte, en larmes, en cris ou en paroles. A ces plaintes spontanées et simultanées succèdent bientôt des lamentations d'une autre espèce : ce sont les myriologues. Ordinairement c'est la plus proche parente qui prononce le sien la première : après elles, les autres parentes, les amies, les simples voisines, toutes celles, en un mot, des femmes présentes qui peuvent payer au défunt ce dernier tribut d'affection, s'en acquittent l'une après l'autre, et parfois plusieurs ensemble. Il n'est pas rare que dans le cercle des assistantes il se rencontre des femmes étrangères à la famille, qui, ayant récemment perdu quelqu'un de leurs proches, en ont encore l'ame pleine, et ont encoré quelque chose à leur dire. Elles voient dans le mort présent un messager qui peut porter au mort qu'elles pleurent un nouveau témoignage de leurs souvenirs et de leurs regrets, et adressent au premier un myriologue dû et destiné au second. D'autres se contentent de jeter au défunt des bouquets de fleurs ou divers menus objets qu'elles le prient de vouloir

bien remettre de leur part, dans l'autre monde, à ceux des leurs qu'elles y ont.

L'effusion des myriologues dure jusqu'au moment où les prêtres viennent chercher le corps pour le conduire à la sépulture, et se prolonge jusqu'à l'arrivée du convoi funèbre à l'église. Ils cessent durant les prières et la psalmodie des prêtres, pour recommencer au moment où le corps va être mis sous terre. Ils ne finissent pas même avec les funérailles : ils se renouvellent indéfiniment dans des occasions déterminées. D'abord, durant une année entière, à dater du jour de la mort d'un des siens, une femme ne se permet point de chanter, si ce n'est des myriologues : toute autre chanson, même triste, même analogue aux impressions les plus sérieuses que puissent causer les idées de mort, de tombeau, d'adieu suprême à ce que l'on aime, serait réputée une distraction contraire à la piété due aux morts. Ce n'est pas tout encore : chaque fois qu'elles vont à l'église, soit avant, soit après le service divin, les femmes ne manquent guère de se réunir sur la tombe de leurs proches, et de leur renouveler l'ancien adieu du jour des funérailles.

Quand quelqu'un est mort à l'étranger, on place sur le lit funèbre un simulacre de sa personne, sur lequel on ajuste une partie de ses vêtements ; et l'on adresse à ce simulacre les mêmes lamentations que l'on adresserait au vrai cadavre. Les myriologues prononcés en ces sortes d'occasions ont quelque chose de plus lugubre que les autres : on tient pour un mal-

heur de plus, quand on a perdu quelqu'un de cher, de l'avoir perdu au loin, de ne pouvoir recueillir un jour ses restes pour les déposer et les conserver en lieu sacré.

Les mères font aussi des myriologues sur les enfants en bas âge qu'elles perdent; et ces myriologues sont souvent du pathétique le plus gracieux. Le petit mort y est regretté sous l'emblème d'une plante délicate, d'une fleur, d'un oiseau ou de tout autre objet naturel assez charmant pour que l'imagination d'une mère se complaise à y comparer son enfant.

J'ai déja donné à entendre, mais je dois dire explicitement ici, que les myriologues sont toujours composés et chantés par les femmes. Les hommes font aussi leurs derniers adieux aux morts au moment, de les mettre en terre; mais leurs adieux sont simples et laconiques : ils se réduisent à quelques paroles familières et à un baiser sur la bouche du défunt. Ils sont présents ou peuvent l'être lorsque les femmes chantent leurs myriologues autour du mort, presque aussitôt après son trépas; mais ils gardent le silence. Je n'ai jamais entendu parler d'un myriologue prononcé par un homme, et, dans le cas où l'on en citerait quelqu'un, ce ne pourrait être qu'une exception à l'usage actuel : je dis à l'usage actuel, parce qu'il y a des faits qui font croire qu'à une époque peu reculée les hommes prononçaient des myriologues aux funérailles de leurs amis ou de leurs proches, dans certaines parties de la Grèce. Lorsque, vers le milieu du XVIIe siècle, La Guilletière traversait l'Attique, il y entendit

des myriologues prononcés sur le corps d'un pâtre par d'autres pâtres du voisinage; il en cite même quelques traits qui ne sont pas tous aussi ridicules qu'il les trouve. Dans la Grèce asiatique et dans les îles, il y a des femmes myriologistes de profession, que l'on appelle, au besoin, moyennant un salaire déterminé, pour faire et chanter les myriologues, ou, pour mieux dire, ce qui en tient lieu. Je bornerai là ce que je voulais dire des chansons funèbres des Grecs, pour expliquer le rapport qu'elles ont avec les mœurs et les usages nationaux : j'y reviendrai pour en dire quelque chose sous les rapports purement littéraires. Il est temps de parler des chansons historiques.

IV.

Dans presque toutes les parties de la Grèce, tout évènement public, pour peu qu'il ait d'importance et qu'il fasse de bruit, devient aussitôt le sujet d'une ou de plusieurs chansons. Les accidents même de la vie privée, dès qu'ils ont quelque chose de singulier ou de frappant, trouvent le plus souvent un poète pour les célébrer.

Ce recueil offrira des échantillons assez variés de ces différentes sortes de chansons historiques. Quelques-unes roulent sur des faits isolés, qui ne tiennent ni à aucun fait général, ni à rien dont elles exigent la connaissance préliminaire. Il n'en est pas de même de celles dont j'ai fait un groupe à part, sous le titre

de *Chansons klephtiques*, parce qu'elles ont pour argument les exploits des Klephtes contre les milices des pachas. Celles-là se rapportent toutes à un état de choses et de société sans la connaissance duquel elles perdraient beaucoup de leur clarté, et presque tout leur intérêt. Je vais donc tâcher de décrire cet état : il est singulier et digne d'être connu, mais obscur; et je dois prévenir le lecteur que les informations d'après lesquelles j'en vais parler sont loin d'être complètes, et ne sont pas toujours assez précises.

En grec moderne, comme en grec ancien, le mot Klephte (κλέφτης) signifie voleur; et, à s'arrêter aux premières idées que suggère naturellement ce mot, des exploits et des aventures de Klephtes sembleraient devoir n'être, en Grèce comme partout, que des exploits et des aventures de brigandage, thème peu relevé et peu varié de chant et de poésie. Mais l'on jugerait très-mal ici de la chose d'après le nom; et rien au fond ne ressemble moins aux bandits vulgaires des grands chemins de l'Europe que les Klephtes grecs. On comprendra mieux, je pense, ce que j'ai à dire de ceux-ci, si je commence par dire quelque chose des *Armatoles*.

Il y a, ou, pour mieux dire, il y avait avant la révolution actuelle, en Grèce, une milice chargée du maintien de l'ordre public et de la répression des actes de brigandage et de violence. Cette milice, soldée aux frais de la population grecque, était tout entière et de droit composée de Grecs : nul sujet

turk ou musulman du Grand-Seigneur n'en pouvait faire partie. Ses membres se nommaient proprement Armatoles (Ἀρματωλοὶ), d'un mot grec qui signifie un homme en armure complète, ou simplement un homme d'armes. Elle était répartie dans les différentes provinces de la Grèce, des bords de l'Axius ou Vardar à l'isthme de Corinthe, et divisée en autant de corps distincts et indépendants l'un de l'autre, qu'il y avait, dans ces provinces, de cantons séparés. Il paraît du reste que le nombre des cantons d'Armatoles a varié avec le temps et selon les circonstances. Immédiatement avant la révolution, l'on en comptait jusqu'à dix-sept, dont dix en Thessalie ou en Livadie, quatre en Étolie, en Acarnanie ou en Épire, et les trois autres dans la Macédoine Cisaxienne.

Chacun de ces corps était commandé par un chef prenant le titre de capitaine (Καπετάνος), dont la juridiction se nommait un Armatolike, tout comme celles d'un pacha et d'un cadi portaient la dénomination de Pachalik, de Cadilik. La dignité de capitaine d'Armatolike était aussi désignée par le nom de *Protaton*, équivalant à celui de *Primatie* ou de *Primauté*. Chaque capitaine résidait dans le chef-lieu de son canton, tantôt avec la totalité, tantôt avec une partie seulement de son corps, le reste étant réparti par détachements en divers lieux du canton.

Je présume, mais sans pouvoir l'affirmer sur une autorité expresse, que le titre et les fonctions d'Armatole étaient héréditaires dans les familles des individus qui en avaient été investis à l'origine de l'insti-

tution. Quant au poste de capitaine, la chose ne souffre pas de doute : il est certain que ce poste passait, par voie d'héritage, du père à l'aîné des fils, avec un sabre qui en était, pour ainsi dire, le signe d'investiture.

Le terme par lequel les Armatoles étaient communément désignés par leur capitaine, ou se désignaient eux-mêmes, était celui de *Pallikares* (παλληκάρια), dérivé d'un ancien mot grec qui signifie un homme à la fleur de l'âge et dans l'intégrité de ses forces, et ne peut être mieux rendu en français que par celui de braves. Un de ces Pallikares, qui prenait dès-lors le titre de *Protopallikari* ou de premier Pallikare, était choisi par le capitaine pour lui servir de lieutenant ou d'aide-de-camp, et, au besoin, de secrétaire. Quant au costume et à l'armure des Armatoles, c'étaient les mêmes que ceux des soldats albanais. Le fusil, le sabre, un couteau ou poignard composaient toutes leurs armes offensives : ils portaient pour ornement, en même temps que pour défense de leurs genoux contre les balles, des plaques légèrement concaves d'argent ou de tout autre métal, fixées par des cordons, et qu'ils nommaient *tsaprassia* (τσαπράσσια). Leur poitrine était ornée et comme cuirassée par une espèce de gilet à plusieurs rangs serrés de boutons d'argent. A ces armes et à ces ornements de tout Armatole, le Protopallikare joignait une écritoire d'argent, qu'il portait à sa ceinture, en signe de sa qualité de secrétaire.

Dans les pachaliks, les Armatoles étaient aux ordres

des pachas et des autres officiers de la Porte. Dans les parties de la Grèce où il n'y avait point de pacha, mais un simple *mousselim*, ou délégué de pacha, comme en Acarnanie, ils agissaient à la réquisition de ce délégué et des primats (προεστοὶ) grecs. Tout rassemblement d'Armatoles pour une expédition quelconque dans leurs attributions, se nommait *Pagania*. Le plus souvent une *pagania* ne comprenait que la milice, ou même qu'une partie de la milice du canton; mais quelquefois aussi elle se composait de plusieurs corps d'Armatoles temporairement réunis.

L'uniformité d'organisation, d'attributions et de nom des compagnies d'Armatoles dans toutes les provinces de la Grèce où il en existait (c'est-à-dire dans la Grèce entière, à l'exception de la Morée), semble indiquer qu'elles furent toutes instituées pour le même objet, par le même motif et par le même pouvoir. Il est certain qu'elles sont postérieures à la conquête de la Grèce par les Turks, et qu'avant cette conquête, l'on chercherait en vain parmi les Grecs quelque trace d'une pareille institution. Le nom même d'Armatoles semble n'avoir pas été connu auparavant. D'un autre côté, on peut conclure de ce qu'il n'y a point d'Armatolikes en Morée, que leur institution, là où il y en a, est antérieure à l'époque où les Turks sont devenus les maîtres de la Morée. Les Grecs les plus instruits sur l'histoire de leur pays affirment comme une chose constatée pour eux, que les diverses capitaineries d'Armatoles furent successivement établies

en Grèce, en vertu de rescrits du Grand-Seigneur; et bien qu'ils ne citent le texte d'aucun de ces rescrits, il est cependant difficile de n'en point admettre l'existence.

Mais en prenant ce premier fait pour certain, il reste à faire bien des questions qui s'y rattachent toutes directement. A quelle époque précise remonte l'institution des premiers Armatolikes? Quelles furent les circonstances qui déterminèrent les Turks à les établir ou à les permettre? Quelles furent, à la suite et par l'effet de leur institution, les relations des Turks avec les Grecs? Enfin quels rapports anciens ou récents y a-t-il entre ces Armatoles dont il vient d'être parlé et ces Klephtes qu'il s'agit de faire connaître? A ces questions, je ne sais point d'autre réponse que des traditions grecques, trop vagues sans doute, mais cependant très-plausibles, et que l'on ne pourrait négliger sans se réduire au silence sur un des points les plus intéressants de l'histoire moderne de la Grèce. En voici l'énoncé sommaire.

L'institution des Armatoles remonte aux premiers temps de l'invasion successive des provinces grecques par les Turks, et ce fut en Thessalie qu'elle commença. Les habitants des vastes et fertiles plaines de ce pays avaient subi sans résistance le sort plus ou moins dur que leur avaient fait les conquérants. Mais les montagnards de l'Olympe, du Pélion, des branches thessaliennes du Pinde et des monts Agrapha résistèrent au vainqueur. Ils faisaient fréquemment des descentes à main armée sur les terres cul-

tivées et sur les villes : ils y pillaient le vainqueur, et dans l'occasion, ceux des vaincus qu'ils accusaient de s'être soumis à lui; et reçurent de là le nom de Klephtes. Las de guerroyer contre des hommes intrépides et pauvres, les Turks traitèrent avec eux à des conditions très-douces. Ils leur reconnurent le droit de se régir selon leurs propres lois, de vivre indépendants dans les districts montueux qu'ils occupaient, de porter les armes pour leur défense; et tout cela, à la seule condition de payer un faible tribut. Quelques peuplades qui s'étaient cantonnées dans la partie la plus âpre des montagnes, dans des lieux presque inaccessibles, refusèrent toute espèce de pacte avec les conquérants, et se sont maintenues jusqu'à nos jours dans une indépendance absolue. Les autres montagnards traitèrent; et il leur fut permis de former une milice pour leur sûreté commune, et pour le maintien de tous les droits que les Turks avaient été contraints de leur reconnaître. Cette milice fut celle des Armatoles; de sorte que ce nom d'Armatoles devint le titre d'une partie de ces mêmes hommes qui, dans l'état antérieur de guerre et de résistance, avaient été surnommés Klephtes. Quant à ces cantons plus sauvages et plus escarpés des montagnes, où les Grecs se crurent à l'abri des Turks, et refusèrent de transiger avec eux, ils gardèrent ou prirent dès-lors le nom de pays ou de *villages des Klephtes* (Κλεφτοχώρια), qu'ils ont encore aujourd'hui. Telles sont, réduites à leur expression la moins vague et la plus simple, les traditions nationales de la Grèce sur l'ori-

gine des Armatoles et des Klephtes. Nous trouverons, dans la suite de ces recherches, des rapprochements et des faits qui les confirment en ce qu'elles ont d'essentiel.

Grace à l'établissement des Armatoles, la Grèce n'était pas complètement aux barbares : plusieurs de ses cantons conservaient la propriété de leur sol, leur indépendance et leurs lois; ils pouvaient faire eux-mêmes la police dans leurs villes, dans leurs villages et leurs campagnes, sans l'intervention de la soldatesque des pachas. Mais ceux qui avaient fait ces concesssions devaient aspirer à les annuler; et la conquête, pour ainsi dire suspendue, devait tendre à reprendre son cours. En un mot, tant qu'il restait aux Grecs quelque chose à perdre, il restait aux Turks quelque chose à faire. Les pachas se chargèrent de consommer l'œuvre imparfaite des premiers envahisseurs : dépouiller peu à peu les vaincus du reste de leurs biens et de leurs droits fut le but dominant de leur administration. Les Armatoles étaient un obstacle à l'accomplissement d'un tel projet; aussi leur histoire, à dater des temps où elle est un peu connue, n'est-elle que le tableau de leur longue et courageuse lutte avec les pachas.

Des incidents de cette lutte, je ne puis rappeler que ceux qui ont le rapport le plus direct avec l'objet principal de ces recherches : à ce titre, je crois pouvoir noter la création par le divan de certains offices dont l'existence fut dès l'origine ou devint bientôt en opposition avec les droits et les fonctions

des Armatoles. Tel fut l'office de *Dervendgi-bachi*, ou de grand-prévôt des routes, qui fut joint aux attributions de quelqu'un des pachas de la Grèce. Cet officier fut chargé en chef de tout ce qui concernait la police et la sûreté des routes, et particulièrement des défilés des montagnes; il put organiser pour cet objet des milices spéciales, commandées par des officiers de son choix, qui prirent le titre de *Derven-agas*, capitaines des défilés. Je n'ai point de donnée sur l'époque précise de la création de l'office de dervendgi-bachi et de la milice qu'il exigeait; mais il y a lieu de présumer que cette création fut postérieure à celle des Armatolikes, et que cette milice fut destinée à tenir en échec les Armatoles grecs qui s'étaient déja probablement signalés par des actes de résistance à l'autorité turque.

Toutefois la lutte de ces deux milices, qui représentait celle des deux nations, ne fut, dans les commencements, que partielle, accidentelle et passagère. Il fallait des circonstances particulières pour l'exaspérer au point où l'on voit qu'elle fut dans le cours du dernier siècle. Le divan s'était fait d'abord la maxime de ne point conférer les pachaliks de la Grèce aux chefs des tribus albanaises; et cette maxime était sage. Si tout pacha, de quelque race qu'il fût, devait être l'oppresseur des Grecs, des pachas de race albanaise avaient à la fois plus de motifs et plus de moyens pour les opprimer, à raison de l'influence qu'ils exerçaient naturellement sur les peuplades de l'Albanie, peuplades guerrières par métier, et de

vieille date ennemies des Grecs. Le divan se départit de sa politique sur ce point : de 1740 à 1784, il donna successivement le pachalik de l'Épire et l'office de dervendgi-bachi à quatre chefs albanais, qui tous persécutèrent avec acharnement les milices grecques, et mirent tout en œuvre pour les désorganiser. Le fameux Ali de Tébélen leur succéda, et fit à lui seul plus de mal qu'eux tous ensemble aux Armatoles grecs.

A la suite et au moyen de ces explications préliminaires, j'espère faire comprendre ce qu'étaient les Klephtes, et l'espèce de corrélation singulière qu'il y eut toujours entre eux et les Armatoles. Ce nom d'Armatoles fut probablement le seul par lequel on désigna les membres de la milice nationale grecque, durant la première période de cette milice, et tant que furent respectés les pactes en vertu desquels elle existait. Le nom de Klephtes qu'on leur avait donné quand ils étaient encore en guerre avec les conquérants, ne convenait plus à leur situation nouvelle, et cessa de leur être appliqué. Mais lorsque les Armatoles, persécutés et contraints de défendre par les armes leur existence et leurs droits, rentrèrent dans leur état primitif d'indépendance et d'hostilité contre les Turks, et recommencèrent à les piller, on leur donna de nouveau le nom de Klephtes, ou peut-être le reprirent-ils d'eux-mêmes comme un vieux titre de gloire. Tantôt faibles et réduits à guerroyer dans les montagnes, tantôt assez forts pour reprendre de vive force l'Armatolike d'où on les avait chassés, leur pas-

sage de la condition d'Armatole à celle de Klephte, et réciproquement de celle-ci à la première, était si fréquent et si rapide, que les noms d'Armatole et de Klephte purent être pris presque indifféremment l'un pour l'autre, et que chacun put servir à désigner deux conditions sans doute très-diverses, mais dont l'une tendait ou touchait perpétuellement à l'autre. Il y avait des localités où c'était le mot d'Armatole qui était ou pouvait être employé pour les deux choses. Dans d'autres, comme en Thessalie, c'était le mot de Klephte qui était en usage pour désigner tant l'Armatole en paix à son poste de milicien, que le Klephte révolté dans les montagnes. On distinguait seulement, au besoin, ces deux états opposés par deux épithètes différentes : on nommait Klephte soumis, à la lettre, Klephte apprivoisé, (κλέφτης ἥμερος), l'Armatole paisible armé pour la sûreté de son canton; et Klephte sauvage (κλέφτης ἄγριος), l'Armatole révolté, le Klephte proprement dit. Toutes ces notions s'éclairciront par quelques développements.

Un capitaine d'Armatolike était-il inquiété à son poste, avait-il vent de quelque trahison ourdie contre lui par un pacha ou par le dervendgi-bachi, il gagnait aussitôt les montagnes les plus voisines avec ses pallikares qui l'y suivaient immédiatement ou allaient l'y joindre; et la compagnie d'Armatoles, chargée de la police d'un canton, se trouvait, en un instant, transformée en une bande de Klephtes en guerre ouverte contre l'autorité turque. Dans cette position, les Klephtes étaient des hommes persécutés, dépouillés

d'un droit reconnu, d'un état qui les faisait vivre, et décidés à tout faire pour recouvrer l'un et l'autre, et à tout souffrir plutôt que de céder à leurs ennemis.

Une fois en état d'hostilité contre un pacha, un capitaine de Klephtes aspirait naturellement à se rendre le plus redoutable possible : il cherchait à renforcer ses Armatoles qui formaient, pour ainsi dire, le fond permanent et régulier de sa bande, par des recrues d'aventuriers nouveaux. Cela n'était pas difficile dans un pays rempli d'hommes vexés, insultés, pillés, et souvent réduits au désespoir. La force des bandes de Klephtes était on ne peut plus variable; elle dépendait d'une foule de circonstances, de la renommée du chef, de la confiance qu'il inspirait par d'anciens exploits, et de l'état général du pays. Il y avait des cas où un capitaine avait deux ou trois cents pallikares à ses ordres; et j'ai entendu parler de bandes encore plus fortes. Mais pour l'ordinaire elles l'étaient moins : celles qui arrivaient à une centaine d'hommes passaient pour redoutables, et plus d'une n'allait pas à cinquante.

Les Klephtes, dès qu'ils avaient gagné les montagnes, n'y avaient plus ni juridiction déterminée, ni station fixe; ils se portaient librement partout où les poussait l'espoir de quelque heureux coup de main ou quelque péril urgent. Néanmoins chaque bande avait une station de préférence dans le voisinage de l'Armatolike dont elle était dépossédée. Cette station ou quartier, nommé *liméri*, était toujours dans un

lieu de difficile accès, dans quelque gorge écartée, près de quelque pointe de montagne.

Confinés dans des lieux stériles, devant être toujours prêts à changer de station, ne pouvant quitter un instant les armes sans courir le risque de la vie, les Klephtes étaient réduits à vivre de pillage. Mais, dans cette extrémité, ils n'oubliaient pas qu'ils étaient Grecs, et c'était pour l'ordinaire sur les Turks que tombaient leurs dévastations et leurs rapines. Tantôt ils enlevaient les troupeaux de quelque pacha dans les montagnes; tantôt ils fondaient à l'improviste sur les fiefs, sur les villages des agas et des beys, pillant tout ce qui pouvait leur être utile, brûlant ce qu'ils n'avaient pu piller. Souvent ils enlevaient ces beys, ces agas eux-mêmes ou quelqu'un des leurs, les emmenaient dans les montagnes, et ne les rendaient que moyennant rançon.

Mais la nécessité ne leur permettait pas toujours de ne faire du mal qu'aux Turks : ils étaient quelquefois réduits à piller les Grecs eux-mêmes, les considérant, pour se justifier, comme les fermiers ou les serviteurs des Turks. Les caloyers ou moines étaient l'espèce d'hommes qu'ils se faisaient le moins de scrupule de rançonner. Ils avaient pour eux une haine toute particulière, que ceux-ci leur rendaient bien, étant toujours prêts à donner à l'autorité turque les avis et les renseignements à l'aide desquels on pouvait les surprendre. Aussi les Klephtes descendaient-ils fréquemment dans les monastères, et ne s'en retiraient jamais que bien chargés.

Il leur arrivait aussi, dans des cas de nécessité plus urgents, ou quand ils étaient bien sûrs de leurs forces, de faire des coups plus hardis, et de mettre à contribution des villages ou même des villes. Leur usage, en ces sortes d'occasion, était d'envoyer, à l'endroit qu'ils avaient résolu de rançonner, une sommation par écrit de leur fournir telle somme d'argent, ou telle quantité d'objets en nature, en indiquant le jour et le lieu où devaient être apportés les objets requis. Cette sommation se terminait d'ordinaire par la menace, en cas de négligence ou d'inexécution, de brûler les villages auxquels elle s'adressait. Rien de plus embarrassant pour ceux-ci que ces réquisitions violentes : le risque de n'y pas satisfaire était grave; et y satisfaire, c'était encourir une punition certaine de la part des Turks, dont la coutume était de ne rien laisser là où les Klephtes avaient pris quelque chose. Aussi avant d'exécuter une sommation des Klephtes, un village se la faisait-il répéter plus d'une fois. Mais une seconde, une troisième sommation était plus terrible, plus urgente que la première; et le papier sur lequel elle était écrite portait des signes manifestes de ce surcroît d'urgence et de danger : il était brûlé aux quatre coins, et ce trait d'éloquence muette manquait rarement son effet. Des sommations équivalentes à celles-là étaient faites parfois individuellement à tel aga, à tel officier ou magistrat turk, et jusqu'aux évêques grecs; non que les Klephtes eussent pour ceux-ci la haine ou le mépris dont ils faisaient profession pour les moines, mais uniquement parce qu'ils les croyaient riches et avares.

Les Klephtes bivouaquaient et se tenaient sur leurs gardes dans leur *liméri*, tout le long du jour ; la nuit venue, ils n'avaient plus rien à craindre, et s'endormaient en plein air, sur d'épais monceaux de branchages, enveloppés de sayons de poil de chèvre impénétrables à la pluie. Quand ils avaient une expédition à faire, c'était de nuit, et de préférence par la nuit la plus orageuse et la plus sombre, qu'ils la faisaient. La rapidité de leurs marches était telle, qu'il était rare que leur ennemi ne fût pas pris au dépourvu.

En passant dans les montagnes pour y vivre en Klephtes, les Armatoles gardaient le même costume et les mêmes armes. Il y avait cependant une marque extérieure à laquelle on pouvait distinguer le Klephte soumis du Klephte sauvage : celui-ci portait de plus que l'autre un long cordon de laine, roulé plusieurs fois autour de son corps, et noué devant lui. Ce cordon était destiné à lier les prisonniers turks que le Klephte pouvait faire, soit dans un combat, soit dans toute autre rencontre. Quant à la manière dont les Klephtes combattaient, ce qu'elle avait de plus particulier, c'était de n'être subordonnée à aucune règle de tactique. Ils ne se battaient point en ligne, mais dispersés, un à un, et couverts, autant que possible, par le premier objet qui se présentait, par un arbre, par un pan de muraille, par un bloc de rocher, et quelquefois par les cadavres des ennemis qu'ils avaient tués. C'était à l'abri de cette espèce de retranchement nommé par eux *métérizi*, qu'ils

combattaient, tirant debout ou à genoux, et se couchant sur le flanc ou sur le dos pour charger. Étaient-ils enveloppés de toutes parts, et de manière à ne pouvoir se sauver qu'en s'ouvrant de vive force un passage à travers les rangs ennemis, ils avaient alors recours au sabre, exprimant par le mot de *ghioroussi*, l'acte de courage désespéré indispensable en pareil cas; et ce cas n'était pas rare.

Ce que j'ai raconté, dans les arguments de plusieurs chansons klephtiques, des exploits de divers chefs de bande et de leurs pallikares, me dispense d'entrer ici dans de nouveaux détails à ce sujet. Il sera plus à propos de donner quelque idée de l'espèce d'apprentissage par lequel les Klephtes acquéraient peu à peu le degré de vigueur, d'adresse et d'agilité sans lequel ils auraient succombé à chaque instant aux fatigues et aux dangers de leur genre de vie.

Une grande partie des heures de loisir qu'ils avaient dans leurs *limêris* était consacrée à divers exercices tous plus ou moins utiles pour la guerre. Un des plus importants, et de ceux où ils se distinguaient le plus, était celui du tir. Ils avaient des fusils d'une longueur et d'une portée extraordinaire, dont ils se servaient avec une justesse toujours remarquable et souvent étonnante. Ceux-là n'étaient pas rares, parmi eux, qui, d'une distance de deux cents pas, étaient sûrs de frapper d'une balle un œuf suspendu par un fil à une branche d'arbre. D'autres plus habiles encore pouvaient, de la même distance de deux cents pas, lancer une balle à travers un anneau d'un dia-

mètre à peine plus grand que celui de la balle. Ce degré suprême d'habileté au tir avait donné lieu à cette expression proverbiale très-usitée, pour désigner un tireur parfait : *enfiler l'anneau avec la balle*. Les Klephtes acquéraient fréquemment aussi, à force d'exercice et de vivacité de coup d'œil, un autre genre d'habileté qui leur était d'un grand avantage, dans les affaires de nuit, et qui explique pourquoi ils aimaient à surprendre leurs adversaires dans l'obscurité. Ils visaient, et visaient si juste, à la lumière que faisait, en partant, un coup de mousquet tiré par l'ennemi, qu'ils manquaient rarement celui qui avait lâché le coup. Ils avaient une expression particulière pour désigner cette façon de combattre : c'était ce qu'ils nommaient *faire feu sur feu*.

Indépendamment de cet exercice principal, les Klephtes en avaient d'autres où ils ne se distinguaient pas moins et qui rappelaient beaucoup plus les anciens exercices gymnastiques des Grecs. Un des principaux était celui du disque, qui consistait à lancer une pierre le plus loin possible, et qui, exigeant une combinaison particulière de force musculaire, de souplesse et d'adresse, était merveilleusement propre à développer ces qualités. Les Klephtes s'exerçaient aussi beaucoup au saut; et l'on cite de leur capacité en ce genre des traits qui tiennent du merveilleux. J'en ai rapporté un dans la notice historique sur le capitaine Niko-Tsaras, qui franchissait en sautant sept chevaux alignés de front. J'en ai entendu mentionner d'autres plus étonnants en-

core qui franchissaient d'un saut trois charrettes remplies d'épines jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds.

La vitesse des Klephtes à la course était naturellement proportionnée à leur agilité au saut. On nomme des chefs de bande qui, dans l'attirail et sous le poids de leur costume et de leurs armes, égalaient ou surpassaient la vitesse ordinaire d'un cheval au galop. Le capitaine Zacharias de Morée est cité pour l'un de ceux qui furent doués jusqu'au prodige de cette légèreté de pieds à la course. Les traditions rapportent en termes exprès, et sans intention d'hyperbole, que quand il courait, ses talons frappaient ses oreilles. C'était grace à cette agilité en partie naturelle, mais accrue merveilleusement par l'exercice, que les Klephtes pouvaient exécuter ces marches extraordinaires, également décisives soit qu'il leur fallût surprendre un ennemi qui se croyait hors de leur portée, soit qu'il fût question d'échapper à une milice qui les serrait de près et se flattait de les tenir.

Parmi les qualités physiques aussi indispensables aux Klephtes que le courage même, il ne faut pas oublier leur constance à tolérer la faim, la soif et l'insomnie. Ce n'est, je crois, que parmi les anciens héros arabes du désert, que l'on trouverait quelque chose de comparable aux exemples de ce genre fréquemment donnés par les Klephtes. Des combats de trois jours et trois nuits continus, soutenus sans boire, sans manger et sans dormir, ne sont pas des aventures bien rares pour eux. On les vit en mainte occasion où l'ennemi, les croyant vaincus par la faim,

la soif et la fatigue, s'attendait à les voir se rendre ou tomber sous leurs armes, recueillir brusquement leur vigueur, et s'échapper victorieux.

Une autre partie de leur courage plus étonnante et plus caractéristique encore que leur capacité de braver la faim et la soif, c'était leur fermeté contre la douleur. Les tortures qui attendaient les Klephtes pris vivants étaient si horribles, que ce n'était guère que par surprise, et faute d'avoir pu se faire tuer en combattant, que quelqu'un d'eux se laissait traîner dans les prisons des pachas. Mais enfin ce malheur leur arrivait quelquefois, et l'on a de la peine à concevoir et à croire à quel point ils poussaient alors le mépris des tortures. C'était pour eux un devoir, un point d'honneur de Grec et de Klephte, de ne point paraître sentir les longs tourments où ils étaient condamnés à mourir. Le moindre était d'avoir les membres inférieurs, de l'orteil à la hanche, écrasés à coups de marteau de forge : or on a vu plusieurs Klephtes endurer cet atroce supplice, sans verser une larme, sans pousser un gémissement, sans faire entendre une parole, à moins que ce ne fussent des paroles de mépris et d'insulte pour les pachas et leurs bourreaux. C'étaient sans doute l'idée de supplices pareils et la chance de les souffrir qui avaient dicté aux Klephtes un de leurs souhaits de bonheur les plus familiers et les plus expressifs. *A une bonne balle!* (καλὸν μολύβι) était le toast dont ils se saluaient les uns les autres, dans la gaieté de leurs banquets.

Après l'horreur d'être pris vivants, les Klephtes

ne craignaient rien tant, dans le cas où ils tombaient grièvement blessés, dans un combat défavorable ou incertain, que d'avoir la tête coupée par les Turks, qui ne manqueraient pas, selon leur coutume, de l'emporter en des lieux où elle serait exposée aux regards des musulmans et des Grecs, objet de joie et d'insulte pour les premiers, de douleur et de pitié pour ceux-ci. Aussi la prière la plus grave et la plus sacrée que pût faire à ses compagnons d'armes un Klephte mourant sur un champ de bataille qu'il voyait perdu, était-elle de lui couper bien vite la tête et de l'emporter avec eux, afin qu'elle ne fût pas tranchée et enlevée par un Turk. Ce sentiment de fierté, ce souci d'honneur portés au-delà de la vie sont exprimés d'une manière touchante dans plusieurs chansons klephtiques, et surtout dans le passage suivant d'une dont je regrette de ne connaître que ce seul trait. Il s'agit d'un Klephte qui, atteint d'une blessure mortelle, adresse ainsi la parole à un de ses compagnons de guerre : « Ami, tranche-moi « la tête, afin que les ennemis, qui arrivent, ne me « l'enlèvent pas pour l'exposer aux regards des pas- « sants. Mes ennemis la verraient, et le cœur leur en « rirait de joie : ma mère aussi la verrait, et en mour- « rait de douleur. »

Cette exaltation perpétuelle de tous les genres de force et de courage qui caractérisait les Klephtes, avait probablement contribué à leur faire imaginer la distinction bizarre qu'ils faisaient entre la mort cherchée sur le champ de bataille, et celle attendue

au lit, et à leur inspirer les sentiments contraires avec lesquels ils envisageaient l'une et l'autre. Ils nommaient *victime* (σφαγάρι) le cadavre d'un brave tué à la guerre, et corps crevé (ψοφίμι), celui de quelqu'un emporté par une maladie. A ce dernier ils attachaient une sorte de répugnance et de mépris, comme s'ils avaient trouvé quelque chose de honteux ou contre nature à mourir lentement et peu à peu dans son lit, défiguré, décomposé d'avance par la maladie. Mourir en guerre c'était, pour eux, non-seulement mourir avec gloire, mais échapper à ce que la mort a de hideux.

Il semblerait que des hommes ainsi façonnés à supporter des nécessités au-dessus des forces ordinaires de la nature, ne pouvaient guère avoir conservé rien d'humain, et devaient être féroces, sanguinaires et grossiers au dernier point. Il n'en était cependant point ainsi. Si les Klephtes étaient cruels, c'était dans leurs représailles envers les Albanais et les Turks : elles étaient toujours rigoureuses, quelquefois horribles, mais en général, bien au-dessous de ce que tout Klephte était sûr de souffrir entre les mains de ceux qui le pourchassaient. Un pallikare grec n'épargnait guère un Turk, quand il pouvait le tuer; mais du moins le tuait-il simplement et à la hâte : il n'avait point, comme les bourreaux des pachas, le loisir de raffiner sur le supplice de ses victimes, et de le varier durant plusieurs jours.

Hors de ce cas de représailles, les Klephtes n'étaient point cruels. C'étaient des hommes simples et

grossiers; mais généreux, d'une étonnante sérénité d'humeur, et capables des sentiments et des procédés les plus délicats. Leur manière de se conduire et de penser envers les femmes mérite d'être remarquée. Il leur arrivait fréquemment d'enlever prisonnières les épouses ou les filles des agas et des beys turks, ou même des *proestos* grecs, et de les avoir plusieurs jours de suite en leur puissance dans des cavernes, dans des vallées ou sur des crêtes désertes de montagnes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la rançon exigée pour elles. Quelquefois ces captives se trouvaient être les femmes ou les filles d'hommes qui avaient outragé les filles ou les femmes des Klephtes. Mais ni dans ce cas, ni dans aucun autre, ceux-ci ne se permettaient la moindre insulte envers leurs prisonnières. Belle ou difforme, jeune ou vieille, musulmane ou chrétienne, d'une famille inconnue ou d'une famille ennemie, chacune d'elles était un objet sacré pour tous les Klephtes de la bande qui l'avait enlevée. Le capitaine qui aurait osé lui manquer de respect eût été sur-le-champ abandonné de ses pallikares, comme un homme à jamais déshonoré et indigne de commander à des braves. On cite l'exemple d'un chef de bande tué par ses propres pallikares, pour avoir insulté une femme turke qu'il retenait prisonnière, en attendant qu'elle fût rachetée.

On trouvera dans une des chansons de ce recueil un trait qui me paraît caractériser très-vivement ce noble côté des mœurs et des sentiments des Klephtes. Il s'agit d'un capitaine que le poète représente comme

prenant son repas dans son *liméri*, et ayant à ses côtés une femme grecque de distinction qu'il a ravie à sa famille. Le capitaine commande à sa captive de lui verser à boire; et celle-ci lui répond : « Je ne suis point ton esclave, ô Dimos, pour te verser à boire : je suis fille et belle-fille de proestos. » Cette fierté avec laquelle une femme refuse une complaisance si légère au chef de bande dont elle est prisonnière, au milieu d'une forêt et dans des montagnes où elle est seule, exprime, ce me semble, avec beaucoup d'éloquence à quel point elle était sûre du respect de ce chef et de ses braves. Ce n'est point parmi de tels hommes que Scipion aurait trouvé des admirateurs pour n'avoir pas outragé sa captive.

La piété des Klephtes, leur vénération pour les choses saintes, les pratiques de dévotion qu'ils entremêlent à leurs exercices belliqueux, forment, dans leur caractère, un autre de ces traits originaux que l'on aurait crus incompatibles avec leur condition. Dans les lieux sauvages où ils sont confinés, ils n'ont ni prêtres ni églises. Quelque chapelle déserte, quelque oratoire creusé dans le roc, et où l'on ne gravit point sans danger, voilà les seuls temples où les Klephtes pouvaient de temps à autre entendre la messe de quelque papas montagnard, les prières de quelque ermite, et suspendre, dans l'occasion, quelque dévote offrande aux saints ou à la Vierge. Mais en quelque lieu qu'ils se trouvassent, dans un bois, dans des cavernes, ou sur le plus haut des montagnes, ils ne manquaient jamais de fêter à leur ma-

nière les solennités de l'église grecque, chantant, ou disant ce qu'ils savaient des hymnes et des prières propres à ces solennités. Quant à leur respect pour les reliques et les trésors des églises, il serait impossible de l'exagérer. Il n'y avait point, pour un Klephte, de degré de détresse ou de besoin, où la pensée pût lui venir d'enlever le moindre des objets consacrés ou déposés dans un lieu saint. M. Pouqueville cite, dans son voyage, le trait d'un chef de bande qui, ayant pillé quelques *ex-voto* d'une chapelle dédiée à la Vierge, près de Vonitza, fut livré par ses propres pallikares à Ali pacha, sur l'ordre duquel il fut pendu. La dévotion des pélerinages lointains, bien que difficile pour des hommes dans la position des Klephtes, ne leur était cependant pas inconnue. On vit le fameux capitaine Blachavas (dont j'aurai plus d'une fois l'occasion de parler), à l'âge de soixante-seize ans, partir à pied pour Jérusalem, le mousquet sur le dos, suivi de son protopallikare, et mourir, comme il semblait l'avoir souhaité, dans les lieux saints.

Et ce n'était pas là toute la religion des Klephtes: il y a quelque chose de plus sérieux à en dire. L'apostasie n'est pas sans exemple en Grèce : les cas ne sont pas très-rares où se faire musulman est, pour un Grec, l'unique expédient pour sauver sa vie, et où il la sauve. Jamais Klephte ne conserva la sienne à ce prix; réduit à opter entre les honneurs de l'islamisme et les horreurs du bagné et de la peste, le brave capitaine Androutsos, choisit ces derniers; et d'autres capitaines placés, comme lui, entre l'apo-

stasie et les supplices, firent le même choix que lui.

Puisque j'en suis au beau côté du caractère des Klephtes, je ne dois pas oublier que l'on trouve fréquemment chez eux une capacité de dévouement et d'amitié fort rare parmi les hommes plus cultivés. On a vu des pallikares vouloir mourir avec leur chef, plutôt que se sauver en l'abandonnant. On a vu, ce qui est plus frappant encore, dans des combats malheureux soutenus contre les Turks par deux bandes réunies, un des deux capitaines se dévouer pour l'autre, sans y être tenu par devoir, ni par honneur, mais entraîné par une sorte d'emportement magnanime, qui, dans un péril commun, ne lui laissait voir que le péril d'autrui.

A n'en juger que d'après les habitudes de mollesse, d'aisance et de sécurité qui caractérisent généralement les hommes des pays civilisés, on pourrait croire que les Klephtes étaient bien misérables au milieu de toutes leurs fatigues, de tous leurs dangers, et n'ayant pour compagnie que des rochers et des arbres. On se tromperait : cette vie aventureuse, libre et guerrière, qu'ils menaient dans les montagnes, avait pour eux un charme qu'eux-mêmes auraient été fort embarrassés de définir, mais dont on ne pouvait cependant douter. On voyait fréquemment dans les capitales des différents pachaliks de la Grèce et surtout à Iannina, des Klephtes soumis, maîtres de mener une vie oiseuse et tranquille, sous la surveillance de la police turke, avec la perspective d'être quelque

jour rétablis dans un armatolike. Or l'on remarquait sur le visage de presque tous, dans cette situation, une empreinte de mélancolie et de souci qui attestait clairement leur dégoût de la vie des plaines, et d'être en paix avec les Turks. On les voyait lever souvent les yeux vers les montagnes d'où ils avaient été momentanément contraints de descendre; et bientôt on apprenait qu'ils s'étaient évadés pour y retourner. Dans le délicieux climat des îles ioniennes, où beaucoup d'entre eux passaient l'hiver, jouissant d'une entière liberté, ils n'étaient pas moins impatients de rejoindre leur *liméri:* ils épiaient avidement du rivage l'instant où les monts de l'Épire et de l'Acarnanie reparaîtraient verdoyants à la fonte des neiges. Ce n'était qu'en rentrant dans la sauvage indépendance de leur vie de guerre, qu'ils se retrouvaient dans leur élément, et recommençaient à sentir pleinement la vie.

Pour ce qui est des subsistances, les Klephtes n'en étaient pas aussi dépourvus que l'on pourrait se le figurer, faute de connaître les lieux. Les montagnes où stationnaient leurs bandes sont fréquentées par des pâtres nomades, qui y montent chaque été, pour en descendre chaque hiver, avec d'innombrables troupeaux, qui forment une des principales richesses de la Grèce. La nécessité, une haine presque égale pour les Turks, leurs communs oppresseurs, avaient donné lieu à des relations de fraternité et d'amitié entre ces pâtres et les Klephtes. Ceux-ci respectaient scrupuleusement les troupeaux des autres, qui, de leur côté,

gardaient fidèlement aux Klephtes le secret sur ce qu'ils pouvaient savoir de leurs campements et de leurs marches, et leur vendaient autant de chevreaux, d'agneaux et de moutons qu'ils en pouvaient consommer. La chair rôtie de ces animaux faisait presque toute la nourriture des Klephtes, qui savaient la rendre exquise par leur manière de l'apprêter. Pour relever cette chère habituelle, ils avaient ordinairement, et souvent en abondance, du vin qu'ils cachaient dans leur *liméri;* et ces repas bruyants de gaîté, assaisonnés par l'air vivace des montagnes et par le sentiment de l'indépendance, égayés par des chants héroïques, ne ressemblaient pas mal à ceux des guerriers d'Homère, avec quelque chose de plus pittoresque encore et de plus poétique. C'était là que les Klephtes trouvaient naturellement l'occasion de faire preuve à l'envi de cette étonnante vivacité d'imagination, d'esprit et d'humeur, toujours prête à s'échapper en saillies ingénieuses, en traits naïfs d'éloquence ou de bon sens, pour laquelle ils étaient particulièrement renommés dans la Grèce.

Il me reste à dire quelques mots des principales stations des Klephtes. C'étaient les montagnes de l'Étolie, celles qui séparent la Thessalie de la Macédoine, et celles d'Agrapha. Cette dernière dénomination, des plus vagues dans la Géographie de la Grèce, s'applique à diverses chaînes dont les unes appartiennent à l'Acarnanie, et les autres à la Thessalie occidentale. C'est dans le vaste labyrinthe de hauteurs, de vallées et de forêts qu'offrent ces différentes chaînes, que

l'on trouve le plus grand nombre et les plus anciens des chefs de bande célèbres. Cependant c'est le mont Olympe qui figure dans les chansons klephtiques, comme le chef-lieu des braves, je dirais presque comme le mont sacré des Klephtes. Mais peut-être l'espèce de vénération avec laquelle cette montagne est célébrée dans les chants dont il s'agit, tient-elle plus à la tradition de son antique renommée, qu'à une prééminence réelle entre les montagnes fréquentées par les Klephtes sauvages.

Toutes ces montagnes, bien qu'elles n'égalent point en hauteur les Alpes, ni même les Pyrénées, ne sont néanmoins habitables qu'une partie de l'année. Aux approches de la saison des neiges, les Klephtes étaient obligés de descendre et de se disperser. Ils commençaient par cacher leurs armes et leurs munitions de guerre, bien enveloppées de toiles goudronnées, dans quelque caverne ou quelque crevasse de rocher; après quoi chacun partait pour chercher un asyle où passer l'hiver. Plusieurs se cachaient sur le continent, chez leurs proches ou leurs amis; mais la plupart descendaient dans les îles ioniennes où ils étaient plus à l'aise et plus en sûreté que nulle autre part en Grèce, sous la protection du gouvernement de Venise, du moins avant que ce gouvernement eût adopté son lâche systême de complaisance envers les Turks.

Ce n'était guère que durant ces descentes momentanées dans les bas pays, que les Klephtes rentraient passagèrement dans la masse de la population grecque, sans jamais se confondre avec elle. Ils en

restaient distincts par leur costume pittoresque, par la fierté toujours un peu sauvage de leur air, par une fraîcheur singulière de carnation qui, dans beaucoup d'entre eux, relevait encore des traits de la beauté la plus rare. Ils s'en distinguaient surtout par la curiosité dont ils étaient l'objet pour le peuple grec. Tout capitaine qui avait fait parler de lui, qui avait fait prendre le deuil à beaucoup d'Albanaises, ne paraissait point dans une ville, ou un lieu accessible, sans être aussitôt entouré d'une foule de curieux accourus de toutes parts pour le voir, et pouvoir dire qu'ils l'avaient vu. Peut-être entrait-il un peu de crainte dans les sentiments que ces hommes inspiraient à leurs compatriotes; mais il y entrait encore bien plus d'admiration et d'orgueil national. Chaque Grec aimait à voir dans un homme de sa croyance et de sa langue, un brave devant qui les Turks en armes avaient tremblé et fui. Il y avait quelques-uns de ces braves dont le portrait, grossièrement gravé, grossièrement enluminé, et ressemblant ou non, décorait toutes les chaumières et la boutique de tous les artisans de la Grèce. Leurs exploits étaient dans toutes les bouches; et plus ces exploits étaient voisins du prodige, plus il y avait de penchant à les exagérer. Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux jeux de l'enfance qui ne fussent un témoignage vivant, et peut-être le plus expressif de tous, de la popularité des Klephtes. Tous les petits garçons d'un lieu se divisaient souvent en deux bandes, dont l'une figurait une troupe de Turks, et l'autre une de Klephtes. On

voyait celle-ci se retirer et s'établir à l'écart, dans quelque endroit le plus propre à représenter une montagne; on voyait la première la chercher, l'atteindre et l'assaillir; et l'on remarquait que, dans le combat des petits Klephtes et des petits Turks, comme dans celui des grands, c'était presque toujours les premiers qui se montraient les plus lestes, les plus intelligents et les plus braves.

A la suite de cet aperçu général, et beaucoup plus général que je ne voudrais, sur l'origine, l'organisation, les mœurs et le genre de vie des Klephtes, je reviendrai un instant sur le caractère, les chances habituelles et le résultat final de leur lutte avec les pachas. Je voudrais en donner ici une idée un peu plus distincte que je n'ai pu le faire là où j'en ai jeté d'abord quelques mots. Je voudrais surtout, dans ce que furent les Klephtes, faire entrevoir ce qu'ils pouvaient devenir; et par ce qu'ils étaient accoutumés à faire, rendre une raison décisive de ce qu'ils ont fait depuis trois ans pour la Grèce.

Lorsque, dans la première moitié du siècle passé, les pachas albanais de l'Épire commencèrent à vexer les Armatoles grecs, et à leur faire la guerre, dans l'intention de les remplacer par des corps de milice albanaise, ces Armatoles étaient encore forts. Qu'ils fussent réduits de temps à autre, à se jeter dans les montagnes, et à y vivre en Klephtes errants, c'est une chose que je ne songe point à mettre en doute. Mais plus souvent encore ils furent attaqués et se défendirent dans leurs postes d'Armatoles, c'est-à-dire

dans le bas pays, sans être obligés de se réfugier sur les montagnes. Presque toutes les traditions relatives aux plus renommés des anciens chefs de bande nous représentent ces chefs comme se maintenant de vive force dans leurs armatolikes, ou y rentrant les armes à la main, presque aussitôt après en avoir été expulsés. Celles sur Zidros, capitaine de l'Armatolike d'Alassona, en Thessalie, portent que, tant qu'il vécut, il ne laissa s'établir dans son canton aucun corps de Turks. Toskas, le chef des Armatoles de Grevena, en Macédoine, en chassa les Albanais de Kourd pacha, qui s'y étaient momentanément introduits. Le capitaine Karalis expulsa de même des environs du mont Olympe une garnison musulmane qui y avait pris poste. Enfin, le capitaine Blachavas se maintint dans les Khasia, sans avoir été obligé de reculer dans la partie la plus montueuse de son district, ou du moins d'y faire de longs séjours.

Ce fut seulement vers la fin du siècle que les choses prirent un autre aspect. Ali de Tébélen, ayant été nommé dervendgi-bachi et pacha, poussa la guerre contre les Armatoles avec plus de vigueur et de succès que ses devanciers. C'était à lui qu'il était réservé de transformer presque tous leurs corps de milice régulière, en bandes de Klephtes sauvages, qu'il pourchassa jusque dans les déserts où il les força de chercher un refuge.

Il est facile d'imaginer combien, en tout ce qui était matériel, les forces des pachas devaient être supérieures à celles des Klephtes. Les Turko-Albanais

que l'on employait contre eux étaient des soldats de profession, naturellement braves, bien payés, ne manquant de rien, et commandés par des officiers expérimentés; et il était rare qu'ils fussent moins de huit ou dix contre un. Malgré tous ces avantages, les Albanais n'attaquaient jamais les Klephtes sans terreur. La bravoure de ceux-ci se jouait des calculs d'un courage ordinaire. Lors même que les Albanais avaient des succès, ces succès n'étaient presque jamais décisifs : les Klephtes, un moment dispersés, savaient toujours où se rallier, et reparaissaient le lendemain plus redoutables qu'auparavant.

Aisément convaincus de la difficulté de réduire ou de contenir de tels hommes par la seule force des armes, les pachas avaient fréquemment recours aux négociations, c'est-à-dire à la ruse, aux perfidies, et en cela, comme dans le reste, Ali pacha eut plus de succès qu'eux tous. La force ouverte avait-elle échoué contre un des capitaines qu'il avait entrepris de réduire? il mettait en œuvre les menaces, les flatteries, les sommations et les promesses; et tantôt par quelqu'un de ces moyens, tantôt par tous à la fois, il décidait souvent le capitaine rebelle à venir lui faire sa soumission dans les formes.

Cet acte de soumission ou de révérence (en grec προσκύνησις) consistait, de la part de celui dont il était exigé, à se présenter devant le pacha pour en reconnaître l'autorité et mettre bas les armes. Quelquefois la soumission était pure et simple; mais d'ordinaire elle se faisait à certaines conditions, qui va-

riaient selon les circonstances et les individus. La plus ordinaire était que le Klephte soumis serait rétabli dans un armatolike, pour y agir aux ordres et dans l'intérêt du pacha. C'était, dans ce dernier cas, une espèce de traité entre l'autorité et le Klephte, traité dans lequel celui-ci promettait obéissance à la première, moyennant la restitution d'un emploi dont elle l'avait dépouillé passagèrement, et dont elle semblait reconnaître implicitement l'avoir dépouillé à tort.

Ce dénouement des querelles des chefs de bande et des pachas était fort commun, mais presque toujours illusoire. Il était rare que le traité fût de bonne foi de la part du pacha, lorsque le capitaine avec lequel il transigeait se trouvait être un chef renommé, fier et capable d'entreprises hardies. Quand l'autorité attirait un tel homme auprès d'elle, et traitait avec lui, ce n'était que pour le faire périr. Tantôt on apostait des meurtriers sur sa route: tantôt on le faisait assassiner dans l'armatolike que l'on avait eu l'air de lui rendre. Si le capitaine s'apercevait d'avance du piége, ou s'il y échappait, il reprenait le chemin des montagnes, et la lutte recommençait, roulant ainsi dans un cercle perpétuel d'intrigues, de trahisons et de petits faits d'armes.

Les dernières années de la domination d'Ali pacha peuvent être désignées comme l'époque de la plus grande désorganisation des armatolikes, et de la plus vive persécution des Klephtes. On aurait cru que ceux-ci allaient être anéantis, et avec eux les derniers vestiges de l'indépendance de la Grèce. Mais

jamais persécution ne manqua plus complètement son but. La désorganisation des armatolikes avait bien, il est vrai, changé et empiré la condition des Klephtes; mais les Klephtes restaient : ils devenaient même journellement plus nombreux. Ceux qui avaient péri dans les combats ou dans les supplices, étaient aussitôt remplacés par les désespérés que faisaient partout les vexations, les avanies et les cruautés d'Ali. C'était plus pour leur existence que pour le maintien d'un privilége qu'ils continuaient à guerroyer; et ce motif, n'ayant plus rien d'exclusif, rendait plus facile l'amalgame de tous ceux que l'on forçait à se jeter en aventuriers dans les montagnes : la résistance contre les oppresseurs communs s'étendait et prenait un caractère de plus en plus national. Définitivement reléguées dans les lieux les plus sauvages, les bandes armées y formaient une population nettement isolée de celle du pays cultivé. Il s'était ainsi formé peu à peu, au milieu de la Grèce conquise et opprimée, comme une nouvelle Grèce belliqueuse, indépendante, et réduite à vivre aux frais communs des oppresseurs, et de la partie soumise des opprimés. En un mot, il existait pour tous les Grecs pauvres, mécontents et braves, une patrie sur les montagnes : c'était un état de choses probablement assez semblable à celui où s'étaient trouvés les premiers conquérants, quand ils furent contraints de transiger avec les vaincus.

Ajoutons qu'en cet état de choses, il y avait, parmi les chefs des Klephtes, des hommes dont la bravoure

et l'intrépidité n'étaient pas tout le mérite, des hommes d'une nature généreuse, et qui, nés avec l'instinct des grandes choses, n'avaient besoin, pour en faire, que d'un signal qui y dirigeât leur vue; des hommes enfin touchés des maux de la Grèce, qui n'attendaient, pour se dévouer pour elle, qu'une voix qui leur criât: « Vous êtes braves, vous avez des armes: le moment est venu de délivrer la Grèce. Chassez les Turks; ce sont des lâches, et leur temps est passé. »

J'ignore quel Grec devina le premier que les Klephtes comprendraient ce langage patriotique, et pressentit ce qu'ils pouvaient entreprendre, l'ayant compris; mais quel qu'il soit, ce Grec fut le premier qui put raisonnablement espérer l'affranchissement de sa patrie. Du reste il y a déja long-temps que les patriotes Grecs éclairés ont reconnu l'importance politique des Klephtes. Depuis vingt-cinq ou trente ans, divers plans ont été conçus, diverses tentatives ont éte faites pour affranchir la Grèce; et dans toutes ces tentatives, dans tous ces plans, l'espoir du succès a été fondé, en grande partie, sur le concours des chefs de bande. C'était sur eux que le malheureux Rigas avait particulièrement compté pour la réussite de sa conspiration patriotique. Après lui, tous les Grecs qui tentèrent quelque chose pour la délivrance de leur pays, mirent, comme lui, leur principale confiance dans la bravoure des Klephtes.

Ali pacha lui-même, qui employa tant d'années, de ruses et de forces à faire la guerre aux Klephtes,

parut quelquefois s'apercevoir que tout ce qu'il essayait pour les anéantir tendait plutôt à l'effet contraire. Il parut même de temps à autre s'arrêter au dessein d'employer ces bandes héroïques au profit de son ambition. Entre les démarches que l'on peut croire lui avoir été suggérées par ce désir, je citerai la convocation qu'il fit en 1805 à Karpenisi, en Étolie, des capitaines de Klephtes de toutes les parties de la Grèce, dans la vue de conclure avec eux une paix durable. La convocation eut son effet : les généraux d'Ali pacha vinrent au rendez-vous à la tête de leurs troupes; les capitaines des Klephtes s'y rendirent chacun avec ses pallikares. Yousouph Arabe, le frère de lait d'Ali pacha, son lieutenant et le plus redoutable ennemi des Klephtes, fut étonné de les voir en beaucoup plus grand nombre qu'il ne s'y attendait, d'après ce qu'il savait de leurs pertes. S'adressant alors à un capitaine nommé Athanase, avec lequel il avait été autrefois lié : « Voilà, lui dit-il, cinq ans que je vous fais la guerre sans relâche, comment donc arrive-t-il que vos bandes soient plus nombreuses qu'auparavant? » « Vois-tu, lui répondit le capitaine, ces cinq jeunes gens debout, là, en tête de la droite de mes pallikares? Eh bien, deux sont les frères, deux autres les cousins, et le cinquième est l'ami d'un de mes braves que tu as tué dans un combat. Ils sont accourus tous les cinq pour venger la mort de leur proche et de leur ami. Encore quelques années de persécution et de guerre, et toute la Grèce sera avec nous! »

Le projet que semblait avoir conçu Ali pacha de se réconcilier avec les Klephtes n'eut pour lors aucune suite : le vieux satrape ne tarda pas à reprendre sur eux le cours de ses hostilités et de ses trahisons. Cependant l'exaspération des Grecs allait toujours croissant, et le moment arriva où devait s'accomplir la prédiction du capitaine Athanase. Ali fut enfin attaqué par le divan qu'il avait si long-temps bravé. Tous les appuis qu'il croyait s'être donnés lui ayant manqué rapidement presque tous à la fois, il ne lui resta plus à la fin qu'un seul moyen de salut, celui d'appeler à l'indépendance ces mêmes Grecs dont il avait été jusque-là le fléau, de se proclamer leur chef, et à ce titre, d'invoquer leur appui. Ce fut alors que, rappelant du haut des montagnes ces mêmes Klephtes qu'il y tenait comme bloqués, il leur rendit le commandement de leurs plaines natales.

Ali a succombé; mais les Klephtes sont encore aux postes où ils descendirent à sa voix; ils y sont depuis trois ans, et les ont défendus contre toutes les forces ottomanes. Ainsi ont été révélées tout d'un coup au monde l'importance, la force et la vocation réelles de ces Klephtes jusque-là trop peu connus de la Grèce elle-même, et partout ailleurs inconnus. Transportée en un clin-d'œil sur un nouveau théâtre, l'ancienne guerre entre les Armatoles et les milices albanaises a changé, comme par enchantement, de caractère et d'aspect. Tout s'y est agrandi; les bandes sont devenues des armées, les escarmouches de défilés des batailles rangées dans les plaines, et ces chefs d'insur-

rection que l'Europe entière a salués du nom de héros sont tous les fils, les petits-fils, les neveux ou les amis de ces mêmes braves dont l'ambition se borna longtemps à défendre contre la soldatesque des pachas, les repaires des bêtes féroces devenus leur seul asyle. Ils sont rentrés en possession de la moitié de la terre natale; et s'ils n'avaient combattu que pour se rendre immortels dans l'avenir, ils n'auraient déja plus rien à faire. Mais ils combattent pour la restauration de la Grèce.....

Achèveront-ils leur ouvrage? Seront-ils aussi sages qu'intrépides? Unis pour vaincre, le seront-ils pour user de la victoire? La Grèce, enfin, sera-t-elle affranchie par leurs efforts, secondés par ceux de ses invincibles marins et de tous ses enfants? Voilà des questions que tout le monde se fait aujourd'hui. L'histoire y répondra : on peut seulement affirmer qu'au point où en sont maintenant les choses entre les Grecs et les Turks, la défaite des premiers serait une calamité des plus inattendues.

Je terminerai ici ce que j'avais à dire des Klephtes. Si je n'en ai point dit assez pour les faire connaître exactement, j'espère du moins en avoir dit plus qu'il ne fallait pour faire pressentir le genre d'intérêt que doivent inspirer, sous le point de vue de l'histoire, les chants dont ils ont été les héros, et tous ceux qui y ont rapport ou s'y rattachent de quelque manière.

V.

Celles des chansons nationales des Grecs dont l'argument est idéal ou inventé sont en grand nombre, et, en général, celles où l'imagination populaire se montre avec le plus de variété, de liberté et d'effet. Les unes sont narratives, et roulent sur des aventures analogues à celles de la vie ordinaire. Les autres sont purement lyriques, et l'expression tantôt profonde, tantôt gracieuse et toujours vraie des sentiments les plus intimes des Grecs. Quelques-unes sont spéciales et locales, et, bien que répandues aujourd'hui dans toute la Grèce, ont été faites exprès pour certains pays, et même pour certaines classes de personnes. Telle est, par exemple, celle du jeune matelot, composée primitivement pour les marins de quelqu'une des îles de l'Archipel; telles sont encore deux ou trois autres que l'on peut regarder comme de véritables chants de bergers. Toute cette branche de la poésie vivante de la Grèce a aussi cela de particulier et d'intéressant, que c'est celle où l'on trouve le plus de vestiges des croyances et des superstitions que les Grecs anciens ont léguées à leurs descendants, et qui forment encore pour ceux-ci une source d'allusions et d'idées poétiques. Comme le rapport qui existe, sur ce point particulier, entre la Grèce antique et la Grèce actuelle, outre qu'il est par lui-même assez remarquable, peut aider à en reconnaître d'autres plus singuliers encore, je tâcherai de le mettre en évidence.

Ce n'est bien certainement qu'à leur insu que les Grecs de nos jours conservent certaines opinions, certaines croyances mythologiques de leurs ancêtres et des usages qui s'y rapportent. Ils frémiraient s'ils pouvaient soupçonner ce qui reste de l'ancien paganisme dans leurs opinions et dans leurs usages. Mais c'est un point sur lequel, grace à leur ignorance, le repos de leur conscience ne court aucun risque. Tout ce qu'ils savent de leurs aïeux, c'est qu'ils se nommaient Hellènes, et qu'ils étaient païens. En certaines parties de la Grèce, comme en Thessalie, cette notion si vague qu'ils ont de leurs ancêtres a été amplifiée de merveilleux. Ces vieux Hellènes du temps païen, on se les figure comme des géants dont la taille égalait celle des plus hauts peupliers, et qui mouraient à terre, faute de pouvoir se relever, une fois qu'ils étaient tombés. Aussi, chez eux, le plus terrible des serments était-il : « Puissé-je tomber, si je ne dis vrai ! »

Mais, pour en venir aux superstitions restées des anciens Grecs à ceux d'aujourd'hui, il en est auxquelles je ne m'arrêterai pas, parce qu'elles se trouvent partout, et sont partout si triviales que leur origine même, pour antique et noble qu'elle soit, ne saurait leur donner un air bien poétique. Telles sont, par exemple, l'habitude de faire un souhait de bonheur à quelqu'un qui éternue, l'opinion que certains individus sont doués de ce qu'on appelle *le mauvais-œil*, ou de la faculté de porter malheur aux autres en les regardant, celle que l'aboiement nocturne des chiens est un présage de mort pour les hommes.

Personne n'ignore combien la Thessalie fut jadis fameuse pour ses magiciennes qui, par leurs enchantements, attiraient la lune du ciel et l'y renvoyaient. La Thessalie est encore aujourd'hui pleine de femmes et même d'hommes qui ne doutent ni de l'existence de ces magiciennes, ni du pouvoir qu'elles ont de faire pareillement descendre la lune du firmament, de la transformer en vache pour en traire un lait avec lequel elles opèrent des enchantements irrésistibles. Toute la Grèce croit aux sorciers et aux sorcières, et à la puissance qu'ils ont d'interrompre à volonté le cours ordinaire de la nature.

Il était de l'essence du polythéisme grec de personnifier tous les phénomènes, toutes les forces de l'univers, et d'attribuer à certains objets matériels des génies conservateurs, des divinités protectrices qui existaient en eux et avec eux. Ainsi, tout chêne avait son hamadryade, tout fleuve son dieu, toute fontaine sa néréïde, tout lieu son génie particulier. Les Grecs modernes ont oublié les noms de ces antiques déités locales; mais partout où leurs ancêtres en logeaient quelqu'une, ils mettent aujourd'hui un esprit (Στιχεῖον) qui la représente, et qu'ils se figurent sous toutes sortes de formes, mais plus souvent sous celle d'un serpent ou d'un dragon. Aujourd'hui donc, comme autrefois, point de rivière en Grèce, point de source, point de montagne, de rocher, de caverne, de maison même qui n'ait son génie; et point de génie qui ne veille de toute sa puissance à l'objet auquel il est attaché, et qui semble avoir été mis sous sa garde.

Il est assez singulier d'observer comment, en conservant quelques-unes des idées de l'ancienne mythologie, les Grecs modernes les ont tantôt modifiées, tantôt dénaturées, en les appliquant à des phénomènes plus particuliers ou plus accidentels que ceux dont elles furent primitivement l'expression religieuse et poétique. Ainsi, par exemple, ils personnifient la peste de diverses manières. Les uns se la figurent comme une femme aveugle, qui parcourt les villes de maison en maison, faisant périr tout ce qu'elle peut toucher, mais qui, comme elle ne peut marcher qu'à tâtons le long des murs, n'atteint point les personnes qui se tiennent prudemment à l'écart, au milieu des appartements. Je ne saurais dire si cette personnification de la peste a pour base quelque croyance antique, ou si elle est d'invention moderne. Mais il en existe une autre plus populaire encore que celle-là, et à laquelle la réminiscence traditionnelle des Parques a évidemment servi de fond. D'après celle-ci, la peste n'est pas un personnage unique et simple, mais un trio de femmes terribles qui parcourent les villes de compagnie, pour les vider d'habitants. De ces trois femmes, l'une porte un grand registre de papier, l'autre est armée de ciseaux tranchants, et la troisième d'un balai. Elles entrent ensemble dans les maisons où il y a des victimes à prendre : la première inscrit sur son livre le nom de ces victimes, la seconde les blesse de ses ciseaux, et la troisième les balaie.

Les trois parques étant un symbole à la fois très-pittoresque et très-simple de l'un des phénomènes

les plus généraux de la nature, peut-être n'est-il pas étonnant qu'il ait survécu, dans l'imagination des Grecs, à l'ensemble du système de mythologie dont il émane. Mais il se trouve aussi, dans les croyances populaires de la Grèce, d'autres idées mythologiques, dont le motif a quelque chose de plus recherché, de plus individuel, pour ainsi dire, que celui de la fiction des Parques, et sur quoi, pour cette raison, les traditions avaient, ce semble, moins de prise. Telle, par exemple, est l'idée des Furies, formidables déesses qui, en leur qualité de vengeresses des forfaits humains, inspiraient un respect mêlé d'une terreur profonde, terreur que l'on croyait bien faire de leur dissimuler à elles-mêmes. C'était pour ce motif, et par une sorte de pieuse flatterie, que l'on ne les invoquait jamais que sous le nom d'Euménides, équivalent à celui de bienveillantes et de gracieuses. Il y a indubitablement quelque chose de cette idée et qui s'y rattache, dans la manière dont les femmes grecques de nos jours ont personnifié la petite-vérole. Elles se la représentent sous la figure d'une femme terrible pour les enfants; et dans la vue de se la rendre propice, elles l'invoquent sous un nom équivalent à celui d'Euménide, sous le nom de *Synchoréméni* (Συγχωρεμένη), celle qui épargne, qui se laisse fléchir; et l'espèce de terreur superstitieuse qui a fait imaginer cet euphémisme, est tellement populaire que le nom d'*Eulogia*, qui est celui généralement usité pour dire la petite-vérole, en dérive immédiatement; car ce nom signifie la bien nommée, comme

qui dirait, celle qu'il est convenu de nommer avec respect.

Il n'est pas rare, parmi les superstitions modernes de la Grèce, d'en trouver qui font le rapprochement et la confusion de plusieurs êtres, de plusieurs fictions qui étaient distinctes dans l'ancienne mythologie. Par exemple, un voyageur anglais rapporte, dans les termes suivants, une croyance des Moréates qui habitent le Pente-dactylon, partie de l'ancienne chaîne du Taygète. « Trois filles de la plus ravissante beauté, à cela près qu'elles ont des jambes et des pieds de chèvre, dansent perpétuellement en rond sur le sommet de la montagne de Scardamyla. Nul homme ne les approche impunément; si, par ignorance ou par étourderie, quelqu'un met le pied sur le sol sacré, les embrassements qu'il est forcé de rendre ne le mettent point à l'abri du sort qui l'attend; il est lancé du haut en bas des rochers et mis en pièces. » Dans ces Nymphes auxquelles les Magniotes donnent le nom de Néréïdes, l'auteur, dont j'emprunte ce passage, voit, et a, ce me semble, raison de voir une réminiscence confuse des Oréades, des Graces et des Satyres.

Mais, de toutes les idées de l'ancienne mythologie grecque qui se sont perpétuées et vivent encore dans les croyances actuelles des Grecs, la plus généralement répandue et celle qui fournit à la poésie le plus d'allusions ou de pensées, c'est celle du vieux nocher du fleuve d'Oubli, celle de Charon. Ici seulement, à l'opposé de ce qui est arrivé en beaucoup d'autres cas, c'est le nom qui est resté, et ce sont les attributs

qui ont changé. Les Grecs modernes se figurent la mort comme un vieillard austère, inexorable et chagrin qu'ils nomment Charon, et auquel ils attribuent l'office de conduire les morts de ce monde en l'autre. Ainsi c'est le rôle et l'idée de Mercure qu'ils ont mis sous le nom de Charon. Ils considèrent aussi ce triste vieillard comme le dieu de la mort, proprement dit, comme le pouvoir exterminateur des créatures humaines; et, à ce titre, ils lui supposent la faculté de se transformer en oiseau ou en tout autre animal, sous la figure duquel il lui sera le plus facile de surprendre les imprudents qui ne songent point assez à lui.

Je pourrais prolonger l'énumération de ces idées superstitieuses descendues par tradition des ancêtres aux neveux; mais il me semble en avoir cité assez et d'assez singulières, pour montrer qu'à cet égard le rapport entre le passé et le présent est plus intime et plus réel que l'on ne serait d'abord tenté de le présumer. On aura remarqué du reste que l'imagination des Grecs modernes n'a pas été tout-à-fait passive et servile, en conservant ces vieilles croyances payennes : on aura vu qu'ils ont, en quelque sorte, donné une vie nouvelle à ces croyances par des modifications qui indiquent à leur manière l'influence des croyances et des mœurs actuelles. Ainsi, à l'idée des esprits gardiens des sources, des arbres et des plantes, ils ont attaché une sorte de respect conservateur pour les plus précieux de ces arbres, comme l'olivier et l'oranger. Au rôle de Charon, simple conducteur des morts,

dans leur passage de ce monde en l'autre, ils ont joint celle d'exécuteur des volontés d'une providence suprême, attentive aux moindres des actions humaines, et toujours prête à punir les écarts de l'orgueil, et le trop de confiance dans le sentiment des forces fragiles et passagères de l'homme. L'application de la fiction des trois Parques à l'idée de la peste est l'expression vivante et concise de l'horreur que leur inspire justement ce fléau entré dans leur pays avec les Turks et l'Islamisme. Enfin, c'est un élan profond et touchant de l'amour maternel qui a fait substituer à la terreur des Euménides celle du fléau des enfants personnifié, celle de la petite vérole. Ajoutés à tant d'autres, ces traits caractéristiques de l'imagination et de la sensibilité des Grecs modernes font bien voir qu'il reste encore en eux quelque chose de la vie et de l'esprit de leurs ancêtres.

Après avoir ainsi tâché de mettre au jour le fond de mœurs, d'usages, d'évènements et d'opinions sur lequel roulent les chansons populaires des Grecs, je passe à quelques détails sur les auteurs de ces chansons, et sur les accessoires les plus caractéristiques du système de poésie qu'elles constituent par leur ensemble.

VI.

C'est une des particularités de tous les ouvrages de poésie vraiment populaires, que les auteurs en restent d'ordinaire inconnus, ne se nommant presque

jamais eux-mêmes, ou par fois mentant exprès pour se déguiser. Par cette réticence ou par ce mensonge, ils indiquent assez que la vanité n'a point été leur mobile : ils semblent reconnaître implicitement que le plaisir attaché aux ouvrages de leur art dépend encore plus de la faculté de s'y intéresser et d'en être émus, que de celle de les produire. Et il n'en est point autrement des chants populaires des Grecs : je ne sais s'il en est un seul dont on pût nommer l'auteur.

Sauf peut-être quelques exceptions qui ne feraient que confirmer le fait général, il est certain qu'ils sont le fruit d'un talent poétique naturel, spontané, indépendant de toute culture. Ainsi tel de ces chants dont l'idée sera un trait de génie, l'éclair d'une imagination originale, et dont l'exécution et les détails seront en harmonie avec cette idée, peut être indifféremment censé l'ouvrage d'un pâtre, d'un laboureur, d'un artisan, d'une vieille femme ou d'une jeune fille. L'unique chose dont on puisse être à peu près sûr, concernant l'auteur d'une chanson prise au hasard entre les médiocres ou parmi les plus belles, c'est que cet auteur n'avait appris ni à lire, ni à écrire, ne savait point par théorie ce que c'est que vers ou poésie, et ne songea, en composant quelque chose, qu'à satisfaire un besoin de son imagination, qu'à rendre une émotion de son cœur, nullement à faire preuve de talent poétique.

Les chansons des villes se distinguent aisément de celles des champs et des montagnes, et celles-ci de

celles de l'Archipel. Mais toutes sont également l'effusion spontanée du génie populaire; toutes sont également inspirées par le désir de plaire, non à la minorité cultivée, mais à la masse entière du peuple. Le talent et le goût de poésie qu'elles supposent sont partout; et décider où ils abondent le plus ne serait pas chose aisée. Il y a des villes où ces facultés semblent être plus particulièrement l'apanage de certaines professions. A Iannina, par exemple, ce sont les tanneurs qui composent la plupart des chansons qui, de cette ville, se répandent tous les ans en Épire et au-delà. Dans les campagnes, c'est peut-être parmi les bergers que l'on trouverait le plus de poètes. On peut, je crois, attribuer à des matelots quelques-uns des chants qui ont été primitivement composés pour être chantés en mer, par les hommes de l'équipage. Enfin il y a dans toute la Grèce des femmes qui, indépendamment des myriologues, composent aussi des chansons souvent fort belles sur toutes sortes de sujets, mais de préférence sur les plus pathétiques.

Les chansons klephtiques sont de toutes les plus susceptibles d'être attribuées exclusivement à une classe particulière d'auteurs; et ce sont aussi celles sur la composition ou la circulation desquelles il y a à noter le plus de particularités intéressantes pour l'histoire de la poésie populaire chez les Grecs. Que quelques-unes de ces chansons soient l'ouvrage de Klephtes, acteurs ou témoins dans les aventures qui en sont le sujet, c'est une chose d'elle-même très-vraisemblable, et que j'ai entendu avancer par des

Grecs bien informés. Mais la plupart passent pour être l'ouvrage d'aveugles mendiants, répandus dans toute la Grèce, où ils représentent les anciens rhapsodes avec une exactitude qui a quelque chose de frappant.

Il faut d'abord savoir qu'en Grèce il n'y a, en général, point de mendiants : un homme capable d'un travail quelconque n'y cherche guère à vivre d'aumônes, excepté s'il est aveugle; et encore cette exception n'est-elle qu'apparente; car les aveugles exercent en Grèce une profession qui les y rend non-seulement agréables, mais nécessaires, le caractère, l'imagination et la condition du peuple étant ce qu'ils sont; c'est la profession de chanteurs ambulants que je veux dire : elle a, relativement à la poésie, des côtés intéressants que je dois montrer.

Les aveugles sont dans l'usage, tant sur le continent que dans les îles de la Grèce, d'apprendre par cœur le plus grand nombre qu'ils peuvent de chansons populaires de tout genre et de toute époque. Quelques-uns finissent par en savoir une quantité prodigieuse, et tous en savent beaucoup. Avec ce trésor dans leur mémoire, ils sont toujours en marche, traversent la Grèce en tout sens, du fond de la Morée à Constantinople, des côtes de la mer Égée à celles de la mer d'Ionie. Ils s'en vont de ville en ville, de village en village, chantant à l'auditoire qui se forme aussitôt autour d'eux, partout où ils se montrent, celles de leurs chansons qu'ils jugent convenir le mieux soit à la localité, soit à la circonstance, et

reçoivent une petite rétribution qui compose tout leur revenu. On rencontre ces chanteurs aveugles plus fréquemment dans les villages que dans les villes; et dans celles-ci, ils s'arrêtent plus volontiers aux avenues, aux portes ou dans les faubourgs que dans les places ou les rues de l'intérieur. Ils ont l'air de chercher de préférence, en tout lieu, la partie la plus inculte de la population qui en est toujours la plus curieuse, la plus avide d'impressions, et la moins difficile dans le choix de celles qui lui sont offertes. Les Turks seuls ne les écoutent pas, quelques-uns par une apathie dédaigneuse, la plupart parce qu'ils ne savent pas le grec. C'est aux réunions nombreuses, aux fêtes de village connues sous le nom de Panéghyris, que ces chantres ambulants accourent le plus volontiers, et que l'on est le plus sûr d'en rencontrer toujours plusieurs.

Ils chantent en s'accompagnant d'un instrument à cordes que l'on touche avec un archet, et qui est exactement l'ancienne lyre des Grecs, dont il a conservé le nom comme la forme. Cette lyre, pour être entière, doit avoir cinq cordes; mais souvent elle n'en a que deux ou trois, dont les sons, comme il est aisé de le présumer, n'ont rien de bien harmonieux. Les chanteurs aveugles vont ordinairement isolés, et chacun d'eux chante à part des autres; mais quelquefois aussi ils se réunissent par groupes de deux ou de trois, pour dire ensemble les mêmes chansons.

En ce qui constitue leur plus ou moins d'importance, relativement à l'histoire de la poésie, ces modernes

Rhapsodes doivent être divisés en deux classes. Les uns, et ce sont, suivant toute apparence, les plus nombreux, se bornent à la fonction de recueillir, d'apprendre par cœur et de mettre en circulation des pièces qu'ils n'ont point composées. Les autres, et ce sont ceux qui forment l'ordre le plus distingué de leur corps, à cette fonction de répétiteurs et de colporteurs des poésies d'autrui, joignent celle de poètes, et ajoutent à la masse des chansons apprises d'autres chants de leur façon.

Ceux de ces hommes auxquels la nature a accordé du génie ne sauraient peut-être se donner, s'ils en en étaient les maîtres, une éducation poétique plus heureuse que celle qu'ils doivent à la nécessité et aux habitudes de leur vie. Toujours par voies et par chemins, toujours en quête de ce qui peut émouvoir leur imagination ou satisfaire leur curiosité, aucun bruit ne leur échappe de ce qui se passe dans les villes, dans les villages et dans les campagnes. Ils tiennent note de tout, chantent sur tout; et avec leurs chansons se répand peu à peu dans la Grèce entière la renommée des aventures et des hommes qui en font le sujet. Ces rhapsodes aveugles sont donc les nouvellistes et les historiens, en même temps que les poètes du peuple, en cela parfaitement semblables aux rhapsodes anciens de la Grèce.

Tout sujet de composition, pourvu qu'il soit populaire, est bon pour eux : il est toutefois des arguments qu'ils affectionnent d'une façon particulière, et dont ils paraissent s'être constitués les chantres

de profession : ce sont les faits d'armes et les autres aventures des Klephtes, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus national dans la Grèce; et c'est surtout à ce titre qu'il serait permis de les nommer les historiens populaires des Grecs.

C'est encore un rapport très-marqué entre les anciens rhapsodes et les nouveaux, que ceux-ci soient, comme l'étaient les autres, à la fois musiciens et poètes. Tout aveugle qui compose une chanson en compose l'air en même temps. Faire des vers n'est pour lui que la moitié de la fonction du poète; mettre ces vers en musique est le complément indispensable de l'intention et du but dans lesquels on les fait. On compose quelquefois, je crois, une chanson nouvelle sur un air déja connu; mais ce n'est pas le cas ordinaire, et généralement parlant, chaque nouvelle chanson est produite et circule avec un air inventé pour elle.

Parmi ces rhapsodes aveugles, il s'en rencontre de temps à autre qui sont doués du génie de l'improvisation. J'en ai particulièrement entendu citer un qui vivait vers la fin du dernier siècle dans la petite ville d'Ampélakia en Thessalie, au voisinage du mont Ossa. C'était un nommé Gavoyannis, ou Jean l'aveugle, qui parvint à un grand âge, et s'était fait une grande réputation dans tous les cantons circonvoisins par la facilité avec laquelle il improvisait, sur un thême historique donné, des chansons qui passaient pour belles, et par la prodigieuse quantité de traits de l'histoire des Klephtes, qu'il s'était gravés

dans la mémoire. Devenu riche, au moins par comparaison à ses confrères ambulants et mendiants, il offrait l'exemple probablement très-rare d'un rhapsode sédentaire. On allait fréquemment le visiter, tantôt pour le seul plaisir de l'entendre chanter de vieilles chansons, tantôt pour lui en demander d'improvisées. Les Albanais à la solde des pachas qui ne trouvaient pas aisément des panégyristes de leurs exploits parmi les rhapsodes des Klephtes, et qui, dans leur humeur fanfaronne, voulaient cependant être aussi chantés, avaient souvent recours à ce vieux Gavoyannis pour obtenir de lui des vers à leur louange, qu'ils lui payaient bien.

J'ai indiqué tout-à-l'heure que les rhapsodes ambulants de la Grèce moderne fréquentaient assidûment les différents panéghyris; et c'est là, dans l'histoire de la poésie populaire des Grecs, un point assez intéressant pour y revenir un instant d'une manière plus expresse.

Chaque village grec célèbre annuellement avec la plus grande solennité possible la fête du saint qu'il a choisi pour patron. Tous les villages d'alentour concourent à cette fête; ils s'y rendent, pour ainsi dire, en masse; et c'est ce concours de différentes peuplades en un même lieu et pour un même but, que l'on nomme Panéghyri. Il y a d'autres réunions qui portent le même nom; mais comme ce que j'ai à dire de celles-ci par rapport à la poésie s'applique aussi plus ou moins à toutes, il n'est pas nécessaire d'entrer là-dessus dans des distinctions bien précises.

Dès la veille d'un panéghyri, chacun des villages qui doivent y figurer s'y rend dans l'attirail le plus gai, précédé de ses musiciens; arrivé à l'endroit du rendez-vous, il se met à la hâte à se construire en plein air un petit camp à part de celui des autres villages. Ce camp consiste dans un mélange pittoresque de tentes de toile et de cabanes de feuillée.

Le lendemain, c'est-à-dire le matin même du jour de la fête, chacun se rend à l'église du saint en l'honneur duquel s'est fait le panéghyri. Au retour, chaque famille prépare son banquet de fête : ce ne sont de tous côtés que moutons à la broche, qu'agneaux sur le brasier, qu'apprêts de bonne chère rustique. Après le repas commencent les divertissements et les danses, qui durent jusqu'au goûter, à la suite duquel reprennent les réjouissances, les visites, les promenades, etc. Chaque village danse et se réjouit séparément, de sorte qu'il semble y avoir au panéghyri autant de fêtes qu'il y est venu de villages différents. On entend partout rire, chanter, retentir les sons de la musette ou de la lyre. L'œil est partout charmé du contraste de la joie modeste et retenue des jeunes filles, avec la joie pétulante des jeunes gens, et de celle-ci avec la gaieté calme de l'âge mur. Tous ont oublié un moment que les Turks sont là, et sont leurs maîtres.

La poésie constitue une des jouissances les plus caractéristiques et les plus vives de ces espèces de réunions. C'es là que les Homères du jour sont assurés de trouver un auditoire nombreux, et disposé d'avance à toutes les émotions que le poète souhaite

le plus de produire, à l'admiration, à la tendresse, à la pitié. C'est surtout comme moyen rapide et sûr de répandre et de populariser les chansons nouvelles de tout genre, que j'envisage ces sortes de réunions. Une pièce chantée là pour la première fois est répétée dès le lendemain dans huit ou dix villages; et comme les réunions dont il s'agit sont très-fréquentes, le moyen de propagation qui en résulte pour les chants populaires est on ne peut plus rapide, ou plus favorable à leur effet. On conçoit en effet que des chants entendus et appris au milieu d'un grand concours de peuple, en plein air, dans la gaîté d'une fête dont ils faisaient partie, dans un de ces moments ou l'exaltation de la vie fait trouver du charme à ses impressions les plus communes, doivent gagner quelque chose à toutes ces réminiscences auxquelles ils s'associent.

Ce que je viens de dire de l'intervention des chansons populaires dans les divertissements des Panéghyris exige quelques développements qui trouveront leur place ailleurs, mais dont je suis obligé d'indiquer dès à présent l'objet pour la suite de ce discours. Parmi les chansons dont il s'agit, les unes sont exclusivement et uniquement destinées à être chantées avec un accompagnement de lyre, plus ou moins grossier; les autres sont faites expressément pour être chantées en dansant, et peuvent être convenablement nommées chansons de danse ou ballades, dans le sens précis que ce terme eut jadis dans l'ancienne poésie provençale, mais qu'il a depuis long-temps perdu. L'u-

nique chose que je veuille noter ici relativement à ces ballades grecques, c'est qu'elles forment un genre poétique très-étendu, dans lequel la danse et la poésie sont inséparablement unies, et dans lequel la première doit être considérée comme une sorte d'accompagnement mimique de la seconde.

Il resterait encore bien des particularités à observer sur le matériel, tant de la composition que de l'exécution des chants populaires. Mais ces particularités, pour être fort minutieuses et d'assez peu d'intérêt par elles-mêmes, n'en seraient pas moins longues et même difficiles à expliquer. Je les passe sous silence, pour arriver à des considérations d'un autre genre.

VII.

Toute cette poésie grecque moderne dont je viens d'essayer de donner une première idée, est-elle récente, ancienne ou antique? Ne serait-elle née qu'à l'époque où remontent les plus anciennes compositions que l'on en puisse montrer? Faut-il en chercher l'origine dans les limites du moyen âge, ou bien la regarder comme une tradition, comme une suite, un reste plus ou moins altéré de l'ancienne poésie grecque? Voilà des questions auxquelles je ne me flatte point de faire une réponse directe et décisive. Mais il y a des faits curieux qui me paraissent s'y rapporter, et auxquels, pour cette raison, je ne crois pas inutile de m'arrêter un peu.

Entre les pièces de ce recueil auxquelles il est pos-

sible d'assigner une date précise ou renfermée dans certaines limites connues, la plus ancienne n'a pas moins de 230 ans, et ne peut guère en avoir davantage; de sorte qu'elle paraît appartenir à la fin du XVIe siècle. Mais c'est par écrit que cette pièce s'est conservée tout ce temps, et il n'y a, ce me semble, rien à conclure de son ancienneté pour celle des autres qui ne nous sont parvenues que par tradition. De ces dernières, la plus ancienne dont on puisse établir la date avec une certaine probabilité n'a pas plus de 125 ou de 130 ans. Quelques autres peuvent être, par conjecture, supposées plus anciennes : je les rapporterai, comme celle écrite dont j'ai parlé d'abord à la fin du XVIe siècle, ou, pour prendre un terme plus net, au commencement du XVIIe. Je ne crois pas que l'on puisse, avec vraisemblance, les faire remonter plus haut.

Maintenant de ce qu'il n'y a, dans tout ce recueil, ni probablement dans tout ce qui existe aujourd'hui de chansons grecques populaires, rien qui date de plus loin que l'an 1600, s'ensuit-il que les Grecs n'ont commencé qu'alors à composer de ces chansons? Cette hypothèse serait d'une absurdité choquante : comment concevoir que le peuple grec n'ait senti son génie poétique, et n'ait eu l'occasion ou le besoin d'en faire usage qu'après avoir passé 200 ans à l'école et sous la verge des Turks? Mais il serait superflu de faire ressortir l'absurdité intrinsèque d'une hypothèse à laquelle on peut opposer des faits.

J'ai nommé, au commencement de ce discours,

plusieurs romans en grec vulgaire, composés de 1300 à 1600. Or, de ces romans, plusieurs offrent des morceaux détachés ou susceptibles de l'être, dont le titre, le sujet et le caractère indiquent qu'ils étaient composés à l'imitation de pièces du même genre et du même nom dès-lors en vogue parmi le peuple. Ainsi le roman de Bertrand contient, sous le titre de Myriologue, une lamentation funèbre de Chrysitza sur le corps de son époux mort. Le roman de Lybistros renferme, sous la dénomination expresse de chansons (τραγούδια), plusieurs petites pièces érotiques auxquelles cette dénomination convenait on ne peut mieux, et qui prouve qu'il devait y avoir alors, au moins dans les villes et dans les îles, des chansons du même genre. Or la date de ces romans fait remonter de deux siècles au moins au-delà du XVIIe l'existence de chansons en grec moderne.

Une autre preuve aussi décisive et plus directe, plus explicite encore que celle-là, nous oblige à reculer de trois siècles de plus, c'est-à-dire jusqu'au XIe, l'origine de ces chansons. C'est le témoignage d'Anne de Comnène qui, dans la vie qu'elle nous a laissée de l'empereur Alexis, son père, a eu jusqu'à trois différentes fois l'occasion d'attester que le peuple de Constantinople était dès-lors dans l'usage de célébrer par des chants en son idiome ceux des évènements publics auxquels il prenait intérêt. Elle a même rapporté de deux de ces chants un passage qui, bien qu'altéré, prouve néanmoins que l'idiome

g.

vulgaire de Constantinople était dès 1080 séparé du grec littéral, et conforme au grec d'à présent.

Je ne connais point de témoignage exprès sur lequel on puisse affirmer historiquement que les Grecs eurent des chansons populaires antérieurement au XI[e] siècle. Mais on a de ce fait d'autres preuves qui, bien qu'implicites et indirectes, le mettent hors de doute. Et d'abord il y a déja quelques inductions à son appui à tirer du nom même que les Grecs modernes donnent à leurs chansons. Ils les nomment *tragoudia* (τραγούδια), au singulier *tragoudi* (τραγοῦδι). Ce mot n'est point dans le grec ancien; et il n'y a point d'exemple que celui de tragodia (τραγῳδία), dont il dérive, ait jamais été employé comme synonyme des termes usités en grec littéral pour dire une chanson, une petite pièce de vers chantée (ᾆσμα, ᾠδὴ). Ce mot de tragodia ne désigne jamais, dans les écrivains grecs classiques, autre chose que l'ensemble complexe de poésie lyrique et dramatique, auquel nous donnons le nom de tragédie. Maintenant à quelle époque le mot de *tragoudi* s'est-il introduit dans le grec, avec la signification générale de chanson? Ce ne peut guère avoir été qu'à une époque où toute tradition, toute réminiscence de l'ancienne tragédie grecque étaient éteintes chez le peuple, et où le mot en question ne pouvait plus faire équivoque avec celui qui signifiait proprement tragédie. Du reste, cette époque ne serait pas facile à indiquer avec précision. On peut seulement s'assurer que dès le VIII[e] siècle, le mot de *tragoudi* et ses dérivés

étaient en usage pour dire chanson, et le verbe *tragoudo*, pour dire chanter.

J'insisterais davantage sur les observations et sur les conséquences qui en résultent pour prouver que les Grecs eurent des chants populaires dès le VIII[e] siècle, si je n'avais en vue des raisons et des rapprochements d'un autre genre pour faire voir qu'ils durent en avoir beaucoup plus tôt encore. Ce dont je suis convaincu et voudrais pouvoir donner de bonnes preuves, c'est que la poésie populaire de la Grèce moderne n'est née ni de nos jours, ni dans le cours du moyen-âge; c'est qu'il n'y a point d'époque précise à laquelle on en puisse rapporter l'origine; c'est enfin qu'elle n'est et ne peut être qu'une suite, une continuation, une altération lente et graduelle de l'ancienne poésie, et spécialement de l'ancienne poésie populaire des Grecs. Je tâcherai de présenter rapidement les raisons et les faits qui me semblent autoriser cette opinion.

Et d'abord, sans entrer dans la tâche délicate et difficile de savoir et d'expliquer jusqu'à quel point et en quel sens la poésie classique des Grecs, telle que nous l'offrent les monuments qui nous en restent, pourrait être qualifiée de populaire, je m'empresse de restreindre ce nom à la portion de cette poésie à laquelle il convient le plus spécialement, je veux dire à des chants composés pour le peuple, dans un but populaire, et dans le goût convenable à ce but. S'il n'y avait pas des raisons de fait pour croire que les Grecs anciens avaient des poésies de ce genre, il faudrait le

supposer d'après ce que nous savons de leur caractère, de leurs institutions et de leurs mœurs, je pourrais ajouter et de la nature humaine en général. Mais c'est un point sur lequel, à défaut des monuments eux-mêmes, qui presque tous devaient se perdre, comme ils se sont en effet perdus, ne reste pas la moindre incertitude.

C'est indubitablement dans la catégorie des poésies populaires qu'il faut ranger toutes les chansons faites exprès pour être chantées dans les occupations diverses de la vie, pour en adoucir la fatigue et l'ennui. Athénée en parle d'après des écrivains plus anciens que lui; et bien qu'il n'en parle qu'en passant, il ne laisse pas d'en désigner un assez grand nombre, par les dénominations spéciales qui servaient à les distinguer. D'après ses indications, toutes sommaires qu'elles sont, on peut s'assurer que les anciennes chansons dont il s'agit étaient très-variées, et formaient plusieurs classes distinctes. Les unes convenaient exclusivement à certaines professions : il y avait celle des meuniers, nommée *Epimylios*; celle des tisserands (*Elinos*); celle des moissonneurs (*Lytiersès*); celle des pâtres (*Boukoliasmos*); celle des nourrices (*Katabaucalisis*); et beaucoup d'autres dont l'énumération serait superflue. Il importe seulement d'observer que les noms que je viens de transcrire désignent des genres de composition poétique, et non telles ou telles pièces de poésie considérées chacune comme unique en son genre. De ces mêmes pièces, d'autres étaient consacrées à certains usages de la vie

domestique ou sociale. Il y en avait une pour les funérailles, nommée *Olophyrmos;* une pour la célébration des noces (*Hymenaios*); une pour déplorer les calamités publiques (*Ialemos*). D'autres encore roulaient sur des aventures tragiques ou singulières, dont la commémoration était devenue populaire, et avait donné lieu à des fêtes locales dans les pays où elles étaient arrivées.

Indépendamment de ces diverses espèces de chansons, il en existait d'autres appropriées à des danses populaires qui en formaient comme l'accompagnement gesticulé. Athénée en cite une de ce genre sous le nom d'*Anthema*, comme qui dirait en français *la chanson des fleurs :* il la cite comme en vogue chez les gens du peuple, et en rapporte le commencement, dont le ton simple, vif et naïf aurait seul suffi pour faire deviner la popularité : « Où sont les roses ? où sont « les violettes ? où sont les beaux sélinum ? où sont-« elles, ces roses, ces violettes, etc. » On trouverait dans les anciens compilateurs grecs d'autres fragments du même genre et du même caractère que celui-là. Mais je me dispenserai d'y avoir recours, pouvant signaler, si je ne m'abuse, dans la masse de l'ancienne poésie grecque, quelques morceaux entiers dont tout est populaire, l'exécution et le motif. Ceux-là me fourniront des données plus décisives pour les rapprochements que j'ai en vue.

Celui de ces morceaux qui se présente le premier est désigné par Aristophane comme populaire, depuis plus de deux siècles, chez les Athéniens : c'est la chan-

son fameuse où Harmodius et Aristogiton sont célébrés pour avoir tué Hipparque, et mis fin à sa tyrannie sur Athènes. Cette pièce a déja été rapprochée plus d'une fois des romances populaires des nations modernes, et il me suffit de reconnaître ici que ce rapprochement n'est pas sans motif. Un autre chant scholiaque, conservé dans l'Anthologie sous le nom d'Hybrias de Crète, peut de même être mis au nombre des anciens chants populaires : j'y reviendrai tout à l'heure. Je suis pressé de citer d'autres pièces, auxquelles s'applique avec plus de certitude et de convenance qu'aux deux précédentes la dénomination de populaire, dans le sens où je la prends.

Deux de ces pièces se trouvent textuellement et en entier dans la vaste compilation d'Athénée, qui en indique, bien que d'une manière trop vague, l'occasion et l'objet. L'une est une chanson qui se chantait chez les Rhodiens, au retour de la belle saison. Elle était chantée par des troupes de quêteurs, pour lesquels c'était une manière convenue et consacrée de mendier de petites sommes d'argent primitivement destinées aux frais du culte de quelque divinité. Cette chanson s'appelait *Chélidonisma*, comme qui dirait *la chanson de l'Hirondelle*, parce que l'époque où elle devait être chantée était celle du retour de cet oiseau printanier, dont il paraît que les chantres quêteurs portaient avec eux une figure peinte ou sculptée.

La seconde des deux pièces dont il s'agit se nommait *Koronisma*, c'est-à-dire le chant de la corneille.

J'ignore à quelle époque de l'année, et à la fête de quel dieu on le chantait; mais c'était de même une chanson de quête, pareillement répétée de porte en porte par des groupes de chanteurs qui portaient la figure d'une corneille.

Enfin une troisième pièce qui, sans être d'Homère, à qui elle est attribueé, porte néanmoins dans sa diction des marques d'une antiquité supérieure aux deux précédentes, avec lesquelles elle a d'ailleurs les plus grands rapports, c'est celle qui se rencontre dans les opuscules Homériques sous le titre d'*Erésione.* L'auteur, quel qu'il soit, de la vie d'Homère imprimée sous le nom d'Hérodote, ouvrage curieux comme renfermant une foule de traditions intéressantes pour l'histoire de l'ancienne culture et de l'ancienne poésie de la Grèce, cet auteur, dis-je, qui nous a conservé le texte de cette petite pièce, nous en apprend aussi la destination. Elle était chantée à Samos par des troupes d'enfants qui allaient quêtant de porte en porte de quoi célébrer la fête d'Apollon.

Quelque incomplètes ou rapides qu'elles soient, ces indications me paraissent néanmoins suffisantes pour servir de base à des rapprochements singuliers entre les chants populaires de l'antique Grèce et ceux de la nouvelle. De ces rapprochements j'exclurai les chansons historiques des deux périodes, qui ne peuvent rien avoir de commun, sinon d'être également nécessaires et agréables dans l'une et l'autre de ces périodes.

Le morceau de poésie lyrique guerrière venu jus-

qu'à nous sous le nom d'Hybrias a été déja cité dans un but analogue à celui que j'ai moi-même en vue en le rappelant. Un jeune littérateur qui a parlé avec intérêt des vieilles romances nationales de l'Espagne, et qui en a traduit avec succès un recueil bien choisi, a déja parlé de ce morceau d'Hybrias comme d'une chanson militaire, en ajoutant qu'elle avait été assez heureusement imitée par le capitaine Odyssée, l'un des chefs de l'insurrection grecque. Cette imitation m'est inconnue; et je serais tenté de soupçonner, dans le passage où il en est question, quelque chose d'inexact ou d'équivoque. Quoi qu'il en soit, les vers d'Hybrias peuvent en effet passer pour une chanson populaire, qui a beaucoup d'analogie, pour la nature et la fierté du sentiment qu'elle respire, avec quelques-unes de celles des Armatoles ou des Klephtes des derniers temps. Mais il n'y a pas lieu à supposer entre l'une et les autres le moindre rapport qui dépende de l'influence du passé sur le présent.

Entre les divers genres de chants populaires que nous voyons chez les Grecs modernes, il en est d'autres qui ont plus que le précédent l'apparence de se rattacher historiquement aux chants correspondants de la Grèce ancienne, et qu'il n'y aurait aucune invraisemblance à en croire dérivés par tradition. Tels sont, par exemple, les chants des pâtres dans les montagnes, ceux par lesquels les nourrices de l'Archipel ont coutume d'endormir les enfants ou de les empêcher de pleurer. Tels sont aussi, et plus particulièrement encore, ceux des matelots grecs qui, vivant

presque toujours ensemble et isolés des autres classes de la société, semblent par là mieux faits pour conserver les traditions de leurs devanciers. C'est ce que semble attester la cantilène au son de laquelle ils lèvent et baissent l'ancre; cantilène probablement aussi ancienne que les mots auxquels elle est adaptée, lesquels ne sont eux-mêmes qu'une altération légère de ceux consacrés au même usage dès le temps d'Aristophane, comme je l'ai dit avec plus de détail dans l'argument d'une des chansons de ce recueil.

C'est ici le cas d'insister plus expressément sur un rapport que j'ai déja indiqué, rapport certain, entre l'ancienne et la nouvelle poésie populaire des Grecs. Il y avait dans la première des chansons destinées à être chantées en dansant, c'est-à-dire, dans le langage et les idées de l'antiquité, avec un accompagnement de gestes et de mouvements imitatifs de la chose ou des sentiments exprimés par les paroles. Ces chansons étaient les vraies *ballades* des anciens, et le nom d'*hyporchènes* qu'on leur donnait ne peut être mieux ni même autrement rendu en français que par celui de ballade, en restituant à ce dernier sa signification précise et primitive. De ces hyporchènes ou ballades antiques des Grecs, quelques-unes étaient populaires, et j'ai rapporté tout à l'heure le commencement d'une qui est expressément donnée pour telle par Athénée. Il me paraît difficile de ne pas reconnaître dans les chansons de danse des Grecs modernes la continuation, n'importe avec quelles altérations, de ces ballades de leurs ancêtres.

Le rapprochement entre les deux poésies deviendra plus direct et plus significatif en ce qui tient aux applications de l'une et de l'autre à des usages pieux, domestiques ou sociaux. On a déja vu que les Grecs modernes ont des chansons auxquelles on donnerait le nom de religieuses, s'il fallait leur en donner un; car elles sont faites en l'honneur des saints, ou pour célébrer les mystères de la religion. Je n'ai pu donner dans ce recueil qu'une de ces chansons, et je n'en connais que deux ou trois; mais elles sont, à ce que je présume, en assez grand nombre, et toutes ont cela de caractéristique et de singulier, que le peuple s'y livre sans contrainte, et avec une naïveté qui prend parfois un air de licence, à son imagination et à son goût. Dans quelques-unes, c'est la familiarité grossière du ton qui choque ou est prête à choquer; dans d'autres, ce qui étonne ce sont des légendes tout à fait hors de la croyance et de l'enseignement de l'église grecque, pures fictions dans le goût et le ton de toutes celles du peuple. Il me semble voir dans ces compositions, qui n'ont d'équivalent chez aucune autre des nations chrétiennes, un abus qui se rattache à l'intervention directe et spontanée de l'ancienne poésie grecque dans les fêtes du paganisme. L'exercice d'imagination et de piété que se donnaient leurs ancêtres à célébrer les dieux, les demi-dieux et les héros, objet du culte antique, les Grecs d'aujourd'hui se le permettent à louer à leur façon la Vierge et les saints. Et pour citer à l'appui de ma conjecture quelque chose qui constate que les Grecs eurent effecti-

vement, dès les premiers siècles du christianisme, l'habitude d'introduire parmi les chants de l'église avoués et consacrés par elle, d'autres chants forgés, pour ainsi dire, au caprice d'auteurs incompétents, j'ajouterai que cette licence est signalée et condamnée par plusieurs conciles.

Une autre classe des chansons populaires de la Grèce moderne qui tiennent plus indubitablement encore que les précédentes à des habitudes de l'ancien culte, bien qu'elles ne servent plus maintenant qu'à de simples usages de famille ou de société, ce sont ces chansons que des jeunes-gens vont chanter de porte en porte, à certaines époques de l'année, pour quêter de menues étrennes de denrées ou d'argent. Le rapport qu'il y a entre ces chansons et celles de l'antiquité, que j'ai désignées par les noms d'*Erésione*, de *Koronisma* et de *Chélidonisma*, est impossible à méconnaître. Il est surtout frappant entre cette dernière, et cette autre chanson moderne de l'Hirondelle, dont on se souviendra que j'ai parlé ailleurs. Les deux pièces se chantent à la même époque, avec le même cérémonial et dans le même but. Une ressemblance si complète ne peut guère être fortuite.

Et ce n'est pas seulement par leur objet que toutes ces chansons de quête de la Grèce antique et de la moderne se ressemblent, c'est par la composition même, c'est par le caractère et le fond des sentiments et des idées. Dans les unes comme dans les autres, ce sont des éloges prodigués à ceux à qui l'on demande, afin de piquer leur curiosité; ce sont des

souhaits affectueux pour la prospérité de leur famille; et si, dans les anciennes, ces éloges, ces souhaits, ces demandes sont énoncés avec plus de grace, de naturel et de simplicité, peut-être trouvera-t-on aux modernes un tour plus vif, plus original et plus tendre.

Au nombre des chansons domestiques des Grecs modernes, qui ont leur origine dans les usages et la poésie de leurs aïeux, il faut indubitablement comprendre celles affectées aux cérémonies du mariage, et plus particulièrement celle ou la série de celles qui se chantent dans le trajet de la fiancée de chez elle à la maison de son époux. Ce sont celles-là qui paraissent correspondre au chant que les Grecs nommaient le chant d'hyménée.

Enfin les chants funèbres aujourd'hui nommés myriologues se retrouvent chez les anciens Grecs sous la dénomination équivalente d'*olophyrmes;* et sur ce point, le rapprochement est susceptible d'être éclairci par des faits et des exemples remarquables. Il y a dans le traité de Plutarque *sur la Consolation* un passage qui montre évidemment qu'à cette époque les femmes grecques jouaient, dans les funérailles, le même rôle qu'aujourd'hui, et s'y livraient de même à des lamentations qui ne différaient des myriologues que par le nom. Il est bien plus curieux encore de voir dans des monuments de poésie beaucoup plus anciens que Plutarque, des passages qu'il est impossible de ne pas comparer aux myriologues modernes, pour peu que l'on sache ce qui concerne ces derniers.

Un des plus beaux morceaux de Sophocle peut passer pour un vrai myriologue antique : c'est le monologue d'Électre, pleurant sur l'urne qu'elle croit renfermer les cendres d'Oreste. A travers la dignité du ton tragique, et les traits par lesquels les lamentations de sa malheureuse sœur se rattachent à l'ensemble de l'action théâtrale, tel Grec moderne reconnaîtra encore l'inspiration, l'accent, et même jusqu'à un certain point les expressions de douleur, avec lesquels il aura entendu plus d'une sœur déplorer la mort d'un frère.

Il y a dans l'Iliade un passage qui offre une ressemblance bien plus directe, plus détaillée et plus singulière encore avec les myriologues modernes. C'est celui où la famille de Priam exhale ses regrets sur le cadavre d'Hector, au moment où il vient d'être rapporté du camp d'Achille, pour qu'on lui rende les honneurs funèbres. Des poètes de profession (Ἀοιδοὶ) interviennent dans les apprêts des funérailles, et préludent par leurs lamentations à celles de la famille. Mais, à cela près, tout se passe dans le palais de Priam, et pour les restes du héros troyen, a peu près comme aujourd'hui dans une cabane grecque, au décès d'un père, d'un fils ou d'un gendre. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les femmes seules qui adressent leurs plaintes au défunt, qui viennent l'une après l'autre, dans l'ordre de leur parenté et, pour ainsi dire, de leur douleur, lui faire les derniers adieux, qui s'adressent à lui comme s'il les entendait, qui lui rappellent ce qu'il était pour elles, et tout ce qu'elles

perdent en lui. Et, sauf ce qui tient à leur condition, il n'y a, dans les plaintes d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène sur Hector, rien qui sorte des bornes, du ton ou du caractère d'un myriologue ordinaire, pour peu qu'il y règne d'inspiration et d'originalité.

Si l'on apprécie bien toutes ces ressemblances, tant intrinsèques qu'extérieures, qui se manifestent entre l'ancienne poésie populaire des Grecs et la moderne; si à ces ressemblances l'on ajoute celles que j'ai déja observées entre les rhapsodes des deux époques, peut-être jugera-t-on que je n'ai ni outré, ni faussé les conséquences qui résultent de la somme de ces ressemblances relativement à la question proposée. Quant à moi, ce que j'ai déja avancé sur l'origine et l'ancienneté de la poésie populaire des Grecs modernes, je ne puis que le répéter ici, bien moins encore pour les raisons et les faits que je viens d'exposer, qu'à cause de l'impossibilité où je me trouve de concevoir *a priori* toute hypothèse contraire. Plus j'y ai réfléchi, et plus il m'a semblé que cette poésie doit être incomparablement plus ancienne que tous ses monuments subsistants. Associée comme elle l'est, en grande partie du moins, à des usages, restes évidents d'usages antiques, partie intégrante de ces usages, elle doit de toute nécessité avoir la même origine qu'eux; elle doit être, comme eux, une altération aussi grande que l'on voudra, mais graduelle et continue de l'ancien état de choses. Je dis continue, parce qu'il n'y a pas moyen de concevoir une interruption quelconque longue ou courte dans les traditions du passé au pré-

sent. Enfin, dans toute la série de siècles que l'on peut mettre entre la Grèce antique et celle d'aujourd'hui, je ne sais me figurer un intervalle où il n'y aurait pas eu de chants populaires, au moins sur les mêmes choses et pour les mêmes occasions sur et pour lesquelles elle en a maintenant. Et que ces chants aient toujours dû être au moins égaux en mérite aux seuls que nous ayons aujourd'hui, est une opinion en quelque sorte obligée. Où sont en effet les causes qui auraient pu favoriser l'élan du génie populaire, durant la période récente à laquelle appartiennent ces derniers?

Quoi qu'il en soit de l'origine et de l'ancienneté des chansons populaires de la Grèce, le goût du peuple pour elles, le plaisir avec lequel il les chante et les entend chanter, forment un des traits de son caractère national. C'est sa plus agréable distraction dans les loisirs de la vie pastorale, dans les travaux des champs et dans le cours des soins domestiques. Mais, comme je l'ai déja dit, ces chansons diffèrent de caractère, de sujet et de ton dans les diverses localités de la Grèce, et chaque localité est particulièrement affectionnée aux siennes. Les montagnards n'aiment guère que les chants klephtiques, ou ceux qui leur retracent quelque image de la vie des champs ou de celle des pâtres; que ceux, en un mot, où tout est fier, simple et chaste comme eux. Les chants des villes, qui roulent pour la plupart sur des aventures ou des sentiments d'amour, leur plaisent peu quand ils ne les offensent pas, et les offensent souvent par les

moindres licences d'expression ou de pensée. Ils comprennent presque indistinctement toutes ces chansons des villes sous la dénomination de *tragoudia poustika*. Cette dernière expression, empruntée du turk, pour désigner le genre de mollesse et de corruption qui fait rechercher aux Turks la compagnie des jeunes gens, marque à la fois et le mépris des campagnards pour les mœurs de leurs tyrans, et le peu de cas qu'ils font de cette partie de la population grecque qui les imite.

De leur côté, les habitants des grandes villes ou des îles un peu écartées du continent trouvent aux chansons des montagnards quelque chose de sauvage et de rude, qui les choque ou est toujours prêt à les choquer. Ils ne connaissent les Klephtes que de nom, et ne prennent à leurs exploits et à leurs revers qu'un faible intérêt. Aussi est-ce plutôt par curiosité que par goût que l'on écoute à Thessalonique, à Constantinople, à Smyrne ou à Scio les chants guerriers qui plaisent tant dans le voisinage du mont Olympe ou du Pinde.

S'il y a des occasions et des lieux où l'on puisse entendre des chansons grecques de toute espèce et de toutes les parties du pays, c'est dans les khans ou hôtelleries turkes, à Constantinople, à Odessa, etc., lorsque des Grecs de diverses provinces s'y arrêtent pour une nuit ou pour quelque temps. Il n'y a point là d'autre passe-temps que celui du chant. Les vieillards donnent l'exemple; les hommes moins âgés, les jeunes gens continuent; et presque toujours une

grande partie de la nuit s'est écoulée avant que les uns soient las de chanter, les autres d'écouter. Là, chacun s'émeut aux douces réminiscences de la famille, du lieu natal, de la patrie; et les émotions de chacun s'exaltent de l'émotion de tous. Là, dans la terre étrangère, le montagnard étolien, l'habitant de Larisse et l'homme de Scio ne sont plus que des Grecs: toutes les répugnances qui tiennent à la diversité des habitudes et des lieux sont suspendues comme par enchantement. Le montagnard s'attendrit sans honte aux doux accents des poésies de l'Archipel, et le mol insulaire s'enthousiasme un moment pour la bravoure et la fierté des héros des montagnes.

Il me reste à parler des chants populaires des Grecs sous les divers rapports de l'art: je commencerai par les généralités qui leur sont communes à tous.

VIII.

On a déja vu qu'en Grèce les auteurs illettrés des chansons populaires composent aussi, par une seule et même opération, les airs sur lesquelles elles se chantent et circulent dans le pays. Ils ne savent ni mieux, ni autrement, ce que c'est que composition musicale; et n'ont, pour se diriger dans l'une comme dans l'autre, qu'une routine plus ou moins sûre et délicate. Peut-être serait-il curieux de savoir jusqu'à quel point peuvent aller les rhapsodes modernes de la Grèce dans cette branche de leur art, d'observer à quelle époque de la musique ancienne se rattachent

leurs tâtonnements actuels. Mais ce sont des points sur lesquels mon ignorance ne me permet pas même d'essayer de satisfaire la curiosité du lecteur. Je ne puis parler de la musique des chansons grecques que sur l'impression vague que j'ai reçue à en entendre chanter quelques-unes. Les airs des chants klephtiques m'ont paru extrêmement simples, traînants, et tenant plus du plain-chant ecclésiastique, que de la musique des autres nations de l'Europe. Ces airs ont toujours quelque chose de plaintif, lors même qu'ils célèbrent les victoires des Klephtes, ou qu'ils doivent être l'expression de leurs sentiments les plus fiers. On dirait, à les entendre, qu'ils ont été faits exprès pour être chantés dans les montagnes, et répétés ou prolongés par les plus sauvages et les plus bruyants de leurs échos.

Quant à la musique des chansons rimées composées dans les grandes villes ou dans les îles, elle a plus de douceur, plus d'agrément, et l'artifice en a plus d'étendue et plus de variété. J'en ai entendu chanter plusieurs sur des airs italiens depuis longtemps oubliés en Italie.

L'air des chansons de montagne ne prend quelquefois qu'un seul vers, ordinairement deux, et jamais plus. Mais on allonge cet air, ou, pour mieux dire, le couplet de deux vers dans la mesure duquel il se renferme, à l'aide de mots intercalaires que l'on y insère arbitrairement, comme une sorte de refrain intérieur, qui y figure souvent de la manière la plus bizarre.

Je devrais entrer ici dans quelques détails sur l'accompagnement mimique, dans lequel j'ai dit que consistait la danse de quelques-unes de ces chansons. Ce serait un sujet curieux, mais sur lequel, comme sur le précédent, et par la même raison, je suis forcé de m'en tenir à des généralités peu satisfaisantes. Autant que je puis me le figurer d'après des récits qui ne m'ont pas toujours paru clairs, ou sur le peu que j'en ai pu voir moi-même, il y a dans la danse grecque, en général, une intention mimique plus ou moins expresse, plus ou moins déguisée. Chaque province a, comme on sait, sa danse particulière, laquelle est toujours une danse figurée, qui paraît n'être que la tradition d'une ancienne pantomime ou danse mimique, destinée dans l'origine à représenter une action quelconque, historique ou feinte. Chacune de ces danses a sa chanson, qui lui est exclusivement appropriée, et qui remonte comme elle à une époque immémoriale. A ces anciennes danses traditionnelles, provinciales ou locales, et aux ballades qui en sont inséparables, s'ajoutent indéfiniment de nouvelles ballades et de nouvelles danses, où se reconnaît, mieux encore que dans les premières, la subordination primitive de la pantomime et de la musique à la poésie. En effet toute danse nouvelle ne vient jamais qu'à la suite d'une nouvelle chanson, dont elle constitue la partie mimique; elle n'est jamais exécutée qu'avec celle-ci, et tombe avec elle en désuétude et en oubli.

Du reste, il ne faudrait pas chercher dans les figures, dans les pas, dans les gestes qui constituent

les danses attachées aux ballades grecques, une intention bien expresse d'imitation, ni une analogie formelle avec le sens positif et détaillé des paroles. Mais il y a du moins entre le caractère de celles-ci, et celui des mouvements de la danse, une analogie vague et générale. Ainsi, les pas, les gestes d'une ballade héroïque et guerrière auront quelque chose de brusque, de violent, de précipité, quelque chose qui puisse être un signe de l'audace et de la force. Ceux, au contraire, d'une ballade d'amour, seront réglés sur une mesure plus lente, et tiendront plus de la grace que de la vigueur.

Ce qui concerne les formes métriques des chansons grecques est lié de trop près à la musique et à la danse pour ne pas mettre ici ce que j'en ai à dire. Je pourrais m'étendre beaucoup plus sur cet article que sur les deux précédents; je pourrais chercher à expliquer comment les mètres de la nouvelle poésie grecque sont nés, ou ont pu naître de ceux de l'ancienne; en quoi ils y tiennent encore, et en quoi ils en diffèrent : mais l'espace me manque pour ces recherches, et je me bornerai à ce qui me paraît indispensale pour donner une idée sommaire de la versification grecque moderne.

Chez les Grecs de nos jours, de même que chez toutes les autres nations de l'Europe, l'harmonie des vers est fondée, non sur la quantité, ou sur le plus ou moins de tenue des voyelles, mais sur l'accent, c'est-à-dire sur cette loi générale du langage articulé qui fait que, dans un mot de plus d'une syllabe, l'une

de ces syllabes, ou la voyelle qui en fait partie, est prononcée d'un effort de poumon, plus marqué, plus sensible que les autres. Un certain nombre de syllabes accentuées d'une manière fixe et déterminée constitue un vers. La limite de ces combinaisons de l'accent des syllabes avec leur nombre donne celle de la variété réelle ou possible des vers.

Le grand vers des Grecs modernes, celui que l'on pourrait nommer leur vers héroïque, ou, mieux encore, leur vers national, est composé de deux parties ou hémistiches distincts, dont le premier a huit syllabes, et le dernier sept, de sorte que le vers entier en a quinze. De ces deux hémistiches, le premier a un accent obligé sur la sixième syllabe, ou sur la huitième, indifféremment. Dans le premier cas, il se termine par un pied analogue au dactyle, et dans le second, par une sorte d'anapeste. Quant au second hémistiche, c'est toujours sa sixième syllabe qui est accentuée, de façon qu'il se termine par un ïambe. Indépendamment de ces deux accents obligés, l'un sur la sixième ou sur la huitième, l'autre sur la quatorzième syllabe, l'harmonie du vers exige que les autres accens ne portent jamais que sur des syllabes paires, à l'exception de la première. Tout accent portant sur une autre syllabe impaire, et particulièrement sur la troisième et la onzième, est défectueux et choque infailliblement une oreille grecque.

Comme les deux hémistiches d'un vers grec n'enjambent jamais l'un sur l'autre, le premier finissant toujours par un mot séparé du mot qui commence

le suivant, rien à la rigueur n'empêche de considérer ces deux hémistiches comme deux vers distincts dont le second aurait une syllabe de moins que le premier. À les considérer de la sorte, on trouverait dans presque toutes les langues de l'Europe des vers semblables. Il y en aurait en français, en anglais, en italien et en allemand. Mais, dans ces diverses langues, on ne fait communément attention qu'au nombre de sept ou de huit syllabes qu'exigent les deux petits vers dont il s'agit, sans s'inquiéter si les accents portent sur des syllabes paires, ce qui est néanmoins fort éloigné d'être indifférent à l'harmonie. Par le seul instinct d'une oreille délicate et naturellement musicale, les rapsodes grecs gardent toujours, dans la positions des accents, l'ordre que commande la place des accents obligés.

Tel est le vers dans lequel sont composées non-seulement toutes les chansons de ce recueil qui ne sont pas des ballades, non-seulement toutes les poésies populaires de longue haleine, mais encore presque toutes les tentatives faites par des Grecs cultivés pour polir et fixer leur idiome poétique actuel. Quant aux ballades, elles sont presque toutes écrites en d'autres vers plus courts que celui dont il vient d'être parlé, mais qui n'en sont néanmoins que des modifications variées. Les chansons des îles et des villes sont presque toutes rimées, et ne diffèrent que par là de la forme métrique de celles du continent, qui ne le sont jamais.

Disons maintenant quelques mots de ces chansons,

considérées comme monument de la langue dans laquelle elles sont écrites, et relativement à l'histoire générale de la langue grecque. C'est encore un point sur lequel je serai court, faute d'epace et non de matériaux.

La plupart des pièces de ce recueil ont été composées dans les parties centrales de la Grèce, dans la Thessalie et l'Acarnanie; le reste appartient à des localités fort diverses. Plusieurs sont de Iannina, et des parties de l'Épire voisines des peuplades albanaises, dont la langue est tout-à-fait différente du grec. Quelques-unes viennent de la Livadie et de l'Étolie; d'autres du nord ou du centre de la Morée. La Macédoine semble en avoir donné plus d'une; les îles Ioniennes en ont certainement fourni plusieurs; d'autres doivent, selon toute apparence, être attribuées à d'autres îles plus écartées du continent; une au moins est de Crète, et une autre probablement de Constantinople. Enfin les unes ont eu pour auteurs de rudes montagnards de l'Olympe ou du Pinde, et les autres les habitants des côtes de la mer Égée, ou de celle d'Ionie. On voit par là que presque toutes les parties de la Grèce ont contribué à cette collection, qui peut par conséquent être considérée comme une série d'échantillons de la plupart des dialectes du grec moderne.

A quelque localité qu'ils appartiennent, ces échantillons offrent tous, mais en plus ou moins grande quantité, des mots turks ou albanais, et des expressions ou des tournures italiennes. Ceux d'une loca-

lité particulière se distinguent habituellement des autres par quelques mots ou par quelques formes de grammaire qui leur sont propres. C'est surtout dans le dialecte des îles et des côtes qu'abondent les termes et les locutions empruntées de l'italien; ceux de ces emprunts que l'on peut regarder comme entrés désormais dans le fonds commun du grec, ne sont pas en très-grand nombre, et ne semblent pas y figurer mal. Quant aux mots turks et albanais qui se sont introduits dans les différents dialectes du grec, outre qu'ils sont en fort petite quantité, ils sont presque tous destinés à exprimer des idées ou des usages accidentellement imposés aux Grecs par la conquête, et à nommer des choses qu'ils n'auraient plus ni envie ni besoin de nommer, s'ils étaient les maîtres de leur sort. A proprement parler, c'est une surcharge du grec qui n'en fait pas encore partie, qui doit passer comme les Turks et avec eux.

Pour ce qui est des différences qui existent entre les divers dialectes, tant pour la terminologie que pour les formes grammaticales, bien qu'elles soient assez nombreuses, et qu'il y en ait de fort remarquables, elles ne sont néanmoins ni aussi nombreuses ni aussi saillantes que celles qui s'observent dans les dialectes des autres langues européennes. Elles se prêtent toutes facilement aux rapprochements de l'analogie, et n'empêchent point deux Grecs de s'entendre rapidement, lors même que leurs deux dialectes sont les deux plus dissemblables de tous. On peut donc considérer la langue dans laquelle sont écrites les

pièces de ce recueil, comme une langue régulière et fixe, une et homogène, et dont le système et l'histoire méritent d'être soigneusement étudiés.

Que cette langue soit une altération du grec ancien, c'est une thèse facile à soutenir, pourvu seulement que l'on ne regarde pas cette altération comme rapide, fortuite et récente, comme datant de la conquête de Constantinople par les Turks, ni de toute autre époque précise et déterminée. L'assertion ne serait plus soutenable. Dans les langues, aussi bien, ou mieux encore que dans les autres institutions humaines, il y a des révolutions naturelles et nécessaires, qui se font lentement dans le cours des siècles, et se font suivant une loi observable, selon une tendance déterminée. C'est par de telles révolutions que les langues, sans changer de fond, prennent souvent peu à peu, avec des formes nouvelles, un nouveau caractère et une nouvelle allure qui semblent signaler, dans l'intelligence dont elles sont l'ouvrage, des modifications corrélatives. Ce n'est que par une révolution, ou, si l'on veut, par une altération de ce genre, que le grec ancien a pu devenir insensiblement le grec moderne. Et c'est, si je ne m'abuse, un phénomène très-remarquable, que cette révolution montre, dans sa tendance et dans ses résultats, tant d'analogie avec celles de toutes ou presque toutes les langues de l'Europe, et particulièrement des langues néo-latines. C'est en effet pour se rapprocher de ce que celles-ci ont de caractéristique et de propre, que le grec ancien a subi, dans sa marche et dans ses for-

mes, toutes les modifications, tous les retranchements au moyen desquels il est devenu le grec moderne.

Tel qu'il se montre dans ce recueil, organe pur et simple du génie du peuple, dégagé de toutes les prétentions systématiques des écrivains à le polir ou l'enrichir, le grec moderne est une langue remarquable à tous égards. Ayant un fond aussi homogène et plus riche que l'allemand, étant aussi clair que le français, plus souple que l'italien et plus harmonieux que l'espagnol, il ne lui manque rien, pour être regardé dès à présent comme la plus belle langue de l'Europe; et c'en est indubitablement la plus perfectible. S'il le cède à quelqu'un des idiomes auxquels il peut être convenablement comparé, ce n'est qu'à celui dont il dérive, et dont il est comme une phase nouvelle. Et encore cette infériorité tient-elle moins au fond des choses qu'aux circonstances. Que les Grecs redeviennent une nation; que cette nation ait des écrivains capables de lui enseigner quelque chose de sérieux et d'utile, des écrivains qui sentent bien que la gloire et la prospérité de leur patrie sont désormais en avant d'elle et non en arrière, dans le cours actuel des choses, et non dans de vaines tentatives de retour vers le passé, et le grec moderne sera bientôt une langue qui, sans ressembler à l'ancien plus qu'il n'y ressemble maintenant, n'aura rien à lui envier.

Ainsi donc, abstraction faite de leurs beautés poétiques, et considérées comme simple monument du grec actuel, tel que le peuple le parle, le sent et

l'aime, les pièces dont se compose ce recueil doivent être d'un intérêt particulier pour le philologue, auquel elles fournissent un thème très-varié de rapprochements, de réflexions et de recherches.

IX.

Pour compléter ce que j'avais à dire des chants populaires de la Grèce, il ne me reste plus qu'à essayer d'en reconnaître et d'en indiquer le caractère, sous le rapport tant de l'invention que de l'exécution. Les indications que j'ai jetées, au sujet de chaque pièce, dans l'argument que j'y ai joint, me permettront de m'en tenir sur ce point, comme sur les précédents, à des considérations générales.

Et d'abord, qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur la difficulté spéciale de cette partie de ma tâche. Dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent des chansons nationales des Grecs, j'ai tâché de ne pas perdre un seul instant de vue que c'était de compositions populaires, dans toute la force et toute la propriété de ce mot, que je parlais. Par tout ce que j'ai dit de leurs auteurs, de leur destination et de leurs sujets, on a déja pu s'assurer d'avance qu'aucun art n'avait présidé à leur composition, ou que du moins l'art ne s'y montrait qu'à son moindre degré et dans son état d'enfance. Or, peut-on juger des compositions de cette espèce d'après les principes, les conventions et les prétentions de l'art dans sa maturité? Ou des compositions qui excluent ces principes, ces conventions et ces prétentions peuvent-elles mériter de

l'admiration ou de l'estime? C'est aux faits à répondre à cette dernière question. Ils y répondent on ne peut plus affirmativement.

Entre les arts qui ont pour objet l'imitation de la nature, la poésie a cela de particulier, que le seul instinct, la seule inspiration du génie inculte et abandonné à lui-même y peuvent atteindre le but de l'art, sans le secours des raffinements et des moyens habituels de celui-ci, au moins quand ce but n'est pas trop complexe ou trop éloigné. C'est ce qui arrive dans toute composition poétique qui, sous des formes premières et naïves, si incultes qu'elles puissent être, renferme un fond de choses ou d'idées vraies et belles. Il y a plus : c'est précisément ce défaut d'art ou cet emploi imparfait de l'art, c'est cette espèce de contraste ou de disproportion entre la simplicité du moyen et la plénitude de l'effet, qui font le charme principal d'une telle composition. C'est par là qu'elle participe, jusqu'à un certain point, au caractère et au privilége des œuvres de la nature, et qu'il entre dans l'impression qui en résulte quelque chose de l'impression que l'on éprouve à contempler le cours d'un fleuve, l'aspect d'une montagne, une masse pittoresque de rochers, une vieille forêt; car le génie inculte de l'homme est aussi un des phénomènes, un des produits de la nature.

Certes, un ouvrage de poésie où le génie n'aura emprunté de l'art que les moyens de s'épurer, de s'élever, de s'agrandir, sera toujours, toutes choses d'ailleurs égales, bien supérieur en mérite et en effet

à tout ouvrage du génie brut et sauvage auquel il pourra être comparé. Mais les succès décidés de l'art sont si rares, ses tentatives malheureuses si fréquentes, et il y a quelque chose de si triste à voir une portion si considérable de l'intelligence humaine consommée en vains efforts, que des beautés sans art, ou d'un art sans prétention doivent plaire, par cela seul qu'elles sont étrangères à l'art, par cela seul qu'elles démontrent que le génie lui est antérieur, et peut se passer de lui pour se produire. Plus on connaît de ces productions où le naturel, le vrai et le beau sont manqués à force de recherche, de soin et d'appareil, plus on doit trouver de charme aux productions dans lesquelles une imagination jeune et hardie s'est épanchée en toute liberté, et pour le seul plaisir de s'épancher. C'est à peu près ainsi, et par des motifs analogues, qu'au sortir d'une fête de salon, donnée par le luxe à la vanité et à l'ennui, l'on jouirait mieux d'être tout-à-coup transporté au spectacle des joies innocentes et des jeux animés de l'enfance.

Ces réflexions auxquelles je regrette de ne pouvoir donner le développement dont elles auraient besoin, s'appliquent directement à la poésie populaire, à la poésie de la nature, par opposition à la poésie de l'art, pourvu qu'elle soit l'expression de quelque chose de vrai, de sérieux et de senti. Elles sont peut-être plus particulièrement encore applicables aux chansons nationales des Grecs, comme à celles de toutes qui réunissent au plus haut degré à l'intérêt et à la vérité du fond, la popularité de la forme.

Ce qui les caractérise généralement, quels qu'en soient le sujet et le ton, c'est d'être à peu près également concises, et probablement plus concises qu'il ne les faudrait, au goût de tout autre peuple que les Grecs. Ce ne sont pas de ces ouvrages achevés où le poète s'est étudié à tout dire, à tout décrire, à ne rien laisser à faire à l'imagination d'autrui. Ce ne sont que des ébauches; mais des ébauches où chaque trait est un trait de caractère et de vie, et dont le coloris frappe par je ne sais quelle propriété de teintes locales, où se fait sentir le reflet d'un ciel et d'un climat privilégiés. Que ce soit un fait, une idée, un sentiment, une saillie d'imagination, le thème de ces chansons est toujours de la plus grande simplicité, et presque toujours relevé par l'originalité de l'exécution.

Tantôt le poète aborde son sujet brusquement, et sans aucune espèce de préparation ; tantôt il y prélude par un début lyrique, par une sorte de prologue de deux ou au plus de quatre vers, par lequel il cherche à disposer l'imagination de ses auditeurs aux impressions sous l'influence desquelles il compose, et qu'il veut reproduire en eux. Ces prologues sont, pour la plupart, dans la poésie populaire des Grecs, comme des formules consacrées, qui varient selon le genre des pièces en tête desquelles ils sont placés, mais dont chacun peut être indéfiniment employé pour toutes les pièces du même genre. Les chansons qui ont pour argument les infortunes des Klephtes, celles où sont célébrées leurs victoires, celles qui roulent

sur des évènements tragiques quelconques, ont toutes également des formules de début qui leur sont propres. Il serait inutile de les citer ici, les ayant indiquées dans les arguments des pièces auxquelles elles sont jointes. Du reste, tous ces prologues ne sont pas des lieux communs donnés d'avance à quiconque veut s'en servir : ils sont souvent composés exprès pour la pièce dont ils font partie, et participent dès-lors au plus ou moins d'originalité de celle-ci.

Puisque je viens de toucher, en passant, aux lieux communs des chansons grecques, j'en dirai quelques mots de plus. Un des caractères des poésies composées pour le peuple et par des hommes qui lui appartiennent, c'est que les traits les plus saillants et les plus originaux, ceux qui ont frappé le plus, et par cela même qu'ils ont frappé le plus dans leur nouveauté, deviennent aisément des généralités poétiques, dont chacun s'empare ensuite, pour les employer, à son gré, partout où elles peuvent s'adapter; de façon qu'elles se trouvent, au bout d'un certain temps, répétées dans une foule d'ouvrages, pour chacun desquels il semble qu'elles aient pu également être inventées, sans que l'on puisse dire quel est celui pour lequel elles l'ont été en effet. Elles se transmettent ainsi d'âge en âge, sans s'user, et jouissent d'une sorte d'immortalité, dans des compositions toutes destinées à un oubli plus ou moins prochain. Il y a, dans les chants du peuple grec, un grand nombre de ces généralités ou lieux communs de poésie, les uns narratifs, les autres descriptifs, et tous remar-

quables par la justesse, la précision ou la force. Ce qu'il importe le plus d'y observer, c'est que la plupart sont indubitablement plus anciens que toutes les pièces où ils se trouvent aujourd'hui. J'en ai remarqué plusieurs dans des ouvrages en grec vulgaire écrits pour le peuple, ou dans le goût de ceux du peuple, et de plusieurs siècles antérieurs aux chansons de ce recueil. On en trouverait très-probablement d'autres dans des ouvrages encore plus anciens; de sorte qu'ils sont, dans la poésie des Grecs modernes, une marque non-seulement de popularité, mais d'ancienneté.

Dans l'opinion où l'on est communément au sujet de la poésie du peuple en général, on pourrait aisément s'attendre à ne trouver, dans celle des Grecs, comme dans la plupart des autres, qu'une extrême simplicité de pensée aussi-bien que d'expression. Mais c'est un point sur lequel il faut s'entendre. Le fait est que plusieurs des chansons grecques, parmi les plus belles, offrent, tantôt dans l'idée principale, tantôt dans les idées accessoires, et parfois dans l'expression, quelque chose d'inattendu où l'on serait tenté d'abord de voir de la recherche, de l'exagération, ou tout au moins de la bizarrerie; et les cas existent où cette manière de voir pourrait être juste. Mais, en y regardant de plus près, on s'assure bientôt que cette recherche ou cette exagération apparentes ne sont habituellement que la manière la plus vive, la plus franche et même la plus naïve possible, de rendre une idée très-simple ou un sentiment très-vrai; que, loin d'être un indice d'affectation ou

de prétention de la part d'un individu, ces saillies d'élocution ou de pensée sont, au contraire, l'expression de quelque chose de national, caractérisent le tour d'imagination du peuple grec.

J'ai indiqué ailleurs les sources du merveilleux que la poésie populaire a trouvées en Grèce dans les superstitions antiques ou modernes. Quant au merveilleux arbitraire ou de convention, il y est presque nul. On y prête un langage aux objets inanimés, aux montagnes, aux animaux, et surtout aux oiseaux; mais cette fiction s'arrête à la forme extérieure des compositions poétiques; elle n'influe en rien sur le fond des idées ou des choses. Un autre trait par lequel l'imagination populaire des Grecs perce dans leurs chansons, c'est une certaine prétention à ennoblir les objets vulgaires : ainsi, par exemple, ils transforment volontiers le fer, les métaux, les matières de peu de prix, en argent, en or, en diamans et en perles. Tous les Klephtes sont radieux d'or; tous les chevaux ont des fers d'argent et des brides garnies de perles; et cet enfantillage d'imagination se rencontre quelquefois dans des pièces historiques, dont le fond est grave et vrai. Ces traits de merveilleux sont à coup sûr une de ces généralités, de ces formules poétiques, dont je parlais tout-à-l'heure, qui datent d'un temps ancien, et se sont conservées par tradition jusqu'au nôtre.

Ces nuances de merveilleux, ces hardiesses d'expression et d'imagination qui étonnent de temps à autre le goût européen, cette exaltation de ton, cette

fougue de sentiment et d'exécution qui caractérisent plus ou moins presque tous les chants populaires des Grecs modernes, leur donnent je ne sais quoi d'un peu oriental, qui les distingue nettement de tout ce que nous pouvons aujourd'hui connaître ou nous figurer de l'ancienne poésie populaire de la Grèce, où il paraît que tout était calme et sage, gracieux et tempéré, comme dans la poésie de l'art. Cette différence de goût et d'imagination poétiques entre les Grecs de nos jours et leurs ancêtres ne serait peut-être pas inexplicable; elle est au moins très-réelle, et il suffit de l'avoir observée.

Quant à la diction de ces poésies, elle est, en général, simple, nerveuse et directe, je veux dire, peu figurée, presque sans inversions, et marche par périodes courtes, à peu près égales. Un vers n'enjambe que très-rarement sur un autre, et forme presque toujours par lui-même un sens ou un tableau terminés; de sorte que, chantée ou récitée devant une foule nombreuse et ramassée au hasard, la suite de ces vers n'offre ni un tour ni un terme qui ne soient, aussitôt que prononcés, nettement et sans peine compris par tous. Ce qui distingue le plus le style de ces chansons, de la prose ordinaire et du langage usuel de la conversation (outre le mètre et un ton généralement un peu plus élevé), ce sont d'assez fréquentes répétitions dont l'effet varie. Tantôt elles tendent à établir une sorte de balancement, une sorte de correspondance symétrique entre les deux hémistiches d'un vers, ou les deux vers d'un distique : tantôt elles donnent une

teinte d'emphase à celles des images ou des idées du poète sur lesquelles elles portent.

Après ces observations générales également applicables à tout ce qui m'est connu de chansons populaires en grec moderne, il ne me reste plus qu'à indiquer sommairement les différences caractéristiques qui distinguent ces chansons, et à raison desquelles elles sont susceptibles d'être divisées en plusieurs genres.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déja dit de la plupart de celles que j'ai réunies sous le titre de domestiques. Ce sont les plus curieuses pour l'histoire des mœurs, et les moins intéressantes du côté de la poésie, à l'exception néanmoins des myriologues, sur lesquels j'ai promis de revenir, et qui le méritent bien.

Ce qui, à part l'argument dont j'ai assez parlé, distingue essentiellement un myriologue des autres chants populaires, c'est de n'être point composé d'avance et à loisir, mais toujours improvisé dans le moment même où il est prononcé, et toujours approprié à l'individu auquel il s'adresse. C'est, dans toute la force du terme, une improvisation poétique funèbre, inspirée par la douleur.

Ces sortes d'improvisations sont toujours en vers, et ces vers toujours dans le mètre ordinaire des autres chansons. Elles sont aussi toujours chantées, et chantées sur un air qui diffère d'un lieu à un autre, mais qui, dans un lieu donné, reste invariablement consacré à ce genre de poésie. C'est un air plaintif, ainsi que le

commande son objet, et assez lent pour donner aux expressions le temps de s'offrir à l'imagination qui les cherche à l'aventure, sans savoir comment ni si elle les trouvera. Cet air se termine par des notes très-aiguës, à la différence de ceux des chansons ordinaires, qui finissent le plus souvent par des notes graves. Quant à l'étendue, il n'y a rien de fixe ni de prescrit pour les myriologues : ils sont quelquefois très-longs; mais en général, ils n'excèdent guère la longueur des autres chants populaires, c'est-à-dire qu'ils sont communément fort courts.

Ce n'est à coup sûr pas sans un violent effort sur elles-mêmes, et sans une sorte de métamorphose intérieure des plus étonnantes, que des femmes timides, ignorantes, et sans culture, viennent à bout de la tâche qui leur est imposée par l'usage dans le cérémonial des funérailles. Cette tâche est en effet étrangement difficile pour elles. Il faut que dans un moment précis, dans un moment où la douleur a bouleversé toutes leurs facultés habituelles, elles trouvent tout-à-coup en elles le pouvoir qu'elles ne se connaissent pas, de dominer, de gouverner cette douleur, de manière à la produire au dehors sous des formes convenues de poésie et de musique; et cela en présence d'une foule plus ou moins nombreuse qui les observe, et qui s'attend à être émue par elles. Aussi n'est-il pas rare de voir des femmes tomber évanouies de l'effort qu'elles ont dû faire sur elles-mêmes pour se monter, si je puis le dire, au ton de leur tâche.

Du reste, si les femmes grecques possèdent la faculté poétique qu'exige et suppose l'improvisation d'un myriologue, on pense bien qu'elles ne l'ont pas toutes également. Il y en a qui se distinguent par le degré éminent auquel elles en sont douées, et auxquelles ce genre de supériorité assure un tribut de considération de la part de leurs compagnes. Ce sont elles que l'on invite particulièrement aux adieux à faire aux morts; et c'est sur elles que l'on compte pour en faire de touchants. Une femme est notée dans son village, comme une bonne myriologiste, à peu près comme le serait, en Italie, un improvisateur distingué.

Peut-être est-ce dans l'intention d'acquérir ce genre de talent, peut-être est-ce par une sorte de besoin instinctif d'attendrissement et d'émotions vives, que les villageoises de certains endroits de la Grèce s'exercent fréquemment, en plein air et dans les travaux des champs, à composer des myriologues de fantaisie, c'est-à-dire non obligés pour elles. Quelquefois ces myriologues roulent sur des sujets réels, mais qui ne touchent point directement celle qui les fait, comme qui dirait sur la mort d'un voisin, d'un étranger : d'autres fois ils s'appliquent à des arguments purement hypothétiques, ou même fantastiques, par exemple, à la destruction d'une fleur, à la mort d'un oiseau, d'un agneau ou de tout autre animal.

De tout ce que j'ai dit ici ou plus haut des myriologues, on peut conclure qu'ils forment la partie la plus riche de la poésie populaire des Grecs modernes; mais c'est en même temps, et par la nature

même des choses, celle dont il est le plus difficile d'offrir des échantillons à la curiosité des lecteurs. Un myriologue obligé et réellement improvisé, s'échappe de l'ame sans passer par la mémoire : celle qui le prononce est toujours dans un état violent et contre nature, où elle agit et parle sans pouvoir s'observer elle-même; et où cette incapacité est en quelque manière la condition à laquelle elle peut dire et faire ce qu'il faut qu'elle dise et fasse. Il ne lui reste, quand elle a fini, que la conscience confuse de l'effervescence passagère, de l'exaltation momentanée dans lesquelles elle a parlé : ce qu'elle a dit, elle l'ignore ou l'a oublié. Quant aux assistants, et, en particulier, quant aux hommes qui, sans avoir de myriologues à faire, ont habituellement l'occasion d'en entendre, cette habitude même est cause qu'ils n'y mettent ni curiosité ni impatience : ils peuvent se rappeler çà et là quelques traits qui les ont plus vivement frappés que les autres; mais voilà tout : généralement parlant, tout myriologue est oublié aussitôt que fait.

D'après le petit nombre de fragments de ce genre que j'ai eus sous les yeux, il me semble que leur principal caractère est une exaltation fougueuse, presque le délire de la douleur. Nul doute qu'il n'y ait, dans ce genre, comme dans tous, ou plus encore que dans tous les autres, une grande portion de lieux communs et de phraséologie de convention. Mais certainement aussi, il y a de ces myriologues qui sont le produit d'une inspiration puissante qui fait jaillir du fond de

l'ame ce qu'elle a de plus secret, et dans lesquels la douleur prend un accent original, et, pour ainsi dire, tout individuel.

Il n'y a pas un Grec de l'intérieur du continent qui ne se rappelât et ne pût citer, à défaut de myriologues entiers, du moins des traits de myriologue, pour éclaircir et appuyer ces diverses assertions. Je rapporterai, dans cette intention, sinon les termes précis, du moins le sens de quelques passages d'une pièce de ce genre qui fut entendue par le Grec même de la bouche duquel je tiens ce que j'en puis dire.

Une femme de Metsovon, sur le Pinde, âgée de 25 ans, avait perdu son mari, qui la laissait avec deux enfants en bas âge. C'était une pauvre paysanne, d'un caractère très-simple, et qui ne s'était jamais fait remarquer par son esprit. Menant ses deux enfants par la main, elle arriva en présence du corps de son mari, et commença son myriologue par le récit d'un rêve qu'elle avait fait quelques jours auparavant, récit qu'elle adressait au défunt. « Je vis, lui dit-elle, « l'autre jour, à la porte de notre maison, un jeune « homme de haute taille, d'un air menaçant, ayant à « ses épaules des ailes blanches déployées : il était de- « bout sur le seuil de la porte, une épée nue à la « main. Femme, me demanda-t-il, ton mari est-il à la « maison ? Il y est, lui répondis-je : il est là qui peigne « notre petit Nikolos, le caressant pour l'empêcher de « pleurer. Mais n'entre pas, terrible jeune homme, « n'entre pas ; tu ferais peur à notre enfant. Et le « jeune homme aux ailes blanches persistait à vouloir

« entrer. Je voulus le repousser dehors; mais je ne fus « pas assez forte. Il s'élança dans la maison; il s'élança « sur toi, ô mon bien-aimé, et te frappa de son épée; « il te frappa, malheureux; et voici, voici ton fils, « notre petit Nikolos, qu'il voulait tuer aussi...... »

Après ce début, dont l'accent, autant que les paroles, avait fait frissonner les assistants, qui regardaient, les uns vers la porte, comme pour voir si le jeune homme aux ailes blanches y était encore, et les autres le petit enfant collé aux genoux de sa mère, elle se jeta en sanglottant sur le corps de son mari. On eut de la peine à l'en arracher, et à peine en futelle enlevée, qu'elle reprit, dans un nouveau transport d'émotion, le cours de son dialogue. Elle demanda à son mari comment elle pourrait désormais faire vivre ses enfants, et vivre elle-même : elle rappela les jours de son mariage, combien elle avait aimé son époux, avec quelle tendresse elle avait élevé ses enfants, et ne s'arrêta qu'épuisée, défaillante, pâle et semblable à celui à qui elle venait d'adresser de si douloureuses paroles.

C'est assez parlé de myriologues. Quant aux pièces d'un autre genre dont il me reste à parler, ce qu'il y a de plus simple et de plus expéditif pour mon but, c'est de les distinguer en deux grandes classes, à raison des localités auxquelles il est certain ou probable qu'elles appartiennent, abstraction faite de toute autre distinction. Dans la première classe je mets toutes les pièces composées dans les montagnes, et pour ou par des montagnards : dans la seconde je range celles

des îles ou des plages maritimes. Les chansons klephtiques sont les plus intéressantes parmi les premières; et entre les secondes, celles qui roulent sur des sujets d'invention sont indubitablement les plus belles.

Que la vie et les aventures d'hommes tels que j'ai dépeint les Klephtes soient par elles-mêmes poétiques, et de vrais sujets de poésie, je croirais superflu de le prouver. Et l'intérêt qui s'attache naturellement aux périls et aux succès d'hommes si braves, n'est pas un pur intérêt de fantaisie; c'est un intérêt historique des plus graves. Un recueil complet de chansons klephtiques, à dater de l'époque où le nom de Klephtes a été employé à désigner la minorité des Grecs armés dans les montagnes pour maintenir leur indépendance, serait de la plus grande importance. Ce serait la véritable histoire de la Grèce depuis la conquête; c'est là que se montrerait le vrai caractère et la marche de cette conquête lente et prolongée, où la perfidie a dû terminer l'ouvrage incomplet de la force; c'est là que l'on verrait qu'il y a toujours eu sur les montagnes une Grèce réfugiée, digne fille de la vieille Grèce. Une telle histoire formerait un recueil de traits d'héroïsme bien supérieurs en éclat, comme en certitude, à ceux des guerriers de l'Iliade: elle serait la véritable Iliade de la Grèce moderne, ui aurait son prix, même poétique, auprès de l'ancienne.

Bien loin de représenter une telle collection, les pièces klephtiques de ce recueil ne peuvent que la faire regretter. Mais, si peu nombreuses et si peu suivies qu'elles soient, ces pièces ne laissent pas d'être

d'un grand intérêt, même historique, formant, comme elles font par leur ensemble, un tableau général très-fidèle et assez complet du genre de vie, des mœurs et du caractère des Klephtes.

De ces chansons klephtiques, les unes, de beaucoup les plus nombreuses, sont narratives et retracent les exploits de guerre ou les autres aventures des Klephtes. Mais de quelque nature qu'il soit, le fait retracé par ces chansons est toujours pris isolément, toujours détaché de ses antécédents et de ses accessoires. Chaque trait digne de mémoire a son chant séparé; je n'en connais point où l'auteur ait cherché à grouper ensemble plusieurs actions liées l'une à l'autre. Et ces faits ainsi isolés, sur lesquels chantent les rapsodes des Klephtes, ce n'est point par leurs particularités minutieuses qu'ils les prennent pour les décrire, c'est par leurs circonstances les plus saillantes et les plus pittoresques; aussi leur narration est-elle en général plus vive et plus énergique qu'elle n'est claire.

Plusieurs des chansons klephtiques sont purement lyriques, et l'expression des sentiments héroïques des Klephtes, dans les crises décisives de leur lutte contre l'autorité turke.

Quelques autres enfin, et ce sont peut-être les plus belles de toutes, pourraient être classées dans le genre des myriologues. Elles sont le récit de la mort ou l'éloge funèbre de quelque capitaine renommé. Telles sont, dans ce recueil, deux pièces intitulées, l'une *le tombeau du Klephte*, l'autre *le mont Olympe*, et une troisième sur la mort d'un capitaine nommé *Bar-*

sanis dans certaines copies, et anonyme dans d'autres.

Du reste, la muse populaire des montagnes grecques ne se borne pas à célébrer les Klephtes : quelques autres des pièces les plus originales et les plus distinguées de ce recueil doivent être également classées parmi les productions des rapsodes montagnards. Je n'en citerai que deux, mais deux très-remarquables: l'une est celle que j'ai intitulée *le refus de Charon*, l'autre est celle de *Charon et le pâtre*.

Ce qui distingue plus ou moins tous ces chants montagnards des autres, c'est une vigueur de ton singulière; c'est je ne sais quelle hardiesse sauvage de conception, de composition et d'idées qui ressort plus vivement de la simplicité, de la familiarité habituelle de l'expression, qu'elle ne ferait d'un langage emphatique ou plus orné. Il y a entre le génie des Klephtes et celui de leurs poètes une certaine analogie, une certaine harmonie qui porterait à croire que ceux-ci auraient pu combattre comme les premiers, et les premiers chanter comme les autres; et l'on serait embarrassé à décider si c'est dans les vers des rapsodes, ou dans la vie de leurs héros, qu'il y a le plus d'enthousiasme grec, le plus de haine pour les Turks, le plus d'amour de l'indépendance. On sent, dans toutes ces compositions, l'influence des lieux qui les ont inspirées; on sent qu'elles ont été composées dans les montagnes. Mais ces montagnes sont celles de la Grèce, qui n'ont point de glaces éternelles, et dont les cimes dépassent à peine la hauteur où la terre sent encore la douce chaleur du soleil, et porte encore de la verdure et des fleurs.

Parmi les chansons des îles ou des pays de côte, c'est-à-dire des endroits où il y a plus de raffinement dans les usages et de douceur dans les mœurs, il y en a aussi de narratives, et trois ou quatre, entre autres, qui peuvent être regardées comme les plus belles de tout le recueil, pour l'aisance et le ton naturel du récit, pour l'heureuse disposition des détails dans l'ensemble. Mais à cette exception près, il n'y a guère plus de développement, d'artifice ou de calme de narration dans les chansons romanesques que dans les chansons klephtiques. Et en général c'est plus par le sujet, par le ton et le sentiment, que par toute autre chose, que les chants des insulaires se distinguent de ceux des montagnards. De même que ceux-ci sont l'expression hardie, brusque et sauvage de l'héroïsme réduit à lutter, sous le costume de la révolte et du brigandage, contre un despotisme fourbe et cruel, les autres sont l'expression tendre et délicate, profonde et passionnée des sentiments les plus forts de la nature, de l'attachement au lieu natal, de l'amour entre les proches. Ce sont les plaintes des Grecs réduits par le malheur et la nécessité à errer dans la terre étrangère, loin de leurs familles : ce sont les lamentations des mères séparées des fils, des fils éloignés des mères. Dans celles même de ces chansons des îles qui roulent sur des aventures inventées à plaisir, ce sont encore les affections domestiques qui en fournissent le fond ou les allusions les plus touchantes ; et ce qu'il y a, dans chacune, de profond, d'original, parfois même d'étrange, n'est également

qu'un effort plus ou moins heureux pour rendre quelque chose de ce que ces affections ont de plus fort et de plus intime.

Et cette différence caractéristique de ton et de sentiment entre les chansons des îles et celles des montagnes est tellement marquée, qu'elle perce jusque dans des pièces où il semble que la nature du sujet aurait dû contre-balancer l'effet de la localité et du climat. Ainsi, par exemple, il y a trois ou quatre pièces klephtiques qui ont été, suivant toute apparence, composées dans des pays de plaine et dans le voisinage de la mer: ce sont celles sur *Andrikos*, sur *Kaliakoudas* et sur *Skyllodimos*. Or, ces pièces se distinguent au premier coup d'œil des autres pièces klephtiques, par le ton affectueux et le tour sentimental de la composition. C'est la partie héroïque du sujet qui y est traitée en passant, et comme laissée dans l'ombre : les tendres sollicitudes des mères et des épouses au sujet des héros, sont l'argument principal de la pièce, ou du moins ce dont l'imagination du poète paraît avoir été le plus frappée.

Encore un mot sur l'ensemble de ces chansons. De quelque genre qu'elles soient ou à quelque localité qu'elles appartiennent, les plus anciennes sont en général les plus belles, les plus originales et les plus graves. Comment expliquer ce fait? J'avoue que je ne le saurais. Mais peut-être la question n'est-elle pas fondée : peut-être ne sortirait-elle pas d'une masse plus grande de pièces de tout genre, comme elle paraît sortir du petit nombre de celles dont se compose ce recueil.

Pour dire tout ce que je m'étais proposé relativement aux chants populaires des Grecs modernes, il me resterait à les comparer aux productions du même genre des autres nations de l'Europe, et particulièrement aux romances des Espagnols, aux ballades écossaises, et aux anciens chants nationaux des Danois. Le sujet ne manquerait pas d'intérêt; mais j'ai déja dépassé de beaucoup les bornes que je m'étais prescrites, et il est temps de mettre fin à un discours qu'il n'a pas dépendu de moi de faire plus complet. Je n'ai plus que quelques mots à dire, et c'est aux Grecs que je les adresserai.

S'ils recouvrent leur indépendance, si le jour vient où ils pourront cultiver en paix les rares facultés que leur a données la nature, tout autorise l'espérance qu'ils auront bientôt atteint, et peut-être dévancé en civilisation les autres peuples de l'Europe. Les sciences refleuriront alors chez eux, la philosophie y ouvrira de nouvelles écoles, et les beaux-arts y produiront de nouveaux chefs-d'œuvre. Ils auront sans doute aussi de grandes compositions poétiques où l'art aura fait tout ce qu'il peut faire. Mais puissent de si belles espérances ne pas leur faire dédaigner une tâche modeste et facile! Qu'ils s'empressent de recueillir tout ce qui n'a pas péri de leurs chants populaires. L'Europe leur sera reconnaissante de tout ce qu'ils auront fait pour les conserver; et eux-mêmes ils seront charmés un jour de pouvoir rapprocher des productions d'une poésie savante et cultivée, ces simples monuments du génie, de l'histoire et des mœurs de leurs pères.

ΜΕΡΟΣ ΠΡΩΤΟΝ.

ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΚΛΕΦΤΙΚΑ.

PREMIÈRE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

CHANSONS KLEPHTIQUES.

CHRISTOS MILIONIS.

ARGUMENT.

De toutes les pièces klephtiques de ce recueil, celle-ci est la première en date ; et le chef de bande sur qui elle a été faite est très-probablement le plus ancien de tous ceux que le peuple chante encore. Il était de l'Acarnanie méridionale ; et c'est à lui que commence, pour nous, la longue suite des Klephtes fameux des monts Agrapha.

Le surnom de Milionis ajouté à son nom de Christos fait allusion à l'espèce de fusil avec lequel il combattait. Il y a dans le grec moderne des noms particuliers pour les différentes sortes de fusil : les plus longs se nomment *milionia*, au sing. *milioni ;* et c'était un de ceux-là que portait Christos, fusil terrible, dont le souvenir est encore populaire en Acarnanie.

Il ne serait pas facile de dire au juste l'époque où vécut ce Klephte : on peut seulement affirmer qu'il était mort avant la fin du XVIIe siècle, et que, par conséquent, la chanson où il figure n'a pas moins de 130 ans d'ancienneté. C'est probablement plus encore à la singularité tragique de l'aventure sur laquelle elle roule,

qu'à son mérite poétique, qu'elle doit de s'être ainsi conservée plus long-temps que beaucoup d'autres dans la bouche du peuple.

Dans un moment où il était klephte en rébellion sur les montagnes, Christos Milionis fondit à l'improviste sur l'Arta, et en enleva le cadi qu'il emmena prisonnier, avec deux agas du pays, auxquels il se proposait de faire payer une forte rançon. Cet acte d'audace fit du bruit, et le mousselim, ou délégué du pacha dans la province, dut se mettre en devoir de le punir. Il chargea le Proestos Mavromatis et le Dervenaga Mouktar Kleïsoura de lui amener Christos mort ou vif. Mouktar, jugeant qu'il serait plus aisé de venir à bout de cette commission périlleuse par la ruse que par la force, s'en déchargea sur un Turk de sa milice, nommé Soliman qui, ayant été lié d'amitié avec Christos, pouvait l'aborder sans lui inspirer de défiance, et se menager ainsi l'occasion de le tuer ou de le prendre. Au bout de quelque temps Soliman rencontra en effet Christos dans le petit village d'Armyros, sur les côtes du Valtos; et ils se firent l'un à l'autre beaucoup de fête. Il paraît que le Turk, touché du bon accueil et de la confiance du Klephte, d'un ancien ami avec lequel il venait de manger le pain et le sel, dédaignant de le prendre en trahison, lui déclara loyalement de quoi il était chargé. Il s'engagea alors, entre les deux braves, un combat dans lequel, par une fatalité singulière, ils se tuèrent l'un l'autre.

Telle est, réduite à son expression historique la plus

simple, l'aventure jetée avec un peu de précipitation et d'obscurité, dans un récit de dix-sept vers, amené par une question renfermée dans le prologue de la pièce.



Α΄.

ΤΟΥ ΧΡΗΣΤΟΥ ΜΗΛΙΟΝΗ.

Τρία πουλάκια κάθονταν 'σ τὴν ῥάχην 'σ τὸ λιμέρι·
Ἕνα τηράει τὸν Ἀρμυρὸν, κ' ἄλλο κατὰ τὸν Βάλτον,
Τὸ τρίτον, τὸ καλήτερον, μυριολογάει καὶ λέγει·
« Κύριε μου, τί ἐγίνηκεν ὁ Χρῆστος ὁ Μηλιόνης;
« Οὐδὲ 'σ τὸν Βάλτον φάνηκεν, οὐδὲ 'σ τὴν Κρυαβρύσιν. » —
« Μᾶς εἶπαν, πέρα πέρασε, κ' ἐπῆγε πρὸς τὴν Ἄρταν.
« Κ' ἐπῆρε σκλάβον τὸν Κατῆν, μαζὶ μὲ δυὸ Ἀγάδαις.
« Κι' ὁ Μουσελίμης τ' ἄκουσε, βαρεὰ τοῦ κακοφάνη.
« Τὸν Μαυρομάτην ἔκραξε καὶ τὸν Μουχτὰρ Κλεισούραν » —
« Ἐσεῖς ἂν θέλετε ψωμὶ, ἂν θέλετε πρωτάτα,
« Τὸν Χρῆστον νὰ σκοτώσετε, τὸν καπετὰν Μηλιόνην.
« Τοῦτο προστάζ' ὁ βασιλεᾶς, καὶ ἔστειλε φερμάνι. »
« Παρασκευὴ ξημέρωνε (ποτὲ νὰ μ' εἶχε φέξῃ!)
« Κ' ὁ Σουλεϊμάνης στάλθηκε νὰ πάγῃ νὰ τὸν εὕρῃ·
« 'Σ τὸν Ἀρμυρὸν τὸν ἔφθασε, κ' ὡς φίλοι φιληθῆκαν·
« Ὁλονυκτὶς ἐπίνανε, ὅσον νὰ ξημερώσῃ·

I.

CHRISTOS MILIONIS.

Trois oiseaux se sont posés sur la hauteur (au-dessus) du poste des Klephtes. — L'un regarde Armyros, l'autre du côté du Valtos; — et le troisième, le plus compatissant, se lamente, et dit: « — Seigneur (passant), qu'est devenu Christos « Milionis? — Il n'a pas paru ni dans le Valtos ni « à Kryavryssis. » — « (Oiseau, à ce que) l'on nous « a dit, il a traversé (l'Acarnanie); il est allé de- « vers l'Arta, — et a fait prisonnier le cadi, avec « deux agas. — Le Mousselim l'a su, et s'en est « grièvement courroucé. — Il mande Mavromatis « et Mouktar Klissoura : — « Vous (Mavromatis et « Klissoura), si vous voulez du bien, si vous vou- « lez des capitaineries, — allez tuer Christos, le « capitaine Milionis : — le sultan l'ordonne; il a « envoyé son firman. » — Le vendredi a lui; oh! « plût à Dieu qu'il n'eût pas lui! — et Soliman est « envoyé pour aller chercher Christos. — Il (va et) « le rencontre à Armyros : tous deux s'embrassent « en amis : — Toute la nuit ils boivent, jusqu'à ce

« Καὶ ὅταν ἔφεξ' ἡ αὐγὴ, πέρασαν 'σ τὰ λιμέρια.
« Κι' ὁ Σουλεϊμάνης φώναξε τοῦ καπετὰν Μηλιόνη·
« Χρῆστο, σὲ θέλ' ὁ βασιλεᾶς, σὲ θέλουν κ' οἱ ἀγάδες. » —
« Ὅσο 'ν' ὁ Χρῆστος ζωντανὸς, Τούρκους δὲν προσκυνάει. » —
« Μὲ τὰ τουφέκια ἔτρεξαν ὁ ἕνας πρὸς τὸν ἄλλον·
« Φωτιὰν ἐδόσαν 'σ τὴν φωτιὰν, κ' ἔπεσαν εἰς τὸν τόπον. »

« que le jour ait point, et quand l'aube a paru,
« ils traversent (pour aller) à leurs quartiers. —
« Soliman (alors) s'écrie; (et dit) au capitaine
« Milionis : — « Christos, le sultan te demande,
« et les agas aussi te demandent. » — « Tant que
« Christos est vivant, il ne se rend point aux
« Turcs.» — « Et ils courent, avec leurs mous-
« quets l'un contre l'autre; — ils font feu pour
« feu, et tombent (tous les deux) sur la place. »

BOUKOVALLAS

ET

JEAN STATHAS.

ARGUMENT.

Parmi les capitaines de Klephtes dont les Grecs gardent jusqu'à présent la mémoire, et chantent encore les faits de guerre, Boukovallas n'est pas le moins célèbre; et c'est, après Christos Milionis, le plus ancien. Il était d'Acarnanie; et ce fut dans les montagnes d'Agrapha qu'il fit souvent la guerre aux Turcs. Celui de ses exploits dont il fut le plus parlé, et peut-être le seul dont la tradition soit encore vivante, est une victoire remportée sur Véli, le grand-père du fameux Ali, pacha de Jannina. Ce Véli était bey de Tebelen, et fut tué au siége de Corfou, en 1717. Ainsi donc, si la tradition qui attribue à Boukovallas une victoire sur lui est exacte, elle remonte à plus d'un siècle.

Cette chanson de Boukovallas, la seule, je crois, qui

se chante encore de celles qui furent composées sur ce brave chef de bande, est extrêmement populaire dans tout le continent de la Grèce, à l'exception de la Morée. Aussi les diverses copies que l'on peut s'en procurer dans les différents lieux où elle est connue, présentent-elles beaucoup de variantes.

M. Pouqueville a donné, dans une note du III[e] volume de son voyage en Grèce, le texte de cette pièce accompagné d'une traduction. Mais ce texte est si incorrect et si mutilé, qu'il ne présente ni sens ni mesure, et mérite de tout point le titre de rapsodie barbare, dont le qualifie M. Pouqueville. Mais cet éditeur en a eu depuis une meilleure copie qu'il a bien voulu me communiquer, et que j'ai collationnée avec deux ou trois autres obtenues d'ailleurs. Il m'a donc été facile de donner cette pièce plus correcte et plus entière qu'elle ne l'est dans M. Pouqueville, et sous une forme qui en justifie mieux, ce me semble, la popularité et la vieille renommée.

C'est une ébauche vive et hardie, où le poète s'est moins proposé de décrire la bataille même gagnée par son héros, que de relever, en quelques traits, les incidents les plus glorieux et les plus touchants de la victoire. Les trois premiers vers (si toutefois ils ont été faits pour cette chanson, et ne sont pas empruntés de quelqu'autre plus ancienne), sont devenus une sorte de lieu commun de poésie klephtique, une formule de prologue pour les pièces où il s'agit de célébrer un fait de guerre.

A la chanson de Boukovallas j'en ai joint une autre qui, quoique moins ancienne, s'y rattache assez directement à raison de la parenté des deux héros, et ne lui est d'ailleurs guère inférieure en mérite. Le poète y célèbre la victoire d'un navire klephte sur un navire turk, et comme c'est, dans tout ce recueil, l'unique pièce de ce genre qui soit complète, cette particularité y ajoute un nouvel intérêt.



Β'.

ΤΟΥ ΜΠΟΥΚΟΒΑΛΛΑ.

Τ' εἶν' ὁ ἀχὸς 'ποῦ γίνεται καὶ ταραχὴ μεγάλη;
Μήνα βουβάλια σφάζονται; μήνα θεριὰ μαλόνουν;
Κι' οὐδὲ βουβάλια σφάζονται, κι' οὐδὲ θεριὰ μαλόνουν·
Ὁ Μπουκοβάλλας πολεμᾷ μὲ χίλιους πεντακόσιους,
'Σ τὴν μέσην 'ς τὸ Κεράσσοβον, καὶ 'ς τὴν Καινούριαν χώραν.
Κόρη ξανθὴ ἐχούϊαξεν ἀπὸ τὸ παραθύρι·
« Πάψε, Ἰαννῆ, τὸν πόλεμον, πάψε καὶ τὰ τουφέκια,
« Νὰ κατακάτσ' ὁ κορνιαχτὸς, νὰ σηκωθ' ἡ ἀντάρα,
« Νὰ μετρηθῇ τ' ἀσκέρι σου, νὰ ἰδοῦμεν, πόσοι λείπουν. » —
Μετροῦντ' οἱ Τοῦρκοι τρεῖς φοραῖς, καὶ λείπουν πεντακόσιοι.
Μετροῦνται τὰ κλεφτόπουλα, τοὺς λείπουν τρεῖς λεβέντες·
Ἐπῆγ' ὁ ἕνας 'σ τὸ νερὸν, κ' ἄλλος ψωμὶ νὰ φέρῃ,
Ὁ τρίτος ὁ καλήτερος στέκεται 'σ τὸ τουφέκι.

II.

BOUKOVALLAS.

QUEL est le bruit qui se fait? (quel est) ce grand fracas?—Égorge-t-on des bœufs? des bêtes féroces se battent-elles? — On n'égorge pas de bœufs; des bêtes féroces ne se battent pas : — (mais) Boukovallas combat; (il combat) contre quinze cents (Turks), — entre Kénouria et le Kerassovon. — Les coups de fusil tombent comme pluie, les balles comme grêle. — (Mais tout-à-coup) une fille blonde crie de la fenêtre : —« Fais cesser le combat, ô Boukovallas; fais cesser la fusillade : — la poussière tombera, le brouillard s'élèvera, — et nous compterons ton armée, pour voir combien (d'hommes) manquent. » — Les Turks se sont comptés trois fois; il (en) manque cinq cents.—Les enfants des Klephtes se comptent; il leur manque trois braves. — L'un est allé chercher de l'eau, l'autre du pain; —(mais) le troisième, le plus brave, est étendu (mort) sur son fusil.

Γ'.

ΤΟΥ ΙΑΝΝΗ ΣΤΑΘΑ.

Μαῦρον καράβι ἔπλεε 'σ τὰ μέρη τῆς Κασσάνδρας·
Μαῦρα πανιὰ τὸ σκέπαζαν, καὶ τ' οὐρανοῦ παντιέρα.
Ἐμπρὸς κορβέτα μ' ἄλικην σημαίαν τοῦ ἐβγῆκε·
« Μάϊνα, φωνάζει, τὰ πανιὰ, ῥῆξε τα, λέγει, κάτω! » —
« Δὲν τὰ μαϊνάρω τὰ πανιὰ, οὐδὲ τὰ ῥήχνω κάτω!
« Μή με θαῤῥεῖτε νεόνυμφην, νύμφην νὰ προσκυνήσω.
« Ἐγώ 'μ' ὁ Ἰάννης τοῦ Σταθᾶ, γαμβρὸς τοῦ Μπουκοβάλλα.
« Τράκον, λεβέντες, ῥήξετε· 'σ τὴν πρώραν τὸ καράβι·
« Τῶν Τούρκων αἷμα χύσετε, ἀπίστους μὴ 'ψυχᾶτε. » —
Οἱ Τοῦρκοι βόλταν ἔῤῥηξαν, κ' ἐγύρισαν τὴν πρώραν.
Πρῶτος ὁ Ἰάννης πέταξε μὲ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ χέρι.
'Σ τὰ βούνια τρέχουν αἵματα, θάλασσα κοκκινίζει·
Ἀλλᾶ! ἀλλᾶ! οἱ ἄπιστοι κράζοντες, προσκυνοῦνε.

III.

JEAN STATHAS.

Un vaisseau noir voguait du côté de Kassandra: — des voiles noires l'ombrageaient, un pavillon de la couleur du ciel. — A sa rencontre vient une corvette, avec un pavillon rouge. — « Amène, (lui) crie-t-elle; baisse tes voiles, (lui) dit-elle. » — « Je n'amène point; je n'abaisse point mes voiles. — Me prenez-vous pour une fiancée, pour une nouvelle mariée, qui va vous faire la révérence: — je suis Jean Stathas, le gendre de Boukovallas. — Jetez le cable, ô mes braves; présentez la proue du navire. — Faites couler le sang des Turks; n'épargnez pas les infidèles. » — Les Turks virent de bord; ils tournent la proue. — Jean aborde le premier, le sabre à la main : — le sang court sur le lest; la mer devient rouge; — et les infidèles se rendent en criant : Alla! Alla !

GHIPHTAKIS.

ARGUMENT.

Voici encore une pièce qui, de même que la précédente, se rattache, si non par la date au moins par le personnage, à celle de Boukovallas. Le Klephte sur lequel elle a été faite, était de la famille de ce fameux chef de bande, et par conséquent d'Acarnanie; on le nommait ou surnommait Ghiphtakis (le petit bohémien), de la teinte noirâtre de sa peau. Il vivait vers la fin du dernier siècle, et fut tué en combattant contre es Turks, dans un engagement où ceux-ci étaient commandés par le fameux Iousoùph, arabe, un des généraux d'Ali pacha, surnommé par les Grecs le *buveur de sang*, et pour lequel il paraît que ce surnom n'était ni une injure ni une figure de rhétorique.

Parmi ce que l'on pourrait appeler les menues cruautés d'Ali pacha, l'acharnement avec lequel il persécuta les descendants de Boukovallas a quelque chose de frappant. Armatoles et Klephtes, hommes et femmes, ils furent tous en butte à la vengeance du féroce visir. C'est, selon ce que j'ai entendu raconter,

dans une femme d'Agrapha que s'est éteinte dernièrement la postérité directe de Boukovallas. Ali pacha, après avoir d'abord marié cette femme à un de ses officiers, la fit ensuite empoisonner, afin qu'il ne restât plus personne en Grèce du sang d'un Klephte qui avait battu son grand-père.

Je ne connais point d'autres particularités sur la mort de Ghiphtakis que celles indiquées dans la chanson même dont cette mort est le sujet. Du reste, la pièce est belle, touchante, et renferme des traits qui peuvent servir de preuve à ce que j'ai dit dans l'introduction sur le point d'honneur que mettent les Klephtes à ce que leurs têtes ne tombent pas, après leur mort, au pouvoir des Turks.

Les deux premiers vers sont un prologue qui n'appartient point primitivement à cette pièce, et que je n'avais que détaché. Comme ces deux vers sont beaux et ont du caractère, je n'ai pas voulu qu'ils fussent perdus pour ce recueil, et je les ai mis comme prologue en tête de cétte chanson, qui est de la classe de celles pour lesquelles il a été fait.

2.

Δ'.

ΤΟΥ ΓΥΦΤΑΚΗ.

Διψοῦν οἱ κάμποι γιὰ νερὰ, καὶ τὰ βουνὰ γιὰ χιόνια,
Καὶ τὰ ἱεράκια γιὰ πουλιὰ, κ' οἱ Τοῦρκοι γιὰ κεφάλια.
« Ἄρα τὸ τί νὰ γένηκεν ἡ μάννα τοῦ Γυφτάκη,
» 'Ποῦ ἔχασε τὰ δυὸ παιδιὰ, τὸν ἀδερφόν της, τρία;
» Καὶ τώρα παλαβώθηκε, καὶ περπατεῖ καὶ κλαίει·
» Μήτε 'σ τοὺς κάμπους φαίνεται μήτε 'σ τὰ κορφοβούνια.» —
« Μᾶς εἶπαν πέρα πέρασε, πέρα 'σ τὰ Βλαχοχώρια·
» Κ' ἐκεῖ τουφέκια ἔπεφταν, καὶ θλιβερὰ βροντοῦσαν.
» Μήτε εἰς γάμους ἔπεφταν μήτε εἰς πανηγύρια.
» Μόνον τὸν Γύφτην λάβωσαν 'σ τὸ γόνα καὶ 'σ τὸ χέρι.
» Σὰν δένδρον ἐῤῥαγίσθηκε, σὰν κυπαρύσσι πέφτει·
» Ψηλὴν φωνοῦλαν ἔβαλε, σὰν παλληκάρ' ὁποῦ ἦταν·
» Ποῦ εἶσαι, καλέ μου ἀδερφὲ, καὶ πολαγαπημένε;
» Γύρισε πίσω, πάρε με, πάρε μου τὸ κεφάλι,
» Νὰ μὴν τὸ πάρ' ἡ παγανιὰ, καὶ ὁ Ἰσοὺφ ἀράπης
» Καὶ μοῦ τὸ πάη 'σ τὰ Ἰάννινα τ' Ἀλῆ πασᾶ τοῦ σκύλου.»

IV.

GHIPHTAKIS.

Les champs ont soif d'eau, les montagnes de neiges, — les éperviers d'oisillons et les Turks de têtes. « Qu'est-elle donc devenue la mère de Ghiphtakis, — celle qui a déja perdu deux enfants, et un frère pour troisième; — et qui, ayant maintenant perdu l'esprit, erre (à l'aventure), en pleurant? — (Qu'est-elle devenue?) elle ne paraît ni dans les champs ni sur les montagnes. » — « On nous a dit qu'elle a passé, qu'elle est allée aux villages des Pâtres; — et là tombaient (alors), là grondaient terriblement les coups de fusil. — Et ce n'était point à des noces qu'ils grondaient, ce n'était point à des fêtes villageoises: — Ghiphtakis était blessé au genou et à la main. — Il chancela comme un arbre (déraciné), il tomba comme un cyprès. — Et en brave qu'il était, il cria d'une voix haute: — « Où es-tu, mon bon frère, mon bon ami? — Reviens, reviens sur tes pas; enlève-moi, ou enlève-moi la tête, — de peur que Issouph arabe et la milice ne me la coupent, — et ne la portent à Janina, à ce chien d'Ali pacha.

L'AIGLE ET L'ÉPERVIER.

ARGUMENT.

La pièce qui suit est trop obscure pour être bien intéressante. C'est une allégorie assez animée, mais trop concise, relative à quelque petit évènement, aujourd'hui oublié, de l'histoire de l'Albanie et de l'Épire, sous le gouvernement de Kourd, pacha de Bérat. Les désignations géographiques qui s'y rencontrent, n'ayant entre elles aucun rapport établi, loin de fournir des éclaircissements sur le sujet de la pièce, ne font que le rendre plus difficile à deviner. Il y a néanmoins une hypothèse à laquelle cette pièce se prêterait, ce me semble, moins mal qu'à toute autre.

Kourd, Albanais de nation, fut pacha de Bérat, dans la seconde moitié du dernier siècle, et réunit à ce titre celui de *dervendgi-bachi*, qui lui fournit à-la-fois et les moyens et les prétextes de persécuter et de désorganiser les corps d'Armatoles grecs, comme je l'ai dit ailleurs plus en détail. Cela donné, on peut supposer qu'il s'agit, dans la pièce, d'un capitaine de Klephtes établi comme chef d'Armatoles à Louros, principale ré-

sidence de cette milice, en Épire. Informé des intrigues de quelqu'un des officiers du pacha, pour le perdre lui et ses amis, l'Armatole communique ses alarmes à un autre Klephte, figuré par un épervier, lui explique ainsi pourquoi il a cessé de poursuivre les malfaiteurs, et lui donne à entendre qu'il s'apprête à quitter son poste d'Armatole, pour devenir Klephte dans les montagnes.



ϛ'.

ΟΙ ΔΥΟ ΑΕΤΟΙ·

Χρυσὸς ἀετὸς ἐκάθονταν 'σ τὸν ἔρημον τὸν Λοῦρον·
Πᾶσα 'μερούλα κυνηγάϊ ἀηδόνια καὶ περδίκια.
'Σ ταῖς δεκαπέντε τοῦ Μαϊοῦ κυνῆγι δὲν γυρεύει·
Μὸν μαραμμένος κάθεται, χαλνᾶ καὶ τὴν φωλεάν του.
Ἄλλος ἀετὸς ἐδιάβαινε, καὶ τὸν καλημεροῦσε·
« Καλ' ἡμερά σου, σταυραετέ! — Καλῶς τον τὸν Σαΐνην! —
« Τ' ἔχεις καϋμένε σταυραετὲ, χαλνᾷς καὶ τὴν φωλεάν σου; —
« Σαΐνη κ' ἂν μ' ἐρώτησες; νὰ σοῦ τ' ὁμολογήσω.
« Απόψ' εἶδα 'σ τὸν ὕπνον μου, 'σ τὸν ὕπνον ποῦ κοιμούμουν,
« 'Σὰν μάτ' ἐπῆγα ϛὸν Πασᾶν ϛὸν Κούρτην ϛὸ Μπεράτι,
« Κ' ἄκουσα τὸν μουσαβερὲ, τοῦ Γιάχου τὴν κοβένταν.
« Ὁ Γιάχος ἐπροβόδαε, 'σ τὸν βασιλεὰν 'σ τὴν Πόλιν·
« Φλωριὰ ὅσα κ' ἂν θέλετε, διπλᾶ νὰ σᾶς τὰ δώσω,
« Μόνον νὰ γένω Βόεβοδας ἐγὼ 'σ τὸ Μουλαλῆκι,
« Νὰ διώξω τοὺς Μπερατινοὺς, τὸν σκύλον Χασνατάρην. »

V.

L'AIGLE ET L'ÉPERVIER.

Un aigle blanc s'est posé sur le triste Louros, — et prend, chaque jour, à la chasse rossignols et perdrix. — Mais (au mois de mai), à la mi-mai, il ne cherche plus de gibier; — il se tient coi, tout chagrin, et ravage son propre nid. — Un autre oiseau chasseur vient à passer et le salue : — « Bon jour, aigle royal! » « Épervier sois le bien venu. » — « Qu'as-tu donc, pauvre aigle royal, que tu détruis ton propre nid? » — « Épervier, puisque tu m'interroges, je te le dirai : — j'ai eu, ce soir, une vision dans mon sommeil, dans le somme que j'ai fait. — Il m'a semblé être allé à Bérat, auprès de Kourt pacha, — et entendre, dans le conseil, le discours de Ghiakhos. — Ghiakhos envoyait un message à Constantinople, à l'empereur : » — « Des pièces d'or (demandez-en) tant que vous voudrez; je vous en donnerai le double; — pour être fait voivode, (voivode) du Moulalik, — et chasser ces hommes de Bérat, ce chien de trésorier. »

PLIASKAS.

ARGUMENT.

Pliaskas n'étant pas un nom grec, je suppose que le Klephte auquel on le donne ici, était Albanais ou Valaque. Du reste, il ne m'est connu que par cette chanson, dont sa mort fait l'argument. C'est une pièce intéressante par plus d'une raison : outre qu'elle ne manque pas d'intérêt poétique dans son ensemble, et qu'il s'y trouve çà et là des traits saillants, elle fournit quelques indications pour l'histoire des Klephtes. De ces indications, les unes sont générales, et je n'y reviendrai pas ici, en ayant déja fait usage ailleurs : les autres sont particulières; et ce sont les seules que j'essayerai d'éclaircir un peu.

Outre Pliaskas auquel est consacrée la chanson, quatre autres Klephtes y sont mentionnés épisodiquement. Ce sont, d'après la leçon qne j'ai suivie, Nikotzaras, Tolios, Christos et Lazopoulos. Il sera question ailleurs du premier; tout ce que je sais du second, c'est q'uil fit beaucoup de mal aux Turks, et leur fut en grande horreur. Christos, ou, comme on disait aussi,

Christakis, ne m'est pas mieux connu; mais je puis dire quelque chose de plus de Lazopoulos.

Les Lazopoulos, ou enfants de Lazos, étaient trois frères, tous les trois Klephtes, et d'une famille où il paraît que ce titre était héréditaire, à dater de l'origine des Armatoles. La chanson suivante en désigne un, sans doute l'aîné, comme l'un des quatre capitaines du mont Olympe, à une époque incertaine, mais qui ne peut guère remonter au-delà des premières années de ce siècle. Les trois frères s'étaient fait une grande réputation de bravoure; pourchassés par Ali pacha, et forcés de descendre du mont Olympe, ils ne voulurent cependant pas se soumettre, se firent Klephtes de mer, et se signalèrent par beaucoup de courses et d'exploits. Cependant, soit lassitude, soit nécessité, ils finirent par quitter la mer, firent leur soumission, et s'établirent sur la côte de Thessalie, dans la petite ville de Karya, ou aux environs.

Ils y avaient déja passé plusieurs années en paix, et n'aspiraient qu'à continuer à être oubliés de l'autorité turke, lorsqu'en 1814 ou 1815, Véli, pacha de Trikala, fit une excursion à Rapsani, jolie petite ville de son pachalik, au pied du mont Olympe. C'était plutôt un voyage de plaisir que d'affaires; cependant Véli, en digne fils d'Ali pacha, ne voulut pas qu'il fût tout-à-fait perdu pour la politique. Il expédia les ordres nécessaires pour que le même jour et à la même heure, les frères Lazopoulos et tous les leurs fussent arrêtés d'un seul coup de filet, et décapités aussitôt qu'arrêtés. Ses

ordres ne furent pas expédiés en vain; et ce fut au milieu des fêtes que lui donnaient en tremblant les pauvres Rapsaniotes, que l'on vint lui en annoncer l'exécution. Deux des frères et trente-six personnes de la famille des trois venaient d'être égorgés.



ϛ΄.

ΤΟΥ ΠΛΙΑΣΚΑ.

Κοίτετ' ὁ Πλιάσκας, κοίτεται 'σ τὴν ἔρημην τὴν βρύσιν·
Μὲ τὰ ποδάρια 'σ τὸ νερὸν πάλε νερὸν γυρεύει·
Μὲ τα πουλιὰ συντύχαινε καὶ μὲ τὰ χελιδόνια·
« Τάχα, πουλιὰ, θὰ ἰατρευθῶ; τάχα, πουλιὰ, θὰ ἰάνω; » —
« Πλιάσκα μ' ἂν θέλῃς ἰάτρευμα, νὰ ἰάνουν ἡ πληγαῖς σου,
» Ἔβγα ψηλὰ 'σ τὸν Ὄλυμπον, 'σ τὸν εὔμορφον τὸν τόπον·
» Ἀνδρεῖοι 'κεῖ δὲν ἀῤῥωστοῦν, κ' ἄῤῥωστοι ἀνδρειόνουν.
» Ἐκ' εἶν' οἱ κλέφτες οἱ πολλοὶ, τὰ τέσσερα πρωτάτα·
» Ἐκεῖ μοιράζουν τὰ φλωριὰ, καὶ τὰ καπετανάτα.
» Τοῦ Νίκου πέφτ' ἡ Ποταμιὰ, τοῦ Χρήστ' ἡ Ἀλασῶνα,
» Ὁ Τόλιος καπετάνεψε φέτος 'σ τὴν Κατερίνην,
» Καὶ τὸ μικρὸν Λαζόπουλον πῆρε τὴν Πλαταμῶναν. » —
Κ' ὁ Πλιάσκας ὁ κακόμοιρος, ὁ κακομοιριασμένος
'Σ τὸν Τούρναβον κατέβαινεν, ἐκεῖ νὰ σεριανίσῃ,
Καὶ οἱ ἐχθροὶ κατόπι του τοῦ πῆραν τὸ κεφάλι.

VI.

PLIASKAS.

Pliaskas est gisant, gisant le long de la triste fontaine: — il est dans l'eau jusqu'à mi-corps, et souhaite encore de l'eau. — Il converse avec les oiseaux, avec les hirondelles: — « Oiseaux, y aurait-il par hasard du remède pour moi? Oiseaux, puis-je guérir par hasard? » — « Pliaskas, si tu veux du remède, (si tu veux) que tes blessures guérissent, — monte là-haut sur l'Olympe, sur cette belle montagne. — Là les braves ne sont jamais malades, et les malades (même) sont braves. — Là les Klephtes sont nombreux; (là) sont leurs quatre primautés. — Là se distribuent les pièces d'or et les capitanats. — A Niko-Tzaras est échue la rive du fleuve, Alassone à Christos: — Tolios est, cette année, capitaine à Katérine, — et Platamone est au jeune fils de Lazos. » — Mais Pliaskas, le malheureux, le malencontreux (Pliaskas), descend pour aller à Tournavos, (à Tournavos) se promener; — et les ennemis (survenant) par-derrière, lui coupent la tête.

LE MONT OLYMPE.

ARGUMENT.

Il y a, entre la chanson précédente et celle-ci, un rapport qui m'a déterminé à les mettre à la suite l'une de l'autre. Si la première est la plus curieuse pour l'histoire des Klephtes, celle-ci est incontestablement la plus belle de poésie. Peut-être même est-elle, de toutes les pièces klephtiques de ce recueil, celle dans la composition et les détails de laquelle on trouve le plus de cette hardiesse sauvage de conception, de ce brusque élan d'imagination, et de cette énergique simplicité de style, qui les caractérisent toutes plus ou moins. Le véritable argument de la pièce est l'éloge funèbre de quelque Klephte aujourd'hui inconnu parmi ceux de la Thessalie. La querelle du mont Olympe et du Kissavos (l'Ossa des anciens), quelque saillante qu'elle soit par elle-même, ne doit cependant être regardée que comme un accessoire, comme une sorte de cadre, du fond duquel l'histoire et l'éloge du guerrier mort se détachent avec éclat, et de la manière la plus frappante.

On aimerait à savoir quel est ce brave Grec dont les exploits ont pu être le motif d'une inspiration si vive;

mais son nom n'est pas prononcé : il est resté dans la pensée, je dirai presque dans l'extase du poète, et rien n'aide à le deviner.

Cette pièce peut, je crois, être mise au nombre des plus anciennes de son genre; et il n'y a presque pas de doute qu'elle n'ait été composée en Thessalie; mais elle se chante dans toute la Grèce, et n'est pas inconnue à Constantinople même. Il est inutile d'ajouter que les copies prises en divers lieux diffèrent plus ou moins entre elles : j'en ai eu deux ou trois pour composer le texte suivant.



Ζ'.

ΤΟΥ ΟΛΥΜΠΟΥ.

Ὁ Ὄλυμπος κ' ὁ Κίσσαβος, τὰ δυὸ βουνὰ μαλόνουν·
Γυρίζει τότ' ὁ Ὄλυμπος, καὶ λέγει τοῦ Κισσάβου·
Μή με μαλόνῃς, Κίσσαβε, κονιαροπατημένε!
Ἐγὼ εἶμ' ὁ γέρος Ὄλυμπος, 'ς τὸν κόσμον ξακουσμένος.
Ἔχω σαράντα δυὸ κορφαῖς, ἑξῆντα δυὸ βρυσοῦλαις·
Πᾶσα βρυσὴ καὶ φλάμπουρον, παντοῦ κλαδὶ καὶ κλέφτης·
Καὶ 'ς τὴν ψηλήν μου κορυφὴν ἀετὸς εἶν' καθισμένος,
Καὶ εἰς τὰ νύχια του κρατεῖ κεφαλ' ἀνδρειωμένου·
« Κεφάλι μου, τί ἔκαμες, κ' εἶσαι κριματισμένον; » —
« Φάγε, πουλὶ, τὰ νεάτα μου, φάγε καὶ τὴν ἀνδρειάν μου,
» Νὰ κάμῃς πήχην τὸ φτερὸν, καὶ πιθαμὴν τὸ νύχι.
» 'Σ τὸν Λοῦρον, 'ς τὸ Ξερόμερον ἀρματωλὸς ἐστάθην,
» 'Σ τὰ Χάσια καὶ 'ς τὸν Ὄλυμπον δώδεκα χρόνους κλέφτης·
» Ἑξῆντ' ἀγάδαις σκότωσα, κ' ἔκαψα τὰ χωριά τους·
» Κ' ὅσους 'ς τὸν τόπον ἄφησα καὶ Τούρκους κ' Ἀρβανίταις,
» Εἶναι πολλοὶ, πουλάκι μου, καὶ μετρημὸν δὲν ἔχουν.
» Πλὴν ἦρθε κ' ἡ ἀράδα μου 'ς τὸν πόλεμον νὰ πέσω. »

VII.

LE MONT OLYMPE.

L'Olympe et le Kissavos, ces deux montagnes, se querellent: — l'Olympe alors se tourne et dit au Kissavos : — «Ne dispute point avec moi, ô Kissavos, toi foulé par les pieds des Turks. — Je suis ce vieil Olympe, par le monde si renommé: — j'ai quarante-deux sommets, soixante-deux sources; — et à chaque source sa bannière; à chaque branche d'arbre son Klephte. — Et sur ma (plus) haute cime un aigle s'est perché, — tenant dans sa serre une tête de brave: — « O tête! qu'as-tu fait, pour être (ainsi) traitée?» — «Mange, oiseau, (repais-toi de) ma jeunesse; repais-toi de ma bravoure: — ton aile (en) deviendra (grande) d'une aune, et ta serre d'un empan. — Je fus Armatole à Louros et à Xéroméros; — et douze ans Klephte sur l'Olympe et dans les Khasia; — j'ai tué soixante Agas, et brûlé leurs villages: — pour les autres que j'ai laissés sur la place, Albanais ou Turks, — ils sont (trop) nombreux, oiseau; ils ne se comptent pas. — Mais (à la fin) est aussi venu mon tour de tomber dans le combat.»

LE SONGE DE DIMOS.

ARGUMENT.

Le nom de Dimos, abréviation de celui de Démétrios, est fort commun chez les Grecs; et il y a plusieurs capitaines klephtes de ce nom, comme l'attestent cette chanson et une des suivantes, certainement relatives à deux différents personnages.

Celle-ci a été composée en l'honneur d'un Dimos, qui périt victime de sa fierté et de son audace. Guetté par des Albanais qui avaient probablement reçu de quelque pacha la commission de le tuer en embuscade, il dédaigna de se déguiser, ne voulut prendre aucune précaution pour n'être pas reconnu, et fut tué au moment où il s'y attendait le moins.

Tel est l'évènement auquel cette chanson fait allusion, mais d'une manière implicite et mystérieuse. Les quatre premiers vers sont une espèce de prologue détaché du fond de la pièce, dans lequel le poète s'adresse directement à son personnage, pour l'avertir du péril auquel l'exposent son courage et son orgueil. Le reste est le récit d'un songe de mauvais augure que fait Dimos, et dont il est frappé, comme du pressentiment

de quelque malheur ; malheur qui, dans l'intention du poète, et dans la pensée du lecteur, ne peut être que celui dont il est censé avoir déja été prévenu et menacé, de tomber à l'improviste sous les coups des Albanais.

Malgré ce qu'elle a d'obscur, qui tient peut-être à l'imperfection de l'unique copie que j'aie eue à ma disposition, cette pièce a, dans le tour et dans l'expression, quelque chose de gracieux et de poétique, qui effleure agréablement l'imagination. Je n'ai aucune donnée positive ni sur le pays ni sur l'époque où elle a été composée ; il est seulement très-probable qu'elle appartient à l'une des contrées montagneuses de la Grèce, et n'est pas des plus modernes de ce recueil.



Η'.

ΤΟ ΟΝΕΙΡΟΝ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

Δὲν σ' τό εἶπα, Δῆμο, μιὰ φορὰ, δὲν σ' τό εἶπα τρεῖς καὶ πέντε·
« Χαμήλωσε τὸ πόσι σου· σκέπασε τὰ τσαπράζια·
» Νὰ μὴ τὰ ἰδ' ἡ Ἀρβανιτιὰ, ῥήχνουν καὶ σὲ σκοτόνουν
» Ἀπὸ τ' ἀσήμια τὰ πολλὰ, κ' ἀπὸ τὴν 'περηφάνειαν ; »
Λαλοῦν οἱ κοῦκκοι ςὰ βουνὰ, κ' ἡ πέρδικες ςὰ πλάγια.
Λαλεῖ κ' ἕνα μικρὸν πουλὶ 'σ τοῦ Δήμου τὸ κεφάλι·
Δὲν ἐλαλοῦσε σὰν πουλὶ, οὐδὲ σὰν χελιδόνι,
Μὸν ἐλαλοῦσε κ' ἔλεγεν ἀνθρώπινην λαλίτσαν·
« Δῆμό μου, τ' εἶσαι κίτρινος, καὶ τ' εἶσ' ἀραχνιασμένος ; » —
« Πουλάκι, κ' ἂν μ' ἐρώτησες, νὰ σοῦ τ' ὁμολογήσω·
» Ἔγυρα ν' ἀποκοιμηθῶ, ὕπνον νὰ πάρ' ὀλίγον·
» Καὶ εἶδα εἰς τὸν ὕπνον μου, 'σ τὸν ὕπνον ποῦ κοιμούμουν,
» Εἶδα τὸν οὐρανὸν θολὸν, καὶ τ' ἄστρα ματωμένα,
» Τὸ δαμασκὶ σπαθάκι μου βαμμένον μὲς τὸ αἷμα. »

VIII.

LE SONGE DE DIMOS.

« Ne te l'ai-je pas dit une fois, ô Dimos? Ne te l'ai-je pas dit trois et cinq fois? — Baisse ton turban; couvre tes ornements militaires, — de peur que les Albanais ne t'aperçoivent, ne tirent (sur toi), et ne te tuent, — à cause de tout cet argent, et à cause de ta fierté. —

Les coucous chantent sur les montagnes, les perdrix sur le revers (des montagnes); — et certain petit oiseau — fredonne aussi sur la tête de Dimos. — Mais il ne fredonne pas comme un oiseau, pas comme une hirondelle: — il parle et discourt mignonnement en langue d'homme: — « Pourquoi es-tu pâle, ô Dimos? pourquoi es-tu « tout marri? » — « Petit oiseau, puisque tu me le « demandes, je te le dirai: — je me suis retourné « pour dormir encore un peu, pour prendre (en- « core) un peu de sommeil; — et j'ai vu dans mon « sommeil, dans le somme où j'étais (plongé), — « j'ai vu le ciel trouble, les astres couleur de sang, « — et teint aussi de sang mon sabre de Damas. »

LES DERNIERS ADIEUX DU KLEPHTE.

ARGUMENT.

DANS tout ce que j'ai pu recueillir de la biographie des Klephtes, je n'ai trouvé aucun trait qui puisse s'adapter à la pièce suivante. Peut-être le sujet en est-il purement idéal : l'absence de toute désignation positive de lieux ou de personnes porterait à le soupçonner. Quoi qu'il en soit, pour saisir le motif de la pièce, il faut supposer que deux Klephtes cheminent ensemble par des chemins détournés, et se rendent au lieu écarté où est le rendez-vous convenu de leur bande. Arrivés sur une éminence au pied de laquelle coule une rivière qu'il faut passer à la nage, l'un des deux, par un accident que le poète a laissé dans le vague, est frappé d'une mort soudaine. Les douze vers dont se compose toute la pièce sont les adieux du mourant à son compagnon de voyage, et par l'intermédiaire de celui-ci, à tous ses autres amis absents qu'il ne doit plus revoir.

Il est plus facile de sentir que d'exprimer ce qu'il y a de touchant dans l'ensemble, et de caractéristique

dans les détails de cette petite composition. La fin en est d'une naïveté un peu bizarre, mais tout-à-fait dans le goût populaire des Grecs. En dictant lui-même en quels termes il veut que la nouvelle de sa mort soit annoncée à ses compagnons absents, le pauvre Klephte semble chercher les allusions, les rapprochements, les images à l'aide desquels cette nouvelle frappera le plus l'imagination de ceux à qui elle doit être apprise, et leur causera plus de pitié.

Je regrette de n'avoir rien de positif à dire sur le pays de la Grèce où a été composée cette chanson : il est seulement évident qu'elle appartient aux montagnes; et les expressions les plus locales qui s'y rencontrent, telles que celles de Φλώρας et Τέμβρας, semblent indiquer les montagnes de la Thessalie. Du reste, je n'ai point ouï dire qu'elle fût très-populaire.



4

Θ'.

ΤΕΛΕΥΤΑΙΟΣ ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΤΟΥ ΚΛΕΦΤΗ.

Ῥοβόλα κάτω 'σ τὸν γιαλὸν, κάτω 'σ τὸ περιγιάλι.
Βάλε τὰ χέρια σου κουπιὰ, τὰ στήθη σου τεμόνι,
Καὶ τὸ λιγνόν σου τὸ κορμὶ, βάλε το σὰν καράβι·
Κ' ἂν κάμ' ὁ Θεὸς κ' ἡ Παναγιὰ, νὰ πλέξῃς, νὰ περάσῃς,
Νὰ πᾷς πρὸς τὰ λιμέρια μας, ὁπῶ 'χομεν καβοῦλι,
Ποῦ ψήσαμεν τὰ δυὸ τραγιὰ, τὸν Φλώραν καὶ τὸν Τόμπραν,
Ἂν σ' ἐρωτήσ' ἡ συντροφιὰ τίποτε γιὰ ἐμένα,
Νὰ μὴν εἰπῇς, πῶς χάθηκα, πῶς πέθαν' ὁ καϊμένος,
Μόνον εἰπὲ, πανδρεύθηκα 'σ τὰ ἔρημα τὰ ξένα,
Πῆρα τὴν πλάκα πεθερὰν, τὴν μαύρην γῆν γυναῖκα,
Κι' αὐτὰ τὰ λιανολίθαρα ὅλα γυναικαδέλφια.

IX.

LES DERNIERS ADIEUX DU KLEPHTE.

« Lance-toi là-bas vers le rivage; là-bas, vers la rive : — fais des rames de tes mains, de ta poitrine un gouvernail, — et de ton leste corps fais un navire. — Si Dieu et la Vierge veulent que tu nages (heureusement), que tu gagnes l'autre bord, — que tu arrives à nos quartiers, là où nous tenons conseil, — et où nous fîmes (un jour) rôtir les deux chevreaux Floras et Tombras; — et si (là) nos compagnons te font quelque question à mon sujet, — ne dis pas que j'ai péri, que je suis mort, pauvre infortuné! — Dis seulement que je me suis marié dans les tristes pays étrangers; — que j'ai pris la pierre plate pour belle-mère, — la noire terre pour femme, et les menus cailloux pour beaux-frères. »

4.

LE TOMBEAU DU KLEPHTE.

ARGUMENT.

Le genre de fait sur lequel roule cette chanson est rare dans l'histoire des Klephtes. La plupart des chefs de bande qui ont eu de la renommée ne l'ont acquise qu'à braver des périls perpétuels, et ont péri, par des accidents tragiques, avant le terme de la vieillesse. Celui qui figure dans cette chanson y est représenté accablé d'âge, et au moment d'expirer de sa mort naturelle. Il est entouré de sa famille et de ses braves, auxquels il fait ses adieux, dicte ses dernières volontés, et donne ses instructions sur la manière dont doit être construit son tombeau, pour qu'il s'y trouve bien.

Afin de mieux entendre ce qu'il dit sur ce dernier point, il peut n'être pas inutile d'avoir quelque idée de la manière dont les Grecs construisent leurs tombeaux. Le cercueil en bois dans lequel est placé le corps est découvert, et n'est pas mis en contact avec la terre

environnante. On le dépose dans une espèce de gaîne ou d'encaissement formé par deux longues pierres plates posées sur champ, que l'on recouvre ensuite, d'un bout à l'autre, d'autres pierres plates, en laissant un certain intervalle entre l'espèce de couvercle ou de toit formé par ces dernières, et le cercueil qui est dessous. On jette ensuite sur le tout un monceau de terre.

Cette chanson est, dans son genre, une des plus belles et des plus célèbres. On la chante dans toute la Grèce, avec des variantes qui en attestent la popularité. On sera, je crois, frappé de l'excessive naïveté d'imagination et de la vigueur de courage que respirent les dernières paroles de ce vieux Klephte, emportant dans son tombeau le besoin de guerroyer encore avec les Turks, et l'espoir de s'enivrer encore de l'air des montagnes au retour des printemps.



Ι'.

Ο ΤΑΦΟΣ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλευε, κι' ὁ Δῆμος διατάζει·
« Σύρτε, παιδιά μου, 'ς τὸ νερὸν, ψωμὶ νὰ φάτ' ἀπόψε.
» Καὶ σὺ Λαμπράκη μ' ἀνεψιὲ, κάθου ἐδῶ κοντά μου·
» Νά! τ' ἄρματά μου φόρεσε, νὰ ἦσαι καπετάνος·
» Καὶ σεῖς, παιδιά μου, πάρετε τὸ ἔρημον σπαθί μου,
» Πράσινα κόψετε κλαδιὰ, στρῶστέ μου νὰ καθήσω,
» Καὶ φέρτε τὸν πνευματικὸν νὰ μ' ἐξομολογήσῃ·
» Νὰ τὸν εἰπῶ τὰ κρίματα ὅσα 'χω καμωμένα·
» Τριάντα χρόνι' ἁμαρτωλὸς, κ' εἴκοσι ἔχω κλέφτης·
» Καὶ τώρα μ' ἦρθε θάνατος, καὶ θέλω ν' ἀπαιθάνω.
» Κάμετε τὸ κιβοῦρί μου πλατὺ, ψηλὸν νὰ γένῃ,
» Νὰ στέκ' ὀρθὸς νὰ πολεμῶ, καὶ δίπλα νὰ γεμίζω.
» Κι' ἀπὸ τὸ μέρος τὸ δεξὶ ἀφῆστε παραθύρι,
» Τὰ χελιδόνια νά 'ρχωνται, τὴν ἄνοιξιν νὰ φέρουν,
» Καὶ τ' ἀηδόνια τὸν καλὸν Μάην νὰ μὲ μαθαίνουν. »

X.

LE TOMBEAU DU KLEPHTE.

Le soleil se couchait, et Dimos donnait ses ordres : — « Vous, mes enfants, (allez chercher) de « l'eau, pour votre repas de ce soir ; — toi, Lam- « prakis, mon neveu, assieds-toi là, près de moi : « — tiens ! revêts mes armes, et sois capitaine. — « Et vous autres, mes braves, prenez mon pauvre, « mon cher sabre ; — coupez de verts branchages ; « faites-m'en un lit, pour que je me couche ; — et « allez me querir un confesseur à qui je me con- « fesse, — à qui je dise tous les péchés que j'ai « faits. — Je fus trente ans Armatole, vingt ans « Klephte, — et maintenant ma mort est venue ; « je m'en vais mourir. — Faites mon tombeau, et « faites-le moi large et haut ; — que j'y puisse com- « battre debout, et charger (mon arme étendue) « sur le côté. — Laissez à droite une fenêtre, « pour que les hirondelles viennent m'annoncer « le printemps, — et les rossignols me chanter « le bon mois de mai. »

IOTIS MOURANT.

ARGUMENT.

Il s'agit ici d'un capitaine de Klephtes blessé, qui rend les derniers soupirs, au moment où ses braves, attaqués par les milices albanaises, viennent le chercher pour qu'il se mette à leur tête. Les quatre premiers vers ne sont qu'un prologue où le poète parle en son nom, et comme témoin de ce qu'il va raconter. Le véritable sujet de la pièce est compris dans les neuf vers subséquents, dont les deux derniers doivent être censés et sont, suivant toute apparence, le commencement d'une chanson plus ancienne, que le Klephte mourant chante ou essaie de chanter, comme lui retraçant l'image de tout ce qu'il aima et regrette le plus dans cette vie qui finit pour lui.

Ce Klephte est désigné par le nom d'Iotis, abréviation de celui de Παναγιώτης (Toussaint); et c'est un de ceux sur lesquels je n'ai pu obtenir aucun renseignement certain ni même conjectural. On trouvera, dans la suite de ce recueil, une autre chanson sur un autre Klephte du même nom, mais qui me paraît devoir être un personnage différent de celui-ci.

J'ignore également, et rien n'aide à deviner à quelle partie de la Grèce appartient cette pièce : il est seulement indubitable qu'elle a été composée dans les montagnes, et pour des montagnards. C'est une des plus belles de son genre, et l'une de celles dans le fond et les détails desquelles il y a le plus de sentiment, d'inspiration et d'originalité.



ΙΑ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΙΩΤΗ.

Σηκόνομαι πολὺ ταχυὰ, δύ' ὥραις ὅσον νὰ φέξῃ,
Πέρνω νερὸν καὶ νίβομαι, νερὸν νὰ 'ξαγρυπνήσω.
Τὰ πεύκι' ἀκούω καὶ βροντοῦν, καὶ ταῖς ὀξειαῖς καὶ τρίζουν.
Καὶ τὰ γιατάκια τῶν κλεφτῶν κλαίγουν τὸν καπετάνον.
« Γιά! σήκ' ἀπάνω, Ἰώτη μου, καὶ μὴ βαρεὰ κοιμᾶσαι·
» Μᾶς πλάκωσεν ἡ παγανιὰ, θέλουν νὰ μᾶς βαρέσουν.» —
« Τί νὰ σᾶς 'πῶ, μωρὲ παιδιὰ, καϋμένα παλληκάρια;
» Φαρμακερὸν τὸ λάβωμα, πικρὸν καὶ τὸ μολύβι.
» Τραβᾶτέ με νὰ σηκωθῶ, βάλτε με νὰ καθήσω,
» Καὶ φέρτε μου γλυκὸν κρασὶ νὰ πιῶ, καὶ νὰ μεθύσω,
« Νὰ 'πῶ τραγούδια θλιβερὰ καὶ παραπονεμένα·
» Νὰ ἦμουν ςὰ ψηλὰ βουνὰ, καὶ ςοὺς χονδροὺς τοὺς ἴσκιους,
» Ποῦ 'ναι τὰ στεῖρα πρόβατα, καὶ τὰ παχεὰ κριάρια! »

XI.

IOTIS MOURANT.

Je me lève de très-bonne heure, deux heures avant qu'il fasse clair :— je prends de l'eau pour me laver, de l'eau pour me réveiller ; — j'entends les pins qui murmurent ; j'entends les hêtres qui frémissent, — et les Klephtes pleurent dans leurs gîtes ; (ils pleurent) leur capitaine. —« Or-çà ! lève-toi, Iotis ; ne dors pas si profondément : — la « milice nous a surpris ; elle va tomber sur nous. » — « Que vous dirai-je, mes enfants ? (Que vous « dirai-je,) mes pauvres braves ? — Mortelle est « ma blessure, et cuisante (y est) la balle. — « Tirez-moi (par la main), que je me lève ; met- « tez-moi sur mon séant, — et apportez-moi du « doux vin, que je boive et m'enivre ; — que je « dise des chansons plaintives et lamentables : — « Oh ! que je voudrais être sur les hautes monta- « gnes, parmi les épais ombrages, — où pâturent « les brebis séparées du bélier et les gras mou- « tons ! »

LA NOCE DU FILS DE ZIDROS

ET

LA MORT DE ZIDROS.

ARGUMENT.

De même que Christos Milionis est le premier en date de ceux des chefs de bande des monts Agrapha dont on parle jusqu'à ce jour, Zidros est, parmi ceux du mont Olympe, le plus ancien dont la mémoire soit encore populaire. Il était de la Thessalie septentrionale, peut-être d'Alassona ou des environs. Le canton dont cette ville est le chef-lieu fut celui que Zidros occupa, avec ses pallikares, tantôt comme Klephte soumis, tantôt comme Klephte révolté.

Qu'il ait joué fréquemment ce dernier rôle, sa renommée seule en serait un indice suffisant, et l'on en a pour preuve les traditions populaires qui célèbrent ses victoires sur les milices albanaises des pachas, et attestent que, tant qu'il vécut, il n'y eut, dans le canton d'Alassona, d'autre chef militaire que lui, ni d'autres armes que celles de ses pallikares. Long-temps heureux

et renommé pour sa sagesse autant que pour sa bravoure, il fit néanmoins, je ne sais par quelle imprudence ou quelle fatalité, une fin tragique. Il tomba entre les mains des Turks, qui lui coupèrent la tête.

Il circule encore aujourd'hui, en Thessalie, plusieurs historiettes populaires qui prouvent l'extrême terreur que Zidros avait inspirée aux Albanais. On dit, entre autres choses, que, pour décider ceux-ci à faire un peu meilleure contenance devant le redoutable Klephte, il avait fallu les flatter et doubler leur solde. Quand Zidros fut mort, tout rentra pour eux dans l'ordre ancien, qui n'était déja plus l'ordre accoutumé. Ils se repentirent alors d'avoir été une fois trop braves ou trop heureux, et regrettèrent franchement le bon temps où Zidros faisait trembler les pachas, les agas et eux-mêmes.

Les deux pièces qui suivent sont l'une et l'autre relatives à cet ancien chef de bande. La première est entière : toutefois l'argument et le motif en sont si vagues, qu'après y avoir bien rêvé, l'on ne peut que rester dans le doute de les avoir saisis. Zidros célèbre la noce de son fils (ou de son neveu, suivant une autre leçon), et conformément à l'usage des villages et des campagnes de la Grèce, les parents et les amis par lui conviés arrivent, amenant avec eux, en présent pour les mariés, des agneaux, des brebis, des béliers vivants, que chacun a parés de son mieux de rubans, de bouquets et de grelots. Le seul individu que Zidros ait oublié ou refusé d'inviter est un jeune pallikare, nommé Lapas, qu'il a

élevé comme fils adoptif, ou, selon l'expression plus tendre du Rhapsode, comme *le fils de son ame.* L'intention la moins vague ou la plus plausible que je puisse supposer au poète, est de célébrer la générosité, la courtoisie délicate du pauvre Lapas, qui, malgré l'affront qu'il peut imaginer qu'on lui a fait en ne l'invitant pas à la noce de son frère adoptif, y vient avec un présent plus gracieux et plus rare que ceux des autres conviés, avec un présent qui, en marquant plus d'envie de plaire, semble marquer aussi plus de tendresse.

Quant au fragment de quatre vers placé à la suite de la chanson, c'est le commencement d'une autre pièce sur la capture et la mort de Zidros, qui, complète, serait probablement plus claire et plus intéressante que la précédente. Le dernier trait du fragment, celui qui en indique le sujet, est censé correspondre à un cinquième vers, dont j'ai donné le sens dans la traduction, sans en pouvoir donner le texte.

Il y a tout lieu de croire que ces deux chansons, de même que toutes celles relatives à Zidros, ont été composées en Thessalie. On les chante peu maintenant dans les villages; mais celle sur la noce du fils de Zidros est encore une des chansons favorites des bergers du Pinde.



ΙΒ'.

ΓΑΜΟΣ ΤΟΥ ΥΙΟΥ ΤΟΥ ΖΙΔΡΟΥ.

Ὁ Ζίδρος κάμνει τὴν χαρὰν, χαρὰν γιὰ τὸν υἱόν του·
Ἐκάλεσε τὴν κλεφτουριὰν, τὰ δώδεκα πρωτάτα.
Τὸν Λάπαν δὲν ἐκάλεσε, τὸ μαῦρον ψυχοπαῖδι.
Κ' ὅλοι πηγαίνουν κέρασμα κριάρια μὲ κουδούνια·
Κ' ὁ Λάπας πάγ' ἀκάλεστος μὲ ζωντανὸν ἀλάφι,
'Σ τ' ἀσῆμι καὶ 'σ τὸ μάλαμα καὶ 'σ τὸ μαργαριτάρι.
Κάνένας δὲν τὸν λόγιασεν ἀπὸ τοὺς καλεστάδαις·
Ἡ Ζίδραινα τὸν λόγιασεν ἀπὸ τὸ παραθύρι,
Πάλε ἡ μαύρη Ζίδραινα, ἡ μαύρη παραμάννα·
« Καλῶς τὸν Λάπαν πώ 'ρχεται μ' ἀλάφι στολισμένον!
» Στρῶστε τοῦ Λάπα ςὸν ὀντᾶν, τοῦ Τρίτσα ςὴν κρεββάταν,
» Στρῶστε καὶ τῶν παλληκαριῶν ἀπ' ὅλα τὰ πρωτάτα. »

XII.

LA NOCE DU FILS DE ZIDROS.

Zidros fête la noce, la noce de son fils : — il a invité la klephterie, les douze primautés ; — et n'a point invité Lapas, le pauvre enfant de son ame. Tous (les conviés) amènent en présent des béliers avec des grelots ; — et Lapas non convié arrive avec un cerf vivant, — (un cerf harnaché) en argent, en or et en perles. — Nul des conviés ne prend garde à Lapas ; — mais la femme de Zidros l'observe de la fenêtre, — la pauvre femme, sa pauvre seconde mère : « Oh ! bien venu soit Lapas avec son cerf harnaché ! — (Vite) un tapis pour Lapas, dans la chambre, et un autre dans le kiosk, pour Tritza ! — des tapis pour les braves de toutes les primautés ! »

ΙΓ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΖΙΔΡΟΥ.

Ἕνα πουλάκι κάθησε 'σ τοῦ Ζίδρου τὸ κεφάλι.
Δὲν ἐλαλοῦσε σὰν πουλὶ, σὰν ὅλα τὰ πουλάκια,
Μὸν ἐλαλοῦσε κ' ἔλεγεν, ἀνθρωπινὰ μιλοῦσε·
Ζίδρο μ' ἐσ' ἤσουν φρόνιμος ἀπ' ὅλα τὰ πρωτάτα.

. . . .

XIII.

LA MORT DE ZIDROS.

Un petit oiseau s'est posé sur la tête de Zidros; — il parle, non comme un oiseau, non comme tous les oiseaux; — il parle et converse en langue d'homme : « O Zidros, tu étais (prudent), le plus prudent des douze primautés, — et cependant tu t'es laissé prendre; tes ennemis t'ont pris. » —

. . . .

ZACHARIAS

ET

NANNOS.

ARGUMENT.

On ne connaissait guère, en Morée, que trois ou quatre familles de Klephtes. La plus puissante était celle des Kolokotronis, et celle de Zacharias la plus ancienne. Le chef de bande qui a rendu ce dernier nom fameux vivait vers le milieu du dernier siècle; toutes les traditions qui lui sont relatives lui attribuent au plus haut degré les qualités indispensables pour faire un Klephte de renom, une bravoure sans égale, une extrême sagacité d'esprit: une vigueur et une souplesse de corps extraordinaires, et une vitesse incroyable à la course. Elles célèbrent de plus la générosité de son caractère, son humanité et ses ménagements pour les Grecs, surtout pour ceux qui étaient opprimés et pauvres.

C'est sur ce chef de bande qu'a été faite la première des deux chansons qui suivent, bien que son nom ne

s'y trouve pas : mais ce n'est pas là qu'il faut chercher des preuves de l'humanité par laquelle on dit qu'il se distingua. En effet, la pièce n'est qu'un brusque monologue où Zacharias rappelle, avec une ironie brutale, la cruauté et les insultes par lesquelles il s'est vengé d'un papas de Saint-Pierre dont il avait à se plaindre.

Que Zacharias, quelque humain qu'il pût être en d'autres cas, ait fait ce qui est dit dans la chanson, cela se peut; cela est même probable; car la tradition rapporte que le papas maltraité était Proestos du canton de Saint-Pierre, ennemi personnel et acharné de Zacharias, auquel il avait suscité beaucoup de traverses, et dont il avait fait périr plusieurs parents. Mais il faut du moins mettre sur le compte du poète la terrible ironie qui règne dans la pièce, et qui en fait le caractère.

Cette chanson composée dans la Morée, y est encore aujourd'hui célèbre et populaire. Il semblerait que les chansons klephtiques étant peu communes dans cette partie de la Grèce, il y a moins de chances pour que celles qui y sont une fois en vogue y tombent en oubli.

Quant à la chanson de Nannos, le sujet, sans en être aussi odieux que celui de la précédente, est néanmoins de ceux qui n'ont pas été pris dans les côtés nobles et poétiques de la vie des chefs de bande. Le trait de galanterie par lequel elle se termine est ce qu'elle offre de plus singulier et de plus opposé à ce que j'ai dit ailleurs du caractère et de la conduite des Klephtes

envers les femmes. La pièce semble avoir été composée en Macédoine, à en juger par le nom de Nannos donné au capitaine qui y figure. En effet, ce nom de Νάννος est une abréviation mignarde de celui de Ἰάννης, Jean, abréviation particulière à la Macédoine transaxienne.



ΙΔ'.

ΤΟΥ ΖΑΧΑΡΙΑ.

Τ' εἶν' τὸ κακὸν ποῦ γένεται τοῦτο τὸ καλοκαῖρι;
Τρία χωριὰ μᾶς κλαίονται, τρία κεφαλοχώρια.
Μᾶς κλαίεται κ' ἕνας παπᾶς ἀπὸ τὸν Ἅγιον Πέτρον.
Τί τὤκαμα τοῦ κερατᾶ, καὶ κλαίετ' ἀπ' ἐμένα,
Μήνα τὰ βόδια τ' ἔσφαξα; μήνα τὰ πρόβατά του;
Τὴν μιάν του νύμφην φίλησα, ταῖς δυό του θυγατέραις·
Τό 'να παιδί του σκότωσα, τ' ἄλλο τὸ πῆρα σκλάβον,
Καὶ πεντακόσια δυὸ φλωριὰ ἐξαγορὰν τοῦ πῆρα.
Ὅλα λουφὲν τὰ μοίρασα, λουφὲν 'σ τὰ παλληκάρια·
Κ' ἀτός μου δὲν ἐκράτησα τίποτε γιὰ ἐμένα.

XIV.

ZACHARIAS.

«Quel est (donc) le malheur qui est arrivé cet été? — Trois villages se plaignent de nous, trois chefs-lieux de canton; — et un papas aussi se plaint de nous, un papas de Saint-Pierre. — Que lui ai-je fait au bélître pour se plaindre (ainsi) de moi? — Ai-je égorgé ses bœufs ou ses moutons? — J'ai donné un baiser à sa bru et à ses deux filles; — j'ai tué l'un de ses fils; l'autre, je l'ai fait prisonnier; — et pour sa rançon, j'ai pris cinq cent deux pièces d'or, — que j'ai toutes distribuées en solde, en solde à mes braves, — sans en rien garder pour moi-même.»

ΙΕ'.

ΤΟ ΜΑΘΗΜΑ ΤΟΥ ΝΑΝΝΟΥ.

Ἐϐγῆκ' ὁ Νάννος 'σ τὰ βουνὰ, ψηλὰ 'σ τὰ κορφοϐούνια,
Κλεφτόπουλα ἐμάζονε, παιδιὰ καὶ παλληκάρια.
Τὰ μάζωξε, τὰ σύναξε, τά 'καμε τρεῖς χιλιάδαις,
Κι' ὁλημερὶς τὰ δίδαχνε, ὁλονυκτὶς τὰ λέγει·
« Ἀκοῦστε, παλληκάριά μου, κ' ἐσεῖς, παιδιὰ δικά μου,
» Δὲν θέλω κλέφταις γιὰ τραγιὰ, κλέφταις γιὰ τὰ κριάρια·
» Μὸν θέλω κλέφταις γιὰ σπαθὶ, κλέφταις γιὰ τὸ τουφέκι.
» Τριῶν 'μερῶν περπατησιὰν νὰ πάρωμεν μιὰν νύχτα,
» Νὰ πᾶμε, νὰ πατήσωμε τῆς Νικολοῦς τὰ σπήτια,
» Ὁπῶ 'χει τ' ἄσπρα τὰ πολλὰ, καὶ τ' ἀσημένια πιάτα. » —
« Καλῶς τὸν Ἰάννην πώ 'ρχεται! καλῶς τὰ παλληκάρια! » —
« Παράδαις θέλουν τὰ παιδιὰ, φλωριὰ τὰ παλληκάρια,
» Κι' ἀτός μου θέλω τὴν κυρὰν

XV.

LA LEÇON DE NANNOS.

NANNOS est allé aux montagnes, sur les hautes crêtes des montagnes; — il rassemble des Klephtes, des jeunes garçons et des braves: — il en rassemble, il en réunit, il en trouve trois mille, — et tout le jour il leur fait la leçon, toute la nuit il leur dit: — «Écoutez, mes braves, et vous, « mes enfants: — je ne veux point de Klephtes à « chevreaux, de Klephtes à moutons; je veux des « Klephtes à sabre, des Klephtes à mousquet. — « Une marche de trois jours, faisons-la en une « nuit. — Allons surprendre la maison de cette dame « Nikolo, qui a tant d'espèces et de la vaisselle « d'argent. » — « Bien venu soit Nannos! (dira-t-elle), « et bien venus soient ses braves! » — Et les braves « auront les pièces d'or; les jeunes garçons au« ront les paras; — et moi, je veux la dame. »

LETTRE DES KLEPHTES DU VALTOS.

ARGUMENT.

Il manque à cette chanson quelques vers de la fin, et la poésie n'en a rien de saillant. Elle n'en est pas moins très-populaire, et curieuse pour l'histoire des Armatoles et des Klephtes. L'évènement auquel elle a rapport s'est passé en Acarnanie, à une époque que je ne puis préciser, mais qui ne remonte pas au-delà du milieu du dernier siècle. Beaucoup d'Armatoles de cette province, persécutés par suite de quelque intrigue turque, se virent obligés d'abandonner leurs postes, qui furent peut-être donnés à des Albanais, et de se retirer, en Klephtes, dans les montagnes. Forts de leur nombre, ils se réunirent pour faire un coup d'audace. Ils adressèrent à l'archevêque de l'Arta et aux autorités civiles du pays une sommation menaçante de satisfaire à un certain nombre de demandes. Il n'y en a qu'une d'énoncée dans la partie de la chanson que je donne; mais c'est la plus importante et la plus remarquable de toutes. Ils exigent d'être rétablis dans leurs postes d'Ar-

6

matoles, comme on exige la restitution d'une propriété ou d'un privilége dont la légitimité est reconnue. C'est un indice de plus, parmi tant d'autres, pour faire voir que les Grecs considéraient le droit de porter les armes en qualité d'Armatoles, et de faire eux-mêmes la police de leurs cantons respectifs, comme un droit assuré par des conventions, et dont la violation ne pouvait être qu'un coup de force.

La chanson a été composée en Acarnanie; c'est une de celles que l'on chante en dansant, comme l'indique suffisamment le mètre particulier dans lequel elle est écrite.



6.

ΙϚʹ.

ΓΡΑΦΗ ΤΩΝ ΚΛΕΦΤΩΝ ΤΟΥ ΒΑΛΤΟΥ.

Κάτω 'ς τοῦ Βάλτου τὰ χωριὰ,
Ξηρόμερον καὶ Ἄγραφα,
Καὶ 'ς τὰ πέντε βιλαέτια,
(Ἔβγατε νὰ ἰδῆτ' ἀδέρφια!)
Ἐκ' εἶν' οἱ κλέφτες οἱ πολλοὶ,
Ὅλ' ἐνδυμένοι 'ς τὸ φλωρί.
Κάθονται, καὶ τρῶν, καὶ πίνουν,
Καὶ τὴν Ἄρταν φοβερίζουν.
Πιάνουν καὶ γράφουν μιὰ γραφὴ,
Χέζουν τὰ γένεια τοῦ Κατῆ·
Γράφουνε καὶ 'ς τὸ Κομπότι,
Προσκυνοῦν καὶ τὸν Δεσπότη·
« Συλλογισθῆτέ το καλὰ,
» Ὅτι σᾶς καῖμε τὰ χωριά·
» Γλίγωρα τ' ἀρματωλῆκι,
» Ὅτ' ἐρχόμεστε σὰν λύκοι. »

XVI.

LETTRE DES KLEPHTES DU VALTOS.

Sortez, mes frères; venez voir,—là-bas, dans les villages du Valtos,— à Xéromeron, à Agrapha,— et dans les cinq districts,—(venez voir) des Klephtes en grand nombre,— tous vêtus d'or. —Ils sont assis, mangent, boivent,— et jettent l'alarme dans l'Arta.—Ils se mettent à écrire une lettre, — (où) ils insultent la barbe du Cadi. — Ils écrivent aussi à Komboti;—et saluent pareillement l'archevêque : —« Pensez-y bien;— ou nous brûlons vos villages.—Vite l'Armatolike;— ou nous venons comme des lions. »

INSCRIPTION DU SABRE DE KONTOGHIANNIS,

ET

FRAGMENT SUR KONTOGHIANNIS.

ARGUMENT.

Kontoghiannis, l'un des chefs de bande renommés de la seconde moitié du dernier siècle, eut, comme Armatole ou Klephte soumis, sa station à Néopatras, et comme Klephte révolté, dans les montagnes qui forment l'extrémité orientale de la grande chaîne par laquelle est enclos, au midi, le bassin de la Thessalie. Je n'ai pu me procurer sur lui des renseignements suffisants pour expliquer sa renommée. Il y a lieu de conjecturer, mais je ne puis l'affirmer, qu'à l'exemple d'Androutzos et de Kolokotronis, il prit part au mouvement patriotique de la Morée en 1770.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce qui est constaté relativement à Kontoghiannis, c'est que sa famille

figurait en Grèce parmi celles qui, tantôt en guerre, tantôt en paix avec l'autorité turque, se maintinrent toujours dans une sorte d'indépendance. C'était une de ces familles où le titre d'Armatole ou de chef de bande se transmettait de père en fils, avec un sabre qui en était à la fois l'arme et la décoration distinctive, et formait la plus noble pièce de l'héritage paternel. Les deux Kontoghiannis, deux des braves qui combattent aujourd'hui pour l'affranchissement de la Grèce, sont les descendants de celui des capitaines de ce nom dont il s'agit ici.

Des deux morceaux qui suivent, le premier, bien que le plus court, est le seul entier. C'est l'inscription ou la devise gravée sur le sabre héréditaire des capitaines de la famille des Kontoghiannis, et non proprement une chanson klephtique, ni même quelque chose qui soit bien exactement dans le langage et le style de ces chansons. Toutefois cette inscription a un rapport si direct avec les idées et les aventures des Klephtes, que je n'ai pas hésité à l'admettre, dans ce recueil, parmi les pièces klephtiques.

Les quatre vers subséquents sont le prologue d'une chanson dont le sujet doit être une victoire remportée par Kontoghiannis sur la milice de quelque pacha, dans les montagnes de Goura, entre le golfe de Volos et l'embouchure du Sperchius. C'est du moins à des pièces de ce genre qu'appartiennent plus particulièrement les prologues de la forme de celui-ci.

ΙΖʹ.

ΕΠΙΓΡΑΦΗ ΤΟΥ ΣΠΑΘΙΟΥ ΚΟΝΤΟΙΑΝΝΗ.

Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ' ἐλεύθερος 'σ τὸν κόσμον ζῇ,
Δόξα, τιμὴ, ζωή του,
Εἶν' μόνον τὸ σπαθί του.

XVII.

INSCRIPTION DU SABRE DE KONTOGHIANNIS.

A celui qui ne craint point les tyrans, — qui vit libre dans le monde, — et dont la gloire et l'honneur sont la vie, — à celui-là seul appartient ce sabre.

ΙΗʹ.

ΚΟΜΜΑΤΙΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ.

Τ' ἔχουν τῆς Γούρας τὰ βουνὰ, καὶ στέκουν μαραμμένα;
Μήνα χαλάζι τὰ χτυπᾷ; μήνα βαρὺς χειμῶνας;
Κ' οὐδὲ χαλάζι τὰ χτυπᾷ, κ' οὐδὲ βαρὺς χειμῶνας·
Ὁ Κοντογιάννης πολεμᾷ, χειμῶνα, καλοκαῖρι.
. . . .

XVIII.

FRAGMENT SUR LE MÊME.

Qu'ont les montagnes de Goura pour être tristes? — Est-ce la grêle qui les frappe? est-ce le rude hiver? — Ce n'est point la grêle qui les frappe; ce n'est point le rude hiver: — C'est Kontoghiannis, qui combat hiver (comme) été.— ....

KITZOS ET SA MÈRE.

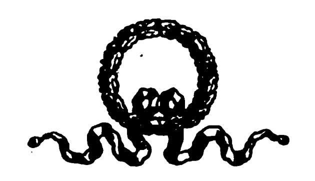
ARGUMENT.

Voici une chanson qui roule sur une aventure singulière, célèbre parmi les traditions populaires dont se compose l'histoire des Klephtes. Kitzos (suivant une autre leçon, Christos), le héros de cette aventure, m'est totalement inconnu d'ailleurs. Quant au lieu de la scène, la dénomination de *Klephtochoria*, *villages des Klephtes*, qui se rencontre dans la pièce, peut désigner également ou une partie des montagnes de la Thessalie, ou le voisinage du mont Œta, dans la Phocide; mais je trouve plus de vraisemblance à l'appliquer à cette dernière localité. Dans la supposition qu'elle y convienne mieux en effet, cette chanson aurait été composée dans la même contrée que celle sur Androutzos, qui la suit immédiatement; ce qui expliquerait mieux qu'autre chose les ressemblances d'images et de style qui existent entre les deux pièces.

J'ai eu de celle-ci trois différentes copies qui, avec des variantes remarquables, avaient néanmoins cela de commun, qu'il y manquait également les quatre derniers vers. Dans une pièce si courte, c'est une grande

lacune, et une lacune qui ne pouvait tomber plus mal; car, sans ces quatre vers qu'elle comprend, il n'y a, dans tout ce qui précède, ni sens, ni caractère. Heureusement j'ai pu donner, dans la traduction, la substance de ces vers, d'après les indications d'un Grec qui se rappelait la particularité qu'ils expriment, bien qu'il n'en pût dire exactement les termes.

Cette chanson, d'un tour de composition vif et hardi, est plus ou moins populaire dans presque toute la Grèce, et n'est pas inconnue à Constantinople même, où de hautes et belles dames phanariotes daignaient, dit-on, prendre plaisir à l'entendre, chaque fois qu'elles avaient l'occasion de se la faire chanter par des passagers, des mendiants ou des aveugles.



7

ΙΘʹ.

Ο ΚΙΤΣΟΣ ΚΑΙ Η ΜΗΤΕΡΑ ΤΟΥ.

Τοῦ Κίτσ' ἡ μάννα κάθονταν 'σ τὴν ἄκρην 'σ τὸ ποτάμι·
Μὲ τὸ ποτάμι μάλονε, καὶ τὸ πετροβολοῦσε·
« Ποτάμι, ὀλιγόστεψε, ποτάμι στρέψ' ὀπίσω,
» Νὰ ἀπεράσ' ἀντίπερα, πέρα 'σ τὰ κλεφτοχώρια,
» Ὅπ' ἔχουν κλέφτες σύνοδον, ὅπ' ἔχουν τὰ λιμέρια. » —
Τὸν Κίτσον τὸν ἐπιάσανε, πάνε νὰ τὸν κρεμάσουν·
Χίλιοι τὸν πάγουν ἐμπροστὰ, καὶ δυὸ χιλιάδες 'πίσω,
Κ' ὀλοξοπίσω πήγαινεν, ἡ μαύρη του μαννούλα·
Μυριολογοῦσε κ' ἔλεγε, μυριολογᾷ καὶ λέγει·
« Κίτσο, ποῦ εἶναι τ' ἄρματα, τὰ ἔρημα τσαπράζια; » —
« Μάννα λωλὴ, μάννα τρελὴ, μάννα ξεμυαλισμένη,
» Δὲν κλαῖς τὰ μαῦρα νεάτα μου, καὶ τὴν παλληκαριάν μου,
» Μὸν κλαῖς, τά 'ρημα τ' ἄρματα, τὰ ἔρημα τσαπράζια! »--

. . . .

XIX.

KITZOS ET SA MÈRE.

La mère de Kitzos est arrêtée au bord du fleuve ; — elle querelle le fleuve et lui lance des pierres :— « O fleuve, fais-toi petit ; ô fleuve, retourne en arrière, pour que je passe à l'autre rive, à l'autre rive, aux villages des Klephtes,— (là) où les Klephtes ont leur rendez-vous, où ils ont leurs quartiers. » —(Les Turks) avaient pris Kitzos, et le menaient pendre. — Mille marchaient devant, deux mille derrière; et la dernière, la toute dernière venait sa triste mère, — qui se lamentait et disait, qui se lamente et dit : — « O mon Kitzos, où sont tes armes, tes pauvres plaques (d'argent)?»—« O ma folle de mère, mère insensée, mère écervelée, — tu ne pleures point mes pauvres beaux jours, (tu ne pleures point) ma bravoure?— Tu ne pleures que mes armes, que mes pauvres plaques (d'argent) ! » — Comme il parle, comme il achève de parler, sa mère s'approche de lui : — elle tire un couteau, coupe la corde qui lui liait les bras. — Kitzos se jette sur le Turk le plus voisin, lui arrache son sabre,—s'échappe de côté, et gagne, en courant, les montagnes, la cime des montagnes.

ANDRIKOS

ARGUMENT.

ANDRIKOS, beaucoup plus généralement connu sous le nom d'Androutzos que je lui conserverai dans cette notice, est, sans exception, de tous les capitaines de Klephtes, celui qui a laissé le plus de renommée, et la plus belle renommée. On aurait, je crois, de la peine à trouver un Grec qui ne connaisse pas ce nom d'Androutzos, et ne soit accoutumé à le prononcer avec une admiration mêlée de respect et d'intérêt. On en trouverait peu qui ne sachent qu'Androutzos combattit pour l'indépendance de la Grèce, à une époque où la Grèce n'avait pas encore la conscience de sa force. Ceux même qui pourraient ne rien savoir de ses exploits, n'ignorent pas du moins qu'il est le père d'Odyssée, de ce héros à qui la Grèce nouvelle a confié la garde des Thermopyles, et à ce titre seul, doivent des hommages à sa mémoire.

Ce n'est que d'après des traditions peu précises et très-incomplètes, que je me hasarde à dire ici quelque chose de la vie de ce brave capitaine; mais cette notice suggérera peut-être à quelque Grec, ami de la gloire

de son pays, l'idée d'en donner une plus détaillée et plus exacte; et dès-lors celle-ci n'aura pas été inutile.

Androutzos était de Livadie, d'une ancienne famille de Klephtes ou d'Armatoles, et reçut de bonne heure le titre de chef de l'Armatolike de cette province. Il lui arriva ce qui arrivait infailliblement à tous les capitaines de milices grecques, qui portaient dans l'exercice de leurs fonctions de la fierté personnelle ou nationale; il devint suspect à l'autorité turque, et fut, à ce qu'il paraît, réduit à vivre en Klephte, dans les montagnes.

J'ignore s'il menait encore cette vie de guerre, ou s'il était rentré dans la possession de son Armatolike en 1770, lorsque la Morée tenta de se soulever contre la Porte. Ce qui est certain, c'est que dès l'instant où il entendit parler du mouvement en faveur de l'indépendance qui éclata à cette époque dans le Magne, tout son cœur et tous ses projets se tournèrent de ce côté.

Il conviendrait peut-être d'entrer ici dans quelques détails sur cette insurrection de la Morée, dont les suites furent si déplorables; mais, faute d'espace, je dois me borner à en retracer sommairement les circonstances capitales.

Au mois de mars 1770, une flotte russe portant des troupes de débarquement parut devant les côtes du Magne, où elle était attendue par des chefs du pays, qui devaient agir de concert avec elle. Les Russes débarquèrent sans obstacle. Les Maniotes qui espéraient un secours de cinq ou six mille hommes, furent consternés de n'en voir descendre que six ou sept cents;

et ceux-ci, de leur côté, ne furent pas peu surpris de trouver les préparatifs et les moyens des Grecs fort au-dessous de ce à quoi ils s'attendaient. L'agent principal de cette intrigue avait trompé les deux partis, en exagérant à chacun les forces que l'autre était disposé à mettre en avant, pour sa part, dans l'entreprise commune.

Toutefois il était trop tard pour reculer, et l'on se mit en mouvement. On forma deux petits corps d'armée mi-partis de Russes et de Grecs, dont l'un s'avança dans l'intérieur du pays, et l'autre le long de la côte occidentale de la Morée, pour soulever la population et s'emparer des places fortes dans ces deux directions.

Le corps d'insurgés qui s'était avancé dans l'intérieur du pays, s'empara d'abord de Calamata, puis de Misitra, et vint mettre le siége devant Tripolitza. Celui qui côtoyait la mer, commença ses opérations par le siége de Coron qu'il ne put prendre; mais il s'empara du port et des deux châteaux de Navarin, et se porta de là sur Modon pour l'assiéger.

La nouvelle du débarquement des Russes sur les côtes du Magne, et de leur jonction à des corps de Grecs insurgés, répandue en un instant dans toute la Grèce, y causa la plus grande agitation. Plusieurs villes étaient sur le point de se soulever, et n'attendaient pour cela que l'assurance d'être soutenues par les Russes, ou seulement des nouvelles plus positives de leurs succès.

Quelques capitaines de Klephtes du nord de la péninsule et des provinces voisines, accoururent sans plus

ample information, au secours des insurgés. Androutzos partit de Livadie, avec tous ses Pallikares, et beaucoup d'autres braves qu'il avait levés exprès pour cette expédition, et prit en toute hâte le chemin du Magne. Les uns disent qu'il était à la tête de cinq cents hommes; d'autres ne lui en donnent que deux cents: on peut croire qu'il en avait environ trois cents.

Avec cette petite armée, Androutzos franchit rapidement l'isthme de Corinthe, traversa sans obstacle tout le nord de la Morée et arriva dans le Magne, impatient de joindre l'armée russo-grecque. Il arrivait trop tard; il n'y avait déja plus d'armée russo-grecque. Effrayés de la marche des Albanais qui accouraient à grandes journées, mécontents du peu de succès de leurs opérations militaires, dégoûtés du peu de progrès de l'insurrection, les Russes venaient de remonter sur leur flotte. Ceux d'entre les Grecs qui s'étaient le plus compromis pour eux les avaient suivis; les autres avaient jeté bas leurs armes, et se cachaient dans les montagnes.

Une seule chose pouvait distraire Androutzos de la douleur qu'il éprouva de trouver perdue la cause qu'il venait servir, c'était l'imminence du péril où il se trouvait engagé. Des milliers d'Albanais et de Turks venaient de passer l'isthme de Corinthe, et se précipitaient sur la Morée, massacrant partout les Grecs sans distinction d'âge, de sexe ou de conduite. C'était à travers cette armée de brigands furieux qu'il fallait qu'Androutzos regagnât la Livadie.

Il exhorta ses braves à faire bonne contenance, les

assura qu'il les tirerait de ce péril, et commença sa retraite. Arrivé à Tripolitza, il se présenta devant le Pacha, auquel il demanda un sauf-conduit pour lui et les siens. Le Pacha le rassura, et eut l'air de lui accorder tout ce qu'il voulait; mais il avait déja pris ses mesures pour que ni Androutzos, ni un seul de ceux qui le suivaient, ne sortissent vivants de la Morée.

Sans se fier à la parole du Pacha, et toujours sur ses gardes, Androutzos continua sa retraite, harcelé de temps à autre par des détachements d'Albanais et de Turks qui n'avaient cependant ni la force, ni le courage de l'arrêter. Ce ne fut qu'après s'être déja engagé dans l'isthme qu'il connut au juste l'étendue de son danger et toute la fraude du Pacha. Huit ou dix mille hommes, tant infanterie que cavalerie, élite de l'ennemi, l'attendaient dans une position inattaquable. Sans lui laisser le temps de délibérer sur sa position, ils fondirent impétueusement sur lui, comme certains de l'exterminer. Androutzos recula avec une feinte précipitation, jusqu'à ce qu'il eut trouvé une position avantageuse : là il fit brusquement volte-face, fondit à son tour sur l'ennemi, qui, ne s'attendant pas à être attaqué par ceux qu'il poursuivait, fut battu de manière à devenir désormais plus circonspect dans sa marche.

Après cette victoire, Androutzos se dirigea à l'ouest, le long du golfe de Lépante, avec le projet de gagner Patras ou quelque autre place maritime, et de s'y embarquer de gré ou de force, sur les navires des îles Ioniennes qu'il ne pouvait manquer d'y rencontrer. Les Turks

continuèrent à le poursuivre avec plus de précaution, mais non moins d'acharnement qu'auparavant, de sorte que sa marche ne fut plus dès-lors qu'un long combat. La nuit comme le jour, il lui fallait être debout, et donner à ses braves l'exemple de lutter contre la fatigue, contre le besoin de sommeil et contre la faim, n'ayant de vivres que le peu qu'il en pouvait, de temps à autre, disputer ou enlever à l'ennemi.

Il y avait déja huit ou dix jours qu'Androutzos et les siens étaient dans cet état de détresse toujours croissante, marchant sans bien savoir où ils pourraient aller, combattant sans pouvoir prétendre à rien de plus qu'à n'être pas entamés par l'ennemi, lorsqu'ils arrivèrent dans le voisinage de Vostitza, ville maritime située sur le golfe de Lépante, quelques milles à l'est de Patras. Là leurs forces parurent totalement épuisées; et tous, à l'exception d'un seul, se résignaient déja dans leurs cœurs à la dure nécessité de tomber au pouvoir de l'ennemi. S'apercevant de leur abattement, ce dernier redoubla de célérité et de résolution dans ses mouvements, et finit par les envelopper de manière à ce qu'ils ne pouvaient plus faire un pas qu'en lui passant sur le corps.

Cette position n'était point au-dessus du courage d'Androutzos : il y parut tout ce qu'il était. A force d'exhortations et d'intrépidité, il ranima dans le cœur des siens l'espoir d'échapper et le désir de vaincre. Assailli, pendant trois jours et trois nuits consécutifs, par les Turks, il repoussa toutes leurs attaques, et le matin

du 4e jour, avant que ceux-ci eussent pris parti sur ce qui leur restait à tenter pour venir à bout d'Androutzos, Androutzos fondit sur eux, avec toute la vigueur que lui donnait à lui et aux siens la résolution de rester sur la place, ou de passer à travers l'ennemi. Les Turks résistèrent bravement à cette attaque bien qu'imprévue, et le combat fut opiniâtre et sanglant. Androutzos y perdît le quart de sa petite armée ; mais enfin l'ennemi prit la fuite, laissant sur le champ de bataille plus de trois mille morts, et la plus grande partie de ses bagages et de ses provisions.

Dans tout ce butin, Androutzos et ses braves ne cherchèrent et ne prirent que des vivres ; il y avait trois jours qu'aucun d'eux n'avait mangé, et plusieurs étaient tombés de faim, dans la bataille, plutôt que sous les coups des Turks.

Androutzos victorieux restait le maître de continuer sa marche vers Patras, ou de se porter sur-le-champ à Vostitza. Ce dernier parti était le plus aisé et le plus sûr : il le prit, et se jeta dans cette dernière ville. Il y trouva des navires de Zante, de Corfou et d'autres villes de la côte, sur lesquels il s'embarqua avec ce qui lui restait de ses Pallikares. Ce fut ainsi qu'il échappa à l'armée qui avait reçu la consigne de l'exterminer, qui en avait pris l'engagement, et semblait être vingt fois plus forte qu'il ne fallait pour le tenir. Cette retraite, unique peut-être en son genre dans l'histoire des exploits de guerre, et dont je regrette vivement de n'avoir pu, faute de détails précis, qu'indiquer, en termes

vagues, les deux ou trois circonstances principales, fit grand bruit dans toute la Grèce. Le brave sous lequel elle s'était exécutée fut proclamé, d'une voix unanime, le premier des braves; et ce n'est, je crois, que depuis un trait si hardi, que d'autres Klephtes ont fait des choses qui y ressemblent, et dont j'aurai ailleurs l'occasion de citer quelques-unes. Il est peut-être assez piquant de remarquer que tout ce qu'il y eut de glorieux dans cette expédition de Morée, expédition entreprise à grands frais, et dans une grande vue, par une grande souveraine, expédition dirigée par des hommes habiles et avides de gloire, fut l'œuvre d'un chef de bande, jusque-là peu connu dans la Grèce même, d'un homme sur lequel personne n'avait compté, et dont il n'est pas dit un mot dans les histoires les plus détaillées de cette même expédition.

Au sortir de la Morée, Androutzos se réfugia à Préveza, l'une des quatre villes de l'Épire qui étaient alors, comme on sait, sous la protection de la république de Venise. La paix de Kaïnardgi, conclue en 1774, et dans laquelle la Russie avait fait insérer un article d'amnistie pour tous les Grecs qui, dans la guerre, avaient pris parti pour elle, lui permettait de retourner en Livadie; et il y retourna, en effet, mais sans que je puisse dire précisément à quelle époque. On juge bien que si, avant l'expédition de Morée, il était déja suspect au gouvernement turk, il dut le devenir bien davantage par le fait de cette expédition, et par la renommée qu'il y avait acquise. Il est probable qu'il fut obligé plus d'une

fois de se réfugier dans les montagnes; mais quelques années se passèrent sans qu'il fît parler de lui. Ce n'était plus que dans de grandes occasions qu'il pouvait figurer d'une manière digne de son courage, et ce ne fut que vers l'année 1789, qu'une telle occasion se présenta de nouveau.

Dès 1786, la guerre ayant recommencé entre la Porte et la Russie, celle-ci songea à exciter, dans quelque partie de la Grèce, un nouveau soulèvement pareil à celui de la Morée, avec cette différence, qu'elle était résolue à laisser cette fois aux Grecs toute la part des risques et des fatigues. On verra, dans ce que je dois dire par la suite au sujet des Souliotes, que l'Épire fut la province que l'on entreprit de soulever, et que Souli fut pris pour point central des opérations des conspirateurs, et pour rendez-vous de tous les détachements de troupes dont devait être composée l'armée de l'insurrection.

Androutzos avait été invité à ce rendez-vous; il avait donné sa parole d'y être; il s'y rendit en effet l'un des premiers, avec l'élite de ses Pallikares, et s'y comporta comme on devait l'attendre de sa part. Dans la bataille où les Souliotes, conjointement avec les autres insurgés, défirent Ali pacha, le héros livadien commandait un des principaux détachements de l'armée fédérée, et ne contribua pas peu à la victoire. Mais ce fut une victoire inutile à la Grèce; cette fois, comme la première, la Russie abandonna les Grecs, et Androutzos, de nouveau proscrit, se réfugia de nouveau à Préveza.

Il n'y fut pas aussi tranquille qu'auparavant. Le divan

avait manifesté beaucoup de colère contre lui, et la république de Venise, alors lâchement complaisante envers la Porte, aurait livré volontiers l'Armatole proscrit, si elle l'eût tenu dans une terre de sa dépendance, et le voyait avec déplaisir dans une ville où elle était censée jouir d'un grand crédit. Bien que réduit, dans cette ville, à la condition privée, Androutzos excitait la curiosité et l'intérêt de tous les Grecs; mais l'incertitude de sa position, le poids d'une vie oisive pour un homme accoutumé à l'action, peut-être aussi l'espoir d'obtenir en Russie de la considération et un emploi militaire, le déterminèrent à faire le voyage de Saint-Pétersbourg. Il partit, et sans tenir compte des avis que lui donnaient ses amis, de se défier du gouvernement vénitien, il s'engagea sans crainte et sans précaution dans les terres dépendantes de ce gouvernement. Il ne tarda pas à reconnaître sa faute; à peine arrivé aux Bouches de Cattaro, il fut arrêté par l'ordre de la sérénissime république, jeté dans le premier vaisseau turk qui se présenta, et envoyé à Constantinople.

Il s'attendait à être décapité, et c'était bien le moins qu'il pût craindre, en songeant à la manière atroce dont on avait tué des capitaines de Klephtes coupables des mêmes délits que lui, et entre autres le fameux Kolokotronis (1), auquel on avait d'abord eu recours

(1) Le père du héros de ce nom, qui a gagné sur les Turks des batailles si glorieuses et si décisives pour l'affranchissement de la Grèce, et qui est aujourd'hui l'un des membres du gouvernement grec.

pour chasser les Albanais de la Morée, pour le faire périr ensuite dans des supplices que je n'oserais décrire. Il se trompait : le divan, retenu peut-être par une sorte de respect pour sa bravoure et pour sa renommée, se contenta de l'enfermer au bagne. Peut-être aussi avait-il, en l'y mettant, le projet et l'espoir de le gagner à l'islamisme et à la Porte. On assure du moins que, lorsque Androutzos eut passé dans les horreurs du bagne le temps nécessaire pour être révolté et dégoûté, on lui fit proposer, de la part du grand-seigneur, la liberté et la pelisse d'honneur, à condition de se faire turk. Androutzos répondit qu'il voulait mourir chrétien et Grec, et resta dans le bagne. Il y était encore en 1798, époque où l'ambassadeur de la république française près la Porte demanda sa liberté au grand-vizir. « Mieux vaudrait me demander trois millions que la liberté d'Andrutzo, » répondit celui-ci. A la manière d'un Turk, c'était mettre un homme à haut prix. Quant à la Russie, elle ne courut pas le risque d'essuyer un refus au sujet d'Androutzos, et le héros mourut au bagne, de la peste, j'ignore en quelle année, mais peu de mois avant ou peu de mois après 1800.

A ce peu de traits de la vie d'Androutzos, je crois pouvoir ajouter qu'il était presque aussi étonnant et aussi renommé pour sa force de corps, pour la hauteur et la beauté de sa stature, pour la fierté terrible de sa figure, de son air et de son regard, que par sa bravoure même. Jamais moustaches n'eurent l'apparence ni la célébrité des siennes : pour n'en être pas trop

embarrassé, il était obligé de les tordre fortement et de les nouer l'une avec l'autre derrière sa tête. Un extérieur si sauvage et si menaçant cachait une ame douce et calme qui avait l'instinct de toutes les grandes choses.

Je n'ai pu me procurer sur Androutzos que la seule chanson suivante, et encore n'est-elle pas complète, et le sujet en est-il assez vague. C'est la mère du héros qui, désolée de son absence et de n'avoir pas de ses nouvelles, exhale son inquiétude en paroles touchantes qu'elle adresse aux lieux qu'elle croit retenir son fils. Ces plaintes semblent faire allusion à l'arrestation d'Androutzos par les Vénitiens, ou tout au moins à l'incertitude où l'on dut être quelque temps sur son compte en Livadie, lorsque l'on y apprit que les Grecs insurgés en Épire venaient d'être abandonnés par les Russes. J'ai déja eu ailleurs l'occasion d'observer que cette pièce est dans le style de celles du midi de la Grèce.



8

Κ'.

ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΚΟΥ.

Τ' Ἀνδρίκ' ἡ μάννα θλίβεται, τ' Ἀνδρίκ' ἡ μάννα κλαίει·
Πρὸς τὰ βουνὰ συχνογερνᾷ, καὶ ὅλα τὰ μαλόνει· —
« Ἀγράφων ἄγρια βουνὰ, Ἀγράφων κορφοβούνια,
» Τί κάμεταν τὸν υἱόκαν μου, τὸν καπετὰν Ἀνδρίκον;
» Ποῦ εἶναι καὶ δὲν φαίνεται τοῦτο τὸ καλοκαῖρι;
» 'Σ τὸν Ἄσπρον δὲν ἀκούσθηκεν, οὐδὲ 'σ τὸ Καρπενῆσι.
» Ἀνάθεμά σας, Γέροντες, κ' ἐσένα, Καραγεώργη!
» Ἐσεῖς τὸν υἱόν μου διώξεταν, τὸν πρῶτον τὸν λεβέντην.
» Ποτάμια, λιγοστέψετε, γυρίσετε ὀπίσω,
» Δρόμον τ' Ἀνδρίκ' ἀνοίξετε νά 'ρθῃ 'σ τὸ Καρπενῆσι. »

XX.

ANDRIKOS.

La mère d'Andrikos se désole, la mère d'Andrikos pleure; — elle se tourne souvent vers les montagnes, et les querelle toutes : — « Sauvages montagnes d'Agrapha, crêtes des monts d'Agrapha, — qu'avez-vous fait de mon cher fils, du capitaine Andrikos? — Où est-il, pour n'avoir pas paru cet été? — On n'a entendu (bruit) de lui ni sur l'Aspropotamos ni à Karpenisi. — Maudits soyez-vous, ô Gérontes, et toi noir George! — C'est vous qui avez fait partir mon fils, le premier des braves. — Fleuves, faites-vous petits, ou retournez en arrière, — ouvrez le chemin à Andrikos, pour qu'il revienne à Karpenisi. » —

. . . .

8.

KALIAKOUDAS.

ARGUMENT.

Je ne sais rien du Klephte nommé Kaliakoudas, dans cette chanson, sinon qu'il avait été protopallikare d'Androutzos, et que, pour éviter des persécutions semblables à celles dont son chef périt victime dans les terres soumises au protectorat des Vénitiens, il se jeta, les armes à la main, dans les montagnes de l'Étolie, et fit bravement la guerre aux milices turques et albanaises.

Cette pièce a tous les caractères de celles du midi de la Grèce et des pays maritimes. Les trois derniers vers sont une ébauche assez vive d'une scène pittoresque de la vie des Klephtes, dans les montagnes, à la suite d'un combat où ils ont été victorieux. La pièce se chante dans le midi de l'Acarnanie; mais il est probable qu'elle a été composée en Morée, ou dans quelqu'une des îles voisines.



ΚΑʹ.

ΤΟΥ ΚΑΛΙΑΚΟΥΔΑ.

Νὰ ἤμουν πουλὶ νὰ πέταγα, νὰ πήγαινα τοῦ ψήλου,
Ν' ἀγνάντευα πρὸς τὴν Φραγκιὰν, τὴν ἔρημην Ἰθάκην,
Νὰ ἄκουα τὴν Λούκαιναν, τοῦ Λούκα τὴν γυναῖκα,
Πῶς κλαίει, πῶς μυριολογᾷ, πῶς μαῦρα δάκρυα χύνει.
Σὰν περδικοῦλα θλίβεται, ὡσὰν παπὶ μαδιέται,
Σὰν τῶν κοράκων τὰ φτερὰ ἔχει τὴν φορεσιάν της.
'Σ τὰ παραθύρια κάθεται, τὰ πέλαγ' ἀγναντεύει,
Κ' ὅσα καράβια κ' ἂν περνοῦν, ὅλα τὰ ἐρωτάει·
« Βαρκοῦλες, καραβάκια μου, χρυσᾶ μου περγαντίνια,
» Αὐτοῦ ποῦ πᾶτε κ' ἔρχεσθε 'σ τὸν ἔρημον τὸν Βάλτον,
» Μὴν εἴδεταν τὸν ἄνδρα μου, τὸν Λούκαν Καλιακούδαν; » —
« Ἡμεῖς ψὲς τὸν ἀφήσαμεν πέρα 'σ τὸ Γαυρολίμι.
» Εἶχαν ἀρνιὰ καὶ ἔψαιναν, κριάρια σουβλισμένα·
» Εἶχαν καὶ πέντε μπέηδαις, ταῖς σούβλαις νὰ γυρίζουν. »

XXI.

KALIAKOUDAS.

Oh! que ne suis-je oiseau! je volerais, j'irais dans les airs; — je regarderais devers le pays des Franks, devers la triste Ithaque, — je prêterais l'oreille à l'épouse de Kaliakoudas; — (et j'entendrais) comment elle gémit et se lamente, comment elle verse d'amères larmes. — Elle se désole comme une perdrix, s'arrache les cheveux comme une cane (s'arrache les plumes); — et porte un vêtement (noir) comme l'aile des corbeaux: — elle se tient aux fenêtres, regardant la mer; — et tous les vaisseaux qu'elle voit, elle les interroge tous: — « Barquettes, petits vaisseaux, brigantins dorés, — quand vous alliez au triste Valtos, ou quand vous en reveniez, — n'auriez-vous pas vu mon époux, n'auriez-vous pas vu Kaliakoudas? » — « Nous l'avons laissé hier par-delà Gavrolimi. — (Lui et ses Klephtes) avaient des agneaux qu'ils faisaient rôtir; ils avaient des moutons à la broche; — et pour leur tourner la broche, ils avaient cinq beys (prisonniers). »

SOMMATION AUX KLEPHTES DU MONT OLYMPE,

IOTIS BLESSÉ,

ET

STERGHIOS.

ARGUMENT.

Je réunis ici trois pièces qui ont beaucoup de rapport entre elles, et me semblent appartenir toutes trois, sinon à la même époque, du moins à une même série de faits. Ce fut vers l'année 1783, qu'Ali de Tebelen, déja riche et fameux à force de scélératesses, acheta du divan, avec le titre de pacha de Trikala, celui de *Dervendgi-bachi*, ou, comme on pourrait dire en français, de grand prévôt des routes. Les Klephtes, ou, pour mieux dire, les Armatoles, quoique déja inquiétés dans les priviléges de leur poste, étaient encore très-puissants en Thessalie, et sous leur influence ou par leur secours, l'autorité grecque s'exerçait régulière-

ment dans le pays. Empressé de restaurer ou d'établir partout, à son profit, l'autorité turque, le nouveau *Dervendgi-bachi* prit contre les Klephtes thessaliens des mesures énergiques, dont le succès lui valut une célébrité plus glorieuse que celle avec laquelle il était arrivé à son poste. Il en repoussa un grand nombre dans les montagnes où ils cherchèrent à se maintenir, et où il continua à leur faire la guerre, tantôt par la ruse, tantôt par la force, et visant toujours à l'extermination de ces intrépides représentants de l'indépendance primitive de la Grèce.

C'est, je crois, aux périodes les plus vives de cette guerre, que se rapportent les trois chansons suivantes. La première, curieuse comme pièce historique, consacre le souvenir d'une sommation générale de se rendre, faite de la part d'Ali pacha, aux Klephtes du mont Olympe. Elle donne la substance même de la sommation, traduite et relevée du style de la chancellerie greco-turque, dans la langue poétique des chantres des Klephtes.

L'effet de ces sommations n'était jamais bien durable ni complet. La plupart des Klèphtes qui s'y étaient rendus dans des moments de péril ou de confiance, ne tardaient guère à regagner les cavernes où ils avaient caché leurs armes; et il y en avait toujours quelques-uns qui refusaient de se rendre, même passagèrement, aux appels ou aux menaces du *Dervendgi-bachi*. Ces derniers n'étaient même pas toujours les plus redoutables ou les plus braves; c'étaient quelquefois tout sim-

plement ceux que l'autorité turque ne craignait pas, et qu'il lui importait le moins de soumettre.

Iotis et Sterghios qui figurent, l'un dans la seconde, l'autre dans la troisième chanson, sont deux de ces Klephtes réfractaires. La pièce sur Iotis est complète, gracieuse, et dans les formes les plus naïves du genre. Le chant de Sterghios est d'un ton beaucoup plus sévère et plus élevé. Ce n'est peut-être qu'un fragment dont la fin manque; mais complet ou non, c'est un morceau admirable, où l'âpre fierté du langage répond de tout point à celle des sentiments. Les montagnes sont poétiques et ont inspiré beaucoup de beaux vers; mais je ne sais s'il en est d'aussi poétiques que celles qui ont inspiré les vers dont il s'agit ici, et plusieurs autres de ce recueil.



ΚΒ'.

ΠΡΟΣΤΑΓΗ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΚΛΕΦΤΑΣ ΤΟΥ ΟΛΥΜΠΟΥ.

Τοῦτο τὸ καλοκαῖρι, καί τὴν ἄνοιξιν,
Ἄσπρα χαρτιὰ μᾶς γράφουν, μαῦρα γράμματα· —
« Ὅσοι κ' ἂν ἦστε κλέφτες 'σ τὰ ψηλὰ βουνὰ,
» Ὅλοι νὰ καταιβῆτε ἀπ' τὸν Ὅλυμπον,
» Νὰ προσκυνήσετ' ὅλοι τὸν Ἀλῆ πασᾶν. » —
Δυὸ παλληκάρια μόνον δὲν προσκύνησαν·
Ἐπῆραν τὰ τουφέκια, τὰ λαμπρὰ σπαθιὰ,
Καὶ 'σ τὰ βουν' ἀναιβαίνουν, τρέχουν 'σ τὴν κλεφτιά.

XXII.

SOMMATION AUX KLEPHTES DU MONT-OLYMPE.

Ce printemps et cet été, — on nous écrit, (en) feuilles blanches, lettres noires : — «Klephtes, tant soyez-vous sur les hautes montagnes, — (descendez), descendez tous de l'Olympe, — vous soumettre tous à Ali pacha. » — Mais (il y a) deux braves (qui) ne se soumettent pas : — Ils prennent leurs fusils, leurs sabres luisants ; — ils gravissent les montagnes et mènent la vie de Klephtes.

ΚΓ'.

Ο ΙΩΤΗΣ ΠΛΗΓΩΜΕΝΟΣ.

Τρία πουλάκια κάθονταν 'ς τῆς Παναγιᾶς τὸν πύργον,
Τὰ τρί' ἀράδα ἔκλαιαν, πικρὰ μυριολογοῦσαν·
« Τί συλλογιέσαι, Ἰώτη μου; τί βάνεις μὲ τὸν νοῦν σου;
» Καιρὸς δὲν εἶν' ἀρματωλὸς ἢ κλέφτης 'φέτος νά 'βγῃς,
» Τί τὰ δερβένια τούρκεψαν, τὰ 'πῆραν Ἀρβανίτες» —
« Κ' ἂν τὰ δερβένια τούρκεψαν, τὰ 'πῆραν Ἀρβανίτες,
» Παρακαλέστε τὸν Θεὸν, καὶ ὅλους τοὺς ἁγίους,
» Νὰ ἰατρευθῇ τὸ χέρι μου, νὰ πιάσω τὸ σπαθί μου,
» Νὰ πάρω δίπλα τὰ βουνὰ, δίπλα τὰ κορφοβούνια,
» Νὰ πιάσ' ἀγάδαις ζωντανοὺς, καὶ Τούρκους κ' Ἀρβανίταις,
» Νὰ φέρουν τ' ἄσπρα ςὴν ποδίαν, καὶ τὰ φλωριὰ ςὸν κόρφον.

XXIII.

IOTIS BLESSÉ.

Trois oiseaux se sont posés sur la tour de la Vierge; — ils se désolent l'un après l'autre; ils se lamentent tristement : — « A quoi rêves-tu, (pauvre) Iotis? que te mets-tu dans l'esprit? — Ce n'est pas le temps, cette année, d'aller en Armatole ou en Klephte; — car les défilés sont aux Turks; les Albanais les tiennent. » — « Quoique les défilés soient aux Turks, quoique les Albanais les tiennent, — priez Dieu et tous les saints — que ma main guérisse, que je puisse tenir le sabre; — et je prendrai le revers des montagnes, du sommet des montagnes, — et j'enleverai vivants des Agas, des Turks, des Albanais, — (dont les parents) m'apporteront des pièces d'argent dans le pan de leur robe, des pièces d'or dans leur sein. »

ΚΔ'.

ΤΟΥ ΣΤΕΡΓΙΟΥ.

Κ' ἂν τὰ δερβένια τούρκεψαν, τὰ πῆραν Ἀρβανίτες,
Ὁ Στέργιος εἶναι ζωντανὸς, πασάδες δὲν ψηφάει.
Ὅσον χιονίζουν τὰ βουνὰ, Τούρκους μὴ προσκυνοῦμεν.
Πᾶμεν νὰ λιμεριάζωμεν, ὅπου φωλεάζουν λύκοι.
Σταῖς χώραις σκλάβοι κατοικοῦν, ςοὺς κάμπους μὲ τοὺς Τούρκους,
Χώραις λαγκάδια κ' ἐρημιαῖς ἔχουν τὰ παλληκάρια.
Παρὰ μὲ Τούρκους, μὲ θηριὰ καλήτερα νὰ ζοῦμεν.

XXIV.

STERGHIOS.

N'importe que les défilés soient aux Turks, que les Albanais les occupent : — Sterghios, tant qu'il est vivant, ne tient point compte des pachas. — Aussi long-temps qu'il neigera sur les montagnes ne nous soumettons point aux Turks : — allons nous cantonner dans les repaires des loups : — les esclaves habitent dans les villes, dans les plaines, avec les infidèles. — Les braves ont pour villes les solitudes et les gorges des montagnes. — Plutôt qu'avec les Turks vivons avec les bêtes sauvages.

LIAKOS,

ET

DÉLIVRANCE DE LA FEMME DE LIAKOS.

ARGUMENT.

Les deux chansons suivantes sont relatives, je ne sais si je dois dire à un ou à deux Klephtes du nom de Liakos. Dans le cas où, comme je le présume, il y aurait lieu à distinguer deux personnages de ce nom, le principal serait celui dont il s'agit dans la première des deux chansons. Ce fut l'un des chefs de bande auxquels les Dervenagas d'Ali pacha firent la guerre, et l'un de ceux qui eurent leurs quartiers dans les montagnes d'Agrapha ou de l'Étolie.

Ce Liakos, ayant repoussé avec fierté la sommation que lui avait faite Ali pacha de se soumettre, à condition d'être établi quelque part chef d'Armatoles, le fameux Véli Guékas, un des Dervenagas du Pacha, marcha contre lui avec les milices de plusieurs cantons. C'est le récit de cette expédition et de la victoire de Liakos qui fait le sujet de la première chanson, l'une des plus simples et des plus claires de son genre.

Celle qui la suit ne lui est comparable en aucune façon, et ne présente nulle beauté ni de diction ni de pensée. Elle est néanmoins curieuse par un trait de merveilleux populaire, dont on trouvera deux autres exemples dans ce recueil, mais tous les deux dans des pièces dont le sujet est tout-à-fait romanesque et de pure imagination. Il y a encore, comme on voit, dans la Grèce moderne, des chevaux que l'on peut dire issus de la race de ceux d'Achille, des chevaux qui causent fort sagement avec leurs maîtres. Mais ce n'est pas dans des guerres de montagnes, au bord des précipices, entre les pointes de rochers où combattent les Klephtes, que l'on s'attendrait à voir de tels chevaux jouer un rôle.



ΚΕ΄.

ΤΟΥ ΛΙΑΚΟΥ.

« Προσκύνα, Λιάκο, τὸν πασᾶν, προσκύνα τὸν βεζίρην,
» Πρῶτος νὰ ἦσ' ἁρματωλὸς, δερβέναγας νὰ γένῃς.» —
Κ' αὐτῆνος ἀποκρίθηκε, μαντάτα καὶ τοῦ στέλνει·
« Ὅσο 'ναι Λιάκος ζωντανὸς, πασᾶν δὲν προσκυνάει·
» Πασᾶ 'χει Λιάκος τὸ σπαθὶ, βεζίρην τὸ τουφέκι.» —
Ἀλῆ πασᾶς σὰν τ' ἄκουσε, βαρεὰ τοῦ κακοφάνη·
Γράφει χαρτιὰ καὶ προβοδᾷ, προστάμματα καὶ στέλνει·
« Σ' ἐσένα, Βελῆ Γκέκα μου, ςαῖς χώραις, ςὰ χωριά μου·
» Τὸν Λιάκον θέλω ζωντανὸν, ἢ κἂν ἀπαιθαμμένον.» —
Ἐβγῆκ' ὁ Γκέκας παγανιὰ, καὶ κυνηγᾷ τοὺς κλέφταις,
Κ' ἐπῆγε καὶ τοὺς πλάκωσε 'σ τὸν λόγγον, 'σ τὸ λιμέρι·
Κ' ἀρχίσανε τὸν πόλεμον, τὰ βροντερὰ τουφέκια.
Κοντογιακούπης φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι·
« Καρδιὰν, παιδιά μου, κάμετε! παιδιά μου, πολεμᾶτε!» —
Ὁ Λιάκος ἔτρεξεν ἐμπρὸς μὲ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ στόμα.

XXV.

LIAKOS.

« Soumets-toi au pacha, Liakos, soumets-toi au vizir, — pour être premier Armatole, pour devenir Dervenagas. » — Et Liakos répond au vizir, il lui envoie à son tour des nouvelles : — « Tant qu'il est vivant, Liakos ne se soumet point aux pachas ; — pour pacha, Liakos a son sabre ; pour vizir, son fusil. » — Ali pacha, comme il entend cela, se courrouce grièvement. — Il écrit, il expédie des lettres ; il envoie des ordres : — « A toi, Veli Guékas, à mes terres et à mes villes : — je veux Liakos vivant ou mort. » — Veli Guékas part avec la milice, et donne la chasse aux Klephtes. — Il va, les surprend dans la forêt, dans leur quartier ; — et (là) commence le combat, la tonnante fusillade. — Kontoghiakoupis crie de son poste : — « Du courage, mes enfants ! mes enfants, combattez ! » — et Liakos court en avant, le sabre à la bouche. — Ils combattent (tout) le jour et

Ἡμέραν, νύχτα πολεμοῦν, τρεῖς 'μέραις καὶ τρεῖς νύχταις.
Κλαίουν ἡ ἀρβανίτισσες, τὰ μαῦρα φορεμένες·
Κ' ὁ Βελῆ Γκέκας γύρισε 'σ τὸ αἷμα του πνιγμένος,
Κ' ὁ Μουσταφᾶς λαβώθηκε 'σ τὸ γόνα καὶ 'σ τὸ χέρι.

(toute) la nuit; trois jours et trois nuits. — Les Albanaises vont pleurer et se vêtir de noir : — Veli Guékas a roulé, baigné dans son sang ; — et Moustapha a été blessé au genou et à la main.

ΚϚʹ.

ΕΛΕΥΘΕΡΩΣΙΣ ΤΗΣ ΓΥΝΑΙΚΟΣ ΤΟΥ ΛΙΑΚΟΥ.

Τ' εἶν' τὸ κακὸν ποῦ γένεται 'σ τοῦ Λιάκου τὴν γυναῖκα;
Πέντ' Ἀρβανίτες τὴν κρατοῦν, καὶ δέκα τὴν ξετάζουν·
« Λιάκαινα, δὲν πανδρεύεσαι; δὲν πέρνεις Τοῦρκον ἄνδρα; » -
« Κάλλια νὰ ἰδῶ τὸ αἷμά μου τὴν γῆν νὰ κοκκινίσῃ,
» Παρὰ νὰ ἰδῶ τὰ μάτια μου, Τοῦρκος νὰ τὰ φιλήσῃ. »
Κι' ὁ Λιάκος τὴν ἀγνάντευεν ἀπὸ ψηλὴν ῥαχοῦλαν,
Κοντὰ κρατεῖ τὸν Μαῦρον του, κρυφὰ τὸν κοβεντιάζει·
« Δύνασαι, Μαῦρε, δύνασαι νὰ 'βγάλῃς τὴν κυράν σου; » —
« Δύναμ', ἀφέντη, δύναμαι νὰ 'βγάλω τὴν κυράν μου·
» Νὰ μοῦ αὐξήσῃς τὴν ταγὴν, νὰ πάγω πέρα πέρα. » —
Σὰν 'πῆγε καὶ τὴν ἔβγαλε, 'σ τοῦ Λιάκου του τὴν φέρει.

XXVI.

DÉLIVRANCE DE LA FEMME DE LIAKOS.

Quel est le malheur qui est arrivé à la femme de Liakos? — Cinq Albanais la tiennent (prisonnière), et dix (autres) la questionnent: — « O Liakena, ne veux-tu pas te marier? (ne veux-tu pas) prendre un Turk pour mari? » — « J'aime mieux voir mon sang rougir la terre, — que si un Turk me baisait les yeux. » — Cependant Liakos l'aperçoit d'une haute colline; — il tient tout près de lui son cheval noir, et lui parle en secret: — « Peux-tu, mon cheval, peux-tu délivrer ta maîtresse? » — « Oui, je peux, mon maître, je peux délivrer ma maîtresse, — pour qu'elle augmente ma ration: je vais, je vais. » — Il va, délivre sa maîtresse, et la porte à la demeure de son maître.

LE KLEPHTE PARRAIN.

ARGUMENT.

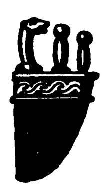
Le Klephte désigné dans cette pièce par le nom de George est-il le même que le jeune frère de Katzantonis dont il sera parlé à propos d'une des chansons suivantes, ou que quelque autre des Klephtes du même nom dont il est fait mention en d'autres pièces de ce recueil? C'est sur quoi je ne puis rien dire. Mais quoi qu'il en soit là-dessus, cette chanson, remarquable par la vivacité de la composition, et par le sentiment d'intérêt et de pitié avec lequel le poète s'identifie aux Klephtes dont il raconte l'aventure, est plus remarquable encore par la singularité même de cette aventure. Rien n'est plus propre à donner une idée de l'agitation perpétuelle, des traverses et des périls continuels des Klephtes grecs, que le cas de ce pauvre George, obligé de laisser là brusquement l'enfant qu'il tient au baptême, pour voler au secours de ses braves surpris par les Turks.

Quant à l'importance qu'il attache, ou que le poète attache pour lui, aux fonctions de parrain, pour la concevoir, il faut, d'un côté, se rappeler combien il

est nécessaire et difficile aux Klephtes d'avoir des retraites sûres où ils puissent se réfugier au besoin ; il faut savoir, d'un autre côté, que le titre de parrain est, chez les Grecs, un titre sacré, en vertu duquel l'homme auquel il échoit devient, en quelque sorte, le second père d'un enfant, comme l'exprime le mot de *compère*. Avoir été le parrain ou le père spirituel d'un enfant, c'est être devenu membre de la famille de cet enfant; c'est avoir acquis un droit certain à la tendresse et aux services de tout ce qui la compose.

Le Mitzobono indirectement désigné, dans la pièce, comme le chef de l'expédition contre George, était l'un des généraux les plus braves et les plus fameux d'Ali pacha, que nous verrons figurer dans les guerres contre les Souliotes. Employé souvent contre les Klephtes, il leur fut aussi redoutable que Veli-Guékas, et fit subir à plusieurs de ceux qui eurent le malheur de tomber entre ses mains des supplices trop atroces pour être décrits.

La scène de cette chanson est probablement en Épire, et là aussi aura été composée la chanson. J'en ai eu deux copies avec des variantes, dont je donne les principales.



ΚΖ΄.

ΤΟΥ ΓΕΩΡΓΑΚΗ.

Αραιὰ, ἀραιὰ τὰ ῥίχνουνε οἱ κλέφτες τὰ τουφέκια,
Ὅτ' εἶν' οἱ μαῦροι μετρητοὶ, ὅτ' εἶν' οἱ μαῦρ' ὀλίγοι,
Κ' ἂν δεκαφτὰ, κ' ἂν δεκοχτὼ, κ' ἂν εἴκοσ' ὀνομάτοι.
Κ' οὐδὲ κ' ὁ Γεῶργος εἶν' ἐδῶ, πῆγε 'σ τὸ μοναστῆρι·
Ἐκεῖ βαφτίζ' ἕνα παιδὶ, νά 'χῃ κ' αὐτὸς κουμπάρον,
Νὰ κάμ' ὁ μαῦρος γύρισμα, καὶ φίλον νὰ γυρίζῃ.
Τὰ παλληκάρια τ' ἀπ' ἐδῶ φώναξαν κ' ἀπ' ἐκεῖθε·
« Ἄφσε, Γεωργάκη, τὸ παιδὶ, κ' ἄρπαξε τὸ τουφέκι·
» Ἡ παγανιὰ μᾶς πλάκωσε, πεζοῦρα καί καβάλλα. » —
« Βαστᾶτ', ὁ Γεώργης φώναξε, μὲ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ χέρι·
» Τὸν τόπον πιάστε δυνατὰ, πιάστε τὰ μετερίζια!
» Κ' ἂν κάμ' ὁ Θεὸς κ' ἡ Παναγιὰ νὰ κάμωμε γιουροῦσι,
» Τὸν Μιτζομπόνον ζωντανὸν κυττάξετε νὰ πιάστε. »

XXVII.

LE KLEPHTE PARRAIN.

Les Klephtes tirent, mais un coup après l'autre, un seul coup à la fois; — car ils ne sont pas en force, ces pauvres Klephtes; car ils sont en petit nombre, les malheureux! — Peut-être dix-sept, peut-être dix-huit, peut-être vingt; — et George (leur capitaine) n'est pas là; il est allé au monastère, — tenir un enfant au baptême, afin d'avoir aussi un compère; — afin de se faire un refuge, le pauvret! un ami chez qui se retirer. — Et voilà que ses braves lui crient de côté et d'autre : — « Laisse là ton enfant, George, et prends ton fusil : — la milice est tombée sur nous à pied et à cheval. » — « Tenez bon, crie George, le sabre à la main; — prenez bravement votre poste; tenez bien vos abris; — et si Dieu et la Vierge nous aident à nous ouvrir un passage à travers l'ennemi, — guettez Mitzobono, prenez-le vivant. »

SKYLLODIMOS.

ARGUMENT.

La famille des Skyllodimos était une ancienne famille d'Armatoles de l'Acarnanie. Des quatre frères de ce nom qui vivaient dans ces derniers temps, il n'y en a eu que deux dont j'aie entendu dire quelque chose; ce sont les deux qui figurent dans la chanson suivante. L'un qui y paraît comme chef de bande en état de guerre, fut aussi capitaine en second, ou capitaine suppléant des Armatoles de l'Acarnanie, et ne paraît pas avoir joué un rôle brillant dans l'une ni dans l'autre situation. L'autre, le plus jeune des quatre frères, nommé Spyros Skyllodimos, est, à proprement parler, le héros de la chanson; c'est à lui qu'arriva l'aventure qui en fait le fond.

En l'année 1806, il tomba, je ne sais comment, ni en quelle occasion, entre les mains d'Ali pacha, qui le fit jeter dans les prisons de Jannina, au fond d'un cachot très-bas, où le malheureux se traînait, les fers aux pieds, dans l'eau et dans la fange. Il y avait déja plusieurs mois qu'il était là, lorsqu'à l'aide d'une lime, d'une longue ceinture et de son extrême agilité, il

réussit à s'évader dans la nuit du Baïram. Mais, pour être hors de sa prison, il n'était pas encore sauvé : il ne pouvait sortir de nuit de la citadelle, les portes en étant fermées ; et le jour venu, on allait s'apercevoir de son évasion, et mettre à sa poursuite plus d'hommes qu'il n'en fallait pour le reprendre. Il n'y avait qu'un parti : les bords du lac de Jannina sont, en maints endroits, marécageux et couverts de forêts de roseaux. Spyros saute et s'avance dans l'épaisseur de ces roseaux, ayant de l'eau jusqu'au menton ; et tandis qu'on le cherche de tous côtés à Jannina, il est là tout près, invisible et tout-à-fait à l'abri des perquisitions, mais transpercé de froid, mourant de faim, et ne sachant ni quand ni comment il sortira de cette horrible position. On dit qu'il y resta trois jours et trois nuits avant de rencontrer un canot dans lequel il traversa le lac, et retourna, par des chemins détournés, en Acarnanie. Il rentra depuis en grace auprès d'Ali, et devint Protopallikare d'Odyssée, lorsque celui-ci fut nommé par le pacha au commandement de la Livadie.

La chanson à laquelle donna lieu cette évasion singulière est charmante : elle est surtout remarquable par l'espèce d'artifice dramatique avec lequel l'évènement qui en fait le sujet, au lieu d'y être, comme dans la plupart des autres, pris de court, isolément et d'une manière directe, y est rattaché et comme suspendu à de petits incidents qui en relèvent l'intérêt.



ΚΗ΄.

ΤΟΥ ΣΚΥΛΛΟΔΗΜΟΥ.

Ὁ Σκυλλοδῆμος ἔτρωγε 'σ τὰ ἔλατ' ἀποκάτω,
Καὶ τὴν Εἰρήνην 'σ τὸ πλευρὸν εἶχε νὰ τὸν κεράσῃ·
« Κέρνα μ', Εἰρήνη μ' εὔμορφη, κέρνα μ', ὅσον νὰ φέξῃ,
» Ὅσον νὰ ἔβγ' αὐγερινὸς, νὰ πάγ' ἡ πούλια γεῦμα·
» Κ' ἀπαὶ σὲ στέλνω σπῆτί σου μὲ δέκα παλληκάρια. » —
« Δῆμο, δὲν εἶμαι δοῦλά σου, κρασὶ νὰ σὲ κεράσω·
» Ἐγὼ εἶμαι νύμφη προεστῶν, κ' ἀρχόντων θυγατέρα. » —
Κ' αὐτοῦ πρὸς τὰ χαράγματα, περνοῦσαν δυὸ διαβάτες·
Εἶχαν τὰ γένεια μακρυὰ, τὸ πρόσωπόν τους μαῦρον.
Κ' οἱ δυὸ κοντά του στάθηκαν, καὶ τὸν ἐχαιρετοῦσαν·
« Καλὴ ἡμέρα, Δῆμό μου. » — « Καλῶς τοὺς διαβάταις·
» Διαβάτες, ποῦ ἠξεύρετε, πῶς εἶμ' ὁ Σκυλλοδῆμος; » —
« Φέρομεν χαιρετήματα, ἀπὸ τὸν ἀδερφόν σου. » —
« Διαβάτες, ποῦ τὸν εἴδεταν ἐσεῖς τὸν ἀδερφόν μου; » —
« 'Σ τὰ Ἰάννινα 'σ τὴν φυλακὴν τὸν εἴδαμαν κλεισμένον· »

XXVIII.

SKYLLODIMOS.

Skyllodimos prenait son repas sous les sapins; — il avait Irène à son côté pour lui verser à boire : — « A boire, belle Irène, verse-moi à boire jusqu'à ce qu'il fasse jour; » — jusqu'à ce que l'étoile du matin se lève, et que les pléiades se retirent; — je te renverrai alors à ta demeure par dix de mes braves. » — « Dimos, je ne suis point ton esclave, pour te verser du vin : — je suis la bru d'un Proestos; je suis la fille d'un Géronte. » — Et voilà que, vers l'aube, passèrent deux voyageurs : — ils avaient la barbe longue et la figure noire. — Ils s'arrêtent tous les deux près de Dimos et le saluent : — « Bonjour, Dimos. » « Voyageurs, soyez les bien-venus; — mais d'où savez-vous, voyageurs, que je suis Skyllodimos? » — « Nous t'apportons des saluts de la part de ton frère. » — « Où l'avez-vous vu, voyageurs? où avez-vous vu mon frère? » — « Nous l'avons vu à Jannina, dans la prison : — il avait des chaînes aux mains,

» Εἶχε 'σ τὰ χέρια σίδερα, καὶ κλάπαις 'σ τὰ ποδάρια. »
Κ' ὁ Σκυλλοδῆμος δάκρυσε, κ' ἐκίνησε νὰ φύγῃ.
« Ποῦ πάγεις, Δῆμο μ' ἀδερφὲ; ποῦ πάγεις καπετάνε;
» Ὁ ἀδερφός σου εἶν' ἐδῶ· ἔλα νὰ σὲ φιλήσῃ.»
Κ' ἐκεῖνος τὸν ἐγνώρισε· 'σ τὰ χέρια του τὸν πῆρε·
Γλυκὰ κ' οἱ δυὸ φιλήθηκαν 'σ τὰ μάτια καὶ 'σ τὰ χείλη.
Καὶ τότε τὸν ἐρώτησεν ὁ Δῆμος καὶ τὸν λέγει·
« Κάθου, γλυκέ μου ἀδερφὲ, κ' ἔλα, μολόγησέ μας,
» Πῶς ἀπὸ τῶν Ἀρβανιτῶν ἐγλύτωσες τὰ χέρια. » —
« Νύχτα τὰ χέρια μ' ἔλυσα, καὶ ἔσπασα ταῖς κλάπαις,
» Κ' ἐσύντριψα τὴν σιδεριὰν, κ' ἐπήδησα 'σ τὸν βάλτον,
» Κ' ηὗρα ἕνα μονόξυλον, κ' ἐπέρασα τὴν λίμνην.
» Προψὲς τὰ Ἰάννιν' ἄφησα, καὶ τὰ βουνὰ ἐπῆρα. »

---

les fers aux pieds. » — Skyllodimos pleurait; il se prit à fuir. — « Où cours-tu, Dimos, mon frère? où cours-tu, capitaine? — Ton frère est ici; viens, qu'il t'embrasse. » — Et Dimos (alors) le reconnut et le prit dans ses bras : — ils se baisèrent tendrement l'un l'autre, sur les yeux et sur les lèvres. — Puis Dimos questionne son frère et lui dit : — « Viens, mon cher frère, assieds-toi et raconte-nous — comment tu t'es sauvé des mains des Albanais. » — « Dans la nuit j'ai dégagé mes mains et brisé mes fers : — j'ai rompu la grille (de mon cachot), et j'ai sauté dans le marais. — (Là) j'ai trouvé un canot, et j'ai traversé le lac. — Avant hier soir j'ai quitté Jannina et pris les montagnes. »

DIPLAS.

ARGUMENT.

Le héros de cette chanson, Diplas, l'un des capitaines de l'Acarnanie et des monts Agrapha, vécut jusque vers la fin du dernier siècle. Il était déja ancien dans la carrière, et regardé comme le maître de tous les Klephtes de son temps et de sa contrée, lorsque ce fameux Katzantonis, dont je vais parler tout-à-l'heure plus au long, et dont je suis obligé de dire ici d'avance quelques mots, commença à se distinguer et finit par l'éclipser. Ces deux chefs de bande, occupant des quartiers voisins l'un de l'autre, dans la même chaîne de montagnes, eurent mainte occasion de se connaître, de se rendre des services réciproques, et de se lier d'une amitié dont Diplas fut appelé à donner une preuve héroïque.

Katzantonis, souvent pourchassé par des troupes d'Albanais trop supérieures en nombre à sa bande, appelait alors Diplas à son secours. Les deux capitaines réunis repoussaient l'ennemi commun; et le danger passé, chacun se retirait de son côté. Une fois néanmoins les choses ne se passèrent pas si heureusement. Les deux bandes réunies, qui ne faisaient ensemble

guère plus de cent vingt hommes, attaquées par quinze cents Albanais, se dispersèrent fort maltraitées; et les deux chefs restèrent seuls avec un très-petit nombre de leurs plus intrépides Pallikares, enveloppés par le gros des Albanais, auquel pas un d'eux ne semblait pouvoir échapper. « Lequel de vous est Katzantonis? » s'écrie le chef ennemi, en s'avançant contre le petit groupe des Klephtes. « C'est moi, répond fièrement et sans hésiter Katzantonis, se faisant un point d'honneur de ne pas taire son nom, dans un moment où il était périlleux de le dire. Là-dessus les Albanais se précipitent sur lui, le saisissent et l'entraînent, charmés de le tenir vivant. C'en était fait de lui, lorsque, d'une voix tonnante de colère, Diplas s'écrie : « Quel est cet insolent, quel est ce chétif Pallikare qui s'est laissé prendre, et qui ose me voler mon nom? C'est moi qui suis Katzantonis; que ceux qui le cherchent approchent; ils verront si on le prend. » A ces mots, prononcés comme un défi par un guerrier d'un aspect beaucoup plus imposant que Katzantonis, les Albanais lâchent celui-ci pour se jeter sur Diplas. Diplas se défend, tandis que son compagnon s'échappe et disparaît; sommé de se rendre, il continue à résister, et ce n'est que sur les corps de sept Turks tués de sa main, qu'il tombe enfin, frappé à son tour d'un coup mortel. Il est probable que, dans la même circonstance, beaucoup d'autres Klephtes, un Nikos Tzaras, par exemple, ou un Androutzos, se seraient montrés dignes du dévouement de Diplas, et se seraient fait tuer avec lui.

Malheureusement ce n'est pas cette belle action qui fait le sujet de la chanson suivante : c'est une autre aventure de guerre, où il paraît que Diplas commanda la bande de Katzantonis, suivant toute apparence alors malade ou blessé. Le Moukhourdar désigné comme le chef des Albanais employés dans cette expédition était un des généraux les plus distingués d'Ali pacha.

La chanson a été composée en Acarnanie, et c'est particulièrement là qu'elle est connue. Il s'y trouve un vers remarquable par la bizarre énergie de l'expression et de l'idée.



ΚΘ΄.

ΤΟΥ ΔΙΠΛΑ.

Τὸν Δίπλαν φίλοι ἔλεγαν, καὶ τὸν παρακαλοῦσαν·
« Σήκου νὰ φύγῃς, Δίπλα μου, πάρε τὸν Κατσαντώνην·
» Ἀλῆ πασᾶς σᾶς ἔμαθε, στέλνει τὸν Μουχουρδάρην· » —
Καὶ τὰ λιμέρια φώναξαν, ὅσον κ' ἂν ἠμποροῦσαν·
« Ὁ Μουχουρδάρης ἔρχεται μὲ τέσσεραις χιλιάδαις.
» Φέρ' Ἀρβανίταις τοῦ πασᾶ, πολλοὺς Τσοχαδαραίους·
» 'Σ τὰ δόντια σαίρουν τὰ σπαθιὰ, ςὰ χέρια τὰ τουφέκια. » —
« Ὁ Δίπλας εἶναι ζωντανὸς, πόλεμον δὲν ἀφίνει·
» Ἔχει λεβένταις διαλεχτοὺς, ὅλους Κατσαντωναίους·
» Τρῶν τὴν παρούτην σὰν ψωμὶ, τὰ βόλια σὰν προσφάγι,
» Καὶ σφάζουν Τούρκους σὰν τραγιὰ, ἀγάδαις σὰν κριάρια. »

XXIX.

DIPLAS.

Les amis de Diplas lui parlent et le prient : — « Lève-toi, fuis, cher Diplas, et emmène Katzantonis. — Ali pacha vous a découverts ; il envoie Moukhordaris (contre vous). » — Et (aussitôt) les postes crièrent tant qu'ils purent : — « Moukhordaris s'avance avec quatre mille hommes : — il amène les Albanais, et force gardes du pacha : — ils ont le sabre aux dents et le fusil à la main. » — « (Non), tant qu'il est vivant, Diplas n'évite point un combat : — il a des braves d'élite, tous enfants de Katzantonis, — (qui) mangent la poudre comme pain, les balles comme viande ; — (qui) tuent les Turcs comme chevreaux, les agas comme moutons. »

LA MORT DE VÉLI GUÉKAS.

ARGUMENT.

Les trois principaux acteurs de l'évènement sur lequel roulent les deux chansons que voici, sont tous trois célèbres dans l'histoire récente de l'Épire et de l'Acarnanie. L'un est ce même Veli Guékas, déja nommé dans une autre pièce, et dont je dirai quelques mots de plus, à propos de celles-ci. Il était Albanais, comme l'annonce son surnom de Guékas, qui désigne celle des tribus de ce peuple à laquelle il appartenait. Ali pacha, au service duquel il était entré de bonne heure, ayant distingué sa bravoure, le nomma au poste de Dervenagas, c'est-à-dire, comme on l'a vu ailleurs, de commandant militaire, préposé à la garde des défilés des routes. Devenu, dans ce poste, l'ennemi obligé des Klephtes, il déploya contre eux des qualités par lesquelles il aurait brillé au milieu d'eux, un cœur intrépide, une vigueur de corps à l'épreuve de la fatigue, et beaucoup de présence d'esprit dans les circonstances difficiles. Successivement aux prises avec la plupart des chefs de bande de l'Épire, de la Thessalie et de l'Acar-

nanie, il en extermina plus d'un, en força un grand nombre à la soumission, et se fit craindre de tous, jusqu'au jour où il fut envoyé contre Katzantonis.

Katzantonis, ou, comme on dit aussi, Kitzantonis, était Agraphiote, et l'aîné de cinq frères, dont deux seulement me sont connus; l'un nommé Lepeniotis, du nom de la ville de Lepenon où il était né, et l'autre George, le plus jeune des cinq.

Il y a, en Grèce, particulièrement en Thessalie et en Acarnanie, des pâtres nomades qui, l'été, conduisent leurs troupeaux sur les hautes sommités du Pinde et de ses divers embranchements, jusqu'aux montagnes de la Macédoine, et les ramènent en hiver sur les confins des plaines, ou dans le voisinage de la mer. Ces pâtres forment, au milieu de la Grèce, une nation à part dont les mœurs ont quelque chose d'intéressant et de pittoresque; à la simplicité pastorale ils joignent le courage guerrier, n'envient rien aux gens des plaines, et ne craignent rien des Klephtes, avec lesquels ils vivent fraternellement dans les montagnes, presque aussi indépendants qu'eux et à moins de risques. Mais Ali pacha, dont le despotisme avide pénétrait partout et touchait à tout, finit par troubler l'existence de ces pauvres nomades dans leurs solitudes, tout comme celle du peuple sédentaire des villes et des campagnes. Il acquit par voie de confiscation d'innombrables troupeaux, qui dès-lors mangèrent l'herbe des autres troupeaux : il eut des bergers à lui qui se crurent en droit de maltraiter les autres bergers. Enfin, il mit sur le capital et sur le

produit du bétail des impôts extraordinaires, qui ruinèrent les familles jusque-là les plus heureuses.

Katzantonis et ses frères appartenaient à l'une de ces familles de pâtres nomades, et à l'une de celles qui eurent le plus à souffrir des vexations d'Ali. La nature ne l'avait pas fait pour prendre en patience l'injustice et les outrages : il parlait souvent de se venger, de se faire Klephte, et de rançonner, à son tour, les exacteurs du pacha. Mais il était petit et grêle, avait l'air faible, et la voix basse et doucereuse ; de sorte que ces menaces de se faire Klephte avaient, dans sa bouche, quelque chose qui frisait le ridicule, et l'on y faisait peu d'attention. Cependant, poussé à bout par les avanies, il tint parole : il vendit ce qui lui restait de ses troupeaux, mit le feu à ses cabanes et à ses tentes, prit le costume et l'armure de Klephte, et chercha des Pallikares. Ses frères furent les premiers; d'autres ne tardèrent pas à se présenter, et bientôt il en eut plus qu'il n'en avait desiré.

A l'exception d'un extérieur imposant, Katzantonis avait tout ce qu'il fallait pour devenir un Klephte redoutable. Il était brave jusqu'à la témérité, d'une souplesse et d'une légèreté de corps merveilleuses, avait l'esprit fécond en ruses, connaissait à merveilles tout le labyrinthe de ses montagnes, et brûlait de rendre le mal qu'on lui avait fait. Il s'établit dans la partie thessalienne des monts Agrapha, et se promena avec des Pallikares dans ces mêmes lieux où il menait naguère des troupeaux. Ce fut de ces hauteurs qu'il se

mit à faire des descentes sur les terres des Turks, les pillant, les ravageant sans merci, et ne ménageant guère celles des Grecs. Aussi fut-il bientôt également abhorré de ceux-ci et des premiers, et ne peut-on le compter parmi ceux des capitaines de Klephtes dont les déportements furent ennoblis ou tempérés par des motifs patriotiques, et par un sentiment de nationalité.

Ali pacha, auquel il causa, en peu de temps, des dommages immenses, envoya contre lui, à diverses reprises, des corps nombreux de milices qui échouèrent toujours dans leur poursuite. Tantôt l'audacieux Katzantonis les repoussa de vive force; tantôt il leur échappa par des hasards miraculeux, ou par des stratagèmes dont s'étonnaient ses ennemis et ses braves eux-mêmes. J'ai entendu raconter un de ces stratagèmes qui n'en est certainement pas le plus signalé, mais toutefois assez singulier pour mériter d'être rapporté.

Katzantonis occupait une fois, dans je ne sais quelle montagne, un poste scabreux, où l'on ne pouvait arriver que par deux défilés étroits, à la distance d'environ un demi-mille l'un de l'autre. Il avait été probablement trahi; les Albanais étaient accourus, divisés en deux forts détachements, dont chacun avait occupé une des deux issues par lesquelles Katzantonis pouvait faire sa retraite. En s'apercevant de leur position, ses Klephtes se crurent perdus; car il n'y avait pas de chance de forcer les passages occupés, et il ne leur restait d'autre chemin ouvert, que l'escarpement

d'une roche élevée, nue, glissante et presqu'à pic. L'idée ne pouvait venir à aucun d'eux de se sauver par là; mais Katzantonis leur commande de le regarder faire, et de l'imiter. Là-dessus il coupe, avec son sabre, une forte branche de pin, émonde le bout par lequel elle tenait à l'arbre, sans toucher à l'ample touffe de rameaux qui la termine, et descend, à califourchon sur cette branche, le long du rocher, sur lequel il glisse sans trop de fatigue et sans trop de risque, retenu en quelque façon par le frottement des branchages sur la pente qu'ils balayent, en la pressant de tout le poids de son propre corps. Ses Klephtes imitent son exemple, avec le même succès, et la milice albanaise n'apprend qu'ils lui ont échappé que par les nouvelles alarmes du pays.

De tous les exploits de Katzantonis, la mort de Veli Guékas fut un de ceux qui firent le plus de bruit, et où il eut le plus de bonheur. Le redoutable Dervenagas le cherchait en Acarnanie, à la tête d'un corps nombreux de milices, et se fatiguait vainement à le poursuivre; il ne pouvait venir à bout de l'atteindre. Irrité d'être ainsi frustré dans sa quête, Veli Guékas dévastait, vexait et rançonnait les villages de l'Acarnanie, sous prétexte de complicité ou d'intelligence avec Katzantonis. Celui-ci fut informé de tout; et soit par un mouvement généreux en faveur des opprimés, soit pour le plaisir de braver un homme qui ne s'attendait pas à l'être, il écrivit et fit parvenir au Dervenagas une lettre dont le contenu revenait à ceci: « Veli Guékas, on dit que tu me cherches, et que tu te plains de ne pouvoir

me rencontrer : s'il est vrai que tu en aies l'envie, viens à Kryavrysis, j'y suis et t'y attends. »

Véli Guékas était en station et à discrétion chez un papas, au moment où il reçut cette lettre de bravade et de défi. Il en fut vivement piqué : il ordonna de rassembler sur-le-champ ses Albanais en ce moment épars, et sans attendre qu'ils soient prêts à le suivre, il prend les devants avec quelques-uns seulement de ses braves, et vole de toute la légèreté de ses pieds à l'endroit où Katzantonis lui a donné rendez-vous. Katzantonis était en embuscade sur la route, avec ses Pallikares. Après des injures de part et d'autre (car les Klephtes et les Albanais, en cela, comme en bien d'autres choses, semblables aux héros d'Homère, n'en viennent guère aux coups entre eux qu'après s'être attaqués d'abord de paroles), le combat s'engage, et Veli Guékas tombe frappé à mort de deux ou trois balles. Cet évènement mit le comble à la terreur que l'on avait déja de Katzantonis, et à la fureur d'Ali pacha contre lui. De nouvelles milices, de nouveaux Dervenagas marchèrent pour l'exterminer; il fut exposé à de nouveaux dangers, se trouva dans de nouvelles détresses; mais il resta invincible, ou du moins imprenable, et ne songea jamais à traiter avec Ali pacha.

Les îles Ioniennes, et particulièrement celle de Sainte-Maure, étaient, au besoin, le refuge de Katzantonis; c'était là qu'il descendait pour se faire guérir, quand il était blessé, ou pour être plus en sûreté, dans les intervalles d'inaction forcée. Chacune de ses apparitions

attirait la multitude qui accourait volontiers admirer le terrible Klephte dont elle ne connaissait que la renommée.

Mais de toutes les apparitions de Katzantonis à Sainte-Maure, la plus brillante fut celle qu'il y fit en 1805. Il se tramait alors dans cette île et dans celle de Corfou une grande conspiration contre la Porte et contre Ali pacha : il s'agissait d'opérer, dans la Grèce, un soulèvement en faveur de l'indépendance et de la liberté. Les Russes, qui tenaient alors les îles Ioniennes, s'ils n'avaient pas inspiré ce projet, le secondaient du moins avec zèle; et le Grec qui en avait tous les fils dans sa main, était un homme de la plus haute intelligence, et celui qui connaissait le mieux alors le moral et le matériel de la Grèce. Échappé, comme par miracle, des mains d'Ali pacha, il s'était jeté dans les îles de Sainte-Maure, pour s'y livrer tout entier aux préparatifs de son dessein patriotique, et ce fut pour faire un pas décisif vers l'exécution de ce dessein, qu'il manda, en 1805, les capitaines de Klephtes sur la coopération desquels il comptait, afin de leur donner les instructions, soit générales, soit particulières, que réclamait la circonstance.

On eut alors à Sainte-Maure un spectacle curieux; celui de tous les chefs de bande de l'Acarnanie, de l'Étolie, de l'Épire et de la Thessalie occidentale, accourus à la voix d'un homme qui n'était pas des leurs, pour faire tout ce que cet homme avait à leur commander dans l'intérêt et pour la gloire de la Grèce. Pour Katzantonis, ce fut un vrai triomphe de paraître

au milieu de cette foule de braves, proclamé d'une voix unanime le plus brave de tous, et entre tous facile à distinguer, et par la fierté de son air, qui contrastait, en quelque sorte, avec la petitesse de sa taille, et par l'or qui, étincelant de toutes parts sur sa personne, y relevait encore le costume pittoresque de Klephte.

Ali pacha, qui soupçonnait ou savait peut-être au juste ce qui se tramait à Sainte-Maure et à Corfou, tenait, en conséquence, cinq ou six mille hommes en observation à Préveza, prêts à se porter partout où éclaterait le premier mouvement. Katzantonis offrit, sur son honneur et sur sa tête, de prendre vivants ou morts ces cinq ou six mille hommes avec ses seuls Pallikares. Le chef de l'entreprise auquel il faisait cette offre n'était pas encore en mesure d'en tirer parti : il se contenta d'exhorter Katzantonis à réserver cet acte de bravoure pour le moment opportun, et à traiter, en attendant, les Grecs d'une manière plus fraternelle qu'il ne l'avait fait jusque-là.

Je ne sais si ce fut immédiatement à la suite de cette réunion de capitaines de Klephtes, ou un peu plus tard, mais toujours fut-ce à Sainte-Maure et vers ces temps-là que Katzantonis fut atteint de la petite vérole. Pour un homme comme lui, qui n'avait jamais respiré que l'air vivace des montagnes, qui n'était jamais entré, sinon par hasard et pour des instants, sous des toits et entre des murs, le pire de son mal était d'être enfermé dans une chambre. Il attendit à peine que la première ex-

plosion de la maladie fût passée, et quitta Sainte-Maure pour regagner en toute hâte le continent et ses chères montagnes. Mais il paraît qu'il n'y guérit qu'à demi, et que la maladie nouvelle dont il ne tarda pas à être attaqué, ne fut qu'une suite de celle qu'il avait si violemment brusquée.

Quoi qu'il en soit, ayant paru en 1807 dans un monastère, situé dans le Pinde, ou dans la partie orientale des monts Agrapha, pour y lever quelque contribution, il y tomba gravement malade, et force lui fut de s'y arrêter plusieurs jours. Mais sa maladie se prolongeant, et ce monastère ne lui semblant pas un lieu sûr, il ne voulut pas y rester plus long-temps, et prit le parti de se cacher dans une caverne peu éloignée de là, qui lui était connue. Avec lui resta son frère George, pour le garder et le soigner, et une vieille femme du pays se chargea de lui apporter, tous les jours, les choses indispensables. On ne sait par qui, de la vieille femme ou des moines, mais, par l'une ou par les autres, il fut trahi, et dénoncé à Ali pacha. Que l'on se figure la joie de celui-ci ! il fait partir sur-le-champ soixante Albanais d'élite, avec l'ordre de lui amener, et vivants, Katzantonis et son frère.

Les soixante hommes partent, cheminent en toute hâte, gravissent les montagnes, et viennent se poster à l'entrée de la caverne désignée. George s'y trouvait, en ce moment, avec son frère, et comme il veut sortir, c'est avec les soldats d'Ali qu'il se rencontre face à face. Il rentre aussitôt, avertit son frère de ce qui se passe,

le charge sur ses épaules, prend son sabre entre ses dents, son fusil à la main, et regagne en cet état l'ouverture de la caverne. Il étend d'un coup de fusil le premier Albanais qui se présente pour lui barrer le passage, sort au large, et prend aussi lestement qu'il peut la fuite vers une forêt peu éloignée. Les Albanais le poursuivent : il dépose un moment son frère à terre, se retourne, et d'un coup de sabre blesse à mort un second Albanais. Il charge de nouveau son frère à son cou, et recommence à fuir vers la forêt. Ainsi fuyant et s'arrêtant tour-à-tour pour écarter les Albanais qui le pressent, il en avait déja tué ou blessé trois ou quatre, lorsque les autres, honteux et furieux d'être bravés à ce point par un seul homme, s'élancent une dizaine à la fois, et se saisissent enfin des deux malheureux frères.

On les transporta aussitôt à Jannina, où ils furent condamnés à avoir les membres inférieurs écrasés à coups de marteau de forge; et ce fut un neveu de ce même Véli Guékas, tué par Katzantonis, qui fut chargé de porter les coups. La sentence fut exécutée sur la place de Jannina, en présence d'une populace turque qui s'efforçait, par des injures, des imprécations et des outrages, d'ajouter quelque chose aux tourments des deux victimes. Katzantonis, dont l'âme, énervée sans doute par la maladie, n'avait plus la force de se roidir contre la douleur physique, poussa quelques cris aigus, surtout quand le marteau vint à frapper sur les os du genou. Mais son frère George le regardait, moitié

étonné, moitié courroucé de sa faiblesse. « Eh quoi! Kazantonis, tu cries comme une femme! » lui disait-il. Et il reçut, sans verser une larme, sans faire entendre un gémissement, autant de coups de marteau qu'il en fallut pour lui écraser tous les os, depuis l'orteil jusqu'à la hanche.

Quant à Lepéniotis, après la fin tragique de ses deux frères, il mena quelque temps encore la vie de Klephte de montagne. Mais réduit à la fin à la nécessité de se soumettre, il se soumit à la condition de n'être pas tenu de paraître devant Ali pacha. Plus heureux que ses frères, le pauvre Lepéniotis s'assura du moins, par ce traité, une mort prompte et imprévue. Se rendant avec son Protopallikare, je ne sais en quel endroit, pour y faire ses Pâques, il fut assailli, sur la route, par des assassins à la solde d'Ali, et resta sur la place. Son Protopallikare se sauva, et combat aujourd'hui pour la Grèce; c'est le brave Zongas.

Les deux chansons qui suivent roulent toutes deux sur le même argument, sur l'expédition et la mort de Véli Guékas. Dans l'une et l'autre, les circonstances du fait sont les mêmes et disposées dans le même ordre; mais, du reste, la seconde est à tous égards la plus belle des deux; les détails historiques y sont plus précis et plus clairs, les accessoires poétiques plus développés, et les beaux vers plus nombreux: elle a été composée en Acarnanie; l'autre paraît avoir été faite en Épire.

Λ'.

ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΒΕΛΗΓΚΕΚΑ.

'Σ ταῖς δεκαπέντε τοῦ Μαΐου, 'σ ταῖς εἴκοσι τοῦ μῆνα,
Ὁ Βελῆ Γκέκας κίνησε νὰ πάῃ 'σ τὸν Κατσαντώνην.
Ἐπάησε κ' ἐκόνεψε 'σ ἑνοῦ παππᾶ τὸ σπῆτι·
« Παππᾶ, ψωμί! παππᾶ, κρασί! νὰ πιοῦν τὰ παλληκάρια. »—
Κ' ἐκεῖ ποῦ τρῶγε κ' ἔπινε, ἐκεῖ ποῦ ὡμιλοῦσε,
Μαῦρα μαντάτα τοὔρθανε ἀπὸ τὸν Κατσαντώνην.
'Σ τὰ γόνατα γονάτισε· « Γραμματικὲ, φωνάζει,
« Τὰ παλληκάρια σύναξε, κ' ὅλον τὸν ταϊφᾶ μου.
» Ἐγὼ πηγαίνω ἐμπροστὰ, 'σ τὴν Κρύαν τὴν βρυσοῦλαν. »—
'Σ τὴν στράταν ὅπου πήγαινε, 'σ τὴν στράταν ποῦ πηγαίνει,
Οἱ κλέφτες τὸν καρτέρεψαν, καὶ τὸν γλυκορωτοῦσαν·
« Ποῦ πᾶς, Βελῆ Μπολούκμπαση, ῥετζάλι τοῦ Βεζίρη; » —
« 'Σ ἐσέν', Ἀντώνη κερατᾶ, 'σ ἐσένα, Κατσαντώνη. » —
Ὁ Κατσαντώνης φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι·
« Δὲν εἶν' ἐδῶ τὰ Ἰάννινα, δὲν εἶναι οἱ ῥαϊάδες,

XXX.

LA MORT DE VÉLI GUÉKAS.

Au mois de mai, du quinze au vingt du mois (de mai), — Veli Guékas est parti pour aller contre Katzantonis. — Il va et fait halte dans la maison d'un papas : — « Papas, du vin! papas, du pain! à boire à mes braves! » — Et tandis qu'il est là, mangeant et buvant, tandis qu'il est là conversant, — de dures nouvelles lui viennent de la part de Katzantonis. — Il s'est levé sur les genoux. « Secrétaire, crie-t-il, rassemble mes braves; (rassemble) toute ma troupe : — moi, je vais en avant, (je vais) à Kryavrysis. » — Et sur la route, tandis qu'il cheminait; sur la route, tandis qu'il chemine, les Klephtes l'attendaient et lui demandent doucement : — « Où vas-tu, Véli, le capitaine, ministre du vizir? » — « Contre toi, belître d'Antonis; contre toi, Katzantonis. » — Et Katzantonis (lui) crie de son poste : — « Ce n'est point ici Jannina; tu n'as point ici de Raïas, — à faire rôtir comme

» Γιὰ νὰ τοὺς ψένῃς σὰν τραγιὰ, σὰν τὰ παχυὰ κριάρια·
« Ἐδῶ εἶν' ἀνδρεῖος πόλεμος, καὶ κλέφτικα τουφέκια. » —
Τρία τουφέκια τῶδωσαν, τὰ τρί' ἀράδ' ἀράδα,
Τό 'να τὸν πῆρε ξώδερμα, καὶ τ' ἄλλο 'σ τὸ κεφάλι,
Τὸ τρίτον, τὸ φαρμακερὸν, τὸν πῆρε 'σ τὴν καρδιάν του,
Τὸ στόμα τ' αἷμα γέμισε, τὰ χείλη του φαρμάκι.

chevreaux, comme moutons gras. — Il y a ici des braves à combattre; il y a ici des fusils de Klephte. » — (Là-dessus) trois coups de mousquet, trois coups de file lui sont tirés : — l'un (lui effleure) la peau; le second l'atteint à la tête; et le troisième, le plus mortel, l'atteint au cœur : — sa bouche se remplit de sang, et ses lèvres de l'amertume (de la mort).

ΛΑ΄.

ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ.

Ὁ Βελῆ Γκέκας ἔτρωγε 'σ ἑνὸς παππᾶ τὸ σπῆτι·
Κ' ἐκεῖ γράμμα τὸν ἔφεραν ἀπὸ τὸν Κατσαντώνην.
Ὀρθὸς εὐθὺς ἐπήδησε, καὶ τὸ σπαθί του ζώνει.
« Γραμματικέ μου, φώναξε, μάσε τὰ παλληκάρια·
» Ὁ Κατσαντώνης μ' ἔγραψε νὰ πάγω νὰ τὸν εὕρω. » —
'Σ τὴν στράταν ὅπου πήγαινε, 'σ τοῦ δρόμου του τὴν μέσην,
Ἀντώνης τὸν ἐφώναξε, γλυκὰ τὸν ἐρωτάει·
« Ποῦ πᾷς, Βελῆ Δερβέναγα, ῥετζάλι τοῦ Βεζίρη; » —
« Σ' ἐσέν', Ἀντώνη κερατᾶ, μὲ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ χέρι. » —
« 'Σ ἐμέν' ἀνίσως ἔρχεσαι, καὶ πόλεμον ἂν θέλῃς,
» Δέξου τουφέκια κλέφτικα ἀπὸ τὰ παλληκάρια·
» Βαρεὰ βροντοῦν, πικρὰ βαροῦν, φαρμακερὰ πληγόνουν. » —
Κ' ὅλος θυμὸς ἐφώναξε τοῦ Ζόγκα καὶ τοῦ Δήμου·
« Βαρεῖτε τὸν παλαιάρβανον, φέρτε του τὸ κεφάλι! »
Δυὸ τουφεκιαῖς τοῦ τράβησαν πικραῖς, φαρμακωμέναις·

XXXI.

LA MORT DE VÉLI GUÉKAS.

Véli Guékas mangeait dans la maison d'un papas; — et là on lui apporte une lettre de Katzantonis. — Il se dresse à l'instant sur ses pieds, et ceint son épée: — «Secrétaire, s'écrie-t-il, rassemble mes braves: — Katzantonis m'écrit; (il m'écrit) d'aller le trouver.» — Et, sur la route, tandis qu'il va, à la moitié de son chemin, — Katzantonis lui adresse la parole, et lui demande doucement: — «Où vas-tu, Véli Dervenaga? ministre du visir, (où vas-tu?)» — «Contre toi, bélître d'Antonis; contre toi, le sabre à la main.» — «Si tu viens contre moi, si tu veux la guerre, — connais, par mes braves, les mousquets des Klephtes: — ils tonnent fort, atteignent cruellement, blessent à mort.» — Et tout colère, il dit à Zongas et à Dimos: — «Abattez-moi ce vilain Albanais, et apportez-moi sa tête.» — Zongas et Dimos envoyèrent à Véli deux coups de fusil, (deux coups) cuisants et mortels. — Un l'atteignit au cœur, l'autre

Μιὰ τὸν ἐπῆρε 'σ τὴν καρδιὰν, κ' ἡ ἄλλη εἰς τὸ στόμα.
Ψηλὴν φωνὴν ἐσήκωσεν, ὅσον κ' ἂν ἠμποροῦσε·
« Γραμματικέ μ' ἀγαπητὲ, καὶ σὺ πιστέ μου Φέζο,
» Γυρίστε, πίσω τρέξετε, πάρτε μου τὸ κεφάλι,
» Νὰ μὴ τὸ πάρ' ἡ κλεφτουριὰ, κ' αὐτὸς ὁ Κατσαντώνης,
» Καὶ μοῦ τὸ πάγῃ ςὴν Φραγκιὰν, καὶ ςὴν Ἁγίαν Μαύραν,
» Καὶ τὸ διαβάσ' ἀπ' τὴν Πλαγιὰν, τὰ τούρκικα λιμέρια,
» Τὸ ἰδοῦν ἐχθροὶ καὶ χαίρωνται, καὶ φίλοι καὶ λυποῦνται.»

à la bouche. — (Il tombe) et crie à haute voix, aussi fort qu'il peut : — « Secrétaire, mon ami, et mon fidèle Phézo, — retournez, courez en arrière, et enlevez-moi la tête, — afin que Katzantonis et les Klephtes ne me la coupent pas : — ils la porteraient aux pays des Franks, à Sainte-Maure : — ils l'emporteraient à travers Plaghia et les postes Turks : — mes ennemis la verraient et se réjouiraient; mes amis (aussi la verraient), et seraient attristés.

NIKO-TZARAS

AU PONT DE PRAVI,

ET

FRAGMENT SUR NIKO-TZARAS.

ARGUMENT.

Des divers capitaines de Klephtes qui ont vu les premières années de ce siècle, Niko-Tzaras est le plus célèbre dans les souvenirs populaires de la Grèce, et l'un de ceux auxquels il n'a manqué qu'un théâtre plus vaste, pour obtenir de l'histoire la renommée des héros.

Il était Thessalien, et d'Alassona ou du voisinage, fils et petit-fils de Klephtes; et il est probable que ses ancêtres plus éloignés figurèrent de même, à leur époque, dans cette petite, mais intrépide minorité de la nation grecque, pour laquelle les Turks ont toujours été des ennemis, jamais des maîtres. Mais le nom et les actions de tous ces chefs de bande sont aujourd'hui tombés

dans l'oubli : Tzaras, son père, est le seul dont on puisse dire encore quelque chose.

Tzaras occupa long-temps le poste de capitaine d'Armatoles à Alassona. Il avait trois enfants, dont Nikos était l'aîné : Alassona offrait quelques ressources pour l'éducation de la jeunesse; Tzaras en profita; il plaça Nikos dans le couvent de la Sainte-Trinité pour y étudier sous la direction de l'archimandrite Anthimos. Ce fut de cet ecclésiastique, homme de sens, fort instruit et d'un caractère respectable, que le jeune Niko-Tzaras reçut quelque teinture de science et de littérature, et apprit le grec littéral. Il était déja avancé dans l'explication de l'Iliade, par où se termine, dans le cours ordinaire de l'enseignement en Grèce, l'étude de l'ancienne langue nationale, lorsqu'un évènement imprévu vint le jeter tout-à-coup dans une carrière où ce genre de savoir lui devenait très-superflu.

Tzaras, son père, était depuis long-temps suspect à l'autorité turque, qui avait résolu de le perdre, et n'épiait qu'une occasion pour s'en défaire à coup sûr et sans danger. Deux forts détachements d'Albanais sont expédiés par une nuit sombre, avec ordre de l'amener vif ou mort, et viennent se poster à une certaine distance des deux côtés de sa maison. Par un hasard heureux, Tzaras s'aperçoit à temps de leur arrivée. Il n'avait pour lors, avec lui, que deux ou trois de ses Pallikares, et ses enfants; cependant il ne désespère pas de se sauver. Il forme et couvre en toute hâte de ses vêtements un mannequin à peu près de sa taille, et le

descend par une fenêtre, à l'aide d'une corde par laquelle il le retient et peut le mouvoir à son gré. A peine ce simulacre de Tzaras a-t-il touché la terre, qu'une grêle de balles, partie de l'un des côtés de la maison, vient le cribler. Le mannequin tombe, s'agite, comme pour se retourner ou se relever; le second détachement fait à son tour feu sur lui, et aussitôt, de l'un et de l'autre côté, les Albanais se précipitent sur ce qu'ils prennent pour le corps de Tzaras, chacun courant de son mieux pour arriver le premier et lui couper la tête. Tzaras alors, suivi des siens, se jette le sabre à la main parmi les Albanais. Glacés de surprise, en désordre et se reconnaissant à peine dans l'obscurité, ceux-ci se dispersent et ouvrent à Tzaras un chemin par lequel il gagne les champs, puis les hauteurs voisines, et bientôt les montagnes du domaine des Klephtes.

Le jeune Nikos passa de la sorte, aussi brusquement que possible, d'une paisible école de moines au dur apprentissage du métier de Klephte. Toutefois il se plut dans sa nouvelle carrière, et y réussit comme s'il n'eût jamais vu ni ville, ni école, ni livres.

Il avait à peine atteint l'âge d'adolescent, lorsque son père ayant été tué dans une rencontre avec les Turks, il lui succéda dans le commandement de sa bande, et ne tarda pas à se distinguer entre tous les capitaines de la Thessalie. Il fit quelques excursions hardies au-delà du Penée, et prit passagèrement ses quartiers dans les gorges du Kissavos. Mais le mont Olympe et les montagnes voisines furent le principal théâtre des exploits de sa jeunesse.

S'il eut, dans le cours de sa vie, des intervalles de paix avec l'autorité turke, dans le poste de chef d'Armatoles, c'est ce que je n'ai entendu affirmer expressément par aucun Grec; mais la chose, de soi probable, me paraît attestée par des chants populaires, composés vers la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, et dans lesquels Niko-Tzaras est mentionné épisodiquement comme l'un des quatre capitaines d'Armatolikes entre lesquels était divisée la partie montueuse de la Thessalie, dont le mont Olympe fait le point central. Du reste, s'il fut Armatole, tout annonce qu'il le fut peu de temps, et que, dans cette condition même, il dut être peu soumis à l'autorité, et toujours menaçant pour elle.

Mais ce fut surtout comme chef de bande en état de rébellion déclarée qu'il inquiéta les pachas et le Dervendgi-bachi de Thessalie, et les obligea à s'occuper de lui. Ali pacha s'en occupa beaucoup : à force de négociations et de sommations, de promesses et de menaces, il obtint enfin de Niko-Tzaras la promesse de descendre des montagnes, de mettre bas les armes, et de venir à Jannina pour y faire sa soumission. Nik-Tzaras se rendit en effet à Jannina; c'était là qu'Ali le voulait. L'usage ordinaire du pacha avec les Klephtes qui venaient lui déclarer leur soumission, et dont il voulait se délivrer, était de leur faire bon accueil dans son palais, et d'apposter des assassins sur la route par où ils devaient s'en retourner.

Des précautions extraordinaires furent prises contre

Niko-Tzaras, des piéges lui furent dressés sur tous les chemins qu'il pouvait prendre au sortir de Jannina; mais il était sur ses gardes; il marcha de nuit et sut trouver des sentiers si détournés, qu'il sortit de l'Épire sans avoir rencontré d'assassins. Arrivé en Thessalie, il chemina avec moins de précaution et de souci, entouré partout de Grecs qui accouraient, avec une curiosité mêlée d'admiration et de crainte, voir l'homme d'entre eux au nom duquel avaient tremblé tant de fois les milices de leurs oppresseurs.

Maître de lui, Niko-Tzaras se retira à Karitza, petite ville des côtes de la Thessalie. Là, il se maria, et se serait peut-être résigné au calme de la vie domestique, sans l'inquiétude qu'il avait des projets d'Ali pacha contre lui. Furieux de l'avoir manqué une fois, Ali le faisait épier par des assassins chargés de le tuer où, comme et quand ils voudraient ou pourraient. Niko-Tzaras en était sûr; de sorte que, réduit à se défier de tout inconnu, ayant toujours en mer des barques où il était toujours prêt à s'échapper, il menait, dans la paix et sur les côtes riantes de la Thessalie, une vie plus soucieuse que sa vie de guerre, parmi les rochers et les forêts. Ces soucis, renforcés peut-être par quelque regret de la sauvage et aventureuse indépendance des montagnes, le déterminèrent à reprendre le fusil et le sabre; mais il les reprit avec un plus noble espoir et des chances plus glorieuses que par le passé. Il n'avait aspiré jusque-là, dans ses exploits contre les Turks, qu'à vivre à leurs dépens, qu'à les braver, qu'à les alarmer dans leurs

villes, du haut du mont Olympe : ses expéditions ultérieures se rattachent à des tentatives pour l'affranchissement de la Grèce.

Ce fut, à ce que l'on peut présumer, par suite d'intelligences avec le prince Hypsilantis, alors gouverneur de la Valachie, qu'il entreprit, en 1804 ou en 1805, sa fameuse expédition en Macédoine. Ayant rassemblé trois cents Klephtes d'une bravoure à toute épreuve, il prit, à leur tête, le chemin de la Valachie. Mais les Turks avaient été prévenus : ils étaient sur leurs gardes, et occupaient les passages les plus importants de Thessalie en Macédoine. Niko-Tzaras arriva néanmoins sans obstacle jusqu'aux bords du Karasou, le Strymon des anciens. On passe ce fleuve sur un pont étroit, fermé par des chaînes de fer, et nommé le pont de Pravi, du nom de la première ville que l'on trouve après l'avoir traversé.

En-deçà de ce pont, Niko-Tzaras rencontra trois mille Turks qui l'attendaient, pour l'anéantir, dans ce poste avantageux. Attaqué par eux, il prit position sur une hauteur où il fut bientôt enveloppé, de manière à ne pouvoir ni poursuivre sa marche, ni retourner sur ses pas. Ce fut dans cette position, manquant de vivres, manquant d'eau, que les Klephtes de Niko-Tzaras repoussèrent pendant trois jours et trois nuits les attaques des Turks. Mais le soir du troisième jour ils tombaient de faim, de lassitude et de sommeil; et pour comble de détresse, ils n'avaient plus de cartouches. L'alternative était urgente et terrible; il fallait ou se

rendre, ou tenter de s'ouvrir un passage de vive force. Ce dernier parti fut celui auquel Niko-Tzaras exhorta et décida ses braves. Le matin du quatrième jour, ils se jettent, le sabre à la main, sur les Turks, renversent ou écartent tout ce qu'ils rencontrent devant eux, gagnent l'entrée du pont dont Niko-Tzaras abat les chaînes à coups de damas, et s'élancent sur la route de Pravi, laissant derrière eux les Turks, qui, épouvantés de tant d'audace, se dispersent et s'enfuient.

Arrivés à Pravi, les Klephtes s'y arrêtèrent le temps nécessaire pour le mettre au pillage, pour appaiser une faim de quatre jours, et se reposer d'un combat de trois. Mais là se borna l'expédition de Niko-Tzaras : apprenant que les défilés du mont Rhodope qu'il lui fallait franchir, pour arriver à sa destination, étaient occupés par des forces trop supérieures aux siennes, il revint sur ses pas, et regagna sans obstacle les montagnes de la Thessalie.

Par le fait de son expédition en Macédoine, Niko-Tzaras avait rompu sa paix avec Ali pacha; et ce fut probablement à la suite et à raison de cette violation, que l'on avait donné à un autre l'Armatolike jusque là héréditaire dans sa famille. Il était donc forcé de se maintenir en état de rébellion; mais soit que la condition de chef de Klephtes dans les montagnes fût devenue trop difficile, soit simplement qu'il voulût essayer contre les Turks tous les genres d'hostilité, il résolut de se faire pirate. Dans cette vue, il renforça ses Klephtes de Thessalie par des recrues qu'il alla chercher dans la

haute Macédoine et en Bulgarie, et se vit bientôt à la tête de la plus forte bande qu'il eût encore commandée. Par un trait de ruse et d'audace dont les détails ne sont pas bien connus, il s'empara d'un bâtiment qui avait touché accidentellement la côte de Thessalie. Avec ce bâtiment, il en eut bientôt pris deux autres; et dès-lors il ne fut plus question, dans tout le contour du golfe de Thessalonique, que des prises, des poursuites, des apparitions subites et des disparitions non moins soudaines des trois vaisseaux à voiles noires, des trois vaisseaux de Niko-Tzaras, devenu, du plus terrible des Klephtes, le plus terrible des pirates.

Ce fut, à ce qu'il paraît, durant l'intervalle de ses courses de mer, ou au moment de les entreprendre, qu'il eut communication des projets du Papas Euthymios pour le renversement d'Ali pacha, projets dans lesquels il s'engagea, avec le zèle et les vues d'un patriote, et serait entré avec l'influence que lui assurait sa renommée de premier chef de bande de son temps. Mais il périt par un accident imprévu en 1806 ou en 1807, peu de temps avant l'époque fixée pour l'exécution des plans du Papas Euthymios. Quelques-uns de ses matelots et de ses pallikares étaient descendus à terre pour s'approvisionner d'eau; des soldats Albanais se rencontrèrent là par hasard, et il s'engagea entre les uns et les autres un combat assez vif. Voyant du bâtiment ce qui se passait, et craignant pour les siens, Niko-Tzaras descendit en hâte à leur secours; et cette fois, comme toujours, les Albanais s'enfuirent en le voyant accourir: mais un d'entre eux qui

avait été autrefois son pallikare, et gardait un implacable ressentiment de quelque punition rigoureuse qu'il en avait reçue, aperçut là l'occasion de se venger. Il se cacha derrière un arbre, et dans le moment où Niko-Tzaras retournait sans défiance à son vaisseau, l'ajusta d'un coup de fusil qui l'atteignit à la hanche. Niko-Tzaras tomba, et fut emporté dans son bâtiment où il mourut au bout de quelques jours; et ses pallikares l'enterrèrent, avec beaucoup de cérémonies et des regrets infinis, dans l'île de Skyros. Ils portèrent son sabre à sa veuve, qui le garda religieusement pour un fils alors en bas âge, mais qui, s'il vit encore aujourd'hui, doit être capable de le porter, et n'a pas manqué d'occasions de le rendre plus glorieux encore qu'il ne l'a reçu.

Le fond du récit de la mort de Niko-Tzaras n'est pas contesté; mais les circonstances accessoires en sont rapportées de différentes manières plus ou moins contradictoires, que je ne puis chercher à concilier faute de données et d'espace. La version que j'ai suivie m'a paru la plus vraisemblable et la mieux attestée. Sa fin fut d'abord généralement révoquée en doute, parce que personne, excepté les siens, ne savait en quel état il avait été transporté dans son vaisseau, et que chacun pouvait, à son gré, le supposer encore gissant ou déja guéri de sa blessure. L'on continua donc, quelque temps après sa mort, à trembler à son nom, à lui attribuer des prouesses merveilleuses, à s'alarmer des projets de descente qu'on lui prêtait, et à chercher du

télescope ou du regard, sur mer, les terribles navires aux voiles noires.

Niko-Tzaras n'avait pas plus de trente six ou quarante ans quand il mourut. Sa figure était belle, son regard perçant, son air noble, mais un peu farouche. Sa taille haute, svelte et bien prise, annonçait sa vigueur et son agilité, qui allaient jusqu'au prodige. Il pouvait lutter de vîtesse, à la course, avec un cheval, et en franchir, d'un saut, sept de front. Il avait inspiré à ses Klepthes une confiance sans mesure : rien de ce qu'il avait commandé n'était réputé impossible. Les Albanais envoyés contre lui en avaient une terreur superstitieuse ; ils le croyaient invulnérable, et disaient sérieusement que les balles s'amortissaient par enchantement sur sa peau ; et que tirer sur lui, c'était perdre sa poudre. Son langage, ses manières, ses idées se ressentirent toujours plus ou moins de la culture de sa jeunesse ; et j'ai entendu parler de lettres par lui écrites, qui, à l'énergie et l'originalité ordinaires du style des Klephtes, joignent une élégance et une correction particulières de diction.

Je n'ai pu me procurer d'autres chansons sur Niko-Tzaras, que les deux suivantes, et le fragment d'une troisième qui les accompagne. Si ce sont ou les seules ou les meilleures qui aient été composées sur le héros du mont Olympe et de Pravi, ce héros n'a pas été aussi heureux en poètes que bien d'autres capitaines de Klephtes moins distingués que lui ; car ces chansons ne sont pas des plus saillantes de leur genre. La première

est la meilleure, et probablement la seule complète; la fin de la seconde paraît manquer. Quant au fragment, tout ce que l'on y voit, c'est qu'il appartient à une pièce qui doit rouler sur quelqu'un des faits de piraterie de Niko-Tzaras.



ΛΒ΄.

ΤΟΥ ΝΙΚΟΤΣΑΡΑ.

Ὁ Νικοτσάρας πολεμᾷ μὲ τρία βιλαέτια,
Τὴν Ζίχναν καὶ τὸν Χάνταχαν, τὸ ἔρημον τὸ Πράβι.
Τρεῖς 'μέραις κάμνει πόλεμον, τρεῖς 'μέραις καὶ τρεῖς νύχταις·
Χιόν' ἔτρωγαν, χιόν' ἔπιναν, καὶ τὴν φωτιὰν βαστοῦσαν.
Τὰ παλληκάρια φώναξε 'σ ταῖς τέσσεραις ὁ Νίκος·
« Ἀκοῦστε, παλληκάρια μου, ὀλίγα κ' ἀνδρειωμένα,
» Σίδηρον βάλτε 'σ τὴν καρδιὰν, καὶ χάλκωμα 'σ τὰ στήθη·
» Αὔριον πόλεμον κακὸν ἔχομεν μὲ τοὺς Τούρκους.
» Αὔριον νὰ πατήσωμεν, νὰ πάρωμεν τὸ Πράβι! »
Τὸν δρόμον πῆραν σύνταχα, κ' ἔφθασαν 'σ το γεφύρι·
Ὁ Νίκος μὲ τὸ δαμασκὶ τὸν ἄλυσσόν του κόφτει·
Φεύγουν οἱ Τοῦρκοι σὰν τραγιὰ, πίσω τὸ Πράβ' ἀφίνουν.

XXXII.

NIKO-TZARAS AU PONT DE PRAVI.

Niko-Tzaras combat contre trois districts, — (contre) Zikhna, Khantaka et le terrible Pravi. — Trois jours il combat, trois jours et trois nuits, — buvant de la neige, mangeant de la neige, et soutenant le feu (des Turks.) — Le quatrième jour, Nikos parle à ses braves : — « Écoutez, mes braves, peu nombreux, mais intrépides, — faites-vous un cœur de fer, une poitrine d'airain : — nous aurons demain une rude bataille avec les Turks, pour prendre demain, pour avoir Pravi au pillage. » — Au point du jour, ils s'ouvrent le chemin, ils atteignent le pont : — Niko-Tzaras en coupe la chaîne avec son damas : — les Turks fuient comme des chevreaux, et laissent Pravi derrière eux.

ΛΓ'.

ΤΟΥ ΝΙΚΟΤΣΑΡΑ.

Τρία πουλάκια κάθονταν, τὰ τρί' ἀράδ', ἀράδα·
Τό 'να τηράει τὸν Ὄλυμπον, τ' ἄλλο τὴν Ἀλασσῶναν,
Τὸ τρίτον, τὸ καλήτερον, τοῦ Πράβι τὸ γεφύρι.
Μυργιολογοῦσε κ' ἔλεγε, μυργιολογάει καὶ λέγει·
« Τὸν Νικοτσάραν ἔκλεισαν 'σ τοῦ Πράβι τὸ γεφύρι·
» Τρεῖς 'μέραις κάμνει πόλεμον, τρεῖς 'μέραις καὶ τρεῖς νύχταις,
» Χωρὶς ψωμὶ, χωρὶς νερὸν, χωρὶς ὕπνον 'σ τὸ μάτι.
» Τὰ παλληκάρια χούϊαξε, τὰ παλληκάρια κράζει·
» Σύρετε τὰ σπαθάκια σας, καὶ πάρτε τα 'σ τὸ χέρι,
» Κ' εὐθὺς ὁρμὴν νὰ κάμωμε 'σ τοῦ Πράβι τὸ γεφύρι. »

XXXIII.

NIKO-TZARAS AU PONT DE PRAVI.

Trois oiseaux se sont posés de file, tous trois de file ; — l'un regarde le (mont) Olympe, l'autre Alassona; — le troisième, le meilleur, (regardait) le pont de Pravi. — Il se lamentait et disait, il se lamente et dit : — « (Les Turks) ont enfermé Niko-Tzaras au pont de Pravi; — trois jours il combat, trois jours et trois nuits, sans pain, sans eau, sans sommeil dans l'œil. — (Le quatrième jour), il crie à ses braves : — « Allons! tirez vos sabres; vos sabres à la main! — et précipitons-nous subitement sur le pont de Pravi. »

ΛΔ΄.

ΑΛΛΟ ΤΟΥ ΝΙΚΟΤΣΑΡΑ.

« Νίκο μου, τί δὲν φαίνεσαι τοῦτο τὸ καλοκαῖρι,
» Νὰ περπατῇς ἁρματωλὸς, ἁμαρτωλὸς καὶ κλέφτης;
» Ἄφσες τὸν Βλαχοθόδωρον ψωμὶ τὸ πατρικόν σου; » —
« Πέρυσ' ἤμουν 'σ τὴν Βουλγαριὰν, μάζονα παλληκάρια·
» Τὰ μάζωξα, τὰ σύναξα, τά 'καμα πεντακόσια·
» Κ' ἐφέτος 'μπῆκα 'σ τὸ γιαλὸ, 'μπῆκα νὰ σεργιανίσω.

. . . .

XXXIV.

NIKO-TZARAS.

Pourquoi, Nikos, ne te voit-on pas, cet été, — aller en Armatole, en Armatole et en Klephte? — As-tu donc abandonné à Vlachothodore ton héritage paternel? — J'ai passé, l'an dernier, en Bulgarie; j'ai rassemblé des braves; — je les ai rassemblés, je les ai réunis, je les ai portés à cinq cents; — et cette année, je suis monté en mer, en mer pour me promener...... ......

....

LE PAPAS KLEPHTE.

ARGUMENT.

La pièce que l'on va lire, si elle est complète et correcte, n'en est ni plus intéressante, ni plus claire. L'on y voit un pacha arrivant à Eurypolis, plus ordinairement Europolis ou Nevropolis, ville située sur les confins d'Agrapha de la Thessalie et de la Doride, où il rassemble des Armatoles, pour aller à la poursuite d'un chef de Klephtes qui n'est point nommé, mais seulement désigné par deux qualifications diverses, l'une vague, équivalente au titre de secrétaire, d'homme lettré; l'autre précise, celle de papas, ou de prêtre. C'est principalement pour la singularité de cette désignation, et pour celle du fait qu'elle suppose, que j'ai admis dans ce recueil une pièce où l'obscurité du fond n'est compensée par aucun détail distingué.

Quelque étonnant qu'il puisse sembler de voir un prêtre chrétien faire le métier de chef de Klephtes, cela s'est vu néanmoins plus d'une fois en Grèce, et tout récemment encore, sous la domination d'Ali pacha. Des nombreux chefs de bande auxquels le despote de Iannina fit la guerre, un des plus célèbres fut un prêtre; ce fut Euthyme Blachavas, plus connu sous le nom de Papas Euthyme. L'histoire de cet héroïque patriote se-

rait trop longue à dire ici avec le détail qu'elle mériterait, mais on me pardonnera, je l'espère, de saisir l'occasion qui se présente d'en rapporter les traits principaux. C'est le meilleur commentaire que je puisse donner du seul trait curieux que renferme la pièce suivante.

Papas Euthyme était l'aîné de trois fils qu'eut ce même Blachavas dont j'ai parlé, dans l'introduction, comme de l'un des capitaines de Klephtes renommés du dernier siècle, dans les Khassia, en Thessalie. De ses trois fils, Blachavas garda les deux plus jeunes pour élèves et pour compagnons dans sa carrière de Klephte et d'Armatole; mais par un sentiment de piété, il voulut que l'aîné fût prêtre. Ce n'était pas la vocation d'Euthyme; cependant il obéit à la volonté paternelle, et exerça quelque temps, en paix, les fonctions sacerdotales. Mais aussitôt que son père fut mort, il déserta l'autel, ceignit l'épée de chef d'Armatoles, et fut reconnu pour capitaine par ses deux frères et par les autres pallikares du vieux Blachavas. Il parut si à son aise dans sa nouvelle position, et s'y comporta si bien, que l'on put aisément le soupçonner de n'avoir pas été un très-bon papas.

Ali pacha, qui avait un instinct merveilleux de ce qui pouvait être à son usage ou de ce qu'il y avait d'hostile et de dangereux, pour lui, dans le caractère des hommes auxquels il avait affaire, avait beaucoup d'inquiétude et de défiance au sujet d'Euthyme, et ne négligea rien pour le perdre. Il lui fit la guerre et lui tendit des piéges; il chercha à l'attirer par des caresses; Papas Euthyme

résista à tout, et ne traita jamais avec le pacha qu'à la condition de n'être point obligé de paraître devant lui.

Du reste, ce n'était pas pour s'en tenir aux aventures ordinaires de la vie de Klephte, aux alternatives accoutumées de guerre et de rébellion dans les montagnes, de sécurité et de paix dans les postes d'Armatoles, que Papas Euthyme avait quitté le sacerdoce. Il avait une grande pensée, une pensée fixe dans le cœur; il voulait faire quelque chose pour l'affranchissement de la Grèce.

On ne sait pas exactement quelle part il prit à la conspiration tramée, en 1805, dans les îles Ioniennes sous les auspices des Russes, pour soulever contre les Turks une grande partie de la Grèce, conspiration dont j'ai déja dit quelques mots, à propos de Katzantonis. Il y a seulement lieu de présumer qu'il en était instruit et devait y coopérer, mais peut-être moins dans l'intention de favoriser directement l'entreprise d'autrui, que de s'en aider pour le succès de la sienne propre.

Quoi qu'il en soit, cette conspiration n'ayant point eu de suite, Papas Euthyme se trouva obligé, je dirais peut-être mieux, libre d'agir selon ses propres inspirations et avec ses propres moyens. Le moment où éclata la dernière guerre entre la Porte et la Russie lui parut celui de mettre à exécution son projet, projet qu'il avait médité et arrêté de concert avec Démétrius Paléopoulos de Carpenissi, homme d'un patriotisme héroïque, à qui la nature n'avait refusé aucun genre de talent, doué au plus haut degré du génie des affaires, et d'une force d'ame à l'épreuve des périls, des obstacles et du malheur.

Leur plan était simple, et peut-être le plus sensé auquel on pût s'arrêter alors. Il n'était pas question d'opérer une révolution générale, ni de tenter de rendre brusquement et d'un seul coup l'indépendance à la Grèce entière. Il s'agissait seulement de renverser Ali pacha, et d'établir un gouvernement grec dans les provinces de sa domination, en attendant que les circonstances permissent de faire davantage. Pour atteindre ce premier résultat, on n'avait pas besoin des Russes, dont l'intervention immédiate semblait dangereuse ; et l'on avait la chance de les intéresser à la révolution projetée, une fois qu'elle serait faite.

Quant aux moyens d'exécution, ceux sur lesquels on pouvait compter paraissaient plus que suffisants. Tous les capitaines de Klephtes des différentes parties de la Grèce, et une multitude d'Agas turks, animés de la même haine contre Ali pacha, devaient coopérer avec la même ardeur à son renversement. Il n'y avait pas jusqu'aux ministres du Grand-Seigneur, qui, convaincus de toutes les perfidies du vizir de Iannina, et alarmés de son pouvoir, ne désirassent, en ce qui le touchait, le succès des conspirateurs.

Les chefs des conjurés s'étaient donné rendez-vous à jour fixe, dans la partie thessalienne du Pinde ; ils devaient de là descendre dans la basse Thessalie, la soulever et y prendre des renforts avec lesquels ils se porteraient sur Iannina. Papas Euthyme arriva le premier au rendez-vous, avec tous les compagnons qu'il avait pu rassembler dans les Khassia, outre ses pallikares. Son

but était d'assurer et de faciliter, par quelques opérations préliminaires, l'arrivée et la jonction des autres capitaines qui étaient déja ou se mettaient partout en mouvement. Il était surtout urgent de s'emparer du poste de Kastri, qui est, pour la Thessalie, la clef de ceux des défilés du Pinde par lesquels on y descend de l'Épire et de la Macédoine ; il y envoya ses deux frères Théodore et Démétrius avec le gros de ses forces, c'est-à-dire avec deux ou trois cents hommes.

Jusque-là tout semblait marcher heureusement ; et tout était perdu. Ali pacha savait tout : un des conjurés, un misérable, nommé Deli-Ghiannis, fils d'un papas de Metzovon, lui avait tout dit. Au premier mouvement de Papas Euthyme, il avait fait partir son fils Mouktar à la tête de 4000 hommes d'élite, qui tombèrent sur Kastri, avant que les Grecs eussent pu s'y mettre en défense. Bien que pris au dépouvu par des forces si supérieures, ceux-ci combattirent en héros, et se firent presque tous tuer sur la place. Théodore et Démétrius périrent après avoir fait des prodiges de bravoure. Papas Euthyme, qui n'était pas là au moment de l'attaque, parvint à se sauver, et se réfugia auprès du capitan-pacha, qui l'accueillit favorablement, Ali étant encore alors dans la disgrace de la Porte. Mais le rusé tyran parvint à faire sa paix ; il demanda que Papas Euthyme lui fût livré, et on le lui livra. Il essaya d'abord d'en tirer des renseignements et des aveux. Papas Euthyme n'ouvrit pas la bouche, et fut coupé en lambeaux, après avoir subi toutes les tortures qu'Ali fut capable d'inventer.

ΛΕ΄.

Ο ΠΑΠΠΑΣ ΚΛΕΦΤΗΣ.

Ἕνας πασᾶς ἐϐγῆκε 'σ τὴν Εὐρύπολιν,
Ἀρματωλοὺς μαζόνει, κλέφταις κυνηγᾷ·
Καὶ τὸν παππᾶν γυρεύει τὸν γραμματικόν· —
« Ποῦ εἶσαι, παππᾶ μου, κλέφτη, καὶ γραμματικέ;
» Ἔλα νὰ προσκυνήσῃς μὲ τ' ἀδέρφια σου,
» Καὶ μὲ τοὺς ἐδικούς σου, τὰ 'ξαδέρφια σου·
» Σὲ κλαῖν τὰ μονοπάτια 'ποῦ περπάταες,
» Σὲ κλαῖν ἡ κρυοϐρυσοῦλες μὲ τὸ κρυὸν νερόν.

XXXV.

LE PAPAS KLEPHTE.

Un pacha s'est porté sur Eurypolis; — il rassemble des Armatoles, et donne la chasse aux Klephtes. — Il cherche (un papas), le papas lettré : — « Où es-tu, papas le Klephte, papas lettré? — Viens te soumettre, avec tes frères, avec tes proches et tes cousins. — Ils te pleurent (déja), les sentiers où tu cheminais : — elles te pleurent (déja), les fontaines de l'eau desquelles tu t'abreuvais. »

ΜΕΡΟΣ ΠΡΩΤΟΝ

ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΙΣΤΟΡΙΚΑ ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΔΙΑΦΟΡΑ.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME SECTION.

CHANSONS HISTORIQUES DIVERSES.

KYRITSOS MICHALIS.

ARGUMENT.

Voici une pièce qui roule sur un genre d'évènement des plus communs sous la domination du grand Sultan. Il s'agit d'un Grec, sans doute d'un Phanariote opulent et puissant, établi (peut-être en qualité de gouverneur) dans la ville d'Achelos, en Romélie, sur les côtes de la mer Noire. Il est dénoncé au Sultan, qui expédie aussitôt son capidgi-bachi, avec l'ordre de l'étrangler, de s'emparer de son bien et d'enlever son fils. Il n'y a guère de doute que le fait ne soit historique, mais j'ignore si l'on en trouverait quelque vestige dans les histoires écrites.

La pièce n'a rien de distingué dans la composition; et le récit auquel elle se réduit, d'ailleurs simple et clair dans sa concision, n'est relevé par aucun trait d'imagination ou de style. Elle ne laisse pas toutefois d'être curieuse, ne fût-ce que pour être certainement une des plus anciennes, et peut-être la plus ancienne de tout ce recueil. Je l'ai trouvée par hasard dans un manuscrit grec de la bibliothèque du roi nº 316, où elle a été copiée après coup, sur une page restée en

blanc dans le corps du manuscrit. L'écriture est indubitablement du XVIe siècle, de sorte que la chanson ne peut pas avoir moins de 224 ans, et en a probablement davantage.

Du reste, la copie est fort incorrecte, sans orthographe fixe, partout difficile à lire, et indéchiffrable en deux ou trois endroits, où j'ai mis le mot que le sens exigeait ou admettait, sans être sûr que ce soit vraiment celui du manuscrit.

Il y a beaucoup d'apparence que la pièce a été composée à Constantinople. La langue n'en diffère en rien d'important du langage actuel.



14.

Α'.

ΤΟΥ ΚΥΡΙΤΣΗ ΜΙΧΑΛΗ.

Θέλω νὰ κάτσω νὰ σᾶς 'πῶ, πολλὰ νὰ θαμαχθῆτε·
Τίς ἦτον ποῦ τὸν ἔλεγαν κυρίτσος ὁ Μιχάλης.
Εἶχεν τὸν βιὸν ἀρίφνητον, τὴν ἀφεντιὰν μεγάλην·
Καὶ κάθονταν 'σ τὸ σπῆτί του, κακὸ δὲν εἶχ' ὁ νοῦς του.
Ἕνα ῥοκᾶ ἀνάγνωσαν μέσα εἰς τὸ διβάνι·
Ὁποῦ τὸν κόσμον χάλασε, τὸν πόλεμον γυρεύει.
Ὡς τ' ἄκουσεν ὁ βασιλεᾶς, πολλὰ τὸν κακοφάνη·
Μηνᾷ τὸν καπιτσίμπασην, γοργὰ τὸν συντυχαίνει·
« Γοργὰ νὰ πᾶς 'σ τὸν Ἀχελόν, 'σ τὸ σπῆτι τοῦ Μιχάλη
» Ἐκεῖ ὀμπρὸς τὴν πόρταν του νὰ 'δῇς νὰ τὸν κρεμάσῃς,
» Καὶ τὸν μικρόν του τὸν υἱὸν νὰ 'δῇς νὰ τόνε πιάσῃς·
» Φυλάγου κ' ἀπ' τὸ πρᾶγμά του βελόνι νὰ μὴ χάσῃς. » —
Μεσάνυχτα ξεπόρτισε, 'σ τὸν Ἀχελὸν ἐπῆγε.
Ὡσὰν πουλὶν ἐπέταξεν, ὡσὰν σαγίτα πῆγε.
Σὰν τόν 'δεν ὁ Μιχάλμπεης, ἐπροσηκώθηκέ τον·

I.

KYRITSOS MICHALIS.

Je m'arrête pour vous faire un récit (dont) bien serez émerveillés. — Certain (Grec) était, que l'on nommait Kyritsos Michalis : — il possédait d'immenses richesses, de grands honneurs; — et se tenait (tranquille) en sa maison, sans que rien de sinistre lui vînt à l'esprit. — Mais on vint à lire une lettre au divan, — (une lettre portant) qu'il vexait tout le monde, et ne cherchait que guerre. — L'empereur, dès qu'il entendit cela, s'en courrouça fort : — il mande le capidgi-bachi, et lui parle vivement : — « Vite ! va-t'en à Achelos, à la demeure de Michalis ; — et là, avise à le pendre devant sa porte; — son fils tout petit, avise à le prendre; — et de son bien, prends garde à ne pas perdre une épingle. » — Au milieu de la nuit, le capidgi sort du port, et part pour Achelos. — Il vole comme oiseau, il va comme flèche. — Michalis bey, sitôt qu'il l'aperçoit, se lève (pour lui aller) au-devant : — « Sois

« Ἤρθες καλῶς, ἀφέντη μου, κάτσε νὰ γευματίσῃς. » —
« Δὲν ἦρθα 'γὼ διὰ τὸ φαγὶ, οὐδὲ διὰ τὸ ποτῆρι·
» Τὸν λόγον ποῦ 'πε ὁ βασιλεᾶς, τὸ θέλημα νὰ κάμω. » —
Καὶ τὸ σχοινὶν ἐπέταξε, καὶ τὸν λαιμόν τ' εὕρῆκε,
Κ' εὐθὺς ὀμπρὸς 's τὴν πόρτα του πιάνει τον, καὶ κρεμᾷ τον,
Καὶ τὸν μικρόν του τὸν υἱὸν εἶδεν, καὶ τόνε πιάνει,
'Σ τὸ κάτεργον τὸν ἔβαλε μὲ ὅλον του τὸν βίον.

---

le bien venu, mon seigneur : assieds-toi pour déjeuner. » — « Je ne viens point pour manger ; je ne viens point pour boire ; — je viens pour faire ce qu'a dit, ce que veut l'empereur. » — Et il lance son cordon, (il le lance) au cou de Michalis ; — puis il le prend, et le pend devant sa porte : — il cherche ensuite son fils tout petit, il l'enlève ; — et le met dans la galère avec tout le trésor de son père.

LES ALBANAIS A ANAPLI.

ARGUMENT.

J'ai eu déja et j'aurai encore l'occasion de rappeler l'insurrection de la Morée contre la Porte en 1770, et de faire allusion aux calamités de tout genre qui en furent la suite. La plus grande vint des Albanais, qui avaient été appelés dans cette province pour en chasser les Russes et en soumettre les habitants. Après avoir rempli sans gloire cette tâche peu difficile, ces barbares trouvèrent le pays bon, et la fantaisie leur vint d'y rester. En conséquence, ils commencèrent, ou plutôt ils continuèrent à massacrer les Grecs qui leur tombèrent sous la main, et se partagèrent ensuite les terres, les forteresses et les villes à leur convenance. Les chasser ne fut pas chose aisée à la Porte, ni l'affaire d'une campagne. Le divan y envoya, plusieurs années de suite, des armées qui furent toujours battues : ce ne fut qu'en recourant au secours des Klephtes grecs, que l'on vint à bout d'exterminer les Albanais.

La chanson qui suit est relative à l'une des expédi-

tions, et, je crois, à la première expédition des Turks pour le recouvrement de la Morée. Après avoir inutilement sommé les Albanais de rendre la forteresse d'Anapli, où ils s'étaient renfermés, le capitan-pacha voulut attaquer cette place, et son armée y fut mise en déroute.

Ce qu'il y a de plus piquant et de plus caractéristique dans cette pièce, c'est qu'elle fait sentir assez bien à quel point étaient montés, à l'époque dont il s'agit, l'insolence des Albanais et leur mépris pour les Turks. La pièce est rimée, ce qui est une raison de plus pour croire qu'elle a été composée dans la Morée, ou dans quelque île des plus voisines. On ne peut guère douter non plus qu'elle ne soit l'ouvrage d'un Grec; et ce Grec a l'air de célébrer une victoire remportée par des brigands qui avaient massacré ses compatriotes par milliers. Mais les hommes qui composaient ces sortes de pièces, et ceux pour lesquels on les composait, n'y entendaient pas malice : ils ne faisaient, les uns et les autres, que céder à un besoin naïf d'émotions, indépendant de toute idée patriotique.



Β'.

ΟΙ ΑΡΒΑΝΙΤΕΣ ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΑΠΛΙ.

Μιὰν προσταγὴν μεγάλην προστάζ' ὁ βασιλεᾶς,
Νὰ κατϰιβ' ἡ ἀρμάδα, κ' ὁ Καπιτὰν πασᾶς.
Ἀρμάδα ἐκατέβη 'σ τ' Ἀνάπλι κι' ἄραξε,
Κ' αὐτὸς ἀπ' τὰ δερβένια μ' ἀσκέρι διάβηκε.
Πιάνει χαρτιὰ καὶ στέλνει, χαρτιὰ καὶ προβοδᾷ·
« Σ' ἐσένα, Μοῦρτο Χάμζα, 'ς ἐσᾶς, Ἀρβανιτιὰ,
» Γλίγωρα νὰ σκωθῆτε αὐτοῦθ' ἀπ' τὸν Μωρεά. » —
« Ἐγὼ χαρτιά 'χω χίλια καμμένα 'σ τὴν φωτιά·
» Καὶ σένανε σὲ γράφω 'σ τὴν κάτω τὴν μεριά » —
« Σῶπα, σῶπα, βρὲ Μοῦρτο, καὶ μὴ παραμιλῇς,
» Γιατ' ἔχεις 'λίγ' ἀσκέρι, καὶ τὸ μετανοεῖς. » —
« Μπεκιάρικα τουφέκια χιλιάδαις ἓξ ὀκτὼ,
» Καὶ σεῖς οἱ Καλιουντζῆδες, χιλιάδες ἑκατό. » —
Τὸ ἄλλα ! ἄλλα ! λένε, τραβοῦνε τὰ σπαθιὰ,
Βάνουν 'μπροστὰ τοὺς Τούρκους, 'μπροστὰ ὡσὰν τραγιά.

II.

LES ALBANAIS A ANAPLI.

L'EMPEREUR donne l'ordre souverain — que le capitan-pacha sorte avec la flotte; — et la flotte sort; (elle) vient mouiller à Anapli; — et le capitan-pacha, avec l'armée, traverse les défilés. — Il se met à expédier des lettres, des lettres et des boïourdis: — « A toi, Mourto-Khamza; à vous, Albanais: — vite! décampez d'ici; (décampez) de la Morée. » — « (Capitan,) des lettres, (des boïourdis,) j'en ai jeté mille au feu; — et la réponse que je te fais, je l'écris sur mon d.... » — « Tais-toi, tais-toi, Mourto; ne déraisonne pas: — tu n'as qu'une petite armée, et te repentiras. » — « Huit mille, six mille fusils de braves (comme nous), — (c'est assez contre) cent mille kaloundjis (comme vous). » — Les Albanais crient: Alla! Alla! tirent leurs sabres, — et chassent les Turcs devant eux comme des chevreaux.

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΣΟΥΛΙΩΤΩΝ

ΚΑΙ ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΠΟΛΕΜΟΥ ΑΥΤΩΝ

ΜΕΤΑ

ΤΟΥ ΑΛΗ, ΠΑΣΑ ΤΩΝ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ.

DES SOULIOTES

ET DE LEURS GUERRES

AVEC ALI PACHA DE IANNINA.

DES SOULIOTES,

ET DE LEURS GUERRES

AVEC ALI, PACHA DE IANNINA.

ARGUMENT.

Les huit chansons qui suivent roulent sur divers incidents des guerres des Souliotes avec Ali, pacha de Iannina. A ne rapporter, de ces guerres, que les particularités strictement nécessaires pour l'intelligence de ces chansons, ma tâche aurait été courte et facile; mais j'ai pensé que l'occasion exigeait ou comportait davantage. Ayant à parler des Souliotes dans des circonstances où leur nom s'attache avec gloire à de grands évènements, et où leurs anciens exploits et leurs anciens revers sont, pour l'Europe entière, un sujet d'admiration ou de curiosité, j'ai présumé que l'on me saurait gré de parler d'eux avec un peu de suite et avec un certain détail. Au lieu donc de me borner à joindre aux huit pièces suivantes autant d'arguments particuliers détachés, j'ai pensé qu'il valait mieux essayer d'étendre, de fondre et de coordonner ces divers arguments en une seule esquisse rapide, mais complète, de l'histoire des

Souliotes, depuis leur origine jusqu'en 1804, époque de leur première dispersion (1).

---

(1) Quelques-uns des détails et des faits qui sont entrés dans cette esquisse m'ont été communiqués oralement par des Grecs qui les ont recueillis sur les lieux. Tout le reste, c'est-à-dire presque tout, je l'ai tiré d'ouvrages déja publiés et connus. Il y a, dans le *Tableau de l'Empire Ottoman*, par Will. Eaton, des renseignements fort curieux sur la première et la seconde guerre d'Ali pacha contre Souli, renseignements fournis par un drogman grec, qui se trouvait en Épire à l'époque des évènements qu'il raconte. M. Pouqueville a donné, en divers endroits de son dernier voyage en Grèce, des notices fort intéressantes sur les Souliotes et sur leur histoire. Enfin, un Grec, M. Pérévos, a écrit, en sa langue, une histoire de Souli et de Parga, imprimée à Venise en 1815, en deux petits vol. in-12. Chacun de ces trois ouvrages contient, sur les Souliotes, des renseignements originaux qui manquent dans les deux autres; mais tous les trois aussi laissent beaucoup à désirer, et se contredisent ou varient sur plus d'un point. J'ai pris indifféremment dans chacun ce qui m'a paru le plus intéressant, le plus probable en soi, et le plus d'accord avec l'ensemble des évènements. Mais l'ouvrage de M. Pérévos est celui des trois dont j'ai fait le plus d'usage et tiré le plus de choses; non seulement parce qu'il est le plus étendu et le plus circonstancié, mais encore parce que l'auteur ayant beaucoup vécu sur les lieux et avec les hommes dont il parle, a été plus que personne a portée d'apprendre, de l'histoire de ces hommes, tout ce qu'ils en savaient eux-mêmes, et de leurs mœurs, tout ce qu'ils en voulaient dire. Du reste, il s'en faut bien que son ouvrage soit aussi intéressant par la forme que par la matière: les détails, presque toujours curieux et habituellement exacts, sont tantôt mal coordonnés, tantôt mal rendus, et il y a, dans la narration, surtout dans celle des faits de guerre, beaucoup de vague, de désordre et d'ob-

Il y a environ un siècle et demi que des pâtres du voisinage de Gardiki, en Albanie, maltraités par les Turks, se retirèrent, avec leurs troupeaux, sur une des montagnes les plus rudes de ce canton de l'Épire qui, sous le nom de Khamourie, s'étend vis-à-vis l'île et le canal de Corfou. Bientôt d'autres persécutés, d'autres mécontents de différents pays, les y suivirent; et au bout de quelques années, ces réfugiés, mélange de Grecs et d'Albanais chrétiens, formèrent une communauté d'environ cent individus, réunis dans un village qui porta dès lors le nom de Souli. En 1792, ce village était devenu le chef-lieu d'une petite république, non seulement reconnue, mais redoutée de toutes les puissances turkes de l'Épire.

Comment cette république était-elle née en si peu de temps, de l'établissement d'une vingtaine de pauvres chevriers chrétiens, entourés de Turks et gîtés dans un repaire de loups et de sangliers, où ils n'avaient songé d'abord qu'à se cacher? Par quelle catastrophe a-t-elle disparu en un jour du sein de la Grèce? Quels étaient enfin ces Souliotes, dont les aventures, les exploits et les revers ont l'air de vieilles fables héroïques, jetées par mégarde dans l'histoire des peuples et des temps

---

scurité. Je suis obligé d'avertir de ces défauts, puisqu'ils ont dû nécessairement passer dans l'esquisse à laquelle l'ouvrage où ils se trouvent a servi de base. J'ai fait ce qui a dépendu de moi pour les atténuer, et j'aurais bien voulu faire davantage.

modernes ? Voilà des questions sur lesquelles je voudrais pouvoir satisfaire, et ne puis guère qu'attirer la curiosité du lecteur.

Avant de passer à ce qui m'est connu de l'histoire et des mœurs des Souliotes, je dois dire quelque chose de leur population et de leur position géographique.

La masse totale du peuple de Souli se partageait en deux classes : l'une souveraine et gouvernante, l'autre sujette et gouvernée. Les vrais Souliotes d'origine ou d'adoption formaient seuls la première ; la seconde consistait en un mélange de Grecs et d'Albanais conquis, désignés collectivement par le nom de Para-Souliotes, Souliotes adjoints.

Les Souliotes de race, que je nommerai désormais simplement Souliotes, étaient concentrés dans onze villages, dont les quatre plus anciens étaient Souli ou Kako-Souli, Avarikos, Samoniva et Kiapha, lesquels se nommaient collectivement le Tétrachorion.

Ces quatre villages étaient bâtis sur les escarpements d'une montagne, aux sommités de laquelle on n'arrivait que par un seul défilé serpentant, durant trois milles, à travers un affreux dédale de précipices, de forêts et de rochers. De mille en mille, aux pas les plus scabreux du défilé, s'élevait une tour fortifiée pour en défendre l'accès. Au premier mille, et tout près de la première tour, se trouvait le village de Kiapha ; et deux milles plus haut se présentaient, à peu de distance l'un des autres, Kako-Souli, Avarikos et Samoniva, comme suspendus aux escarpements les plus rudes d'une espèce

de vallon circulaire ou de cratère, dont les bords forment les crêtes de la montagne.

Les sept autres villages, colonies des premiers, et nommés collectivement Heptachorion, étaient situés au pied de la montagne, dans une plaine fertile et cultivée.

La population totale de ces onze villages était d'environ cinq mille ames, dont le chef-lieu renfermait à lui seul près de la moitié. Quant à la population sujette ou conquise, elle s'élevait à plus de sept mille individus, et occupait une soixantaine de villages épars dans le plat pays, à quatre ou cinq lieues de rayon autour de la montagne.

Confinés sur d'âpres rochers, entourés de voisins les uns à demi sauvages, les autres opprimés et pauvres, les Souliotes du Tétrachorion ne pouvaient exercer aucune industrie, ni faire aucun négoce. Ils élevaient quelque bétail, mais trop peu pour en tirer leur subsistance. Ce qui leur manquait, il n'y avait, pour eux, qu'un moyen de se le procurer: c'était de l'enlever aux habitants et aux cultivateurs des plaines adjacentes.

Ils partaient, pour justifier cette conduite, d'un principe de droit qu'ils énonçaient sans détour, et même avec orgueil. « Les terres qu'occupent aujourd'hui les Turks, disaient-ils, ne sont pas les terres des Turks; ce sont celles de nos pères. Nos pères en ont été dépouillés par la force; et nous, leurs enfants et leurs héritiers, nous avons le droit d'en reprendre, pour vivre, tout ce que nous avons la force d'en reprendre. Quant aux Grecs et aux autres chrétiens qui

labourent pour les Turks, qu'ils prennent les armes avec nous pour reconquérir la terre commune, ou qu'ils se résignent à être traités par nous comme ceux qui nous l'ont ravie. »

Avec un tel principe de droit public, audacieusement observé et dans toute sa rigueur, surtout dans les commencements, les Souliotes durent avoir et eurent en effet des guerres fréquentes avec les petites puissances turkes de leur voisinage. Dans toutes ils furent victorieux, et prirent successivement aux agas de Margariti, de Paramythia, et aux pachas de Iannina, les soixante villages qui formaient la Para-Souliotide. Une suite nécessaire de leurs victoires fut d'être reconnus comme peuple, comme puissance indépendante, par les puissances sur lesquelles ils les avaient remportées. Mais il y eut cela de bizarre, dans les conventions qui s'établirent peu à peu entre eux et ces puissances, qu'ils y figurèrent à la fois à titre de conquérants ou de vainqueurs, et à titre de sujets ou de vaincus.

Ainsi, ils payaient aux délégués de la Porte le tribut ordinaire des raïas, c'est-à-dire une capitation en argent, et de plus, la dîme de leurs troupeaux, de leur beurre et de leur fromage. D'un autre côté, ils levaient la même dîme et la même capitation dans les villages qu'ils possédaient à titre de conquête. Ce n'était pas tout; outre ce double impôt, ils se faisaient payer une rétribution particulière en argent, par les agas et les pachas voisins, pour ne point dévaster les terres de leur domaine.

Pour ce qui est de l'organisation intérieure des Sou-

liotes, on en sait peu de chose, mais assez toutefois pour voir que tout y était fort simple et en harmonie avec la nécessité de subsister par la guerre.

La famille, prise collectivement, était considérée comme l'élément politique de l'état : c'était l'unité par laquelle se comptait la population. Un certain nombre de familles alliées ou provenant d'une souche commune formait une *Phara* ou tribu, gouvernée par le chef de la famille la plus ancienne ou la plus respectée. Ainsi les cinq mille habitants de la *Souliotide* se groupaient en huit cents familles à peu près, et celles-ci en quarante-sept *Pharas*.

Il n'y avait à Souli ni tribunaux, ni lois écrites, ni même coutumes judiciaires. Les différents entre particuliers se terminaient à l'amiable par la sentence arbitraire des chefs des familles ou Pharas auxquelles appartenaient les disputants.

Quant aux affaires publiques, c'était un conseil composé des quarante-sept chefs de Pharas qui en décidait. De ces affaires, la principale et presque la seule était la guerre; mais quand elle était une fois résolue, et qu'il ne s'agissait plus que de la faire, toutes les dispositions générales, toutes les opérations préliminaires étaient réglées d'avance par l'usage. Souliotes de la montagne et Souliotes de la plaine, chefs et soldats, hommes et femmes, tous savaient ce qu'ils avaient à faire, et tous s'en acquittaient, moins comme d'un devoir public, que comme d'une affaire personnelle.

Aux approches d'un ennemi, les Souliotes de la plaine

évacuaient aussitôt leurs villages, avec leurs effets et leurs vivres. Les vieillards, les enfants et les femmes se retiraient sur la montagne; mais les hommes s'arrêtaient à l'entrée des défilés, pour les défendre, et les Souliotes montagnards descendaient à leur secours. Le pays conquis restait seul exposé aux ravages de la guerre.

N'ayant d'autres armes que le fusil et le sabre, et combattant d'ordinaire dans des lieux hérissés de bois et de rochers, où chacun se choisissait son poste, et se battait, en quelque façon, pour son compte et à part des autres, leur tactique était on ne peut plus simple : elle se bornait à ne jamais fuir, et à ne jamais s'effrayer du nombre des ennemis. Ils avaient néanmoins quelques maximes de guerre, dont je ne citerai qu'une seule, comme la plus originale et la plus caractéristique.

Avaient-ils affaire à un corps d'ennemis très-nombreux? ils ne lui opposaient que le moindre nombre possible des leurs. Contre une troupe de cinq ou six mille hommes, par exemple, ils en faisaient marcher cent cinquante, ou tout au plus deux cents. Était-ce, au contraire, un petit détachement de cinq cents à mille hommes qui se présentait, ils allaient à sa rencontre en nombre égal ou supérieur. Dans le premier cas, ils ne visaient qu'à se défendre : c'eût été folie, de leur part, de prétendre à quelque chose de plus qu'à battre et à repousser l'ennemi. Dans le second cas, il y avait, pour eux, outre la chance de la victoire,

celle d'un avantage accessoire : ils pouvaient faire beaucoup de prisonniers qu'ils dépouillaient, vendaient, ou mettaient à rançon.

Les forces militaires des Souliotes, très-grandes sans doute relativement à leur population totale, étaient fort peu de chose par elles-mêmes. Le *Tétrachorion* pouvait donner jusqu'à mille hommes de guerre, et l'*Heptachorion* cinq cents ; de sorte que, dans ses plus grandes entreprises, ou dans ses plus grandes détresses, Souli n'eut jamais plus de quinze cents combattants sur pied, et rarement autant.

Les femmes suivaient les hommes à la guerre : elles leur apportaient des vivres, des munitions; et au besoin, combattaient avec eux. Voyaient-elles un détachement des leurs reculer ou chanceler devant l'ennemi, elles accouraient à son secours. Arrivait-il qu'un Souliote se comportât lâchement sous leurs yeux, elles l'accablaient de reproches, le déclaraient indigne d'avoir ou de trouver une femme, et poussaient quelquefois l'insulte jusqu'à lui arracher ses armes.

Mieux valait, pour une femme souliote, voir son mari tomber en brave à la guerre, que de l'y voir noter pour une lâcheté; car la loi la rendait, en quelque sorte, responsable de cette lâcheté ; c'était elle qui en était châtiée par des peines fort légères sans doute, à ne les considérer qu'au physique, mais que l'orgueil public se chargeait de rendre amères. Quand la femme d'un Souliote signalé pour lâche allait à la fontaine puiser de l'eau ou abreuver son bétail, une, dix, cent

femmes de braves qui survenaient pour en faire autant avaient toutes le droit de l'écarter de l'eau, de remplir leurs vases, d'abreuver leurs troupeaux avant elle. Une Souliote qui voulait prévenir cet affront, ou ne pas le subir deux fois, n'avait que deux partis à prendre : il lui fallait ou quitter son mari, ou le décider à démentir, par une action d'éclat, le mauvais renom qui courait de lui.

Un Souliote ne quittait jamais ses armes; il mangeait, il dormait avec elles. C'était le fusil sur l'épaule, le sabre au flanc, et le poignard à la ceinture, qu'il allait à l'église ou menait paître ses chèvres. Par suite de cette habitude d'aller toujours armé, les rixes devenaient aisément meurtrières entre des hommes d'un naturel si fier et si sauvage; et dans un pays comme Souli, où chaque famille se faisait un point d'honneur de soutenir et de venger les siens, toute querelle privée tendait à la guerre civile. Aussi la loi avait-elle cherché à restreindre le plus possible les chances par le concours desquelles une rixe particulière pouvait s'exaspérer et s'étendre. Il était défendu aux hommes de s'immiscer dans une dispute, soit entre d'autres hommes, soit entre des femmes, même dans l'intention de l'apaiser. On supposait cette bonne intention trop fragile, et trop fort le penchant qu'avait tout Souliote à profiter de toute occasion qui s'offrait à lui de donner une preuve de courage, de force ou d'intrépidité. Les femmes seules avaient le droit d'intervenir comme médiatrices, aussi bien dans les rixes entre hommes que dans celles entre femmes.

Quant aux rixes d'homme à femme, une autre loi beaucoup plus étrange que la précédente, mais dictée par le même esprit, les rendait aussi rares que possible. Le Souliote meurtrier d'une femme était condamné à entretenir à ses frais autant de citoyens qu'il était à présumer que la femme tuée aurait mis d'enfants au monde si elle eût vécu. Pour un Souliote, une telle punition était pire que la mort; et chacun évitait avec une sorte de terreur toute occasion de s'emporter contre une femme et de la frapper.

Ainsi donc les lois, les mœurs, l'éducation, la religion même, tout tendait, chez les Souliotes, à l'exaltation du courage. Après la bravoure, la plus haute vertu d'un Souliote était l'amour de la terre natale. Peu importait que cette terre ne fût qu'une montagne stérile, hérissée de rocs, et entourée de précipices; le Souliote l'aimait telle qu'elle était, et même pour ce qu'elle était. Il l'aimait pour tout ce qu'il en avait coûté d'efforts à ses ancêtres pour s'y établir, et pour tout ce qu'il fallait d'héroïsme et de courage pour s'y maintenir. Il l'aimait enfin pour l'enchantement orgueilleux avec lequel il pouvait contempler du haut de ses rochers, dans la plaine, des opprimés moins braves que lui, et des oppresseurs dont il ne craignait rien.

Les guerres, les expéditions, soit nationales, soit particulières, à la suite desquelles Souli était parvenu à l'état que je viens d'esquisser, n'ont été écrites par personne. Les Souliotes eux-mêmes les avaient oubliées,

et il y a toute apparence qu'elles sont à jamais perdues pour l'histoire de la Grèce. Ce n'est guère qu'à dater du moment où cette peuplade s'est trouvée en contact avec le fameux Ali, pacha de Iannina, que l'on a commencé à parler d'elle ailleurs qu'en Épire, et à recueillir quelques traits de son caractère.

La première circonstance dans laquelle on la voit figurer est une des plus grandes et des plus heureuses de son histoire. C'était en 1789 : quinze ans s'étaient écoulés depuis le traité de Kaïnardgi qui avait mis fin à la guerre commencée en 1769 entre la Porte et la Russie. Dans cet intervalle, la querelle s'était rengagée. Dès 1786, la Porte avait de nouveau attaqué la Russie; et Catherine II, ayant pour auxiliaire l'empereur Joseph II, avait repris le cours de ses victoires sur les Turks. De 1787 à 1790, les Austro-Russes avaient remporté les plus grands avantages, et les Musulmans avaient été réduits à une détresse pire que celle de la guerre précédente. Catherine II n'ayant alors aucun besoin des Grecs, ne songeait plus à eux : mais à la mort de Joseph II, lorsque le fardeau de la guerre retomba en entier sur elle, l'idée lui revint de se servir des Grecs, et de leur reparler d'indépendance et de gloire. Il fut question alors, comme en 1770, d'opérer dans quelque partie de la Grèce un soulèvement, à la faveur duquel les Russes marcheraient plus vite et plus droit au vrai but de la guerre. La chose n'était pas facile, après la déplorable issue qu'avait eue, vingt ans auparavant, l'insurrection de la Morée; mais s'il y avait une pro-

vince grecque où l'on pût espérer encore de soulever beaucoup de braves au nom de la liberté et de l'indépendance, c'était l'Épire. Aussi fut-ce là que la Russie envoya ses agents, avec un manifeste où tous les Grecs étaient incités « à chasser les ennemis du nom chrétien du pays qu'ils avaient usurpé, et à reconquérir leur ancienne liberté. »

Souli fut choisi pour le point central de l'insurrection, pour le rendez-vous de toutes les bandes de Klephtes qui, réunies aux Souliotes, formèrent bientôt une armée redoutable, même par le nombre. Cette armée marcha contre Ali pacha, qu'elle battit complètement, tandis qu'une flottille greque de douze bâtiments, commandée par le fameux Lampros, occupait et battait, de son côté, les forces navales des Turks dans l'Archipel.

Mais tandis que les Grecs se compromettaient ainsi pour la Russie, et lui tenaient plus qu'ils ne lui avaient promis, la Russie, fléchissant aux menaces équivoques de l'Angleterre et de la Prusse, signait un accommodement avec la Porte, et livrait, pour la seconde fois, les malheureux Grecs au ressentiment de leurs oppresseurs. J'ai dit ailleurs quel fut le sort de quelques-uns des plus braves, et ne m'arrêterai pas davantage sur ce point.

De tout ce qui avait pris part au soulèvement de l'Épire, les Souliotes étaient les seuls assez forts pour ne pas craindre d'en être châtiés, et pour s'en faire gloire. Ali, qui ne tenait le pachalick de Iannina que

depuis deux ou trois ans, n'était pas en mesure de tirer vengeance de sa défaite, et de la mort d'un fils qu'il y avait perdu. Ce ne fut qu'en 1792 qu'il put songer à punir les Souliotes. Il rassembla à Iannina huit ou dix mille Albanais d'élite, à la tête desquels il fit publier de toutes parts qu'il allait marcher contre la ville d'Argyrocastron, à laquelle il avait donné un gouverneur dont elle ne voulait pas. Ce n'était pas assez, pour lui, de tromper les Souliotes sur le but de son expédition; il lui importait bien plus encore de les affaiblir. Dans cette vue, il leur écrivit une lettre louangeuse, pour les engager à joindre leurs forces aux siennes contre l'ennemi qu'il feignait de menacer, leur promettant une solde double de celle des Albanais, puisqu'ils seraient, disait-il, deux fois plus braves.

Se défiant des éloges et de la proposition du pacha, les Souliotes se contentèrent de lui envoyer un détachement de soixante et dix hommes, aux ordres de Lampros Tsavellas, le chef d'une des plus anciennes familles et l'un des héros de Souli. « Ce renfort te suffira pour être partout victorieux, » écrivirent-ils à Ali. Celui-ci, déjoué et mécontent, n'en poursuivit pas moins son entreprise. Il prend, avec ses Albanais et les soixante et dix Souliotes, la route d'Argyrocastron; mais à trente milles de Iannina, il fait faire halte. Tsavellas et les siens, dans la sécurité où ils sont, quittent un moment leurs armes pour se reposer, et se dispersent çà et là. Ali saisit cet instant; il ordonne à ses Albanais de tomber sur les Souliotes, de les arrêter

prisonniers, et de les conduire à Iannina, à l'exception de Lampros Tsavellas qu'il garde avec lui. Ces ordres préliminaires exécutés, il fait volte-face avec toute son armée, et se précipite sur la route de Souli, se flattant d'arriver à temps pour le surprendre. Heureusement pour Souli, un des braves de Tsavellas avait échappé aux Albanais, et se jetant à la nage dans le Thyamis, avait gagné le bord opposé, à travers trois mille balles dont aucune ne l'avait atteint, et avait pris de là sa course vers la montagne natale. Il arriva trois heures avant Ali, et quand celui-ci se présenta devant les défilés qu'il croyait franchir, il y trouva les Souliotes et s'arrêta.

Furieux d'être ainsi déçu, mais ne renonçant pas encore à l'espoir de vaincre sans combat, le pacha fait amener en sa présence le capitaine Tsavellas, et lui tient de longs discours qui, en substance, se réduisent à ce peu de mots : « Mets-moi en possession de ton pays, tu seras largement récompensé : si tu me refuses, je vais te faire rôtir à petit feu. » — « Comment puis-je te mettre en possession de mon pays, lui répondit Tsavellas, étant ici prisonnier ? Si tu veux que j'essaie de faire ce que tu désires, rends-moi la liberté, permets-moi d'envoyer chercher mon fils à Souli ; c'est la partie la plus chère de moi-même : garde-le pour otage, jusqu'à ce que j'aie pu agir. » Ali, persuadé par ces paroles, délivre Tsavellas, qui prend la route de Souli, laissant au pouvoir du pacha son fils Photos, jeune homme d'envron dix-huit ans, que nous ver-

rons bientôt prendre le premier rôle dans cette histoire.

Ali attendait avidement, au pied des montagnes de Souli, l'accomplissement des promesses de Tsavellas; il ne resta pas long-temps dans l'erreur sur les véritables dispositions de ce magnanime Souliote. Voici la lettre qu'il en reçut:

« Ali pacha, je me réjouis d'avoir trompé un fourbe: « c'est pour défendre ma patrie contre un voleur, que « je suis venu ici. Mon fils mourra; mais j'ai l'espoir de « le venger avant de mourir aussi. Certains Turks de « ta façon diront que je suis un père sans entrailles, de « sacrifier mon fils pour ma délivrance. Moi, je dis que « si tu avais pris notre montagne, tu aurais tué mon fils, « toute ma famille, et tous mes compatriotes, sans que « j'eusse pu venger leur mort. Si, au contraire, nous « sommes victorieux, j'aurai d'autres enfants, car ma « femme est jeune. Quant à mon fils, malgré sa jeu- « nesse, il sera content d'être sacrifié pour la patrie; « sinon il n'était pas digne de vivre, ni d'être reconnu « pour mon fils. Il supportera la mort avec courage; « sinon il ne mériterait pas d'être nommé un vrai fils de « la Grèce, notre patrie. Viens donc, infidèle, je brûle « de me venger. »

Cette lettre et la fraude héroïque de Tsavellas doublèrent la rage d'Ali contre les Souliotes; mais la rage d'Ali était toujours soumise au calcul. Déconcerté pour la seconde fois dans ses plans, il essaya de réussir en temporisant, et chercha à effrayer les Souliotes par

l'appareil de ses forces, et en occupant, autour de leur montagne, tous les points par lesquels ils pouvaient recevoir des secours en hommes, en munitions et en vivres. Son armée, évaluée probablement avec exagération tantôt à vingt, tantôt à vingt-deux mille hommes, paraît avoir été au moins de quinze mille. Elle était divisée en quatre corps, dont les deux plus forts commandés, l'un par le vizir en personne, et l'autre par son fils Mouktar, occupaient les villages de Souliotes, au pied de la montagne, en face du défilé par lesquels on y gravissait.

On ne sait combien de temps Ali serait resté dans cette position, s'il n'eût été informé, par un hasard heureux pour lui, d'un plan hardi qu'avaient arrêté les Souliotes, pour le surprendre et l'enlever du milieu de son camp. Perdant enfin patience, et se décidant à combattre, il rassemble ses officiers et l'élite des Albanais, au nombre de sept à huit mille hommes, pour leur faire, au nom du Coran et de l'honneur, les exhortations que la circonstance exige; pour leur dire que le moment est venu, pour eux, de se venger de toutes les insultes des Souliotes, de cette poignée de djaours et de voleurs de chèvres; et afin de mieux s'assurer de leur courage, il promet une gratification de cinq cents piastres par tête à chacun de ceux qui pénétreront à Souli et le prendront. A cette promesse, les Albanais tirent leurs sabres, en brisent le fourreau, et jurent de ne pas les quitter avant d'avoir fait ce que souhaite le pacha.

A ces huit mille hommes d'élite et au reste de l'armée d'Ali, les Souliotes n'avaient à opposer que treize cents combattants, commandés par George Botsaris, le seul des capitaines souliotes qui le disputât alors à Lampros Tsavellas, en expérience, en patriotisme et en bravoure. Ce fut entre des forces si disproportionnées que commença, le 20 juillet 1792, une bataille étonnante dont je ne rapporterai que les incidents les plus caractéristiques.

Après une résistance vigoureuse à l'entrée de leurs défilés, les Souliotes se retirèrent sur Kiapha, position plus avantageuse, où les petits détachements de leurs troupes pouvaient agir avec plus de concert. Là, le combat devint terrible. Enflammés par les promesses du vizir, les Albanais attaquèrent les Souliotes avec une intrépidité et une persévérance auxquelles ceux-ci n'étaient pas accoutumés. Repoussés dans deux premiers assauts, où ils avaient jonché de leurs cadavres le creux du défilé, ils revinrent une troisième fois à la charge, avec plus d'acharnement qu'à la première. La chaleur du jour était excessive, et les Souliotes éprouvaient tout ce qu'il y a d'aigu dans les tourments réunis de la faim, de la soif et de la fatigue. Ils ne pouvaient plus toucher à leurs fusils brûlants à force de coups tirés et d'être exposés au soleil; cependant ils ne cessèrent de combattre et de tenir l'ennemi en arrêt qu'après dix heures de carnage.

Ils se retirent alors, pour prendre de nouvelles positions dans la partie supérieure de la montagne. Un

petit détachement s'arrête à la seconde tour, ayant à sa tête Georges Botsaris en personne. Entre la seconde tour et Souli, un corps beaucoup plus nombreux, commandé par Lampros Tsavellas, se place en embuscade dans une épaisse forêt qui domine le défilé. Enfin, quatre cents hommes vont prendre position à Souli même, pour recevoir l'ennemi de front.

Cependant, encouragés par un succès nouveau pour eux, les Albanais, après avoir repris haleine à Kiapha, poursuivent intrépidement leur marche vers la cime de la montagne. Arrivés à la seconde tour, et n'y trouvant point de résistance, ils la laissent derrière eux, continuent à gravir, et sont déja près de Souli.

Il n'y avait jusqu'ici, dans ces mouvements, rien d'imprévu ni d'alarmant pour les Souliotes, qui n'attendaient, pour attaquer l'ennemi, que de le voir engagé assez avant dans le piége où ils avaient voulu l'attirer. Tels étaient néanmoins le nombre, la résolution et le progrès des assaillants, que l'on ne peut dire quelle eût été l'issue du combat, sans l'incident hors de calcul qui vint tout-à-coup en maîtriser les chances.

Quelques femmes, voyant l'ennemi si près, s'imaginent que c'est à elles à sauver leur pays. La plus intrépide de toutes, Moscho, l'épouse de Lampros Tsavellas, force à coups de hache trois caissons de cartouches dont elle n'a pas la clef : elle remplit son tablier de ces cartouches, prend un sabre, un fusil, et s'élance au-devant des Albanais, suivie d'un bataillon de ses compagnes. Entraînés et enflammés par leur exemple,

les quatre cents hommes postés à Souli se jettent, avec elles, sur l'ennemi, et le repoussent sur la seconde tour. Là, Botsaris arrête les fuyards par un feu terrible, en même temps que Tsavellas les prend en flanc, à la tête des troupes embusquées. Entourés de toutes parts, ne pouvant ni avancer ni fuir, les Albanais tombent sous une grêle de balles, sont écrasés sous les rochers que l'on fait rouler sur eux. Tout ce qui s'était engagé plus haut que la seconde tour est tué; le reste se précipite en désordre du milieu de la montagne sur la plaine, poursuivi par les vainqueurs.

L'héroïne Moscho était des plus ardentes et des premières à la poursuite; mais descendue à la tour de Kiapha, elle fut un moment arrêtée par un triste spectacle. Les corps de neuf jeunes Souliotes gisaient aux environs de cette tour; ils avaient été chargés de la défendre, et tous étaient tombés en la défendant. Un dixième qui avait combattu à la tête des neuf autres, ne venait que d'expirer; et celui-là, Moscho l'eut bientôt reconnu. C'était son neveu; c'était Kitsos Tsavellas. Elle se jeta sur lui, le baisa sur les lèvres, le couvrit de son tablier, et prononça sur lui ce myriologue guerrier: « Bien-aimé neveu, je suis arrivée trop tard pour te sauver la vie; mais je puis du moins venger ta mort sur tes ennemis et tes meurtriers ». En achevant ces mots, elle se remet à la poursuite des Albanais.

Rien n'égale la terreur, le désordre et la précipitation de leur fuite. Ceux qui purent se cacher dans les bois, dans les montagnes, s'estimèrent les plus heu-

reux ; les autres ne s'arrêtèrent qu'à Iannina, et presque tous avaient jeté leurs armes, pour être plus sûrs d'échapper à l'ennemi. Bagages, munitions de bouche et de guerre, armes, trésor, tout tomba au pouvoir des Souliotes. On porte le nombre des morts à plus de trois mille du côté des Albanais; les Souliotes eurent soixante-quatorze hommes tués, et une centaine de blessés.

Ali pacha, qui avait vu de loin le désastre de son armée sur la montagne de Souli, avait été le premier à fuir, et à fuir si vite que, pour faire une route de huit à dix lieues, il creva deux chevaux. De retour à Iannina, il s'enferma dans son palais, et s'y tint caché plus de quinze jours, sans vouloir parler à créature vivante ; et pour que personne ne sût en quel état rentrait à Iannina cette armée qui venait d'en sortir avec tant de parade, il défendit, sous peine de la vie, à tous les habitants de la ville, de mettre la tête à la fenêtre.

Cette précaution prise, il se hâta de députer aux Souliotes un évêque, par l'entremise duquel il demanda et obtint la paix aux conditions suivantes : 1° de céder aux Souliotes une certaine étendue de territoire à leur convenance ; 2° de leur payer cent mille piastres, pour la rançon des prisonniers qu'ils avaient faits sur lui ; 3° de remettre en liberté tous les Souliotes qui se trouvaient alors en son pouvoir, et en particulier le jeune Photos Tsavellas.

Ce ne fut qu'en l'année 1800, que les circonstances et le cours des évènements généraux permirent à Ali pacha de reprendre ses projets contre les Souliotes,

ou, pour mieux dire, l'y déterminèrent. Jamais ses préparatifs n'avaient été si formidables, et jamais le but n'en avait été si secret. L'armée qu'il avait réunie pour cette nouvelle expédition, suivant quelques rapports, de vingt-huit mille hommes, n'était guère de moins de vingt mille; et personne ne savait encore contre qui elle allait marcher, lorsqu'elle parut tout-à-coup devant les montagnes de la Souliotide.

Pour le coup, les Souliotes étaient pris au dépourvu, et dans les conjonctures les plus fâcheuses. Ne se croyant pas menacés, ils n'avaient fait aucun approvisionnement en munitions, ni en vivres. Par une fatalité plus grave encore, George Botsaris, ce même capitaine sous lequel ils avaient triomphé dans la dernière guerre, les avait trahis, gagné par vingt-cinq mille piastres qu'Ali pacha lui avait fait proposer, et s'était retiré de Souli, avec toutes les familles de sa tribu, qui donnaient près de deux cents hommes de guerre. Malgré tous ces contre-temps, les Souliotes résolurent de combattre, et chacun courut à son poste.

Lampros Tsavellas était mort depuis cinq ans; mais son fils Photos, alors âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, était déja le héros de Souli; ce fut lui que les Souliotes mirent à leur tête. Ils avaient deux cents hommes de moins, et l'ennemi cinq ou six mille de plus qu'à la dernière guerre. Peut-être, pour tout autre capitaine, ce surcroît de disproportion entre les deux forces eût-il été un motif de se resserrer sagement dans la défensive : pour Photos Tsavellas, ce fut un motif d'être plus hardi, et de prendre l'offensive.

Le gros de l'armée du pacha arriva le 2 juin, sur quatre colonnes, et par quatre points différents. Elle prit position aux environs de la montagne de Souli, en attendant l'arrivée du pacha, qui entra trois jours après, avec la réserve, à Lyva, village sur la route de Iannina à Souli, à une distance presque égale de l'un et de l'autre. Photos Tsavellas n'avait pas attendu dans les défilés les quatre premières colonnes de l'ennemi; il s'était avancé partout à leur rencontre, les avait partout déconcertées et battues, et occupait encore des positions en avant des défilés, au moment de l'arrivée d'Ali. Celui-ci résolut d'agir sans délai. S'étant assuré de la position de ses différents corps d'armée, et sachant que celui commandé par l'aga de Paramythia occupait les hauteurs de Birtsakha, à deux ou trois lieues N. O. de Souli, il ordonna à ses meilleures troupes de se rendre, le jour même, en cet endroit, en s'y portant par le village de Systrouni, qui n'en est éloigné que de deux heures de chemin. Son projet était de marcher, dès le lendemain, contre Souli.

Les ordres du pacha ne furent pas exécutés avec la précision et la célérité nécessaires. Au lieu d'arriver à Birtsakha le jour convenu, huit ou dix mille Albanais s'arrêtèrent à Systrouni, pour y passer la nuit. Photos Tsavellas, informé par des avis secrets et précis des marches et du projet de l'ennemi, n'hésite pas un instant sur ce qu'il doit faire. Il choisit deux cents Souliotes des plus braves, se porte de nuit avec eux à Systrouni, et s'y établit dans un poste avantageux, avec

les précautions convenables pour n'être ni aperçu ni entendu de l'ennemi. Le matin, à l'heure où les Turks se mettent en mouvement pour continuer leur chemin à Birtsakha, il détache quelques Souliotes, avec l'ordre de provoquer l'ennemi et de l'attirer au piége. Le stratagème réussit : un corps de douze cents Turks, commandés par Mustapha Zygouris, insultés par les enfants perdus de l'embuscade, se met en désordre à leur poursuite, suivi de près par le gros de l'armée qui s'ébranle machinalement et en tumulte à ce mouvement inattendu. A peine les Turks de Zygouris sont-ils à la portée du mousquet des Souliotes, que Photos s'élance, comme un lion, de son poste; étend Zygouris à terre d'un coup de fusil, et lui a coupé la tête avant que les Turks aient eu le loisir de s'apercevoir qu'ils ont donné dans un piége. Les deux cents Souliotes s'élancent en même temps sur le gros des Turks, qui, glacés de surprise, s'enfuient pêle-mêle dans la direction de Birtsakha, laissant la terre jonchée d'autant de morts que les Souliotes ont pu tirer de coups.

Le pacha eut un grand dépit de cet échec : toutefois il persista dans son premier projet, sauf à réunir, pour l'exécuter, plus de forces qu'il n'y en avait destiné d'abord. La précaution entraîna quelques délais; mais enfin tout était prêt le 8 juin; il était nuit; et l'ordre était donné de partir au point du jour, pour marcher à l'attaque des défilés de Souli.

Toute l'armée reposait tranquillement, lorsque tout-à-coup, au plus sombre de la nuit, une fusillade terri-

ble se fait entendre, et à ce bruit, les Albanais se mettent à crier de tous côtés : « les Souliotes! les Souliotes! » C'étaient eux en effet; c'étaient les deux cents hommes par lesquels les Turks avaient été battus à Systrouni trois jours auparavant, qui, renforcés par cinquante autres braves, et toujours commandés par Tsavellas, tombaient de nouveau sur l'ennemi, pour achever de déconcerter ses plans.

Assaillis si vivement quand ils s'attendaient si peu à l'être, les Albanais se jettent pêle-mêle les uns sur les autres, éperdus, se cachant ou combattant çà et là, sans vigueur, sans projet, et faute uniquement de savoir par où fuir, dans l'obscurité, pour éviter ces Souliotes qu'ils tremblent de rencontrer partout. Ce n'est qu'au bout de trois heures, lorsqu'ils peuvent entrevoir leur chemin aux premières lueurs du jour, qu'ils osent battre franchement en retraite. Mais alors éclate un orage affreux, accompagné d'une forte grêle, qui, lancée contre eux par un vent impétueux, les empêche de voir, de marcher, et les rejette sur les sabres des Souliotes. A ce coup, les terreurs de la superstition se joignent, en eux, à celles de la guerre pour compléter leur déroute : ils se poussent aveuglément les uns les autres sur la route de Lyva, où le pacha était encore, ne s'attendant guère à les revoir là, et dans un tel état. Il y avait, dans leur défaite et dans la bravoure de leur ennemi, quelque chose de surprenant et presque de merveilleux qui mettait, pour ainsi dire, leur lâcheté à son aise, et leur donnait l'impudence de la montrer

tout entière. Ils murmuraient tout haut de la guerre; ils éclataient en reproches contre le pacha; ils demandaient à se retirer, et juraient dans la franchise de leur cœur, qu'ils ne se battraient plus contre les Souliotes, contre ces Souliotes qui étaient, selon eux, non des hommes, mais des démons incarnés tout exprès pour tuer des hommes.

A la teneur et à l'accent de ces protestations, Ali pacha ne pouvait douter qu'elles ne fussent sérieuses; il lui fallait à tout prix retenir ses soldats, et il sentit qu'il ne pouvait les retenir qu'en approuvant et en flattant leur lâcheté. Il leur promit qu'ils n'auraient plus désormais à combattre les Souliotes en rase campagne; qu'il ne s'agirait que de les tenir bloqués de loin, et à l'abri de leurs attaques, dans des forts qu'il allait faire construire. Ces promesses calmèrent les Albanais, et le pacha, empressé de les tenir, ramassa de tous côtés jusqu'à trois mille maçons, qu'il employa jour et nuit à construire, autour de la montagne de Souli, douze forteresses, ou tours fortifiées, sur les douze points principaux par lesquels les Souliotes pouvaient communiquer avec les pays environnants. De ces douze points, le plus voisin de Souli en était à la distance de deux heures de marche; le plus éloigné, à celle de cinq.

Le projet d'Ali était de réduire, par la famine, les Souliotes à se soumettre à lui à discrétion. Aussi toutes les attaques, toutes les ruses, toutes les sorties des Souliotes eurent-elles dès-lors pour objet de se procurer

des vivres et des munitions de guerre. C'était surtout durant les nuits orageuses ou sombres qu'ils franchissaient la ligne de blocus et se répandaient dans les pays voisins, enlevant de force ou de gré les subsistances qui leur tombaient sous la main. Dans les premiers temps du blocus, il était rare que leurs excursions fussent infructueuses ; et rarement aussi en revenaient-ils sans amener du bétail, des chevaux ou des hommes pris sur l'ennemi. Ce furent donc les Turks qui, fatigués et mal nourris, souffrirent d'abord le plus de ce nouveau genre de guerre. Ali s'en aperçut, et voulut essayer d'abréger par la ruse la tâche de la patience. Il fit proposer aux Souliotes un projet de paix, d'après lequel tout serait rétabli sur l'ancien pied entre eux et lui, moyennant vingt-quatre otages qu'il exigeait en garantie de la promesse que les Souliotes lui feraient de respecter les terres de son domaine. Les Souliotes acceptèrent la condition, ils donnèrent les otages, et dès-lors il ne fut plus question de paix de la part d'Ali. Il espérait que les familles de ces vingt-quatre otages qu'il détenait et pouvait faire mourir, s'opposeraient à la continuation de la guerre. Il n'en fut rien : les Souliotes lui écrivirent une lettre dont voici la substance : « Ali pacha, nous avons perdu jusqu'à ce jour dix-sept « hommes en nous défendant contre toi. Si tu fais « mourir nos vingt-quatre otages, ce ne seront encore « que quarante et une victimes qui auront péri pour la « patrie : elle vaut davantage, et ne sera point livrée à « ce prix. »

Je passe sous silence d'autres ruses, d'autres perfidies d'Ali : je ne veux m'arrêter qu'à celles qui furent, pour les Souliotes, des occasions de montrer la fierté de leur caractère, ou la force de leur patriotisme. Le fourbe despote s'avisa une fois de leur proposer de lui céder leur pays, leur promettant de leur en donner un autre, à leur choix, où ils seraient francs de tout tribut, et de leur accorder, en outre, une indemnité de deux mille bourses. Voici la réponse qu'ils lui firent :

« Ali pacha, nous te saluons. Notre patrie nous est « infiniment plus précieuse que ton argent et que les lieux « fortunés que tu promets de nous donner. Ta peine est « donc superflue : notre liberté ne se vend point pour de « l'or ; tout celui de la terre ne l'acheterait pas. On ne peut « l'avoir qu'avec le sang et la vie du dernier Souliote. »

Ayant reçu cette réponse, Ali voulut essayer si ses promesses ne feraient pas plus d'effet sur des individus isolés que sur la masse entière des Souliotes. En conséquence, il fit dire à Dimos ou Tsimas Zervas, l'un de leurs chefs les plus considérés, que s'il consentait seulement à se retirer de Souli, lui et les siens, il recevrait huit cents bourses pour prix de cette complaisance. Zervas lui répondit :

« Vizir, je te remercie de l'amitié que tu as pour « moi : mais ces huit cents bourses (que tu m'offres), je « te prie de ne pas me les envoyer ; je ne saurais pas les » compter ; et quand bien même je le saurais, je ne te « donnerais pas pour toutes ces bourses, je ne dis pas » mon pays, comme tu t'imagines, mais une seule

» pierre de mon pays. Quant aux honneurs que tu me » promets, je n'en ai que faire. Pour honneurs et pour « richesse j'ai mes armes, avec lesquelles j'immortalise « mon nom, défends et honore ma douce patrie. »

Il s'était déja écoulé dix mois depuis le commencement du blocus de Souli, et tout était encore aussi indécis que le premier jour, entre les Souliotes et le pacha. L'armée de celui-ci souffrait de plus en plus, était de plus en plus découragée; toutefois elle ne souffrait pas, elle n'était pas découragée au point que des flatteries, des promesses et des moments d'abondance ne relevassent, par intervalles, sinon son courage, du moins ses forces. Elle perdait journellement des hommes par la désertion et les maladies; mais ces hommes, aussitôt que perdus, étaient remplacés par d'autres. Il en était bien autrement chez les Souliotes. Chaque homme tué était pour eux une perte inappréciable et irréparable; et ils en avaient déja perdu vingt-cinq, depuis le commencement de la guerre! Leurs provisions de bouche touchaient à leur fin; et tout le pays d'alentour, épuisé comme il l'était, il n'y avait plus, pour eux, de rapines heureuses à y faire; ce n'était plus qu'à l'ennemi lui-même qu'ils pouvaient, de temps à autre, enlever encore quelques subsistances. Ils étaient habituellement réduits aux racines, aux herbes de la terre, aux fruits sauvages, à l'écorce des arbres, qu'ils faisaient bouillir avec quelques poignées de farine : c'était là toute la nourriture qu'ils avaient pour réparer leurs forces épuisées par des combats perpétuels, par les embus-

cades, par les sorties, par les veilles au froid, à la neige et aux pluies. Aussi en mourait-il tous les jours quelques-uns, dont les cadavres enflaient hideusement et de manière à repousser les plus horribles instigations de la faim. Dans cette crise de détresse, personne ne parlait de se rendre; mais tant de souffrance n'était plus supportable: le moment était venu d'y succomber, ou d'y chercher, à tout hasard, quelque adoucissement.

Les Souliotes se décidèrent à composer un détachement de 413 hommes et de 174 femmes qu'ils envoyèrent à Parga, pour essayer d'en rapporter quelques subsistances. Le détachement descendit de la montagne, franchit sans obstacle la ligne du blocus, et se traîna jusqu'à Parga, dont les habitants le reçurent comme eux-mêmes auraient voulu l'être en pareille extrémité. Les Parganiotes retinrent, nourrirent et consolèrent, durant quatre jours, les six cents affamés de Souli, et les renvoyèrent, le cinquième jour, chargés d'autant de vivres que de malheureux exténués pouvaient en porter à huit lieues de distance, par des chemins scabreux et à travers des camps ennemis.

Plus le détachement souliote se rapprochait de ses montagnes, et plus il se tenait sur ses gardes. Cent hommes marchaient en avant, moins chargés que les autres, pour être plus dispos au combat en cas d'attaque. La précaution n'était pas superflue: douze cents Turks les attendaient au passage. Mais il y avait, dans la contenance des Souliotes, je ne sais quoi qui fit frissonner les Turks; ils restèrent immobiles; les Sou-

liotes passèrent, et gagnèrent à grands pas leurs défilés. Ils arrivèrent, mais chacun d'eux eut peine à reconnaître les siens, tant les cinq jours qui venaient de s'écouler avaient ajouté au changement de leurs traits et de leurs personnes! Ils ressemblaient à des squelettes sur lesquels on aurait recollé une peau desséchée: leurs visages étaient devenus complètement noirs; il y avait dans leurs yeux quelque chose d'égaré et de hagard, comme dans le délire; et ils se soutenaient à peine sur leurs jambes.

Le secours venu de Parga leur rendit un peu de vigueur; mais ce ne fut qu'un soulagement passager: la faim ne tarda pas à revenir, non peut-être aussi aiguë qu'elle l'avait été, mais intolérable encore pour d'autres hommes que les Souliotes. Au milieu de tant de souffrances et de tant de fatigues, non-seulement ils ne perdaient rien de leur bravoure et de leur intrépidité accoutumées; ils conservaient une présence d'esprit, une gaieté d'humeur, une verve d'orgueil qui éclataient dans tous les traits de leur conduite envers leurs ennemis. Je n'en citerai que deux.

Ali pacha avait mis un prix aux têtes des Souliotes, et promis cinq cents piastres pour chacune de celles qui lui seraient apportées. Les chefs des Souliotes l'apprirent, et ripostèrent à la proclamation d'Ali pacha par une autre dont voici la substance:

« Le pacha met à bas prix les têtes des Souliotes: on « dirait qu'il ne sait pas encore combien elles sont pré- « cieuses et difficiles à avoir. Quant à nous, nous croyons

« avoir apprécié justement celles des Turks : tout Sou-
« liote qui en apportera recevra, pour chacune, une
« gratification de dix cartouches. »

Une autre fois les Turks avaient pris un âne appartenant aux Souliotes, qui, pâturant en liberté, s'était trop approché d'un poste turk. Les Souliotes le réclamèrent, en promettant la rançon ou l'indemnité convenable; et les Turks rendirent l'animal sans rien stipuler de plus précis à son sujet. Sur-le-champ les Souliotes leur renvoyèrent un Turk qu'ils venaient de faire prisonnier, en le priant de les excuser auprès des siens de ne payer ainsi qu'au plus strict la valeur de l'objet restitué. Tels étaient encore les Souliotes, au dix-huitième mois du blocus de leur montagne.

Il est temps de dire qu'ils n'avaient jamais cessé d'entretenir des relations secrètes avec la plupart des agas, des beys, et des autres officiers turks, qui, sans être dans la dépendance d'Ali pacha, avaient consenti à l'aider dans sa guerre contre Souli. Les Souliotes n'avaient jamais perdu de vue le projet ni l'espoir d'en gagner plusieurs, et de les décider à retirer de l'armée d'Ali les troupes qu'ils y avaient ; et la chose semblait effectivement très-aisée. Sans être précisément les amis des Souliotes, presque tous ces petits chefs indépendants étaient, en secret, les ennemis du pacha de Iannina, dont ils redoutaient l'ambition toujours croissante. Il n'avaient embrassé son parti que par faiblesse: plus d'une fois ils avaient été sur le point de l'abandonner pour prendre celui des Souliotes ; mais à chaque

fois, l'or ou les ruses, les menaces ou les caresses d'Ali les avaient retenus.

A la fin, cédant aux raisons et aux instances de Photos Tsavellas et de Dimos Drakos, autre capitaine souliote, en tout le digne émule de Photos, quatre des principaux auxiliaires d'Ali s'accordèrent entre eux, pour conclure une ligue offensive et défensive avec les Souliotes. Ces quatre chefs étaient Ibrahim, pacha de Bérat; Moustapha, pacha de Delvinon; Islam, aga de Paramythia, et Mahmoud, aga de Konispolis. Chacun d'eux s'engageait à faire, de son côté, la guerre à Ali pacha, tandis que les Souliotes le presseraient vivement du leur; et ceux-ci devaient, en outre, recevoir de leurs confédérés quarante bourses, pour achat de vivres et de munitions. Il y eut des échanges d'otages entre les diverses parties contractantes; les Souliotes en envoyèrent six à Delvinon, pour y rester sous la garde de Moustapha pacha.

Photos Tsavellas connaissait ses alliés, et ne comptait que faiblement sur le concert et l'énergie de leurs efforts. Tout ce qui dépendait de lui, c'était de leur donner l'exemple de la conduite à tenir pour le succès de l'entreprise commune. Dès le lendemain de la conclusion du traité, il reprit sur l'armée d'Ali une offensive formidable. Les Souliotes ne laissaient plus respirer les Turks; ils tuaient sans pitié tous ceux qui essayaient de résister, renvoyaient dépouillés et désarmés ceux qui se rendaient, et attaquaient jusque dans leurs forteresses et dans leurs tours ceux qui n'osaient plus en

sortir. Ils eurent beau faire; l'exemple fut perdu pour les alliés : les uns ne firent rien de sérieux, les autres rien à temps, et quelques-uns rien du tout.

Ali seul agissait, et sans relâche et habilement, pour rompre une alliance qui l'avait effrayé au dernier point. Il prodigua l'or si largement et si à propos, que, même avant d'être rompue, cette alliance n'était déja plus à craindre. Ce fut surtout à Delvinon qu'il eut un succès rapide et décisif. Le pacha de cette ville, Moustapha, avait confié à un Gardikiote dont j'ignore le nom la garde de sa forteresse, et des six otages souliotes qui lui avaient été envoyés. Ce Gardikiote vendit pour soixante bourses à Ali pacha et la forteresse et les six otages. Ali n'eut pas plus tôt ceux-ci en son pouvoir qu'il les envoya à Iannina, où il en fit pendre quatre : des deux qu'il épargnait jusqu'à nouvel ordre, l'un était un jeune frère de Photos Tsavellas, l'autre le fils de Dimos Drakos. C'était à ces deux héroïques chefs qu'il attribuait principalement la résistance de Souli, et depuis quelque temps il avait tourné ses perfidies et ses intrigues au dessein de les gagner, ou du moins de les détacher de la cause de leur pays; il imagina qu'ils allaient être désormais contenus dans leur zèle patriotique, par la crainte de perdre, l'un son frère, l'autre son fils.

Photos et Dimos furent bientôt informés de la mort de quatre des otages de Souli, et du motif pour lequel étaient épargnés les deux autres. C'était un point sur lequel il leur importait de s'expliquer solennellement.

Ils rassemblent donc le peuple, et font venir leurs prêtres auxquels ils tiennent ce discours : « Nous avions « donné six des nôtres, pour otages, au pacha de Del- « vinon : tous les six ont été vendus à Ali pacha, et tous « les six sont morts ; car c'est là le sort de tout vrai Sou- « liote entre les mains d'Ali pacha. Dites donc pour tous « les six les prières que l'église dit pour les morts. » Se tournant ensuite vers les Souliotes en armes, » Et nous, « dit-il, quand nous aurons prié pour les six victimes, « allons venger leur mort sur les Turks. » Les prières des morts furent dites pour les six otages, et, au sortir de l'église, Photos et ses braves fondirent comme des lions sur les Turks, et ne se retirèrent qu'après en avoir tué un grand nombre.

Peu de temps après cet évènement, Ali pacha ayant reçu l'ordre de marcher à Andrinople contre Georgim pacha, fut obligé d'emmener avec lui, outre les forces levées exprès pour cette expédition, une partie de celles qu'il avait jusque-là tenues au blocus de Souli. Les Souliotes respirèrent alors un peu ; ils descendirent plus fréquemment de leur montagne, purent s'en écarter davantage, et communiquer plus librement avec les pays circonvoisins. Ce relâche qu'Ali leur donnait bien malgré lui et à son grand dépit, ils l'employèrent en préparatifs pour l'avenir, et surtout à s'approvisionner de vivres et de munitions, dont ils confièrent la garde à un moine nommé Samuel.

Ce moine, l'un des personnages les plus importants de Souli, en était aussi le plus étrange, et tel peut-être

qu'il ne pouvait se rencontrer que là. C'était un homme probe et pieux, mais crédule à l'excès et visionnaire exalté, qui n'avait médité d'autre livre que l'Apocalypse. C'était là, pour lui, tout l'Évangile; c'était là qu'il prétendait avoir trouvé les prédictions les plus expresses sur les affaires des Souliotes; et c'était sur ces prédictions qu'il fondait ses idées et ses conseils pour le salut du pays. Il était d'ailleurs patriote ardent, ennemi des Turks au point de ne pardonner à personne de vivre en paix avec eux, et traitait franchement d'infames et de sacriléges les moines et les papas qui reconnaissaient la domination d'Ali. Il exhortait sans cesse les Souliotes à combattre pour leur gloire et pour leur indépendance, et marchant souvent avec eux, le mousquet et le sabre à la main, les prêchait d'exemple, mieux encore que de paroles. Chargé de la garde des vivres et des munitions de guerre, il fit bâtir, pour les y déposer, un petit fort, auquel il donna le nom de Kiounghi, situé entre Kiapha et Souli.

Pour faire tous ces préparatifs, les Souliotes eurent dix mois entiers : car ce ne fut qu'au bout de ce temps que le pacha revint d'Andrinople, et mit de nouveau toutes ses forces camper autour de la montagne de Souli. Après quelques semaines d'un blocus serré, Ali eut l'idée de tenter de nouveau les Souliotes par des propositions de paix, et leur députa, à cet effet, muni d'instructions et de pouvoirs, un homme qui réclame dès ce moment l'attention du lecteur.

J'ai déja été obligé de parler de la trahison de George

Botsaris, de ce capitaine souliote qui s'était vendu à Ali pacha après l'avoir vaincu. Il était mort à l'époque où nous en sommes; mais il avait laissé deux fils, nommés l'un Notos, l'autre Christos, ou Kitsos, tous les deux hommes d'un rare mérite. Le dernier surtout réunissait en lui tout ce qui inspire l'admiration et la bienveillance. A toute la bravoure d'un Souliote, il joignait une raison éclairée, une sagesse, une modestie et une douceur de caractère, dont il n'avait probablement pas eu beaucoup d'exemples sous les yeux. Victimes entraînées de la défection de leur père, n'ayant plus de patrie, et jetés, pour ainsi dire, sous la main de fer et dans les filets d'Ali pacha, les deux Botsaris étaient réduits à la dure alternative de servir le despote contre leur gré, ou de lui désobéir au risque de la vie; et malheureusement pour leur gloire, l'entreprise où il eut le plus besoin d'eux fut celle contre Souli.

Kitsos Botsaris fut l'agent que choisit Ali pacha pour l'envoyer porter aux Souliotes les nouvelles propositions qu'il lui était venu dans l'esprit de leur faire. Elles se réduisaient à deux points essentiels : 1° Qu'il serait construit à Souli même une tour forte, où Kitsos Botsaris s'établirait avec quarante de ses hommes, ayant la charge et le pouvoir de châtier tout Souliote convaincu d'avoir commis du dégât sur une terre dépendante du pachalik de Iannina. 2° Que Photos Tsavellas serait contraint à se retirer de la montagne de Souli.

Les Souliotes se montrèrent disposés à accepter ces propositions; ils demandèrent seulement quelques jours

pour en régler l'exécution; et, voulant faire sur-le-champ quelque chose de ce qu'exigeait le pacha, ils prièrent Photos Tsavellas de se retirer de Souli jusqu'à nouvel ordre, mêlant du reste à cette prière tout ce qu'ils purent imaginer de plus capable d'en adoucir l'amertume pour celui à qui elle s'adressait.

Ou Ali pacha avait déja des intelligences parmi les Souliotes, quand il leur fit proposer la paix aux conditions énoncées; ou il dut être fort étonné d'apprendre qu'ils s'y soumettaient, ne manquant encore ni de munitions ni de vivres, eux qui, dans des crises de détresse extrême, en avaient repoussé si fièrement de moins dures. Il y avait certainement dans une résolution si molle de leur part, quelque chose d'inexplicable et de disparate avec eux-mêmes. Toutefois leur courage n'était pas tombé si bas qu'Ali se le figura peut-être. Ce n'était pas sérieusement qu'ils acceptaient ses propositions; ils visaient à gagner un peu de temps et à reprendre haleine, pour recommencer la guerre au plus tôt, et avec plus de vigueur qu'auparavant: ils le trompaient, et ne consentaient à paraître un moment lui céder, que pour le faire repentir plus sûrement d'avoir prétendu les humilier.

Photos Tsavellas était peut-être, dans cette circonstance critique, le seul homme dont le courage, la prudence et le patriotisme fussent restés purs de toute faiblesse et de toute illusion. Trop magnanime pour s'arrêter à ce qu'avait d'offensant pour lui la détermination de ses compatriotes, il essaya de leur ouvrir les

yeux sur le déshonneur et le danger qu'il y avait pour eux-mêmes à accepter les propositions du pacha. Voyant que leur parti était pris, et qu'il ne les persuaderait pas, il quitta brusquement l'assemblée, courut à sa maison, y mit le feu, aimant mieux la voir en cendres que profanée par quelque satellite d'Ali, et partit pour l'exil, les larmes aux yeux, et conjurant les amis qui l'accompagnèrent à quelque distance de veiller à la gloire et au salut de la patrie. Il se retira à Khortia, petit village à deux heures de chemin de Souli, et hors de son territoire.

Éloigner Photos Tsavellas de Souli, c'était tout ce que voulait Ali Pacha ; c'était l'unique chose à laquelle il avait visé, en proposant aux Souliotes les nouvelles conditions de paix qui ont été dites. Ses propositions n'étaient qu'une ruse, où tout était combiné pour exciter l'indignation et refroidir le patriotisme de Photos. S'il avait exigé des Souliotes qu'ils exilassent leur jeune héros, c'était dans l'espoir que celui-ci, outré de cette ingratitude, saisirait avidement la première occasion d'en tirer vengeance. S'il avait choisi Kitsos Botsaris pour l'établir à Souli, comme son délégué et son justicier, c'était parce que Kitsos Botsaris était l'homme du monde que Photos abhorrait le plus, et devant lequel il pardonnerait le moins à ses compatriotes de s'être abaissés.

Aussitôt qu'il fut informé de la retraite de Photos, le pacha fit partir deux messages, l'un à Kitsos Botsaris qui était resté à Souli pour y traiter de la paix, lui

enjoignant de suspendre les négociations jusqu'à nouvel ordre ; l'autre à Photos lui-même, l'engageant à se rendre sur-le-champ à Iannina pour y traiter directement avec lui des affaires de Souli, et lui offrant toutes les cautions qu'il exigerait pour sa sûreté.

Photos se rendit à l'invitation. Le pacha le reçut avec toutes sortes de prévenances et de caresses, et lui proposa de prime abord de se venger des ingrats Souliotes, en lui aidant à les soumettre. Photos répondit froidement qu'il n'avait plus ce pouvoir. Ali se rabattit alors à une autre demande, sur laquelle il insista avec plus de confiance : il pressa Tsavellas de faire sortir de Souli tous les hommes de sa tribu et tous ceux de sa faction. Tsavellas qui avait déja pris, dans sa pensée, son parti sur les demandes du pacha, dissimula; il commença par hésiter, par faire des objections, et finit par consentir à se rendre à Souli, pour essayer d'y faire ce que désirait le pacha, en engageant sa parole de revenir à Iannina, rendre compte de l'issue de ses tentatives.

Arrivé à Souli, Photos, au lieu d'intriguer en faveur d'Ali, en dévoila les ruses et les intentions secrètes. Pour le coup ses compatriotes le crurent : ils lui demandèrent pardon d'avoir consenti à son exil, lui promirent de rebâtir à leurs frais sa maison incendiée, et le prièrent de se mettre à leur tête, jurant de lui obéir désormais en tout, et de ne plus traiter avec le pacha. Heureux d'avoir rendu les Souliotes à eux-mêmes, Photos leur renouvela l'assurance d'un dévouement à toute épreuve; mais ils s'efforcèrent en vain de l'empêcher

de retourner à Iannina, suivant la parole qu'il en avait donnée; il y retourna donc, et le pacha, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur la manière dont il avait rempli sa mission à Souli, le fit jeter dans un cachot, sans avoir voulu l'entendre.

La guerre recommença dès-lors entre les Souliotes et le pacha, et se prolongea, sans incident remarquable, jusqu'à la fin de mars 1803. Jusque-là, la Porte avait été, ou s'était montrée indifférente à cette guerre, et avait abandonné à ses propres forces chaque partie belligérante, n'en favorisant, n'en condamnant aucune. Cette impartialité avait toujours plus ou moins gêné les projets et les mesures d'Ali contre les Souliotes. C'était sans y être autorisé, et au hasard de déplaire au divan, qu'il avait résolu de les exterminer; et c'était parce qu'il n'avait pas cette autorisation, que les Souliotes trouvaient encore, même parmi les auxiliaires du pacha, des puissances libres de les ménager et disposées à le faire. Au mois de mai 1803, un incident de peu d'importance en lui-même changea tout-à-coup cette face des choses.

Les Souliotes commençaient à manquer de munitions de guerre; ils eurent recours aux Français qui étaient encore alors maîtres de Corfou, pour leur demander quelques milliers de poudre et de plomb qu'ils obtinrent sur-le-champ. La France étant alors en guerre avec la Porte, il n'était pas difficile au pacha, en dénonçant au divan les relations des Souliotes avec les Français, de les présenter comme des trahisons envers

le Grand-Seigneur; et dès-lors il fut permis à Ali de poursuivre la guerre contre les Souliotes avec des forces plus considérables et en même temps plus dévouées. Il rassembla à Iannina une seconde armée qu'il envoya à Souli, au renfort de la première, et dont il donna le commandement à Véli pacha, son second fils.

Les Souliotes ne songeaient plus à traiter; ils avaient des vivres, des munitions, et ne furent point épouvantés de l'arrivée de tous ces renforts. Ils combattirent comme de coutume, et au commencement de septembre 1803 ils étaient encore debout, dans l'intégrité de leurs forces et de leur courage. L'armée qui les assiégeait, harcelée quand elle restait immobile, repoussée quand elle attaquait, découragée, affaiblie par la désertion, par les maladies, murmurait de la folle obstination d'Ali pacha à vouloir prendre ce terrible Souli qu'elle proclamait imprenable et ne nommait jamais sans le maudire.

Il est, en effet, permis de croire que Souli n'aurait jamais été pris par les Turks; mais il pouvait être livré. Il s'y trouvait, parmi tant de héros, deux hommes de trop : l'un nommé Koutsonikas, capitaine qui s'était illustré dans la précédente guerre; et l'autre Pilios Goussis. Stimulés par une infame avarice, et, suivant quelques témoignages, par les intrigues des Botsaris, ces deux hommes se firent introduire auprès de Véli pacha, pour lui vendre leurs services contre leur pays; et ce fut Pilios qui lui proposa le plan qui fut agréé, payé et mis à exécution pour l'anéantissement de Souli.

Dans la matinée du 25 septembre 1803, Véli pacha s'avance avec toute son armée, serrant de près et par tous les points la montagne de Souli, en force le défilé, et se met à gravir résolument vers le sommet. L'alarme se répand aussitôt à Souli et à Kiapha : il n'y avait pas à ce dernier poste une force suffisante pour arrêter l'ennemi, et il ne se trouvait à Souli même qu'une soixantaine d'hommes en état de combattre : les autres s'étaient jetés depuis quelque temps, avec le moine Samuel, dans le fort de Kiounghi. Toutefois les soixante Souliotes se précipitent à la rencontre des Turks, sans se compter, sans réfléchir, et comme s'il ne restait plus qu'eux pour mourir à la défense du pays. Mais à peine sont-ils en mouvement, que deux cents Turks, s'élançant à l'improviste d'une maison de Souli, située à l'écart et au-dessus de toutes les autres, fondent impétueusement sur eux. Les Souliotes s'arrêtent, et tout ce qu'ils peuvent faire, dans leur surprise, c'est de gagner une éminence voisine, qui leur offre un poste avantageux, soit pour se défendre, soit pour communiquer avec Kiounghi. Cependant le gros des Turks approche ; il a laissé Kiapha derrière lui, et poursuit sa marche vers Souli ; il y touche ; il y est : la trahison de Pilios Goussis est consommée.

Tout ce qui venait de se faire, c'était Pilios Goussis qui l'avait fait ou conseillé. C'était lui qui avait amené, de nuit, par des sentiers détournés, les deux cents Turks dont l'apparition avait arrêté les Souliotes ; c'était lui qui les avait cachés dans sa maison, jusqu'au

moment d'agir ; c'était lui qui avait donné à Véli pacha l'heure et le plan de l'attaque générale ; et pour tout cela il n'avait demandé que douze bourses !

A peine établi à Souli, Véli fit marcher sur Avarikos des troupes qui y entrèrent sans obstacle, les habitants ayant déja pris le parti de se réfugier à Kiapha. La population de Samoniva évacua de même le village de ce nom, de sorte qu'il ne restait plus aux Souliotes d'autres places que la petite forteresse de Kiounghi et le village de Kiapha. Ce dernier n'était défendu que par une tour et quelques retranchements ; Kiounghi n'était guère fort que par sa position sur un escarpement de rochers à pic. Mais, gardés par des Souliotes, l'un et l'autre pouvaient braver long-temps une armée de Turks.

Les deux places furent canonnées et bombardées ; on leur livra plusieurs assauts ; et, au commencement de novembre, les assiégeants n'étaient pas plus avancés que le premier jour, en ce qui dépendait de leurs forces et de leur courage. Mais l'ennemi redoutable, le seul vainqueur des Souliotes, la famine approchait. Leurs provisions de vivres, consommées en grande partie par des vieillards, des enfants et des femmes hors d'état de combattre, allaient finir. Leurs munitions de guerre commençaient de même à s'épuiser ; et dans la nouvelle position où les avait réduits la prise de Souli, il n'y avait plus pour eux aucune chance de se ravitailler.

Dans cette extrémité, il n'existait plus qu'un seul homme capable de tenter encore, et de tenter avec des

chances de succès un effort héroïque pour le salut de Souli. Cet homme, c'était Photos Tsavellas. Mais il était alors dans les prisons de Iannina; ce fut là qu'il apprit tous les désastres des siens durant son absence. A ces nouvelles, le magnanime Souliote serait mort de douleur, s'il eût cru qu'il n'y avait plus rien à faire pour sa patrie. Mais sa pensée s'arrêta sur-le-champ à une résolution qui réclamait et soutint toutes les forces de son ame. Le préliminaire essentiel de son projet était d'obtenir la liberté. « Délivre-moi de ma prison, fit-il dire à Ali pacha : je me retirerai en un lieu de mon choix, avec tous les individus de ma tribu et de mon parti qui combattent encore à Kiounghi et à Kiapha; et ces deux places seront alors aisées à prendre. Pour garants de l'exécution de ma promesse, je te laisse ma femme et mes enfants. »

L'offre parut avantageuse au pacha; il l'accepta; et Photos, de sa prison, courut à Souli, communiquer à Véli pacha l'arrangement qu'il venait de conclure avec Ali. Il lui désigna Parga comme le lieu où il entendait se retirer avec tous les siens, et demanda en conséquence, pour eux, une autorisation écrite de se rendre dans cette ville, autorisation qui lui fut accordée sans difficulté et sans délai.

Dès que Photos l'eut obtenue, il se rendit à Kiapha, où se trouvaient réunis les chefs de Souliotes, auxquels il exposa ses intentions et son projet, dans un discours dont voici la substance.

« Compatriotes, notre patrie, vous le voyez, est per-

« due, si nous ne prenons à l'instant même un grand « parti pour la sauver. Ce n'est point pour obtenir ma « délivrance que j'ai mis au pouvoir d'Ali ma femme « et mes enfants, c'est pour travailler à la délivrance de « ma patrie. Quand j'ai promis au pacha de me retirer « à Parga avec tous les miens, j'ai trompé le pacha. « Ce que je veux, ce que je vous propose, c'est de réu-« nir et d'envoyer à Parga, au lieu de mes parents et « de mes amis en état de combattre, la foule de nos « vieillards, de nos enfants et de nos femmes, qui con-« somment, sans utilité pour la défense commune, la « plus grande partie de nos subsistances. Je deman-« derai et obtiendrai des otages turks pour caution de « l'arrivée des nôtres à Parga; et dès qu'ils seront en « sûreté, tout changera de face ici. Nous ne serons plus « que des hommes; notre courage ne sera plus gêné « par la pitié de nos enfants et de nos pères; nous com-« battrons comme l'exige le danger de la patrie; et tout « ce que des braves peuvent imaginer, nous pourrons « le faire. »

Le plan généreux de Photos fut admiré et approuvé. Le premier pas vers son exécution était de décider les Parganiotes à recevoir dans leur ville cette surcharge de population non combattante, dont on voulait se débarrasser. Photos se rendit sur-le-champ à Parga pour solliciter ce service, et il fut convenu qu'en attendant sa réponse ou son retour, il ne serait rien hasardé de nouveau.

Les Parganiotes étaient prêts à tout ce que deman-

daient les Souliotes ; mais ils ne voulurent rien faire sans le consentement des Russes, qui venaient de s'établir à Corfou. On expédia sur-le-champ un message pour le commandant de l'île ; mais le temps était contraire et la mer difficile. Trois, cinq, huit jours se passèrent, et la réponse de Corfou n'était pas arrivée, et le malheureux Photos, dont ces retards mettaient tout le dessein en péril, en séchait de douleur et d'impatience. Il attendit encore trois jours, et attendit encore en vain. Le douzième jour se passa de même sans nouvelles de Corfou ; mais il en vint de Kiapha, et de si déplorables, qu'elles rendaient désormais indifférentes toutes celles qui pouvaient arriver d'ailleurs.

Photos ne pouvait rester une heure de plus à Parga : il part, il prend le chemin de Kiapha, il arrive et trouve consommé l'ouvrage que la trahison avait entrepris en son absence. Des intrigues dont la renommée accusa depuis Koutsonikas et les Botsaris, avaient décidé la nombreuse tribu des Zervas à traiter avec Véli pacha, pour en obtenir la permission de déserter de Kiapha ; le brave Dimos Zervas y était resté seul, avec quelques-uns de ses parents les plus proches. Photos, de retour à Kiapha, n'y trouva plus que ses propres parents, ses partisans ou ses amis. Ils n'étaient pas en nombre suffisant pour tenir contre les Turks ; en conséquence, Photos se retira de nuit, avec eux, dans le fort de Kiounghi, où se trouva dès-lors réuni tout ce qui restait de Souliotes à l'épreuve de l'intrigue et du malheur.

Peu de jours après, Ali pacha se rendit en personne

à Souli. Il était mécontent de la lenteur de la guerre ; il en accusait Véli pacha, et venait lui donner une leçon de célérité et d'énergie, dans la manière de procéder avec les Souliotes. A peine arrivé, il somma Photos Tsavellas de rendre les armes sur-le-champ, lui et tous les siens : à cette sommation Photos répondit :

« Vizir, ne t'imagine pas que je serai lâche et pusil-« lanime, par la raison que tu tiens ma femme et mes « enfants en ton pouvoir. L'état de mon pays m'interdit « de songer à ma femme et à mes enfants : ainsi traite-« les comme il te plaira ; quant à moi, à ceux de ma « race et à mes compatriotes qui sont avec moi, nous « ne rendrons pas les armes. »

Le jour même où il reçut cette réponse, Ali fit ses dispositions, il donna ses ordres, et le lendemain matin il avait rassemblé dix-huit mille hommes qu'il excita de son mieux, à force de louanges et de promesses, à terminer enfin, par un coup de vigueur, cette guerre fastidieuse avec les restes de Souli. Photos vit l'ennemi s'approcher, et suivant son usage de ne jamais l'attendre quand il pouvait aller à sa rencontre, il marcha au-devant des dix-huit mille Turks, avec cent cinquante hommes seulement, et quelques femmes. Les Souliotes firent d'abord un feu si vif, qu'il leur fallut bientôt déposer leurs fusils, ne pouvant plus les manier sans se brûler. Mais du poste dominant et escarpé d'où ils combattaient, les blocs de rochers étaient une arme aussi sûre et bien plus terrible encore que le fusil. Le combat dura sept heures, au bout des-

quelles les Turks se retirèrent, laissant sept cents morts sur le champ de bataille, et emmenant trois ou quatre fois autant de blessés. Il y eut du côté des Souliotes huit hommes et trois femmes de tués, et quatorze blessés. Ali pacha, ne jugeant pas à propos de répéter la leçon de guerre qu'il était venu donner à son lieutenant, retourna brusquement à Iannina, laissant Véli le maître d'attendre ou de presser, à son gré, la catastrophe de Souli.

Cette victoire, la dernière victoire des Souliotes, n'aboutit à rien de plus qu'à retarder de quelques jours leur perte désormais inévitable. Ils avaient déja commencé à manquer de vivres, lorsqu'ils vinrent tout-à-coup à manquer d'eau, l'ennemi leur ayant coupé la seule qui fût à portée d'eux. Ils endurèrent sept jours entiers les tortures de la soif, sans songer à capituler; mais au huitième jour leur souffrance était devenue pire que la mort. Se jeter sur l'ennemi, et s'ouvrir un passage à travers ses bataillons, ou mourir les armes à la main, c'est à quoi ils se seraient décidés avec joie sous un chef tel que Photos. Mais leurs femmes, leurs enfants, leurs pères, leurs mères étaient là, et le désir de sauver ces objets chéris leur ôtait jusqu'aux chances d'un desespoir héroïque.

Il fallait donc capituler. Ils demandèrent à se retirer où bon leur semblerait, avec leurs armes et ce qu'ils pourraient emporter de leur propriété mobilière. Au comble de la joie de voir enfin le jour où il pouvait se dire le maître de Souli, Véli pacha leur accorda

plus qu'ils ne demandaient, leur offrit plus de garanties qu'ils n'en exigeaient; et la capitulation fut signée le 12 décembre 1803. (v. s.)

Le lendemain, les Souliotes partirent: ils quittèrent en pleurant cette montagne où ils laissaient les os de leurs pères, ces rochers ignorés avant d'être habités par eux, et auxquels ils avaient donné tant de renommée, ces demeures sauvages pour lesquelles ils avaient fait et souffert en vain tout ce que des héros peuvent faire et souffrir pour la terre natale. Leur cœur se brisait à l'idée qu'ils allaient se disperser dans des pays où ils ne seraient plus les mêmes hommes, dans des pays où tout serait étrange pour eux, jusqu'à la manière de faire la guerre et d'être brave. Une seule idée, ou une seule illusion consolante leur restait dans leur douleur: ils n'avaient été vaincus que par la trahison et la faim; ils gardaient leurs armes, et se flattaient encore, dans le secret de leur courage, que leur patrie ne leur était pas ôtée pour toujours.

Il ne resta à Kiounghi que cinq Souliotes, dont l'un était le moine Samuel, chargé de remettre aux Turks la forteresse, avec quelques munitions qui s'y trouvaient encore. Deux officiers turks furent envoyés pour les recevoir. « O moine, dirent-ils à Samuel en entrant » dans la forteresse, comment penses-tu que va te trai- » ter le vizir, puisque te voilà tombé entre ses mains? » — Quand on fait de la vie le cas que j'en fais, on n'a pas » peur des vizirs, » leur répond le moine, assis sur un caisson plein de poudre, auquel il met aussitôt le feu;

et les deux Turks, le moine et deux Souliotes qui avaient probablement résolu de lui tenir compagnie jusqu'au bout, tout saute en l'air, et périt dans l'explosion. Les deux autres Souliotes, qui se trouvaient alors près de la porte du fort et furent seulement blessés, racontèrent les détails de cette scène.

Cependant les Souliotes continuaient leur retraite. Environ deux mille, ayant à leur tête les trois héros de Souli, Photos Tsavellas, Dimos Drakos et Tsima Zervas, prirent le chemin de Parga. Mille autres, cédant aux sollicitations de Kitsos Botsaris et de Koutsonikas, se retirèrent sous la conduite de ces deux chefs, à Zalongos, montagnée escarpée, à huit heures de chemin à l'est de Souli, sur laquelle est bâti un monastère renommé, avec une dizaine de maisons qui en dépendent. Ces deux détachements formaient le gros de la population souliote, mais ne la formaient pas tout entière. Un assez grand nombre d'autres familles se trouvaient dispersées en différents lieux de l'Épire. Il y en avait plusieurs à Bourgareli, petit village de la Chamourie, où il paraît qu'elles étaient venues avec George Botsaris, à l'époque de la défection de ce chef. Enfin, il s'en trouvait quelques-unes à Réniassa, bourgade maritime entre Prévésa et Parga, à sept heures de chemin de Souli.

Si les Souliotes, en quittant leur pays, en avaient emporté l'espérance vague d'y rentrer un jour les armes à la main, Véli pacha et son père, en les laissant partir, avaient aussi leur pensée secrète, ou, pour mieux dire,

leur projet bien arrêté : le projet d'exterminer jusqu'au dernier ces mêmes hommes avec lesquels ils venaient de capituler sous les garanties les plus sacrées. Pour qu'Ali pût se croire véritablement le maître de Souli, il fallait qu'il n'y eût plus de Souliotes au monde ; et les détruire ne semblait plus difficile sur les chemins où ils erraient épars et consternés.

A peine donc le détachement principal qui se retirait à Parga s'était-il mis en chemin, que Véli pacha, rassemblant à la hâte quatre mille hommes d'élite, les dépêcha à la poursuite de ce détachement, avec l'ordre d'en prendre et d'en tuer ce qu'ils pourraient. Heureusement les Souliotes avaient marché vite, ou les Turks avaient jugé à propos de marcher lentement ; de sorte que le gros du détachement avait déja franchi la frontière de Parga, lorsque l'armée de Véli parut. Photos seul, qui faisait l'arrière-garde avec un petit nombre de braves, était encore sur les terres du pacha ; mais il fit bonne contenance, et rejoignit les siens, sans autre perte que celle de quelques bagages.

Le choix qu'avait fait Botsaris d'un lieu tel que Zalongos, pour y conduire ceux des Souliotes qui s'étaient fiés à lui, semble indiquer, de sa part, quelque défiance des projets de Véli pacha ; mais le fait seul put lui apprendre à quel point sa défiance était fondée. Après un repos de trois jours, le même corps de Turks qui avait manqué les Souliotes sur la route de Parga, se dirigea sur Zalongos. A son approche, Botsaris et Koutsonikas, redevenus tout-à-coup de vrais Souliotes, exhortèrent

les leurs à vendre chèrement leur vie ; dans leur position, c'était là tout ce qui dépendait d'eux ; il n'y avait guère de chance d'échapper à l'ennemi, qui déja les enveloppait de toutes parts. Entourés de femmes, d'enfants, de vieillards, ils n'étaient point à leur aise pour combattre, et ne pouvaient combattre que deux jours ; ils n'avaient pas de munitions pour plus longtemps.

Le combat de la première journée ne fut point décisif. Le second, celui du lendemain, fut terrible. Il était encore un peu incertain, lorsque soixante femmes, voyant qu'il allait finir par l'extermination des leurs, se rassemblent sur une éminence escarpée, qui avait un de ses flancs taillé à pic sur un abîme, au fond duquel un gros torrent se brisait entre mille pointes de roc dont son lit et ses bords étaient partout hérissés. Là elles délibèrent sur ce qu'elles ont à faire pour ne pas tomber au pouvoir des Turks, qu'elles imaginent déja voir à leur poursuite. Cette délibération du désespoir fut courte, et la résolution qui la suivit unanime. Ces soixante femmes étaient, pour la plupart, des mères plus ou moins jeunes ayant avec elles leurs enfants, que les unes portaient à la mamelle ou dans leurs bras, que les autres menaient par la main. Chacune d'elles prend le sien, lui donne le dernier baiser, et le lance ou le pousse, en détournant la tête, dans le précipice voisin. Quand il n'y a plus d'enfants à précipiter, elles se prennent l'une l'autre par la main, commencent une danse en rond, aussi près que possible du bord du précipice, et la première

d'elles qui, le premier tour fait, arrive sur le bord, s'en élance, et roule de roche en roche jusqu'au fond de l'horrible abîme. Cependant le cercle ou le chœur continue à tourner, et à chaque tour une danseuse s'en détache de la même manière, jusqu'à la soixantième. On dit que, par une sorte de prodige, il y eut une de ces femmes qui ne se tua pas dans sa chute.

Tandis qu'une partie des femmes se mettait ainsi hors de l'atteinte des Turks, les hommes combattaient encore, et la nuit vint sans qu'ils eussent rendu les armes. Mais un grand nombre avait péri; et ceux qui étaient encore debout n'avaient plus rien à manger et plus de cartouches. La nuit était sombre, ils en profitèrent pour chercher à s'échapper. Ils se divisent en deux bandes entre lesquelles ils placent leurs vieillards et ce qui leur reste de femmes et d'enfants. Dans cet ordre et ainsi partagés, ils marchent lentement, en silence, craignant d'avertir trop tôt l'ennemi par le bruit de leurs pas. Les mères portaient les enfants, et il y avait aussi des hommes qui marchaient le sabre à la main, et un enfant au bras. On arriva au camp des Turks : il fallait le traverser; les Souliotes d'avant-garde s'y jettent pour s'ouvrir un passage à eux et à ceux des leurs qui les suivent; mais ils trouvent l'ennemi sur ses gardes; vingt d'entre eux sont tués, et un plus grand nombre est pris; le reste de leur troupe passe, mais poursuivi par les Turks. L'obscurité de la nuit, l'aspérité des lieux, l'épaisseur des bois, en même temps qu'elles rendaient la poursuite incertaine, rendaient aussi la fuite

difficile; la troupe des Souliotes allait toujours diminuant et se fondant de plus en plus en petits groupes, dont chacun fuyait, de son côté, sans savoir où, mais toujours dans le plus grand silence, car l'ennemi était partout, et le moindre bruit pouvait attirer la mort. Il y eut, dit-on, parmi ces fuyards des mères qui étranglèrent leurs enfants, de peur que leurs cris ne guidassent les Turks vers les groupes dont elles faisaient partie.

Des huit à neuf cents Souliotes partis de Zalongos, environ cent cinquante, qui s'étaient dirigés sur Parga, conduits par Botsaris, échappèrent à l'armée d'Ali pacha. Tout le reste fut pris ou se rendit: on conduisit les prisonniers à Iannina, d'où ils furent envoyés à Bourgareli; on verra tout-à-l'heure pourquoi.

De Zalongos, les Turks se portèrent rapidement à Réniassa. Là, leur tâche était aisée; il n'y avait point d'hommes. Ils ne rencontrèrent que des femmes et des enfants, qu'ils tuèrent ou prirent, à leur choix. Ils trouvèrent cependant quelque résistance devant une habitation fortifiée, appelée la tour de Dimoulas, qui dominait le reste du village. C'était la demeure d'un Souliote nommé George Botsis, qui n'était point là quand les Turks se présentèrent. Il ne s'y trouvait que sa femme Despo, avec sept de ses filles ou de ses brus, et trois enfants des unes ou des autres. Ces huit femmes, voyant les Turks venir, s'armèrent et les reçurent à coups de fusil. Mais ce combat d'un moment ne fit qu'accroître leur péril; Despo n'en voulait pas attendre l'issue. Elle place au milieu de la chambre où sa famille était reunie

un caisson plein de cartouches, et tenant un tison allumé à la main, elle interroge ses filles et ses brus. « Qu'aimez-vous mieux, leur dit-elle, de mourir ou d'être « prises par les Turks? — Mourir! » répondent-elles toutes, et Despo met le feu au caisson.

Restaient les Souliotes de Bourgareli. Mais les exterminer n'était pas chose facile; ils étaient nombreux, c'est-à-dire environ mille, parmi lesquels il n'y avait pas moins de trois cents hommes en état de combattre; et ils étaient commandés par Botzaris, qui les avait rejoints au sortir de Zalongos, et qui était résolu à périr ou à se sauver avec eux. Certain d'être d'un instant à l'autre attaqué par les Turks, il ne voulut pas les attendre dans un lieu où tous les avantages auraient été pour eux. Ayant donc pris ses mesures pour n'être ni découvert ni prévenu, il part et se réfugie, avec tous les Souliotes de Bourgareli, dans la partie des montagnes d'Agrapha où est bâti le monastère du Seltsón, aux bords de l'Aspropotamos, et près du village de Vrestinitsa.

Ali pacha fut mortellement piqué de l'évasion de Kitsos Botsaris et des Souliotes de Bourgareli; il essaya d'abord de les attirer de nouveau par des ruses et de belles promesses; mais, n'y réussissant pas, il jeta le masque, et envoya contre eux six mille hommes de ses meilleures troupes, commandées par ses plus braves généraux. Les Souliotes s'y attendaient; ils s'étaient pressés de faire des provisions de bouche et de guerre, et de se fortifier dans une des parties les plus escarpées de la montagne, décidés à combattre jusqu'à la mort. L'ar-

mée du vizir arriva, au commencement de 1804, devant leur position qu'elle cerna : dès-lors les attaques commencèrent et se succédèrent sans interruption jusqu'au 16 avril, époque où rien n'était encore décidé. Lassé d'attendre si long-temps la reddition d'une poignée de Souliotes, Ali pacha écrivit alors à ses généraux une lettre fulminante. Il les y traitait de lâches, et ne leur donnait plus que dix jours pour terminer cette chétive guerre, leur déclarant que, passé ce terme, il enverrait, pour les remplacer, des généraux qui lui rendraient un meilleur compte de ses ennemis.

La lettre produisit son effet : les Souliotes furent attaqués de nouveau, avec plus de fureur que jamais : aussi braves cette fois que toutes les autres, ils furent plus malheureux. Un corps de cinquante hommes, vivement pressé par les Turks sur une pente très-rapide, fut culbuté sur le gros de l'ennemi. Pas un des cinquante hommes n'échappa ; tous périrent les armes à la main. Un échec si grave déconcerta le reste des Souliotes ; ils furent enveloppés de toutes parts, et coupés du monastère, l'unique poste où ils auraient pu se retrancher et tenir encore. Là où ils étaient, il ne leur restait plus qu'à mourir en braves. Ils tombaient par dizaines sous les yeux et aux cris des femmes, qui, à cet affreux spectacle, qu'elles découvrent de la hauteur du monastère voisin, jugent qu'il est temps de songer à elles-mêmes.

Elles volent toutes au bord d'une énorme chaîne de rochers à pic, au pied de laquelle roule l'Aspropo-

tamos (l'Achéloüs), résolues de se précipiter dans le fleuve. Quelques-unes eurent le temps d'exécuter leur projet; mais la plupart furent arrêtées, dans le trajet du monastère aux rochers, par un détachement de deux mille Turks. Elles se défendirent avec des couteaux, des pierres et des bâtons : un grand nombre fut massacré sur la place; environ cent soixante gagnèrent le bord des rochers et s'en précipitèrent avec leurs enfants. Des mille Souliotes de tout âge et de tout sexe venus de Bourgareli à Seltson, une seule femme et cinquante-cinq hommes parvinrent à se sauver, et se retirèrent à Parga, avec l'intrépide Botsaris, échappé par miracle aux incroyables dangers qu'il venait d'affronter.

Je terminerai ici ce que je voulais dire des Souliotes, avec le regret de ne pouvoir esquisser de même le reste non moins glorieux, non moins étonnant de leur histoire, depuis la dispersion que je viens de raconter, jusqu'au moment où ils ont embrassé la cause actuelle, la cause générale de la Grèce. C'est pour elle qu'ils combattent encore aujourd'hui sous les ordres de Markos Botsaris, le fils de ce même Kitsos Botsaris dont j'ai eu tant à parler, qui brave jusqu'au prodige, modeste, plein de sens, et animé du plus pur patriotisme, s'est déja fait une gloire dans laquelle se perdent les taches qui ont pu ternir celle de son père et de son aïeul. Pour ce généreux Souliote et pour ses braves, la perspective de pouvoir rentrer pour la troisième fois, et pour n'en être plus chassés, dans leurs montagnes, doit paraître aujourd'hui sûre et prochaine. Mais pourquoi retour-

neraient-ils sur ces âpres montagnes, quand la liberté sera partout dans la Grèce? (1)

Je n'ai plus que quelques mots à dire pour indiquer auxquels des événemens que j'ai racontés se rapportent les huit chansons suivantes. Les quatre premières roulent toutes sur le même argument, c'est-à-dire sur la bataille du 20 juillet, qui mi fin à la seconde guerre avec Ali pacha. Il y en a trois d'assez vagues, et dont l'éloge de l'héroïne Moscho forme également le trait principal; mais la quatrième indique assez exactement les circonstances les plus importantes de l'action, et ne peut avoir été faite que sur les lieux, ou d'après le récit de quelque témoin oculaire.

La cinquième a pour sujet le trait magnanime de patriotisme, par lequel Photos Tsavellas et Dimos Drakos répondirent aux insinuations d'Ali pacha sur les conditions qu'il mettait à la vie du frère de l'un et du fils de l'autre, quand il les eut pris à Delvinon.

La sixième et la septième sont relatives à la prise de Souli et des autres villages des Souliotes, et ne sont, pour ainsi dire, qu'un simple cri de douleur sur un événement si triste pour la Grèce.

La huitième célèbre la mort héroïque de Despo et de sa famille, à Réniassa.

---

(1) Au moment de livrer à l'impression ces feuilles écrites il y a plusieurs mois, les papiers publics annoncent la mort de Markos Botsaris, victime d'un dévouement comparable à celui de Léonidas. Puisse une si grande perte n'être pas irréparable pour la Grèce!



Γ'.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (1)

Ἕνα πουλάκι κάθονταν ἀπάνω 'ς τὸ γεφύρι·
Μυριολογοῦσε κ' ἔλεγε, τ' Ἀλῆ πασᾶ τοῦ λέγει·
« Δὲν εἶν' ἐδῶ τὰ Ἰάννινα νὰ φτιάσῃς σαρδιβάνια,
» Δὲν εἶν' ἐδῶ ἡ Πρέβεζα νὰ φτιάσῃς παλαιομέρι·
» Μόν' εἶν' τὸ Σοῦλι 'ξακουστὸν, τὸ Σοῦλι 'ξακουσμένον,
» Ποῦ πολεμοῦν μικρὰ παιδιὰ, γυναῖκες καὶ κορίτσια·
» Ποῦ πολεμᾷ Τσαβέλαινα μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὸ χέρι,
» Μὲ τὸ παιδὶ 'ς τὴν ἀγκαλιὰν, μὲ τὸ τουφέκι 'ς τ' ἄλλο,
» Μὲ τὰ φυσέκια 'ς τὴν ποδιὰν................

III.

GUERRES DE SOULI.[1]

Un oiseau s'est posé sur le haut du pont : — il se lamente et dit; il dit à Ali pacha : — « Ce n'est point ici Iannina, pour y faire des jets d'eau; — « ce n'est point ici Prévéza, pour y bâtir des for-« teresses. — C'est ici Souli le fameux, Souli le « renommé, — où vont en guerre les petits en-« fants, les femmes et les filles; — où la femme de « Tsavellas combat, le sabre à la main, — son nour-« risson à un bras, le fusil à l'autre, et le tablier « plein de cartouches. »

Δ'.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (2)

'Σ τὰ μέσα 'σ τὰ Τσερίτσανα, 'σ τὴν ἄκρ' ἀπὸ τὸ Σοῦλι,
Μπουλουκμπασάδες κάθονταν ψηλὰ 'σ τὸ Παλαιοχλῆσι,
Κ' ἐκύτταζαν τὸν πόλεμον ποῦ κάμναν οἱ Σουλιῶτες,
Πῶς πολεμοῦν μικρὰ παιδιὰ, γυναῖκες σὰν τοὺς ἄνδραις.
Κ' ὁ Κουτσονίκας φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι·
« Παιδιὰ, σταθῆτε στερεά! σταθῆτ' ἀνδρειωμένα!
» Ὅτ' ἔρχετ' ὁ Μουχτὰρ πασᾶς μὲ δώδεκα χιλιάδαις. »
Καὶ ὕστερα ἐγύριζε τὸν λόγον πρὸς τοὺς Τούρκους·
« Ποῦ πᾷς, Μουχτὰρ τ' Ἀλῆ πασᾶ; ποῦ πάγεις παλαιολιάπη;
» Δὲν εἶν' ἐδῶ τὸ Χόρμοβον, δὲν εἶν' ὁ Ἀϊβασίλης,
» Νὰ πάρῃς σκλάβους τὰ παιδιὰ, νὰ πάρῃς ταῖς γυναῖκαις.
» Εἶναι τὸ Σοῦλι τὸ κακὸν, 'σ τὸν κόσμον 'ξακουσμένον·
» Ποῦ πολεμᾷ Τσαβέλαινα σὰν ἄξιον παλληκάρι·
» Βαστᾷ φυσέκια 'σ τὴν ποδιὰν, καὶ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ χέρι,
» Καὶ μὲ τουφέκι σισανὲ ἐμπρὸς ἀπ' ὅλους πάγει »

IV.

GUERRES DE SOULI.[2]

A Tseritsana, aux confins de Souli,—sur la hauteur de la vieille chapelle, sont stationnés les capitaines (des Albanais), — regardant la bataille que livrent les Souliotes, — et comment (tous) combattent, les petits enfants et les femmes à l'égal des hommes. — Et Koutsonikas crie de son poste : — « Mes enfants, tenez ferme ! mes enfants, tenez en braves ! — Voici venir Mouktar pacha avec douze mille (Turks). » — Puis, tout d'un coup, il adresse la parole aux Turks : — « Où vas-tu, Mouktar, fils d'Ali pacha? où vas-tu, vilain Liape? — Ce n'est point ici Khormovon, ce n'est point ici Saint-Basile,— pour y faire des enfants prisonniers, pour y prendre des femmes. — C'est ici Souli le terrible, Souli le renommé dans le monde, — où la femme de Tsavellas combat comme un digne brave. — Elle porte des cartouches dans son tablier, le sabre dans une main, — le fusil rayé (dans l'autre), et marche en avant de tous. »

Ε'.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (3)

Τρία πουλάκια κάθονταν 'σ τὸν Αϊηλιᾶν 'σ τήν ράχην.
Τό 'να τηρᾷ τὰ Ἰάννινα, τ' ἄλλο τὸ Κακοσοῦλι,
Τὸ τρίτον, τὸ καλήτερον, μυριολογᾷ καὶ λέγει·
« Ἀρβανιτιὰ μαζώχθηκε, πάγει 'σ τὸ Κακοσοῦλι.
» Τρία μπαϊράκια κίνησαν, τὰ τρί' ἀράδ' ἀράδα·
» Τό 'να ἦταν τοῦ Μουχτὰρ πασᾶ, τ' ἄλλο τοῦ Μιτσομπόνου.
» Το τρίτον, τὸ καλήτερον, ἦταν τοῦ Σελιχτάρη. » —
Μιὰ παπαδιὰ τ' ἀγνάντεψεν ἀπὸ ψηλὴν ῥαχοῦλαν·
« Ποῦ εἶσθε, παιδιὰ τοῦ Μπότσαρη, παιδιὰ τοῦ Κουτσονίκα;
» Ἀρβανιτιὰ μᾶς πλάκωσε, θέλει νὰ μᾶς σκλαβώσῃ,
» 'Σ τὸ Τεπελένι νὰ μᾶς πᾶϊ, ν' ἀλλάξωμε τὴν πίστιν. » —
Ὁ Κουτσονίκας χούϊαξεν ἀπὸ τὸν Ἀβαρίκον·
« Μὴν τὸ φοβᾶσαι, παπαδιὰ! 'σ τὸν νοῦν σου μὴν τὸ βάνῃς!
» Τώρα νὰ ἰδῇς τὸν πόλεμον, τὰ κλέφτικα τουφέκια,
» Πῶς πολεμοῦν ἡ κλεφτουριὰ, κ' αὐτ' οἱ Κακοσουλιῶτες! »

V.

GUERRES DE SOULI. [3]

Trois oiseaux se sont posés sur la hauteur de Saint-Élie : — l'un regarde Iannina; l'autre Kako-Souli; — et le troisième, le plus petit, se lamente et dit : — « Les Albanais se sont assemblés pour aller contre Kako-Souli. — Trois étendards ont marché, trois (étendards) de file : — l'un est de Moukhtar pacha; l'autre de Mitsobono; — le troisième, le plus brave, est (celui) du sélikhtar. — La femme d'un papas les voit venir d'une haute colline : » — « Où êtes-vous, enfants de Botsaris, enfants de Koutsonikas ? — Les Albanais tombent sur nous; ils vont nous emmener captifs; — et nous conduire à Tébélen, pour nous faire changer de croyance. » — (Mais) Koutsonikas lui crie d'Avarikos : — « Ne crains pas cela, femme de papas; ne te mets pas cela dans l'esprit. — Tu vas voir une bataille, et les fusils des Klephtes! — (Tu vas voir) de quelle sorte combattent les Klephtes et les Souliotes! » — Il n'avait pas achevé le discours, il n'avait pas dit la parole, — que vous

Τὸν λόγον δὲν ἀπόσωσε, τὴν συντυχιὰν δὲν εἶπε,
Νὰ ἰδῇς τοὺς Τούρκους κ' ἔφευγαν πεζούρα καὶ καβάλλα.
Ἄλλ' ἔφευγαν, κ' ἄλλ' ἔλεγαν· « πασᾶ μ', ἀνάθεμά σε!
« Μέγα κακὸν μᾶς ἤφερες τοῦτο τὸ καλοκαῖρι·
» Ἐχάλασες τόσην Τουρκιὰν, Σπαΐδαις κ' Ἀρβανίταις.» —
Κ' ὁ Μπότσαρης ἐφώναξε μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὸ χέρι·
« Ἔλα, πασᾶ! τί κάκιωσες, καὶ φεύγεις μὲ μενζίλι;
» Γύρνα ἐδῶ, 'ς τὸν τόπον μας, 'ς τὴν ἔρημην τὴν Κιάφαν,
» Ἐδῶ νὰ στήσῃς τὸ θρονὶ, νὰ γένῃς καὶ Σουλτάνος.»

---

auriez vu les Turks fuir à pied et à cheval. — Les uns fuyaient, les autres disaient : « Maudit sois-tu, pacha ! — Tu nous a causé cet été un grand malheur : — que de gent turke tu as perdue ! que de Spahis et d'Albanais ! » — Et Botsaris, le sabre à la main, s'écriait : — « Viens donc, pacha ! pourquoi es-tu chagrin ? pourquoi fuis-tu ainsi en poste ?— Reviens ici, dans notre montagne, (reviens) dans cette pauvre Kiapha ; — viens y poser ton trône ; viens t'y faire sultan ! »

Ε΄.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (4)

Μιὰ παπαδιὰ ἐφώναξεν ἀπὸ τὸν Ἀβαρίκον·
« Ποῦ εἶσθε, Λάμπρου τὰ παιδιά; ποῦ εἶσθε Μποτσαραῖοι;
» Πολλὴ μαυρίλλα ἔρχεται, πεζοῦρα καὶ καβάλλα·
» Δὲν εἶναι μιὰ, δὲν εἶναι δυὸ, δὲν εἶναι τρεῖς καὶ πέντε·
» Εἶναι χιλιάδες δεκοχτὼ, χιλιάδες δεκαννέα. » —
« Ἂς ἔρχωντ' οἱ παλαιότουρκοι! τίποτε δὲν μᾶς κάμνουν·
» Ἂς ἔρθουν, πόλεμον νὰ ἰδοῦν, καὶ Σουλιωτῶν τουφέκια·
» Νὰ μάθουν Λάμπρου τὸ σπαθὶ, Μπότσαρη τὸ τουφέκι,
» Τ' ἅρματα τῶν Σουλιωτισσῶν, τῆς 'ξακουσμένης Χαΐδως.»
Σὰν ἄρχισεν ὁ πόλεμος, κ' ἄναψαν τὰ τουφέκια,
Τὸν Ζέρβαν καὶ τὸν Μπότσαρην φώναξεν ὁ Τσαβέλλας·
« Ἦρθεν ἡ ὥρα τοῦ σπαθιοῦ, κ' ἂς πάψῃ τὸ τουφέκι. » —
Μπότσαρης ἀποκρίθηκεν ἀπὸ τὸ μετερίζι·
« Δὲν εἶναι, φώναξε βαρεὰ, σπαθιοῦ καιρὸς ἀκόμα·
» Σταθῆτ' ἀκόμα 'ς τὸ κουντρὶ, βαστᾶτε τὸ λιθάρι·

VI.

GUERRES DES SOULIOTES.[4]

La femme d'un papas crie d'Avarikos : — « Où êtes-vous, enfants de Tsavellas ? enfants de Botsaris, où êtes-vous? — Une nuée de combattants vient (contre nous), à pied et à cheval : — ils ne sont pas un, ils ne sont pas deux, ils ne sont ni trois ni cinq mille ; — ils sont dix-huit ou dix-neuf mille. » — « Eh ! qu'elle vienne, cette turcaille ! que nous fera-t-elle ? — qu'elle vienne voir un combat, (voir travailler) les fusils des Klephtes : — (qu'elle vienne) faire connaissance avec le sabre de Tsavellas, avec le mousquet de Botsaris, — avec les armes des femmes de Souli, de Moscho la renommée ! » — Quand la bataille fut commencée, quand le feu de la mousqueterie fut allumé, — Tsavellas cria à Botsaris et à Zervas : — « Que le fusil se repose, le moment du sabre est venu. » — Mais Botsaris répondit de son poste, — il répondit d'une voix forte : « Ce n'est point encore le moment du sabre : — restez encore dans l'épaisseur (du bois);

» Ότι οἱ Τοῦρκ' εἶναι πολλοὶ, κ' ὀλίγοι οἱ Σουλιῶτες.» —
Τότε τὰ παλληκάρια του χουϊάζει ὁ Τσαβέλλας·
« Ἀκόμα τοὺς φυλάγομε τοὺς σκύλλους Ἀρβανίταις; » —
Κ' ὅλ' ἔπιασαν καὶ ἔσπασαν ταῖς θήκαις τῶν σπαθιῶν τους,
Καὶ ἐμπροστά τους ἔβαλαν τοὺς Τούρκους σὰν κριάρια.
Βελῆ πασᾶς τοὺς φώναζε νὰ μὴ γυρνοῦν ταῖς πλάταις,
Κ' ἐκεῖνοι τ' ἀποκρίνονταν μὲ δάκρυα 'ς τὰ μάτια·
« Δὲν εἶν' ἐδῶ τὸ Δέλβινον, δὲν εἶναι τὸ Βιδίνι·
» Εἶναι τὸ Σοῦλι τ'ἀκουστὸν, 'ς τὸν κόσμον 'ξακουσμένον·
» Εἶναι τοῦ Λάμπρου τὸ σπαθὶ, τὸ τουρκοματωμένον·
» Έχαμε τὴν Ἀρβανιτιὰν κ' ὅλη φορεῖ τὰ μαῦρα,
» Καὶ κλαίουν μάννες τὰ παιδιὰ, τοὺς ἄνδραις των γυναῖκες »

gardez vos abris derrière le rocher; — car les Turks sont en grand nombre, et les Souliotes peu nombreux.» — Tsavellas cria alors à ses braves: — « Les attendrons-nous (donc) encore ces chiens d'Albanais? » — (Puis) ils prirent tous les fourreaux de leurs sabres et les brisèrent, — et chassèrent les Turks devant eux comme des moutons. — Véli pacha criait aux siens de ne pas tourner le dos; — mais les siens lui répondirent les larmes aux yeux: — « Ce n'est pas ici Delvinon; ce n'est pas ici Vidin: — c'est Souli le fameux, le renommé dans le monde: — ici est le sabre de Tsavellas, ce sabre baigné de sang turk, — (qui) a fait prendre à toute l'Albanie les vêtements de deuil; — (qui) fait pleurer les mères pour leurs enfants, les femmes pour leurs maris. »

Z'.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (5)

Σύγνεφον μαῦρον σκέπαζε τὸ Σοῦλι καὶ τὴν Κιάφαν·
Ὁλημεροῦλα ἔβρεχεν, ὁλονυχτὶς χιονίζει.
Κ' ἀπ' τὸ Συστράνι πρόβανεν ἕνας λιγνὸς λεβέντης·
Ἀπὸ τὰ Ἰάννινα πικρὰ, μαῦρα μαντάτα φέρει·
« Τὰ παλληκάρια τὰ καλὰ συντρόφοι τους τὰ χάνουν.
» Ἀκοῦστε, Φώτου τὰ παιδιὰ, τοῦ Δράκου παλληκάρια,
» Τὸ Δέλβινον τὸ ἄπιστον πρόδωσε τὰ παιδιά μας.
» 'Σ τ' Ἀλῆ πασᾶ τὰ ἔφεραν, τὰ ἓξ ἀράδ' ἀράδα.
» Αὐτὸς τὰ τέσσερά 'σφαξε, τῶν δυὸ ζωὴν χαρίζει,
» Τοῦ Δήμου Δράκου τοῦ υἱοῦ, καὶ τ' ἀδερφοῦ τοῦ Φώτου. » -
Κ' ἐκεῖνοι καθὼς τ' ἄκουσαν, βαρεὰ τοὺς κακοφάνη.
« Δέσποτα, τὸν πρωτόπαπαν ἐφώναξαν κ' οἱ δύο,
» Ψάλλ' ὅλων τὰ μνημόσυνα τῶν ἓξ παλληκαριῶν μας·
» Τὰ δυὸ, καθὼς τὰ τέσσερα, σφαγμένα τὰ μετροῦμε.
» Οὔτε ὁ Τύραννος ζωὴν τῶν Σουλιωτῶν χαρίζει·
» Οὔτε Σουλιώτης ζωντανὸς 'σ τὰ χέρια του λογᾶται. »

VII.

GUERRES DES SOULIOTES. [5]

Des nuages noirs couvrent Souli et Kiapha: — il a plu tout le jour; il a neigé toute la nuit; — et l'on voit venir du côté de Sistrani un jeune Souliote agile et leste. — Il apporte des nouvelles, de tristes nouvelles de Iannina: — « Des alliés sont la perte des braves: — écoutez, vous, les enfants de Photos, et vous, les braves de Drakos: — Delvinon est traître; il a livré nos frères; — il les a envoyés tous les six, tous les six ensemble au pacha. — Ali en a fait mourir quatre; à deux il a fait grace de la vie, — au frère de Photos et au fils de Dimos Drakos. » — Photos et Drakos, quand ils entendent cette nouvelle, en ont grand dépit. — « Protopapas, disent-ils tous deux au chef de leurs prêtres, — dis l'office des morts pour ces braves, pour tous les six: — nous les tenons tous pour morts, les deux comme les quatre. — Car le pacha ne fait point grace de la vie aux Souliotes; — et tout Souliote au pouvoir du pacha a, pour nous, cessé de vivre. »

Η΄.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (6)

Μὴν προσκυνᾶτε, βρὲ παιδιὰ, ῥαϊάδες μὴ γενῆτε.
Εἶναι ὁ Φῶτος ζωντανὸς, πασᾶν δὲν προσκυνάει.
Πασᾶ 'χει Φῶτος τὸ σπαθὶ, βεζίρην τὸ τουφέκι.—
Εἰς τὴν Φραγκιὰν τὸν 'ξώριζαν, καὶ 'σ τ 'ἄλλα τὰ ῥηγάτα.
Ἀνάθεμά σε, Μπότσαρη, κ'ἐσένα, Κουτσονίκα,
Μὲ τὴν δουλιὰν 'ποῦ κάμεταν τοῦτο τὸ καλοκαῖρι,
Βάλεταν τὸν Βελῆ πασᾶν μέσα 'σ τὸ Κακοσοῦλι.

VIII.

GUERRES DES SOULIOTES.[6]

« (SOULIOTES), mes enfants, ne vous rendez pas; « ne devenez pas des Raïas. — (Pour) Photos, tant « qu'il est vivant, il ne se rend à aucun pacha : — « Photos a, pour pacha, son sabre, son fusil pour « vizir. » — Et l'on a exilé Photos dans le pays des Franks, dans les royaumes étrangers. — Oh! maudits soyez-vous, toi Botsaris, et toi Koutsonikas, — pour l'œuvre que vous avez fait cet été; — c'est vous qui avez introduit Véli pacha à Kako-Souli!

Θʹ.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (7)

Ἕνα πουλάκι 'ξέβγαινε μέσα ἀπὸ τὸ Σοῦλι·
Παργιῶτες τὸ ῥωτήσανε, Παργιῶτες τὸ ῥωτοῦνε·
« Πουλάκι, ποῦθεν ἔρχεσαι; πουλί μου, ποῦ πηγαίνεις; »—
« Ἀπὸ τὸ Σοῦλι ἔρχομαι, καὶ 'σ τὴν Φραγκιὰν πηγαίνω. »—
« Πουλάκι, 'πές μας τίποτε, κἀνὲν καλὸν μαντάτον; »—
« Ἄχ! τί μαντάτα νὰ σᾶς 'πῶ; τί νὰ σᾶς μολογήσω;
» Πῆραν τὸ Σοῦλι, πήρανε, κ'αὐτὸν τὸν Ἀβαρίκον,
» Πῆραν τὴν Κιάφαν τὴν κακὴν, ἐπῆραν καὶ τὸ Κιοῦγκι,
» Κ' ἔκαψαν τὸν καλόγερον μὲ τέσσεραις νομάτους. »

IX.

GUERRES DES SOULIOTES.[7]

Un oiseau est venu de Souli : les Parganiotes l'ont questionné, les Parganiotes le questionnent : — « D'où viens-tu, oiseau ? oiseau, où vas-tu ? » — « Je viens de Souli, et m'en vais au pays des Franks. » — « Oiseau, dis-nous quelque chose, quelque bonne nouvelle. » — « Ah ! quelle nouvelle vous dire ? que vous raconter ? — (sinon que les Turks) ont pris Souli ; ils l'ont pris, et Avarikos aussi : — ils ont pris Kiapha la forte ; ils ont pris Kioungbi, — et ont brûlé le caloyer avec quatre hommes. »

Γ΄.

ΠΟΛΕΜΟΙ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ. (8)

Ἀχὸς βαρὺς ἀκούεται, πολλὰ τουφέκια πέφτουν.
Μήνα εἰς γάμον ῥίχνονται; μήνα κ' εἰς χαροκόπι;
Οὐδὲ εἰς γάμον ῥίχνονται, οὐδὲ κ' εἰς χαροκόπι.
Ἡ Δέσπω κάμνει πόλεμον μὲ νύμφαις καὶ μ' ἀγγόνια.
Ἀρβανιτιὰ τὴν πλάκωσε 'σ τοῦ Δημουλᾶ τὸν πύργον. —
« Γεώργαινα, ῥῆξε τ' ἄρματα· δὲν εἶν' ἐδῶ τὸ Σοῦλι·
» Ἐδῶ εἶσαι σκλάβα τοῦ πασᾶ, σκλάβα τῶν Ἀρβανίτων. » —
« Τὸ Σοῦλι κ' ἂν προσκύνησε, κ' ἂν τούρκεψεν ἡ Κιάφα,
» Ἡ Δέσπ' ἀφένταις Λιάπιδαις δὲν ἔκαμε, δὲν κάμνει. » —
Δαυλὶ 'σ τὸ χέρι ἅρπαξε, κόραις καί νύμφαις κράζει·
« Σκλάβες Τουρκῶν μὴ ζήσωμεν· παιδιὰ, μαζί μ' ἐλᾶτε! »
Καὶ τὰ φυσέκια ἄναψε, κ' ὅλοι φωτιὰ γενῆκαν.

X.

GUERRES DES SOULIOTES. [8]

Un grand bruit se fait entendre; les coups de fusil pleuvent : — est-ce à une noce que l'on tire? est-ce dans une réjouissance? — Ce n'est ni à une noce que l'on tire, ni dans une réjouissance. — C'est Despo qui combat avec ses brus et ses filles. — Les Albanais l'ont assaillie dans la tour de Dimoulas : — « Femme de George, rends les armes : ce n'est point ici Souli; — ici, tu es l'esclave du pacha, la captive des Albanais. » — « Souli a beau s'être rendu, Kiapha a beau être devenue turke; — Despo n'eut, Despo n'aura jamais des Liapes pour maîtres. » — Elle saisit un tison dans sa main, appelle ses filles et ses belles-filles : — « Ne soyons pas les esclaves des Turks, mes enfants; suivez-moi ! » — Elle met le feu aux cartouches, et toutes disparaissent dans le feu.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE du traducteur-éditeur..... page j
Discours préliminaire........................ vij

PREMIÈRE PARTIE.

Section première. — CHANSONS KLEPHTIQUES.

Christos Milionis........................ 1
Boukovallas et Jean Stathas.................. 9
Ghiphtakis........................ 17
L'Aigle et l'Épervier........................ 23
Pliaskas........................ 29
Le mont Olympe........................ 35
Le songe de Dimos........................ 41
Les derniers adieux du Klephte............. 47
Le tombeau du Klephte.................... 53
Iotis mourant........................ 59
La noce du fils de Zidros, et la mort de Zidros. 65
Zacharias et Nannos........................ 73
Lettre des Klephtes du Valtos............. 81
Kontoghiannis........................ 87

20

Kitsos 95
Andrikos 101
Kaliakoudas 117
Sommation aux Klephtes, Iotis blessé et Sterghios. 121
Liakos et la délivrance de sa femme 131
Le Klephte parrain 141
Skyllodimos 148
Diplas 155
La mort de Véli-Ghékas 161
Niko-Tsaras 181
Le papas Klephte 199

Section seconde. — CHANSONS HISTORIQUES DIVERSES.

Kyritsos Michalis 209
Les Albanais à Anapli 217
Des Souliotes et de leurs guerres 223
Chanson 1re 284
Chanson 2e 286
Chanson 3e 288
Chanson 4e 292
Chanson 5e 296
Chanson 6e 298
Chanson 7e 300
Chanson 8e 302

FIN DU TOME PREMIER.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

GRÈCE MODERNE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

GRÈCE MODERNE,

RECUEILLIS ET PUBLIÉS,

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE, DES ÉCLAIRCISSEMENTS ET DES NOTES,

PAR C. FAURIEL.

TOME II.

CHANTS HISTORIQUES, ROMANESQUES ET DOMESTIQUES.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, LIBRAIRES, RUE JACOB, n° 24;
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, RUE DE RICHELIEU, n° 67.

1825.

LA PRISE DE BÉRAT.

ARGUMENT.

Je ne sais si l'histoire des méchancetés humaines offrirait un second exemple d'une inimitié comparable à celle d'Ali, pacha de Iannina, pour son voisin Ibrahim, pacha de Bérat; je veux dire d'une inimitié aussi injuste et aussi longue, aussi calme et aussi forte, aussi habilement ménagée, et satisfaite avec plus de mesure et plus en détail. Depuis le jour où Ali se brouilla avec Ibrahim, qui lui fut préféré pour gendre par Kourd pacha, jusqu'à celui où il l'enferma dans un cachot pratiqué sous l'escalier de son palais, afin d'avoir le plaisir de lui passer tous les jours sur la tête, trente années s'écoulèrent, dont pas un jour ne fut perdu pour ce triomphe graduel de la haine. Il serait beaucoup trop long de tout dire là-dessus, et je ne pourrais d'ailleurs que répéter ce qu'en a dit M. Pouqueville dans la vie d'Ali pacha; je ne toucherai qu'au fait indispensable pour l'intelligence de cette pièce.

Ce fut en 1810 qu'Ali, tout puissant en Albanie, en Épire, en Acarnanie, et maître, par ses fils, du reste

de la Grèce, jusqu'au cœur de la Morée, se crut en position de porter un coup décisif à Ibrahim, et de le chasser de son pachalik. Tout le ménagement qu'il garda, dans cette affaire, envers le divan qui s'intéressait à Ibrahim, et aurait voulu le maintenir, fut de ne pas marcher en personne contre la ville de Bérat, et de remettre les forces nécessaires pour la prendre au fameux bey albanais, Omer Vrionis, qui eut l'air de les employer comme siennes, et de guerroyer pour son compte, en les menant contre Ibrahim, avec lequel il avait d'anciens démêlés. Huit mille hommes arrivèrent sous les murs de Bérat et en firent le siége. Ibrahim n'était pas en état de se défendre; il capitula au bout de quelques jours, livra Bérat et tout le reste de son pachalik à son ennemi, et n'obtint pas sans difficulté la permission de se retirer à Avlone, en donnant son fils unique pour otage.

C'est à cette expédition d'Ali pacha, sous le nom d'Omer Vrionis, et à la reddition de Bérat par Ibrahim, que se rapporte la pièce suivante. Je n'en ai eu qu'une seule copie, où il manquait quelques vers à la fin; mais la lacune était aisée à remplir et l'a été heureusement. La chanson n'est pas remarquable du côté poétique; mais une particularité historique qui la rend intéressante, c'est une liste des principaux capitaines de Klephtes alors soumis à Ali pacha, qui se trouvèrent à cette expédition peu digne de leur bravoure. Le capitaine Iskos, que l'on y voit figurer, est le père du chef du même nom qui se distingue aujourd'hui dans

l'armée grecque. Ce Varnakiotis qui s'y trouve aussi est le même qui depuis s'est couvert d'opprobre par la seule trahison dont on ait entendu parler dans la révolution de la Grèce.



ΙΑ'.

ΑΛΩΣΙΣ ΤΟΥ ΜΠΕΡΑΤΙΟΥ.

Μαῦρον πουλὶ ἐκάθονταν 'σ τοῦ Μπερατιοῦ τὸ κάστρον·
Μυριολογοῦσε θλιβερὰ, κ' ἀνθρώπινα λαλοῦσε·
« Σήκου, πασᾶ, νὰ φύγωμεν, νὰ πᾶμεν 'σ τὸν Αὐλῶνα.
« Ἀλῆ πασᾶς μᾶς πλάκωσε μὲ δεκοχτὼ χιλιάδαις·
» Φέρει καὶ τὸν Ὀμέρμπεην, τὸν ἔχει χασνατάρην,
» Γιὰ νὰ σὲ δώσῃ ζωντανὸν 'σ τὰ χέρια τοῦ Βεζίρη.
« Ἔρχονται καὶ τῶν χριστιανῶν πολλὰ καπετανάτα,
» Ὁ Ἴσκος ἀπ' τὴν Δούνισταν, ὁ υἱὸς τοῦ Γρίβα Γεώργου,
» Ζόγκος ἀπ' τὸ Ξερόμερον, ὁ Γεώργης Βαρνακιώτης,
« Τοῦ Μπουκοβάλλα τὰ παιδιὰ, καὶ οἱ Σκυλλοδημαῖοι,
» Ὁ Διάκος καὶ ὁ Πανουργιᾶς, κ' οἱ δυὸ Κοντοϊανναῖοι. »—
Σὰν ἄναψεν ὁ πόλεμος, καὶ ἡ φωτιὰ ἐπῆρεν,
Ἔπεφταν βόλια σὰν βροχὴ, κανόνια σὰν χαλάζι·
Κ' οἱ Κλέφτες ἐξεσπάθωσαν, κ' ἐπήδησαν 'σ τὸ κάστρον.
Τότε φωνὴ ἀκούσθηκε μέσα ἀπὸ τὸν πύργον·
« Παιδιά μου, τί σκοτόνεσθε; σταθῆτε, παλληκάρια!
» Τί τόσον αἷμα χύνετε; ψυχᾶτε τὴν ἀνδριά σας!
» Σταθῆτε! τώρα τὰ κλειδιὰ σᾶς φέρομεν τοῦ κάστρου.»

XI.

LA PRISE DE BÉRAT.

Un oiseau noir s'est posé sur la citadelle de Bérat; — il se lamente tristement, et parle en langue humaine : — « Lève-toi, pacha, fuyons, sauvons-nous à Avlone. — Ali pacha fond sur nous avec dix-huit mille (combattants) : — il amène Omer Vrionis dont il a fait son trésorier, — pour qu'Omer te livre vivant entre ses mains. — (Avec lui) viennent encore plusieurs capitaines des Chrétiens, — Iskos de Dounista, les fils de George Grivas, — Zongos de Xéroméron, George Varnakiotis, — les descendants de Boukovallas, les Skyllodimos, — Diakos, Panourgias et les deux Kontoghiannis. » — Dès que le feu eut commencé, dès que la bataille s'anima, — les coups de canon tombaient comme pluie, les boulets comme grêle. — Les Klephtes tirèrent leurs sabres, et sautèrent dans la ville. — Alors, de la tour, une voix fut entendue : — « Mes enfants, pourquoi vous entre-tuez-vous? Arrêtez, ô braves : — pourquoi versez-vous tant de sang? épargnez votre bravoure : — arrêtez! nous vous portons sur l'heure les clés de la ville.

LA SOUMISSION DE GARDIKI.

ARGUMENT.

Le massacre de Gardiki est peut-être le plus horrible des crimes d'Ali pacha, celui dont il a été parlé le plus et avec l'horreur la plus unanime. On en a plusieurs récits; mais celui qu'en a donné M. Pouqueville, dans dans le III[e] volume de son voyage, est, à ma connaissance, le plus complet et le plus intéressant de tous. Je devrais le copier en entier, si j'avais besoin de tout dire sur cet effroyable chapitre de la vie d'Ali; mais ce sera bien assez d'en retracer sommairement les circonstances principales.

Gardiki est, ou, pour mieux dire, fut une petite ville de l'Albanie, sur les frontières de l'Épire. Vers l'année 1768, ou peut-être un peu plus tard, cette ville fut en guerre avec Ali de Tébélen, lequel n'était encore alors qu'un petit bey aventurier, subsistant de menus brigandages. Dans une des rencontres de cette guerre, il fut battu et fait prisonnier, avec Khamko, sa mère, alors veuve, et avec Khaïnitsa sa sœur. La première était abhorrée, dans toute la basse Albanie, pour ses intri-

gues et pour ses vices, pour son ambition et pour l'ardeur avec laquelle elle excitait Ali au brigandage et au crime. Khaïnitsa était trop jeune encore pour avoir l'occasion de se faire abhorrer personnellement; mais elle fut enveloppée dans la haine que l'on portait à sa mère; et toutes deux furent indignement outragées par des chefs gardikiotes.

Au bout de quelque temps, les trois prisonniers furent relâchés, moyennant une forte rançon, et Khamko fit prêter alors à son fils le serment d'exterminer un jour les Gardikiotes, en punition des outrages qu'elle et sa fille avaient reçus de quelques-uns.

A l'époque où Ali prêtait ce serment, il avait beaucoup à faire pour acquérir le pouvoir de le tenir; et il ne l'accomplit pas aussitôt qu'il l'aurait pu. En 1811, Gardiki était encore florissant et libre, et même, avec Argyrocastron, la seule ville libre qui fût encore dans toute l'étendue de sa domination. Mais ce retard n'était point un oubli; on va voir qu'il en prit bonne usure.

Au mois de février 1812, il envoya une armée en Albanie, avec le projet avoué de soumettre Gardiki et Argyrocastron à sa domination. Il commença par cette dernière ville, qui avait passé jusque-là pour imprenable, et se rendit presque sans résistance. Gardiki, ayant plus à craindre, se défendit mieux; et réduit à capituler, capitula du moins à des conditions honorables. Les plus importantes étaient, 1° que les Gardikiotes seraient traités par le vizir comme ayant toujours été ses amis, et que nul d'entre eux ne serait ni recherché ni molesté pour des faits antérieurs à la capitulation; 2° que soixante

et quinze beys des plus distingués du pays, et entre autres Moustapha pacha, Demir Dost, et Sali Goka, se rendraient comme otages à Iannina, où ils seraient traités avec tous les égards dus à leur rang.

Peu de jours après leur arrivée à Iannina, ces soixante et quinze otages furent jetés dans une prison pour y être étranglés au bout de quelques autres jours. Ali prit de nouveau, avec son armée, la route de Gardiki, et fit halte dans un de ses châteaux nommé Khendria, situé au sommet d'un rocher, peu loin et à la vue de Gardiki. A cette nouvelle apparition du pacha, la surprise et la consternation se répandirent parmi les Gardikiotes; mais un héraut chargé de les rassurer ne tarda pas à paraître, pour leur annoncer que, si le vizir revenait si vite auprès d'eux, c'était par l'extrême empressement qu'il avait d'assurer leur bonheur, et pour inviter toute la population mâle de Gardiki, depuis l'âge de dix ans, jusqu'à la dernière vieillesse, à se rendre sur-le-champ auprès du pacha, afin de recevoir les témoignages de son affection.

Les Gardikiotes hésitèrent à obéir : leurs alarmes n'étaient point dissipées par ce bénin message; il y avait dans toutes ces démonstrations de tendresse de la part d'Ali, quelque chose d'étrange à quoi ils ne pouvaient croire. Mais ils avaient déjà fléchi : en livrant pour otages les hommes les plus puissants du pays, ils s'étaient comme livrés eux-mêmes; et leurs courages n'étaient plus montés à l'idée de la résistance. Ils se décidèrent donc à accepter l'invitation du pacha, et prirent le chemin de Khendria avec de tristes pressentiments, se

retournant plus d'une fois pour regarder les murs de la ville natale, et les demeures où ils venaient de laisser leurs femmes et leurs filles. Toute la population mâle de Gardiki était là, au nombre de six cent soixante-dix têtes. Sur ce nombre, il n'y en avait peut-être pas cent qui fussent nés à l'époque où la mère et la sœur d'Ali avaient été outragées, et probablement pas un seul de ceux qui avaient commis l'outrage.

Ali reçut les Gardikiotes de l'air tendre et ravi d'un père qui se retrouverait au milieu de ses enfants, après une longue absence. Quand il les eut bien rassurés, biens caressés, il les pria d'aller l'attendre dans l'enceinte d'un caravanserail voisin, où il leur dit qu'il allait les suivre, et où il pourrait s'entretenir plus commodément avec eux de ce qu'il lui restait encore à leur dire. Les Gardikiotes se rendent au caravanserail; ils y entrent; Ali les a suivis à la tête de ses gardes, et vient se poster à l'unique entrée de l'enceinte. Là, son projet et sa rage éclatent : il donne l'ordre à ses soldats de tirer sur les Gardikiotes, et de tirer jusqu'à ce qu'il n'en reste pas un avec un souffle de vie. Les soldats refusent d'obéir; mais le massacre n'en aura pas moins lieu. L'infâme Athanase Vaïas, le chef des valets du palais, s'offre pour l'exécuter, avec ceux auxquels il commande. Son offre est acceptée, et aussitôt la porte et les murs du caravanserail se garnissent d'une hideuse valetaille de sérail qui, le fusil à la main, tire de tous côtés sur les Gardikiotes, que rien ne couvre, que rien n'abrite dans l'enceinte vide et nue où ils sont enfermés, et le feu ne cesse qu'au moment où il

n'y a plus ni bruit ni mouvement dans cette enceinte.

Pendant que cela se passait au caravanserail de Khendria, d'autres sicaires entrés à Gardiki les armes à la main, en arrachaient les femmes, après toutes sortes de violences et d'insultes, et les traînaient devant Khaïnitsa qui.......mais je ne veux point achever le détail de ces horreurs.

Je n'ai eu de la chanson suivante qu'une seule copie, qui n'est peut-être pas complète. Il me semble qu'il doit y manquer, à la fin, un ou deux vers. Elle ne comprend pas le massacre de Gardiki, mais seulement la reddition et la capitulation qui en furent le prélude. Le poète s'est arrêté à la partie la moins pathétique et à l'intérêt purement local et politique de son sujet. Peut-être la pièce fut-elle composée dans l'intervalle de la capitulation au massacre. Du reste, la forte impression de surprise et de tristesse que causa en Albanie, et même en Épire, la soumission des deux seules villes libres que l'ont eût pu croire jusque-là oubliées par Ali pacha, explique suffisamment l'existence de la chanson, et même le ton exalté et passionné du prologue. Il existe, sur le massacre de Gardiki, une ou deux autres pièces fort touchantes, que je n'ai pu me procurer.

ΙΒ'.

ΥΠΟΤΑΓΗ ΤΟΥ ΓΑΡΔΙΚΙΟΥ.

Κοῦκκοι, νὰ μὴ λαλήσετε, πουλιὰ, νὰ βουβαθῆτε!
Καὶ σεῖς, καϊμέν' Ἀρβανιτιὰ, ὅλοι νὰ πικραθῆτε!
Τὸ Κάστρον ἐπροσκύνησε, κ' αὐτὴ ἡ Χουμελίτσα·
Γαρδίκι δὲν προσκύνησε, δὲν θὲ νὰ προσκυνήσῃ·
Μόνον γυρεύει πόλεμον, θέλει νὰ πολεμήσῃ.
Κ' Ἀλῆ πασᾶς σὰν τ' ἄκουσε, πολὺ τοῦ κακοφάνη·
Πιάνει καὶ γράφει μπουϊουρδὶ μὲ τὸ δεξί του χέρι·
« Σ' ἐσέν', Ἰσούφη κεχαϊᾶ, σ' ἐσέν' Ἰσοὺφ ἀράπη·
» Καθὼς ἰδῇς τὸ γράμμα μου, κ' ἰδῇς τὸ μπουϊουρδί μου,
» Θέλω Δεμίρην ζωντανὸν, κ' αὐτὸν καὶ τὰ παιδιά του.
» Θέλω τὸν Μουσταφᾶ πασᾶν μ' ὅλην τὴν γενεάν του. » —
» Μετὰ χαρᾶς, ἀφέντη μου, ἐγὼ νὰ σὲ τοὺς φέρω. »

XII.

LA SOUMISSION DE GARDIKI.

Coucous, ne chantez plus; oiseaux, soyez muets; — pauvres Albanais, affligez-vous tous: — Argyrocastron s'est soumis, et Khoumelitsa de même, — mais Gardiki ne s'est point soumis, et ne veut point se soumettre: — il préfère la guerre; il aime mieux combattre. — Ali pacha, dès qu'il l'apprend, s'en courrouce fort; — il se met à écrire un boïourdi; (il l'écrit) de sa main droite: — « A toi Iousouph Kékhaïa, à toi, Iousouph Arabe: — dès que tu auras vu ma lettre, dès que tu auras vu mon boïourdi, — je veux Demir (Dost) vivant, lui et ses enfants; — et je veux Moustapha pacha, avec toute sa famille. » — « Avec plaisir, mon maître, (avec plaisir,) je (vais et) vous les mène..... »

HYMNE DE GUERRE DE RIGAS.

ARGUMENT.

J'espère que plus d'un lecteur me saura gré d'avoir ajouté à ce recueil la pièce suivante, déja célèbre et populaire, parmi les Grecs, même avant de devenir leur hymne de guerre contre les Turks, et d'acquérir par là une importance historique, indépendante et bien au-dessus de son mérite poétique.

Rigas, l'auteur de cet hymne, était de Vélestinos en Thessalie. Ayant reçu une éducation libérale, il suivit d'abord la carrière de l'enseignement, et fut professeur de grec ancien et de français à Bucharest. Il était dans toute la ferveur de la jeunesse, lorsque le bruit de la révolution française pénétra en Grèce, et fit sur lui une impression qui décida de son sort. Né avec une imagination très-vive, avec une grande susceptibilité d'enthousiasme, il s'enflamma aisément pour les idées de patrie, de gloire et de liberté, et n'eût bientôt plus qu'un rêve, celui de la restauration morale et politique de la Grèce; plus qu'une affaire, celle de concourir de toutes ses facultés à cette restauration. Beaucoup de ses compatriotes étaient animés des mêmes sentimens : quelques-uns des plus courageux et des plus

riches se concertèrent avec lui, et s'engagèrent à seconder de tous leurs moyens ses plans patriotiques.

Il connaissait trop bien la Grèce, et le poids que mettraient dans ses moyens la bravoure et les forces des capitaines de Klephtes, pour négliger de s'assurer de leur secours. Il se mit donc à chercher dans leurs montagnes, dans leurs postes d'Armatoles, partout enfin, où il pouvait espérer de les rencontrer, les plus renommés et les plus puissants d'entre eux. Il les entraîna par ses discours, et leur fit promettre de prendre les armes pour la délivrance de la Grèce, au signal qu'il en donnerait.

Ces premières dispositions faites, il se rendit à Vienne, avec cinq ou six des conjurés les plus dévoués, pour s'y occuper d'autres préparatifs également indispensables au succès de la conspiration, et trop difficiles ou même impossibles en Grèce. Ce fut là qu'il composa et fit imprimer un petit recueil d'hymnes destinés à réveiller, dans l'ame des Grecs, l'amour de la patrie, le besoin de l'indépendance, et l'indignation d'être opprimés par les plus durs et les plus incorrigibles des barbares. Rigas se donna toutes les peines, employa toutes les ruses imaginables, et fit beaucoup de dépenses, pour envoyer et répandre ce petit volume, parmi les Grecs; il y réussit peu : la plupart des exemplaires furent arrêtés sur les frontières; et ce ne fut que par des hasards heureux, qu'il en pénétra quelques-uns en Grèce. Mais il n'en fallut pas davantage pour que l'effet sur lequel l'auteur avait compté fût produit; il y eut bientôt une infinité de copies à la main de ces hymnes patriotiques;

et tant d'hommes les surent par cœur qu'il importait peu désormais qu'ils fussent imprimés ou non.

Un autre travail de Rigas, également relatif à sa grande entreprise, et dont il s'occupa de même à Vienne, fut celui d'une carte topographique de la Grèce qu'il dessina et fit graver sous ses yeux, et qui, malgré toutes ses imperfections, n'en passe pas moins, en son genre, pour un monument distingué de patience et d'instruction.

Malheureusement Rigas n'avait pas à beaucoup près autant de prudence que de zèle : le bien qu'il pouvait faire par ses lumières, par son activité et son désintéressement, il était toujours prêt à le compromettre par son humeur pétulante et fanfaronne. Ce qu'il avait fait, faisait ou allait faire, tout le monde le savait, sans en excepter l'ambassadeur turk à Vienne, qui du reste n'y fit pas grande attention : c'était un Turk indolent et superbe, qui ne comprenait guère quel mal pouvaient faire au sublime Sultan les rêveries d'un *codja* grec. Mais des dénonciations plus graves parvinrent au divan, qui les comprit mieux. Rigas et ses compagnons furent demandés par lui, rendus et décapités dans la première ville turke où ils entrèrent au sortir de l'Allemagne, c'est-à-dire à Belgrade. Heureusement pour beaucoup de braves Grecs, à ses nombreuses imprudences, Rigas n'avait pas ajouté celle de laisser *aucun* écrit capable de compromettre les conjurés de l'intérieur, et il brava avec un courage admirable les tortures par lesquelles on essaya de lui arracher leurs noms.

On s'attend peut-être à ce que je dise ici quelque chose des hymnes patriotiques de Rigas. J'avouerai qu'à les apprécier d'après des principes d'art et de goût un peu relevés, ces hymnes ne me semblent pas d'un grand mérite poétique. Celui même que je donne ici ne paraîtra peut-être pas une composition distinguée en son genre ; et c'est néanmoins de beaucoup le meilleur, le plus original pour le ton, le sentiment et les idées ; celui, en un mot, qui va le plus franchement au but pour lequel tous ont été faits. Mais à juger de cet hymne et des autres par l'impression qu'ils ont produite et produisent encore sur les Grecs, on est obligé d'en prendre une opinion plus favorable. Enre les divers faits que je pourrais alléguer pour prouver que Rigas a su toucher, dans le cœur et l'imagination de ses compatriotes, des cordes très-sensibles, j'en rapporterai un qui me paraît intéressant et décisif.

En 1817, un Grec de mes amis voyageait en Macédoine, de compagnie avec un moine ou caloyer. Arrivés dans un village dont je n'ai point retenu le nom, ils s'arrêtèrent, pour se reposer et se rafraîchir, dans la boutique d'un boulanger qui était, en même temps, l'aubergiste du lieu. Dans cette boutique se trouvait un garçon boulanger dont l'aspect les frappa. C'était un jeune Epirote d'une taille superbe, d'une figure de la beauté la plus fière, et dont les bras, la poitrine et les jambes nues auraient pu donner le type de l'élégance fondue dans la vigueur. Il regarde d'abord attentivement les deux voyageurs, et se tournant vers le laïc : « Savez-vous lire? » lui demanda-t-il. Celui-ci répondit oui, sur

quoi le jeune Epirote le prie de vouloir bien venir un instant avec lui, dans le champ voisin. Le voyageur accepte, suit le garçon boulanger dans une espèce de jardin ou d'enclos cultivé; et tous les deux s'asseyent sur un bloc de pierre, au bord d'un champ de blé. Le jeune homme plonge alors la main dans sa poitrine, et en tire quelque chose d'attaché au bout d'une ficelle passée autour de son cou. C'était un petit livre qu'il présenta au voyageur, en le priant de lui en lire quelque chose, et ce petit livre c'étaient les chansons de Rigas. Le voyageur les prend et se met, non à les chanter, mais simplement à les lire avec un peu de déclamation. Au bout d'un moment, il lève les yeux sur son auditeur; mais quelle n'est pas sa surprise? son auditeur n'est plus le même homme: son visage est enflammé, et tous ses traits peignent l'exaltation; ses lèvres entr'ouvertes frémissent, deux torrents de larmes tombent de ses yeux, et tout le poil qui ombrage sa poitrine se redresse, s'agite et se crispe vivement en tout sens. « Est-ce pour la première fois que vous entendez lire ce petit livre? » lui demande le voyageur. « Non, répondit-il; je prie tous les voyageurs qui passent de m'en lire quelque chose; et j'ai déja entendu tout cela. » « Et toujours avec la même émotion? » ajouta le premier. « Avec la même », répliqua l'autre. — Si ce garçon boulanger vit encore aujourd'hui, je gagerais volontiers que ce n'est plus dans une boutique, et à pétrir du pain, que ses bras sont employés.

2.

ΙΓ΄.

ΡΗΓΑ ΘΟΥΡΙΟΣ.

Ὡς πότε, παλληκάρια, νὰ ζοῦμεν ’ς τὰ στενὰ,
Μονάχοι, σὰν λεοντάρια, ’ς ταῖς ῥάχαις, ’ς τὰ βουνά;
Σπηλιαῖς νὰ κατοικοῦμεν, νὰ βλέπωμεν κλαδιά;
Νὰ φεύγωμεν τὸν κόσμον γιὰ τὴν πικρὴν σκλαβιά;
Ν’ ἀφίνωμεν ἀδέλφια, πατρίδα καὶ γονεῖς,
Τοὺς φίλους, τὰ παιδιά μας κ’ ὅλους τοὺς συγγενεῖς;
Καλήτερα μιᾶς ὥρας ἐλεύθερη ζωὴ,
Παρὰ σαράντα χρόνων σκλαβιὰ καὶ φυλακή.
Τι σ’ ὠφελεῖ, ἂν ζήσῃς καὶ ἦσαι ’ς τὴν σκλαβιά;
Στοχάζου πῶς σὲ ψένουν καθ’ ὥραν ’ς τὴν φωτιά·
Βεζίρης, Δραγουμάνος, αὐθέντης κ’ ἂν γενῇς,
Ὁ τύραννος ἀδίκως σὲ κάμνει νὰ χαθῇς.
Δουλεύεις ὅλ’ ἡμέρα εἰς ὅ,τι κ’ ἂν σ’ εἰπῇ,
Κ’ αὐτὸς κυττάζει πάλιν τὸ αἷμά σου νὰ πιῇ.
Ὁ Σοῦτσος, ὁ Μουρούζης, Πετράκης, Σκαναβῆς,
Γκίκας καὶ Μαυρογένης καθρέπτης εἶν’ νὰ ἰδῇς.

XIII.

HYMNE DE GUERRE.

JUSQUES à quand, ô braves, nous faudra-t-il, comme des lions, — vivre seuls dans les défilés, sur les hauteurs, dans les montagnes?— habiter les cavernes, n'avoir devant les yeux que des forêts; — fuir le monde, pour (éviter) la dure servitude; — quitter frères, patrie, parents,— nos amis, nos enfants et tous nos proches? —

Une heure seule de vie libre — vaut mieux que quarante ans de servitude et de captivité. — A quoi t'est bon de vivre, si tu es en esclavage?— Songe que l'on te fait subir à chaque heure le martyre. — Tu as beau être un drogman, un prince, un vizir, — le tyran ne t'en fera pas moins périr injustement.— Tu as beau t'asservir chaque jour à ce qu'il dit, — il n'en épiera pas moins (l'occasion) de boire ton sang. — Soutsos, Mourousis, Petrakis, Skanavis, — Ghikas, Mavroghénis sont des miroirs où tu peux regarder.— De braves capitaines, des papas, des laïcs, — des

Ἀνδρεῖοι καπετάνοι, παπάδες, λαϊκοὶ
Ἐσφάχθηκαν κ' ἀγάδες ἀπ' ἄδικον σπαθί·
Κ' ἀμέτρητ' ἄλλοι τόσοι καὶ Τοῦρκοι καὶ Ῥωμηοὶ
Ζωὴν καὶ πλοῦτον χάνουν χωρὶς τιν' ἀφορμή.

Ἐλᾶτε μ' ἕνα ζῆλον εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν
Νὰ κάμωμεν τὸν ὅρκον ἐπάνω 'ς τὸν σταυρόν·
Συμβούλους προκομμένους μὲ πατριωτισμὸν
Νὰ βάλωμεν εἰς ὅλα νὰ δίδουν ὁρισμόν·
Ὁ νόμος νά 'ναι πρῶτος καὶ μόνος ὁδηγὸς,
Καὶ τῆς πατρίδος ἕνας νὰ γένῃ ἀρχηγός·
Ὅτι κ' ἡ ἀναρχία ὁμοιάζει τὴν σκλαβιὰ,
Νὰ τρώγ' ἕνας τὸν ἄλλον, σὰν τ' ἄγρια θηριά·
Καὶ τότε μὲ τὰ χέρια 'ψηλὰ 'ς τὸν οὐρανὸν
Νὰ ποῦμ' ἀπὸ καρδίας τοῦτα πρὸς τὸν Θεόν·

« Ὦ βασιλεῦ τοῦ κόσμου, ὁρκίζομαι εἰς σὲ,
» 'Σ τὴν γνώμην τῶν τυράννων νὰ μὴν ἔλθω ποτέ·
» Μήτε νὰ τοὺς δουλεύσω, μήτε νὰ πλανεθῶ,
» Εἰς τὰ ταξίματά των νὰ μὴ παραδοθῶ·
» Ἐνόσῳ ζῶ 'ς τὸν κόσμον, ὁ μόνος μου σκοπὸς
» Τοῦ νὰ τοὺς ἀφανίσω νὰ ἦναι σταθερός·
» Πιστὸς εἰς τὴν πατρίδα συντρίβω τὸν ζυγὸν,

agas ont été égorgés par un glaive inique; — et une infinité d'autres, Turks et Grecs, — perdent (à chaque instant) leur bien et la vie, sans aucune raison. —

Venez tous aujourd'hui, de la même ardeur, — faire le serment sur la croix. — Qu'un conseil d'hommes éminents en patriotisme, — soit préposé par nous à l'organisation publique: — que la loi soit la première et l'unique règle; — et qu'un seul homme soit le chef de la patrie; — car elle équivaut à la servitude, l'anarchie, — où les hommes se dévorent l'un l'autre, comme les bêtes féroces. — Les mains levées au ciel, proférons donc, du fond du cœur, ces paroles à Dieu: —

O roi de l'univers, je te jure, — de ne jamais me rendre à la volonté des tyrans, — de ne jamais les servir, de ne point m'en laisser séduire; — de n'être point gagné par leurs promesses: — aussi long-temps que je vivrai dans ce monde, mon unique but — sera de les anéantir. — Fidèle à la patrie, je combattrai pour briser son joug, — et serai inséparable de mon général. — Si je viole

» Κ' ἀχώριστος νὰ ζήσω ἀπὸ τὸν στρατηγόν.
» Κ' ἂν παραβῶ τὸν ὅρκον, ν' ἀστράψ' ὁ οὐρανὸς,
» Καὶ νὰ μὲ κατακαύσῃ, νὰ γέν' ὡσὰν καπνός. »

'Σ ἀνατολὴν, καὶ δύσιν, καὶ νότον καὶ βορεὰν
Γιὰ τὴν πατρίδα ὅλοι νά 'χωμεν μιὰν καρδιάν·
Βουλγάροι κ' Ἀρβανῖται καὶ Σέρβοι καὶ Ῥωμηοὶ,
Νησιῶται κ' ἠπειρῶται, μὲ μιὰν κοινὴν ὁρμὴ,
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν νὰ ζώσωμεν σπαθί·
Πῶς εἴμεθα ἀνδρεῖοι, παντοῦ νὰ ξακουσθῇ.
Καὶ ὅσοι τοῦ πολέμου τὴν τέχνην ἀγροικοῦν,
Ἐδῶ ἂς τρέξουν ὅλοι τυράννους νὰ νικοῦν·
Ἐδῶ Ἑλλὰς τοὺς κράζει μ' ἀγκάλας ἀνοικτὰς,
Τοὺς δίδει βίον, τόπον, ἀξίας καὶ τιμάς.
Ὡς πότ' ὀφικιάλος εἰς ξένους βασιλεῖς;
Ἔλα νὰ γένῃς στύλος τῆς ἴδιας σου φυλῆς.
Κάλλια γιὰ τὴν πατρίδα κἀνένας νὰ χαθῇ,
Ἢ νὰ κρεμάσῃ φούνταν γιὰ ξένον 'ς τὸ σπαθί.

Σουλιῶται καὶ Μανιῶται, λεοντάρια ξακουστὰ,
Ὡς πότε 'ς ταῖς σπηλιαῖς σας κοιμᾶσθε σφαλιστά;
Μαυροβουνιοῦ καπλάνια, Ὀλύμπου σταυραετοὶ,
Κ' Ἀγράφων τὰ ξεφτέρια, γενῆτε μιὰ ψυχή.

mon serment, que le ciel me foudroie, — qu'il me consume, et que je sois réduit en fumée.—

Au levant, au couchant, au nord, au midi, — ayons tous le même cœur pour la patrie. — Bulgares, Serviens, Albanais, Grecs, — insulaires ou du continent, du même élan, — ceignons tous l'épée pour la liberté. — Qu'il soit su partout que nous sommes braves : — que ceux (de nous) qui ont appris l'art de combattre — accourent tous ici pour vaincre les tyrans. — La Grèce les appelle les bras ouverts : — elle leur offre du bien, un séjour, des dignités et des honneurs. — Jusques à quand voulez-vous être les officiers des rois étrangers? — Venez, et soyez les colonnes de votre propre nation. — Il est plus beau de périr pour sa patrie, — que de suspendre des glands d'or à une épée dévouée à l'étranger. —

Souliotes et Maniotes, lions renommés, — jusques à quand dormirez-vous tranquillement dans vos cavernes? — Lionceaux de Mavrovouni, aigles du mont Olympe, — éperviers des monts Agrapha, n'ayez tous qu'une même ame. — Frères chrétiens

Τοῦ Σάβα καὶ Δουνάβου ἀδέλφια χριστιανοὶ,
Μὲ τ' ἄρματα 'ς τὰ χέρια καθείς σας ἂς φανῇ·
Τὸ αἷμά σας ἂς βράσῃ μὲ δίκαιον θυμόν·
Μικροὶ, μεγάλ', ὀμῶστε τυράννων τὸν χαμόν.
Ἀνδρεῖοι Μακεδόνες, ὁρμήσατ' ὡς θηριὰ,
Τὸ αἷμα τῶν τυράννων ῥοφήσατε μὲ μιά.
Δελφίνια τῆς θαλάσσης, ἀσδέρια τῶν νησιῶν,
Ὡς ἀστραπὴ χυθῆτε, κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Θαλασσινὰ τῆς Ὕδρας καὶ τῶν Ψαρῶν πουλιὰ,
Καιρὸς εἶν' τῆς πατρίδος ν' ἀκοῦστε τὴν λαλιά.
Κ' ὅσ' εἶσθε 'ς τὴν ἀρμάδα, σὰν ἄξια παιδιὰ,
Ὁ νόμος σᾶς προστάζει, νὰ βάλετε φωτιά.
Μὲ μιὰ καρδία ὅλοι, μιὰ γνώμη, μιὰ ψυχὴ
Κτυπᾶτε, τοῦ τυράννου ἡ ῥίζα νὰ χαθῇ.
Ν' ἀνάψωμεν μιὰν φλόγα εἰς ὅλην τὴν Τουρκιὰν,
Νὰ τρέξ' ἀπὸ τὴν Βόσναν ἕως τὴν Ἀραπιάν.
Ὑψηλὰ εἰς τὰς σημαίας σηκῶστε τὸν σταυρὸν,
Κ' ὡσὰν ἀστροπελέκια κτυπᾶτε τὸν ἐχθρόν.
Ποτὲ μὴ στοχασθῆτε, ὅτ' εἶναι δυνατός·
Καρδιοκτυπᾷ καὶ τρέμει σὰν τὸν λαγὸν κ' αὐτός.
Τριακόσιοι Κιρζαλῆδες τὸν ἔκαμαν νὰ ἰδῇ,
Πῶς δὲν 'μπορεῖ μὲ τόπια ἐμπρός τους νὰ σταθῇ.

des bords du Danube et de la Save, — que chacun de vous se montre les armes à la main; — et que votre sang bouillonne d'une juste colère. — Petits et grands, conjurez la ruine de la tyrannie. — Vaillants Macédoniens, élancez-vous comme des animaux de proie, — et versez tous à la fois le sang de vos tyrans. — Dauphins de la mer, dragons des îles, — fondez comme la foudre, fondez sur l'ennemi. — Oiseaux marins, d'Hydra et de Psara, — il est temps d'écouter la voix de la patrie. — Et vous tous, ses dignes enfants, qui servez dans la flotte, — la loi vous commande de lancer le feu. — D'un même cœur, d'un même esprit, d'une même ame, — frappez tous: que le tyran périsse jusque dans sa racine. — Allumons en Turquie une flamme, — qui, de la Bosnie, s'élance jusqu'en Arabie. — Élevez la croix au haut de vos bannières, — et frappez votre ennemi comme la foudre. — Ne vous imaginez pas qu'il soit fort : — le cœur lui bat et il tremble comme le lièvre. — Trois cents (brigands) kirsales lui ont fait voir, — qu'avec ses canons devant lui, il n'a pu tenir contre eux. —

Λοιπὸν γιατὶ ἀργεῖτε; τί στέκεσθε νεκροί;
Ξυπνήσετε, μὴν ἦσθε ἐνάντιοι, ἐχθροί.
Ὡς οἱ προπάτορές μας ὡρμοῦσαν σὰν θηριὰ,
Γιὰ τὴν ἐλευθερίαν πηδοῦσαν 'ς τὴν φωτιά,
Οὕτω κ' ἡμεῖς, ἀδέλφια, ν' ἁρπάξωμεν μὲ μιὰ
Τὰ ὅπλα, νὰ ἐβγοῦμεν ἀπὸ πικρὴν σκλαβιά.
Νὰ σφάξωμεν τοὺς λύκους, 'ποῦ τὸν ζυγὸν βαστοῦν,
Καὶ Ἕλληνας τολμῶσι σκληρὰ νὰ τυραννοῦν.
Στερεᾶς καὶ 'ς τὰ πελάγη νὰ λάμψῃ ὁ σταυρὸς,
Νά 'λθῃ δικαιοσύνη, νὰ λείψῃ ὁ ἐχθρός·
Ὁ κόσμος νὰ γλυτώσῃ ἀπὸ φρικτὴν πληγὴν,
Κ' ἐλεύθεροι νὰ ζῶμεν, ἀδέλφια, εἰς τὴν γῆν.

Que tardez-vous donc? pourquoi semblez-vous morts? — Réveillez-vous, et ne soyez plus divisés, plus ennemis. — De même que nos ancêtres se levèrent comme des lions — pour la liberté, et se précipitèrent dans le feu (de la guerre), — de même nous, ô mes frères, prenons tous à la fois — les armes et sortons de la cruelle servitude. — Détruisons les loups (cruels) qui souffrent le joug, — et osent durement tyranniser les Grecs. — Que la croix brille sur la terre et sur les mers, — que la justice arrive, et que l'ennemi disparaisse; — que le monde soit délivré d'un horrible fléau; — et vivons libres et en frères sur la terre.

LA MORT DE DIAKOS.

ARGUMENT.

VOICI une pièce où le mérite poétique de l'exécution se trouve réuni à l'intérêt bien supérieur encore du sujet. Ici du moins le poète populaire ne sera pas le seul historien de son héros ; et lorsque, comme tant d'autres, cette franche et naïve inspiration de la Muse nationale de la Grèce moderne, tombera dans l'oubli, le fait et l'homme auxquels elle est consacrée ne seront pas entraînés dans cet oubli. L'Europe entière aura appris auparavant le nom de Diakos ; elle saura que Diakos fut, dans la lutte actuelle de la Grèce, le premier brave qui secoua le joug des Turks, le premier qui combattit pour l'indépendance de la terre natale, le premier qui mourut pour elle.

Diakos était un ancien Klephte ou Armatole de la Livadie, très-renommé pour sa bravoure, pour la noble loyauté de son caractère, et même pour l'étonnante beauté de sa personne. Lorsque Odyssée fut envoyé par Ali pacha en Livadie, en qualité de commandant militaire ou de chef d'Armatoles, Diakos fut désigné pour son lieutenant, ou commandant en second ; et il s'é-

leva bientôt entre les deux braves un démêlé sérieux, dans lequel Odyssée, qui n'était alors que le capitaine d'Ali pacha, n'eut pas l'avantage. Heureusement pour la Grèce, ces débats durèrent peu; et les deux héros unis par les mêmes sentiments et par le même intérêt, se trouvèrent prêts d'avance à combattre pour la même cause.

En 1820, Odyssée ayant été obligé de se rendre à Iannina auprès d'Ali pacha, qui avait à se défendre contre l'amée turke, Diakos se réfugia dans les montagnes, et se trouva, en son absence, le seul commandant militaire de la Livadie, avec toute l'influence que lui assuraient sa probité et son courage. Durant toute l'année 1820, il se tint tranquille, et se contenta d'attendre les événements et l'issue douteuse encore du siége de Iannina, dont la conduite venait d'être confiée à Khourchid, pacha de la Morée.

Ce fut au milieu des difficultés et des incertitudes de ce siége fameux, que les Souliotes, réconciliés avec Ali pacha, recouvrèrent la possession des montagnes dont ils avaient été chassés, il y avait seize ans; et levèrent les premiers, contre la Porte, l'étendard de l'indépendance. Presque au même instant, Diakos stimulé par des instigations téméraires, proclamait, de son côté, la liberté grecque, en Livadie, et donnait à la Morée l'exemple et le signal de l'insurrection. Tous ces mouvements coïncidaient avec ceux de la Valachie et de la Moldavie; et ils éclataient tous si à propos pour Ali pacha, alors serré de près dans sa forteresse de Iannina, qu'ils avaient l'air d'être suscités par lui.

Khourchid pacha pensa qu'en envoyant de suite des troupes dans les parties insurgées de la Grèce, il ferait aussitôt rentrer ce pays dans l'obéissance, et préviendrait, par-là, de nouveaux troubles. En conséquence, il détacha du siége de Iannina huit ou dix mille hommes, avec lesquels il ordonna à Omer Vrionis de se porter en Morée pour y réprimer la sédition, et de châtier, en passant, les Livadiens et Diakos.

Informé de la marche d'Omer Vrionis, Diakos se prépara à la défense, et leva, dans le pays, quelques troupes dont il renforça sa bande d'Armatoles. A la tête de cette petite armée, il alla occuper le pont d'Alamanna sur le Sperchius, poste naturellement avantageux, et de plus fortifié par quelques mauvais ouvrages réputés redoutables par les Turks. A peine Diakos s'était-il établi dans ce poste, qu'il y fut attaqué par Omer Vrionis ; mais les milices qu'il commandait, n'ayant aucune idée de la guerre, et épouvantées de l'énorme disproportion de leur nombre avec celui des Turks, lâchèrent pied au premier feu. Diakos resta seul au milieu des ennemis, avec une vingtaine de ses Pallikares, et le reste se passa comme le raconte la chanson.

J'ai eu deux copies de cette pièce, dont je dois l'une aux soins d'un Grec dont l'amitié m'est chère, et qui l'a prise sur les lieux mêmes où la pièce a été composée : j'ai choisi dans chacune de ces deux copies les leçons qui m'ont paru les meilleures.

ΙΔ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΔΙΑΚΟΥ.

Πολλὴ μαυρύλλα πλάκωσε, μαύρη σὰν καλιακοῦδα·
Κ' ἂν ὁ Καλύβας ἔρχεται, κἂν ὁ Λεβεντοϊάννης.
Οὐδ' ὁ Καλύβας ἔρχεται, οὐδ' ὁ Λεβεντοϊάννης·
Ὀμὲρ Βριόνης πλάκωσε μὲ δεκοχτὼ χιλιάδαις.
Ὁ Διάκος σὰν τ' ἀγροίκησε, πολὺ τοῦ κακοφάνη·
Ψηλὴν φωνὴν ἐσήκωσε, τὸν πρῶτόν του φωνάζει·
« Τὸ στράτευμά μου σύναξε, μάσε τὰ παλληκάρια.
» Δός τους μπαρούτην περισσὴν, καὶ βόλια μὲ ταῖς φούχταις.
» Γλίγωρα· καὶ νὰ πιάσωμεν κάτω 'σ τὴν Ἀλαμάνναν,
» Ὅπου ταμπόρια δυνατὰ ἔχει καὶ μετερίζια. » —
Ἐπῆραν τ' ἀλαφρὰ σπαθιὰ καὶ τὰ βαρεὰ τουφέκια,
'Σ τὴν Ἀλαμάνναν ἔφθασαν, κ' ἔπιασαν τὰ ταμπόρια·
« Καρδιὰ, παιδιά μου, φώναξε, παιδιὰ, μὴ φοβηθῆτε·
» Ἀνδρεῖα, ὡσὰν Ἕλληνες, ὡσὰν Γραικοὶ, σταθῆτε. » —
Ἐκεῖνοι ἐφοβήθηκαν, κ' ἐσκόρπισαν 'σ τοὺς λόγκους.
Ἔμειν' ὁ Διάκος 'σ τὴν φωτιὰν μὲ δεκοχτὼ λεβένταις.
Τρεῖς ὥραις ἐπολέμαε μὲ δεκοχτὼ χιλιάδαις.
Σχίσθηκε τὸ τουφέκι του, κ' ἐγίνηκε κομμάτια.
Καὶ τὸ σπαθί του ἔσυρε, καὶ 'σ τὴν φωτιὰν ἐμβῆκεν.
Ἔκοψε Τούρκους ἄπειρους κ' ἑφτὰ μπολουκμπασάδαις.

XIV.

LA MORT DE DIAKOS.

Une grosse nuée de combattants s'avance; noire comme (une nuée de) corbeaux. — « Est-ce Kalyvas qui arrive? est-ce Leventoïannis? » — « Ce n'est point Kalyvas qui arrive; ce n'est point Leventoiannis — C'est Omer-Vrionis qui fond (sur les Grecs), avec dix-huit mille Turks. » — Aussitôt que Diakos l'apprend, il en est en grand souci; — il élève fortement la voix, il dit à son lieutenant: — « Rassemble mon armée, réunis mes braves; — donne-leur de la poudre en abondance, des balles à poignées. — Vite! allons nous poster là-bas, dans Alamanna, — où il y a de forts retranchements, où il y a des abris. » — Ils prirent leurs sabres légers, (ils prirent) leurs pesants mousquets, — s'en allèrent à Alamanna, et occupèrent les retranchements: — « Courage, mes enfants, s'écrie Diakos; (mes) enfants, n'ayez point peur: — soyez vaillants comme des Hellènes; tenez ferme comme des Grecs. » — Ils eurent peur; ils se dispersèrent dans les bois; — et Diakos resta dans le feu avec dix-huit braves: — il combattit trois heures contre dix-huit mille. — Son fusil éclata et se mit en pièces; — il tira son sabre, s'élança dans le feu,

3.

Πλὴν τὸ σπαθί του ἔσπασεν ἀπάν' ἀπὸ τὴν χούφταν,
Κ' ἔπεσ' ὁ Διάκος ζωντανὸς εἰς τῶν ἐχθρῶν τὰ χέρια.
Χίλιοι τὸν πῆραν ἀπ' ἐμπρὸς καὶ δυὸ χιλιάδες πίσω.
Κ' Ὀμὲρ Βριόνης μυστικὰ 'σ τὸν δρόμον τὸν ἐρώτα·
« Γένεσαι Τοῦρκος, Διάκο μου, τὴν πίστιν σου ν' ἀλλάξῃς;
» Νὰ προσκυνᾷς εἰς τὸ τσαμὶ, τὴν ἐκκλησιὰν ν' ἀφήσῃς;»—
Κ' ἐκεῖνος τ' ἀπεκρίθηκε, καὶ μὲ θυμὸν τοῦ λέγει·
« Πᾶτε, κ' ἐσεῖς κ' ἡ πίστις σας, μουρτάτες, νὰ χαθῆτε.
» Ἐγ ὼ Γραικὸς γεννήθηκα, Γραικὸς θέλ' ἀπαιθάνω.
» Ἂν θέλετε χίλια φλωριὰ καὶ χίλιους μαχμουτιέδαις,
» Μόνον πέντ' ἕξη ἡμερῶν ζωὴν νὰ μοῦ χαρίστε,
» Ὅσον νὰ φθάσ' ὁ Ὀδυσσεὺς καὶ ὁ Θανάσης Βάϊας.»—
Σὰν τ' ἄκουσ' ὁ Χαλίλμπεης, μὲ δάκρυα φωνάζει·
« Χίλια πουγγιὰ σᾶς δίνω 'γὼ, κ' ἀκόμα πεντακόσια,
» Τὸν Διάκον νὰ χαλάσετε, τὸν φοβερὸν τὸν κλέφτην·
» Ὅτι θὰ σβύσῃ τὴν Τουρκιὰν καὶ ὅλον τὸ Δεβλέτι.»—
Τὸν Διάκον τότε πήρανε, καὶ 'σ τὸ σουβλὶ τὸν βάλαν·
Ὁλόρθον τὸν ἐστήσανε, κ' αὐτὸς χαμογελοῦσε.
Τὴν πίστιν τους τοὺς ὕβριζε, τοὺς ἔλεγε μουρτάταις·
« Ἐμέν' ἂν ἐσουβλίσετε, ἕνας Γραικὸς ἐχάθη·
» Ἂς ἦν' καλὰ ὁ Ὀδυσσεὺς κ' ὁ καπιτὰν Νικήτας.
» Αὐτοὶ θὰ κάψουν τὴν Τουρκιὰν κ' ὅλον σας τὸ Δεβλέτι.»

—tua des Turks sans nombre, et sept bouloukbachis.—Mais son sabre se brisa par le haut, par la poignée,— et Diakos tómba vivant entre les mains des ennemis.—Mille le tenaient par-devant, deux mille par-derrière;—et Omer Vrionis le questionne secrètement en chemin:—« Veux-tu te faire turk, Diakos? Veux-tu changer de croyance? — Abandonner l'église, et adorer (Dieu) dans la mosquée?» —Et Diakos lui répond; il lui dit avec colère: — « Laissez-moi, vous et votre religion, Turks impurs, puissiez-vous périr! — Je suis né Grec, et Grec je veux mourir.—Mais si vous voulez mille pièces d'or et mille makhmoutis (je vous les donne), —pour me laisser la vie seulement quatre ou cinq jours, —jusqu'à ce que vienne Odyssée ou Athanase-Vaïas. »— Khalil-bey, dès qu'il entend ces paroles, dit en pleurant: — « Et moi, je vous donne mille bourses, et cinq cents en sus,—pour que vous fassiez périr Diakos, ce terrible Klephte: — sinon il détruira les Turks, et tout leur pouvoir. » — Ils prirent alors Diakos et le mirent au pal;—ils le levèrent tout droit, et lui souriait:— il insultait à leur croyance; il les nommait impurs: — « Si vous m'avez empalé, ce n'est qu'un Grec de mort.—Que le capitaine Odyssée, que le capitaine Nikitas soient saufs; — et ils extermineront la Turquie, et tout votre pouvoir! »

LA MORT
DE GEORGAKIS ET DE PHARMAKIS.

ARGUMENT.

Les deux chansons suivantes sont toutes les deux relatives à la mort du capitaine Georgakis et de son ami Pharmakis, mort que l'on peut regarder comme la vraie catastrophe des révolutions de la Moldavie et de la Valachie, en 1821. L'histoire rendra justice aux efforts héroïques de ce brave capitaine, pour assurer le succès d'une entreprise où il n'y a eu de glorieux et de sensé que ce qu'il y a fait lui-même. Je me serais estimé heureux de pouvoir, sur ce point, devancer de quelque temps les éloges souvent tardifs de l'histoire; et c'était dans cet espoir que j'avais recueilli sur la vie et les actions de Georgakis, beaucoup de renseignements sur l'exactitude desquels il m'était permis de compter. Mais le temps me manque pour rédiger ces matériaux, même en consentant à les rédiger avec négligence; et je me borne à donner sur Georgakis la courte notice qui suit : elle m'a été fournie par un jeune Grec d'un esprit distingué qui s'est trouvé à portée d'avoir sur son brave compatriote des renseignements précis et certains, et qui, s'il eût entrepris d'en écrire la vie en

détail, m'eût épargné et la peine de chercher moi-même des informations sur ce sujet, et le regret de ne pouvoir en ce moment les communiquer au public.

Georges, ou Georgakis Olympiote, naquit dans un village du mont Olympe en Thessalie; c'était un homme d'un extérieur simple et modeste; la réputation de bravoure qu'il s'était faite dans sa jeunesse lui attira la persécution des pachas, et le força de se retirer en Valachie, où peu après il trouva l'occasion de se montrer avec honneur dans la carrière militaire. On le vit, durant la guerre des Russes avec les Turks, harceler continuellement l'ennemi, lui enlever ses convois, et battre parfois des corps entiers avec la poignée de braves dont il s'était entouré. Le traité de Bukarest ayant réconcilié les parties belligérantes, Georges, impatient de trouver de nouvelles occasions de se signaler contre les tyrans de sa patrie, accourut en Servie, où un peuple belliqueux et ami de sa liberté s'efforçait de briser ses fers. Il y combattit avec distinction jusqu'au moment où, perdant tout espoir d'un secours extérieur et se voyant accablés par toutes les forces de la Turquie, restées disponibles à la suite du traité de Bukarest, les Serviens succombèrent et furent décimés par leurs oppresseurs. Il repassa alors en Valachie, et prit le commandement d'un corps d'Albanais préposés à la garde du pays, jusqu'au moment où l'entreprise téméraire d'Hypsilantis vint lui fournir une nouvelle occasion de déployer son courage et ses talents, et lui prépara la mort la plus glorieuse.

Les dissensions que faisaient naître en Valachie les intrigues des boyards se disputant le pouvoir après la mort de leur hospodar, facilitèrent l'exécution d'un plan que Georges avait depuis long-temps médité, pour susciter des embarras à la Porte, loin de la Grèce, dont il connaissait les mouvements. Il résolut de paraître attaché aux boyards, et, en s'attirant leur confiance, de se faire donner le commandement des troupes, qu'on devait opposer à une insurrection qu'il avait lui-même fomentée par le moyen d'un de ses agents connu depuis sous le nom de Théodore Vladimiresko, qu'il avait fait secrètement passer à Krajowa, et qui parvint bientôt à réunir deux à trois mille pandours, montagnards aguerris. Il ne se trompa point dans ses calculs. Chargé de réduire Vladimiresko, il vint camper à deux ou trois lieues des insurgés, et, sous prétexte d'aviser aux moyens de les détruire, il usa des sommes d'argent que le conseil des boyards lui avait fournies, pour assembler un corps de troupes bien entretenues qu'il offrit à Hypsilantis lorsque celui-ci s'annonça comme le chef suprême de la grande insurrection des Grecs.

Consulté sur le plan de campagne à suivre, il représenta inutilement à Hypsilantis, en différentes occasions, l'impossibilité de battre les Turks en rase campagne, vu l'immense supériorité numérique de leurs forces, et fut constamment d'avis de débarrasser l'armée de tout le train inutile, et de commencer avec les Turks une guerre de montagne, à laquelle les Grecs étaient depuis long-temps accoutumés, en assurant que par ce moyen on parviendrait à détruire en détail tous les corps de

troupes turkes qui oseraient s'aventurer dans les montagnes de la petite Valachie. Cet avis salutaire fut rejeté, et la malheureuse issue de la bataille de Dragaschan ne prouva que trop bien le tort qu'on avait eu de mépriser les conseils d'un homme dont l'habileté avait été à l'épreuve dans les guerres précédentes des Serviens.

Hypsilantis annonçait déja, par une retraite précipitée, le dessein de dissoudre son armée et de se constituer le suppliant de l'Autriche; Georges essaya vainement de le dissuader de ce parti, et le quitta au monastère de Kosia, à quelques heures de la frontière autrichienne. Il occupa différentes positions dans le district de Rymnik, avec la résolution d'y réunir les débris de l'armée d'Hypsilantis; mais la défaite de plusieurs corps grecs qui se trouvèrent isolés après la bataille de Dragaschan, vint ôter à Georges tout espoir de renfort, et l'obligea de se jeter dans les montagnes de la Moldavie, toujours poursuivi, et toujours battant les Turks. Parvenu aux montagnes de Torneo qui dominent le district de Phalazi, position inexpugnable, il y ramassa des subsistances, et s'y fortifia de manière à y soutenir un long siége, lorsque la perfidie vint déranger tous ses plans.

L'évêque de Romano ne rougit point d'avilir le caractère sacré de la religion pour perdre un de ses plus zélés défenseurs. S'étant secrètement concerté avec les Turks, il manda à Georges, dont il connaissait la piété, que les infidèles avaient le dessein d'occuper, la nuit suivante, le monastère, de Sekos et de profaner les saintes reliques qu'il disait s'y trouver déposées. Georges s'empressa d'aller arracher à la fureur sacrilége des barbares

les restes révérés des Pères de l'Église. Incapable de soupçonner la noire perfidie du prélat, il partit avec environ cinq cents hommes qui lui restaient, pour couvrir le monastère menacé ; mais à peine se trouvait-il engagé dans un défilé qui y conduisait, qu'il fut inopinément attaqué par un corps turk vingt fois plus nombreux que le sien. Après un combat opiniâtre de six heures, il parvint à se dégager avec des prodiges de valeur, et occupa Sékos, où il fut immédiatement après assiégé par huit mille Turks, qui employaient jusqu'à la grosse artillerie pour renverser les faibles murs d'un couvent.

Georges, affaibli par ses blessures, soutint néanmoins pendant cinq jours des assauts continuels, jusqu'au moment où, sentant approcher sa fin, il se fit sauter par l'explosion de quelques barils de poudre.

Tel fut le sort de ce vaillant capitaine qui, dans le court espace de quatre mois, qu'il soutint la guerre après la fuite honteuse d'Hypsilantis, tua douze mille hommes aux Turks, d'après le rapport officiel du commandant autrichien de la frontière, et inscrivit un des premiers son nom sur la liste des braves morts pour la défense de la patrie.



ΙΕ΄.

ΘΑΝΑΤΟΣ
ΤΟΥ ΓΕΩΡΓΑΚΗ ΚΑΙ ΦΑΡΜΑΚΗ.

Πέντε πασάδες κίνησαν ἀπὸ τὴν Ἰμπραΐλαν·
Στράτευμα φέρουν περισσὸν, πεζοῦραν καὶ καβάλλαν·
Σαίρουν καὶ τόπια δώδεκα, καὶ βόλια χωρὶς μέτρον.
Ἔρχεται κ' ὁ Τσαπάνογλους ἀπὸ τὸ Βουκορέστι·
Ἔχει ἀνδρεῖον στράτευμα, ὅλον Γιανιτσαραίους·
'Σ τὰ δόντια σαίρουν τὰ σπαθιὰ, 'σ τὰ χέρια τὰ τουφέκια.
Τότ' ὁ Γεωργάκης φώναξεν ἀπὸ τὸ μοναστῆρι·
« Ποῦ εἶσθε, παλληκάρια μου, λεβέντες μ' ἀνδρειωμένοι;
» Γλίγωρα· ζῶστε τὰ σπαθιὰ, πάρετε τὰ τουφέκια·
» Πιάστε τὸν τόπον δυνατὰ, πιάστε τὰ μετερίζια,
» Ὅτι Τουρκιὰ μᾶς κλάκωσε, καὶ θέλει νὰ μᾶς φάγῃ. »
Δίχως ψωμὶ, δίχως νερὸν, τρεῖς μέραις καὶ τρεῖς νύκταις·
Βαρεὰ βαροῦσαν τὸν ἐχθρὸν κάτω 'σ τὸ Κομπουλάκι·
Τούρκων κεφάλια ἔκοψαν κοντὰ τρεῖς χιλιάδαις·
Καὶ ὁ Φαρμάκης φώναξεν ἀπὸ τὸ μοναστῆρι·

XV.

LA MORT
DE GEORGAKIS ET DE PHARMAKIS.

Cinq pachas sont partis d'Ibraïla; — ils conduisent une puissante armée à pied et à cheval; — et traînent douze canons, avec des boulets sans nombre. — De Boukarest vient aussi Tsapan Oglou; — il a une brave armée, toute de janissaires, — (qui) ont le sabre aux dents, et le fusil à la main. — Georgakis crie alors du monastère : — « Où êtes-vous, mes braves? mes vaillants beaux-hommes, (où êtes-vous!) — Vite! ceignez vos épées; (vite)! saisissez vos fusils : — prenez bravement vos postes; prenez vos abris : — les Turks tombent sur nous; ils veulent nous exterminer. » —

Sans pain, sans eau, trois jours et trois nuits, — ils (combattirent), repoussèrent fortement l'ennemi jusqu'à Kombolaki, — et coupèrent la tête à près de trois mille Turks. — Pharmakis (alors) cria du monastère : — « Laissez là vos fusils, tirez vos

« Ἀφῆτε τὰ τουφέκια σας, σύρετε τὰ σπαθιά σας,
» Γιουροῦσ' ἀπάνω κάμετε, 'ς τὸν Ἀηλιᾶν ἐβγῆτε. »
Οἱ Τοῦρκοι τὸ ἐχάρηκαν, τρέχουν 'ς τὸ μοναστῆρι.
Τότ' ὁ Φαρμάκης ζωντανὸς φώναξ' ἀπὸ τοῦ Σέκου·
« Ποῦ εἶσαι, Γεῶργο μ' ἀδερφὲ, καὶ πρῶτε καπετάνε;
» Τουρκιὰ πολλὴ μᾶς πλάκωσε, καὶ θέλει νὰ μᾶς φάγῃ·
» Ῥήχνει τὰ τόπια σὰν βροχὴν, τὰ βόλια σὰν χαλάζι. »
Ὁ Γεώργης τότ' εἶχε χαθῆ, καὶ πλέον δὲν τὸν εἶδαν.

---

sabres ; — prenez d'assaut la hauteur ; portez-vous sur Ailia. » — Les Turks profitent de cette (sortie) ; ils courent au monastère. — Alors Pharmakis (encore) vivant crie (du haut) de Sekos : — « Où es-tu, Georgakis, mon frère, premier capitaine ? — des milliers de Turks tombent sur nous, et vont nous exterminer ; — ils nous envoient une pluie de coups de canon, une grêle de boulets. » — Mais Georgakis alors avait péri ; l'on ne le revit plus.

ΙϚ΄.

ΑΛΛΟ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΙΔΙΟΥΣ.

Ἤρθεν ἡ ἄνοιξη πικρὴ, τὸ καλοκαῖρι μαῦρον,
Ἦρθε καὶ ὁ χινόπωρος πικρὸς, φαρμακωμένος.
Μαζὶ ἐσυμβουλεύονταν Γεωργάκης καὶ Φαρμάκης·
« Γεωργάκ', ἔλα νὰ φύγωμεν, ϛὴν Μοσκοβιὰν νὰ πᾶμεν. » -
« Καλὰ τὸ λὲς, Φαρμάκη μου, καλὰ τὸ συντυχαίνεις.
» Πλὴν εἶν' ὀλίγον ἐντροπὴ· κ' ὁ κόσμος θὰ γελάσει.
» Καλήτερ' ἂς βαστάξωμεν 'σ τοῦτο τὸ μοναστῆρι·
» Ἴσως ἐβγῇ κ' ὁ Μόσκοβος, κ' ἔρθ' εἰς βοήθειάν μας. » —
Καὶ τὰ λιμέρια φώναξαν πέρα ἀπὸ τοῦ Σέκου·
« Πολλὴ μαυρύλλα ἔρχεται, καὶ τὰ βουνὰ μαυρίζουν. » —
« Μήνα βοήθεια ἔρχεται; μήνα συντρόφοι εἶναι· —
« Οὔτε βοήθεια ἔχεται, οὔτε συντρόφοι εἶναι,
» Μόναι Τουρκιὰ μᾶς πλάκωσε, χιλιάδαις δεκαπέντε. »
'Σ τοῦ Σέκου καθὼς ἔφθασαν, καὶ ἔπιασαν τὸν τόπον,
Ἔστησαν τόπια ἀρκετὰ γύρου 'σ τὸ μοναστῆρι.
Πέντε τὸ κροῦν ἀπὸ μεριὰν, καὶ πέντ' ἀπὸ τὴν πόρταν,

XVI.

LA MORT

DE GEORGAKIS ET DE PHARMAKIS.[2]

Triste est venu, (cette fois), le printemps, sombre l'été, — cruel et pernicieux l'automne. — Georgakis et Pharmakis délibéraient ensemble :— » Viens, Georgakis, partons; allons-nous en Moscovie. » — « Tu parles sagement, Pharmakis; sagement tu raisonnes; — mais il y a (là) un peu de honte, et le monde rirait (de nous). —Mieux vaut que nous tenions dans ce monastère : — le Moscovite se mettra peut-être en campagne, et viendra à notre secours. » — Et tout-à-coup les postes en avant de Sékos crient : — « Voici venir une épaisse nuée de guerre! les montagnes (en) sont noires. » — « Serait-ce du secours qui (nous) arrive? Seraient-ce des compagnons? » — « Ce n'est point du secours qui (nous) arrive; ce ne sont point des compagnons :—ce sont des Turks, quinze mille Turks qui fondent sur nous. » — Quand ils furent à Sékos, quand ils eurent pris leurs postes, — ils plantèrent force canons autour du monastère; —

Τ' ἄλλα τὰ μεγαλήτερα τὸ κροῦν ἀπὸ τὴν ῥάχην·
Ὡς χίλιοι Τοῦρκοι ἔπεσαν μέσα 'σ τὸ παλαιοκκλῆσι.
Χίλι' ἄλλοι ἐσκοτώθηκαν ἐμπρὸς ἀπὸ τὸ τεῖχος.
Τότ' ἡ Τουρκιὰ ἐσύρθηκε πίσω 'σ τὸ Κομπουλάκι.
Ἕνας πασᾶς ἀγνάντευεν πέρα ἀπὸ τοῦ Σέκου.
Ὑψηλὴν φωνὴν ἐσήκωσεν· « Ἀμέτη, Μωαμέτη!
» Πιάστε τὸν τόπον δυνατὰ, ζῶστε τὸ μοναστῆρι. »
Ὅση Τουρκιὰ κ' ἂν ἦτανε, ὅσοι καὶ γιανιτσάροι,
Τὸν τόπον ὅλον ἔζωσαν, καὶ ἔκλεισαν τὸ Σέκο.

Φαρμάκης ἐπικράθηκε, καὶ βαραναστενάζει·
Τὰ παλληκάρια φώναξεν ἀπὸ τὸ μοναστῆρι·
« Ποῦ εἶσθε, παλληκάρια μου, κ' ἀνδρεῖοί μου λεβέντες;
» Πιάστε με, πάρτε τὰ φλωριὰ, καὶ τὰ χρυσᾶ γελέκια,
» Πάρετε καὶ τ' ἀσήμια μου, νὰ ἐλαφρώσ' ὀλίγον·
» Καὶ τὰ σπαθιά σας σύρετε, σπάσετε τὰ φηκάρια,
» Γιουροῦσι γιὰ νὰ κάμωμεν, νὰ διώξωμεν τοὺς Τούρκους »
Ἕνα πρωτοπαλλήκαρον στέκεται, καὶ τοῦ λέγει·
« Μαῦρα μᾶς εἶναι τὰ σπαθιὰ, πικρά μας τὰ τουφέκια·
« Εἶν' ἡ Τουρκιὰ ἀμέτρητη, καὶ τὰ βουνὰ μαυρίζει. »
Τὸν λόγον δὲν ἀπόσωσε, τὴν συντυχιὰν δὲν εἶπε,
Καὶ ζωντανὸς ἐπιάσθηκεν ὁ Ἰάννης ὁ Φαρμάκης.

« Δὲν σὲ τὸ εἶπα μιὰν φορὰν, Ἰάννη, καὶ τρεῖς καὶ πέντε,

cinq le battent de côté, cinq de face, — et les autres, les plus forts, le battent par le faîte. — Mille Turks tombent près de la vieille église; — mille autres sont tués sous la muraille; — et l'armée turke alors recule jusqu'à Kombolaki. — Mais un pacha était en observation de l'autre côté de Sékos: — «Ahmet! Mahomet! se met-il à crier d'une voix haute; — emparez-vous bravement des postes; entourez le monastère! — Et tout ce qu'il y avait là de Turks, tous janissaires, — entourent le lieu; ils enferment Sékos.

Pharmakis fut saisi de tristesse, et soupira profondément; — du monastère, il appelle ses braves: — «Où êtes-vous, mes braves, mes vaillants beaux hommes? — Tenez! prenez mes pièces d'or et ma veste d'or; — prenez mes plaques d'argent: j'en serai plus léger, (pour combattre). — Tirez vos sabres; brisez-en les fourreaux, — et fondons brusquement sur les Turks pour les repousser.» — Mais un protopallikare s'arrête et lui dit: — «Mornes sont nos sabres, et tristes, nos fusils: — les Turks sont innombrables; les montagnes en sont noires.» — Il n'a point dit la parole, il n'a point achevé le propos; — et déja Pharmakis est pris vivant.

«Ne te l'avais-je pas dit, Pharmakis, une, trois et cinq fois, — de ne pas rester en Valachie, de

» Μὴν ἀπομείνῃς ςὴν Βλαχιὰν, ςοῦ Σέκου μὴν καθήσῃς; »-
« Ποῦ νὰ τὸ ξεύρω ὁ πικρὸς, ςὸν νοῦν μου ποῦ νὰ μ' ἔρθῃ,
» Ὅτι κονσόλοι χριστιανοὶ ποτὲ θὰ μᾶς προδώσουν! »—
Ἐσεῖς πουλιὰ, ὅσα ψηλὰ πετᾶτε 'ς τὸν ἀέρα,
Εἴδησιν δόστε ςὴν Φραγκιὰν, 'ς τῶν χριστιανῶν τοὺς τόπους·
Δόστε καὶ τὴν Φαρμάκαιναν μαντάτα τοῦ θανάτου.

ne pas t'arrêter à Sékos?» — «Eh! comment le savoir, malheureux! comment me le mettre dans la pensée, — que des consuls chrétiens nous trahiraient?» — O vous, oiseaux, qui volez là-haut, dans les airs, — allez le raconter dans le pays des Franks, dans les terres des Chrétiens, — et dites (en passant) à la femme de Pharmakis, que Pharmakis est mort.

LA PRISE DE TRIPOLITSA

ET

LA CAPTIVITÉ DE KIAMIL-BEY.

ARGUMENT.

Voici deux pièces qui, dans l'unique copie qui m'en soit parvenue, ne forment qu'une seule et même composition. A n'en juger que par le sentiment du poète, le principal motif de cette composition est de déplorer le malheur et la captivité de Kiamil-bey, fait prisonnier à Tripolitsa, en 1821, par les Grecs insurgés de la Morée : à la prendre dans cè qu'elle a de plus détaillé et de plus intéressant, c'est un récit du siège et de la prise de Tripolitsa; dans son ensemble, c'est quelque chose de vague et de diffus, d'incohérent et d'obscur. En dégageant la partie historique de la pièce de ce que je nommerais volontiers sa partie sentimentale, il m'a semblé que l'une et l'autre devaient y gagner en intérêt et en clarté.

J'en ai donc fait deux morceaux distincts, bien que d'ailleurs intimement liés par le sujet. Le premier est un tableau assez vif des principaux incidens du siège de Tripolitsa : La prise de la ville n'y est pas expressément énoncée; mais elle y est suffisamment indiquée.

Le second morceau peut être regardé comme une espèce de complainte ou d'élégie sur les revers des Turks de la Morée, en général, et de Kiamil-bey, en particulier, dans la première année de l'insurrection grecque. Les vers en ont de la grace, et le ton en est fort pathétique : un Grec montagnard n'aurait probablement pas été si attendri des infortunes de ses despotes. Mais il n'y a du reste, dans la pièce, rien qui l'empêche d'être populaire : les vainqueurs chantent volontiers les misères des vainçus. Quant aux principaux faits que le poète a eus en vue, et qu'il faut se retracer, pour saisir les détails et les traits caractéristiques de sa composition, je les indiquerai en peu de mots.

Kiamil, bey de Corinthe et possesseur d'une immense étendue de terres en Morée, passait pour le plus riche et le plus puissant seigneur de l'empire ottoman. En 1821, lorsque l'insurrection grecque, faisant tous les jours de nouveaux progrès, menaça d'envahir toute la péninsule, il convoqua à Tripolitsa les proestos et les archevêques de la province, dans la vue de les déterminer à intervenir pour le gouvernement auprès des Grecs, et à contenir dans l'obéissance tout ce qui n'en était pas encore sorti. Ceux-ci refusèrent et furent arrêtés; et quelques jours après, les Grecs insurgés vinrent assiéger Tripolitsa, ayant à leur tête Kolokotronis, avec ses pallikares, et Mavromichalis avec les siens. Par un prodige de courage et d'audace, la place fut emportée d'assaut, au mois de septembre 1821, et Kiamil bey y fut pris. On le traita d'abord avec douceur :

on voulait avoir ses immenses trésors, et on le somma à plusieurs reprises de déclarer l'endroit où il les tenait cachés; mais il refusa cette déclaration, demeura quelque temps prisonnier et ensuite fut mis à mort.

Le Kekhaïa ou lieutenant de Khourchid pacha commandait dans la place; il avait quelque temps auparavant marché sur Patras, pour y réprimer l'insurrection, et commis de grandes cruautés à Vostitsa.



ΙΖ'.

ΑΛΩΣΙΣ ΤΗΣ ΤΡΙΠΟΛΙΤΣΑΣ.

Ἦταν ἡμέρα βροχερὴ, καὶ νύχτα χιονισμένη,
Ὅταν γιὰ τὴν Τριπολιτσὰν κίνησεν ὁ Κιαμίλης.
Νύχτα σελλόνει τ' ἄλογον, νύχτα τὸ καλιγόνει·
Καὶ εἰς τὸν δρόμον τὸν Θεὸν παρακαλεῖ καὶ λέγει·
« Θεέ μ', ἐκεῖ τοὺς προεστοὺς, ἐκεῖ τοὺς δεσποτάδαις
» Νὰ εὕρω, 'σ τὸ κεφάλι τους νὰ πάρουν τοὺς ῥαϊάδαις,
» Νὰ μὴ σηκώσουν ἅρματα, καὶ πάγουν μὲ τοὺς κλέφταις.»
Σὰν ἔφθασε, καὶ οἱ Γραικοὶ ἐπλάκωσαν τὸ κάστρον·
Τοὺς Τούρκους ἔκλεισαν στενὰ, βαρεὰ τοὺς πολεμοῦσαν·
Κολοκοτρόνης φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι·
« Προσκύνησε, Κιαμίλμπεη, 'σ τοὺς Κολοκοτροναίους,
» Νὰ σὲ χαρίσω τὴν ζωὴν, ἐσὲ καὶ τὰ παιδιά σου,
» Ἐσὲ καὶ τὰ χαρέμια σου, κ' ὅλην τὴν γενεάν σου.» —
« Μετὰ χαρᾶς σας, Ἕλληνες, κ' ἐσεῖς καπεταναῖοι,
» Εὐθὺς νὰ προσκυνήσωμεν 'σ τοὺς Κολοκοτροναίους.»
Μπουλούκμπασης ἐφώναξεν ἀπάν' ἀπὸ τὴν τάμπιαν·
« Δὲν προσκυνοῦμεν, ἄπιστοι, 'σ ἐσᾶς βρωμοραϊάδαις·

XVII.

LA PRISE DE TRIPOLITSA.

Le jour avait été (un jour) de pluie, la nuit était (une nuit) de neige, — lorsque Kiamil-Bey partit pour Tripolitsa. — De nuit il selle son cheval; de nuit il le ferre; — et dans le chemin, il prie Dieu et lui dit: — «Mon Dieu! puissent, là (où je vais) les Proestos, puissent là (où je vais) les archevêques, — se rendre garants pour les Raïas, — que les Raïas ne prendront pas les armes, ne se joindront pas aux Klephtes!» — A son arrivée, les Grecs attaquent la place; — ils assiègent étroitement les Turks; ils les combattent rudement, — et Kolokotronis crie de son poste: — «Kiamil-Bey, rends-toi aux enfants de Kolokotronis, — et je t'accorderai la vie à toi et à tes enfants, — à toi, à ton harem et à toute ta famille.» — «Avec plaisir, ô Hellènes, et vous capitaines, — nous allons nous rendre à l'instant aux enfants de Kolokotronis.» — (Mais) un Boulouk bachi cria d'en haut de la batterie: — «(Non), infidèles, nous ne nous rendons pas à vous, (à vous) vils Raïas. — Nous avons de fortes citadelles, et un empereur dans Constantinople. —

» Ἔχομεν κάστρα δυνατὰ, καὶ βασιλεᾶν 'ς τὴν πόλιν·
» Ἔχομ' ἀνδρεῖον στράτευμα, καὶ Τούρκους παλληκάρια·
» Τρώγουνε πέντε 'ς τὸ σπαθὶ, καὶ δέκα 'ς τὸ τουφέκι,
» Καὶ δεκαπέντε 'ς τ' ἄλογον, διπλοῦς 'ς τὸ μετερίζι.» —
« Τώρα νὰ ἰδῆτε, φώναξε τότ' ὁ Κολοκοτρόνης,
» Νὰ ἰδῆτ' Ἑλληνικὰ σπαθιὰ, καὶ κλέφτικα τουφέκια·
» Πῶς πολεμοῦν οἱ Ἕλληνες, πῶς πελεκοῦν τοὺς Τούρκους.»
Τρίτη, τετράδη θλιβερὴ, πέφτη φαρμακωμένη,
Παρασκευὴ ξημέρωσε (ποτὲ νὰ μ' εἶχε φέξει!)
Ἔβαλαν οἱ Γραικοὶ βουλὴν τὸ κάστρον νὰ πατήσουν.
Σὰν ἀετοὶ ἐπήδησαν, ἐμβῆκαν σὰν πετρίτες,
Κ' ἄδειασαν τὰ τουφέκια τους, τὴν λιανομπαταρίαν.
Κολοκοτρόνης φώναξεν ἀπ' τ' Ἀϊγεωργιοῦ τὴν πόρταν·
« Μολᾶτε τὰ τουφέκια σας, σύρετε τὰ σπαθιά σας·
» Βάλετε τὴν Τουρκιὰν ἐμπρὸς, σὰν πρόβατα ςὴν μάνδραν.»
Τοὺς πῆγαν καὶ τοὺς ἔκλεισαν εἰς τὴν μεγάλην τάμπιαν.
Ἀπελογᾶτ' ὁ Κεχαϊᾶς πρὸς τὸν Κολοκοτρόνην·
« Κάμε ἰνσάφι 'ς τὴν Τουρκιὰν, κόψε, πλὴν ἄφσε κι' ὅλας.»—
« Τί φλυαρεῖς, βρωμότουρκε; τί λὲς παλαιομουρτάτη;
» Ἰνσάφι ἔκαμες ἐσὺ εἰς τὴν πικρὴν Βοστίτσαν,
» Ὅπ' ἔσφαξες τ' ἀδέρφια μας καὶ ὅλους τοὺς δικούς μας;»

Nous avons une vaillante armée et de braves turks, — dont un bat cinq (de vous) à l'épée, dix au fusil, — quinze à cheval, et le double sur des remparts. » — « A présent donc vous allez voir ! cria Kolokotronis : — vous allez connaître les sabres des Hellènes et les mousquets des Klephtes ; — comment combattent les Hellènes, comment ils taillent en pièces les Turks ! »

(C'était) le mardi : triste (fut) le mercredi, lamentable le jeudi : — vint le vendredi ; (oh ! plût à Dieu qu'il n'eût pas lui !) — les Grecs délibérèrent de forcer la citadelle. – Ils s'y élancèrent comme des aigles ; ils y entrèrent comme des éperviers, — en déchargeant leurs mousquets, la menue batterie. — Mais Kolokotronis cria de la porte de Saint-George : — « Laissez là vos fusils : tirez vos sabres, — et poussez les Turks devant vous, comme des brebis à l'étable. » —

Ils les poussèrent et les enfermèrent dans la grande batterie ; — et le Kekhaïa dit à Kolokotronis : — « Fais un accord avec les Turks ; coupe (des têtes), mais laisse-s-en toutefois. » — « Que déraisonnes-tu (là), vilain turk ? que dis-tu (là), vilain infidèle ? — En as-tu fait, toi, d'accord avec la pauvre Vostitsa, — où tu as égorgé nos frères et tous nos proches ? »

ΙΗ'.

ΑΙΧΜΑΛΩΣΙΑ ΤΟΥ ΚΙΑΜΙΛ ΜΠΕΗ.

Πῆραν τὰ κάστρα, πῆράν τα, πῆραν καὶ τὰ δερβένια,
Πῆραν καὶ τὴν Τριπολιτσὰν, τὴν ξακουσμένην χώραν·
Κλαίουν 'στοὺς δρόμους Τούρκισσες, πολλὲς Ἐμιροποῦλες,
Κλαίει καὶ μιὰ χανούμισσα τὸν δόλιον τὸν Κιαμίλην.
« Ποῦ εἶσαι καὶ δὲν φαίνεσαι, χαμαρωμέν' ἀφέντη;
» Ἤσουν κολόνα 'ςὸν Μωρεὰν, καὶ φλάμπουρον 'ςὴν Κόρθον,
» Ἤσουν καὶ 'σ τὴν Τριπολιτσὰν πύργος θεμελιωμένος.
» 'Σ τὴν Κόρθον πλεὰ δὲν φαίνεσαι, οὐδὲ εἰς τὰ σαράϊα.
» Ἕνας παπᾶς σοῦ τά 'καψε τὰ ἔρημα παλάτια.
» Κλαίουν τ' ἀχούρια γι' ἄλογα, καὶ τὰ τσαμιὰ γι' ἀγάδαις·
» Κλαίει καὶ ἡ Κιαμίλαινα τὸν δόλιον της τὸν ἄνδρα·
» Σκλάβος ῥαϊάδων ἔπεσε, καὶ ζῇ ῥαϊᾶς ἐκείνων. »

XVIII.

CAPTIVITÉ DE KIAMIL-BEY.

Ils ont pris les citadelles; ils les ont prises, (les Hellènes); — ils ont pris les défilés; il ont aussi pris Tripolitsa, cette ville de renom. — Les femmes des Turks, les filles des émirs pleurent le long des chemins; — et (de son côté) pleure aussi une princesse; (elle pleure) Kiamil, le malheureux bey: — «Où es-tu, que tu ne parais plus, puissant seigneur, — toi, qui étais la colonne de la Morée, l'étendard de Corinthe; — toi, qui étais à Tripolitsa (comme) une tour solide? — Tu ne parais plus à Corinthe, ni dans tes palais : — un papas les a brûlés tes pauvres palais; — tes écuries pleurent leurs chevaux; les mosquées pleurent les agas; — et l'épouse de Kiamil-bey pleure aussi son malheureux époux; — il est devenu l'esclave des Raïas; il vit maintenant leur Raïa.

FRAGMENT.

LES DEUX ESCLAVES GRECS ET LA DAME TURKE.

LA FEMME DE CONSTANT.

ARGUMENT.

Comme je l'ai dit ailleurs, ce n'est pas seulement sur les événements publics et d'un intérêt plus ou moins général, que les rapsodes de la Grèce moderne exercent leur verve ou leur mémoire ; c'est aussi, et tout aussi volontiers, sur les aventures de la vie domestique, pour peu qu'elles présentent quelque chose de singulier ou de frappant. Mais les compositions de cette espèce étant toujours beaucoup moins répandues, et plus tôt oubliées que celles qui roulent sur des faits publics, sont aussi, par cela seul, beaucoup plus rares.

Les trois morceaux suivants peuvent être regardés comme des échantillons de cette branche domestique de la poésie populaire des Grecs. Le premier n'est qu'un fragment : il appartient à une pièce composée sur la

mort de deux jeunes gens de Larisse qui se noyèrent dans le Pénée, en s'y baignant dans un moment où il était débordé. Cet accident fit assez de sensation, parce que les deux jeunes gens qui en furent les victimes étaient frères, et les fils du proestos du pays. Quelque peu considérable qu'il soit, ce fragment m'a paru mériter d'être conservé, à cause du mouvement pathétique par lequel débute le récit de l'événement.

Quant au second morceau, il roule sur une dispute de religion entre deux jeunes Grecs esclaves, et la dame turque leur maîtresse. Il manque à la chanson les deux ou trois derniers vers, dans lesquels il est dit que c'est la dame turque qui se convertit et se fait chrétienne. Toutefois la pièce peut être considérée comme complète; les traits de naïveté qui en font tout le mérite et tout le caractère, se trouvant dans la partie que j'en donne.

La troisième pièce est la plus curieuse des trois, et la seule dans le tour et l'exécution de laquelle il y ait de l'originalité. Le sujet en est fort délicat, et tel même que j'ai hésité à admettre la pièce dans ce recueil. Il y est question d'un trait infame de noirceur d'une belle-mère envers sa bru. Celle-ci, mariée à un Grec qu'elle aime, et auquel elle est fidèle, est aimée par un Albanais qu'elle repousse. C'est par la trahison de la belle-mère que ce dernier est introduit, de nuit, dans la chambre de la pauvre Grecque. Il y a, ce me semble, quelque chose de frappant dans la concision, la simplicité et la vivacité décente avec lesquelles le poète populaire a effleuré son sujet.

5.

ΙΘ΄.

ΚΟΜΜΑΤΙΟΝ.

Τρία πουλάκια κάθονταν ψηλὰ 'ς τὴν Κατερίνην·
Τό 'να τηρᾷ τὴν Λάρισσαν, τ' ἄλλο τὴν Ἀλασσῶναν,
Τὸ τρίτον, τὸ φαρμακερὸν, μυριολογᾷ καὶ λέγει·
« Ποιὰ μάννα εἶχε δυὸ παιδιὰ, ποιὰ μάννα προεστίνα;
» Εἰπὲ, νὰ μὴν τὰ καρτερῇ, νὰ μὴν τ' ἀπαντυχαίνῃ·
» Ἡ Σαλαμβριὰ κατέβασε, μὲ ἥλιον, μὲ φεγγάρι,
» Κ' αὐτὰ 'ς τὴν μέσην κολυμβοῦν, σὰν ψάρια πελαγήσια.
. . . .

XIX.

FRAGMENT.

Trois oiseaux se sont posés sur les hauteurs de Katérine : — l'un regarde Larisse ; l'autre, Alassone ; — et le troisième, le plus triste, se lamente et dit : — « Quelle est la mère, quelle est la femme de proestos qui avait deux fils ? — Dites-lui de ne plus les attendre, de ne plus les espérer. — La Salambrie avait crû, malgré la beauté du soleil, malgré la beauté de la lune ; — et eux y ont plongé comme poissons marins............

....

Κ'.

ΟΙ ΔΥΩ ΔΟΥΛΟΙ ΚΑΙ Η ΚΥΡΑ.

Φεγγαράκι μου λαμπρὸν,
Φέγγε καὶ περπάτειγε,
Γιὰ νὰ σ' ἐρωτήσωμε
Διὰ δυὸ Γραικόπουλα
Καὶ Γρεβενητόπουλα·
Χήραν Τοῦρκαν δοῦλευαν,
Ὅλ' ἡμέραν ς' τὸν ζυγὸν,
Τὸ βραδὺ 'ς τὸν κρεμασμόν.
« Βρὲ παιδιὰ Γραικόπουλα
» Καὶ Γρεβενητόπουλα,
» Γένεσθε Τουρκόπουλα,
» Νὰ χαρῆτε τὴν Τουρκιὰ,
» Τ' ἄλογα τὰ γλίγωρα,
» Τὰ σπαθιὰ τὰ δαμασκιά.» —
« Βρὲ κυρά μου τούρκισσα,
» Γένεσαι καὶ σὺ Ῥωμιὰ,
» Να χαρῇς τὴν λαμπριὰ
» Μὲ τὰ κόκκινα τ' αὐγά·
» Νὰ χαρῇς τὴν ἐκκλησιὰν,
» Τ' ἅγιον . . . .

XX.

LES DEUX ESCLAVES GRECS ET LA DAME TURKE.

Claire lune, — brille en faisant ton chemin, — pour que nous t'interrogions — au sujet de deux enfants des Grecs, — de deux enfants de Grevena, — qui servaient une veuve turke, — au joug tout le jour, — et le soir à la chaîne. — « O enfants des Grecs, — enfants de Grevena, — voulez-vous devenir enfants des Turks? — et vous jouirez des avantages de la Turquie, — des rapides chevaux — et des épées de Damas. » — « O dame turke, — et toi, veux-tu devenir chrétienne? — Tu jouiras de la Pâque — et des œufs rouges; — tu jouiras de l'église — et du saint évangile. »

ΚΑ΄.

ΤΗΣ ΚΩΣΤΑΙΝΑΣ.

Δὲν φταίεις, μαύρη Κώσταινα, δὲν φταίεις σὺ, καϋμένη·
Μόν' φταῖ' ἡ σκύλλα πεθερὰ, ποῦ σ' εἶπε γιὰ νὰ στρώσῃς·
« Στρῶσε, νυφοῦλα, 'σ τὸν ὀντᾶν, ψηλὰ εἰς τὸ κρεββάτι.
» Ὅτι θὰ ἔρθ' ὁ Κωσταντῆς, νὰ σὲ γλυκοφιλήσῃ. »
Κ' αὐτοῦ πρὸς τὸ ξημέρωμα, δύ' ὥραις πρὸ τοῦ νὰ φέξῃ,
Βαροῦν τ' ἀσήμια 'σ τὰ βυζιὰ, καὶ τὰ κομπιὰ 'σ τὰ στήθη.
Καὶ τότε τὸν ἀπείκασεν, ὅτ' εἶναι ὁ Ζαβέρης·
Βάνει καὶ σκούζει τρεῖς βολαῖς, ὅσον κ' ἂν ἠμποροῦσε.

XXI.

LA FEMME DE CONSTANT.

La faute n'est point à toi, femme de Constant; la faute n'est point à toi, pauvrette! — elle est à ta méchante belle-mère : c'est elle qui t'a dit de faire un lit : — « Ma petite bru, fais un lit dans la chambre, ou bien en haut, dans le kiosk; — Constant va venir; il viendra (cette nuit) t'embrasser. » — Et voilà qu'avant le point du jour, deux heures avant que le jour ne paraisse, — des plaques d'argent battent sur sa gorge, des boutons (d'argent) sur sa poitrine. — Elle comprend alors que c'est le traître Xavier, — et se met à crier trois fois aussi haut qu'elle peut.

ΜΕΡΟΣ ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΠΛΑΣΤΑ.

SECONDE PARTIE.

CHANSONS ROMANESQUES.

L'ESPRIT DU FLEUVE.

ARGUMENT.

Les onze pièces suivantes sont en tête de la seconde partie de ce recueil, comme un groupe à part qui, à raison de la forme narrative, plus ou moins pure, plus ou moins mixte des morceaux dont il se compose, vient assez naturellement à la suite de la partie précédente. Peut-être même quelques-unes des chansons que je place ici, comme roulant sur des fictions, ont-elles pour base des traits historiques, et auraient-elles dû être mises dans la première partie. Sur ces pièces-là, je dirai, en passant, mes conjectures; mais faute de données expresses pour les regarder comme historiques, j'ai dû les laisser parmi celles qui ne le sont pas.

Des onze pièces dont il s'agit, la première n'est qu'un fragment, mais un fragment intéressant et singulier, qui méritait d'être conservé. Quelque court qu'il soit, il indique assez bien le sujet de la chanson à laquelle il appartient, dont il fait le commencement et probablement la partie la plus originale. Il s'agit d'une jeune femme qui parcourt les campagnes, cherchant pour son mari malade un remède merveilleux, mais aussi

merveilleusement rare. Elle exhale sa douleur dans un chant plaintif si touchant, que, venant à traverser une rivière, sur un pont, la rivière s'arrête, et le pont se fend, comme s'il allait s'écrouler dans l'eau. Alarmé de ce désordre, l'Esprit gardien de la rivière accourt sur le bord, pour conjurer la jeune femme de chanter un air moins triste, une chanson qui n'émeuve point les pierres et les rivières.

L'unique copie de ce morceau que j'aie eu à ma disposition renferme un septième vers, qui est celui-ci:

Νὰ κάμω στροῦγγαν τοῦ λαγοῦ, τὸ γάλα του ν' ἀρμέξω.

Pour faire un enclos pour un lièvre, et traire le lait de ce lièvre.

J'ai omis ce vers bizarre, qui aurait ajouté plus d'embarras que de clarté au morceau auquel il se rapporte, bien qu'il soit connu que le lait du lièvre mâle est renommé dans les fables et les superstitions populaires des Grecs, comme un remède tout puissant pour je ne sais quelles infirmités, et aussi comme symbole d'une chose impossible à trouver.



Α'.

ΤΟ ΣΤΟΙΧΕΙΟΝ ΤΟΥ ΠΟΤΑΜΟΥ.

Κοράσιον ἐτραγούδησεν ἐπάνω σὲ γεφύρι·
Καὶ τὸ γεφύρι ῥάγισε, καὶ τὸ ποτάμι στάθη,
Καὶ τὸ στοιχειὸν τοῦ ποταμοῦ κ' αὐτὸ 'ς τὴν ἄκρ' ἐβγῆκε·
« Κόρη μου, πάψε τὸν ἀχὸν, κ' εἰπὲ κ' ἄλλο τραγοῦδι. »—
« Ἄχ! πῶς νὰ πάψω τὸν ἀχὸν, κ' ἄλλο νὰ 'πῶ τραγοῦδι;
» Ἔχω τὸν ἄνδρα μ' ἄῤῥωστον, κ' ἀῤῥωστικὸν γυρεύω!
. . . .

I.

L'ESPRIT DU FLEUVE.

UNE jeune femme chantait au haut d'un pont; — et le pont se fendit, et le fleuve s'arrêta; — et l'Esprit du fleuve lui-même vint sur le bord : — « O ma belle, ne chante plus cet air-là; dis quelque autre chanson. » — « Ah! comment chanter un autre air? comment dire une autre chanson? — j'ai mon mari malade, et je cherche un remède à ses maux? » — . . . .
. . . .

LA BICHE ET LE SOLEIL.

ARGUMENT.

Pour le fond, soit historique, soit fictif du sujet, cette chanson a beauooup de rapport avec celle sur Kyritsos Michalis, dans la première partie. Il s'y agit de même d'un homme et d'un enfant immolés en vertu de l'ordre arbitraire de quelque sultan, ou par l'iniquité violente de quelque pacha. Mais ici le sujet, au lieu d'être pris historiquement et d'une manière directe, est présenté sous le voile de l'allégorie. C'est l'épouse de l'homme, la mère de l'enfant égorgés qui déplore son malheur sous l'emblème d'une biche qui a perdu son cerf et son faon par les coups d'un cruel chasseur. Cette allégorie très-simple est traitée avec autant de sentiment que de poésie, et le style en a je ne sais quelle grace vive et hardie qu'il serait téméraire de vouloir définir, et fâcheux de ne pas sentir.

Elle a été composée dans l'Acarnanie méridionale, où elle est très-populaire et déja ancienne. Les jeunes gens et les personnes d'un âge moyen qui la chantent aujourd'hui la tiennent de vieillards qui se souvenaient à peine de l'avoir apprise. L'air en est très-plaintif, et on la chante particulièrement dans les occasions tristes, dans ces moments de peine où l'ame est si disposée à adopter pour sienne toute expression vraie d'une autre peine.

6.

B'.

ΤΟ ΕΛΑΦΙ ΚΑΙ Ο ΗΛΙΟΣ.

Ὅλην τὴν μαύρην κ' ἄγριαν νύχτα μὲ τὸ φεγγάρι,
Καὶ τὴν αὐγὴν μὲ τὴν δροσιὰν, ὅσον νὰ ῥήξ' ὁ ἥλιος,
Τρέχουν τ' ἀλάφια 'ς τὰ βουνὰ, τρέχουν τ' ἀλαφομόσχια.
Μιὰ ἀλαφίνα ταπεινὴ δὲν πάγει μὲ τὰ ἄλλα·
Μόνον τ' ἀπόσκια περπατεῖ, καὶ τὰ ζερβὰ κοιμᾶται,
Κ' ὅθ' εὕρῃ γαργαρὸν νερὸν, θολόνει καὶ τὸ πίνει.
Ὁ ἥλιος τὴν ἀπάντησε, στέκει καὶ τὴν ῥωτάει·
« Τί ἔχεις ἀλαφίνα μου; δὲν πᾷς καὶ σὺ μὲ τ' ἄλλα;
» Μόνον τ' ἀπόσκια περπατεῖς, καὶ τὰ ζερβὰ κοιμᾶσαι;» —
« Ἥλιε μου, σὰν μ' ἐρώτησες, νὰ σοῦ τ' ὁμολογήσω·
» Δώδεκα χρόνους ἔκαμα, στεῖρα δίχως μοσχάρι·
» Κ' ἀπὸ τοὺς δώδεκα κ' ἐμπρὸς ἀπόχτησα μοσχάρι.
» Τὸ ἔθρεψα, τ' ἀνάθρεψα, τό 'καμα δύο χρόνων.
» Καὶ κυνηγὸς τ' ἀπάντησε, ῥήχνει καὶ τὸ σκοτόνει.
» Ἀνάθεμά σε, κυνηγὲ, καὶ σὲ καὶ τὰ καλά σου·
» Σὺ μ' ἔκαμες κ' ὠρφάνεψα ἀπὸ παιδὶ κ' ἀπ' ἄνδρα!»

II.

LA BICHE ET LE SOLEIL.

TOUTE la sombre et sauvage nuit, au clair de la lune,— et à l'autre (encore), à la fraîcheur, jusqu'à ce que le soleil darde, — les cerfs courent, les faons courent dans les montagnes. — Une pauvre biche (seule) ne va point avec eux : — elle ne fréquente que les lieux couverts, et se couche (toujours) sur le flanc gauche; — et quand elle trouve une eau pure, elle la trouble pour boire. —Le soleil la surprend (un jour); il s'arrête et l'interroge : — « Qu'as-tu, ma biche, que tu ne vas point avec les autres ; — que tu ne fréquentes que les lieux couverts, et te couches (toujours) sur le flanc gauche? » — « Soleil, puisque tu m'interroges, je te le dirai : — j'avais passé douze années sans avoir de faon; — mais les douze ans passés et outre-passés, j'en eus un. — Je le nourris, je l'élevai, je le menai jusqu'à deux ans. — (Alors) un chasseur le rencontre, tire et le tue. — Oh ! maudit sois-tu, chasseur, toi et ton industrie: — tu m'as privée d'enfant et d'époux! »

LE PATRE ET CHARON.

ARGUMENT.

Il n'est pas nécessaire d'être fort versé dans l'histoire de la littérature des Grecs anciens, pour savoir qu'ils avaient des chansons qui roulaient spécialement sur les aventures et les soins ordinaires de la vie pastorale, et faites exprès pour être chantées par les pâtres et les bergers, dans les champs ou dans les montagnes. Il en est encore de même pour les pâtres et les bergers de la Grèce moderne. Parmi leurs chansons, ils en ont qui ont été composées, sinon par eux, du moins pour eux et sur eux; et telle est la suivante, connue, je crois, en divers lieux de la Grèce, mais surtout dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie.

La fiction qui fait le sujet de cette pièce a sans doute quelque chose de fort bizarre : peut-être néanmoins n'est-il pas impossible d'y trouver un motif, et même un motif assez simple. J'indiquerai celui qui s'est présenté à moi, sans y attacher d'autre importance que celle qu'y voudra mettre le lecteur.

Parmi les usages antiques dont il subsiste des restes dans la Grèce moderne, il faut compter les exercices gymnastiques, particulièrement le saut, la course et le

disque. La lutte et le pugilat sont aussi connus; mais en Asie et dans les îles, plus qu'ailleurs. J'ai entendu citer de paysans Sciotes des tours de vigueur et d'adresse qui ne m'ont pas semblé trop au-dessous de ce qui, dans l'histoire des anciens athlètes, ne tient pas du prodige.

Cela étant, il ne m'a pas semblé absurde de supposer que la chanson suivante pourrait bien avoir été composée en l'honneur de quelque pâtre renommé en son temps et dans son canton, pour sa force et sa dextérité à la lutte, et mort, à la fleur de l'âge, des fatigues ou des suites accidentelles de son exercice favori.

Quoi qu'il en soit, du reste, du motif ou historique ou purement idéal de cette pièce, elle est distinguée pour la naïveté, l'aisance et la grace de l'exécution. Il m'a semblé aussi y voir percer, bien que d'une manière très-vague, et comme à la dérobée, une intention morale ou superstitieuse que l'on va voir plus clairement énoncée dans une des pièces suivantes; je veux dire l'intention de présenter la mort soudaine d'un être à la fleur de l'âge, et dans la plénitude de la vigueur, comme une sorte de punition du sentiment trop confiant et trop irréfléchi du charme et des forces de la vie.



Γ'.

Ο ΒΟΣΚΟΣ ΚΑΙ Ο ΧΑΡΟΣ.

Λεβέντης ἐῤῥοβόλαεν ἀπὸ τὰ κορφοβούνια·
Εἶχε τὸ φέσι του στραβὰ, καὶ τὰ μαλλιὰ κλωσμένα.
Κ' ὁ Χάρος τὸν ἀγνάντευεν ἀπὸ ψηλὴν ῥαχοῦλαν,
Καί εἰς στενὸν κατέβηκε, κ' ἐκεῖ τὸν καρτεροῦσε·
« Λεβέντη, πόθεν ἔρχεσαι; λεβέντη, ποῦ πηγαίνεις; » —
« Ἀπὸ τὰ πράτα ἔρχομαι, 'σ τὸ σπῆτί μου πηγαίνω·
» Πάγω νὰ πάρω τὸ ψωμὶ, κ' ὀπίσω νὰ γυρίσω. — »
« Κ' ἐμένα μ' ἔστειλ' ὁ Θεὸς νὰ πάρω τὴν ψυχήν σου. » —
« Ἄφσε με, Χάρε, ἄφσε με, παρακαλῶ, νὰ ζήσω·
» Ἔχω γυναῖκα πάρα νεὰν, καὶ δὲν τῆς πρέπει χήρα·
» Ἂν περπατήσῃ γλίγωρα, λέγουν πῶς θέλει ἄνδρα,
» Κ' ἂν περπατήσῃ ἥσυχα, λέγουν πῶς καμαρόνει.
» Ἔχω παιδιὰ ἀνήλικα, καὶ ὀρφαν' ἀπομνήσκουν. » —
Κ' ὁ Χάρος δὲν τὸν ἄκουε, κ' ἤθελε νὰ τὸν πάρῃ.
« Χάρε, σὰν ἀποφάσισες καὶ θέλεις νὰ μὲ πάρῃς,

III.

LE PATRE ET CHARON.

Un svelte (berger) descendait précipitamment des montagnes : — il avait son bonnet de travers, et les cheveux nattés. — Et Charon (qui) l'épiait d'une haute colline, — descend au défilé et l'y attend. — « D'où viens-tu, svelte (berger), et où vas-tu ? » — « Je viens d'auprès de mes troupeaux, et m'en vais à ma demeure ; — je vais chercher du pain, et m'en retourne (aussitôt). » — « Et moi, (berger), Dieu m'envoie chercher ton ame. » — « Laisse-moi, Charon, laisse-moi, je te prie, vivre encore. — J'ai une femme toute jeune, et (à jeune femme) le veuvage ne sied pas : — si elle marche lestement on dit qu'elle cherche un mari ; — si elle marche lentement, on dit qu'elle fait la fière. — J'ai des enfants tout petits, qui vont rester orphelins. » — Mais Charon ne l'écoutait point ; Charon voulait le prendre. — « (Eh bien), Charon, puisque tu l'as résolu, puisque tu veux me prendre, — viens ! luttons (ensemble) sur cette aire de marbre. — Si tu es victorieux de moi, ô Cha-

» Γιά! ἔλα νὰ παλαίψωμε 'σ τὸ μαρμαρένι' ἀλῶνι·
» Κ' ἂν μὲ νικήσῃς, Χάρε μου, μοῦ παίρνεις τὴν ψυχήν μου·
» Κ' ἂν σὲ νικήσω πάλ' ἐγὼ, πήγαινε 'σ τὸ καλόν σου. » —
Ἐπῆγαν καὶ ἐπάλευαν ἀπ' τὸ πώρν' ὡς τὸ γεῦμα,
Κ' αὐτοῦ κοντὰ 'σ τὸ δειλινὸν τὸν καταβάν' ὁ Χάρος.

---

ron, tu prendras mon ame; — et si c'est moi qui te vaincs, (laisse-moi) et va-t'en à ton plaisir. » — Ils allèrent et luttèrent, depuis le matin jusqu'à midi; — mais vers l'heure du goûter, Charon terrassa le (berger).

LA JEUNE FILLE VOYAGEUSE.

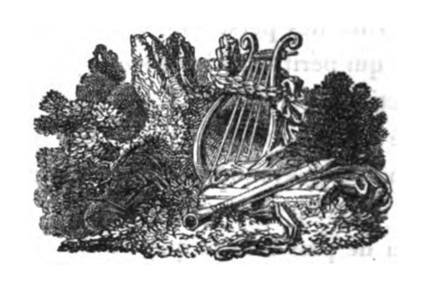
ARGUMENT.

Il y a, dans cette pièce, un contraste singulier entre la clarté du fond, et la mystérieuse obscurité des accessoires. Rien de plus simple, en effet, que l'aventure historique ou fabuleuse racontée dans les quatorze premiers vers. Il s'agit d'une jeune fille qui abandonne son pays pour éviter des persécutions auxquelles sa beauté l'expose, et qui périt dans le vaisseau où elle s'est embarquée, victime de la précipitation brutale avec laquelle le capitaine du navire la jette en mer pour morte, quand elle n'est qu'évanouie du saisissement que lui-même lui a causé en alarmant sa pudeur.

Mais rien de plus bizarre que les six derniers vers; rien de plus difficile à imaginer que l'intention qui les a inspirés, que la pensée à laquelle ils se rapportent. Je laisse cette intention, cette pensée à deviner au lecteur. Quant à moi, si je cherche un motif et un sens aux vers dont il s'agit, je n'y puis voir qu'une hyperbole merveilleuse, suggérée par le désir de célébrer, dans la jeune passagère, cette timidité virginale, cette susceptibilité de pudeur, pour laquelle la moindre offense devait être mortelle. C'est de la rougeur céleste de cette

pudeur blessée, qu'une seule goutte du sang de la jeune infortunée semble avoir reçu la vertu magique de teindre les fleuves et la mer. Telle me paraît avoir pu être l'idée du poète : cette idée serait sans doute étrange et recherchée ; mais elle aurait aussi quelque chose de profond et de hardi ; et, à ce titre du moins, elle serait bien grecque.

Nul doute que la pièce n'ait été composée dans quelqu'une des îles de l'Archipel, surtout si le mot κατέχω, comme synonyme de ἠξεύρω, et quelques autres encore, y appartiennent primitivement.



Δ'.

Η ΚΟΡΗ ΤΑΞΙΔΥΕΤΡΙΑ.

Μιὰ κόρ' ἀπὸ τὴν εὐμορφιὰν νὰ ταξειδέψῃ θέλει·
Νὰ ταξειδέψῃ δὲν 'μπορεῖ, νὰ λάμῃ δὲν κατέχει.
Δίν' ἑκατὸν βενέτικα, καράβι νὰ ναυλώσῃ,
Κ' ἄλλ' ἑκατὸν βενέτικα νὰ πᾷ μὲ τὴν τιμήν της.
Ὄντ' ἦτονε δυὸ μίλια τριὰ μακρυὰ ἀπὸ τὸ κάστρον,
Ὁ ναύκληρος τοῦ καραβιοῦ ἁπλόνει 'σ τὰ βυζιά της.
Ἡ κόρ' ἀπὸ τὴν ἐντροπὴν ἔπεσε κ' ἐλιγώθη.
Ὁ ναύκληρος ἐπίστεψε, πῶς εἶν' ἀπαιθαμμένη·
Ἀπὸ τὸ χέρι τὴν κρατεῖ, 'σ τὴν θάλασσαν τὴν ῥήχνει.
Κ' ἡ θάλασσα τὴν ἄραξε 'σ τὸ Μωριανὸν πηγάδι.
Πᾶν αἱ Μωριάτες γιὰ νερὸν, πᾶν αἱ Μωριανοποῦλες,
Καὶ ῥήχνουν τὰ λαγήνια τους, καὶ πιάνουν τὰ μαλλιά της.
« Ἰδὲς κορμὶ γιὰ δουλαμᾶν, δάχτυλα γιὰ τὴν πέναν!
» Ἰδὲς ἀχεῖλη γιὰ φιλὶ, κ' ἂς ἦν' καὶ ματωμένα! »
Κόκκιν' ἀχεῖλη φίλησα, κ' ἔβαψαν τὰ δικά μου,
Καὶ μὲ μαντῆλι τ' ἄσουρα, κ' ἔβαψε τὸ μαντῆλι·
Καὶ σὲ ποτάμι τό 'πλυνα, κ' ἔβαψε τὸ ποτάμι,
Ἔβαψ' ἡ ἄκρη τοῦ γιαλοῦ, κ' ἡ μέση τοῦ πελάγου,
Ἔβαψε κ' ἕνα κάτεργον, κ' ἓν εὔμορφον γαλοῦνι,
Καὶ πάλ' ἐβάψαν τά 'μορφα, τὰ γλίγωρα ψαράκια.

IV.

LA JEUNE FILLE VOYAGEUSE.

Une jeune fille (persécutée) pour sa beauté, voulait voyager; — et voyager ne pouvait-elle; elle ne savait pas ramer. — Elle donne cent sequins pour le nolis d'un navire, — et cent autres sequins pour être respectée dans le trajet. — Mais quand on fut à deux ou trois milles au large de la ville, — le capitaine porta la main dans son sein; — et de la honte qu'elle en eut, la jeune fille tomba évanouie. — Le capitaine crut qu'elle était morte; — il la prend par le bras, la jette dans la mer, — et la mer la pousse au puits de Morée. — Vinrent les femmes, (vinrent) les filles moréates chercher de l'eau; — elles jetèrent leurs cruches, et (à) leurs cruches (se) prirent les cheveux (de la belle): — « Oh! voyez ce corps à (porter) doliman! ces doigts à (tenir) la plume! — Oh! voyez ces lèvres à baiser, toutes sanglantes qu'elles sont!» — Je les baisai, ces rouges lèvres, et les miennes en furent teintes; — je les essuyai avec un mouchoir, et teint en fut le mouchoir: — je le lavai dans la rivière, la rivière en fut teinte; — teints furent le rivage et la pleine mer; — une galère en fut teinte aussi, avec un beau galion; — et les jolis, les rapides poissons eux-mêmes furent teints.

LE MATELOT.

ARGUMENT.

De même que les montagnes de la Thessalie, de l'Épire et de l'Arcananie ont leurs chansons klephtiques et pastorales, les îles de l'Archipel ont leurs chansons de matelots. Telle est celle-ci; et comme c'est la seule de son genre dans ce recueil, cette particularité suffirait pour la rendre intéressante, si elle ne l'était bien plus encore par son mérite intrinsèque. C'est un tableau de la naïveté la plus touchante, et du coloris le plus vif, des misères et des fatigues de la vie du matelot. Je crois que les quatre premiers vers doivent être regardés comme une espèce de prologue, rempli par des réflexions générales auxquelles se rattache immédiatement, dès le cinquième vers, le sujet spécial de la chanson. La sorte de brusquerie avec laquelle le dénoûment inattendu des plaintes du matelot est jeté, en un seul trait, dans le dernier vers, a quelque chose de frappant et de hardi.

Il y a, dans l'avant-dernier vers, deux expressions que je n'ai pu traduire, et dont je n'ai indiqué la signification que par une paraphrase; ce sont les expressions: ἴα λέσα, et ἴα μόλα, qui s'écrivent encore εἴα λέσα et εἴα μόλα. Ce sont les mots sur lesquels roule le chant des mousses

et des matelots grecs, pour jeter et lever l'ancre. Ἕα λέσα. est le cri pour le mouvement rapide, ἔα μῶλα, celui pour le mouvement ralenti de cette manœuvre. On dit que cette cantilène de matelot est d'un grand effet, en mer, et surtout dans les voisinage des côtes, lorsqu'elle est répétée et prolongée par les échos; et qu'elle a pour les matelots grecs le même genre de pouvoir et de charme que le ranz-des-vaches pour les pâtres suisses.

Le docteur Coray a déja observé, dans une note de son introduction à l'édition donnée par lui des *Æthiopiques* d'Héliodore, que ces cris sont de toute antiquité dans la bouche des matelots grecs. Εἶα μάλα que l'on trouve dans Aristophane, n'est autre chose que le ἔα, ou εἶα μόλα des Grecs d'aujourd'hui, altéré aussi peu que possible.

J'avais déja de cette pièce plusieurs copies qui, bien que prises en divers lieux, ne différaient point entre elles, lorsque j'ai eu l'occasion d'en prendre une copie nouvelle de la bouche d'un Grec qui l'avait apprise en Acarnanie. Cette copie a de plus que les autres huit ou neuf vers qui sont des meilleurs et des plus touchants de la pièce.



Ε'.

Ο ΝΑΥΤΗΣ.

Ποιὸς κόρην ἔχ' ἀνύπανδρην, νὰ τὴν 'πανδρέψ' ἂν θέλῃ,
Κάλλι' ἂς τῆς δώσῃ γέροντα, παρὰ νεὸν ναύτην ἄνδρα.
Ὁ ναύτης ὁ βαρεόμοιρος, ὁ κακοπαθημένος,
Ἂν γευματίσῃ, δὲν δειπνᾷ, ἂν στρώσῃ, δὲν κοιμᾶται.
Κρίμα 'ς τὸν νεὸν, τὸν ἄῤῥωστον 'ς τοῦ καραβιοῦ τὴν πλώρην!
Μάνναν δὲν ἔχει νὰ τὸν 'δῇ, κύρην νὰ τὸν λυπᾶται,
Οὐδ' ἀδερφὸν, οὐδ' ἀδερφὴν, κἀνέναν εἰς τὸν κόσμον.
Μόναι τὸν λέγ' ὁ ναύκληρος μὲ τὸν καραβοκύρην·
« Ἐ! σήκ' ἀπάνω, ναύτη μας, καὶ καλογνωριστή μας,
» Νὰ κομπασάρῃς τὸν καιρὸν, νά 'μβωμεν εἰς λιμένα. »—
« Ἐγὼ σᾶς λέγω δὲν 'μπορῶ, καὶ σεῖς μοῦ λέτε σήκου.
» Γιά! πιάστε με νὰ σηκωθῶ, βάλτε με νὰ καθήσω·
» Σφίξετε τὸ κεφάλι μου μὲ δυὸ, τρία μαντήλια·
» Μὲ τῆς ἀγάπης τὸ χρυσὸν δέστε τὰ κατακλείδια.
» Καὶ φέρετε τὴν χάρταν μου τὴν παντερημασμένην.
» Βλέπετ' ἐκεῖνο τὸ βουνὸν, τὸ πέρα καὶ τὸ 'δῶθε,

V.

LE MATELOT.

Celui qui a une fille à marier, et marier la veut, — qu'il lui donne plutôt pour mari un vieillard qu'un jeune matelot. — Harassé et misérable, le matelot, — s'il dîne, ne soupe pas; s'il fait son lit, ne dort pas. — Oh! qu'à plaindre est ce jeune garçon, malade à la proue du navire! — Il n'a là ni mère pour le garder; (il n'a là), pour le plaindre, ni père, — ni frère, ni sœur, ni personne au monde; — si ce n'est le capitaine et le maître du navire, qui lui disent : — « Or çà! lève-toi, notre matelot, notre expert matelot, — pour calculer le temps, pour que nous entrions au port. » — « Lève-toi, me dites-vous, vous autres; et moi, je vous dis que je ne peux. — Tenez-moi du moins, pour que je me lève; mettez-moi sur mon séant. — Serrez-moi la tête avec deux, avec trois mouchoirs; — et ce mouchoir d'or de ma maîtresse, attachez-le-moi sur les joues. — (Maintenant) apportez-moi ma triste carte. — Voyez-vous, l'une en-deçà, l'autre en-delà, ces deux montagnes, — qui ont du brouillard au sommet, de la brume au pied?

» Ποῦ ἔχ' ἀντάραν ςὴν κορφὴν, καὶ καταιχνιὰν ςὴν ῥίζαν;
» Πᾶτε ἐκεῖ ν' ἀῤῥάξετε· ἔχει βαθὺν λιμένα.
» Πρὸς τὰ δεξιὰ τὰ σίδερα, ζερβιὰ τὰ παλαμάρια,
» Καὶ τὴν μεγάλην ἄγκυραν ῥήξετε πρὸς τὸν νότον.
» Τὸν ναύκληρον παρακαλῶ, καὶ τὸν καραβοκύρην,
» Νὰ μή με θάψουν 'ς ἐκκλησιὰν, μηδὲ εἰς μοναστῆρι,
» Μόναι 'ς τὴν ἄκρην τοῦ γιαλοῦ, 'ς τὸν ἄμμον ἀποκάτω·
» Ἐκεῖ οἱ ναῦτες νά 'ρχωνται, ν' ἀκούω τὴν φωνήν τους.
» Ἔχετε 'γιὰν, συντρόφοι μου, καὶ σὺ, καραβοκύρη,
» Καὶ σὺ « ἔα λέσα » μου γλυκὸν, γλυκύτερον « ἔα μόλα. »
Ἔλυωσαν τὰ ματάκια του, ἔλυωσαν, (καὶ δὲν βλέπει).

— Allez mouiller là; il y a là un bon port. — Jetez l'ancre à gauche, les amarres à droite, — et la grande ancre au sud. — Je prie le capitaine et le maître du navire, — de ne point m'enterrer à l'eglise, ni dans un monastère; — mais au bord du rivage, tout en bas, dans le sable, — afin que j'entende le cri des matelots quand ils aborderont. — Adieu, mes compagnons; adieu, toi, maître du navire; et adieu, vous aussi douces chansons que je disais, en levant, en baissant l'ancre. » — (Il ne parle plus); ses yeux s'éteignent: il ne voit plus.

LA JEUNE FILLE ET CHARON.

ARGUMENT.

Cette pièce a-t-elle pour base quelque évènement ou quelque tradition historique ? on serait tenté de le présumer à la précision de certains détails. Quoi qu'il en soit, la pièce se distingue, entre beaucoup d'autres, par la netteté et la vivacité de la narration, par l'intérêt du sujet, et par l'intention morale que le rapsode populaire a portée dans ce sujet.

La mort imprévue et soudaine d'une jeune fille, qui en fait l'argument, n'est pas, dans l'idée du poète, un simple accident qui, pour être fort triste en lui-même, n'en est pas moins naturel et journalier : c'est la punition terrible de la complaisance avec laquelle cette jeune fille s'est abandonnée à l'orgueil de se sentir belle et riche, aimée et heureuse. C'est afin de rendre cette punition plus mystérieuse et plus frappante, que Charon, qui en est l'agent, se présente, pour l'infliger, sous un déguisement extraordinaire.

Il y a, dans madame de Sévigné, un trait que l'on a toujours admiré. Après avoir dit comment madame de La Rochefoucauld s'en tint à demander des nouvelles de son frère, dans un moment où elle tremblait avec

raison pour son fils qui venait d'être tué au passage du Rhin, madame de Sévigné ajoute aussitôt : « Sa pensée n'osait aller plus loin. » Ce mot heureux s'applique avec une extrême justesse à un trait de cette chanson, dont il me semble être à la fois le commentaire le plus simple et le plus bel éloge. Il caractérise à merveille la situation et le sentiment de ce pauvre Constantin qui, venant épouser sa fiancée, et voyant sortir de chez elle la croix qui précède les convois funèbres, se met aussitôt à passer en revue, dans son idée, tous ceux que la mort peut avoir frappés dans la maison de son beau-père, et n'oublie que son amante, que celle dont la vie est tout pour lui.



ϛ'.

Ο ΧΑΡΟΣ ΚΑΙ Η ΚΟΡΗ.

Μιὰ κόρη ἐκαυχήθηκε, τὸν Χάρον δὲν φοβᾶται,
Ὅτ' ἔχ' ἐννέα ἀδερφοὺς, τὸν Κωνσταντῖνον ἄνδρα,
Πὄχει τὰ σπήτια τὰ πολλὰ, τὰ τέσσερα παλάτια.
Κ' ὁ Χάρος ἔγινε πουλὶ, σὰν μαῦρον χελιδόνι·
Ἐπέταξε, καὶ 'σ τὴν καρδιὰν σαΐτεψε τὴν κόρην·
Κ' ἡ μάννα της τὴν ἔκλαιε, κ' ἡ μάννα της τὴν κλαίει·
« Χάρε, κακὸν 'ποῦ μ' ἔκαμες 'σ τὴν μιάν μου θυγατέρα,
» 'Στὴν μιάν μου, καὶ τὴν μοναχὴν, καὶ τὴν καλήν μου κόρην!» –
Νά! καὶ ὁ Κώστας πρόβαλεν ἀπὸ 'ψηλὴν λαγκάδα,
Μὲ τετρακόσιους νοματοὺς, μ' ἑξῆντα δυὸ παιγνίδια.
« Σόνετε τώρα τὴν χαρὰν, σόνετε τὰ παιγνίδια!
» Κ' ἕνας σταυρὸς ἐπρόβαλε 'σ τῆς πεθερᾶς τὴν πόρταν·
» Ἢ πεθερά μ' ἀπέθανεν, ἢ καὶ ὁ πεθερός μου,
» Ἢ ἀπὸ τοὺς κουνιάτους μου κανεὶς εἶν' λαβωμένος.» —
Κλωτσιὰ βαρεῖ τοῦ μαύρου του, 'σ τὴν ἐκκλησιὰν πηγαίνει.
Βρίσκει τὸν πρωτομάστορην 'ποῦ κάμνει τὸ μνημοῦρι·

VI.

LA JEUNE FILLE ET CHARON.

Une jeune fille se vantait de ne pas craindre Charon, — parce qu'elle avait neuf frères, et pour fiancé Constantin, — le possesseur de nombreuses maisons et de quatre palais. — Et Charon se fit oiseau, se fit noire hirondelle; — il arriva au vol, et lança sa flèche au cœur de la fille; — et sa mère la pleurait, et sa mère la pleure: — « O Charon, quelle douleur tu m'as causée au sujet de ma fille, — de ma belle, de ma seule, de mon unique fille! » — Et Constantin parut, (descendant) d'une haute vallée, — avec quatre cents personnes et soixante-deux instruments. — « Cessez maintenant la noce; cessez de jouer des instruments. — Une croix a paru à la porte de ma belle-mère: — ou ma belle-mère est morte, ou bien mon beau-père; — ou de mes beaux-frères quelqu'un aura été blessé. » — Il frappe du pied son moreau, s'en va devers l'église, — et trouve le maître maçon qui fait un tombeau. — « Oh! dis-moi, et Dieu te soit en aide, maître maçon, dis-moi, pour qui

« Πέ μου, νὰ ζήσῃς, μάστορα, τίνος εἶν' τὸ μνημοῦρι; » —
« Εἶναι τῆς κόρης τῆς ξανθῆς, ξανθῆς καὶ μαυρομάτας,
» Ποῦ εἶχ' ἐννέα ἀδερφοὺς, τὸν Κωνσταντῖνον ἄνδρα,
» Πὄχει τὰ σπήτια τὰ πολλὰ, τὰ τέσσερα παλάτια. » —
« Παρακαλῶ σε, μάστορα, νὰ φθιάσῃς τὸ μνημοῦρι
» 'Λίγον μακρὺ, 'λίγον πλατὺ, ὅσον γιὰ δυὸ νομάτους. » —
Χρυσὸν μαχαῖρ' ἐπέταξε, καὶ σφάζει τὴν καρδιάν του·
Τοὺς δυὸ μαζὶ τοὺς ἔθαψαν, τοὺς δυὸ 'σ ἕνα μνημοῦρι.

---

ce tombeau? » — « Pour la fille blonde, pour la blonde aux yeux noirs, — qui avait neuf frères, et pour fiancé Constantin, — le possesseur de nombreuses maisons et de quatre palais. » — « Oh! je t'en prie, maître maçon, fais ce tombeau — un peu (plus) grand, un peu (plus) large, suffisant pour deux. » — Il tire son poignard d'or et se frappe le cœur: — on les ensevelit tous les deux ensemble, ensemble dans le tombeau.

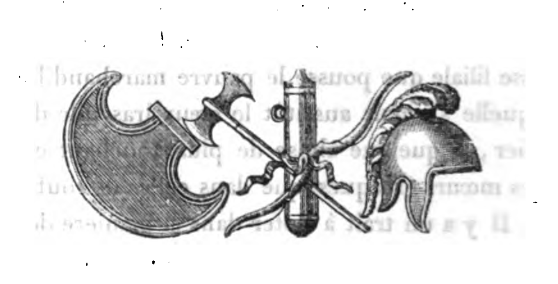
LES DEUX FRÈRES.

ARGUMENT.

PARMI le petit nombre de pièces de ce recueil purement narratives, voici peut-être celle où la narration se développe avec le plus de franchise, d'aisance et de clarté. Le fond en est très-simple, et tous les incidents en sont pleins de caractère et de vie. L'exclamation de tendresse filiale que pousse le pauvre marchand blessé, et à laquelle s'émeut aussitôt le cœur irascible de son meurtrier, a quelque chose de plus touchant encore dans les mœurs grecques, que dans celles de tout autre peuple. Il y a un trait à noter dans la manière dont se fait et se déclare la reconnaissance des deux frères : nul poète, guidé par les seules inspirations de l'art, n'eût probablement songé à différer cette reconnaissance jusqu'au moment où le meurtrier dépose le blessé aux pieds des médecins ; et ce moment est néanmoins le seul où elle puisse éclater par un trait vif et tranché, qui, loin de le ralentir, accélère plutôt le mouvement de l'action. Il n'y a pas moins de vigueur, de sentiment et d'imagination dans l'ébauche ou la simple indication des caractères.

Nul doute, à en juger par le dialecte, que cette chan-

son n'ait été composée dans les îles; et l'on serait tenté de soupçonner que c'est dans celle de Candie ou de Crète, mentionnée par le poète comme la patrie des deux frères. Cependant le dialecte de cette île se distingue, entre tous ceux du grec vulgaire, par des particularités caractéristiques, dont la pièce n'offre aucun vestige, mais qui peuvent avoir disparu dans la bouche du peuple du continent ou des autres îles de la Grèce.



Ζ΄.

ΟΙ ΔΥΟ ΑΔΕΛΦΟΙ.

Πραγματευτὴς κατέβαινεν ἀπὸ τὰ κορφοβούνια·
Σέρνει μουλάρια δώδεκα, καὶ μούλαις δεκαπέντε.
Καὶ κλέφτες τὸν ἀπάντησαν καταμεσῆς τοῦ δρόμου,
Κ' ἔπιασαν τὰ μουλάρια του, γιὰ νὰ τὰ ξεφορτώσουν·
Νὰ ἰδοῦν, μὴν ἔχῃ σιρμαγὲ κρυμμένον 'σ τὰ σακκιά του·
Κ' αὐτὸς τοὺς παρακάλεσε νὰ μὴ τὰ ξεφορτώσουν.
« Ἄχ! μὴ τὰ ξεφορτόνετε τὰ ἔρημα μουλάρια!
» Τί σάπηκαν τὰ στήθια μου, φορτῶντας, ξεφορτῶντας.»–
Κ' ὁ καπετάνος θύμωσε, στέκεται καὶ τοῦ λέγει·
« Ἰδὲς τοῦ σκύλλου τὸν υἱὸν, τῆς κούρβας τὸ κοπέλι!
» Δὲν κλαίει τὴν ζωῖτσαν του, μὸν κλαίει τὰ μουλάρια.
» Ποῦ εἶστε, παλληκάρια μου; φώναζ' ὁ καπετάνος·
» Βαρεῖτέ τον μιὰν μαχαιριὰν, 'σ τὸν τόπον ν' ἀπομείνῃ.»—
Κ' αὐτοὶ τὸν ἐλυπήθηκαν, ὅτ' ἦταν ἀνδρειωμένος.
Κ' ὁ καπετάνος χύθηκε σὰν τ' ἄγριον λεοντάρι,
Ἔβγαλε τὸ μαχαῖρί του, καὶ 'σ τὰ πλευρὰ τὸν πέρνει.

VII.

LES DEUX FRÈRES.

Un marchand descendait du haut des montagnes; — il conduit douze mulets et quinze mules. — Des voleurs le rencontrent au milieu du chemin; — ils arrêtent ses mulets pour les décharger, — et voir s'il n'a pas de l'argent caché dans ses sacs. — Mais lui les conjure de ne pas les décharger: — « Ah! ne les déchargez pas, ces malheureux mulets; — car j'ai la poitrine ulcérée, à force de les charger et décharger. » — Le capitaine alors se courrouce; il s'arrête et dit: — « Voyez donc ce fils de chien, cet enfant de catin, — qui ne plaint point sa propre vie, qui ne plaint que ses mulets! — Où êtes-vous, mes braves? crie ensuite le capitaine; — allongez-lui un coup de poignard, (dont) il reste sur la place. » — Et les voleurs avaient compassion du marchand, parce qu'il était brave. — Mais le capitaine fond (sur lui) comme un lion sauvage; — il tire son poignard, et l'en frappe au côté. — (Le marchand) soupire profondément, et s'écrie aussi haut qu'il peut: — « Où es-tu, mon père, pour me voir? Où es-tu, ma mère, pour

Κ' αὐτὸς βαραναστέναξε, κ' ὅσον 'μπορεῖ φωνάζει·
« Ποῦ εἶσαι, κύρη, νὰ μ' ἰδῇς; μάννα μου, νὰ μὲ κλάψῃς;» -
« Τὸ πόθεν εἶν' ἡ μάννα σου, γραφὴν γιὰ νὰ τῆς γράψω;» —
« Ἡ μάννα μ' εἶναι Ἀρτινὴ, ὁ κύρης μ' ἀπ' τὴν Κρήτην,
» Κ' εἶχ' ἀδελφὸν προτήτερον, κ' αὐτὸς ἐξέβγε κλέφτης.
Κ' ὁ καπετάνος τρόμαξε, 'ς ταῖς ἀγκαλιαῖς τὸν πέρνει,
'Σ ταῖς ἀγκαλιαῖς τὸν ἔφερνε, καὶ 'ς τοὺς ἰατροὺς τὸν πάνει.
« Ἐσεῖς πολλοὺς ἰατρέψετε σφαγμένους καὶ κομμένους,
» Ἰατρέψετε κ' αὐτὸν τὸν νεόν· αὐτὸς εἶν' ἀδερφός μου.» —
« Ἡμεῖς πολλοὺς ἰατρέψαμε σφαγμένους καὶ κομμένους,
» Σὰν τὴν δικήν του μαχαιριὰν κἀνένας δὲν ἰατρεύει.» —
Κ' αὐτὸς τὸν παρακάλεσε νὰ πάρῃ τὰ μουλάρια·
« Γιά! πάρε τὰ μουλάρια μας, σύρε τα τοῦ κυρῆ μας·» —
« Καὶ πῶς νὰ 'πῶ τὸν κύρην μας, πῶς τὴν πικρήν μας μάνναν,
» Τὸν ἀδερφόν μου ἔσφαξα, κ' ἐπῆρα τὰ μουλάρια!»

---

me pleurer? » — « D'où est ta mère? je lui écrirai une lettre. » — « Ma mère est de l'Arta; mon père est de Crète; — et j'avais un frère aîné qui s'est fait voleur. » — Le capitaine frissonne; il le prend dans ses bras; — dans ses bras il l'enlève et le porte aux médecins: — « O vous, qui avez guéri des hommes poignardés, des hommes tailladés, — guérissez aussi ce jeune homme; il est mon frère. » — « Nous avons guéri des hommes poignardés, des hommes tailladés; — mais des coups de poignard comme celui-là, personne ne les guérit. » — Et (le marchand) priait son frère de prendre les mulets : — « Va, prends nos mulets et conduis-les à notre père. » — « Ah! comment le dire à mon père? comment le dire à ma pauvre mère? — j'ai tué mon frère; et (voici) ses mulets que j'ai pris! »

LE DÉPART DE L'HÔTE.

ARGUMENT.

Cette jolie chanson, très-populaire dans la Grèce entière, est l'une de celles que l'on chante, pour adieux, soit aux hôtes étrangers qui retournent chez eux, soit aux parents et aux amis qui s'expatrient temporairement, pour essayer de faire fortune dans les pays lointains. Il est clair néanmoins qu'elle n'a été faite exprès ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux occasions; elle ne serait pas assez triste pour la seconde, et serait peut-être trop complaisante pour la première.

Il n'y a, dans le dialecte de la pièce, aucune particularité remarquable, ou à laquelle on puisse reconnaître en quelle partie de la Grèce elle a été composée. Seulement, à la douceur et à l'aisance de la versification, et au caractère du sujet, on la croirait plutôt des bords de la mer ou des îles, que des montagnes.



Η'.

Ο ΞΕΝΙΤΕΥΜΟΣ.

Τώρα μαϊὰ, τώρα δροσιὰ, τώρα τὸ καλοκαῖρι·
Τώρα κ' ὁ ξένος βούλεται νὰ πάγῃ 'ς τὰ δικά του.
Νύχτα σελλόνει τ' ἄλογον, νύχτα τὸ καλιγόνει.
Βάν' ἀσημένια πέταλα, καρφιὰ μαλαματένια,
Καὶ χαλινάρι εὔμορφον, ὅλον μαργαριτάρια.
Ἡ κόρη 'ποῦ τὸν ἀγαπᾷ, ἡ κόρη 'ποῦ τὸν θέλει,
Κηρὶ κρατεῖ καὶ φέγγει του, ποτῆρι καὶ κιρνᾷ τον.
Κ' ὅσα ποτήρια τὸν κιρνᾷ, τόσαις φοραῖς τὸν λέγει·
« Πάρε μ', ἀφέντη, πάρε με, κ' ἐμένα μετ' ἐσένα.
» Νὰ μαγειρεύω νὰ δειπνᾷς, νὰ στρώνω νὰ κοιμᾶσαι,
» Νὰ στρώνω καὶ τὴν κλίνην μου κοντὰ 's τὴν ἐδικήν σου.» —
« Ἐκεῖ ποῦ πάγω, κόρη μου, κοράσια δὲν πηγαίνουν,
» Μόν' ὅλο ἄνδρες πᾶν ἐκεῖ, νέοι καὶ παλληκάρια.» —
« Γιά! στόλισέ με φράγκικα, δός μου ἀνδρίκια ροῦχα,
» Δός μου καὶ ἄλογον γοργὸν, μὲ σέλλαν χρυσωμένην,
» Καὶ νὰ τραβίξω σὰν κ' ἐσὲ, νὰ τρέξω σὰν λεβέντης·
» Πάρε μ', ἀφέντη, πάρε με, κ' ἐμένα μετ' ἐσένα.»

VIII.

LE DÉPART DE L'HÔTE.

C'est à présent le temps de mai, c'est à présent la fraîcheur, à présent la douce saison;—et à présent aussi l'hôte étranger veut retourner dans son pays. — Il selle de nuit son cheval, de nuit il le ferre;—il lui met des fers d'argent (avec) des clous d'or, — et une belle bride tout (ornée) de perles. — La fille qui l'aime, la fille qui le désire, — tient un flambeau, lui éclaire et lui verse à boire; — et autant elle lui verse de coupes, autant de fois elle lui dit : — « Emmène-moi, mon maître; allons-nous-en, toi et moi. — J'apprêterai des mets pour que tu dînes; je te ferai un lit pour que tu dormes, — et près de ton lit je ferai aussi le mien. » — « O ma fille, là où je vais les fillettes n'y vont pas : — les hommes seuls y vont, les jouvenceaux et les braves. » — « Eh bien! habille-moi à la franque; donne-moi des habits d'homme; — donne-moi un cheval rapide avec une selle dorée; — et je ferai le même chemin que toi, et je courrai comme un leste jouvenceau. — Emmène-moi seulement, mon maître; allons-nous-en, toi et moi. »

MANUEL ET LE JANISSAIRE,

ET

VÉVROS ET SON CHEVAL.

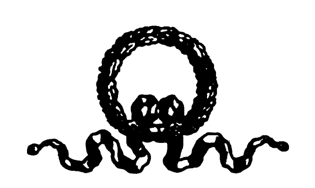
ARGUMENT.

La première des deux chansons suivantes est assez populaire, et l'une de celles que l'on chante en dansant. Bien qu'elle ne soit pas rimée, et qu'elle soit tout à fait dans la manière et dans le ton des chansons du peuple des campagnes, l'argument porterait à soupçonner qu'elle a été composée dans une grande ville, et peut-être à Larisse. C'est du moins dans cette ville, qu'est particulièrement usité le mot de Κουκλὶ, employé dans la chanson, pour signifier coiffure de femme, mot qui, s'il est grec, n'est toutefois pas d'un usage général en Grèce.

Du reste, la pièce est remarquable, en son genre. Il serait difficile d'esquisser avec plus de vivacité, dans le cadre étroit de treize petits vers, une scène de drame, le récit d'un crime inspiré par la jalousie, et l'effusion de la douleur et du repentir qui suivent ce crime. Je suppose, dans ma traduction, que Manuel prononce les

quatre vers où il s'adresse à sa femme, dans le premier moment où il est revenu de son ivresse, et ne se souvient pas encore d'avoir poignardé celle à laquelle il parle maintenant avec tant d'amour. C'est bien sans doute dans cette hypothèse, que les vers dont il s'agit ont le plus d'effet; mais je n'affirme pas néanmoins que telle ait été l'intention de l'auteur.

La seconde chanson roule sur un personnage nommé Vévros, que l'on peut indifféremment se figurer comme un simple voyageur, cheminant en caravane, ou comme un soldat allant en guerre avec des compagnons, et qui est surpris par la mort sur les bords du Vardar, (l'Axius des anciens), ou dans un lieu nommé Vardari du nom de ce fleuve. Dans son naïf laconisme, la pièce est touchante et curieuse. Je crois me rappeler d'avoir entendu une vieille romance russe qui était, comme celle-ci, un dialogue, et un dialogue du même genre, entre un guerrier mourant et son cheval.



9

Θ'.

Ο ΜΑΝΟΛΗΣ ΚΑΙ Ο ΙΑΝΙΤΣΑΡΗΣ.

« Βρὲ, Μανόλη, βρὲ λεβέντη, βρὲ καλὸ παιδὶ,
» Τ' εὔμορφην γυναῖκα ἔχεις, καὶ δὲν χαίρεσαι! » —
« Ποῦ τὴν εἶδες; ποῦ τὴν ξεύρεις, βρὲ Ἰανίτσαρη; » —
« 'Γὼ τὴν εἶδα, καὶ τὴν ξεύρω, καὶ τὴν ἀγαπῶ. » —
« Σὰν τὴν εἶδες, καὶ τὴν ξεύρεις, καὶ τὴν ἀγαπᾷς,
» Τί λογῆς φοριὰ φοροῦσε, καὶ τί βάσταζε; » —
« Ἄσπρον φουστανὶ φοροῦσε, κόκκινον κουκλί. » —
Κ' ὁ Μανόλης μεθυσμένος καὶ τὴν ἔσφαξε.
Τὸ πρωῒ ξεμεθυσμένος καὶ τὴν ἔκλαιε·
« Σήκου, δόμνα, καὶ καλή μου, σήκου, κ' ἄλλαξε·
» Σήκου, νίψου, καὶ στολίσου, κ' ἔβγα 'σ τὸν χορὸν,
» Νὰ σ' ἰδοῦν τὰ παλληκάρια, νὰ μαραίνωνται,
» Νὰ σ' ἰδῶ κ' ἐγὼ καϊμένος, καὶ νὰ χαίρωμαι. »

IX.

MANUEL ET LE JANISSAIRE.

« O Manuel, mon bel homme, mon bon enfant, — quoi? tu as une femme si belle, et tu n'es point joyeux! » — « L'as-tu (donc) vue, janissaire, la connais-tu? » — « Je l'ai vue, je la connais et l'aime. » — « Si tu l'as vue, si tu la connais et si tu l'aimes, — comment était-elle vêtue, et quelle était sa coiffure? » — « Blanche était sa robe, rouge était sa coiffe. » — (Lors) Manuel ivre (s'en va), et tue sa femme : — le lendemain, désenivré, il l'appelle : — « Lève-toi, ma reine; lève-toi, ma belle; change (de robe) : — lave-toi, pare-toi, et vas à la danse, — pour que les jeunes braves te voient, et sèchent d'amour; — pour que je te voie aussi, moi pauvret! et que je me réjouisse. »

Γ'.

Ο ΒΕΒΡΟΣ ΚΑΙ Ο ΜΑΥΡΟΣ ΤΟΥ.

'Σ τὸ Βαρδάρι, 'σ τὸ Βαρδάρι,
Καὶ 'σ τοῦ Βαρδαριοῦ τὸν κάμπον,
Βέβρος ἦτον ξαπλωμένος·
Καὶ ὁ μαῦρός του τὸν λέγει·
« Σήκ', ἀφέντη μου, νὰ πᾶμε,
» Ὅτι πάγ' ἡ συντροφιά μας. »—
« Δὲν 'μπορῶ, μαῦρε, νὰ πάγω,
» Ὅτι θέλω ν' ἀπαιθάνω.
» Σύρε, σκάψε μὲ τὰ νύχια,
» Μὲ τ' ἀργυροπέταλά σου,
» Κ' ἔπαρέ με μὲ τὰ δόντια,
» Ῥίξε με μέσα 'σ τὸ χῶμα.
» Ἔπαρε καὶ τ' ἅρματά μου,
» Νὰ τὰ πάγῃς τῶν δικῶν μου·
» Ἔπαρε καὶ τὸ μαντύλι,
» Νὰ τὸ πάγῃς τῆς καλῆς μου,
» Νὰ μὲ κλαῖ', ὅταν τὸ βλέπῃ,
. . . .

X.

VEVROS ET SON CHEVAL.

A Vardari, à Vardari, — dans la plaine de Vardari, — Vévros, las! était gisant; — et son cheval moreau lui dit: — « Lève-toi, mon maître, et cheminons; — (voilà) notre compagnie (qui) s'en va. » — « Je ne puis cheminer, (mon) moreau; — je vais mourir. — Viens, creuse (la terre) avec tes pieds, — avec tes fers d'argent; — enlève-moi avec tes dents, — et dans la terre jette-moi, — puis prends mes armes; — porte-les à mes proches: — prends aussi mon mouchoir — et le porte à ma belle (amie), — pour qu'elle me pleure en le voyant.. »

L'ENLÈVEMENT.

ARGUMENT.

Voici la chanson la plus longue et peut-être la plus distinguée de ce recueil, non pour le sentiment ou l'idée, mais pour la vigueur et l'éclat des détails. Un Grec que l'on peut, si l'on veut, se figurer sous le costume chevaleresque, et servant à la cour ou dans les armées de quelque prince étranger, a laissé dans son pays une maîtresse qu'il adore toujours; et la malheureuse a été enlevée par un Turk qui veut la contraindre à l'épouser. Averti par ses pressentiments du péril de sa bien aimée, le chevalier grec part en toute hâte pour la délivrer : il arrive au moment où elle allait devenir la femme de son ravisseur musulman, l'enlève à son tour, et s'enfuit avec elle. Voilà tout le sujet de la pièce, dont la composition présente des obscurités et des hardiesses bizarres.

La plus saillante, c'est que le récit de l'action qui est d'abord à la première personne, dans la bouche du héros, continue à la troisième personne au nom du poète. Ce mélange de formes, dont on a déja pu observer d'autres exemples dans ce recueil, étonne ou choque un peu notre goût; mais il est tout à fait indifférent pour

des imaginations très-vives et très-mobiles, comme celle des Orientaux et des Grecs.

Il y a aussi dans la pièce un incident caractéristique, sur lequel il se présente une observation à faire. Quand ce pauvre chevalier grec qui sait qu'un Turk lui a ravi sa maîtresse, et que, pour ne pas la perdre, il a besoin d'être porté vers elle avec la rapidité de l'éclair, s'arrête à deux reprises, en chemin, pour le simple plaisir de causer d'abord avec un vieillard, puis avec une vieille femme, le poète a l'air d'être tombé dans une distraction, et de pécher contre la vraisemblance. Qu'il pèche contre la vraisemblance, cela se peut; mais ce n'est point par distraction : c'est, au contraire, par une intention réfléchie, très-rafinée, qui, juste ou non, mérite au moins d'être observée.

La piété filiale, la tendresse paternelle et maternelle sont, comme j'ai eu déja maintes occasions de le dire, des affections qui fournissent à la poésie populaire des Grecs plusieurs de ses thêmes favoris, et de ses allusions les plus touchantes; et c'est encore un hommage solennel rendu à ces affections qu'il faut voir dans les traits de cette chanson dont il s'agit ici. Quelque pressé qu'il soit de ravir son amante à un rival et à un infidèle, quelque incertain qu'il soit d'arriver à temps pour la sauver, le bon Grec ne peut se défendre du souhait de rencontrer en chemin son père et sa mère, ni de courir, en s'arrêtant pour les voir, les saluer et leur parler, un risque plus grand pour lui, que celui même de la vie. Telle a été, en cet endroit, l'intention du poète; et certes! elle a quelque chose de profond et de touchant.

Pour ce qui est des beautés et des hardiesses d'expression qui se rencontrent presque à chaque vers, il serait trop long de les relever ici une à une; il suffira d'en signaler quelques-unes dans les notes.

Le grand nombre de mots particuliers à l'Archipel, ou aux contrées maritimes de la Grèce que l'on trouve dans cette pièce, ne permettent guère de douter que ce ne soit, en effet, dans quelqu'une des îles qu'elle a été composée. J'ai vu des Grecs qui l'avaient entendu chanter à Corfou et à Céphalonie, et aucun qui l'ait entendue sur le continent; ce qui n'est cependant pas une preuve qu'elle y soit inconnue. Je la crois l'une des plus anciennes de ce recueil.



ΙΑ΄.

Η ΑΡΠΑΓΗ.

Ὡς κάθουμουν καὶ ἔτρωγα εἰς μαρμαρένιαν ταῦλαν,
Ὁ μαῦρός μου χλιμήντρισε, ῥάϊσε τὸ σπαθί μου.
Κ' ἐγ' ἀπονοῦς μου τ' ὄννοιωσα, πανδρεύουν τὴν καλήν μου·
Μ' ἄλλον ἄνδρα τὴν εὐλογοῦν, μ' ἄλλον τὴν στεφανόνουν,
Πανδρευαῤῥαβωνιάζουν την, κ' ἄλλον τῆς δίνουν ἄνδρα.
Περνῶ καὶ πάω 'σ τοὺς μαύρους μου, τοὺς ἑβδομηνταπέντε·
« Ποιὸς εἶν' ἀπὸ τοὺς μαύρους μου, τοὺς ἑβδομηνταπέντε,
» Ν' ἀστράψῃ 'σ τὴν ἀνατολὴν, νὰ εὑρεθῇ 'σ τὴν δύσιν ; » —
Οἱ μαῦροι, ὅσοι τ' ἄκουσαν, ὅλ' αἷμα κατουρῆσαν.
Κ' ἡ μαῦρες ὅσες τ' ἄκουσαν, ὅλες πουλάρια ῥῆξαν.
Κ' ἕνας γέρος, γερούτσικος καὶ σαραντοπληγιάρης·
« Ἐγώ εἶμαι γέρος κ' ἄσχημος, ταξείδια δὲν μοῦ πρέπουν·
» Γι' ἀγάπην τῆς καλῆς κυρᾶς νὰ μακροταξειδέψω,
» Ὁποῦ μ' ἀκριβοτάγιζε 'σ τὸν γῦρον τῆς ποδιᾶς της,
» Ὁποῦ μ' ἀκριβοπότιζε 'σ τὴν χοῦφταν τοῦ χεριοῦ της. » —
Στρώνει γοργὰ τὸν μαῦρόν του, γοργὰ καβαλλικεύει.
« Σφίξε τὸ κεφαλάκι σου μ' ἐννεὰ πηχῶν μαντύλι,

XI.

L'ENLÈVEMENT.

Comme j'étais assis et mangeais à (ma) table marbrine, — voilà mon moreau (qui) hennit; voilà mon épée (qui) craqua; — et je compris, (par là), dans mon esprit, que l'on mariait ma belle; — qu'on l'avait fiancée, qu'on la donnait à un autre homme; — qu'on la bénissait avec un autre, qu'avec un autre on la couronnait. — Je me lève, et m'en vais à mes moreaux, à mes soixante et quinze (moreaux), — « Quel est celui de mes moreaux, de mes soixante et quinze (moreaux), — qui peut, en un éclair qu'il fait du pied dans l'orient, arriver dans l'occident? » — Tous les moreaux qui m'entendirent urinèrent le sang; — toutes les cavales qui m'entendirent avortèrent. — Mais un vieux, un tout vieux (cheval), ayant une multitude de plaies, (répondit): — « Je suis vieux, (je suis) laid, et les voyages ne me conviennent plus. — (Cependant encore un voyage,) un grand voyage, je le ferai pour l'amour de ma belle maîtresse, — qui me choyait, me donnant à manger dans son tablier; — qui me choyait, me donnant à boire au creux de sa main. » — Et

» Καὶ μὴ σὲ πάρῃ κουρτεσιὰ, καὶ βάλῃς φτερνιστήρια,
» Καὶ θυμηθῶ τὴν νεότην μου, καὶ κάμ' ὡσὰν πουλάρι,
» Καὶ σπείρω τὰ μυαλούλια σου 'σ ἐννεὰ πηχῶν χωράφι. »
Δίνει βουτσιὰν τοῦ μαύρου του, καὶ πᾷ σαράντα μίλια·
Καὶ μεταδευτερόνει το, καὶ πᾷ σαρανταπέντε.
'Σ τὴν στράταν ὅπου πήγαινε, τὸν Θεὸν ἐπαρακάλει·
« Θεέ! νὰ 'βρῶ τὸν κύρην μου 'σ τ' ἀμπέλι νὰ κλαδεύῃ! » —
Σὰν Χριστιανὸς τὸ ἔλεγεν, σὰν ἅγιος ἐξακούσθη,
Καὶ εὗρηκε τὸν κύρην του 'σ τ' ἀμπέλι νὰ κλαδεύῃ·
« Καλῶς τὰ κάνεις, γέροντα! καὶ τίνος εἶν' τ' ἀμπέλι; » —
« Τῆς ἐρημιᾶς, τῆς σκοτεινιᾶς, τοῦ υἱοῦ μου τοῦ Ἰαννάκη·
» Σήμερα τῆς καλήτσας του ἄλλον τῆς δίνουν ἄνδρα,
» Μ' ἄλλον ἄνδρα τὴν εὐλογοῦν, μ' ἄλλον τὴν στεφανόνουν. » —
« Γιά! πές μου, πές μου, γέροντα, φθάνω τους 'ςὸ τραπέζι; » —
« Ἂν ἔχῃς μαῦρον γλίγωρον, φθάνεις τους 'σ τὸ τραπέζι·
» Ἂν ἔχῃς μαῦρον πάρνακα, φθάνεις τους νὰ 'υλογοῦνται. » —
Δίνει βουτσιὰν τοῦ μαύρου του, καὶ πᾷ σαράντα μίλια·
Καὶ μεταδευτερόνει το, καὶ πᾷ σαρανταπέντε.
'Σ τὴν στράταν ὅπου πήγαινε, τὸν Θεὸν ἐπαρακάλει·
« Θεέ! νὰ 'βρῶ τὴν μάνναν μου 'σ τὸν κῆπον νὰ ποτίζῃ! » —
Σὰν χριστιανὸς τὸ ἔλεγε, σὰν ἅγιος ἐξακούσθη.
Εὗρηκε καὶ τὴν μάνναν του, 'σ τὸν κῆπον νὰ ποτίζῃ·

vite il selle son moreau, vite il se met en selle :— « Oh! serre bien, (mon maître,) serre bien ta chère tête avec un mouchoir de neuf aunes, — et garde toi de faire le cavalier fringant, de te servir de l'éperon; — il me souviendrait de ma jeunesse; je ferais encore le poulain, — et semerais ta cervelle sur neuf toises de champ. » — Il donne un coup de houssine à son moreau, et fait quarante milles; — il en donne un second, et fait quarante-cinq milles; — et, sur le chemin, tout en allant, il priait Dieu : — « Mon Dieu, fais que je trouve mon père dans notre vigne taillant! » — Comme un chrétien il avait parlé; comme un saint il fut exaucé : — il trouva son père dans la vigne taillant :— « Bon jour, vieillard, à qui est cette vigne? » — « (C'est la vigne) du malheur, de la douleur; (c'est la vigne) de mon fils Jean. — L'on donne aujourd'hui un autre époux à sa belle : — on la bénit avec un autre, avec un autre on la couronne. » — « Oh! dis-moi, vieillard, dis-moi, les trouverai-je encore à table? » — « Si tu as un moreau très-vite, tu les trouveras encore à table : — si tu n'as qu'un bon moreau, tu les trouveras au moment d'être bénis. » — Il donne un coup de houssine à son moreau, et fait quarante milles; — il en donne un second, et fait quarante-cinq milles. — Et sur le chemin, tout en allant, il priait Dieu : — « Mon Dieu, fais que je trouve ma mère, dans notre jardin arrosant! » — Comme un chrétien il avait parlé, comme un saint il fut exau-

« Καλῶς τὰ κάνεις, γραῖά μου ! καὶ τίνος εἶν' ὁ κῆπος; »—
« Τῆς ἐρημιᾶς, τῆς σκοτεινιᾶς, τοῦ υἱοῦ μου, τοῦ Ἰαννάκη.
» Σήμερα τῆς καλήτσας του, ἄλλον τῆς δίνουν ἄνδρα,
» Μ' ἄλλον ἄνδρα τὴν εὐλογοῦν, μ' ἄλλον τὴν στεφανόνουν. » -
« Γιά! πές μου, πές μου, γραῖά μου, φθάνω τους 'ς τὸ τραπέζι; »-
« Ἂν ἔχῃς μαῦρον γλίγωρον, φθάνεις τους 'σ τὸ τραπέζι·
» Ἂν ἔχῃς μαῦρον πάρνακα, φθάνεις τους νὰ 'υλογοῦνται. »--
Δίνει βουτσιὰν τοῦ μαύρου του, καὶ πᾷ σαράντα μίλια·
Καὶ μεταδευτερόνει το, καὶ πᾷ σαρανταπέντε.
Ὁ μαῦρος ἐχλιμήντρισε, κ' ἡ κόρη τὸν γνωρίζει.
« Κόρη μου, ποιὸς σοῦ ὁμιλᾷ; καὶ ποιὸς σὲ συντυχαίνει; » —
« Εἶναι ὁ πρῶτός μ' ἀδελφὸς, μοῦ φέρνει τὰ προικία. » —
« Ἂν ἦν' ὁ πρῶτός σ' ἀδελφὸς, ἔβγα νὰ τὸν κεράσῃς·
» Ἂν ἦν' ὁ ἀγαπητικὸς, νὰ 'βγῶ νὰ τὸν σκοτώσω. » —
« Εἶναι ὁ πρῶτός μ' ἀδερφὸς, μοῦ φέρνει τὰ προικία. »--
Χρυσὸν ποτῆρι ἅρπαξε, νὰ 'βγῇ νὰ τὸν κεράσῃ.
« Δεξιά μου στέκα, λυγερὴ, ζερβιὰ κέρνα με, κόρη. » —
Κ' ὁ μαῦρος ἐγονάτισε, κ' ἡ κόρ' ἀπάν' εὑρέθη.
Τρέχει εὐθὺς σὰν ἄνεμος, Τοῦρκοι κρατοῦν τουφέκια.
Μηδὲ τὸν μαῦρον εἴδανε, μηδὲ τὸν κονιορτόν του·
Ποιὸς εἶχε μαῦρον γλίγωρον, εἶδε τὸν κονιορτόν του.
Ποιὸς εἶχε μαῦρον πάρνακα, μηδὲ τὸν κονιορτόν του.

cé : — il trouva aussi sa mère, dans le jardin, arrosant : — « Bonjour, (bonne) vieille; à qui est ce jardin? » — « (C'est le jardin) du malheur, de la douleur; (c'est le jardin) de mon fils Jean. — On donne aujourd'hui un autre époux à sa belle ; — on la bénit avec un autre, avec un autre on la couronne. — « Oh! dis-moi, (bonne) vieille, dis-moi, les trouverai-je encore à table? » — « Si tu as un moreau très-vite, tu les trouveras encore à table; — si tu n'as qu'un bon moreau, tu les trouveras au moment d'être bénis. » — Il donne un coup de houssine à son moreau, et fait quarante milles; — il en donne un second, et fait quarante-cinq milles. — Le moreau s'est mis à hennir; et la fiancée l'a reconnu. — « Quel est celui qui te parle, ô ma belle, celui qui converse avec toi? » — « C'est mon frère aîné qui apporte ma dot. » — « Si c'est ton frère aîné, sors et verse-lui à boire : — si c'est ton premier amant, je sors, moi, et je le tue. » — « C'est mon frère aîné qui apporte ma dot. » — Elle prend une coupe d'or, et sort, pour verser à boire au (cavalier). — « Tiens-toi à droite, ô ma belle, et donne-moi à boire à gauche. » — Le moreau a ployé les jambes et la belle est dessus : — il court comme le vent; et les Turks saisissent leurs mousquets. — Mais ils ne virent ni le moreau, ni sa poussière. — Celui qui avait un moreau rapide vit la poussière; — celui qui n'avait qu'un bon moreau, ne vit pas même la poussière.

LE PALLIKARE

DEVANT LA FENÊTRE DE SA BELLE,

ET

LES SOUHAITS.

ARGUMENT.

Je réunirai ici le peu que j'ai à dire des deux pièces suivantes. Je ne m'arrête point à la première; elle n'a rien qui le mérite ou l'exige; et n'est remarquable que par le mètre particulier dans lequel elle est écrite, mètre dont je ne connais point d'autre exemple, et qui semble indiquer une chanson de danse.

Quant à la seconde pièce, je ne saurais dire si elle est complète : je n'en connais que les cinq vers que j'en donne, et ces cinq vers n'en exigent point de subséquents pour avoir un motif et former un tout. Ils ont bien l'air de se terminer, quoique un peu brusquement peut-être, au souhait qu'ils expriment avec une ingénuité qui fait sourire. La pièce a été certainement composée dans une ville, et probablement à Iannina.

IB'.

ΠΑΤΗΝΑΔΑ.

'Σ τὴν πόρταν τῆς Σαλονικιᾶς
Κάθετ' ἕνας παλλήκαρος,
Μὲ τὰ μαλλιὰ κλωσμένα·
Βαστάει καὶ 'σ τὰ χέρια του
Μαλαγματένιον ταμπουρᾶν,
Καὶ τραγουδᾷ καὶ λέγει·
« Παραθυράκια μου χρυσᾶ,
» Καὶ καφασάκια μ' ἀργυρᾶ,
» Εἰπέτε τὴν κυρίτσαν σας,
» Νὰ 'βγῇ 'σ τ' ἀγνάντιον νὰ τὴν 'δῶ.
» Δὲν εἶμαι ὄφιος νὰ τὴν πιῶ,
» Λεοντάρι, νὰ τὴν καταπιῶ. »

XII.

LE PALLIKARE

DEVANT LA FENÊTRE DE SA BELLE.

A la porte de Salonique, — était assis un jeune brave, — avec les cheveux nattés. — Il tenait dans sa main, — une guitare d'or, — et chantait et disait : — « O vous, fenêtres d'or, — et vous, volets d'argent, — dites à votre gentille maîtresse — de se montrer en face pour que je la voie. — Je ne suis point un serpent pour l'engloutir ; — je ne suis point un lion pour la dévorer. »

ΙΓ'.

Η ΕΠΙΘΥΜΙΑ.

'Σ τὴν παρακάτω γειτονιὰν, 'σ τὴν παρακάτω ῥούγαν,
Ἐκεῖ μιὰ γραῖα κάθεται, κάθεται κ' ἕνας γέρος·
Ἔχει κ' ἕνα κακὸν σκυλὶ, κ' ἕνα 'μορφον κορίτσι·
Κύριε! νὰ πέθαιν' ἡ γριὰ, νὰ πέθαινε κ' ὁ γέρος,
Νὰ φαρμακῶναν τὸ σκυλὶ, νὰ πάρω τὸ κορίτσι.

XIII.

LES SOUHAITS.

Dans ce quartier là-bas, là-bas, dans cette rue, —demeure une vieille, et demeure aussi un vieillard ; —(un vieillard) qui a un chien méchant, et une fille jolie ; — une fille !... Oh ! si la vieille pouvait mourir, mourir aussi le vieux, — et le chien être empoisonné ! bien la prendrais-je, la fillette.

DIMOS.

ARGUMENT.

Cette pièce est dans un mètre particulier dont je ne connais pas d'autre exemple. Chaque distique est composé de deux vers inégaux, l'un de dix et l'autre de sept syllabes, avec la condition de l'insertion obligée du nom de Dimos dans le premier.

L'expression *des neuf villages et des dix provinces* ou *districts* qui s'y rencontre, ne paraît pas être une locution commune, pour désigner vaguement une plus ou moins grande étendue de pays; elle a plutôt l'air d'être la désignation propre et expresse de certains villages et de certains cantons de la juridiction des Armatoles ou des Klephtes; et dans cette hypothèse, la chanson aurait quelque chose d'historique. Les plaintes qu'elle renferme ne seraient point imaginaires; ce seraient celles de la maîtresse de l'un de ces capitaines klephtes du nom de Dimos dont il a été question ailleurs. Mais, historique ou non, cette petite pièce a, dans son extrême simplicité, quelque chose de passionné et de touchant.

Elle se chante et se danse en différentes parties de la Grèce, surtout en Étolie et en Thessalie.

ΙΔʹ.

ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

Αὐτὰ τὰ μάτια, Δῆμο, τά 'μορφα,
Τὰ φρύδια τὰ γραμμένα,
Αὐτὰ μὲ κάμνουν, Δῆμο, κ' ἀῤῥωστῶ,
Μὲ κάμνουν κ' ἀπαιθαίνω.
Ἔϐγαλε, Δῆμο, τὸ σπαθάκι σου,
Καὶ κόψε τὸν λαιμόν μου·
Καὶ μάσε, Δῆμο, καὶ τὸ αἷμά μου,
'Σ' ἕνα χρυσὸν μαντύλι·
Σύρε το, Δῆμο, 'σ τὰ ἐννεὰ χωριὰ,
'Σ τὰ δέκα βιλαέτια.
Κ' ἂν σ' ἐρωτήσουν, Δῆμο, τ' εἶν' αὐτό; —
Τὸ αἷμα τῆς ἀγάπης.

XIV.

DIMOS.

Tes yeux, Dimos, tes beaux yeux,— tes sourcils au pinceau, — ils m'ont rendue malade, ô Dimos, — ils me font mourir. — Vite, cher Dimos, tire ton épée; — frappe-moi à la gorge; — et recueille, ô Dimos, mon sang, — en un mouchoir d'or: — puis va-t'en, Dimos, le faire voir par les neuf villages, — par les dix cantons. — Et si quelqu'un, ô Dimos, te demande quel est ce sang? — (dis): c'est le sang de mon amie.

JEANNETTE ET LANGOURET,

ET

LE SOMMEIL DU PALLIKARE.

ARGUMENT.

La première de ces deux pièces est agréable et d'une naïveté piquante, par ce qu'elle a d'un peu équivoque. Il s'y trouve un mot caractéristique pour lequel j'ai été obligé de me contenter d'un équivalent. C'est le mot *marazi* ou *marazari*, dérivé des verbes μαραζόω, μαρασιάζω, anciennement μαρασιαύω, et qui, dans la langue familière, désigne une personne faible, malingre, valétudinaire. Dans la chanson, cet adjectif est employé à dessein, comme nom propre. J'aurais dû, pour l'exactitude littérale, le rendre en français par un nom formé du verbe *flétrir*, *se flétrir*. Mais celui que j'ai forgé du verbe *languir* m'a paru moins recherché, et tout aussi convenable à l'intention de la pièce.

La seconde chanson n'est pas sans quelque analogie avec la première, et me paraît plus agréable encore et plus originale. Mais le sujet, traité avec un certain vague, a peut-être besoin d'être un peu déterminé. Il s'agit d'un jeune Pallikare qui, engagé tout un jour dans

un combat périlleux, n'a pu rentrer chez lui que fort tard dans la nuit, et, qui, réveillé le matin par sa jolie épouse, ou peut-être par sa maîtresse, est obligé de lui conter de quels périls il sort, et de quelle fatigue il est accablé. Les vers qui précèdent ce récit, en forme de prologue, sont pleins de douceur, de mollesse et de grace. C'est dans le canton de Zagori, en Épire, que cette pièce se chante telle, à peu près, que je la donne ici; mais elle est bien plus dans le style des îles que dans celui du continent, et surtout des montagnes.

Quant à la pièce précédente, c'est une de celles qui se chantent à Iannina, où il est plus que probable qu'elle a été composée. J'en ai vu plusieurs copies dont je rapporterai quelques variantes.



ΙΕ'.

ΤΗΣ ΙΑΝΝΟΥΛΑΣ.

Ὅλες ἡ νεὲς πανδρεύονται καὶ παίρνουν παλληκάρια,
Κ' ἐγὼ Ἰαννοῦλα ἡ εὔμορφη πῆρα τὸν μαραζάρην.
Σιμά του πάντα κάθομαι, τοῦ κρένω, δὲν μοῦ κρένει·
Ψωμὶ τὸν δίνω, δὲν τὸ τρώει, κρασὶ, καὶ δὲν τὸ πίνει.
Τοῦ στρώνω πέντε στρώματα, πέντε προσκεφαλάκια·
« Σήκου, μαράζη, πλάγιασε, σήκου, μαράζη, πέσε·
» Κ' ἅπλωσε τὰ ξερόχερα 'σ τὸν ἀργυρόν μου κόρφον,
» Τοῦ μάη νὰ πιάσῃς τὴν δροσιὰν, τ' ἀπρίλη τὰ λουλούδια,
» Νὰ πιάσῃς δυὸ μικρὰ βυζιὰ ἴσια μὲ δυὸ λεμόνια. »

XV.

JEANNETTE ET LANGOURET.

Toutes les jeunes filles se marient et prennent d'alertes jouvenceaux; — et moi, Jeannette, la jolie,(pour époux) j'ai pris Langouret; — et mon pauvre cœur languit à côté de Langouret. — Je me tiens toujours près de lui; je lui parle, il ne me parle pas; — je lui donne à manger, il ne mange pas; — (je lui donne) du vin, il ne boit pas. — Je lui fais un lit avec cinq matelas, avec cinq oreillers : — « Viens, Langouret, couche-toi; viens, Langouret, mets-toi au lit. — Étends tes mains desséchées sur mon corps blanc (comme) l'argent, — pour y recueillir les fleurs d'avril, et la rosée de mai; — pour y prendre deux tétins semblables à deux citrons.

ιϛ'.

Ο ΥΠΝΟΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΕΙΟΥ.

Τώρα τὰ πουλιὰ, τώρα τὰ χελιδόνια,
Τὴν αὐγὴν ξυπνοῦν, καὶ γλυκοκελαδοῦνε·
Τώρα ἡ εὔμορφες συχνολαλοῦν, καὶ λέγουν·
« Ξύπν', ἀφέντη μου, ξύπνα, γλυκειά μ' ἀγάπη,
» Ξύπν', ἀγκάλιασε κορμὶ σὰν κυπαρίσσι,
» Λαιμὸν κάτασπρον, βυζιὰ σὰν τὰ λεμόνια. » —
« Ἄφσε, λυγερὴ, ὕπνον νὰ πάρ' ὀλίγον.
» Ὁ ἀφέντης μου 'σ τὴν βίγλαν μ' εἶχ' ἀπόψε·
» Καὶ 'σ τὸν πόλεμον ὀλόμπροστα μὲ βάνει,
» Γιὰ νὰ σκοτωθῶ, ἢ σκλάβον νὰ μὲ πάρουν.
» Μὰ μ' ἔδωκ' ὁ Θεὸς μιὰν δύναμιν μεγάλην,
» Κ' ἐξεσπάθωσα εἰς εἴκοσ' ἢ τριάντα·
» Δύο σκότωσα, καὶ τέσσεραις 'σ τὸ ἔβγα,
» Κ' ἄλλοι μ' ἔφευγαν, καὶ πέντε λαβωμένοι.
» Παίρνω τὸ στρατὶ, παίρνω τὸ μονοπάτι,
» Χώραν νὰ εὑρῶ, χωρίον νὰ καθήσω,
» Καὶ οὐδὲ χώραν ηὗρα, ἢ καὶ χωράκι.
» Ἄφσε, λυγερὴ, ὕπνον νὰ πάρ' ὀλίγον. »

XVI.

LE SOMMEIL DU PALLIKARE.

A l'aurore, c'est le moment où les oiseaux, c'est le moment où les hirondelles — se réveillent et gazouillent doucement; — et c'est le moment où les belles (aussi) font leur ramage, et disent : — « Réveille-toi, mon maître; réveille-toi, mon doux amour, — presse contre toi ce corps (élancé) comme un cyprès, — ce cou si blanc, ces tétins semblables à des limons. » — [Mais il est un brave, un jeune brave, qui répond à sa belle:] — « Laisse-moi, ma belle; laisse-moi prendre un peu de sommeil. — Mon capitaine m'a tenu hier soir en sentinelle, — (car toujours) il me met en avant de tous, au combat; — pour que je sois tué ou fait prisonnier. — Mais Dieu m'a donné des forces: — j'ai combattu, l'épée à la main, contre vingt ou trente (ennemis); — j'en ai tué deux (au début), quatre à l'issue: — les autres se sont enfuis; et cinq (étaient) blessés. — J'ai pris le (premier) chemin; j'ai pris le (premier) sentier, — cherchant une ville ou un village où me reposer; — et n'ai trouvé ni ville, ni village. — Laisse-moi donc, ma belle, laisse-moi prendre un peu de sommeil.

LES ADIEUX,

ET

FRAGMENT ALLÉGORIQUE.

ARGUMENT.

Je range ici, sous le même argument, deux petites pièces qui ont l'une avec l'autre l'analogie fâcheuse d'être également obscures.

Dans l'unique copie que j'en aie eue, la première était intitulée : *Myriologue sur la mort d'un petit enfant;* et c'est d'après l'indication fournie par ce titre, que j'ai d'abord cherché à la comprendre, et l'ai d'abord traduite. Mais, en y pensant de nouveau, il m'a paru que, pour l'entendre comme myriologue, il fallait y supposer un genre et un degré d'artifice dont il n'y aurait point d'autre exemple dans ce que je connois de la poésie populaire des Grecs; et je n'ai point osé persister dans ma première idée. Le nouveau sens auquel j'ai fait incliner la traduction de ce morceau, sans néanmoins en forcer la lettre, me paraît un peu plus simple que le premier, ou, pour ne pas trop dire, un peu moins recherché. Je suppose qu'il s'agit, dans la pièce, d'une

jeune fille qui, devenue amoureuse d'un jeune homme qu'elle a rencontré fortuitement, et forcée de le quitter, lui fait ses adieux avec une extrême vivacité de regrets, et un certain désordre d'esprit qui peut être la marque et l'expression d'une passion très-forte.

Le second morceau n'est point complet, à ce que je présume; il est évidemment allégorique; mais l'allégorie n'est pas assez développée pour être facile à saisir. Peut-être n'est-ce qu'un conseil donné à un jeune Grec allant en pays étranger de ne point se prendre d'amour pour une femme étrangère. Ce morceau se chante en Acarnanie: quant au premier, j'ignore en quelle partie de la Grèce il est particulièrement connu; je le croirais plutôt des îles que du continent.



ΙΖ'.

Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ.

« Ἁλικόν μου καρυοφύλλι, καὶ γαλάζιον μου ζιμπίλι,
» Σκύψε νὰ σὲ χαιρετήσω, καὶ νὰ σὲ γλυκοφιλήσω.
» Κάπου θέλω νὰ κινήσω, κ' ὁ κυρῆς μου δὲν μ' ἀφίνει.

» Ἁλικόν μου καρυοφύλλι, καὶ γαλάζιον μου ζιμπίλι,
» Σκύψε νὰ σὲ χαιρετήσω, καὶ νὰ σὲ γλυκοφιλήσω.
» Κάπου θέλω νὰ κινήσω, κ' ἡ μαννά μου δὲν μ' ἀφίνει.

» Ἦρθεν ὁ καιρὸς κ' ἡ ὥρα, ὅπου θὲ νὰ χωρισθοῦμε.
» Καὶ νὰ μὴν ἀνταμωθοῦμε, κ' ἡ καρδίτσα μου μὲ σφάζει·
» Ὅτι πῶς θὰ χωρισθοῦμε, καὶ νὰ μὴν ἀνταμωθοῦμε·
» Καὶ τὰ μάτια μου δακρύζουν, καὶ σὰν τοὺς τροχοὺς γυρίζουν,
» Ὅτι πῶς θὰ χωρισθοῦμε, καὶ νὰ μὴν ἀνταμωθοῦμε. »

XVII.

LES ADIEUX.

O mon œillet rouge, ô ma jacinthe bleue, — baisse-toi; que je te dise adieu; que je te baise tendrement: — je vais partir; (je m'en vais); mon père ne me permet pas (de rester).

O mon œillet rouge, ô ma jacinthe bleue, — baisse-toi, que je te dise adieu; que je te baise tendrement: — je vais partir; (je m'en vais), ma mère ne me permet pas (de rester).

Le temps est venu, l'heure (est venue) où nous allons être séparés, — et ne nous rejoindrons plus; et le cœur me saigne — de ce que nous allons être séparés, et ne nous rejoindrons plus. — Mes yeux versent des larmes, et tournent comme des roues, — d'être séparés, de ne plus nous rejoindre.

ΙΗ'.

ΑΛΛΗΓΟΡΙΚΟΝ ΚΟΜΜΑΤΙΟΝ.

Πουλάκι μ' ἀλεφαντινὸν, καὶ παραπονεμένον,
Αὐτοῦ ποῦ βούλεσαι νὰ πᾷς, νὰ πᾷς νὰ ξεχειμάσῃς,
Αὐτοῦ κλαράκι δέν εἶναι, μηδὲ καὶ χορταράκι.
Καταχαμπῆς ἀγνάντευσα, κ' εἶδα 'να κυπαρίσσι,
Τὸν μάη ἀνθίζει νεὸν καρπὸν, τὸν θεριστὴν σὰν κλῆμα·
Κ' ὅποιος τὸν κόψῃ, κόβεται, κ' ὅποιος τὸν πιῇ, παθαίνει,
Κ' ὅποιος τὸν πάρῃ σπῆτί του, ψυχὴ δὲν ἀπομένει.

XVIII.

FRAGMENT ALLÉGORIQUE.

Blanc oiseau, oiseau chéri, — là où tu voudrais aller, aller passer l'hiver, — il n'y a ni branchette, ni herbette. — J'ai regardé par les champs, et n'ai vu qu'un cyprès, — qui, en mai ou juin, fleurit d'un fruit comme la vigne : — mais ce fruit, qui le cueille se blesse ; qui en boit meurt ; — et qui le prend, pas une ame ne reste en sa maison.

L'IMPRÉCATION.

ARGUMENT.

VOICI une petite composition pleine de sentiment, de grace et de poésie, dont le fond ni les détails n'exigent d'explication préliminaire.

A ceux qui aiment à rapprocher des ouvrages divers et de divers temps sur des sujets semblables ou analogues, l'idée viendra aisément de comparer cette pièce avec l'idylle de Théocrite, intitulée l'*Enchanteresse* qui, abstraction faite des formules de sorcellerie un peu bizarres qui en font la majeure partie, est charmante de naturel, de sentiment et de vérité. Si l'idylle moderne le cède indubitablement à l'ancienne pour l'étendue du plan, la richesse des détails et l'élégance de la diction, peut-être trouvera-t-on qu'elle ne lui est point inférieure en inspiration poétique, et la surpasse en délicatesse et en naïveté.

J'ai eu sous les yeux plusieurs copies de cette pièce, et, entre autres, une dans laquelle elle est du double plus longue que je ne la donne ici. Ce ne sont pas seulement les plaintes de la jeune fille qui y sont plus développées; elles y viennent à la suite d'un début narratif qui manque totalement dans la copie que j'ai sui-

vie. Celle-ci est bien certainement celle à laquelle je devais m'attacher, pour présenter la pièce sous sa forme la plus élégante et la plus pure. Peut-être néanmoins les développements de la première, en précisant davantage le sujet, en auraient-ils augmenté l'intérêt, sans quelques trivialités bizarres également impossibles à retrancher ou à rendre en français. Je me suis borné à emprunter de la copie dont il s'agit, quelques leçons qui m'ont paru heureuses.

Rien n'indique à quelle localité de la Grèce appartient primitivement cette gracieuse composition; mais elle y est connue et populaire en beaucoup d'endroits.



ΙΘʹ.

Η ΚΑΤΑΡΑ.

Χρυσὸν, λαμπρὸν φεγγάρι μου, ποῦ πᾶς νὰ βασιλέψῃς,
Χαιρέτα μου τὸν ἀγαπῶ, τὸν κλέφτην τῆς ἀγάπης·
Αὐτὸς μ' ἐφίλειε, κ' ἔλεγε· « ποτὲ δὲν σ' ἀπαρνιοῦμαι· »
Καὶ τώρα μ' ἀπαρνήθηκε σὰν καλαμιὰν 'ς τὸν κάμπον,
Σὰν ἐκκλησι' ἀλειτούργητην, σὰν χώραν κουρσευμένην.
Θέλω νὰ τὸν καταρασθῶ, καὶ πάλε τὸν λυποῦμαι,
Καὶ μοῦ πονοῦν τὰ σπλάγχνα μου, πονεῖ καὶ ἡ ψυχή μου.
Μὰ κάλλι' ἂς τὸν καταρασθῶ, κ' ἂς κάμ' ὁ Θεὸς, τὶ θέλει.
'Σ τοὺς πόνους κ' ἀναστεναγμοὺς, ϛαῖς λαύραις, ϛαῖς κατάραις,
Σὲ κυπαρίσσι ν' ἀναιβῇ, νὰ πάρῃ τὸ λουλοῦδι·
Ἀπὸ ψηλὰ νὰ κρημνισθῇ, καὶ χαμηλὰ νὰ πέσῃ,
Σὰν τὸ γυαλὶ νὰ συντριφθῇ, σὰν τὸ κηρὶ νὰ λυώσῃ·
Νὰ πέσ' εἰς τούρκικα σπαθιὰ, εἰς φράγκικα μαχαίρια,
Πέντε ἰατροὶ νὰ τὸν κρατοῦν, καὶ δέκα νὰ τὸν ἰάνουν.

XIX.

L'IMPRÉCATION.

Blanche, claire lune, qui vas te coucher, — salue (de ma part) celui que j'aime, le ravisseur de mon amour. — (L'infidèle!) il me donnait des baisers, et me disait : « Jamais je ne te délaisserai! » — Et voilà qu'il m'a délaissée comme un champ moissonné et glané, — comme une église interdite, comme une ville ravagée. — Je veux le maudire ; mais je m'attendris encore sur lui : — mes entrailles s'émeuvent et mon ame souffre pour lui. — N'importe! il vaut mieux le maudire, et fasse Dieu ce qu'il voudra — de ma peine et de mes soupirs, de ma flamme et de mes imprécations. — Puisse-t-il donc, monté sur un cyprès, pour en cueillir la fleur, — se précipiter de haut en bas ; — se briser comme le verre, se fondre comme la cire! — Puisse-t-il, ayant passé par les sabres turks, tomber sous les couteaux franks! — (avoir besoin de) cinq chirurgiens pour le tenir, de dix pour le guérir!

L'AMANT ENSORCELÉ.

ARGUMENT.

Les six chansons suivantes ont toutes, par le sujet, plus ou moins d'analogie entre elles : elles sont toutes du genre de celles que les Grecs composent journellement pour peindre les regrets de l'expatriation et les misères qui l'accompagnent.

Le morceau de ce genre qui se présente le premier, n'est qu'un fragment appartenant à une pièce que je regrette de ne pouvoir donner en entier, d'abord parce qu'elle est agréable et célèbre dans une grande partie de la Grèce, et plus particulièrement encore, parce qu'elle est un monument curieux de l'une des superstitions nombreuses que les Grecs de nos jours ont héritées de leurs aïeux.

Il s'agit d'un amant qui est allé passer quelques années à l'étranger, pour y amasser un petit pécule avec lequel, revenu dans son pays, il espère pouvoir épouser sa maîtresse qui l'attend. Mais il est retenu, à son grand regret, dans la terre étrangère, par les sortilèges d'une méchante femme; et tout ce qu'il peut faire pour son amie, est de lui envoyer le peu d'or qu'il a gagné, et de lui rendre la liberté de disposer d'elle-même. La ma-

nière dont le vaisseau ensorcelé finit toujours par revenir au point dont il était parti, a quelque chose de fort étrange, pour ne rien dire de plus.

J'ai hasardé, dans la traduction, de remplir les lacunes principales de la pièce, d'après les réminiscences de celui de mes amis Grecs à qui je dois ce fragment, et qui, bien qu'il eût oublié la lettre du reste, n'en avait pas oublié le fond. La pièce appartient certainement à la Thessalie orientale, dans laquelle est située la ville de Zagora.



Κ΄.

Ο ΜΑΓΕΥΜΕΝΟΣ.

Κίνησαν τὰ καράβια τὰ Ζαγοριανὰ·
Κίνησε κ' ὁ καλός μου, πάει 'ς τὴν ξενιτειὰν·
Κ' οὐδὲ γραφὴν μοῦ στέλνει, κ' οὐδ' ἀπηλογιὰν·
Κ' αὐτοῦ 'ς τοὺς δέκα χρόνους μ' ἔστειλε γραφὴν,
'Σ ἕνα χρυσὸν μαντύλι δώδεκα φλωριά·
. . . .
. . . .
Θέλεις, κόρη, πανδρέψου, θέλεις, καλογραιά.
. . . .
. . . .

XX.

L'AMANT ENSORCELÉ.

Ils sont partis les vaisseaux, les vaisseaux de Zagora ; — et il est aussi parti celui que j'aime; il est allé dans la terre étrangère ; — et il ne m'est venu de lui ni lettre ni réponse. — Mais, au bout de dix années, il m'envoie une lettre, — et, dans un mouchoir d'or, douze pièces d'or : — « Prends ce mouchoir, mon amour; prends ces douze pièces d'or, — que j'ai gagnées dans les terribles pays étrangers ; — et, si tu veux, marie-toi ; si tu veux, fais-toi religieuse. — Mais ne m'attends plus, mon amour; tu ne me reverras plus. — Une sorcière cruelle me retient ici ensorcelé. — Trois fois j'ai voulu partir; trois fois je suis monté en mer. — Mais autant de fois le navire, après avoir un peu vogué, — a plongé et vogué sous l'eau en sens contraire : — autant de fois il est revenu au port par le fond de la mer. — Ne m'attends plus, mon amour, tu ne me reverras plus.

LA MERE MORÉATE.

ARGUMENT.

Les deux premiers vers de cette pièce sont une des formules de début usitées pour les chansons dont le sujet est triste. Les cinq ou six vers subséquents représentent la foule désolée des mères de je ne sais quelles villes de la Morée, et peut-être aussi de Constantinople, pleurant leurs fils dont elles ont été séparées, et attendant, sur le rivage, des nouvelles de leur sort. Ce tableau paraît faire allusion à quelques-unes des calamités de la Grèce, peut-être à une guerre, peut-être à cette épouvantable dîme levée d'abord par les Turks sur les enfants des Grecs, et qui, même après avoir cessé, dut laisser partout une longue impression de douleur et d'effroi. Du reste, c'est l'infortune particulière de l'une de ces pauvres mères, qui fait le véritable sujet de la chanson; le tableau précédent n'en est que le préambule.

Cette chanson peut passer pour l'une des plus belles de son genre. Lors même qu'elle ne contiendrait pas des mots qui fournissent la preuve directe qu'elle a été composée dans quelqu'une des îles de l'Archipel, ou des villes maritimes de la Morée, on le devinerait à je ne sais

quelle grace pénétrante, à je ne sais quelle tendresse naïve d'expression, qui semblent caractériser les inspirations du doux ciel et de la terre riante de ces contrées.

Il y a quelques observations de détail à faire sur cette pièce. On y voit deux vers très-remarquables, qui se rencontrent également, avec une légère variante, dans la chanson du mont Olympe. Ce sont ceux, où il est dit : « Mange, oiseau, mange des épaules d'un brave », etc. Ou ces deux vers ont été empruntés à l'une des deux pièces par l'autre; ou, ce qui est encore plus probable, ils appartiennent à quelque pièce plus ancienne, dont ils auront été détachés à cause de leur beauté, pour circuler et servir, comme lieu commun de poésie, dans les cas analogues à celui pour lequel ils furent une fois trouvés d'inspiration. Du reste, s'il fallait croire que c'est de l'une des deux pièces en question, que ces deux vers ont été pris par l'autre, ce serait à coup sûr le chant des Moréates qui aurait fait l'emprunt à celui des montagnards de la Thessalie.

Et cet emprunt n'est pas même le seul que l'on puisse remarquer dans le premier. Ce joli vers que l'on y trouve aussi :

Ποῦ κλαίγ' ἡ μάννα τὸ παιδὶ, καὶ τὸ παιδὶ τὴν μάνναν,
Où la mère pleure l'enfant, et l'enfant la mère,

je l'ai retrouvé dans une longue pièce sur la prise de Constantinople, composée à l'époque de l'évènement; et là même, il a l'air d'être tiré de quelque chanson populaire plus ancienne.

ΚΑ΄.

ΘΡΗΝΟΣ ΜΗΤΡΙΚΟΣ.

Ποιὸς θὲ ν' ἀκούσῃ κλάμματα, καὶ μαῦρα μυριολόγια,
Ἂς πᾷ 'σ τὰ κάστρη τοῦ Μωρεᾶ, 'σ τῆς πόλης τὰ καντούνια·
Ὁποῦ κλαίγ' ἡ μάννα τὸ παιδὶ, καὶ τὸ παιδὶ τὴν μάνναν.
'Σ τὸ παραθύρι κάθονται, καὶ τὸν γιαλὸν τηράζουν·
Σὰν περδικοῦλες θλίβονται, καὶ σὰν παπιὰ μαδιοῦνται,
Σὰν τοῦ κοράκου τὰ φτερὰ, μαυρίζ' ἡ φορεσιά τους.
Βαρκοῦλες βλέπουν κ' ἔρχονται, καράβια καὶ προβαίνουν·
« Καράβια, καραβόπουλα, καὶ σεῖς μικρὲς βαρκοῦλες,
» Μὴν εἴδετε τὸν Ἰάννην μου, τὸν Ἰάννην, τὸ παιδί μου; » —
« Ἂν τὸ εἶδα, κ' ἂν τ' ἀπάντησα, πόθεν νὰ τὸ γνωρίσω;
« Δεῖξέ μου τὰ σημάδια του, ἴσως καὶ τὸ γνωρίσω. » —
« Ἦταν ψηλὸν, ἦταν λιγνὸν, ἴσιον σὰν κυπαρίσσι·
» Εἶχε καὶ 'σ τ' ἀκροδάχτυλον πανώραιον δαχτυλίδι,
» Κ' ἔλαμπε πλειὸ τὸ δάχτυλον παρὰ τὸ δαχτυλίδι. » —
« Ἐψὲς βραδὺ τὸ εἴδαμεν 'σ τῆς Βαρβαριᾶς τὸν ἄμμον·
» Ἄσπρα πουλιὰ τὸ ἔτρωγαν, μαῦρα τὸ τριγυρίζαν·

XXI.

LA MÈRE MORÉATE.

Celui qui veut ouïr des plaintes, de tristes lamentations, qu'il aille dans les villes de la Morée, dans les carrefours de la ville : — (c'est là que) la mère pleure l'enfant, et l'enfant la mère. — (Les femmes) sont assises à la fenêtre, et tournent l'œil vers le rivage ; — elles gémissent comme des perdrix, s'arrachent les cheveux, comme les canes (s'arrachent les plumes) ; — et leur vêtement est noir comme l'aile du corbeau. — Elles regardent les barques venir, les navires poindre (en mer) :— « O vous, navires, vous, chaloupes, ou vous, petites barques, — n'auriez-vous pas vu Jean, mon fils Jean ? » — « Si nous l'avons vu, si nous l'avons rencontré, d'où pouvons-nous le savoir ? — Signale-le-nous ; et peut-être le reconnaîtrons-nous. » — « Il était grand, il était mince, il était droit comme un cyprès ; — et il avait au petit doigt un bel anneau ; — mais plus encore brillait le doigt que l'anneau. » — « Hier soir, nous l'avons vu sur le sable de la Barbarie ; — des oiseaux blancs le mangeaient ; des (oiseaux) noirs l'entouraient ; —

» Κ' ἕνα πουλὶ, καλὸν πουλὶ, δὲν ἤθελε νὰ φάγῃ.
» Κ' ἐκεῖνος ἀποκρίθηκε, μὲ τὰ ψημένα χείλη·
« Φάγε, πουλὶ, καλὸν πουλὶ, ἀπ' ἀνδρειωμένου πλάταις,
» Νὰ κάμῃς πήχην τὸ φτερὸν, καὶ πιθαμὴν τὸ νύχι,
» Νὰ γράψω 'σ τὰ φτερούλια σου τριὰ θλιβερὰ γραμμάτια.
» Τὸ ἕνα εἰς τὴν μάνναν μου, τ' ἄλλο 'σ τὴν ἀδερφήν μου,
» Τὸ τρίτον, τὸ ὑστερινὸν, νά 'ναι τῆς ποθητῆς μου·
» Νὰ τ' ἀναγνών' ἡ μάννα μου, νὰ κλαίγ' ἡ ἀδερφή μου,
» Νὰ τ' ἀναγνών' ἡ ἀδερφὴ, νὰ κλαίγ' ἡ ποθητή μου,
» Νὰ τ' ἀναγνών' ἡ ποθητὴ, νὰ κλαίγ' ὁ κόσμος ὅλος. »

---

et (il y avait aussi là) un oiseau, un bon oiseau qui ne voulait manger; mais, de ses lèvres desséchées (ton fils) lui disait : — « Oiseau, bon oiseau, mange des épaules d'un brave, — pour que ton aile devienne grande d'une aune, ta serre d'un empan; — et sur tes ailerons j'écrirai trois billets de douleur : — l'un sera pour ma mère, l'autre pour ma sœur; et le troisième, le dernier, sera pour ma maîtresse. — Ma mère lira le sien, et ma sœur pleurera; — ma sœur lira le sien, et ma maîtresse pleurera; — ma maîtresse lira le sien, et tout le monde pleurera. »

LE GREC

DANS LA TERRE ÉTRANGÈRE.

ARGUMENT.

Cette chanson, pour l'expression et les détails, l'une des plus naïves de ce recueil, en est aussi, pour le sentiment et le motif, l'une des plus populaires. Les habitans des villages et des campagnes la chantent tous les jours et à tout propos, mais avec plus de convenance et de solennité dans les réunions de parents et d'amis qui ont lieu à l'occasion du départ d'un des leurs pour les pays étrangers. Elle n'est pas inconnue dans les villes, ni à Constantinople même, où les mendiants en psalmodient des fragments plus ou moins altérés. C'est probablement une des pièces les plus anciennes de ce recueil; et nul doute que diverses copies qui en seraient prises en divers lieux, ne présentassent beaucoup de variantes. Je n'en ai eu à ma disposition qu'une seule, d'après laquelle on l'aura ici telle qu'on la chante dans les montagnes de l'Épire.

On peut trouver dans la pièce un peu de vague et d'obscurité, ce qui tient surtout à ce qu'elle est composée de deux parties réellement distinctes, en tant

qu'elles se rapportent à deux moments différents, mais que le poète n'a pas songé à distinguer d'une manière expresse et sensible. Les six premiers vers se rapportent au moment du départ, dont ils expriment l'angoisse et les douleurs : les autres sont le tableau des misères actuelles de l'exil. Mais tout cela doit aisément se confondre dans l'imagination du pauvre expatrié.

Il y a quelque chose à noter sur les vers troisième, quatrième et cinquième. Ces vers, qui sont jetés ici dans le corps même de la chanson et s'y fondent comme portion intégrante, ne sont néanmoins qu'un lieu commun poétique plus ancien, et fort employé ; qu'une formule de prologue particulièrement affectée, dans les pays de montagnes, aux chansons dont le sujet est lamentable et terrible. C'est une espèce d'imprécation dans la bouche de quelqu'un qui, l'imagination frappée d'un évènement étrange et déplorable, conjure la nature d'y prendre part, et d'attester qu'elle en est émue par l'interruption de ses phénomènes les plus accoutumés. C'est dans ce sens aussi, que les vers dont il s'agit doivent être entendus dans cette pièce : car il n'y a point, pour un Grec, de malheur plus grand que de quitter les siens et la terre natale.



13.

KB'.

Ο ΞΕΝΟΣ.

Βουλιοῦμαι μιὰ, βουλιοῦμαι δυὸ, βουλιοῦμαι τρεῖς καὶ πέντε,
Βουλιοῦμαι νὰ ξενιτευθῶ, 'σ τὰ ξένα νὰ πηγαίνω·
Κ' ὅσα βουνὰ καὶ ἂν διαβῶ, ὅλα τὰ παραγγέλλω·
« Βουνά μου, μὴ χιονίσετε, κάμποι, μὴ παχνιασθῆτε,
» Βρυσοῦλες μὲ τὸ κρυὸν νερὸν, νὰ μὴ κρουσταλλιασθῆτε,
» Ὅσον νὰ πάγω, καὶ νὰ 'ρθῶ, κ' ὀπίσω νὰ γυρίσω. »
Ἡ ξενιτειὰ μ' ἐπλάνεσε, τὰ ἔρημα τὰ ξένα·
Καὶ πιάνω ξέναις ἀδερφαῖς, καὶ ξέναις παραμάνναις·
Κάμνω καὶ ξένην ἀδερφὴν, τὰ ῥοῦχα νὰ μοῦ πλένῃ.
Τὰ πλένει μιὰ, τὰ πλένει δυὸ, τὰ πλένει τρεῖς καὶ πέντε,
Κ' ἀπὸ ταῖς πέντε κ' ἔμπροστὰ τὰ ῥίχνει 'σ τὰ σοκάκια·
« Ξέν', ἔπαρε, τὰ ῥοῦχά σου, ἔπαρε τὰ σκουτιά σου,
» Καὶ γύρισε 'σ τὸν τόπον σου, σύρε καὶ 'σ τὰ δικά σου,
» Νὰ ἰδῇς, ξένε, τ' ἀδέρφια σου, νὰ ἰδῇς τοὺς συγγενεῖς σου.»

XXII.

LE GREC

DANS LA TERRE ÉTRANGÈRE.

Je projette une fois, je projette deux, je projette trois et cinq fois, — je projette de m'absenter de mon pays, d'aller aux pays étrangers. — Et je dis aux montagnes, à toutes les montagnes à passer: — « Montagnes, ne vous couvrez pas de neige, campagnes, ne vous couvrez pas de givre; — fontaines aux froides eaux, ne gelez pas, — tandis que je vais et reviens, jusqu'à ce que je retourne. » — La terre étrangère m'a séduit; le terrible pays étranger; — (et voilà que) je prends (pour) sœurs des étrangères, des étrangères (pour) gouvernantes; — pour me laver mes vêtements, mes pauvres habits. — Elles lavent une fois, elles les lavent deux, trois et cinq fois. — Mais passé les cinq fois, elles les jettent dans la rue: — « Étranger, ramasse tes vêtements; étranger, ramasse tes habits. — Retourne dans ton pays, étranger; retourne-t'en chez toi. — Va-t'en voir tes frères, étranger; va-t'en voir tes parents.

LES PLAINTES

D'UN FILS MALTRAITÉ.

ARGUMENT.

Ce sont ici les plaintes d'un fils maltraité par sa mère, et qui cherche à l'attendrir ou à l'effrayer par les menaces qu'il lui fait de s'enfuir loin d'elle, et par le tableau qu'il lui met sous les yeux des misères et des fatigues auxquelles il est résolu de s'exposer dans les pays étrangers, plutôt que de continuer à supporter l'injustice et les duretés dont il est l'objet. Il finit par prédire sa propre mort, et les regrets tardifs dont sa mère sera saisie, lorsqu'après plusieurs années de souci et d'attente, elle recevra enfin la nouvelle qu'il a péri dans la terre étrangère.

On peut, si l'on veut, joindre immédiatement les deux premiers vers aux suivants, en les plaçant de même dans la bouche du fils maltraité. Mais on peut aussi, et il vaut, je crois, mieux les regarder comme un prologue distinct, par lequel le poète prélude à l'effusion des peines du pauvre jeune homme.

Une certaine douceur de versification et de langage

doivent faire supposer que cette pièce a été composée plutôt dans les îles, ou sur les côtes de la mer, que dans les contrées montagneuses de la Grèce; mais je n'ai là dessus aucune donnée plus positive. Ce qui est certain, c'est que la pièce est regardée comme belle partout où elle est connue, et qu'elle est connue dans presque toute la Grèce. Sa popularité serait, au besoin, suffisamment attestée par les variantes des différentes copies : j'en ai eu trois, dans chacune desquelles j'ai choisi les leçons qui m'ont paru les plus heureuses.



ΚΓ'.

Η ΚΑΚΗ ΜΑΝΝΑ.

Ὅλες ἡ μάννες τὰ παιδιὰ τά 'υχονται νὰ προκόψουν,
Καὶ μιὰ μαννὰ, κακὴ μαννὰ, τὸν υἱόν της καταρηέται.
« Διῶξέ με, μάννα, διῶξέ με, μὲ ξύλα, μὲ λιθάρια,
» Γιὰ νὰ μὲ πάρῃ τὸ κακὸν, νὰ σηκωθῶ, νὰ φύγω,
» Νὰ πάνω 'γὼ, μαννούλα μου, ποῦ πᾶν τὰ χελιδόνια,
» Τὰ χελιδόνια νὰ γυρνοῦν, κ' ἐγὼ νὰ πάν' ἀκόμα,
» Νὰ κάμω χρόνους δώδεκα καὶ μήναις δεκαπέντε,
» Ν' ἀσπρίσουν τὰ ματάκια σου, τηρῶντας εἰς ταῖς στράταις,
» Καὶ νὰ μαλλιάσ' ἡ γλῶσσά σου, ρωτῶντας τοὺς διαβάταις·
« Διαβάτες 'ποῦ διαβαίνετε, στρατιῶτες 'ποῦ περνᾶτε,
» Μὴν εἴδετε τὸν υἱόκαν μου, τὸ μοναχὸν παιδί μου; »—
» Κ' ἀνίσως καὶ τὸν εἴδαμεν, μαύρ', ὀρφανὴ μαννούλα,
» Πόθεν νὰ τὸν γνωρίσωμεν, δεῖξέ μας τὰ σημάδια. »—
« Ἦταν ψηλὸς, ἦταν λιγνὸς, ἦταν καὶ μαυρομμάτης·
» Εἶχε τὰ μάτια σὰν ἐλαιὰν, τὰ φρύδια σὰν γαϊτάνι. »—
« Ἐμεῖς ἐψὲς τὸν εἴδαμε 'σ τὸν κάμπον 'ξαπλωμένον·

XXIII.

LE FILS MALTRAITÉ.

Toutes les mères prient pour la prospérité de leurs enfants. — Mais (il y a) certaine mère, une mauvaise mère, (qui) maudit son fils. — Chasse-moi, ma mère, chasse-moi à coups de bâton, à coups de pierre,— pour que le chagrin me prenne, pour que je me lève et m'enfuie. — Je m'en irai, ma mère, j'irai où vont les noires hirondelles; — les hirondelles retourneront, et moi j'irai encore. —Je resterai douze ans et quinze mois; — et tes yeux blanchiront à force de regarder sur les chemins; — et ta langue poussera des cheveux à force de questionner les passants : — « Passagers, qui passez, voyageurs qui cheminez, —auriez-vous vu mon cher fils, mon unique enfant? » — « Peut-être bien l'avons-nous vu, pauvre mère sans fils; — mais donne-nous des marques auxquelles nous le connaissions. » — « Il était grand, il était mince; il avait les yeux noirs, — des yeux en olive, des sourcils comme des cordelettes de soie. » —« Hier soir, nous l'avons vu étendu dans la campagne,

» Μαῦρα πουλιὰ τὸν ἔτρωγαν, κ' ἄσπρα τὸν τριγυροῦσαν·
» Κ' ἕνα πουλὶ, μικρὸν πουλὶ, σὰν ἕνα χελιδόνι,
» Οὐδ' ἔτρωγεν, οὐδ' ἔπινεν, οὐδὲ χαροκοποῦσε·
« Φᾶτε, πουλάκια, φᾶτέ τον, κ' ἀφῆστέ του τὸ χέρι,
» Γιὰ νὰ τὸ ἰδῇ ἡ μάννα του, νὰ χύσῃ μαῦρα δάκρυα. »

— des oiseaux noirs le mangeaient, des blancs l'entouraient; — et un autre oiseau, un petit oiseau, comme une hirondelle, (était là qui) ne mangeait ni ne buvait, ni ne menait joie. — (Il disait aux autres) : mangez-le, oiseaux; mais laissez une de ses mains, — pour que sa mère la voie, et verse de tristes larmes.

LE FILS ÉLOIGNÉ DE SA MÈRE.

ARGUMENT.

Le sujet de cette pièce est des plus simples, parmi ceux qui sont toujours touchants pour les Grecs : c'est un fils séparé de sa mère, qui exprime les douleurs et les regrets qu'il éprouve loin d'elle.

Malgré ce qu'il peut y avoir d'un peu recherché, ou d'un peu obscur dans le plan et la marche de cette petite composition, il en est peu, dans tout ce recueil, qui puissent lui être comparées, pour la tendresse et la profondeur du sentiment, pour l'originalité du fond et des détails, et pour la noble simplicité de la diction.

La mention détaillée de ces deux frères ensevelis dans deux tombeaux séparés, sur chacun desquels a poussé une vigne dont les grappes donnent un vin amer et malfaisant, qui a le pouvoir de rendre stériles les femmes auxquelles il arrive d'en boire, a l'air d'être fondée sur quelque tradition historique ou fabuleuse, antique ou moderne. Il serait ridicule de chercher sérieusement quelle peut être cette tradition ; mais on peut demander, en passant, si ce ne serait pas celle des tragiques aventures d'Étéocle et de Polynice, de Jocaste et d'Œdipe.

En traduisant le commencement de la pièce, j'ai cru devoir en rendre le sens un peu plus précis qu'il ne l'est, ou ne semble l'être. Je regarde les deux premiers vers comme une demande ou une prière que le fils désolé fait à son propre cœur, ou, si l'on veut, à sa propre raison, de lui suggérer quelque motif de consolation. Les quatre vers suivants me semblent être la réponse à cette prière ou à cette question. Dans le reste de la pièce, c'est le fils qui reprend la parole pour exhaler son désespoir.



11. 14

ΚΔ'.

Ο ΧΩΡΙΣΜΟΣ.

Ἄνοιξε, θλιβερὴ καρδιὰ, καὶ πικραμμένον χεῖλι,
Ἄνοιξε, πές μας τίποτε, καὶ παρηγόρησέ μας. —
Παρηγοριά 'χ' ὁ θάνατος, κ' ἐλεημοσύν' ὁ Χάρος·
Ὁ ζωντανὸς ὁ χωρισμὸς παρηγοριὰν δὲν ἔχει·
Χωρίζ' ἡ μάννα τὸ παιδὶ, καὶ τὸ παιδὶ τὴν μάνναν,
Χωρίζονται τ' ἀνδρόγυνα, τὰ πολλαγαπημένα. —
Πέρα 'σ ἐκεῖνο τὸ βουνὸν, τὸ ὑψηλὸν, τὸ μέγα,
'Ποῦ ἔχ' ἀντάραν 'σ τὴν κορφὴν, καὶ καταιχνιὰν 'σ τὸν πάτον,
Δύο ἀδέρφια κοίτονται ἀπὸ ἐκεῖ θαμμένα·
Κ' ἀνάμεσα 'σ τὰ μνήματα κλῆμα 'ναι φυτευμένον·
Κάμνει σταφύλια κόκκινα, καὶ τὸ κρασὶ φαρμάκι,
Καὶ ὅσες μάννες κ' ἂν τὸ πιοῦν, κάμμια παιδὶ δὲν κάμνει.
Νὰ τό εἶχε πιεῖ κ' ἡ μάννα μου, νὰ μή μ' εἶχε γεννήσει!

XXIV.

LE FILS ÉLOIGNÉ DE SA MÈRE.

« Ouvre-toi, cœur oppressé, et (vous) lèvres amères,—ouvrez-vous, dites-moi quelque chose, et consolez-moi. » — « Il est des consolations à la mort; Charon a (par fois) de la pitié: — mais il n'y a point de consolation à la séparation des vivants; —(quand) la mère se sépare de l'enfant, l'enfant de la mère; — (quand) les époux qui s'aiment se séparent. »

De l'autre côté de la montagne, de cette montagne grande et haute, — qui a du brouillard au sommet, et de la brume aux pieds, — sont enterrés deux frères; — et sur leurs tombeaux a poussé une vigne, — (qui) produit des grappes rouges (dont) le vin est un poison. — Toute mère qui boit de ce vin cesse d'avoir des enfants. — Oh! que ma mère n'en buvait-elle, pour ne pas me mettre au monde!

ADIEUX D'ÉROTOCRITOS

A SON PÈRE.

ARGUMENT.

Ce morceau est tiré du fameux roman de Vincent Cornaro dont j'ai dit quelques mots dans l'introduction. Ce sont les adieux d'Érotocritos à son père, au moment de partir pour l'exil auquel le roi l'a condamné, pour avoir eu l'audace de prétendre à la main d'Arétuse, sa fille unique. Ne fût-ce que pour être tiré d'un livre imprimé et très-connu, du moins en Grèce, ce morceau pourrait paraître déplacé dans ce recueil. J'ai eu cependant plus d'un motif de l'y admettre. D'abord c'est un des nombreux fragments que l'on isole à volonté du corps du roman dont ils font partie, pour être chantés à part; il peut donc véritablement être mis au nombre des chansons populaires de l'Archipel. Or, à ce titre, il appartient directement à cette collection; et forme bien d'ailleurs ce que l'on pourrait appeler, avec les Grecs, une chanson d'expatriation, de départ, etc.

J'ai pensé en outre que, pour mieux apprécier celles des chansons de ce genre qui sont vraiment et de tout point populaires, il pourrait être agréable au lecteur

d'avoir sous les yeux, comme terme de comparaison, une pièce du même genre, mais d'un caractère et d'un ton un peu différents. Il n'y a sans doute, dans la pièce que je donne ici, dans cette intention, ni beaucoup d'art, ni beaucoup de prétention. Toutefois elle est l'ouvrage d'un homme qui n'était pas sans instruction, ni sans culture; d'un homme qui avait lu Homère, Virgile et l'Arioste, et prenait quelquefois à tâche de les imiter. Le rapprochement entre des rhapsodes parfaitement ignorants et illettrés, et le poète que je viens de dire, ne sera pas à l'avantage de ce dernier; et encore, serait-on en droit de soupçonner qu'il a emprunté des véritables chansons populaires de son époque les meilleurs traits du morceau que l'on va lire.



ΚΕ'.

ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ

ΤΟΥ ΕΡΩΤΟΚΡΙΤΟΥ.

Ἂν ἴσως μὲ τὰ λόγια μου σήμερο πείραξά σε,
Λησμόνησαι τὸ σφάλμα μου, καὶ πλειὸ μὴν τὸ θυμᾶσαι·
Καὶ δός μου, σὲ παρακαλῶ, μὲ σπλάγχνος τὴν εὐχή σου,
Κι' ἀπόκει μὴ μὲ τάξῃς πλειὸ γιὰ τέκνον, γιὰ παιδί σου.
Καὶ θὲ νὰ πᾶ νὰ 'ξορισθῶ εἰς ἄλλην γῆν καὶ μέρη,
Κι' οὐδὲ γιὰ λόγου μου κανεὶς μαντάτα μὴ σοῦ φέρῃ.
Ἕνα μαντάτο μοναχὰς γιὰ μένα θὲς γροικήσῃ,
Ὁποῦ καϊμὸν εἰς τὴν καρδιὰν πολὺν σοῦ θέλ' ἀφήσῃ·
Μάθῃς το θὲς κι' ἀπόθανα, κ' εἰς τὴν ξενιὰν μ' ἐθάψαν,
Κ' οἱ ξένοι ἐμαζωχθήκασι, κι' ὡσὰν ξένον μ' ἐκλάψαν.
Ἐδὰ μοῦ δόσαι τὸ φαρὶ, ὁποῦναι ἀναθρεφτό μου,
Κ' ἕνα κοντάρι καὶ σπαθὶ μόνον 'σ τὸ μισεμμό μου.
Τ' ἄλλα φαριὰ καὶ τ' ἄρματα ἂς εἶναι 'σ τὴν ἐξά σου,
Νὰ τὰ θωρῇς θυμῶντας μου, νὰ καίουν τὴν καρδιά σου.

XXV.

ADIEUX D'ÉROTOCRITOS

A SON PÈRE.

Si je t'ai aujourd'hui affligé par mes demandes, —pardonne-moi ma faute (ô mon père), ne t'en souviens plus. — Donne-moi tendrement ta bénédiction, je te prie; — mais ne compte plus désormais avoir un enfant, avoir un fils. — Je vais partir; je vais m'exiler dans une autre terre, — d'où personne ne t'apportera de nouvelles de moi : — tu n'en entendras qu'une, une seule, — qui te laissera une grande amertume dans le cœur. — Tu apprendras que je suis mort, que j'ai été enseveli dans la terre étrangère; — que des étrangers se sont assemblés pour me pleurer, moi étranger. —Donne-moi sur l'heure le cheval que j'ai nourri; — donne-moi seulement une lance et une épée pour mon départ, — et que mes autres chevaux, que mes autres armes demeurent en ton pouvoir. — Tu les regarderas en pensant à moi, et (leur vue) te brûlera le cœur.

LES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS D'UN AMANT.

ARGUMENT.

Cette pièce a peu de mérite poétique : tout en est faible, l'ensemble, les détails et la versification. Le langage en est négligé : il n'a ni la vigueur de celui des montagnes, ni la grace de celui des îles. Il y a néanmoins quelque chose de touchant et d'inattendu dans le trait par lequel se terminent ces tristes recommandations d'un jeune mourant à sa maîtresse. La pièce est d'ailleurs curieuse, en ce qu'elle rappelle plusieurs des cérémonies et des usages des Grecs dans les funérailles. Mais il s'y trouve aussi des traits de pure fantaisie, qu'il ne faudrait pas prendre pour des allusions à des coutumes populaires.

Cette chanson est une de celles de l'île de Céphalonie.



ΚϚʹ.

ΕΡΑΣΤΟΥ ΑΠΟΘΝΗΣΚΟΝΤΟΣ

ΠΑΡΑΓΓΕΛΙΑΙ.

Πότε νὰ μάθῃς, κόρη μου, πῶς εἶμ' ἀῤῥωστημένο!
Νὰ 'ρθῇς τὸ γλιγωρότερον, μὲ βρίσκεις πεθαμένο·
Καὶ ὅταν ἔρθῃς καὶ ἐμβῇς 'σ τὴν θύραν τὴν μεγάλη,
Τότες, ἀγαπημένη μου, ξέπλεξε τὸ κεφάλι·
Κ' ἐρώτα τὴν μαννούλαν μου· «Κυρά, ποῦ εἶν' ὁ υἱός σου;»—
« Ὁ υἱός μου εἶν' ςὴν κάμερην, ςὸ στρῶμα μοναχός του.»—
. . . .
Ἴσιασε τὸ προσκέφαλον, νὰ ἰσιάσῃ τὸ κορμί μου·
Καὶ πιάσε τὸ κεφάλι μου, ὅσον νὰ 'βγ' ἡ ψυχή μου.
Κ' ὅταν ἰδῇς καὶ τὸν παπᾶν νὰ 'βγάλῃ 'πιτραχῆλι,
Τότες, ἀγαπημένη μου, φίλει με μὲς τὰ χείλη.
Καὶ ὅταν μὲ σηκώσουνε τέσσερα παλληκάρια,
Τότες, ἀγαπημένη μου, μάσ' τους μὲ τὰ λιθάρια.
Καὶ ὅταν μ' ἀπεράσουνε ἀπὸ τὴν γειτονιά σου,
Τότες, ἀγαπημένη μου, κόψε καὶ τὰ μαλλιά σου.

XXVI.

LES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS D'UN AMANT.

Quand tu apprendras que je suis malade, ô ma bien aimée, — accours au plus vite; si non tu me trouverais mort. — Et quand tu arriveras, quand tu auras passé la grande porte, — alors, ô ma bien aimée, dénatte ta chevelure, — et demande à ma mère: « Dame, où est ton fils?» — « Mon fils est seul dans sa chambre, dans son lit. » — (Monte alors, ma bien-aimée, et approche-toi de moi.) —Redresse mon oreiller, pour que je soulève un peu mon corps; — et tiens-moi la tête jusqu'à ce que mon ame soit partie. — Quand tu verras le prêtre mettre son étole, — alors, ô ma bien aimée, baise-moi sur les lèvres. — Lorsque quatre jeunes garçons me lèveront (sur leurs épaules), — alors, ô ma bien aimée, assaille-les à coups de pierre. — Quand ils me passeront dans ton voisinage, — alors, ô ma bien aimée, coupe (des tresses de) ta chevelure. — Quand ils me poseront à la porte de l'église, — arrache-toi les cheveux, comme une

Καὶ ὅταν μ' ἀκουμβήσουνε 'σ τῆς ἐκκλησιᾶς τὴν πόρτα,
Τότες, ἀγαπημένη μου, μαδέψου σὰν ἡ κότα.
Καὶ ὅταν μ' ἀποψάλουνε, καὶ σβύσουν τὰ κηριά μου,
Καὶ τότ', ἀγαπημένη μου, σὲ ἔχω 'σ τὴν καρδιά μου.

poule (s'arrache) les plumes. — Et quand on aura fini de psalmodier pour moi, et que l'on éteindra les cierges; — alors encore, ô ma bien aimée (tu seras dans mon cœur), et n'en sortiras pas.

LE REFUS DE CHARON.

ARGUMENT.

Le sujet et le motif de la pièce suivante ne sont pas susceptibles d'être indiqués avec précision : l'intention la plus directe que l'on y puisse apercevoir, c'est de rappeler d'une manière générale les ineffables regrets de ceux qui s'aiment à l'heure de la séparation inévitable, et de caractériser le charme tout puissant de l'existence pour les créatures humaines. Si ce n'est là le but auquel a visé expressément le poète, c'est du moins celui auquel il a frappé sans dessein, en nous représentant ceux qui ne sont plus comme remplis encore de l'idée de ce qu'ils aimèrent quand ils furent; comme aspirant encore avec un désir passionné, à ressaisir, comme à la dérobée, quelques-unes des impressions les plus simples et les plus communes de la vie.

Il ne me semble pas qu'il soit nécessaire de se faire une notion plus positive du motif de cette pièce, pour en sentir la beauté et l'effet. Elle est certainement l'une des cinq ou six plus belles de ce recueil. L'étonnante originalité de l'idée, ou, si l'on veut, du rêve qui en fait le fond, devient encore plus saillante par l'extrême naïveté de l'exécution et des détails.

On éprouve d'abord un certain regret, en rencontrant de telles compositions, de ne savoir à qui les attribuer, de n'y pouvoir rattacher aucun nom, aucune gloire individuelle. Mais ce regret cède bientôt à un sentiment d'admiration plus juste encore et plus relevé. On songe que la Grèce moderne oublie et reproduit journellement, depuis des siècles, d'aussi belles poésies que celle dont il s'agit; on considère que les auteurs de ces poésies sont, en général, des hommes qui n'ont rien appris, pas même à lire; que la multitude qui les chante, ou les entend chanter (car elle ne sait pas lire non plus) en sent jusqu'à l'enthousiasme la profondeur et le charme, et l'on se demande alors si cette Grèce, autrefois la maîtresse de l'Europe, n'a pas encore le germe de tout ce qu'il faut, pour le redevenir, si elle rentre un jour victorieuse, indépendante, et libre dans la carrière de la civilisation.

Quant à la partie de la Grèce où cette chanson a été composée, il n'y a ni dans la substance ni dans le langage de la pièce aucune particularité d'où l'on puisse rien conclure à cet égard.



15.

ΚΖʹ.

Ο ΧΑΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙ ΨΥΧΑΙ.

Τί εἶναι μαῦρα τὰ βουνὰ, καὶ στέκουν βουρκωμένα;
Μήν' ἄνεμος τὰ πολεμᾷ; μήνα βροχὴ τὰ δέρνει;
Κ' οὐδ' ἄνεμος τὰ πολεμᾷ, κ' οὐδὲ βροχὴ τὰ δέρνει·
Μόναι διαβαίν' ὁ Χάροντας μὲ τοὺς ἀπαιθαμμένους·
Σέρνει τοὺς νεοὺς ἀπ' ἐμπροστὰ, τοὺς γέροντας κατόπι,
Τὰ τρυφερὰ παιδόπουλα 'σ τὴν σέλλ' ἀῤῥαδιασμένα.
Παρακαλοῦν οἱ γέροντες, κ' οἱ νέοι γονατίζουν·
« Χάρε μου, κόνεψ' εἰς χωριὸν, κόνεψ' εἰς κρύαν βρύσιν,
» Νὰ πιοῦν οἱ γέροντες νερὸν, κ' οἱ νεοὶ νὰ λιθαρίσουν,
» Καὶ τὰ μικρὰ παιδόπουλα νὰ μάσουν λουλουδάκια. » —
« Κ' οὐδ' εἰς χωριὸν κονεύω 'γὼ, κ' οὐδὲ εἰς κρύαν βρύσιν
» Ἔρχοντ' ἡ μάννες γιὰ νερὸν, γνωρίζουν τὰ παιδιά των·
» Γνωρίζονται τ' ἀνδρόγυνα, καὶ χωρισμὸν δὲν ἔχουν. »

XXVII.

LE REFUS DE CHARON.

Pourquoi sont noires les montagnes? pourquoi sont-elles tristes?—Serait-ce que le vent les tourmente? Serait-ce que la pluie les bat? — Ce n'est point que le vent les tourmente; ce n'est point que la pluie les batte. — C'est que Charon (les) passe avec les morts. — Il fait aller les jeunes gens devant, les vieillards derrière, — et les tendres petits enfants rangés de file sur sa selle. — Les vieillards (le) prient, et les jeunes gens (le) supplient : — « O Charon, fais halte près de quelque village : au bord de quelque fraîche fontaine : — les vieillards boiront; les jeunes gens joueront au disque ; — et les tout petits enfants cueilleront des fleurs. » — « Je ne fais halte près d'aucun village ; au bord d'aucune fraîche fontaine : — les mères (qui) viendraient chercher de l'eau reconnaîtraient leurs enfants; — les maris et les femmes se reconnaîtraient, et il ne serait plus possible de les séparer. »

ΜΕΡΟΣ ΤΡΙΤΟΝ.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΟΙΚΙΑΚΑ.

TROISIÈME PARTIE.

CHANSONS

AFFECTÉES A DIVERS USAGES DE LA VIE DOMESTIQUE.

CHANSONS NUPTIALES.

ARGUMENT.

Il y a, comme je l'ai dit ailleurs, dans chaque village de la Grèce, une multitude de chants populaires exclusivement appropriés aux diverses cérémonies du mariage. Ces cérémonies sont à peu près partout les mêmes, et ont partout des chansons qui y sont spécialement appropriées, et qui varient de canton à canton, de province à province, de sorte qu'elles formeraient à elles seules un recueil volumineux. Les échantillons suivants de cette riche branche de la poésie populaire des Grecs appartiennent tous à la Thessalie.

On chante le premier la veille du mariage, dans la maison de la fiancée, pendant que ses jeunes compagnes la peignent et lui nattent les cheveux.

Le second se chante au moment où la fiancée quitte la maison paternelle, pour se rendre, avec son cortège, à l'église, et de là chez son mari. C'est proprement l'adieu de la fiancée à ses voisins et à ses proches : le morceau est assez remarquable, tant pour le sentiment, que pour l'expression. Par ces trois verres de breuvage amer qu'elle laisse à sa mère, en la quittant, la jeune fiancée fait allusion aux regrets dont elle sent bien

qu'elle va être l'objet pour cette tendre mere, surtout à certaines heures et certains jours où elle était plus particulièrement l'objet de ses soins.

Arrivée dans la maison de son époux, la nouvelle mariée y reste voilée jusqu'au moment où tout le monde se met à table. Alors celui qui porte le titre et remplit les fonctions de paranymphe lui détache son voile; et c'est pendant cette cérémonie que les convives et assistants chantent le troisième morceau, dont le motif est d'avertir la jeune épouse des travaux et des devoirs qui l'attendent dans sa nouvelle position.

Le quatrième et cinquième morceau n'ont, je crois, pas de destination spéciale dans l'ensemble des cérémonies nuptiales : ils se chantent seulement aux danses qui ont lieu à la suite de la noce.



ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΤΟΥ ΓΑΜΟΥ.

Α'.

Ἀπὸ τὰ τρίκορφα βουνὰ
Ἱεράκι ἔσυρε λαλιά·
» Πάψετ', ἀέρες, πάψετε
» Ἀπόψε κ' ἄλλην μιὰν βραδιά·
» Ἀγώρου γάμος γένεται,
» Κόρη ξανθὴ πανδρεύεται.

Β'.

Ἀφίνω 'γειὰν 'ς τὸν μαχαλᾶν, καὶ 'γειὰν 'ς τοὺς ἰδικούς μου;
Ἀφίνω καὶ 'σ τὴν μάνναν μου τρία ὑαλιὰ φαρμάκι·
Τὄνα νὰ πίνῃ τὸ ταχὺ, τ' ἄλλο τὸ μεσημέρι,
Τὸ τρίτον, τὸ φαρμακερὸν, ταῖς 'πίσημαις ἡμέραις.

CHANSONS NUPTIALES.

I.

(Du haut) des montagnes à triple cime, — un épervier a parlé : — « Calmez-vous, vents; calmez-vous, — pour ce soir et demain soir. — La noce d'un jeune garçon se fête : — une fille blonde se marie.

II.

Je laisse le bonjour à mon voisinage, le bonjour à mes proches; — et à ma mère, je laisse trois flacons d'amertume : — du premier, elle en boira le matin; du second à midi; — et le troisième, le plus amer, sera pour les jours de fête.

Γ'.

Ἡ περιστεροῦλα, ἡ νύφη μας
Κάθεται 'ς τὸν πόρον, καὶ τραγουδᾷ·
Κ' οὐδὲ νεὸν φοβᾶται, οὐδ' ἄγωρον,
Μόν τὴν ἀνδραδέρφην τὴν πύρινην,
Ὁποῦ τὴν σηκόνει πολλὰ ταχύ·
« Σήκου, κυρὰ νύφη, ὅτ' ἔφεξε.
» Πότε θὰ ζυμώσῃς ἐννεὰ ψωμιά;
» Νὰ ξεπροβοδήσῃς ἐννεὰ βοσκούς,
» Καὶ νὰ καρτερέσῃς ἄλλους ἐννεά; »

III.

Notre petite colombe de bru, — va s'asseoir, en chantant, le long du chemin; — et ne craint ni garçon, ni jeune homme. — Elle ne craint que sa belle-sœur, cette (belle-sœur) ardente (à l'ouvrage), — qui la fait lever matin : — « Levez-vous, dame la bru; car il fait jour. — Quand (donc) les ferez-vous (ces) neuf pains, — qu'il faut envoyer à neuf bergers, — en attendant les neuf autres ? »

Δ'.

Ὅλες ἡ μελαχροινὲς κ' ἡ μαυρομάτες,
Μὲ ταῖς ἐλεαῖς γεμάτες,
Ὅλες φιλὶ μοῦ δώσανε· καὶ μιὰ δέν μοῦ τὸ δίνει·
Πολὺν καϋμὸν μ' ἀφίνει.
Εἰς βουνὸν θέλ' ἀναιβῶ, νὰ κάμω κῆπον·
Ἐκεῖ νὰ στήσω κῆπον,
Κῆπον καὶ παράκηπον, κ' ὡραιὸν ἀμπέλι
Καὶ θύραν νὰ ἐμβαίνῃ.
Νά 'ρχωνται ἡ εὔμορφες, νὰ τρῶν σταφύλια,
Μὲ φίλημα 'σ τὰ χείλια.
Νά ταις, ὅλες ἔρχονται ἡ μαυρομάτες,
Ὅλαις ἀνάθεμά ταις!
Τὸν δραγάτην φώναξαν· « Δός μας σταφύλια,
« Καὶ φίλει μας 'σ τὰ χείλια. » —
« Βγάλτε τὰ παπούτσια σας κ' ἐμβᾶτε μέσα,
« Μέσα καὶ παραμέσα.
» Θέλῃς μῆλον ἔπαρε, θέλῃς κυδῶνι·
» Κανεὶς δὲν σᾶς μαλώνει·
» Θέλῃς μοσχοστάφυλον, θέλῃς παρμάκι,
» Γιὰ τὴν γλυκειὰν ἀγάπη. »

IV.

Toutes les brunes et les (belles) aux yeux noirs, — (aux joues) pleines de petits signes, — toutes m'ont donné un baiser; mais l'une (d'elles) ne m'en donne pas, — (et) me laisse (en) grand chagrin. — Je veux monter sur la colline, (pour y) faire un jardin, — y planter un jardin — et un verger, avec une jolie vigne, — et une porte pour entrer. — Les belles (y) viendront manger du raisin, — avec le baiser sur les lèvres. — Elles viendront toutes, les (belles) aux yeux noirs, — toutes (pour mon tourment), que Dieu les confonde! — (Elles sont venues), ont appelé le jardinier: « Jardinier, donne-nous du raisin, — et baise-nous sur les lèvres. » — « (Belles), ôtez vos chaussures, et entrez ici, — ici, tout au milieu. — Voulez-vous des pommes? prenez-en; voulez-vous du coing? — personne ne vous le disputera. — Voulez-vous du raisin muscat, du raisin de Corinthe? — (Prenez encore, c'est) pour le tendre amour.

Ε΄.

Ἐβγᾶτ', ἀγώρια, 'σ τὸν χορὸν, κοράσια, 'σ τὰ τραγούδια,
Νὰ ἰδῆτε καὶ νὰ μάθετε, πῶς πιάνετ' ἡ ἀγάπη.
Ἀπὸ τὰ μάτια πιάνεται, 'σ τὰ χείλια καταιβαίνει,
Κ' ἀπὸ τὰ χείλια χύνεται, καὶ 'σ τὴν καρδιὰν ῥιζόνει.

V.

Jeunes garçons, venez danser; jeunes filles, venez chanter : — venez voir, venez apprendre comment se prend l'amour. — Il se prend par les yeux, il descend sur les lèvres; — des lèvres il se glisse dans le cœur, et dans le cœur il prend racine.

CHANSONS

POUR DIVERSES FÊTES DE L'ANNÉE.

ARGUMENT.

J'ai parlé, dans l'introduction, de ces chansons de la saint Basile, ou du premier jour de l'an, et de celles du premier mars, que des troupes de jeunes gens chantent dans les maisons où ils vont demander des étrennes, à ces deux époques de l'année. Les huit morceaux qui suivent appartiennent à cette classe de chansons, et peuvent en être regardés comme des échantillons.

Le premier morceau de huit vers, et que je crois complet, est un chant en l'honneur de saint Basile lui-même. Je ne sais si l'aventure miraculeuse sur laquelle il roule, a pour fondement quelque légende écrite, ou quelque tradition orale. Mais, dans tous les cas, il est curieux pour la rudesse familière du ton et du langage.

Le second morceau est celui que l'on chante en s'adressant au maître de la maison : il n'est pas complet dans le texte; mais la traduction en présente l'ensemble.

C'est en l'honneur de la maîtresse de la maison, que se chante le troisième morceau : il s'y trouve une la-

cune que j'ai été obligé de laisser aussi dans la traduction, faute de donnée, même vague, sur le sens et le motif des vers qui manquent.

Lorsqu'il y a, dans la maison, un jeune homme déja assez avancé dans ses études pour mériter le titre de docte, de lettré, on chante pour lui le quatrième morceau. Il s'y trouve des lacunes, comme dans les deux précédents, mais ici j'ai pu donner le sens, et même, à peu de chose près, le sens littéral des passages manquants. Ce morceau est celui des huit compris sous cet argument, dans lequel il y a le plus d'imagination, et le mélange le plus piquant de naïveté et de bizarrerie.

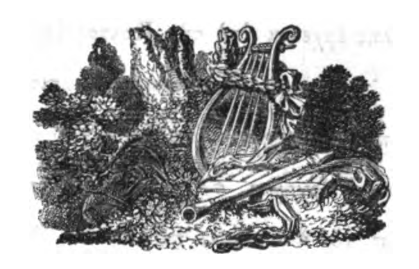
Les quatre vers subséquents se chantent dans une maison où l'on sait qu'il y a quelqu'un d'absent. C'est une espèce de chant affectueux de condoléance, par lequel on s'associe spontanément à des regrets que l'on est censé avoir interrompus un moment.

Je ne sais point en quelle occasion particulière on chante les six vers dont se compose le sixième morceau : l'imagination en est fort gracieuse.

Tous ces morceaux appartiennent à la partie de la Thessalie la plus voisine des côtes, et probablement à beaucoup d'autres localités de la même province : mais je ne crois pas qu'ils soient chantés hors de ses limites. Je sais du moins qu'en Épire et en Acarnanie, ce sont d'autres chansons que l'on chante dans les occasions pour lesquelles celles-ci sont faites.

Il me reste un mot à dire des deux derniers mor-

ceaux. L'un, qui est agréable et complet, se chante dans le Valtos, le premier mars : enfin les sept vers du huitième morceau sont le commencement d'une chanson charmante sur le retour de l'hirondelle; chanson extrêmement populaire dans la Grèce entière, et dont on a le type dans des morceaux de très-ancienne poésie grecque dont j'ai parlé ailleurs.



ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ

ΔΙΑΦΟΡΩΝ ΕΟΡΤΩΝ ΤΟΥ ΧΡΟΝΟΥ.

Α'.

Ἄγιος Βασίλης ἔρχεται ἀπὸ τὴν Καισαρείαν·
Βαστᾷ χαλκῶν 'ποδήματα, καὶ σιδερένια μάτια.
« Βασίλη μ', πόθεν ἔρχεσαι, καὶ πόθεν καταιβαίνεις; » —
« Ἀπὸ τὸν δάσκαλ' ἔρχομαι, 'σ τὴν μάνναν μου παγαίνω. » —
« Ἂν ἔρχεσ' ἀπ' τὸν δάσκαλον, 'πέ μας τὴν ἄλφα βῆτα. »
'Σ τὴν πατερίτσ' ἀκούμβησε, νὰ 'πῇ τὴν ἄλφα βῆτα,
Κ' ἡ πατερίτσα ἦταν χλωρὴ, κι' ἀχάμησε κλονάρι,
Κλονάρι χρυσοκλόναρον, κ' ἀργυροκεντημένον.

CHANSONS

POUR DIVERSES FÊTES DE L'ANNÉE.

I.

Saint Basile vient de Césarée : — il porte des souliers de bronze, un vêtement de fer. — « Saint Basile d'où viens-tu, et où vas-tu ? » — « Je viens de l'école, et m'en vais chez ma mère. » — « Si tu viens de l'école, dis-nous ton A, B, C. » — Il s'est appuyé sur sa crosse, pour dire son A, B, C ; — et sa crosse a verdoyé, elle a poussé une branche, — une branche à rameaux d'or, (à feuilles) brodées d'argent.

Β'.

Ἀφέντη μου, ἀφέντη μου, καὶ τρεῖς βολαῖς ἀφέντη,
Πρῶτα σ' ἐτίμησ' ὁ Θεὸς, κ' ὕστερ' ὁ κόσμος ὅλος·
Σ' ἐτίμησε κ' ἡ Βασιλεᾶς. . . . .
. . . .
Κ' αὐτὰ τὰ κοσκινίσματα κέρνα τὰ παλληκάρια,
Κέρνα τ', ἀφέντη μ', κέρνα τα. . . . .
. . . .
Πολλά 'παμεν κ' αὐτὸν τὸν νεὸν, ἂς 'ποῦμεν πέσιμά του·
Νὰ ζήσῃ χίλιαις Πασχαλιαῖς, καὶ δυὸ χιλιάδαις Φῶτα,
Ν' ἀσπρίσῃ σὰν τὸν Ὄλυμπον, σὰν τ' ἄσπρον περιστέρι.

Γ'.

Κυρὰ χρυσῆ τὴν κυριακὴν, κ' ἀργύρω τὴν δευτέραν,
Σὰν ἔβανες νὰ στολισθῇς ἀπ' τὸ ταχ' ὡς τὸ γεῦμα,
Βάνεις τὸν ἥλιον πρόσωπον, καὶ τὸ φεγγάρι στῆθι,
. . . .
Πολλά 'παμεν κ' αὐτὴν τὴν νεὰν, ἂς 'ποῦμεν πέσιμά της·
Νὰ ζήσῃ χίλιαις Πασχαλιαῖς, καὶ δυὸ χιλιάδαις Φῶτα,
Ν' ἀσπρίσῃ σὰν τὸν Ὄλυμπον, σὰν τ' ἄσπρον περιστέρι.

II.

Mon maître, ô mon maître, et trois fois (mon) maître, — Dieu d'abord t'a honoré, et après lui, le monde entier. — L'empereur aussi t'a honoré, [il t'a fait son trésorier : — c'est toi qui lui passes au crible les pièces d'or : — c'est toi qui lui mondes les pièces d'argent.] — Des criblures fais-en don aux jeunes braves : — regale-les-en, mon maître, regale-les. — (Mais) nous en avons dit assez au jeune (maître); — disons, pour conclure : — Puisse-t-il vivre mille Pâques et deux mille Épiphanies ! — devenir chenu comme le mont Olympe, comme un pigeon blanc!

III.

O dame (vêtue) d'or le dimanche, et d'argent le lundi, — quand tu te mets à te parer, (cela dure) du matin jusqu'à midi : — tu te mets le soleil au visage, la lune sur la poitrine........

....

(Mais) nous en avons dit assez à la jeune dame : disons, pour finir : — Puisse-t-elle vivre mille Pâques, et deux mille Épiphanies ! — Puisse-t-elle devenir chenue comme l'Olympe, comme une colomble blanche !

Δ'.

Γραμματικὲ, γραμματικὲ, γραμματικὲ, καὶ ψάλτη,
Τὸν οὐρανὸν ἔχεις χαρτὶ, τὴν θάλασσαν μελάνι,
Κ' ἂν ἔγραφες, κ' ἂν ξέγραφες, τὴν δόλιαν τὴν ἀγάπην,
. . . .
. . . .
Διαλαλητάδαις ἔβαζες σ' ὅλα τὰ καδιλίκια·
« Ποιὰ εἶναι ἄξια καὶ καλὴ τὰ ῥοῦχά μου νὰ πλύνῃ; » —
. . . .
. . . .
« Ἐγώ 'μαι ἄξια καὶ καλὴ τὰ ῥοῦχά σου νὰ πλύνω·
» Βάζω τὸ δάκρυ μου θερμὸν, το σάλι μου σαποῦνι,
» Τὴν φλόγα τῆς καρδίας μου ἥλιον νὰ τὰ στεγνώσω. »

Ε'.

Ξενιτευμένον μου πουλὶ καὶ παραπονεμένον,
Ἡ ξενιτειὰ σὲ χαίρεται, κ' ἐγώ 'χω τὸν καϋμόν σου.
Νὰ στείλω μῆλον σέπεται, κυδῶνι, μαραγγιάζει·
Νὰ στείλω καὶ τὸ δάκρυ μου σ' ἕνα χρυσὸν μαντύλι.

IV.

Étudiant, étudiant, étudiant et chantre, — tu as le ciel pour papier, la mer pour encre; — et en écrivant et récrivant à ta pauvre maîtresse, — [les mains t'ont tremblé; tu as répandu l'encre, — et l'encre a taché tes vêtements.] — Et tu as envoyé des hérauts dans tous les Cadiliks: — « Quelle est celle qui saura, qui voudra laver mes habits? » — [Et ta pauvre amante, en entendant le héraut, a dit:] — « C'est moi qui saurai, c'est moi qui veux laver tes habits : — mes larmes seront la lessive, ma salive le savon, — et le feu de mon cœur le soleil pour les sécher.

V.

O mon oiseau dépaysé, oiseau chéri; — la terre étrangère jouit de toi, et moi j'ai la douleur de ton absence. — Tiens! prends cette pomme ridée, ce coing flétri : — tiens! je t'envoie aussi de mes larmes dans ce mouchoir d'or.

Ϛ΄.

Ἀφέντη μου 'σ τὰ σπήτια σου χρυσῆ κανδῆλα φέγγει,
Φέγγει τοὺς ξένους νὰ δειπνοῦν, τοὺς ξένους νὰ πλαγιάζουν.
Φέγγει καὶ τὴν καλούδαν σου, νὰ στρώνῃ νὰ κοιμᾶσαι,
Νὰ στρώνῃ 'σ τὰ τριαντάφυλλα, νὰ πέφτῃς 'σ τὰ μιμίτσια.
Νὰ πέφτουν τ' ἄνθ' ἀπάνω σου, τὰ μῆλα 'σ τὴν ποδιά σου,
Καὶ τὰ κορφολογίσματα τριγύρω 'σ τὸν λαιμόν σου.

Ζ΄.

Κυρά μου, τὸν υἱόκαν σου, κυρὰ, τὸν ἀκριβόν σου,
Πέντε μικρὲς τὸν ἀγαποῦν, καὶ δεκοχτὼ μεγάλες·
Καὶ μιὰ τῆς ἄλλης ἔλεγε, καὶ μιὰ τῆς ἄλλης λέγει·
Ἐλᾶτε, κ' ἂς τὸν πάρωμε κομπὶ καὶ δακτυλίδι·
Τὸ δακτυλίδι νὰ φορῇ, καὶ τὸ κομπὶ νὰ παίζῃ.
Νὰ περπατῇ, νὰ χαίρεται 'σ τοὺς κάμπους καβαλλάρης.
'Σ τοὺς κάμπους πιάνει τοὺς λαγοὺς, ϛὰ πλάγια τὰ περδίκια,
Κ' αὐτοῦ 'σ τὰ στρεφολάγκαδα πιάνει τρί' ἀλαφομόσχια.
Τὄνα τὸ πάϊ τῆς μάννας του, τ' ἄλλο τῆς ἀδερφῆς του,
Τὸ τρίτον, τὸ καλλίτερον, τῆς ἀγαπητικῆς του.
Ἐδῶ ποῦ τραγουδήσαμεν, πέτρα νὰ μὴ ῥαγίσῃ,
Κ' ὁ οἰκοκύρης τοῦ σπητιοῦ χρόνους πολλοὺς νὰ ζήσῃ,
Νὰ ζήσῃ χρόνους ἑκατὸν, καὶ νὰ τοὺς ἀπεράσῃ,
Κ' ἀπὸ τοὺς ἑκατὸν κ' ἐμπρὸς, ν' ἀσπρίσῃ, νὰ γεράσῃ!

VI.

O mon maître, dans tes maisons brille une chandelle d'or : — elle éclaire les étrangers au souper, les étrangers au coucher : — elle éclaire ta gentille amie, pour te faire le lit où tu dors ; — un lit entre les violettes et les roses, — où les fleurs et les fruits tombent d'en haut, dans le pan de ton habit.

VII.

O dame, ma dame, ton fils, ton chéri, — il y a cinq petites et dix-huit grandes qui l'aiment. — Et elles se sont dit l'une à l'autre, l'une à l'autre elles se disent : — « Allons ! achetons-lui un bouton et un anneau : — l'anneau il le portera, avec le bouton il jouera, — quand il se promenera, quand il se divertira à cheval par les champs. » — Dans les champs il prend des lièvres, sur les pentes des perdrix, — et dans les vallées tortueuses il prend trois faons. — Il envoie le premier à sa mère, l'autre à sa sœur, — et le troisième, le plus joli, à sa maîtresse. — Que là où nous avons chanté, il n'y ait pas une pierre qui se fende : — et puisse le maître de la maison vivre beaucoup d'années ! — puisse-t-il vivre cent ans et les passer, — et, les cent ans passés, blanchir et vieillir !

Η'.

Χελιδόνα ἔρχεται
Ἀπ' τὴν ἄσπρην θάλασσαν·
Κάθησε καὶ λάλησε·
« Μάρτη, μάρτη μου καλὲ,
» Καὶ φλεβάρη φλιβερὲ,
» Κ' ἂν χιονίσῃς, κ' ἂν ποντίσῃς,
» Πάλε ἄνοιξιν μυρίζεις.
. . . .

VIII.

L'hirondelle est arrivée — de (par de là) la mer blanche. — Elle s'est posée, elle a chanté : — « O mars, mon bon mois de mars, — et toi, triste février, — tout neigeux et pluvieux que tu es, — toujours sens-tu le printemps. —

. . . .



MYRIOLOGUES.

ARGUMENT.

D'après ce que j'ai dit des myriologues en général, dans l'introduction à ce recueil, on présume aisément combien j'aurais désiré pouvoir donner quelques exemples de ce genre de composition, ou, pour mieux dire, d'improvisation. Mais on a dû voir aussi que c'est, par la nature même des choses, celle de toutes les branches de la poésie populaire des Grecs, dont il doit être le plus difficile de recueillir des morceaux. Il n'y a peut-être pas un homme élevé dans les contrées montagneuses de la Grèce, qui n'ait eu l'occasion d'entendre, au moins une fois en sa vie, quelque chose de singulier et de frappant en ce genre. Mais il n'y en a peut-être pas un non plus à qui l'idée soit jamais venue que ces effusions poétiques de la douleur pussent être de quelque intérêt hors du lieu et du moment qui les inspirent. C'est donc en vain que j'ai cherché à me procurer quelques myriologues complets : tout ce que j'ai pu recueillir de ces sortes de pièces se borne à deux fragments de quatre vers chacun qui heureusement ont un certain caractère, et peuvent aider à se faire une idée du plus vrai, du

plus poétique et du plus populaire de tous les genres d'improvisation.

De ces deux fragments, le premier appartient à un myriologue prononcé à Iannina par une dame turque de haute condition qui avait perdu son fils, sur le Danube, dans la guerre entre les Turks et les Russes, de 1786 à 1792. Que si quelqu'un s'étonnait de voir une dame turque faire un myriologue, et le faire en grec, il n'aurait qu'à se rappeler qu'en Épire, presque toutes les femmes turques sont des grecques devenues musulmanes, mais qui, du reste, n'ont oublié ni les usages, ni la langue de leur nation.

L'autre est le commencement d'un myriologue improvisé par une dame de Zagori, dans le Pinde, sur la mort de son époux. Cette femme était une personne remarquable par l'élévation de son caractère, par la gravité de ses mœurs et la force de ses affections. Elle avait deux fils dont j'ai connu l'un à Paris; tous les deux étaient absents lorsque leur père mourut, le plus jeune se trouvant en Valachie, et l'aîné à Constantinople. Le myriologue dont ces quatre vers font partie n'en avait pas, en tout, plus de seize ou de dix-huit. Mais telle fut la véhémence et la chaleur du transport dans lequel la veuve éplorée l'improvisa et le chanta, qu'elle tomba, au dernier vers, évanouie de fatigue et d'émotion.



ΜΥΡΙΟΛΟΓΙΑ.

Α'.

Τί χάλευες; τί γύρευες 'σ τὴν ἔρημην τὴν Δούναν;
Χορτάριασαν ἡ θύρες σου, ἐρήμωσ' ἡ αὐλή σου·
Κλαίουν τ' ἀχούρια γι' ἄλογα, τὰ σπήτια σου γι' ἀγάδας·
Κλαίει κ' ὁ μαῦρος χοτσερὲς γιὰ κρίσαις, γιὰ δαυάδαις.

Β'.

Χάρου τὸν κόσμον, χάρου τον, χάρου καὶ τὴν ἡμέραν·

. . . .

Ἰάννη μου, γένε σύγνεφον, καὶ σχίσε τὸν ἀέρα·
Καὶ σὺ, μικρέ μου Κωνσταντῆ, σὰν χελιδόνι πέτα·
Ἀπὸ τὴν Δοῦναν πέτα σὺ, κ' ὁ Ἰάννης ἀπ' τὴν πόλιν.

MYRIOLOGUES.

I.

Qu'allais-tu chercher, que demandais-tu à ce terrible Danube? — L'herbe a poussé sur (le seuil de) tes portes; ta cour est devenue déserte. — Tes écuries pleurent tes chevaux; ta demeure les agas; — et ton morne tribunal pleure les procès et les sentences. . . . .

II.

Jouis de ce monde, jouis-en; jouis de ce jour (encore :) — [demain tu seras sous terre, et il n'y aura plus de jour pour toi.] — O mon (fils) Jean; fais-toi nuage et fends l'air; — et toi, mon petit Constantin, vole comme une hirondelle; — vole du Danube (ici), et toi, Jean, (reviens) de Constantinople; [venez tous dire adieu à votre père]. . .
. . . .

ΜΕΡΟΣ ΤΕΤΑΡΤΟΝ.

ΔΙΣΤΙΧΑ ΤΡΑΓΟΥΔΑΚΙΑ.

QUATRIEME PARTIE.

CHANSONS ROMANESQUES.

DISTIQUES CHANTÉS DANS LES ILES DE L'ARCHIPEL ET DANS LES VILLES.

DISTIQUES.

ARGUMENT.

Après ce que j'ai dit, dans l'introduction, du genre de chansons dont se compose la section suivante, il n'y a pas lieu à en parler longuement ici. L'on sait déja que ces sortes de pièces ne présentent pas les mêmes difficultés que les autres, n'exigent point les mêmes éclaircissements, et n'ont pas non plus le même droit à l'attention et à la curiosité du lecteur. Elles ne sont toutefois ni déplacées, ni superflues dans ce recueil. Outre qu'il s'y trouve çà et là des pensées ingénieuses rendues avec bonheur, des sentiments délicats exprimés avec grace, et des saillies agréables d'imagination, elles appartiennent en commun à une branche réellement distincte de la poésie populaire des Grecs, et ont toutes plus ou moins, soit dans l'expression, soit dans la pensée, quelque chose de particulier, qui caractérise bien la population grecque des îles et des côtes maritimes, par opposition à celle de l'intérieur du continent et surtout des montagnes.

Quelques-uns des cinquante ou soixante distiques qui suivent ont déja été imprimés dans des ouvrages

d'où je les ai tirés; mais la plupart sont inédits, et ont été recueillis immédiatement de la bouche des Grecs de Constantinople, de Smyrne, de Scio, des îles Ioniennes et de Iannina : c'est à cette dernière localité qu'appartient la majorité de ceux où il y a quelque chose de piquant ou de gracieux.



ΔΙΣΤΙΧΑ.

Α'.

Θὰ πάρω κάμπον καὶ βουνὰ, τ' ἀγρίμια νὰ ῥωτήσω,
Μήνα μ' εὑροῦν τὸ ἰατρικὸν γιὰ νὰ σὲ λησμονήσω·
Κ' ὁ κάμπος τί θὰ μὲ εἰπεῖ; φύγ'· ὅτι σὲ λυπούμαι,
Καὶ τόσον μ' ἐφαρμάκωσες ποῦ δὲν μεταστολιοῦμαι.

Β'.

Μιὰ τρίχ' ἀπ' τὰ μαλλάκια σου, τὰ μάτια μου νὰ ῥάψω,
Κ' ὅρκον σοῦ κάνω 'σ τὸν Θεὸν, ἄλλην νὰ μὴν κυττάξω.

Γ'.

Ὅταν σὲ συλλογίζομαι, τὸ αἷμά μου παγόνει,
Κ' ὁ νοῦς μου διασκορπίζεται σὰν τ' ἄχυρον 'σ τ' ἀλῶνι.

Δ'.

Σηκόνομαι πολὺ ταχυὰ, νὰ πάρω τὸν ἀέρα,
Βρίσκω τὰ στήθη σ' ἀνοικτὰ, παντέχ' ὅτ' εἶν' ἡμέρα.

DISTIQUES.

1.

Je parcourrai les monts et la campagne, pour demander aux animaux sauvages, — s'ils ne peuvent me trouver le remède pour faire que je t'oublie. — Et la campagne me dira : va-t'en, quel mal t'ai-je fait, — pour m'attrister au point que je ne puis recouvrer ma parure?

2.

Un de tes cheveux! que je m'en couse les yeux; — et je te jure, par le ciel, de ne plus regarder d'autre femme.

3.

Quand je rêve à toi, mon sang se fige, — et mon esprit s'éparpille, comme la paille sur l'aire.

4.

Je me lève qu'il est encore nuit, pour aller prendre l'air; — je vois ton sein découvert, et me figure qu'il est jour.

Ε'.

Καὶ τὰ τραγούδια λόγια 'ναι, τὰ λὲν οἱ παθιασμένοι·
Πάσχουν νὰ διώξουν τὸ κακὸν· μὰ τὸ κακὸν δὲν 'βγαίνει.

ϛ'.

'Ξυπνῶ τὴν νύχτα, κ' ἐρωτῶ τ' ἄστρα μὲ τὴν ἀῤῥάδα·
Τάχα τί κάμν' ὁ φίλος μου τώρα γιὰ πανταῤῥάδα.

Ζ'.

Ὀπώ 'χ' ἀγάπην φαίνεται, πρασινοκυτρινίζει·
Χέρια, ποδάρια, τ' ὀρφανὸ τίποτε δὲν ὁρίζει.

Η'.

Στρέψε τὰ μάτια τὰ γλυκὰ, καὶ λυγογυρισμένα,
Ποῦ κάνουν τὰ πικρὰ γλυκὰ, καὶ τ' ἄγρια 'μερωμένα.

Θ'.

Νά 'ειχα τὰ δυὸ τὰ χέρια μου κλειδιὰ μαλαγματένια,
Ν' ἄνοιγα τὴν καρδοῦλαν σου, ποῦ κλείσθη δι' ἐμένα.

5.

Les chansons ne sont que des mots : ceux qui souffrent (d'amour) les disent, — afin de chasser leur mal ; mais le mal ne s'en va pas.

6.

Je m'éveille la nuit, et j'interroge les astres l'un après l'autre : — (oh !) que fait mon ami en cet instant, et à chacun de ses instants ?

7.

Celui qui aime paraît tour à tour de la couleur de l'herbe et de celle du citron ; — et le malheureux ne gouverne ni ses mains, ni ses pieds.

8.

Tourne-les vers moi ces yeux doux, ces yeux vainqueurs, — qui apprivoisent ce qui est sauvage, et rendent doux ce qui est amer.

9.

Si mes deux mains eussent été deux clefs d'or, — j'aurais ouvert ton cœur, maintenant fermé pour moi.

Ι'.

Τίς εἶναι σιδερόκαρδος νὰ σοῦ βαστᾷ τὸν πόνον,
Νὰ βλέπῃ τὸ κορμάκι σου 'σ τὸν μῆνα, καὶ 'σ τὸν χρόνον;

ΙΑ'.

Μὲ τὸ δικό σου τὸ φιλὶ 'σ τοὺς οὐρανοὺς πετάω,
Μὲ τοὺς ἀγγέλους κάθομαι, μ' αὐτοὺς κοβέντα κάνω.

ΙΒ'.

Ἤθελα νά εἶμαι 'σ τὰ βουνὰ, μ' ἀλάφια νὰ κοιμοῦμαι,
Καὶ τὸ δικόν σου τὸ κορμὶ νὰ μὴ τὸ συλλογιοῦμαι.

ΙΓ'.

Νἆχα τὰ στήθη μου ὑαλὶ, νά 'γλεπες τὴν καρδιά μου,
Πῶς εἶναι μαύρη κ' ἄλαλη γιὰ λόγου σου, κυρά μου!

ΙΔ'.

Τὰ γέλια μὲ τὰ κλάμματα, ἡ χαρὰ μὲ τὴν πρίκαν,
Εἰς μίαν ὥραν σπάρθηκαν, μαζὶ ἐγεννηθῆκαν.

10.

Quel est le cœur de fer capable de supporter la peine — de ne te voir qu'une fois l'an, ou qu'une fois le mois ?

11.

Grace à tes baisers, je vole dans les cieux; — je séjourne parmi les anges et converse avec eux.

12.

Je voudrais être sur les montagnes, habiter avec les cerfs, — et ne jamais songer à toi.

13.

Je voudrais que ma poitrine fût de verre, pour que tu visses mon cœur, — comme il est triste et morne, ô ma dame, pour l'amour de toi!

14.

Les ris et les pleurs, la joie et la tristesse, — furent engendrés au même instant et naquirent ensemble.

ΙΕ'.

Εἶπαν τὰ μάτια τῆς καρδιᾶς· «καρδιὰ, γιατ' ἔχεις λύπη;» -
« Εἶσθε τυφλὰ; δὲν βλέπετε, ὁ φίλος σας σᾶς λείπει; »

ΙϚ'.

Ἡ μαυρισμένη μου καρδιὰ πολὺ παραπονεῖται,
Τί ἔκαμε τοῦ φίλου της, καὶ δὲν τὴν λεημονεῖται;

ΙΖ'.

Ὡς καὶ 'σ τὴν γῆν ὅπ' ἔφτυσα, κ' αὐτὴ δὲν μοῦ τὸ δέχθη·
Μ' εἶπε· πῶς μ' ἐφαρμάκωσες ἀπ' τὸ πολὺ τὸ πάθι!

ΙΗ'.

Σύρε, ἰατρέ μου, σπῆτί σου· πάρε τὰ ἰατρικά σου·
Τὸ πάθ' ὁπό 'χω 'σ τὴν καρδιὰν δὲν γράφουν τὰ χαρτιά σου.
Δὲν εἶν' μαχαιροβαρετιὰ μὲ ἀλοιφὴν νὰ ἰάνῃ·
Τοῦτ' εἶναι πάθι 'σ τὴν καρδιὰν, ὁποῦ θὰ μὲ ζουρλάνει.

ΙΘ'.

Ἔχεις δυὸ μάτια γαλανὰ σὰν τ' οὐρανοῦ τὸ ῥέγγι,
Ὡσὰν ἡ πούλια τὴν αὐγὴν, τό 'να καὶ τ' ἄλλο φέγγει.

15.

Mes yeux ont dit à mon cœur : « O cœur, pourquoi as-tu du chagrin ? » — « Ah ! vous êtes donc aveugles, si vous ne savez pas que votre ami est absent ? »

16.

Mon pauvre cœur est en grande peine — de savoir ce qu'il a fait à son ami, pour n'en point obtenir de pitié.

17.

J'ai craché sur la terre, et la terre ne l'a point enduré. — Comme tu m'empoisonnes, me dit-elle, par l'excès de ton mal !

18.

Va, médecin, retourne chez toi, et emporte tes remèdes : — le mal que j'ai, tes livres n'en parlent pas. — Ce n'est point un coup de poignard à guérir avec du baume. — C'est un mal au fond du cœur, qui me rendra insensé.

19.

Tu as deux yeux bleus, deux yeux de la couleur du ciel, — qui brillent l'un et l'autre, comme les Pléiades au point du jour.

Κʹ.

Κάνω καρδιὰν γιὰ τοὺς ἐχθροὺς, καὶ λέγω δὲν μ' ἐννοιάζει·
Κ' ἡ μαυρισμένη μου καρδιὰ κλαίει κ' ἀναστενάζει.

ΚΑʹ.

Ἔρωτα, ταῖς σαΐταις σου νὰ ταῖς μαλαματώσῃς·
Γιατὶ δὲν ἄφηκες καρδιὰν νὰ μὴ τήνε λαβώσῃς.

ΚΒʹ.

Τὰ μαῦρα μάτια τὴν αὐγὴν δὲν πρέπει νὰ κοιμοῦνται,
Μόνον νὰ κολακεύωνται, καὶ νὰ γλυκοφιλοῦνται.

ΚΓʹ.

Μαῦρα μάτια 'σ τὸ ποτῆρι,
Γαλανὰ 'σ τὸ παραθύρι.

ΚΔʹ.

Καλὰ μὲ τὸ ἐλέγανε, πῶς εἶσαι τὸ τυράννιο,
Κ' ἂν σ' ἀγαπήσω δυνατὰ, κάνεις με ν' ἀπαιθάνω.

ΚΕʹ.

Τὸν ἔρωτα παρακαλῶ, νὰ κάμῃ εὐσπλαγχνίαν,
Καὶ νὰ ἑνώσῃ δυὸ καρδιαῖς, καὶ νὰ ταῖς κάμῃ μίαν.

20.

Je me fais courage contre mes ennemis, et dis que je m'en moque ; — maïs mon triste cœur pleure et soupire.

21.

Amour, il faut que tu dores tes flèches ; — car tu ne laisses point de cœur sans le blesser.

22.

Mal sied aux yeux noirs de dormir au point du jour ; — mais bien d'être caressés et baisés.

23.

A table les yeux noirs ; les bleus à la fenêtre.

24.

On me l'avait bien dit, que tu étais un tyran, — et que, si je t'aimais du fond du cœur, tu me ferais mourir.

25.

Je prie l'Amour de faire un acte de merci, — je le prie de confondre deux cœurs, de faire qu'ils ne soient plus qu'un.

ΚϚʹ.

Ἀγαπημένον μου πουλὶ, κ' ὡραῖόν μου ἱεράκι,
Ἡ ξενιτειὰ σὲ χαίρεται, κ' ἐγὼ πίνω φαρμάκι.

ΚΖʹ.

Ἐμίσεψε τὸ γιασεμὶ, πάει τὸ κυπαρίσσι·
Δὲν ἔχω φίλον καρδιακὸν, νὰ πᾷ, νὰ τὸν γυρίσῃ.

ΚΗʹ.

Βασιλικὸς μυρίζ' ἐδῶ,
Καὶ περιβόλι δὲν θωρῶ·
Κάμμιὰ τὸ ἔχει 'σ τὰ βυζιὰ,
Κ' ἐβγάζει τέτοια μυρωδιά.

ΚΘʹ.

Φεγγάρι μου λαμπρότατον, ζηλεύει σ' ἡ καρδιά μου,
Γιατὶ θωρεῖς τὸν ἀγαπῶ, κ' ἐμένα 'ναι μακρυά μου.

Λʹ.

Μ' ἐφίλησες, κ' ἀῤῥώστησα, φίλει με γιὰ νὰ γιάνω·
Καὶ πάλι μετάφιλει με, μὴν πέσω κ' ἀπαιθάνω.

26.

Mon oiseau chéri, mon bel épervier; — les pays étrangers jouissent de toi; et moi, je bois le poison de l'absence.

27.

Mon jasmin est parti; mon cyprès s'en est allé; — et je n'ai point d'ami de cœur, pour aller le chercher, et le faire revenir.

28.

Il sent le basilic ici, — et je ne vois point de jardin; — c'est donc quelqu'une de vous qui l'a dans son sein, — pour rendre un tel parfum.

29.

O brillante lune, mon cœur est jaloux de toi : — tu vois celui que j'aime, et il est loin de moi!

30.

Tu m'as donné un baiser, et je suis devenu malade; donne-m'en un autre pour que je guérisse, — et un autre encore pour que je ne retombe point malade à mourir.

ΛΑ'.

Φεγγάρι, φεγγαράκι μου, φέγγε με νὰ περάσω·
Γιατὶ 'σ αὐτὴν τὴν γειτονιὰν τὸν νοῦν μου θὲ νὰ χάσω.

ΛΒ'.

Παρακαλῶ σε, μάτια μου, παρακαλιὰν μεγάλην·
Ἀπάνω 'σ τὴν ἀγάπην μας μὴν πᾷς νὰ κάμῃς ἄλλην.

ΛΓ'.

Μὴν ἀγαπήσῃς ἄνθρωπον, δίχως νὰ σ' ἀγαπήσῃ,
Κ' ἂν δὲν ἰδῇς τὰ μάτια του νὰ τρέχουν σὰν τὴν βρύση.

ΛΔ'.

Ὁ ξένος εἰς τὴν ξενιτειὰν σὰν τὸν ἀνθὸν ἀνθίζει,
Καὶ σὰν βασιλικὸς ἀνθεῖ· μ' ἀλήθεια δὲν μυρίζει.

ΛΕ.

Μιὰ μαύρη πέτρα τοῦ γιαλοῦ νὰ βάλλω προσκεφάλι·
Γιατὶ δὲν φταίει τὸ κορμὶ, μόν φταίει τὸ κεφάλι.

31.

O lune, chère lune, éclaire-moi pour que je passe à l'autre bord; — car, dans ce voisinage, je perdrais l'esprit.

32.

Je te fais une prière, une grande prière, ô ma vie; — par-dessus notre amour ne va pas en prendre un autre.

33.

N'aime point un homme, à moins qu'il ne t'aime; — et que tu ne voies ses yeux couler comme une fontaine.

34.

L'hôte en pays étranger peut bien fleurir, — fleurir comme le basilic; mais, à la vérité, point d'odeur.

35.

J'ai pris une pierre noire du rivage pour m'en faire un oreiller; — car ma tête seule a failli, et non pas mon corps.

ΛϚ'.

Μαῦρα μάτια καὶ μεγάλα
Ζυμωμένα μὲ τὸ γάλα.

ΛΖ'.

Ἀλλοί! δὲν μὲ λυπᾶσαι, δὲν μὲ σπλαχνίζεσαι·
Ἐγώ εἶμαι ν' ἀπαιθάνω, καὶ σὺ στολίζεσαι!

ΛΗ'.

Δὲν εἶσαι σὺ ποῦ μ' ἔλεγες, ἂν δὲν μ' ἰδῇς παιθαίνεις;
Τώρα μὲ βλέπεις κ' ἀπερνῶ, καὶ δὲν μοῦ συντυχαίνεις!

ΛΘ'.

Σὲ περιβόλ' ἐμβαίνω, κ' εὑρίσκω μιὰ μηλιὰ,
Τὰ μῆλα φορτωμένην, κ' ἀπάνω κοπελιά·
Λέγω της· ἔλα κάτω νὰ κάμωμε φιλιά!
Κ' ἐκείνη κόβγει μῆλα, καὶ μὲ πετροβολᾷ.

Μ'.

Θέλω νὰ γένω χρυσοχὸς, νὰ φθιάνω δακτυλίδια,
Νὰ περπατῶ, νὰ τὰ πουλῶ, διὰ μάτια καὶ διὰ φρύδια.

36.

(J'aime) les grands yeux noirs pétris de lait.

37.

Hélas! tu ne me plains pas, tu n'as point pitié de moi; — je vais mourir, et tu es à ta parure.

38.

N'est-ce pas toi qui me disais : « Je mourrais si je ne te voyais? » — Et maintenant je passe (devant toi), tu me vois, et tu ne me parles même pas!

39.

J'entre dans un verger; j'y trouve un pommier, — un pommier chargé de pommes, et dessus une jeune fille. — « Descends, » lui dis-je, « et faisons amitié. » — Mais elle cueille des pommes et m'en lapide.

40.

Je veux me faire orfèvre pour fabriquer des anneaux, — je voyagerai et les vendrai pour des yeux et des sourcils.

ΜΑʹ.

Τὸ ἀηδονάκι ποῦ 'λειπε, κ' ἦτον ξενιτευμένον,
Ἦρθε τὸν ἦχον νὰ εἰπῇ, ποῦ ἦτον μαθεμένον.

ΜΒʹ.

Ἀγάπη θέλει φρόνησιν, θέλει ταπεινοσύνην,
Θέλει λαγοῦ περπατησιὰν, ἀετοῦ γλιγωροσύνην.

ΜΓʹ.

Σὰν ἡ φωτιὰ τοῦ πιπεριοῦ μ' ἔκαψε τὸ φιλί σου,
Κ' ὁ νοῦς μου τὰ βουνὰ κρατεῖ γιὰ πικομὴ δική σου.

ΜΔʹ.

'Σ τὸ παραθύρ' ὅπ' εἶσαι σὺ, γαρουφαλιὰ δὲν πρέπει·
Γιατ' εἶσαι τὸ γαρούφαλον, κ' ὅπ' ἔχει μάτι', ἂς βλέπῃ.

ΜΕʹ.

Ἔβγα 'σ τὸ παραθύρι νὰ ἰδῇς τὸν οὐρανὸν,
Πῶς παίζει τὸ φεγγάρι μὲ τὸν αὐγερινόν.

ΜϚʹ.

Νυχτόνει, ξημερόνει, δὲν εἶναι βολετὸ,
Νὰ μὴ ἀναστενάξω, τὸ ἂχ! νὰ μὴν εἰπῶ.

41.

Le rossignol qui était absent, qui était en pays étranger, — est revenu chanter son air accoutumé.

42.

L'amour veut de la prudence; il veut de la soumission : — il veut la course agile du lièvre, et le vol rapide de l'aigle.

43.

Ton baiser me brûle comme le feu du poivre; — et mon esprit erre dans les montagnes, à cause de toi.

44.

A ta fenêtre, quand tu y es, pas n'est besoin de giroflées : — car c'est toi qui es la giroflée; quiconque a des yeux le verra.

45.

Viens à la fenêtre; viens voir, au ciel, — Orion et la lune badiner ensemble!

46.

Qu'il soit nuit, qu'il soit jour, il ne m'est pas possible — de ne pas soupirer, de ne pas dire : « hélas ! »

ΜΖ.

Τὸν οὐρανὸν κάμνω χαρτὶ, τὴν θάλασσαν μελάνη,
Νὰ γράψω τὰ πεισματικὰ, καὶ πάλιν δὲν μὲ φθάνει.

ΜΗ'.

Ἴσως θαῤῥεῖς, ἂν μ' ἀρνηθῇς, πῶς θὲ νὰ κιτρινίσω,
Γαροφαλλάκι νὰ γενῶ, γιὰ νὰ σὲ δαιμονίσω.

ΜΘ'.

Κυπαρισσάκι μ' ὑψηλὸν, σκύψε νὰ σὲ λαλήσω·
Ἔχω δυὸ λόγια νὰ σ' εἰπῶ, κ' ἀπαὶ νὰ ξεψυχήσω.

Ν'.

Ποιὸς εἶδε τέτοιον πόλεμον, νὰ πολεμοῦν τὰ μάτια,
Δίχως μαχαίρια καὶ σπαθιὰ νὰ γένωνται κομμάτια;

ΝΑ'.

Μικρὴν, μικρὴν σ' ἀγάπησα, μεγάλην δὲν σ' ἐπῆρα·
Ὅμως θὰ ἔρθ' ἕνας καιρὸς, καὶ θὰ σὲ πάρω χήρα.

ΝΒ'.

Τέσσερα φύλλα 'χει ἡ καρδιὰ, τὰ δυὸ τά 'χεις παρμένα·
Καὶ τ' ἄλλα δυὸ μὲ τ' ἄφησες καμμένα, μαραμμένα.

47.

Je prends le ciel pour papier, la mer pour encre, — pour écriture tous mes dépits, et ce n'est point encore assez.

48.

Tu crois peut-être, si tu m'abandonnes, que je pâlirai, — que je jaunirai comme une giroflée, afin de te tourmenter.

49.

Mon haut cyprès, baisse-toi, que je te parle : — je n'ai que deux mots à te dire, puis à expirer.

50.

Qui vit jamais de combat où les yeux soient les combattants, — et où les blessures soient faites sans dague et sans épée ?

51.

Je t'ai aimée toute petite; et grande, je ne t'ai point obtenue. — Mais tu seras peut-être veuve un jour, et alors enfin à moi!

52.

Des quatre feuilles dont le cœur est formé, tu m'en as ravi deux; — les deux autres, tu me les as laissées brûlées et flétries.

ΝΓ'.

Ἀλλοίμονον! τὰ πάθη μου κάνεις νὰ μὴν τὰ πάθῃ,
Οὐδὲ καράβι 'σ τὸν γιαλὸν, οὐδὲ πουλὶ 'σ τὰ δάση.

ΝΔ'.

Τί νὰ τὴν κάμω τὴν καρδιὰ, σὰν εἶναι πικραμμένη;
Μήτε χειμῶνα χαίρεται, μήτε τὸ καλοκαῖρι.

ΝΕ'.

'Πέ το, κόρη, τὴν μάνναν σου νὰ κάμῃ κ' ἄλλην γέννα,
Νὰ κάψῃ κ' ἄλλουνοῦ καρδιὰν, ὡς ἔκαψεν ἐμένα.

53.

Las ! que rien n'endure ce que j'endure, — ni vaisseau sur la côte, ni oiseau dans les bois !

54.

Hélas! que faire de mon cœur, triste comme il est? — qui n'a de joie, ni hiver, ni été.

55.

Dis, ô ma belle, dis à ta mère d'en mettre au monde une autre comme toi; — pour qu'il y ait au monde au moins un autre cœur consumé comme le mien.

DISTIQUES

RECUEILLIS A RHODES

PAR M. AMBROISE FIRMIN DIDOT.

En lisant les épreuves des distiques que M. Fauriel vient de nous envoyer de Milan, je me suis félicité de pouvoir joindre à la collection publiée par notre savant ami, ceux que j'avais recueillis moi-même dans l'île de Rhodes, où je m'arrêtai quelques jours dans l'année 1817.

L'intérêt que les chants nationaux présentent généralement dans le recueil de M. Fauriel, soit pour l'étude de la langue, soit comme monuments historiques, m'a fait regretter vivement de n'avoir pas attaché assez d'importance à recueillir tous ceux qui se sont conservés dans les diverses parties de la Grèce que j'ai parcourues. Leur recherche m'eût été rendue très-facile par les relations que le nom de Coray, dont je m'honore d'avoir été long-temps le disciple, m'avait procurées, avec ce que la Grèce comptait alors d'hommes les plus distingués, Oikonomos, Bambas, Bardalakos, Koumas, Théophile, et parmi ceux pour qui je conserve la plus vive reconnaissance, le patriarche de

Constantinople, Cyrille (1), qui fut l'une des premières victimes immolées à la liberté de la Grèce.

OBSERVATIONS

SUR LES DISTIQUES N°s 1 et 2.

Ces distiques se trouvent déja insérés parmi ceux de M. Fauriel, n°s 34 et 22; mais ils offrent ici des variantes qui m'ont semblé préférables.

On y doit remarquer la vive expression de cet amour pour la patrie, qui fait paraître aux yeux du Grec comme un être malheureux celui qui s'en trouve éloigné; ce sentiment se rencontre plusieurs fois dans le recueil des chants populaires, et il forme, en effet, une des principales distinctions du caractère grec, puisque, même sous le joug des Turcs, ce peuple a conservé pour sa patrie le même attachement qu'il lui portait aux plus beaux siècles de sa gloire.

DISTIQUE N° 3.

Ce distique présente la même idée que celui n° 46 de M. Fauriel; mais il est ici exprimé d'une manière plus heureuse.

---

(1) Ce respectable vieillard eut la bonté de me donner une lettre encyclique pour tous les prêtres, évêques et archevêques de la Grèce; mais je n'eus presque jamais occasion d'en faire usage, le nom de Coray était pour moi une sorte de talisman qui me faisait accueillir avec empressement. Chacun voulait apprendre de moi quelques détails sur un homme aussi vertueux à qui la Grèce est en partie redevable de son affranchissement du joug de l'ignorance et de la barbarie.

DISTIQUE N° 4.

Je me rappelle qu'après avoir dansé la Romeika toute une soirée à Rhodes, parmi les vers que l'on chanta en dansant en chœur se trouvait ce distique.

DISTIQUE N° 5.

Ce n'est que dans quelques îles de l'Archipel que l'on retranche quelquefois pour la rime le ν, qui sert à distinguer dans l'aoriste la 3me personne du pluriel de la 1re du singulier. On n'en rencontre pas d'exemple dans les chants du continent, où la langue grecque a généralement des formes mieux fixées.

DISTIQUE N° 6.

Ce distique, dont l'idée est bizarre, le devient encore davantage par cette expression singulière : *Une glace sur laquelle on pourrait faire rouler un citron*, qui est cependant employée assez fréquemment dans la langue grecque moderne, comme dans cette phrase : ὁ πάγος εἶναι τόσον ὁμαλὸς, ὥστε νὰ κυλήσῃς ἕνα λιμόνι.

DISTIQUE N° 15.

Cette expression de la langue vulgaire : ὁ ἥλιος ἐβασίλευσεν ou ἐβασίλεψεν présente une grande et belle image, *le soleil a régné*, pour dire que *le soleil s'est couché*. C'est ainsi que le mot ἐσκότωσε, *il a privé de la lumière, il a envoyé dans les ténèbres*, pour dire *il a tué*, se

rencontre aussi souvent dans les chants populaires de la Grèce moderne que, dans les vers d'Homère, cette image semblable :

τὸν δὲ σκότος ὄσσ' ἐκάλυψεν.

Tous ces distiques ont, ainsi que les chants populaires, une couleur particulière, pleine de grace dans la langue grecque, mais qui perdent tout leur charme dans une traduction, preuve certaine du cachet d'originalité dont ils sont empreints.

Parmi les élèves du collége de Cydonie (1), où je m'arrêtai quelques mois, était un ùn jeune Rhodien que j'amenai à Paris (2); il m'apprit qu'il existait encore à Rhodes un chant dans lequel on pourrait peut-être retrouver quelques traces d'anciennes hymnes en l'honneur de Bacchus; il ne s'en rappelait que ces premiers mots : Διονῦ μου πᾶσα πᾶσα.....

AMBROISE FIRMIN DIDOT.

---

(1) Ville de l'Asie Mineure en face de Lesbos. Elle était devenue florissante par son commerce, et célèbre par son collége, qui comptait 300 élèves lorsque j'y fus admis. J'engageai l'un d'eux à venir en France pour apprendre la typographie dans notre établissement, où il resta pendant deux ans. A son retour il installa à Cydonie l'imprimerie qu'il avait rapportée, mais qui fut détruite par les Turcs peu de temps après, ainsi que celle de Chio.

(2) Ce jeune homme, nommé Panagiotis, y fit ses études jusqu'au moment où il fut informé de l'insurrection de la Grèce ; aussitôt il s'empressa d'aller payer sa dette à la patrie. Il s'est distingué au combat funeste de Peta, et maintenant il fait partie du gouvernement comme secrétaire du pouvoir exécutif.

ΔΙΣΤΙΧΑ.

Α'.

Ὁ ξένος εἰς τὴν ξενιτειὰν ὡσὰν πουλὶ γυρίζει,
Ὡσὰν βασιλικὸς ἀνθεῖ, μ' ἀλήθεια δὲν μυρίζει.

ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ ΤΟΥ ΞΕΝΟΥ.

Ἀνάθεμά σε, ξενιτειὰ, καὶ σὲ καὶ τὰ καλά σου!
Οὐδὲ τὰ πάθη σ' ἤθελα, οὐδὲ τὰ διαφορά σου.

Β'.

Τὰ μαῦρα μάτια τὴν αὐγὴν δὲν πρέπει νὰ κοιμοῦνται,
Μὸν πρέπει νά 'ναι ξυπνητὰ, καὶ νὰ γλυκοφιλοῦνται.

Γ'.

Πάντοτε μ' ἀναστεναγμοὺς βραδυάζει, ξημερόνει·
Διὰ λόγου σ' ἡ καρδοῦλα μου κλαίει καὶ δὲν 'μερόνει.

Δ'.

Κοπέλλαις, πιάστ' εἰς τὸν χορὸν, 'πέτ' ἕνα τραγουδάκι·
'Παινέσετε τὸν λυριστὴν ποῦ 'ναι παλληκαράκι.

DISTIQUES.

I.

Un étranger dans un pays éloigné est errant comme un oiseau, — comme le basilic il fleurit; mais il ne sent pas sa véritable odeur.

RÉPONSE DE L'ÉTRANGER.

Sois maudit, pays étranger, toi et tous tes biens! — je ne voudrais ni tes souffrances, ni tes divers avantages.

2.

Il ne convient pas aux yeux noirs de dormir au point du jour; — alors ils doivent être éveillés pour être baisés tendrement.

3.

C'est toujours dans les gémissements que je vois venir et le soir et le jour, — c'est à cause de vous que mon cœur se désole et ne peut retrouver le calme.

4.

Jeunes filles, entrez dans la danse, et chantez-nous une chanson; — faites l'éloge du joueur de lyre, parce qu'il est un joli garçon.

Ε'.

Θεώρησα ψηλὰ βουνὰ, κ' ἀνέβηκα, καὶ εἶπα
Τὸν πόνον τῆς καρδοῦλας μου, κ' ὅλοι μ' ἐλυπηθῆκα.

Ϛ'.

Νά ἤτον ἡ θάλασσα ὑαλὶ νὰ κύλα τὸ λιμόνι,
Νά 'στελλα τῆς ἀγάπης μου ἕνα χρυσὸν κυδῶνι.

Ζ'.

Μιὰ εἶναι ἡ ἀγάπη μου, κ' ἕνα θεὸν δοξάζω·
Ταῖς ἄλλαις παίζω καὶ γελῶ γιὰ νὰ ταῖς δοκιμάζω.

Η'.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ, 'ς τὰ χείλη σου νὰ κάτσω,
Νὰ σὲ φιλήσω μιὰ καὶ δυὸ, καὶ πάλε νὰ πετάξω.

Θ'.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ, νά 'ρθω 'ς τὴν κάμαρά σου,
Νὰ κάμω τὴν φωλίτσαν μου εἰς τὰ προσκέφαλά σου.

Ι'.

Τὰ μάτια σ' ὅποιος τὰ ἰδῇ, καὶ δὲν ἀναστενάξῃ,
Ἀστροπελέκι καὶ φωτιὰ νὰ πέσῃ νὰ τὸν κάψῃ.

ΙΑ'.

Τὰ μάτια τῆς μαργιόλισσας δὲν εἶν' τόσον μεγάλα,
Μόνον μικρὰ καὶ νόστιμα, μέλι μαζὶ μὲ γάλα.

5.

J'ai vu des montagnes élevées, je les ai gravies, et j'ai dit — les peines de mon cœur, et chacun a eu compassion de moi.

6.

Ah! si la mer était une glace sur laquelle on pût faire rouler un citron, — je pourrais envoyer à mon amie un coing d'or.

7.

Je n'honore qu'un Dieu et je n'aime qu'une amie; — quant aux autres, je ris et je joue avec elles, mais c'est seulement pour les mettre à l'épreuve.

8.

Je voudrais être une hirondelle pour me poser sur tes lèvres, — pour te donner un et deux baisers, et m'envoler de nouveau.

9.

Je voudrais être une hirondelle pour entrer dans ta chambre, — et y faire mon nid sur ton oreiller.

10.

Si quelqu'un pouvait voir vos yeux sans soupirer, — que la foudre vienne le frapper et que le feu le consume.

11.

Les yeux de la friponne ne sont pas d'une extrême grandeur, — ils sont petits et attrayants, c'est du miel et du lait.

ΙΒ'.

Τὰ μάτια σου μοῦ ῥίξανε σαΐταις ἀσημένιαις,
Κ' εἰς τὴν καρδιάν μ' ἐμβῆκανε, κ' ἐβγῆκαν ματωμέναις.

ΙΓ'.

Κόψε κλωνὶ βασιλικὸν, καὶ μέτρησε τὰ φύλλα·
Κ' ἐμέτρησες καὶ τὸν καιρὸν ποῦ μὲ παιδεύεις, σκύλλα.

ΙΔ'.

Ὅσ' ἄστρα 'ναι 'ς τὸν οὐρανὸν, τόσα σπαθιὰ, κυρά μου,
Ἀνίσως καὶ δὲν σ' ἀγαπῶ, νὰ ἔμβουν 'ς τὴν καρδιά μου.

ΙΕ'.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψεν ἀπὸ τὰ κλάμματά μου·
Φῶς μου, δὲν τὰ βαρέθηκες τὰ παραδέρματά μου.

ΙϚ'.

Ὄντας περνῶ, καὶ δὲν πορῶ μαζί σου νὰ μιλήσω,
Δὲν μοῦ περνοῦν οἱ λογισμοὶ, ἂν δὲν λιγοθυμήσω.

12.

Vos yeux m'ont lancé des flèches d'argent, — qui ont pénétré mon cœur et en sont sorties ensanglantées.

13.

Cueillez une branche de basilic et comptez-en les feuilles, — vous y trouverez, cruelle, le compte du temps que vous me tourmentez.

14.

Autant il y a d'astres dans les cieux, puissent autant de poignards — venir percer mon cœur, si je ne vous aime pas, cruelle!

15.

Mes larmes ont obscurci pour moi la clarté du soleil, — et vous, lumière de ma vie, vous n'êtes pas encore rassasiée de mes tourments.

16.

Lorsque je traverse votre rue, sans pouvoir vous parler, — mes chagrins ne sont soulagés qu'après m'être évanoui.

SUPPLÉMENT
AUX CHANTS POPULAIRES
DE LA GRÈCE MODERNE.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

Ayant passé une partie de cet été à Venise et à Trieste, j'ai recherché avec empressement la société des Grecs qui, fixés ou passagers, sont toujours en grand nombre dans ces deux villes, surtout dans la dernière. Mon empressement avait plus d'un motif: charmé de l'occasion de connaître beaucoup d'hommes distingués par leur esprit, leur bienveillance et leur urbanité, et plusieurs familles où j'étais sûr d'avance de trouver des modèles de tous les genres de mérite et d'amabilité, j'avais aussi le projet et l'espérance de recueillir de nouveaux documents pour l'étude de la littérature moderne de la Grèce, et particulièrement des chansons populaires, qui en font la partie la plus nationale et la plus curieuse. Mon espérance n'a pas été déçue: à portée de voir, de consulter, de questionner à chaque instant beaucoup de personnes de toute condition et de toutes les parties de la Grèce, j'ai pu, grace à la complaisance de ces personnes, apprendre d'elles tout ce qu'elles savaient de relatif à l'objet de ma curiosité.

Généralement parlant, les Grecs lettrés, ceux qui se distinguent par le rang, la fortune et l'éducation, connaissent fort peu les chansons populaires de leur pays, et n'en font pas grand cas. Ceux d'entre eux (car il y en a, et j'en ai rencontré), qui, par exception, font cas de ces chansons, et en sentent le mérite, ceux-là même ne les chantent pas; et il est rare qu'ils en sachent quelques-unes par cœur. Ce n'est donc pas des Grecs les plus instruits que j'ai obtenu le plus grand nombre, ni les plus intéressantes des nouvelles pièces de poésie dont j'ai à dire ici quelques mots: je les tiens de personnes peu cultivées. de femmes et d'artisans. Ma seule peine pour les déterminer à me dicter ou à me copier eux-mêmes les pièces qu'ils savaient, a été de leur persuader que ce n'était point pour tourner ces pièces en ridicule, mais sérieusement et parce qu'elles me plaisaient, que je cherchais à les avoir par écrit.

J'ai obtenu de la sorte de quoi former un nouveau recueil de chants populaires de la Grèce moderne, plus considérable et aussi intéressant que le premier. Les chants klephtiques formeraient une des sections les plus riches de ce nouveau recueil : j'en ai trouvé au moins une cinquantaine, dont plusieurs roulent sur des traits saillants et caractéristiques de l'histoire ou des mœurs des Klephtes. Pour ce qui est des chansons que

j'intitule romanesques ou d'invention, j'en ai réuni non seulement de belles, mais de fort curieuses pour l'histoire de la poésie populaire des Grecs. J'en ai rencontré aussi plusieurs composées dans un genre dont je n'avais point encore d'échantillon; et je ne dis rien d'une multitude de nouvelles copies de pièces déja publiées, copies dont les variantes me permettraient aujourd'hui de corriger ou d'améliorer beaucoup de passages du premier recueil.

Les copies de la plupart de ces pièces, ayant été faites sous la dictée ou de la main même d'individus de la classe de ceux qui les font, qui les savent et se plaisent à les chanter, je suis assuré par là que le texte n'en a pas été altéré dans un sens contraire à l'usage et au goût du peuple. De plus, ayant pu savoir pour l'ordinaire à quel pays appartient telle ou telle pièce remarquable par ses idiotismes, j'ai par là même acquis des données positives pour établir quelques distinctions précises et certaines entre les divers dialectes du grec vulgaire.

En attendant que je puisse me livrer au travail qu'exigerait la publication de la majorité des pièces dont je viens de parler, je profite volontiers de l'occasion d'en donner au moins quelques-unes dans ce second volume, où elles formeront comme un nouveau recueil supplémentaire.

J'ai eu l'intention de le rendre aussi utile et aussi agréablement varié que possible. A des morceaux intéressants pour l'étude de la langue j'en ai joint d'autres qui se distinguent par leur grace ou leur originalité poétique; et dans le plus grand nombre, ces divers genres de mérite se trouvent combinés et fondus l'un dans l'autre. Enfin j'ai cru faire beaucoup pour donner de l'intérêt à ce recueil, en y faisant entrer des échantillons multipliés et corrects des dialectes de Scio, de Crète, de Cypre, d'Athènes et du mont Olympe.

Le même motif qui m'a porté à rechercher les pièces de ce genre me détermine à les publier exactement et strictement telles que les prononce le peuple dans les différentes localités. Les unes m'ont été données par des hommes fort instruits, qui, spontanément ou à ma prière, se sont appliqués à conserver dans leur copie toutes les particularités du dialecte de leur pays. Pour celles-là, je n'ai rien eu à faire que de les donner telles que je les ai reçues.

D'autres me sont venues copiées par des personnes non lettrées, il est vrai, mais parlant leur dialecte correctement, et même avec une élégance naturelle. Celles-là étaient écrites sans règle fixe d'orthographe, mais d'ailleurs avec beaucoup de justesse relativement à la prononciation et de manière à en noter les nuances les plus délicates.

Dans ces morceaux, je me suis borné à substituer l'orthographe autorisée et fondée sur l'étymologie à l'orthographe libre et, pour ainsi dire, individuelle des premiers copistes. J'ai respecté soigneusement tous les idiotismes, jusqu'à ceux qui peuvent ne paraître que de pures erreurs ou de pures négligences populaires, persuadé qu'en général tout idiotisme a sa raison logique ou historique, toujours curieuse et souvent utile à observer.

Quant au commun des pièces de ce recueil dont le dialecte ne se distinguait par rien de particulier, ou dont l'origine ne m'était point connue, je n'y ai point mis tant de scrupule : j'ai tâché de les donner, comme celles de la collection précédente, avec le genre et le degré de correction qu'exige la langue usuelle; et j'ai rétabli dans l'orthographe les désinences grammaticales qui disparaissent ordinairement dans la rapidité de la prononciation.

Dans les cas où, pour composer le texte d'une pièce, j'ai eu à choisir entre les différentes leçons de diverses copies, je me suis toujours décidé pour celles de ces leçons qui en elles-mêmes me paraissaient les plus convenables ou les plus belles, sans songer à deviner quelles pouvaient être celles de l'auteur. Des compositions du genre de celles-ci, qui ne s'écrivent jamais, qui ne circulent et ne durent qu'à l'aide de la mémoire, et

cela chez un peuple éminemment doué par la nature de la faculté de sentir et de parler poétiquement, ne peuvent point avoir de texte fixe. A mesure qu'elles se propagent de lieu en lieu et d'époque en époque, elles doivent nécessairement subir dans la diction, et même dans les idées, des variations auxquelles elles gagnent aussi souvent qu'elles perdent.

Pour ce qui est de la traduction des pièces suivantes, j'ai persisté dans le système de stricte exactitude auquel je me suis attaché précédemment. Si je m'en suis quelquefois écarté, c'est dans des passages obscurs ou singuliers, qui, rendus à la lettre, n'auraient pas été intelligibles. On verra aussi que j'ai été forcé de recourir un peu plus souvent à la ressource des additions intercalaires, pour adoucir un peu les sauts les plus brusques d'un style qui, pour le goût européen, n'est presque jamais suffisamment développé.

En songeant à me procurer de nouveaux monuments de la poésie nationale des Grecs, je ne pouvais pas négliger de chercher des renseignements sur les faits auxquels ces monuments ont rapport; et cette partie de mes recherches n'a pas été non plus infructueuse. Si je n'ai point appris à beaucoup près tout ce que j'aurais besoin de savoir sur un sujet auquel je me suis singulièrement affectionné, j'ai néanmoins appris plus

que je n'avais droit d'espérer hors de la Grèce. C'est particulièrement en ce qui concerne l'histoire des Armatoles et des Klephtes que j'ai été favorisé par le hasard. A Venise et à Trieste, j'ai rencontré des Grecs qui ont eu des relations intimes et suivies avec divers capitaines renommés, surtout avec ceux du nord de la Morée, de l'Étolie, de la Livadie, et des extrémités méridionales des monts Agrapha. J'ai appris d'eux beaucoup de particularités intéressantes et nouvelles pour moi sur l'organisation des Klephtes, leur caractère, leurs idées, leur manière de vivre et de faire la guerre. J'ai obtenu de même des renseignements biographiques curieux et dignes de foi sur un assez grand nombre de chefs de bande, tant de ceux dont j'ai déja parlé, que de ceux qui m'étaient jusqu'alors inconnus.

Toutefois, c'est sur ce dernier point que j'ai eu le moins de satisfaction, et rencontré le plus d'obscurités et d'incertitudes. J'avais eu déja l'occasion d'observer le vague et le peu d'accord des traditions populaires de la Grèce sur les chefs de bande les plus fameux; et j'ai achevé depuis de me convaincre de la difficulté d'apprendre sur ces hommes singuliers quelque chose de complet ou de suivi. Il n'en est presque aucun sur lequel je n'aie entendu des récits très-divers, quoique faits par des personnes également dignes de foi,

et me paraissant avoir eu des chances et des moyens à peu près égaux d'être bien informés.

Les difficultés qui tiennent à cette diversité de témoignages ne sont pas les seules que j'aie rencontrées dans un sujet où tout est nouveau, les accessoires aussi bien que le fond : mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer ces difficultés. Si je les indique en passant, c'est dans l'intention de reconnaître plutôt encore que d'excuser les imperfections de tout ce qui m'est personnel dans cette collection des chants populaires de la Grèce moderne.

Brusuglio, proche Milan, le 20 septembre 1824.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANSONS HISTORIQUES.

LA MORT DE LIAKOS.

ARGUMENT.

VOICI une chanson qui a pour sujet la mort de ce même Liakos, sur lequel on aura vu, dans le premier volume, une autre pièce destinée à célébrer une de ses victoires. J'ai parlé, dans l'introduction, de la terreur qu'ont les Klephtes blessés grièvement dans le combat, que les Turks ne leur coupent la tête pour l'exposer aux outrages de la populace musulmane, et de l'empressement avec lequel ils conjurent leurs compagnons de leur épargner cet affront. On trouvera ces sentiments exprimés dans deux des chansons du premier volume, et je les ai remarqués dans plusieurs autres de celles que j'ai récemment recueillies; mais dans aucune ils ne sont rendus avec autant de détail, ni d'une manière aussi touchante que dans la suivante;

et ç'a été là mon principal motif pour la donner ici. D'ailleurs cette pièce est la même à laquelle appartient un passage dont j'ai cité la substance dans l'introduction, en regrettant de n'en avoir pas le texte.

Quant au capitaine Liakos, je ne savais rien sur lui à l'époque où je m'occupais du premier recueil de ces chansons, et n'en ai appris depuis que fort peu de chose. Il était Thessalien, et, comme Katsantonis, fils d'un pâtre. Il fut d'abord pallikare du capitaine Zachilas, dans l'Olympe; mais il le quitta au bout de trois ou quatre ans, pour se faire lui-même chef de bande, dans une des parties les plus écartées du mont Olympe, dont il se partagea le capitanat avec un autre Klephte nommé Kalogeros. Il périt dans une embuscade qui lui fut dressée par l'ordre d'Ali pacha.



Α΄.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΛΙΑΚΟΥ.

« Λιάκο, σὲ κλαίουν τ' Ἄγραφα, ἡ βρύσες καὶ τὰ δένδρα,
» Σὲ κλαίει ὁ δόλιος ψυχουιὸς, σὲ κλαῖν τὰ παλληκάρια.
» Δὲν σ' τό εἶπα, Λιάκο, μιὰ φορὰ, δὲν σ' τό εἶπα τρεῖς καὶ πέντε
» Προσκύνα, Λιάκο, τὸν πασσᾶ, προσκύνα τὸν βεζίρην; » -
« Ὅσο 'ναι Λιάκος ζωντανὸς, πασσᾶν δὲν προσκυνάει,
Πασσᾶ 'χει Λιάκος τὸ σπαθὶ, βεζίρην τὸ τουφέκι. » —
Κακὸν καρτέρι τῷ 'καμαν ἀπὸ τὸ μετερίζι.
Διψοῦσ' ὁ Λιάκος, κ' ἔρχεται μὲ τὸ σπαθὶ 'σ τὸ χέρι·
Ἔσκυψε κάτω γιὰ νὰ πιῇ νερὸν καὶ νὰ δροσίσῃ,
Τρία τουφέκια τοῦ 'δωκαν, τὰ τρί' ἀῤῥάδ' ἀῤῥάδα·
Τό 'να τὸν πέρνει ξώπλατα, καὶ τ' ἄλλο εἰς τὴν μέσην,
Τὸ τρίτον, τὸ φαρμακερὸν, τὸν πῆρεν εἰς τ' ἀστῆθι·
Τὸ στόμα τ' αἷμα γέμισε, τ' ἀχεῖλί του φαρμάκι,
Κ' ἡ γλῶσσά τ' ἀηδονολαλεῖ, καὶ κελαϊδεῖ καὶ λέγει·
« Ποῦ εἶσθε, παλληκάρια μου, ποῦ εἶσαι, ψυχουιέ μου;
» Γιά! πάρετέ μου τὰ φλωριὰ, πάρτε μου τὰ τσαπράζια,

I.

LA MORT DE LIAKOS.

«Liakos, les monts Agrapha, les fontaines et « les arbres te pleurent: — il te pleure aussi ton « pauvre fils adoptif; ils te pleurent tes pallikares. « — (Mais) ne te l'avais-je pas dit une, deux, « trois et cinq fois, — soumets-toi au pacha, Lia- « kos; soumets-toi au vizir?» — «Tant que Liakos « vit, il ne se soumet point aux vizirs. — Pour « vizir Liakos a son sabre; il a son fusil pour « pacha.» — Mais les Turks lui dressent une terrible embuscade dans un poste retranché. — Liakos a soif, et s'avance le sabre à la main; — il se baisse pour boire, pour se rafraîchir; — et on lui tire trois coups de fusil de file: l'un l'atteint au dos, l'autre au milieu du corps, — et le troisième, le plus mortel, à la poitrine. — Sa bouche se remplit de sang, et ses lèvres du poison de la mort. — Sa langue murmure des paroles; elle murmure et dit: — «Où êtes-vous, mes braves? Fils de mon « ame, où es-tu? — Vite! prenez mes pièces d'or, « et mon haubert d'argent; — prenez mon sabre, « ce sabre fameux; — et coupez-moi la tête, pour

» Πάρτε καὶ τὸ σπαθάκι μου τὸ πολυξακουσμένον·
» Κόψετε τὸ κεφάλι μου, νὰ μὴ τὸ κόψουν Τοῦρκοι,
» Καὶ τὸ πηγαίνουν 'ς τοῦ πασσᾶ, ψηλὰ εἰς τὸ διβάνι·
» Τὸ ἰδοῦν ἐχθροὶ καὶ χαίρουνται, οἱ φίλοι καὶ λυποῦνται·
» Τὸ ἰδῇ καὶ ἡ μαννοῦλά μου, κ' ἀπ' τὸν καϋμὸν παιθάνῃ.»

« que les Turks ne me la coupent pas. — Ils la « porteraient au pacha, et l'exposeraient au haut « du palais : — mes ennemis la verraient et se ré- « jouiraient; mes amis (la verraient) et seraient « attristés : — ma mère aussi la verrait, et en « mourrait de douleur. »

GEORGO-THOMOS.

ARGUMENT.

Georgo-Thomos, surnommé je ne sais pourquoi le Spartiate, était un capitaine de Klephtes de l'Acarnanie méridionale. Pour indiquer de quel renom il jouissait, quel effroi il avait inspiré aux Turks, quelles étaient sa force, son audace et sa vitesse à la course, il suffira de dire qu'on le regardait comme un second Androutsos.

Ali Pacha avait juré de le soumettre ou de le faire périr; mais ses dervenagas ayant tous été battus l'un après l'autre par le Klephte, il lui fallut recourir à la ruse. Il avait alors auprès de lui l'archevêque de l'Arta, le célèbre Ignace, dont il ne pouvait se passer pour ses affaires, en même temps qu'il s'en défiait au point de ne pas lui permettre de s'éloigner un moment de Iannina, de sorte que l'archevêque avait passé plusieurs années sans pouvoir faire, dans son diocèse, la tournée annuelle d'usage parmi les prélats grecs. Mais tel était le désir d'Ali d'avoir Georgo-Thomos en son pouvoir, qu'il permit une fois à l'archevêque de faire sa visite épiscopale, à la seule condition qu'il verrait, en passant, le Klephte rebelle, et emploîrait tout son crédit pour l'engager à se rendre à Iannina, sous la garantie du serment qu'il faisait de ne point le tuer.

L'archevêque avait fait avertir Georgo-Thomos de la commission dont il était chargé, et ne savait pas si le Klephte l'éviterait ou voudrait le voir; mais il ne resta pas long-temps dans l'incertitude. A peine fut-il engagé dans les solitudes du Macrynoros, sous l'escorte de quinze ou vingt Souliotes, qu'il voit un homme de la mine la plus fière, et de l'air le plus assuré, se dresser tout-à-coup devant lui, et saisir la bride de son cheval, en signalant de la main aux Souliotes trois ou quatre cents Klephtes, postés sur une éminence voisine, et prêts à exterminer quiconque oserait faire un geste hostile contre lui : cet homme était Georgo-Thomos. Il fut respectueux dans sa conférence avec l'Archevêque; mais nulle raison ne put le décider à se mettre à la discrétion d'Ali.

Celui-ci ne se tint pas pour vaincu. Karaïskos, capitaine d'Armatoles, alors en paix avec lui, se trouvait être l'ami intime de Georgo-Thomos. Le vizir le mande à Iannina, en lui enjoignant d'amener avec lui son fils (le général Karaïskos, qui combat aujourd'hui pour l'indépendance de la Grèce). L'Armatole obéit; il arrive à Iannina, et se présente avec son fils au vizir. Celui-ci lui dit : « Aide-moi à me venger de Georgo-Thomos, ou je fais couper la tête à ton fils, que je garde en mon pouvoir jusqu'à ce que je sois content de toi. » Karaïskos se décida à sauver son fils. Il retourne chez lui, invite, comme il y était accoutumé, Georgo-Thomos à venir le voir : celui-ci accourt, il trouve chez son ami les assassins gagés par le pacha, et tombe égorgé sur la place. A quelque temps de là, Karaïskos fut empoisonné.

La chanson suivante a pour argument un des combats livrés par Isouph Arabe à Georgo-Thomos. Les derniers vers de la pièce semblent indiquer que celui-ci périt dans le combat. En ce cas, la pièce serait en contradiction avec les faits que je viens de raconter, et de raconter avec confiance, les tenant de bon lieu. Il est plus probable de supposer que le Rhapsode, auteur de la chanson, n'a rien voulu dire de plus, sinon que Georgo-Thomos fut en danger de périr, mais ne périt pas en effet, dans la rencontre dont il s'agit.



Β'.

ΤΟΥ ΓΕΩΡΓΟΘΩΜΟΥ,

Ἕνα πουλάκι ξέβγαινε μέσα ἀπὸ τὸν Βάλτον,
'Μέρα καὶ νύκτα περπατεῖ, νύκτα καὶ 'μέρα λέγει·
« Θεέ, ποῦ νά 'βρω τὴν κλεφτιὰν, τὸν Γεῶργον τὸν Σπαρτιώτην;
» Ἔχω δυὸ λόγια νὰ τὸν 'πῶ, πῶς θὲ νὰ τὸν σκοτώσουν. »—
« Ποῦ τό 'μαθες, πουλάκι μου, πῶς θὲ νὰ μὲ σκοτώσουν; »—
« Ἐψὲς ἤμουν 'σ τὰ Ἰάννινα, 'σ τὴν πόρταν τοῦ βεζίρη,
» Πολλὰ σκιέτια πήγαινεν ὁ Ἰάννης Γαραγούνης·
« Ἄδικ', ἀφέντη μ', ἄδικο! ἀπὸ τὸν Γεωργοθῶμον!
» Τὰ πρόβατά σου ἔκοψε, κ' ἡμᾶς ἐπῆρε σκλάβους! » —
« Νὰ κάμῃς σάμπρι, Ἰάννη μου, πέντ' ἔξη, δέκα 'μέραις,
» Κ' ἐγὼ τὸν φέρω ζωντανὸν, τοῦ πέρνω τὸ κεφάλι. » —
« Ἰσοὺφ Ἀράπη, φώναξε, κρυφὰ τὸν κουβεντιάζει·
» Τὸν Γεωργοθῶμον ζωντανὸν· σοῦ πέρνω τὸ κεφάλι. » —
Ἰσοὺφ Ἀράπης κίνησε μὲ δεκατρεῖς χιλιάδαις·
Σὰν ἔπιασαν τὸν πόλεμον, τρεῖς 'μέραις καὶ τρεῖς νύκταις
Πέφτουν τουφέκια σὰν βροχὴ, μολύβια σὰν χαλάζι·

II.

GEORGO-THOMOS.

Un petit oiseau est sorti du milieu de Valtos; — nuit et jour il va; nuit et jour il dit : — « Mon « Dieu! où trouverai-je les Klephtes de Georgo- « Thomos ? — J'ai deux mots à lui dire : l'on veut « l'exterminer. » — « D'où le sais-tu, oiseau, que « l'on veut m'exterminer ? » — « Hier, j'étais à Ian- « nina, à la porte du vizir; — et Jean Garagonis « (est venu), apportant maintes réclamations : « — Un délit, ô mon maître, un délit de Georgo- « Thomos ! — Il a taillé tes troupeaux en pièces; « et nous, il nous a faits prisonniers. » — « Pa- « tience, Garagounis, patience quinze ou seize « jours ; — et je tiens Georgo-Thomos vivant ; et « je lui fais couper la tête. » — Ali appelle Isouph Arabe; il lui parle en secret : — « Georgo-Thomos « vivant, (Isouph!) ou je te fais trancher la tête. » — Isouph Arabe s'est mis en marche, avec treize mille (hommes) : — ils commencent le combat : (ils combattent) trois jours et trois nuits; — les coups de fusil tombent comme pluie; les balles

Τὸν Γεωργοθῶμον λάβωσαν εἰς τὸ δεξὶ τὸ χέρι.
Ὁ Γεωργοθῶμος φώναξε μέσα ἀπὸ τοὺς Τούρκους·
« Ποῦ εἶσθε, παλληκάρια μου, ὀλίγα κ' ἀνδρειωμένα;
» Πετᾶτε τὰ τουφέκια σας, σύρετε τὰ σπαθιά σας·
» Γιουροῦσι μέσα κάμετε, πάρτε μου τὸ κεφάλι,
» Νὰ μὴν τὸ πάρῃ ἡ Τουρκιὰ, Ἰσούφαγας ὁ σκῦλλος.»

comme grêle; — et Georgo-Thomos s'écrie du milieu des Turks : — « Où êtes-vous, mes vail-
« lants Pallikares? — Jetez vos fusils, prenez vos
« sabres : — fondez sur les Turks, et coupez-moi
« la tête, — afin qu'Isouph Aga, ce chien d'Arabe,
« ne me la coupe pas. »

LE CAPITAINE AMOUREUX.

ARGUMENT.

La chanson qui suit n'offre rien de particulier ni de saillant dans l'exécution; mais elle est remarquable par le fait même qui y a donné lieu. Elle peut servir de preuve à ce que j'ai dit ailleurs des ménagements que les capitaines étaient obligés de garder vis-à-vis leurs pallikares, et de la réserve qu'ils devaient mettre dans leurs rapports avec les femmes. Pour des Klephtes, un capitaine amoureux ne pouvait être qu'un fort mauvais chef; et, sur ce point, il n'y avait rien de moins chevaleresque que leur sentiment. J'ai déja dit quelque chose à ce sujet dans l'introduction, et j'ai obtenu depuis là-dessus des notions plus précises et fort curieuses, mais qui prendraient ici trop de place.



Γ'.

Ο ΚΑΠΕΤΑΝΟΣ ΑΓΑΠΗΤΙΚΟΣ.

« Νικόλα, κάτσε φρόνιμα, σὰν καπετάνος ποῦ εἶσαι·
» Μὴν τὰ μαλόνῃς τὰ παιδιὰ, καὶ μὴν τὰ παραβρίζῃς.
» Ἔβαλαν τὴν κακὴν βουλὴν, καὶ θὲ νὰ σὲ σκοτώσουν. » —
« Ποιὸς τὰ λογιάζει τὰ παιδιά; καὶ ποιὸς τὰ χαμπερίζει;
» Πότε νὰ ἔρθ' ἡ ἄνοιξη, νά 'ρθῃ τὸ καλοκαῖρι,
» Νά 'βγω 'σ τὰ ξερολίβαδα, καὶ 'σ τὰ παλαιὰ λιμέρια,
» Νὰ πάγω καὶ νὰ πανδρευθῶ, νὰ πάρω μιὰν κοντοῦλαν,
» Νὰ τὴν ἐντύσω 'σ τὸ φλωρὶ, καὶ 'σ τὸ μαργαριτάρι! » —
Τὰ παλληκάρια τ' ἄκουσαν, πολὺ τοὺς κακοφάνη·
Τρεῖς τουφεκιαῖς τὸν δώσανε, ταῖς τρεῖς φαρμακωμέναις·
« Βαρεῖτέ τον τὸν κερατᾶν· Βαρεῖτέ τον τὸν πούστην!
» Ἀπὸ μᾶς πῆρε τὰ φλωριὰ, νὰ πανδρευθῇ τὴν ῥοῦσσαν.
» Ἡ ῥοῦσσα εἶναι πιστολιὰ, καὶ τὸ σπαθὶ κοντοῦλα. »

III.

LE CAPITAINE AMOUREUX.

« Nicolas, comporte-toi prudemment, en ca-« pitaine que tu es ; — ne querelle point avec tes « enfants ; ne les pousse point à bout par des in-« sultes ; — (car) ils ont formé un mauvais projet, « le projet de te tuer. » — « Eh qui donc leur tient « des propos à mes enfants? Qui leur fait des rap-« ports ? — (Mais n'importe) : sitôt que vient le « printemps, le mois de mai, l'été, — je sors (pour « retourner) dans le Xérolivadi, aux *limèris* accou-« tumés : — j'y vais me marier ; j'y vais prendre « une (blonde) mignonne, — que je vêtirai d'or et « de perles. » — Les Pallikares entendent ce (dis-cours) ; ils en sont fort courroucés ; — et lui tirent trois coups de fusil, tous les trois mortels. — « A « bas le coquin! à bas l'impudique, — qui nous « soustrait les pièces d'or, et veut prendre une « blondine (mignonne) ! — Notre blondine, c'est « le sabre ; notre mignonne, c'est le pistolet. »

LE TRISTE MESSAGE,
ET
LES PALLIKARES MALTRAITÉS.

ARGUMENT.

Je réunis sous un même argument deux pièces sur chacune desquelles je n'ai que peu de chose à dire.

Le tour de composition tout lyrique et le ton de mollesse sentimentale de la première semblent indiquer qu'elle n'a point été faite pour des montagnards, ni dans les montagnes; et c'est pour cela même que je la mets ici, comme un exemple de plus de la différence de style qui se fait sentir dans les chansons klephtiques, à raison de la diversité des lieux auxquels elles appartiennent. L'argument de cette pièce autorise à présumer qu'elle a été composée en Livadie; et c'est, en effet, là que l'a entendue et apprise le Grec sous la dictée duquel elle a été écrite.

Quant à la seconde pièce, elle diffère on ne peut davantage de la précédente par le ton et le style. Je regrette de ne point connaître les particularités du fait auquel elle se rapporte; mais en en prenant le sujet dans sa généralité, et abstraction faite des individus et des lieux, il est on ne peut plus simple et plus clair. Ce sont des Pallikares qui se plaignent de la cruauté et des violences de leur capitaine envers eux; et il serait difficile de n'être pas frappé du tour original et de l'énergique naïveté de leurs plaintes. Le second hémistiche du 9e vers est un trait plein de vigueur, que je n'ai pu faire sentir en français qu'en le paraphrasant un peu.

Δ'.

ΤΟ ΠΙΚΡΟΝ ΜΑΝΤΑΤΟΝ.

« Κοιμᾶτ' ἡ καπετάνισσα, νύμφη τοῦ Κοντογιάννη,
» Μὲς τὰ χρυσᾶ παπλώματα, μὲς τοὺς χρυσοῦς σελτέδαις.
» Νὰ τὴν ξυπνίσω σκιάζομαι, νὰ τῆς τὸ 'πῶ φοβοῦμαι·
» Νὰ μάσω μοσκοκάρυδα, νὰ τὴν πετροβολήσω·
» Ἴσως τὴν παρ' ἡ μυρωδιὰ, ἴσως τὴν ἐξυπνήσῃ. » —
Κ' ἀπὸ τὸν μόσχον τὸν πολὺν, κ' ἀπ' τὰ πολλὰ καρύδια
Σηκώθ' ἡ καπετάνισσα, καὶ μὲ γλυκορωτάει·
« Τίνα μαντάτα μοῦ 'φερες ἀπὸ τοὺς καπετάνους; » —
« Πικρὰ μαντάτα σοῦ 'φερα ἀπὸ τοὺς καπετάνους·
» Τὸν Νικολάκην ἔπιασαν, τὸν Κωνσταντῆν βαρέσαν. » —
« Ποῦ εἶσαι μαννούλα; πρόφθασε, πιάσε μου τὸ κεφάλι,
» Καὶ δέσ' το μου σφικτὰ σφικτὰ, γιὰ νὰ μυριολογήσω.
» Καὶ ποιὸν νὰ κλάψω ἀπ' τοὺς δυό; ποιὸν νὰ μυριολογήσω;
» Νὰ κλάψω γιὰ τὸν Κωνσταντῆν, τὸν δόλιον Νικολάκην·
« Ἦταν μπαϊράκια ςὰ βουνὰ, καὶ φλάμπουρα ςοὺς κάμπους. »

IV.

LE TRISTE MESSAGE.

« Elle dort la femme du capitaine, la bru de Kontoghianis, — (elle dort) dans des couvertures d'or, dans des draps (brodés) d'or. — Je crains de la réveiller, je tremble de lui dire la (nouvelle). — Je prendrai des noix muscades, et les lui jetterai : — peut-être le parfum la saisira, peut-être il la réveillera. » — A force de (parfum) et de noix muscades, — elle s'éveille et m'interroge d'une voix douce : — « Quelles nouvelles m'apportes-tu des capitaines ? » — « Tristes sont les nouvelles que je t'apporte : — Nicolas est pris, Constantin blessé. » — « Oh ! ma mère, où es-tu ? (viens), soutiens-moi la tête, — et lie-la-moi serré, serré, que je fasse des myriologues. — Mais lequel des deux pleurer ? sur lequel des deux me lamenter ? — Ah ! je les pleurerai (tous les deux à la fois) Constantin et le pauvre Nicolas, — qui étaient deux étendards sur les montagnes, deux drapeaux dans les plaines ! »

Ε΄.

ΑΠΙΣΤΙΑ ΤΟΥ ΚΑΠΕΤΑΝΟΥ.

Τὰ παλληκάρια τὰ καλὰ συντρόφοι τὰ σκοτόνουν,
Χωρὶς κανένα φταίξιμον νὰ φταίζουν τὰ καϊμένα!
Ὁ καπετάνος, τὸ σκυλὶ (ἡ γῆ νὰ μὴν τὸν φάγῃ!)
Πέρνει τὰ κεφαλάκια τους, καὶ ῥίχνει τὰ κορμιά τους.
'Σ τὸ σταυροδρόμι τὰ πετοῦν, κορμιὰ χωρὶς κεφάλι·
Κ' ὅσοι διαβάτες κ' ἂν περνοῦν, κάθονται, κ' ἐρωτοῦν·
« Παιδιὰ, ποῦ 'ν' τὰ γελέκια σας; ποῦ εἶναι τ' ἄρματά σας;»
« Δὲν λὲς ποῦ 'ν' τὰ κεφάλια μας; μόν λὲς ποῦ 'ν' τ' ἄρματά μας;
» Συντρόφοι πῆραν τ' ἄρματα, καὶ τά 'καμαν χαράτσι·
» Κ' ὁ καπετάνος, τὸ σκυλὶ, (ἡ γῆ νὰ μὴν τὸν φάγῃ!)
» Μᾶς πῆρε τὰ κεφάλια μας, κ' ἔρριξε τὰ κορμιά μας.»

V.

LA PERFIDIE DU CAPITAINE.

Les braves qui ne craignent pas l'ennemi succombent sous les coups de leurs compagnons, — sans avoir failli en rien, les malheureux! — Leur capitaine, ce chien dont puisse la terre ne point consumer (le cadavre), — leur tranche la tête, et jette leurs corps, — leurs corps sans tête par les chemins; — et chaque voyageur qui passe s'arrête pour les questionner : — « O braves, où sont vos vêtements? O braves, où sont vos armes? » — « (Eh quoi)! tu ne nous demandes pas où sont nos têtes, mais seulement où sont nos armes? — Nos armes, nos compagnons les ont prises, et les ont vendues pour payer le tribut des esclaves : — et nos têtes, (c'est) notre capitaine, ce chien dont puisse la terre ne point consumer (le cadavre), — (qui) nous les a tranchées, et (qui) a jeté nos corps (par les chemins). »

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

ARGUMENT.

Ce n'est pas pour son mérite poétique que je publie cette chanson : je ne lui en vois guère d'autre que celui de renfermer deux ou trois vers qui ont été imités, ou, pour mieux dire, parodiés avec un rare bonheur dans une des plus belles pièces de ce recueil, dans celle intitulée *Le Mont Olympe*. Mais elle est intéressante à d'autres égards : d'abord par son ancienneté; car si, dans sa forme actuelle, elle ne remonte pas à l'époque de la prise de Constantinople, il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'est que l'imitation, l'écho, pour ainsi dire, de quelqu'un des chants populaires qu'inspira aux Grecs contemporains cette catastrophe nationale. Elle est plus intéressante encore comme indice et comme expression d'une espérance patriotique que trois siècles et demi d'oppression turke n'ont pu éteindre chez les Grecs, de l'espérance de rentrer un jour, avec le secours des Francs, en possession de Constantinople et de tous les pays de langue grecque. Les événements actuels de la Grèce, quelle qu'en doive être l'issue, semblent plus propres à confirmer qu'à détruire cette espérance; il y a seulement apparence que l'idée du secours des Francs n'y entrera plus pour rien.

Cette chanson est connue dans toutes les parties de la Grèce; je n'en ai cependant eu qu'une seule copie, qui pourrait bien n'être ni complète, ni fort exacte.

ϛʹ.

ΑΛΩΣΙΣ

ΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ.

Πῆραν τὴν πόλιν, πῆραν την! πῆραν τὴν Σαλονίκην!
Πῆραν καὶ τὴν Ἁγιὰν Σοφιὰν, τὸ μέγα μοναστῆρι,
Ποῦ εἶχε τριακόσια σήμαντρα, κ' ἑξῆντα δυὸ καμπάναις·
Κάθε καμπάνα καὶ παππᾶς, κάθε παππᾶς καὶ διάκος.
Σιμὰ νὰ 'βγοῦν τὰ ἅγια, κ' ὁ βασιλεᾶς τοῦ κόσμου,
Φωνὴ τοὺς ἦρθ' ἐξ οὐρανοῦ, ἀγγέλων ἀπ' τὸ στόμα·
« Ἀφῆτ' αὐτὴν τὴν ψαλμῳδιὰν, νὰ χαμηλώσουν τ' ἅγια·
» Καὶ στεῖλτε λόγον ϛὴν Φραγκιὰν, νὰ ἔρθουν νὰ τὰ πιάσουν,
» Νὰ πάρουν τὸν χρυσὸν σταυρὸν, καὶ τ' ἅγιον εὐαγγέλιον,
» Καὶ τὴν ἁγίαν τράπεζαν, νὰ μὴ τὴν ἀμολύνουν. » —
Σὰν τ' ἄκουσεν ἡ Δέσποινα, δακρύζουν ἡ εἰκόνες·
« Σώπα, κυρία Δέσποινα, μὴν κλαίῃς, μὴ δακρύζῃς·
» Πάλε μὲ χρόνους, μὲ καιροὺς, πάλε δικά σου εἶναι. » —

VI.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Les (Turks) ont pris Constantinople; ils l'ont prise; ils ont pris Thessalonique; — ils ont pris aussi Sainte-Sophie, le grand monastère, — qui a trois cents clochettes, et soixante-deux cloches; — et pour chaque cloche un prêtre, pour chaque prêtre un diacre. — Au moment où le Saint-Sacrement, où le roi du monde sortait (du sanctuaire), — une voix du ciel descendit par la bouche des anges: — « Cessez la psalmodie, reposez le Saint-Sacrement sur l'autel; — et envoyez un message au pays des Franks, pour que les Franks viennent le prendre, — pour qu'ils viennent prendre la croix d'or, le saint évangile, — et la table de l'autel, afin que les (Turks) ne la souillent pas. » — Quand la Vierge entendit cette (voix), toutes ses images se mirent à pleurer. — « Calme-toi, ô Vierge, ne te lamente pas, ne pleure pas; — avec les ans, avec le temps, (toutes ces choses) seront de nouveau à toi. »

LA MORT
DE KITSOS BOTSARIS.

ARGUMENT.

Le Kitsos Botsaris dont il s'agit dans cette pièce est le même que le chef Souliote de ce nom, dont j'ai eu beaucoup à parler dans l'esquisse des guerres de Souli avec Ali pacha. Échappé, comme par miracle, au massacre de ses compatriotes à Zalongos et à Vrestinitsa, Kitsos Botsaris se réfugia à Corfou, où il entra au service d'abord des Russes et puis des Français, avec le grade de colonel. Il vécut paisible, chéri et honoré de ses nouveaux compagnons d'armes jusqu'en 1813. Vers cette époque, Ali pacha, qui n'avait jamais renoncé au projet ni à l'espoir de le perdre, lui fit faire la proposition de rentrer à son service, avec le titre de capitaine général des Souliotes, proposition qu'il accompagna des protestations les plus flatteuses, des promesses les plus brillantes, et de l'offre de toutes les garanties imaginables. Kitsos connaissait trop Ali pour croire sérieusement à ses paroles : mais il s'ennuyait à Corfou de la tranquillité monotone de son existence. L'aspect des montagnes natales qui s'élevaient là devant lui, et vers

lesquelles il avait les yeux incessamment tournés, lui remplissait le cœur de regrets et de mélancolie; et son désir le plus constant et le plus profond était de retourner vivre dans ces chères montagnes. On croit aussi que l'envie de recouvrer beaucoup d'argent qu'il avait enfoui ou prêté, n'était pas étrangère aux motifs qui lui faisaient souhaiter de revenir sur le continent.

Kitsos Botsaris consulta sur le parti à prendre un général qui l'aimait et le distinguait beaucoup; tout ce que pouvait faire le général, c'était de lui rappeler les perfidies sans nombre d'Ali pacha. Mais le malheureux Souliote était entraîné par quelque chose de plus fort que la crainte qu'il avait d'Ali; il partit, suivi de quelques compagnons et de son fils Markos. Arrivé à l'Arta, il se logea pour une nuit chez un cordonnier, qui reçut aussitôt l'ordre de ne point fermer sa porte et de se taire. Ce cordonnier n'était pas un héros; il se tut et laissa sa porte ouverte. Les assassins commissionnés par le pacha entrèrent sans bruit, surprirent Botsaris à table, et le tuèrent sans difficulté.

Sa mort donna lieu à plusieurs chansons, dont la suivante est la plus connue. Elle n'a rien de saillant; mais entre diverses copies que j'en ai eues, il s'en trouve une qui la donne telle que la chantent les habitants de Tournavos, en Thessalie, au pied du mont Olympe. C'est celle que j'ai suivie (à deux variantes près que j'ai renfermées entre deux crochets), dans l'intention d'offrir ici un échantillon exact du dialecte des montagnards de l'Olympe, au moins dans le voisinage de

Tournavos. Je tiens cette copie d'un ecclésiastique de cette ville, excellent homme et fort instruit, à qui une profonde connaissance du grec ancien n'a point inspiré de mépris pour l'idiome vivant de son pays.



Ζ'.

ΘΑΝΑΤΟΣ
ΤΟΥ ΚΙΤΣΟΥ ΜΠΟΤΣΑΡΗ.

Τρία πουλάκια κάθουνταν 'σ τῆς Ἄρτας τὸ γιοφύρι,
Τό 'να τηράει τὰ Ἰάννινα, τ' ἄλλο κατὰ τὸ Σοῦλι,
Τὸ τρίτον, τὸ καλήτερον, μυργιολογάει καὶ λέγει·
Ὁ Μπότσαρης ἐκίνησε 'σ τὰ Ἰάννινα νὰ πάγῃ,
Γιὰ νὰ βουλλώσῃ μπουγιορτὶ, 'σ τὸ Βουργαρὲλ νὰ πάγῃ,
Γιὰ νὰ μαζώξῃ τ' ἄσπρα του ὁποῦ εἶχε δανεισμένα·
Κ' ἀπὸ τὴν Ἄρταν διάβηκε κονάκι νὰ τοῦ κάμουν·
Κ' εὐθὺς κονάκι τῷκαμαν 'σ τοῦ παπουτσῆ τοῦ Ῥίζου,
[Κ' ἐκεῖ τραπέζι βάλανε ψωμὶ γιὰ νὰ δειπνήσουν].
Τρία τουφέκια τῷῤῥιξαν, τὰ τρί' ἀῤῥάδ' ἀῤῥάδα.
Τό 'να τὸν πέρει 'σ τὸ πλευρὸν, τ' ἄλλο μέσα τὰ στήθη,
Τὸ τρίτον, τὸ φαρμακερὸν, τὸν πέρει μὲς τὸ στόμα.
Τὸ στόμα αἷμα γιόμωσε, καὶ κοιλαδεῖ καὶ λέγει·
«[Καθῆστε, παλληκάρια μου, καὶ σὺ, βρὲ ψυχουιέ μου,
« Τί τοῦτο δέν εἶναι γιὰ σᾶς·] πάρτε μου τὸ κεφάλι,
« Νὰ μὴ τὸ πάρῃ ἡ τουρκιὰ, τὸ πάγῃ 'σ τοῦ βεζίρη·
» Τὸ ἰδοῦν ὀχθροὶ καὶ χαίρουνται, οἱ φίλοι, καὶ λυποῦνται.»

VII.

LA MORT DE KITSOS BOTSARIS.

Trois oiseaux se sont posés sur le pont de l'Arta. — L'un regarde devers Iannina; l'autre devers Souli; — et le troisième, le plus compatissant, se lamente et dit: — « Botsaris s'est mis en marche pour aller à Iannina, — faire sceller un Boïourdi, pour se rendre à Bourgarel, — et recueillir son argent, l'argent qu'il a prêté. — Il passe à l'Arta pour être hébergé; — il est hébergé dans la maison de Rizo, le cordonnier. — [On dresse la table; on lui sert à manger; — et tandis qu'il mange], on lui tire trois coups de fusil de file. — L'un l'atteint au côté; l'autre au milieu de la poitrine; — et le troisième, le plus mortel, à la tête. — Sa bouche s'emplit de sang; il murmure des paroles, et dit: — « Tenez-vous tranquilles, « mes braves, et toi, — mon fils: ce n'est pas vous « que cela regardait; mais coupez-moi la tête, « — pour que les Turks ne me la coupent pas, et « ne la portent pas au vizir: — mes ennemis la ver« raient et se réjouiraient; mes amis (la verraient) « et seraient attristés. »

LA DÉLIBERATION D'ALI PACHA.

ARGUMENT.

Encore une pièce dont tout l'intérêt est purement historique : elle représente Ali pacha délibérant avec ses deux fils, Mouktar et Véli, sur le parti à prendre pour résister au Grand-Seigneur qui vient de lui déclarer la guerre, et se décidant à recourir au secours des Grecs, à quelque prix qu'ils veuillent le mettre. Cette pièce fut composée à l'instant même de l'événement qui en fait le sujet, avec l'intention de rendre exactement la substance et le résultat des discours tenus en cette occasion par le pacha de Iannina ; et ce qui achève d'en faire une vraie curiosité historique, c'est qu'elle est l'ouvrage d'un fils d'Ali, de Salil pacha. Ce jeune homme qui, par la douceur et l'amabilité de ses mœurs, démentait généreusement son père et ses frères, avait fait de bonnes études, et savait très-bien le grec ancien. Aussi trouve-t-on dans cette pièce des hellénismes qui auront facilement échappé à un étudiant tout plein encore de ses auteurs classiques : elle abonde d'ailleurs en termes turks, de sorte que l'idiome populaire de la Grèce y est forcé et altéré en tout sens.

Du reste, je soupçonne l'unique copie que j'aie eu de cette pièce de n'être pas fort correcte. Il s'y trouve un vers (le 20e), que j'ai traduit à l'aventure, ne le comprenant pas. J'en crois le texte altéré, mais je n'ai pas su le corriger.

Η΄.

ΤΟΥ ΑΛΗ ΠΑΣΑ.

Σουλτὰν Μαχμούτης πρόσταξε σεφέρι τοῦ Βεζίρη·
Κράζει τοὺς Βεζιράδαις του, τοὺς ἔκαμε χαζίρι,
Καὶ τοὺς προστάζει αὐστηρὰ νὰ πᾶν καὶ νὰ τὸν κλείσουν
Κ' ἂν δὲν τοῦ κάμουν τίποτες, πίσω νὰ μὴ γυρίσουν.
Ἀλῆ πασσᾶς σὰν τ' ἄκουσε, πολὺ τοῦ κακοφάνη.
Συλλογισμένος στέκεται, καὶ τὸ κεφάλι πιάνει.
« Μουχτὰρ πασσᾶ, Βελῆ πασσᾶ, » στέλνει, καὶ τοὺς φωνάζει.
Μέσα 'σ τὸν Παντοκράτορα κρυφὰ τοὺς κοβεντιάζει·
« Παιδιά μου, βλέπετε καλὰ καὶ, πάρετε ἰπρέτι·
» Ὁ βασιλεᾶς μ' ὠργίσθηκε, μὲ πῆρε σὲ γαζέπι. » —
« Μπαμπά μας, χρειὰν μὴν ἔχῃς σύ· στάσου καλὰ, στοχάσου.
» Τὸ βιὸ ποῦ ἔχομεν πολὺ γιὰ κάθε σιγουριά σου. » —
« Ἐγὼ 'σ τὸ βιὸ δὲν πείθομαι, οὐδὲ καὶ 'σ τὸ ἀσκέρι·
» Ἀλλ' ἡ ἐλπίς μου στέκεται εἰς τῶν Γραικῶν τὸ χέρι·
» Αὐτοὶ ἀνδρεῖοι, τολμηροὶ, πιστοὶ καὶ ῥωμαλέοι,
» Καὶ χωριστὰ εὑρίσκονται σὲ μὲ χοσμικιαρέοι
» Μὲ μὲ πάντα πολέμησαν μ' ἡρωϊσμὸν μεγάλον,

VIII.

LA DÉLIBÉRATION D'ALI PACHA.

Le sultan Mahmoud a donné l'ordre de marcher contre le vizir (Ali): — il convoque ses vizirs, il leur fait faire leurs apprêts. — Il leur enjoint rigoureusement d'aller assiéger Ali, — et de ne point revenir s'ils n'ont rien fait contre lui. — En apprenant cela, Ali pacha est fort contristé. — Il porte ses mains à la tête, et se met à réfléchir: — il mande Mouktar et Véli pachas; il leur parle, — et les entretient secrètement dans son palais : — « Mes enfants, considérez (ce qui m'arrive), et prenez-en exemple. — L'empereur s'est courroucé contre moi; je suis tombé dans sa disgrace. » — « Notre père, tu n'as point lieu d'être en souci; tranquillise-toi, et réfléchis : — les grandes richesses que nous possédons te mettent en sûreté. » — « (Mes enfants), je ne cherche point un appui dans nos richesses, ni dans (notre) armée: — toute mon espérance est dans le secours des Grecs : — ils sont braves, entreprenants, fidèles et vigoureux, — particulièrement ceux qui sont sous ma domination. — Ils ont toujours combattu

» Κ' ἀκόμη χάλια πολέμουν 's τ' Ἄγραφα, καὶ 's τὸν Βάλτον,
» Κ' ἀκόμη δὲν ὑπόταξα μήτε σχεδὸν τὸ τρίτον.
» Ἀπὸ τὸν τόπον ἔχομεν γιὰ νὰ μᾶς δώσουν τρίτον.
» Πρέπει λοιπὸν νὰ δώσωμεν συγχώριαν μεγάλη,
» Ἐλευθερίαν ἐν ταὐτῷ, ὡς ἔκαμαν οἱ Γάλλοι.
» Γιατὶ τὸ γένος τῶν Γραικῶν εἶναι καθὼς τῶν Γάλλων·
» Κ' ὅποιος θαῤῥεύ' ὑποταγὴν, λάθος ἔχει μεγάλον·
» Εἴδετε τὸ παράδειγμα ἐκείνων τῶν Σουλιώτων,
» Ὄχι μονάχα τῶν ἀνδρῶν, ἀλλὰ τῶν γυναικῶν των·
» Θάνατον ἐπροτίμησαν αὐτοὶ ἀπ' τὴν σκλαβία,
» Μ' ὅλον ὁποῦ τοὺς ἔταξα ἅρματα καὶ φλωρία. » —

contre moi avec un grand héroïsme ;— et ils combattent jusqu'à présent à Agrapha, et dans le Valtos : — à peine en ai-je soumis le tiers ; — et avec eux nous pourrions gagner un territoire trois fois plus grand que le nôtre. — Il faut donc les traiter avec faveur ; et (leur donner) la liberté comme aux Français. — Car telle est la nation des Français, telle est celle des Grecs ;— et quiconque se flatte de les subjuguer, est dans une grande erreur. — Voyez l'exemple des Souliotes, non-seulement des hommes, mais des femmes : — ils ont tous préféré la mort à la servitude, — quoique je leur promisse des armes et de l'or. »

GEORGE SKATOVERGA.

ARGUMENT.

Il n'y avait pas proprement en Crète d'Armatoles ni de Klephtes organisés comme dans la Grèce continentale(1); mais il n'était pas rare d'y rencontrer soit un à un, soit par petites troupes de trois ou quatre, des Grecs qui, contraints par les iniquités et les vexations des Turks à se mettre en guerre contre le pouvoir, menaient une vie errante et aventureuse, tantôt réfugiés dans les montagnes, parmi les pâtres, tantôt cachés dans les villes ou dans les villages, et toujours aux aguets des occasions de se venger. J'ai entendu raconter de quelques-uns de ces aventuriers proscrits des traits d'audace et de courage qui n'auraient pas été désavoués par les Klephtes les plus intrépides. Il y en avait trois au commencement de ce siècle, qui faisaient beaucoup de bruit aux environs de Kanda. Réunis par des ressentiments communs, et pour venger la mort de plusieurs de leurs proches égorgés par les beys et les agas du pays, ils étaient devenus la terreur des Turks, et l'on porte à

(1) L'auteur se trompe : les Sphatiotes et les Abadiotes représentaient les Armatoles.

816 le nombre de ceux qu'ils avaient tués en combattant, ou par surprise.

Le George dont il s'agit dans la pièce suivante est un des derniers et des plus fameux de ces espèces de Klephtes crétois. Le sobriquet grossier de *Skatoverga* lui fut donné par les Turks, pour marquer l'horreur et l'appréhension qu'ils en avaient. Celles de ses actions racontées dans la pièce datent de l'année 1806.

Quant au mérite de cette pièce, on verra tout de suite qu'il ne tient point à la poésie de la composition ni du style. C'est un récit méthodique, calme et détaillé, fait dans l'unique intention de donner une notion exacte, complète et précise du fait qu'il embrasse. C'est dans ce style et ce ton de chronique que j'ai vu et recueilli plusieurs autres chansons, composées par des Grecs insulaires ou asiatiques : elles sont précieuses quand l'événement auquel elles ont rapport est de quelque importance pour l'histoire, et comporte d'être minutieusement détaillé.

Dans celle-ci, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est de pouvoir être présentée comme un échantillon considérable et sûr, du dialecte actuel de l'île de Crète. L'auteur est un pâtre qui se nomme, qui avoue ne savoir pas lire, et avoir composé cette chanson, pour se distraire dans la solitude, et pour ne pas laisser tomber dans l'oubli un événement et un nom auxquels il croit devoir s'intéresser comme Crétois.



Θ΄.

ΙΣΤΟΡΙΑ

ΤΟΥ ΓΕΩΡΓΗ ΤΟΥ ΣΚΑΤΟΒΕΡΓΑ.

Ὅποιος καλ' ἀφουκράζεται, πάλι καλὰ δηγᾶται,
Ἂν φθάνῃ τὸ κεφάλι του καλὰ νὰ τὰ θυμᾶται.
Ἔτσι ἀφουκράστηκα κ' ἐγὼ, κ' ἔκαμα Γεωργιάδα,
Τοῦ Γεώργη τοῦ Σκατόβεργα ἀπὸ τὴν Πεδιάδα.
Τὰ γράμματα δὲν ἤξευρα, καὶ νὰ μὴ τὴν ξεχάσω,
Τραγοῦδι τοῦ τὴν ἔκαμα, καλὰ νὰ τὴν φυλάξω.
Εἰς τὸν Μοχὸν γεννήθηκεν ἀπὸ γονιὸν χωριάτη,
Δίχως νὰ ξεύρῃ γράμματα, πτωχὸν καὶ ζευγολάτη.
Μ' αὐτὸς σὰν ἀνεθράφηκεν, ἐπῆγεν εἰς τὸ Κάστρο,
Ὀγλίγωρος καὶ ξυπνητὸς σὰν τῆς αὐγῆς τὸ ἄστρο.
'Σ τὴ ξενιτειὰ μεγάλωσε, κ' ἔγινε παλληκάρι,
'Σ τὴ δύναμι κ' ἀποκοτιὰ εἶχε μεγάλη χάρι.
Τοῦρκος καθὼς τὸν πείραζεν, ἔσερνε τὸ μαχαῖρι,
Κ' εἰς τὸ φουκάρι τό 'βανε μὲ ματωμένο χέρι.
Τούρκους πολλοὺς ἐσκότωσε, κ' εἶχε μεγάλη φήμη,
Θά 'χει κ' εἰς τὸν παράδεισον αἰώνια τὴν μνήμη.

IX.

HISTOIRE

DE GEORGE SKATOVERGA.

Celui qui bien écoute, bien aussi raconte, — s'il lui arrive de bien rappeler (les faits) dans sa tête. — Et moi aussi j'ai écouté, et j'ai fait une Georgide, — sur George Skatoverga de la plaine. — Comme je ne sais point lire, pour ne point oublier cette histoire, j'en ai fait une chanson, afin d'en bien conserver le souvenir. — George naquit au (village de) Mochos, de grossiers paysans. — Pauvre terrassier, il n'apprit point à lire; — et quand il fut plus avancé en âge, il se rendit dans la forteresse (de Kanda), — déja vif et éveillé comme l'astre du matin. — Il grandit dans les pays étrangers, et devint un pallikare, — ayant en partage beaucoup de force et d'audace. — Dès qu'un Turk le provoquait, il tirait son poignard, — et le remettait au fourreau d'une main ensanglantée. — Il tua plusieurs Turks, de quoi il eut un grand renom; — et aussi aura-t-il en paradis une gloire éternelle. — Plusieurs fois

Πολλαῖς φοραῖς ἐγλύτωσε, κ' ἔφυγ' ἀπὸ τὸ δίκτυ,
Μὰ μιά φορ' ἀπὸ ταῖς πολλαῖς 'σ τὸ κάτεργον ἐῤῥάπη.
Κ' ἐκεῖ μέσα τὸ ἄκουσε τὸ θλιβερὸ μαντάτο,
Πῶς ὁ Ἀρίφης Μόχογλους, ἐδῶ 'σ τὴν Κρήτη κάτω,
Τσὴ κοπελιαῖς ἐμάζωξε μπροστά του νὰ χορέψουν,
Κ' εἰς τοὺς γονιούς του μήνυσε τὴν κόρη τως νὰ πέψουν.
Κ' ἀφ' ὁ χορὸς ἐσχόλασε, θέλει νὰ τὴν κρατήσῃ,
'Σ τὸ στρῶμά του νὰ κοιμηθῇ, καὶ νὰ τὴν ἀτιμίσῃ.
Μ' αὐτὴ πολλ' ἀντιστέκεται, καὶ φεύγ' ἀποῦ τὴ πόρτα,
Κ' αὐτὸ τὸ στρῶμα τὸ χρυσὸ ἔθεκεν εἰς τὰ χόρτα.
Ἀρίφης ἦρθε τὸ ταχὺ, 'σ τὸ πατρικό της σπῆτι,
Καὶ βρίχνει τὸν πατέρα της ποῦ 'πλεκεν ἕνα δίκτυ.
Κ' εἰς ἀγγαριὰ τὸν ἔπεψε, κ' ἐβίαζε τὴν κόρη·
Μ' ἄρματα τὴν φοβέριζε, νὰ φύγῃ δὲν ἐμπόρει.
Σὰν εἶδε τὴν στενοχωριὰ, κάτω τὸν καταφέρνει,
Τ' ἄρματ' ἀπὸ τὴ μέση του 'σ τὰ χέρια της τὰ παίρνει·
Αὐτὴ τὸν ἐφοβέριζε, κι' αὐτὸς γιὰ μιᾶς τῆς τάζει,
Μὲ ὅρκο 'σ τὸν προφήτη του πῶς δὲν τήνε πειράζει.
Τότες αὐτὴ τὸν ἄφησε, καὶ τ' ἄρματα τοῦ δίδει·
Κ' ὁ ἄπιστος τὴν σκότωσε σὰν λυσσαμένο φίδι.
Κ' ὁ κύρης της ἐπρόφταξε, κ' ἐμπαίνωντας 'σ τὴ πόρτα,
Καὶ βλέπωντας τὴν κόρη του, « τί εἶν' αὐτὰ; » ἐρώτα.
Σκοτώνει καὶ τὸν κύρη της, κ' ἄλλους ἐκεῖ γυρεύγει,

il s'était échappé, et tiré du filet; — mais une fois entre autres, il fut jeté dans une galère; — et ce fut là qu'il apprit la triste nouvelle, — comment Ariph Mochoglou, ici, dans la plaine de Crète, avait rassemblé de jeunes filles, pour danser devant lui, — et avait ordonné à ses parents de lui envoyer aussi leur fille. — Quand la danse eut cessé, Ariph voulut faire violence à celle-ci : — (il voulut) la faire coucher dans son lit, et la déshonorer. — Mais elle résista fortement, s'esquiva par la porte; — et son lit de foin lui fut un lit d'or. — Ariph vint le matin chez elle, et trouva son père qui tricotait un filet. — Il envoya celui-ci en corvée, et voulut forcer la fille, — l'effrayant avec ses armes, et l'empêchant de fuir. — Quand elle se voit en telle extrémité, elle renverse le (Turk) à terre, — lui enlève ses armes de la ceinture, — le menace; et le Turk lui promet soudain, — en lui jurant par son prophète, qu'il ne la tourmentera plus. — Elle le laisse alors, et lui rend ses armes; — mais l'infidèle, comme un serpent furieux, la tue. — Le père arrive, franchissant la porte; — et voyant sa fille: « Qu'est-ce que cela? » demande-t-il. — Le Turk le tue aussi; cherche d'autres personnes à égorger; — et n'en trouvant pas, il se retire dans la ville. — Voilà ce que George apprit dans sa ga-

Καὶ ἄλλους μὴν εὑρίσκωντας, μέσα 'ς τὸ κάστρο φεύγει.
Αὐτὰ ὁ Γεώργης τά 'μαθε 'ς τὸ κάτεργο τῆς πόλης,
Κ' ὅ, τι ἠμπόρεσ' ἔκαμε, κ' ἐλευθερώθη μόλις.
Μαζόνωντας βοήθειαν ἀπὸ τοὺς πατριώτας,
Ἄρματ' ἀγόρασε καλά· καὶ ἀπὸ 'κεῖ κινῶντας,
'Σ τῆς Κρήτης μας ἐσίμωσε τὰ κάτω γυρογιάλια,
Σὲ μιὰ σκάλα πολλὰ μικρὴν, ὁποῦ τὴν λένε Μάλια.
Τρέχει γιὰ μιᾶς 'ς τὸ σπῆτι του, τὸ μνῆμα ξεσκεπάζει,
Κ' ἀπὸ τὸ χῶμα τοῦ πατρὸς ἕνα μολύβι βγάζει.
Μ' αὐτὸ γεμίζει τ' ἄρμα του, κάθεται 'ς τὸ τραπέζι,
Τὴν λύρα του καὶ πιστολιαῖς μέρα καὶ νύκτα παίζει.
Ὁ Μόχογλους ὡς τ' ἄκουσεν, ἦρθε νὰ τὸν σκοτώσῃ·
'Σ τὸ σπῆτί του τοῦ μήνυσε νὰ πᾷ τὸν ἀνταμώσει.
Ὁ Γεώργης τ' ἀποκρίθηκεν, ὅτι τόνε κατέχει,
Κ' ἂς ἔρθ' αὐτὸς νὰ τὸν εὑρῇ, καὶ νὰ τοῦ 'πῇ ὅ, τ' ἔχει.
Τότε Ἀρίφης πέρνωντας δώδεκα ἄλλους Τούρκους,
Γιὰ νὰ τοῦ βοηθήσουνε, τοὺς ἔφερε καὶ τούτους.
Τὸν βρίχνουν ποῦ χαροκοπᾷ μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ του·
Τὸν λένε, ὅτι γιὰ νὰ πιοῦν ἦρθασιν ἐπὶ τούτου.
Εἰς τὸ τραπέζι κάθησαν, κ' ἡ μάννα του τοὺς κέρνα,
Κ' ἄλλο κρασὶ τὴν ἔπεψαν νὰ φέρ' ἀπ' τὴν ταβέρνα.
Τότε Ἀρίφης ῥώτησε τὸν Γεώργη, ἂν τὸν ξεύρῃ,
Καὶ ὅτι, ἂν τὸν ἀγαπᾷ, νὰ πιῇ καὶ νὰ τὸν εὕρῃ.

lère à Constantinople. — Il fit tous ses efforts; et à peine fut-il délivré, — que, recueillant les secours de ses compatriotes, — il acheta de bonnes armes; et partant de là, — il gagna les basses côtes de notre Crète, — par un tout petit port, que l'on nomme Malia. — Il court sur-le-champ à sa maison; ouvre le tombeau de son père, — et des restes de celui-ci, il retire une balle, — dont il charge son arme; après quoi il va s'asseoir à table, jouant nuit et jour de la lyre, et s'exerçait au pistolet. — Dès que Mochoglou en est informé, il vient pour le tuer: — il envoie chez lui lui dire de venir à sa rencontre; — mais George lui fait répondre qu'il connaît (sa maison); — et qu'il peut venir lui-même le trouver, pour lui dire ce qu'il veut. — Ariph alors prend douze autres Turks avec lui, — et les emmène pour l'aider. — Ils trouvent George qui se divertit avec son frère, — et lui disent qu'ils sont venus pour boire aussi. — Ils s'asseyent à table; la mère (de George) leur verse à boire; — puis ils l'envoient à la taverne chercher d'autre vin. — Dans l'intervalle, Ariph demande à George s'il le connaît, — (et lui dit) que s'il l'aime, il aille le trouver pour boire. — George lui répond: « Me convient-il de t'aimer, quand je ne vois à la maison ni mon père, ni ma sœur? » — « C'est moi qui les ai tués, pauvre fou,

Ὁ Γεώργης τὸν ἐρώτησεν, ἀγάπη τ' ἂν τοῦ πρέπῃ,
Καὶ ὅτι κύρην κ' ἀδερφὴν 'ς τὸ σπῆτί τως δὲν βλέπει.
« Ἐγὼ, μωρέ, τοὺς σκότωσα, κ' ἐσένα θὰ σκοτώσω.
» Τὸ χάρισμα, ποῦ σοῦ 'πρεπεν, ἦρθα νὰ σοῦ τὸ δώσω.» —
Ὁ Γεώργης τοῦ τὴν ἔπαιξε μ' ἐκεῖνο τὸ μολύβι,
Ποῦ 'βγαλ' ἀπὸ τὸν κύρη του, καὶ τοῦ τὸ ἀνταμείβει.
Ὁ Γεώργης τοῦ πυροβολᾷ κατὰ καρδιὰ καὶ ἄλλη,
Κ' ὁ λύχνος τως ἐσβύστηκεν ἀπὸ τὴν παραζάλη.
Ἀπὸ τὸν τόπον του πηδᾷ μαχαιροπελεκῶντας,
Κ' ἑπτὰ, ὀκτὼ ἐλάβωσεν ἀπὸ τοὺς συνελθόντας.
Μὰ κ' αὐτουνοῦ ὁ ἀδελφὸς 'ς τὸν πόδα ἐλαβώθη,
Κ' ἀπὸ τὴν χέρα τὸν τραβᾷ, καὶ ἔξω τὸν ἀμπώθει.
'Σ τὸν ὦμόν του τὸν ἅρπαξε, κ' ἀπ' ἄλλην πόρτα φεύγ-
Ὄξω 'ς τὰ δάση καὶ βουνὰ περιπατεῖ νὰ ἔβγῃ.
Ἀρίφης κ' ἄλλοι τέσσερες ἐκ' ἔδωκαν τὰ κῶλα,
Ὅπου ὁ κύρης κ' ἀδερφὴ τὰ στερηθῆκαν ὅλα.
'Σ τὴν Ἔφεσον ἐπήγανε, κ' ἀφ' ἀδερφὸς ἰατρεύθη.
Ὁ Γεώργης πάλι θέλησε 'ς τὸ σπῆτί τως νὰ ἔρθῃ.
Τό 'μαθ' ὁ Χατσῆ Μουσταφᾶς, πάλιν ἀνδρεῖος ἄλλος,
Ὀνομαστὸς καὶ ξακουστὸς, φονιᾶς πολλὰ μεγάλος.
Μιὰ μέρα τὸν ἐπρόσμενε 'ς τὸ δρόμον ἐπὶ τούτου,
Μ' ἕναν Ἀράπη σκλάβον του, καὶ δοῦλον ἄλλου Τούρκου
Καλὰ τὸν διπλοχαιρετᾷ, κ' ἐκεῖ ὁποῦ τὸν ηὗρε,

et qui vais te tuer aussi, toi. » — « Et moi, je suis venu pour te donner la récompense qui te convient. » — Et là-dessus George lui tire cette même balle, qu'il a retirée du corps de son père, — et la restitue ainsi à qui elle appartient ; — puis il lui en lâche une seconde dans le cœur. — La lampe s'éteint dans le tumulte. — George s'élance de sa place, s'escrimant de son poignard. — Il blesse sept ou huit de ceux qui l'assaillent ; — mais son frère est blessé au pied ; — il le tire par la main, le pousse dehors, — le charge sur ses épaules, — s'échappe par une autre porte, — et marche pour gagner les bois et les montagnes. — Ariph et quatre autres tombèrent morts, — là même où avaient été assassinés le père et la sœur. — George alla à Éphèse ; et quand son frère fut guéri, il se décida à revenir dans sa maison. — On en informa Chatzi Moustapha, un autre Turk vaillant, — un autre grand tueur fameux et renommé. — Un jour il attendit George sur le chemin, — avec un esclave arabe, et le serviteur d'un autre Turk. — Il le salue gracieusement, et lui dit que, puisqu'il l'a rencontré, — il veut l'emmener chez lui se divertir. — Moustapha marche devant, George le suit : — l'Arabe vient après ; le serviteur turk est le dernier. — L'Arabe avait ordre de tirer sur George, — et le Turk de lui lâcher en même

Νὰ πᾶν νὰ ξεφαντώσουνε 'σ τὸ σπῆτι τὸν ἐπῆρε.
Ὁ Μουσταφᾶς πάει μπροστὰ, κ' ὁ Γεώργης κατακόδι,
Καὶ ὁ Ἀράπης ὕστερα, κ' ὁ δοῦλος τὸ κατόπι.
Ἀράπης εἶχε προσταγὴν νὰ τοῦ πυροβολήσῃ,
Καὶ δεύτερην μεσόπλατα γιὰ μιᾶς νὰ τοῦ καπνίσῃ.
Τὸ σήκωμα τοῦ πιστολιοῦ ὁ Γεώργης ἀπεικάζει,
Γιὰ μιᾶς εἰς τὴν πιστόλα του τὴ χέρα του τὴν βάζει.
Κ' ὡς ποῦ νὰ στρέψῃς νὰ ἰδῇς, τὸν εἶχεν ἐξαπλώσει,
Κ' εἰς τοῦ εὐγά του τὴν καρδιὰ δεύτερην εἶχε δώσει.
Ὁ ἄλλος δοῦλος ἔφυγε, κ' ὁ Γεώργης ἐλαβώθη,
Ἀπ' τὸν Ἀράπη 'σ τὴν ἀρχὴ 'σ τὸ μπράτσον ἐπληγώθη.
'Σ τὴν Ἔφεσον ἐγύρισε νὰ ἰατρευθ' ἡ πληγή του·
Κ' ἐκεῖ τὸν ἐφαρμάκωσαν, κ' ἔχασε τὴ ζωή του.
Ἐγὼ λοιπὸν τοῦ ἔκαμα αὐτὴ τὴν ἱστορία,
Καὶ παίζω την 'σ τὴν λύρα μου διὰ παρηγορία·
Γιατ' ὅποιος ξεύρει νὰ μιλῇ μὲ γνῶσι καὶ μὲ χάρι,
Κάνει μιὰ λυπηρὴ καρδιὰ, παρηγοριὰ νὰ πάρῃ.
Υἱὸς τοῦ παππᾶ Ἱερώνυμου, Σετιανὸς Μανόλης,
Χαρκιώτης εἶν' ὁ ποιητὴς τῆς ἱστορίας ὅλης.

temps un coup de feu dans le dos. — Mais George s'aperçoit de leur mouvement pour lever le pistolet; — déja il a le sien à la main; — et dans le temps que vous auriez mis à vous tourner, vous auriez vu l'Arabe étendu à terre; — et en se retirant, George, d'un second coup, atteint l'Aga au cœur. — Le serviteur turk s'enfuit; mais George était blessé; — il avait été d'abord atteint au bras par l'Arabe. — Il retourna à Éphèse pour faire guérir sa blessure; — mais il y fut empoisonné, et y perdit la vie. — J'ai donc composé cette histoire; — et je la joue sur ma lyre, pour mon divertissement : — car quiconque sait parler avec agrément et avec raison, — peut faire qu'un cœur attristé reçoive des consolations. — C'est Manuel de Seti, fils du Pappas Hiéronyme, — Charciote, qui est l'auteur de toute cette histoire.

SECONDE PARTIE.

CHANSONS ROMANESQUES.

L'ÉPOUSE INFIDÈLE.

ARGUMENT.

La pièce suivante est très-populaire en Livadie. C'est une historiette ou plutôt une fiction, que relève son mérite poétique. Elle se distingue particulièrement par un tour de composition très-vif.

Α'.

ΤΗΣ ΑΠΙΣΤΟΥ ΓΥΝΑΙΚΟΣ.

'Σ τὴν ἀποπέρα γειτονιὰν, 'σ τὴν παραπάνω ῥούγαν,
Μιὰ λυγηρὴ κοιμάτανε 'σ τ' ἀνδρός της ταῖς ἀγκάλαις·
Καὶ ὕπνος δὲν τῆς ἔρχονταν, καὶ ὕπνος δὲν τῆς πάγει·
Ὅλο τ' ἀνδρός της ἔλεγεν, ὅλο τ' ἀνδρός της λέγει·
« Βαρυὰ κοιμᾶσαι, Κωνσταντῆ· ὕπνον βαρὺν ποῦ κάμνεις!
» Καὶ τὰ καράβι' ἀρμένισαν, κ' ἡ συντροφιά σου πάγει.»—
« Ἄφσε μ' ἀκόμα, λυγηρὴ, ὕπνον νὰ πάρ' ὀλίγον·
» Πολὺ μὲ βιάζεις, λυγηρή· πολὺ μὲ βιάζεις, κόρη·
» Κάποιον ἄλλον ἀγαπᾷς, κ' ἄλλον θέλεις νὰ πάρῃς.»—
« Ἀνίσως ἄλλον ἀγαπῶ, κ' ἄλλον θέλω νὰ πάρω,
» Σπαθὶ βαστᾷς 'σ τὴν μέσην σου, κόψε μου τὸ κεφάλι,
» Νὰ ματωθοῦν τὰ ῥοῦχά μου, κ' ἐσένα τὸ σπαθί σου.»—
Ὁ Κώστας καβαλλίκεψε, καὶ πάγει δυ' ὥραις δρόμον·
Τὸ καλαμάρ' ἀστόχησε, γυρίζει νὰ τὸ πάρῃ.
Βρίσκει ταῖς πόρταις του κλεισταῖς, βαρεὰ μανταλωμέναις·
Βρίσκει κ' αὐτὴν τὴν λυγηρὴν, ὁποῦ κοιμᾶται μ' ἄλλον.

I.

L'ÉPOUSE INFIDÈLE.

DANS le quartier de l'autre côté, dans la rue d'en haut, — une belle reposait entre les bras de son mari; — mais le sommeil ne la prenait pas, le sommeil ne la prend pas. — Elle adresse la parole à son mari; elle lui dit: — « (Que) tu dors profondément, Constantin! que ton sommeil est profond! — Et cependant les vaisseaux font voile; et tes compagnons partent! » — « Laisse-moi, mon amour, faire encore un petit somme: — tu me presses fort, ô ma belle; tu me presses trop: — tu aimes quelque autre: tu veux en prendre un autre. » — « Si j'en aime quelque autre, si j'en veux prendre un autre, — tu portes un sabre à ta ceinture, coupe-moi la tête; — et que mes vêtements soient teints de sang, comme ton sabre. » — Constantin monte à cheval; il chemine deux heures; — mais il a oublié son écritoire, et revient pour la prendre. — Il trouve les portes fermées, fortement verrouillées; — il trouve sa belle couchée avec un autre. — « Or sus! lève-toi, la belle, et

« Σήκου απάνω, λυγηρὴ, νὰ ἰδοῦμε, ποιὸς σ' ἀρέσει,
» Ποιὸς εἶναι ἐμμορφώτερος καὶ ἄξιον παλληκάρι.» —
« 'Σ τὴν ἐμμορφιὰν καὶ 'ς τὸ σπαθὶ ἄξιος ἡ ἀφεντιά σου·
» 'Σ τὸ φίλημα, 'σ τ' ἀγκάλιασμα ἄξιος ἡ ἀφεντιά του.» —
Καὶ τὸ σπαθί του ἔβγαλε, λιανὰ λιανὰ τὴν κάμνει·
Ἰδὲς κορμὶ ἀγγελικὸν, γυναῖκα δίχως πίστιν.

voyons quel est celui des deux qui te plaît ; — lequel (des deux) est le plus beau et le plus brave ? » — « En beauté et au combat, c'est toi qui l'emportes : — au baiser, à l'embrasser, c'est l'autre. » — Constantin tire son sabre, et taille sa femme en pièces. — C'était un corps d'ange, mais une femme sans foi.

LE MARIAGE IMPROMPTU,

ET

LA RÉCONCILIATION IMPRÉVUE.

ARGUMENT.

Je réunis ici deux chansons qui se ressemblent beaucoup, non-seulement par le fond, mais par divers détails. La première est surtout piquante par le dénoûment, d'autant moins prévu, que la narration est plus précipitée.

La seconde, dont le style et le ton me paraissent annoncer plus d'ancienneté, est aussi plus riche en détails naïfs et pittoresques. Il faut savoir, pour l'intelligence de l'avant-dernier vers, et de tous ceux de ce recueil où se trouvera la même allusion, qu'il est ou fut d'usage, en plusieurs endroits de la Grèce, de distribuer, dans la célébration des noces, des châtaignes et des noix aux assistants.

J'ignore, et rien n'indique à quelle partie de la Grèce appartiennent ces deux pièces. Je sais seulement que la seconde est connue dans plusieurs îles de l'Archipel; et que l'autre l'était à Scio: c'est dans le dialecte de cette île qu'elle m'a été donnée, et que je la publie.

Β'.

Ο ΑΞΑΦΝΟΣ ΓΑΜΟΣ.

Ὅσον ἐκάθουν κ' ἤπλεκα τοῦ Κύρκου μου γατάνι,
Τοῦ Κύρκου καὶ τ' ἀφέντη μου καὶ τ' ἀγαπητικοῦ μου,
Χρυσὸ πουλάκι ἤκατσε εἰς τὸ ξυλόχτενό μου.
Δὲν ἐκοιλάδιε σὰν πουλὶ, σὰν κοιλαδοῦν τ' ἀηδόνια,
Μόνο κοιλάδιε κ' ἤλεγε μ' ἀνθρώπινη λαλίτσα·
« Ἐσὺ, γατάνι, πλέκεσαι, κ' ὁ Κύρκος σου βλογᾶται,
» Βλογᾶτ', ἀῤῥαβωνιάζεται, κ' ἄλλην γυναῖκα πέρνει! »—
Κουβάριν ἐκουβάριαζα, καὶ 'σ τὴν γωνιὰν τὸ ῥίχτω,
Κ' ἀνοίγω τὸ παράθυρον, τὸ κατακλειδωμένον·
Βλέπω τον, καὶ κατήβαινε 'σ τοὺς κάμπους καβαλλάρης.
Ἂν τὸν εἰπῶ κληματιανὸν, τὸ κλῆμα κόμπους ἔχει,
Ἂν τὸν εἰπῶ βασιλικὸν, ἀπ' τὴν κοπριὰν ἐβγαίνει.
Κάλλιο νὰ εἰπῶ τὰ πρέπια του, καὶ τὰ καθολικά του.
« Καλῶς τοῦ μόσχου τὸ κλαδὶ, τοῦ σχοίνου τὸ βαβοῦλι!
» Ποῦ πᾷς ἐσὺ καὶ ἔνδυσαι 'σ τὸ φλῶρι, 'σ τὸ ἀσῆμι; »—
« Ἐγὼ, κόρ', ὑπανδρεύομαι, κ' ἄλλην γυναῖκα πέρνω·

II.

LE MARIAGE IMPROMPTU.

Tandis que j'étais assise à tresser un cordon pour Kyrkos, — pour Kyrkos, mon seigneur et mon ami, — un oiseau (à plumage) d'or vint se poser sur mon peigne de bois. — Il ne chantait pas comme un oiseau, comme chantent les rossignols; — il chantait et parlait en langue humaine: —« Tu tresses un cordon (pour Kyrkos), et Kyrkos se marie! — il est fiancé, il se marie, il prend une autre belle. » — Le peloton que je pelotonnais, je le jette dans un coin; — la fenêtre qui était fermée, je cours l'ouvrir; — et je vois Kyrkos qui vient à cheval par la campagne. — (Comment le saluer?) Le nommerai-je branche de vigne? une branche de vigne a des nœuds. — Le nommerai-je basilic? le basilic naît sous le fumier. — Mieux vaut lui dire ce qui ne convient qu'à lui, ses qualités propres : — « Bonjour, branche de musc! (bonjour!) plante de jonc fleurie, — où vas-tu, (ainsi paré), ainsi vêtu d'argent et d'or ? » — « Je me marie, ma belle; je prends une autre femme : — et s'il te plaît, si tu l'agrées,

» Κ' ἂν θέλῃς, κ' ἂν ὀρέγεσαι, κόπιασε κ' εἰς τὸ γάμον,
» Νὰ πιάσῃς καὶ τὰ στέφανα, νὰ γένῃς καὶ κουμπάρα.»—
« Κόρη, πολὺ κακόπαθες, κόρη, τρελλάδα ἔχεις.»—
« Ἐγὼ μηδὲ κακόπαθα, μηδὲ τρελλάδα ἔχω·
» Ὁ ἀγαπὸς πανδρεύεται, κ' ἄλλην γυναῖκα πέρνει,
» Κ' εἶπέ μου, ἂν ὀρέγωμαι νὰ πάγω καὶ 'ς τὸν γάμον.
» Νὰ πιάσω καὶ τὰ στέφανα, νὰ γένω καὶ κουμπάρα.»—
« Βάλε τὸν ἥλιον πρόσωπον, καὶ τὸ φεγγάρι στῆθος,
» Καὶ τοῦ κοράκου τὸ φτερὸν βάλε γατανοφρύδι.»—
Ὡσὰν ἡ μιὰ τὸ ἔλεγε, τὸ ἔκαμεν ἡ ἄλλη·
Παππᾶς τὴν εἶδε, κ' ἤσφαλε, διάκος, κ' ἀποξεχάθη,
Καὶ τὰ μικρὰ διακόπουλα ἔχασαν τὰ χαρτιά τους.
« Ψάλε, παππᾶ, σὰν ἔψαλλες, διάκο, σὰν ἐλειτούργεις.
» Κ' ἐσεῖς, μικρὰ διακόπουλα, εὕρετε τὰ χαρτιά σας·
» Παππᾶ, ἂν ἦσαι χριστιανὸς, κ' ἂν ἦσαι βαφτισμένος,
» Παράγυρε τὰ στέφανα, βάλε τα τῆς κουμπάρας.»

viens à ma noce ; — tu tiendras la couronne (de l'épouse) ; tu seras la commère. » — (Elle court chez son amie lui dire la nouvelle:) — « La belle, tu seras malade ; la belle, tu extravagues. » — « Je ne suis point malade, je n'extravague point : — mon ami se marie ; il prend une autre femme ; — il m'a demandé si je voulais aller à sa noce, — pour porter la couronne, pour être la commère. » — « (Vite, la belle, pare-toi) : fais de ton visage le soleil, de ton sein la lune ; — et de l'aile du corbeau fais-toi des sourcils. » — Ce qu'a dit l'une, l'autre l'a fait. — Le papas voit la (belle commère), et officie tout de travers ; le diacre (la regarde), il reste ébahi ; — et les jeunes clercs perdent leur feuillet. — « Chante donc, ô papas, comme tu chantais ; diacre, officie donc, comme tu officiais ; — et vous, jeunes clercs, retrouvez votre feuillet. — Mais si tu es chrétien, ô papas, si tu es baptisé, — change (une des) couronnes de place : mets-la sur la tête de la commère. »

Α'.

ΟΙ ΑΓΑΠΗΤΙΚΟΙ.

Μιὰ λυγηρὴ βαρέ' ἀῤῥωστᾷ γιὰ 'νὸς ἀγούρ' ἀγάπη,
Γιὰ 'νὸς ἀγούρου καὶ ξανθοῦ, κ' ἔχει περίσσα πάθη·
Καὶ τρεῖς καλὲς συντρόφισσες πᾶν τὴν παρηγορήσουν·
Ἡ μιὰ κρατεῖ βασιλικὸν, ἄλλη κρατεῖ ἀπίδι,
Κ' ὁποῦ τὴν ἀγαπᾷ καλὰ, τὰ δάκρυα 'σ τὸ μαντύλι.
Ἡ μιὰ τήνε κατηγορεῖ, κ' ἡ ἄλλη τὴν ὑβρίζει·
« Δὲν ἀγαπήσαμεν κ' ἡμεῖς ἀγάπην σὰν κ' ἐσένα;
» Μά 'χαμεν σιδερῆν καρδιὰν, συκώτια μαραμμένα.»—
Κ' ὁποῦ τὴν ἀγαπᾷ καλὰ, γλήγωρ' ἀπολογεῖται·
« Ἐσεῖς, κ' ἂν ἀγαπήσετε, μαῦρ' ἦτον, κ' ἄσχημ' ἦτον
» Μὰ τούτη κ' ἂν ἀγάπησεν, ἀγγελομμάτης ἦτον.»—
« Κόρη, σὰν μοῦ τὸν ἐπαινᾷς, πᾷς νὰ μοῦ τόνε φέρῃς;»—
« Βράσ' ἄλουσι καὶ λοῦσέ με, μὲ κτένι κτενισέ με,
»'Πλέξε μου τὰ μαλλάκια μου, νὰ πᾷ, νὰ σοῦ τὸν φέρω.»—
« Λούω σε καὶ κτενίζω σε· φοβοῦμαι μὴ τὸν πάρῃς.»—

III.

LA RÉCONCILIATION.

Une belle gisait grièvement malade d'amour pour un jeune homme,—pour un jeune blond; et grande était sa souffrance. — Trois belles de ses compagnes s'en vont la consoler:—l'une tient (à la main) un basilic, l'autre une poire;—et la troisième, celle qui vraiment la chérit, un mouchoir trempé de larmes. — La première la gronde, la seconde la raille: — «N'avons-nous pas aimé aussi nous deux, aimé d'amour, tout comme toi? — Mais nous avons le cœur ferré, et le foie sec.» —(La troisième), celle qui vraiment la chérit, (leur) répond au plus vite: — «Si vous avez aimé vous deux, c'était (quelque) homme noir et laid; — et notre compagne, si elle aime, aime un jeune homme aux yeux d'ange.» — «Chère compagne, puisque tu loues celui (que j'aime), voudrais-tu bien aller me le chercher?» — «Fais-moi chauffer de l'eau, et baigne-moi; lave-moi et peigne-moi, — tresse-moi les cheveux, et j'irai te le chercher.» —«Si je te lave, si je te peigne, je crains que tu ne me l'enlèves.» —«Oh! non, si Dieu m'aide, (chère

« Ὄχι, νὰ ζῶ! συντρόφισσα, δὲν εἶμαι ἀπ' ἐκείναις. » —
« Πάρε τὰ ὄρη πίσω σου, καὶ τὰ βουνὰ ἐμπρός σου·
» Σὰν 'δῇς παντιέραν πράσινην, ἐκ' εἶν' τὰ γονικά του. » —
Πέρνει τὰ ὄρη πίσω της, καὶ τὰ βουνὰ ἐμπρός της·
Βλέπει παντιέραν πράσινην, βρίσκει τὰ γονικά του·
Βλέπει τον κ' ἔτρωγ', ἔπινε, μ' ἄρχοντας καὶ παροίκους,
Καὶ εἶχε τόσαις ἀπ' ἐδῶ, καὶ τόσαις ἀπ' ἐκεῖθε,
Καὶ δὲν τὸν περιφθάσανε, μὸν ἐρωτᾷ κ' ἐκείνην·
« Πές μου, νὰ ζήσῃς! λυγηρή, ποῦ πᾷς, καὶ ποῦ διαβαίνεις; »
« Ἐσ' ἔχεις τόσαις ἀπ' ἐδῶ, καὶ τόσαις ἀπ' ἐκεῖθε,
» Καὶ δὲν σὲ περιφθάνουσι, μόν' ἐρωτᾷς κ' ἐμένα;
» Μὰ μιὰ ποῦ εὐλογήθηκες, κ' ἔβαλες τὸ στεφάνι,
» Μάλιστα ποῦ εἶναι κ' εὔμορφη, πῶς τὴν ἀποξεχάνεις; » —
» Γιὰ ποιὰν μὲ λέγεις, λυγηρή; γιὰ ποιὰν μὲ συντυχαίνεις;
» Γιὰ μιὰν ξανθὴν καὶ μιὰν λιγνὴν, μιὰν χαμηλοβλεποῦσα;
» Ὁποῦ γελᾷ, καὶ πέφτουνε τὰ ῥόδα 'σ τὴν ποδιάν της; » —
« Ἀφ' οὗ λοιπὸν τὴν ἐπαινεῖς, πῶς τὴν ἀποξεχάνεις; » —
« Εἶπά σου τὰ 'παινέματα, νὰ 'πῶ καὶ τὰ ψεγάδια·
» Ἂν τὴν φιλήσω, γόζεται, ἂν τὴν τσιμπήσω, κλαίει·
» Κ' ἂν πιάσω τὰ βυζάκια της, τῆς μάννας της τὸ λέγει. » —

compagne), je ne suis point de ces (perfides-là). » — « (Eh bien donc), laisse derrière toi les montagnes, prends les collines devant toi : — et là où tu verras une bannière verte, là est la terre natale de mon ami. » — La (messagère) laisse les montagnes derrière elle ; elle prend les collines devant soi ; — elle aperçoit une bannière verte ; elle a trouvé la terre natale du jeune homme : — elle le trouve (lui-même) mangeant, buvant avec des Archontes et des voisins. — Il a maintes belles par-ci, maintes belles par-là ; — et ce n'est point encore assez pour lui : il questionne la (messagère) : — « Dis-moi, la belle, et Dieu te soit propice, où vas-tu, et d'où viens-tu ? » — « (Eh quoi !) tu as tant de belles par-ci, tant de belles par-là, — et ce n'est point encore assez pour toi ? Tu me questionnes aussi ? — Mais celle que tu as épousée, à qui tu as mis la couronne, — la belle entre toutes, comment peux-tu l'oublier ? » — « Laquelle veux-tu dire, ma belle ? de laquelle parles-tu ? — Est-ce de la blonde à la taille élancée, aux yeux regardant la terre, — qui, quand elle sourit, fait pleuvoir les roses dans son tablier ? » — « (C'est d'elle-même) ; et puisque tu la loues, comment peux-tu l'oublier ? » — « Je t'ai dit les éloges, je te dirai les reproches : — si je la baise, elle gronde ; si je l'agace, elle pleure ; — et si je lui presse la taille, elle va le dire à sa mère. » — « Allons ! viens, beau jeune

« Ἔλα! πᾶμε, φεγγίτη μου, κ' ἐγὼ μένω ἐγγύτρα. » —
« Ἂν κάμ' ὁ κόρακας ἀετὸν, κ' ἡ πέρδικα ἱεράκι,
» Καὶ ἡ σταφίδα ἰασουμὶ, θὰ κάμωμεν ἀγάπην. » —
Πέρνει, καὶ πᾷ, καὶ λέγει της τὰ πικραμμένα λόγια.
Σὰν πέρδικα μυριολογᾷ, σὰν περιστέρα κλαίει,
Σιγὰ, σιγὰ σηκόνεται, 'σ τὸ παραθύρ' ἐβγαίνει·
Βλέπει τον, κ' ἐκατέβαινε 'σ τοὺς κάμπους καβαλλάρης.
Μὲς τὰ χρυσᾶ βενέτικα, 'σ τὰ μαῦρα βουτημένος,
Καὶ μές τὰ κατακόκκινα πύργος θεμελιωμένος.
Τὰ κουτουνιά τ' ἀστράπτασι ποῦ ἦτον τ' ἀντεριά του,
Καὶ τὰ σγουρά του τὰ μαλλιὰ, τὸν ἥλιον λαμπυρίζουν.
« Ἂν τὸν εἰπῶ κλημόβεργαν, τὸ κλῆμα κόμπους ἔχει·
» Κ' ἂν τὸν εἰπῶ λυγόβεργαν, βέργα 'ναι, καὶ λυγίζει·
» Κ' ἂν τὸν εἰπῶ βασιλικὸν, ἀπ' τὴν κοπριὰν ἐβγαίνει·
» Κ' ἂν τὸν εἰπῶ χήρας υἱὸν, ἴσως κακοφανῇ του.
» Νὰ τοῦ εἰπ' ὅ,τι πρέπει του, κ' ὅ,τι πρεπούμενόν του·
« Βέργα μου, ἀσημίτης μου, σπαθί μου διαμαντένιο,
» Πρασινοπτέρουγ' ἀετὲ, ποῦ πᾷς νὰ κυνηγήσῃς; » —
« Ἐμένα μ' ὑπανδρεύουνται κάτω 'σ τὸ σταυροδρόμι·
» Κ' ἂν θὲς καὶ καταδέχεσαι, ἔλα καὶ σὺ 'σ τὸν γάμον.

homme, je te réponds d'elle (pour l'avenir). » — «(Non, non), la belle; quand le corbeau engendrera l'aigle, la perdrix l'épervier; — quand le (grain du) raisin produira du jasmin, elle et moi nous ferons (de nouveau) l'amour. » — La (messagère) s'en retourne; elle répète ces dures paroles (à son amie); — et la pauvrette se désole comme une perdrix, elle gémit comme une colombe. — Elle se lève tout doucement, s'en va à la fenêtre, — et aperçoit son ami qui vient à cheval par la campagne, — serré dans un pourpoint noir, (brodé) en or de Venise, — et sous (son manteau de) pourpre (majestueux comme) une tour solide. — L'étoffe de sa tunique jette des éclairs; — et ses blonds cheveux font resplendir le soleil. — (En le voyant, elle se dit en elle-même : « Par quel nom le saluer?) — L'appellerai-je branche de vigne? la branche de vigne a des nœuds. — Le nommerai-je roseau? le roseau n'est que roseau, et plie (à tout vent). — Le nommerai-je basilic? le basilic naît du fumier; — et si je le nomme fils de veuve, peut-être qu'il s'en fâchera. — Je le nommerai donc comme il convient, comme il lui sied : — (Bonjour), roseau d'argent, épée de diamant; — aigle aux ailes vertes, où vas-tu ainsi à la chasse? » — « On me marie, (la belle, on me marie), là-bas, à la croisée des deux chemins; — et si tu le veux, si tu l'agrées, viens

» Νὰ πιάσῃς καὶ τὰ στέφανα, να γένῃς καὶ κουμπάρα.» —
« Αὐτοῦ ποῦ πᾷς νὰ κοιμηθῇς, καὶ μ' ἄλλην νεὰν να μείνῃς,
» Τὰ κάλλη μου θυμήσου τα, ταῖς εὐμορφιαῖς μου 'πέ της·
» Ταῖς ἀγνωσιαῖς μου ταῖς πολλαῖς μὴν τῆς ταῖς φανερώσῃς·
» Ἦτον τὰ χείλη μου νερὸν, τὸ στόμα μου πηγάδι,
» Κ' ἔπεφτες 'σ τὸν παράδεισον, λοῦλουδ' ἐκεῖ νὰ κόβῃς.» —
« Ἐκεῖ ἂς ξωδιάσουν τὰ καρυδιὰ, κ' ἂς χαλασθοῦν οἱ γάμοι·
» Κ' ἔλα, κ' ἡμεῖς, κοκόνα μου, νὰ κάμωμεν ἀγάπην.»

aussi toi à ma noce : — tu porteras la couronne (de l'épouse) ; tu seras la commère. » — « (Dans la chambre) où tu vas dormir, où tu vas demeurer avec une autre (épouse);— ressouviens-toi de mes appas; et parle-lui de ma beauté; mais ne lui découvre pas mes folies : — ne lui dis pas que mes lèvres étaient de l'eau, ma bouche une fontaine; — mon sein un jardin, et mon amour extrême : — (ne lui dis pas) que tu as bu de cette eau; qu'à cette fontaine tu as puisé, —et qu'en ce jardin tu es descendu cueillir des fleurs. » — « Distribue qui voudra des noix là-bas : adieu le mariage (de là-bas). — Viens, ma douce dame, viens, faisons (de nouveau) l'amour. »

LE MUSICIEN ET L'ESPRIT,

ET

LA FILLE JUIVE ET LA PERDRIX.

ARGUMENT.

J'AI parlé dans l'introduction de ces esprits ou génies locaux (Στοιχειά), que les Grecs d'aujourd'hui se représentent sous diverses formes, et croient présider aux différens objets de la nature. Le dragon qui figure dans la première des deux chansons suivantes est un de ces esprits qu'il faut supposer le gardien de la campagne à travers laquelle se promène le chanteur qui l'a éveillé. L'intention du poète a été d'attribuer à ce chanteur le pouvoir, en quelque sorte magique, de captiver et d'émouvoir la nature entière. La pièce est originale et curieuse, comme toutes celles qui se rattachent à quelqu'une des superstitions populaires de la Grèce.

Celle qui vient après, sous le titre de *la Fille juive et la Perdrix*, est une espèce d'apologue plein de grace et de délicatesse.

Δ΄.

ΤΟΥ ΜΟΥΣΙΚΟΥ

ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΤΟΙΧΕΙΟΥ.

Ἐψὲς χιόνι ψιχάδιζε, κ' ὁ Ἰάννης ἐτραγούδα·
Τόσον τραγούδιε γλυκὰ, καὶ νόστιμα κοιλάδει,
Τοῦ πῆρ' ἀέρας τὴν φωνὴν, 'σ τοῦ δράκοντος τὴν φέρει.
Ἐβγῆκ' ὁ Δράκος, κ' εἶπέ του· « Ἰάννη, θὲ νὰ σὲ φάγω.»—
« Γιατὶ, Δράκο, γιατὶ, θηριὸ, γιατὶ θὰ μὲ σκοτώσῃς;»—
« Γιατὶ διαβαίνεις πάρωρα, καὶ τραγουδᾷς πανοῦργα·
» Ξυπνᾷς τ' ἀδόνι' ἀπ' ταῖς φωλιαῖς, καὶ τὰ πουλί' ἀπ' τοὺς
κάμπους·
» Ξυπνᾷς κ' ἐμὲ τὸν Δράκοντα μὲ τὴν Δρακόντισσάν μου.»—
« Ἄφες με, Δράκο, νὰ διαβῶ, ἄφες με νὰ περάσω·
» Τραπέζιν ἔχ' ὁ βασιλεᾶς, καὶ μ' ἔχει καλεσμένον·
» Μ' ἔχει γιὰ πρῶτον μουσικὸν, πρῶτον τραγουδιστήν του.»

IV.

LE MUSICIEN

ET L'ESPRIT.

Hier il neigeait menu, et Jean s'en venait chantant; — il chantait si doucement; il fredonnait si agréablement, — que l'air enleva ses accents et les porta à l'esprit (voisin). — L'esprit sortit (de sa retraite), et dit au (chanteur:) « Jean, je vais te dévorer. » — « Pourquoi, (esprit,) pourquoi, dragon, pourquoi veux-tu me mettre à mort? » — « Parce que tu chemines trop tard, et que tu chantes (des airs) pleins d'artifice: — tu réveilles les rossignols dans leurs nids, les oiseaux dans les champs; — et tu me réveilles aussi moi dragon, et mon épouse. » — « (Oh!) dragon, laisse-moi passer; (esprit,) laisse-moi aller. — Le roi donne cette nuit un festin (où) il m'a invité; — car il m'a pris pour son premier musicien, pour son premier chanteur. »

Ε'.

ΤΗΣ ΕΒΡΑΙΟΠΟΥΛΑΣ

ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΡΔΙΚΑΣ.

Μιὰ Ἑβραιοποῦλα θέριζε, καὶ ἦτον βαρεμένη·
Ὥραις ὥραις ἐθέριζε, κ' ὥραις ἐκοιλοπόνα.
Καὶ 'σ τὸ δεμάτ' ἀκούμπησε, χρυσὸν υἱὸν τὸν κάμνει,
Καὶ 'σ τὴν ποδιὰν τὸν ἔβαλε, νὰ πᾷ τὸν ῥεματήσῃ.
Μιὰ πέρδικα τὴν ἀπαντᾷ, μιὰ πέρδικα τῆς λέγει·
« Μωρὴ σκύλλα, μῶρ' ἄνομη, Ἑβραιὰ μαγαρισμένη,
» Ἐγὼ 'χω δεκοχτὼ πουλιὰ, καὶ πάσχω νὰ τὰ θρέψω·
» Κ' ἐσ' ἔχεις τὸν χρυσὸν υἱὸν, καὶ πᾷς τὸν ῥεματήσῃς! »

V.

LA FILLE JUIVE

ET LA PERDRIX.

Une fille juive était grosse, et travaillait à la moisson : — par moments elle moissonnait ; et par moments elle sentait le mal d'enfant. — Elle s'appuie sur une gerbe, et met au monde un fils (beau) comme l'or. — Elle le prend dans son tablier, et s'en va le détruire. — Mais une perdrix la rencontre, une perdrix qui lui dit : — « Folle chienne, méchante folle, impure Juive, — j'ai douze poussins, et je pâtis pour les nourrir ; — et toi, qui n'as qu'un fils (beau) comme l'or, tu t'en vas le détruire ! »

LA BELLE CANTATRICE.

ARGUMENT.

Le ton général et certains traits du fragment qui suit le font reconnaître pour l'ouvrage d'une muse insulaire. C'est surtout à cause du sentiment patriotique qu'il exprime, et qui semble l'avoir inspiré, qu'il m'a paru mériter d'être conservé. La guerre de mer à laquelle l'auteur fait allusion doit être celle du major Lambros, dont j'ai dit quelques mots ailleurs. On devine sans doute que, dans les vers de la fin qui manquent, la belle et plaintive chanteuse retrouve sur la galère qui s'est arrêtée pour l'écouter, l'époux qu'elle croyait perdu. Ce fragment a d'ailleurs le mérite de rappeler un trait saillant des mœurs nationales : il atteste l'usage où sont les femmes grecques de chanter pendant un temps indéfini des myriologues sur ceux de leurs proches qu'elles ont perdus, soit dans le lieu natal, soit dans les pays étrangers.



Ε΄.

ΤΗΣ ΚΑΛΗΣ ΤΡΑΓΟΥΔΙΣΤΡΑΣ.

Κάτω 'σ τὸν γιαλὸν, κάτω 'σ τὸ περιγιάλι,
Κόρη ἔπλυνε τ' ἀνδρός της τὸ μαντύλι,
Κ' ἐτραγούδιε τὸ παραπόνεμά της.
Κ' ἔβγαλ' ὁ γιαλὸς τὸν σιγαλὸν ἀέρα,
Κ' ἔτσ' ἐσήκωσε τὸ γυροφούστανόν της,
Κ' ἔτσ' ἐφάνηκε τὸ ποδαστραγαλόν της.
Ἔλαμψ' ὁ γιαλὸς, ἔλαμψ' ὁ κόσμος ὅλος·
Κάτεργα περνοῦν, γαλιῶτ' ἁρματωμένη,
Καὶ τοὺς θάμπωσεν ὅλους ἡ εὐμορφιά της·
Κ' εὐθὺς ἔπαυσεν ἀπ' τὸ νὰ τραγουδάῃ.
Τότ' ὁ ναύκληρος τὴν διπλοχαιρετάει,
Τὸ τραγοῦδί της λέγει ν' ἀκολουθάῃ.
Κ' ἡ κόρη λέγει του· « ἐγὼ δὲν τραγουδοῦσα,
« Μὰ τὸν ἄνδρα μου πικρὰ μυριολογοῦσα,
» Ὁποῦ μὲ παράτησε γιὰ τὴν πατρίδα·
» Εἰς τὴν μάχην ἔτρεξε μὲ τὴν ἐλπίδα,
» 'Σ ταῖς ἀγκάλαις μου νὰ ξαναεπιστρέψῃ,
» Καὶ μὲ στέφανον νὰ τόνε στεφανώσω.

VI.

LA BELLE CANTATRICE.

En bas sur le rivage, en bas sur la rive, — une belle lavait le mouchoir de son mari, — tout en chantant ses peines. — Sur le rivage se leva un doux zéphyr, — qui releva un peu le tour du jupon de la belle, — et découvrit la cheville de son pied. — Le rivage brilla, le monde entier brilla : — des galères passaient, (passait) une galiote armée; — elles furent éblouies des charmes de la belle; — et la belle aussitôt cessa de chanter. — Le capitaine alors la salue; — et lui dit de continuer sa chanson. — Elle lui répond : « Je ne « chantais pas, — je disais tristement un myriologue « sur mon époux. — Il me quitta pour la patrie; « — il courut combattre, avec l'espoir — de re« venir dans mes bras, — et que je lui mettrais « une couronne (sur le front). — Mais dix ans

» Χρόνοι δέκα πέρασαν, ποτὲ μαντάτον
» Ἄνθρωπος κανεὶς δὲν μ' ἔφερε γιὰ ταῦτον.
» Καὶ ἀκόμη δυὸ τὸν καρτερῶ νὰ ἔλθῃ,
» Κ' ὕστερα λοιπὸν κ' ἐγὼ καλογερεύω.
Ὁ ναύκληρὸς λέγει την· « πῶς ἦτον τ' ὄνομά του;
» Ἴσως νὰ τὸν γνώρισα εἰς τὸ στράτευμά του.
. . . .

sont passés, et jamais de nouvelle : — pas un homme ne m'a apporté (de nouvelles) de lui. — J'attendrai encore deux ans qu'il revienne ; — mais après ce temps, je me fais religieuse. » – Le capitaine lui dit : « Quel était le nom de ton époux ? — Peut-être l'ai-je connu à la guerre . . . .

LA VOIX DU TOMBEAU.

ARGUMENT.

Voici une des pièces de ce recueil les plus originales pour le sentiment et l'idée, et les plus belles pour la diction. C'est l'expression solennelle et poétique d'un besoin d'imagination dont ce recueil offre bien d'autres indices plus ou moins frappants, je veux dire du besoin de supposer aux créatures humaines dans le tombeau, les affections et les passions de la vie. On rapprochera sans doute cette pièce d'une autre que l'on aura facilement remarquée dans le premier recueil, intitulée *le refus de Charon*, et à laquelle elle mérite de servir de pendant.



Ζ'.

Η ΒΟΗ ΤΟΥ ΜΝΗΜΑΤΟΣ.

Σάββατον ὅλον πίναμε, τὴν κυριακ' ὅλ' ἡμέρα,
Καὶ τὴν δευτέραν τὸ πουρνὸν ἐσώθη τὸ κρασί μας.
Ὁ καπετάνος μ' ἔστειλε νὰ πάω, κρασὶ νὰ φέρω·
Ξένος ἐγὼ καὶ ἄμαθος δὲν ἤξερα τὸν δρόμον,
Κ' ἐπῆρα στράταις 'ξώστραταις καὶ ξένα μονοπάτια.
Τὸ μονοπάτι μ' ἔβγαλε σὲ μιὰν ψηλὴν ῥαχοῦλαν·
Ἦταν γεμάτη μνήματα, ὅλ' ἀπὸ παλληκάρια.
Ἓν μνῆμα ἦταν μοναχὸν, ξέχωρον ἀπὸ τ' ἄλλα·
Δέν εἶδα, καὶ τὸ πάτησα ἀπάνω 'ς τὸ κεφάλι·
Βοὴν ἀκούω καὶ βροντὴν ἀπὸ τὸν κάτω κόσμον.
« Τί ἔχεις, μνῆμα, καὶ βογγᾷς, καὶ βαραναστενάζεις;
» Μήνα τὸ χῶμα σοῦ βαρεῖ; μήνα ἡ μαύρη πλάκα; » —
« Οὐδὲ τὸ χῶμα μοῦ βαρεῖ, οὐδὲ ἡ μαύρη πλάκα,
» Μὸν τό 'χω μάραν κ' ἐντροπὴν, κ' ἔναν καϋμὸν μεγάλο,
» Τὸ πῶς μὲ καταφρόνεσες, μ' ἐπάτησες 'ς τὸ κεφάλι.
» Τάχα δὲν ἤμουν κ' ἐγὼ νεός; δὲν ἤμουν παλληκάρι;
» Δὲν ἐπερπάτησα κ' ἐγὼ τὴν νύχτα μὲ φεγγάρι; »

VII.

LA VOIX DU TOMBEAU.

Nous avions bu tout le samedi, le dimanche tout le jour, — et le lundi matin tout notre vin était fini. — Le capitaine m'envoya pour en chercher. — Étranger et sans information, je ne savais pas le chemin : — je prends (la première) route, des routes détournées, des sentiers écartés ; — et ces sentiers me mènent à une haute colline, — couverte de tombeaux, tous tombeaux de braves. — Il y en avait un qui était seul, à part des autres. — Je ne le voyais pas ; je marche dessus, (je lui marche) sur la tête. — Et j'entends une voix, comme un tonnerre du monde où sont les morts. — « Qu'as-tu donc, ô tombeau, que tu mugis, que tu gémis si fort ? — La terre t'oppresse-t-elle, ou la noire pierre plate ? » — « La terre ne m'oppresse point, ni la noire pierre plate. — Ce qui est pour moi un chagrin et un affront, (ce qui est pour moi) une grande peine, — c'est que tu m'as traité avec mépris, que tu m'as marché sur la tête. — N'ai-je donc pas été aussi un jeune homme, un brave ? — N'ai-je donc pas aussi moi cheminé de nuit, au clair de la lune ? »

LE VOYAGE NOCTURNE.

ARGUMENT.

La chanson qui suit rappellera sans doute par plus d'un endroit, et même par l'idée morale qui peut se rattacher à la fiction qui en fait l'argument, la célèbre romance de *Lenore* par Bürger. Le dénoûment en est fondé sur une croyance superstitieuse, assez répandue en Grèce, que l'apparition des morts aux vivants est pour ceux-ci un présage de leur fin prochaine. Le début de la pièce est un peu embarrassé; mais la seconde moitié en est pleine de vivacité; et il s'y trouve de ces traits originaux et frappants qu'une imagination cultivée ne rencontre guère, et que l'imagination populaire ne va cependant jamais chercher bien loin; de ces traits dont on est embarrassé à décider si c'est le titre de naïfs ou de profonds qui leur conviendrait le mieux.

La pièce est une de celles qui m'ont été données dans le dialecte de Scio, et que je me suis proposé de publier exactement telles que je les ai reçues, et que les chantent les femmes et les enfants.



Η'.

Η ΝΥΚΤΕΡΙΝΗ ΠΕΡΠΑΤΗΣΙΑ.

« Μάννα, μὲ τοὺς ἐννεά σου υἱοὺς, καὶ μὲ τὴν μιά σου κόρη,
» 'Σ τὰ σκοτεινὰ τὴν ἤλουγες, 'σ τὸ φέγγος τὴν ἐπλέκες,
» Τὴν ἐσφικτοκορδέλιαζες ἔξω 'σ τὸ φεγγαράκι,
» Ὁπoῦ σοῦ στεῖλα προξενιὰν ἀπαὶ τὴ Βαϐυλώνη,
» Δός τηνε, μάννα, δός τηνε, τὴν Ἀρετὴ 'σ τὰ ξένα,
» Νά 'χω κ' ἐγὼ παρηγοριὰ 'σ τὴν στράτα ποῦ διαϐαίνω. » —
« Φρένιμος εἶσαι, Κωσταντῆ, μ' ἄσχημ' ἀπηλογήθης·
» Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, ποιὸς θὰ μοῦ τήνε φέρει; » —
Τὸν θεὸ τῆς βάζει ἐγγυτὴν, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους,
Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πᾷ νὰ τῆς τὴν φέρῃ.
Κ' ἔρχεται χρόνος δύσεφτος, καὶ οἱ ἐννεὰ πεθάνα.
'Σ τοῦ Κωσταντίνου τὸ θαφτὸ ἀνέσπα τὰ μαλλιά της·
« Σήκου, Κωσταντινάκη μου· τὴν Ἀρετή μου θέλω·
» Τὸν θεὸ μοῦ βάλες ἐγγυτὴ, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους,
» Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πᾷς νὰ μοῦ τὴν φέρῃς. » —
Καὶ μέσα τὰ μεσάνυκτα πάγει νὰ τῆς τὴν φέρει·

VIII.

LE VOYAGE NOCTURNE.

« O ma mère, mère de neuf fils et d'une seule fille, —(d'une fille) que tu baignes en lieu obscur, que tu peignes à la lumière, — et que tu laces serré dehors, au clair de la lune ; — puisqu'on te la demande de Bagdad, (puisqu'on te la demande) en mariage, — (cette fille), ton Arété, accorde-la, ma mère, envoie-la dans le pays étranger, — pour que je trouve (quelque) agrément, en chemin, quand je voyage. » — « Tu es sensé, Constantin ; (tu es sensé, mon fils); mais (cette fois) tu raisonnes follement : — qui m'amènera ma fille (de si loin), pour me dire, la joie ou le chagrin qu'elle aura? » — Et Constantin alors donne à sa mère Dieu et les saints Martyrs pour garants, — de lui amener sa fille, joie ou chagrin qu'elle ait. — (Un an se passe,) le second vient; les neuf (frères) meurent; — et sur le corps de Constantin la mère s'arrache les cheveux : — « Oh ! lève-toi, Constantin, mon (fils); lève-toi; je veux (voir) mon Arété; — tu m'as donné Dieu et les saints Martyrs pour garants, — de me l'amener, joie ou chagrin qu'elle

Βρίσκει την καὶ χτενίζουταν ἔξω 'ς τὸ φεγγαράκι·
« Γιά! ἔλα, Ἀρετοῦλά μας· κυράνα μας σὲ θέλει. » —
« Ἀλλοίμον'! ἀδελφάκι μου, καὶ τί 'ναι τούτ' ἡ ὥρα;
» Ἂν ἡ χαρὰ 'ς τὸ σπῆτί μας, νὰ βάλω τὰ χρυσᾶ μου,
» Κ' ἂν πίκρα, ἀδελφάκι μου, νὰ ἔρθ' ὡς καθὼς εἶμαι. » —
« Μηδὲ πίκρα, μηδὲ χαρὰ, ἔλα καθὼς ὁποῦ 'σαι. » —
'Σ τὴ στράταν ὁποῦ διάβαιναν, 'ς τὴ στράτα ποῦ πηγαίνε,
Ἀκοῦν πουλιὰ καὶ κοιλαδοῦν, ἀκοῦν πουλιὰ καὶ λένε·
« Γιά! 'δὲς κοπέλαν εὔμορφην νὰ σύρν' ἀπαιθαμμένος! » —
« Ἄκουε, Κωσταντάκη μου, καὶ τὰ πουλιὰ τί λένε; » —
« Πουλάκια 'ναι κ' ἂς κοιλαδοῦν, πουλάκια 'ναι κ' ἂς λένε. » —
« Φοβοῦμαι σ', ἀδελφάκι μου, καὶ λιβανιαῖς μυρίζεις. » —
« Ἐχτὲ βραδὺς ἐπήγαμεν ἔξω 'ς τὸν ἁγιοϊάννη,
» Κ' ἐθύμιασέ μας ὁ παππᾶς μὲ τὸ πολὺ λιβάνι.
» Ἄνοιξε, μάννα, μ' ἄνοιξε, καὶ νὰ τὴν Ἀρετή σου! » —
« Ἂν ἦσαι ἵερος, διάβαινε, κ' ἂν ἦσαι ἵερος διάβα·
» Καϋμένη Ἀρετοῦλα μου λείπει μακρυὰ 'ς τὰ ξένα. » —
« Ἄνοιξε, μάννα μ', ἄνοιξε, κ' ἐγώ εἰμ' ὁ Κωσταντῆς σου·
» Τὸν θεὸ σοῦ βάλα ἐγγυτὴ, καὶ τοὺς ἁγιοὺς μαρτύρους.
» Ἂν τύχῃ πίκρα γὴ χαρὰ, νὰ πᾶ νὰ σοῦ τὴν φέρω. » —
Κ' ὥστε ν' ἀνοίξῃ τὴν πόρτα της, ἐξέβγεν ἡ ψυχή της.

eùt. » — Et sur le minuit Constantin s'en va chercher sa sœur. — Il la trouve dehors, se peignant au clair de la lune : — « Vite! viens, Arété; notre mère te demande. » — « Ah! mon frère, qu'y a-t-il donc? Est-ce l'heure (de se mettre en chemin)? — Est-on joyeux à la maison? Je mettrai mes habits dorés : — y est-on triste? j'irai comme je suis. » — « Ni joyeux, ni triste, (ma sœur), viens comme tu es. » — « Et dans la route, tandis qu'ils vont, dans la route, tandis qu'ils cheminent, — ils entendent les oiseaux chanter, ils entendent les oiseaux dire : — « Voyez donc cette belle fille qui conduit un mort! » — « Oh! entends-tu, Constantin, les oiseaux ce qu'ils disent? » — « Ce sont oiseaux, laisse-les chanter; ce sont oiselets, laisse-les dire. » — « Oh! j'ai peur de toi, mon frère; tu sens l'encens. » — « C'est que nous avons été hier soir à l'église de Saint-Jean, et que le papas nous a encensés, (nous a donné) force encens. — Ouvre, ma mère, ouvre; voilà ton Arété! » — « Si tu es bien intentionné, passe ton chemin; si tu es bien intentionné, éloigne-toi : — mon Arété est absente, (elle est) loin d'ici, dans la terre étrangère. » — « Ouvre, ouvre, ma mère, je suis ton fils Constantin, — qui t'ai donné Dieu et les saints Martyrs pour garants, — de t'amener Arété, chagrin ou joie qu'elle eût. » — La mère alors ouvre la porte; et l'ame lui sort (du corps).

LA CRUCHE CASSÉE,
IMPRÉCATION D'UN AMANT,
LE SOUS-DIACRE,
ET
LES TÉMOINS DE L'AMOUR.

ARGUMENT.

Ici viennent quatre chansonnettes des plus agréables ou des plus piquantes que j'aie pu trouver parmi les plus courtes de celles qui sont propres aux îles de la Grèce. La première est une chanson de danse fort gaie, et qui paraîtra des plus originales ou des plus folâtres. Les trois autres ont leur élégance et leur agrément; et il y a, ce me semble, quelque chose de gracieux et de délicat dans l'idée, ou, pour mieux dire, dans la fantaisie de la dernière.



Θ'.

ΤΟ ΣΤΑΜΝΙ ΤΣΑΚΙΣΜΕΝΟΝ.

« Σὰν πᾷς, Μαροῦ μου, 'σ τὸ νερὸ,
» Πές μου κ' ἐμένα τὸν καιρὸ,
» Νὰ στέκω, νὰ σὲ καρτερῶ,
» Νὰ σοῦ τσακίσω τὸ σταμνὶ,
» Νὰ πᾷς 'σ τὴν μάννα σ' ἀδειανή. » —
« Κόρη μου, ποῦ εἶναι τὸ σταμνί; » —
« Μάννα μου, στραβοπάτησα,
» Κ' ἔπεσα, καὶ τὸ τσάκισα. » —
« Δὲν εἶναι στραβοπάτημα,
» Μὸν εἶναι σφιχταγκάλιασμα. »

IX.

LA CRUCHE CASSÉE.

« Chère Marion, quand tu vas à l'eau, — dis-moi à quelle heure. — Je serai sur pied, je t'attendrai; — et te casserai ta cruche, — afin que tu t'en retournes vide à ta mère. » — « Ma fille, où est ta cruche? » — « Ma mère, j'ai fait un faux pas, — je suis tombée et l'ai cassée. » — « Ah! il n'y a point là de faux pas, — mais bien plutôt quelque étroite embrassade! »

Γ'.

Η ΚΑΤΑΡΑ ΤΟΥ ΑΓΑΠΗΤΙΚΟΥ.

« Διαβαίν' ἀπὸ τὴν πόρταν σου, σὲ βλέπω χολιασμένη,
» Κ' εἰς τὸ δεξιό σου μάγουλον ἦσουν ἀκουμπισμένη.
» Μέσ' ἡ καρδιά μου λάκτισεν, ὅσον νὰ σ' ἐρωτήσω,
» Τί πίκρα ἔχεις 'σ τὴν καρδιὰ, νὰ σὲ παρηγορήσω. » —
» Τί μ' ἐρωτάεις, ἄπιστε; τάχα δὲν τὸ ἠξεύρεις,
» Τὸ ὅτι μ' ἀπαρνήθηκες, καὶ ἄλλην πᾷς νὰ εὕρῃς; » —
« Ποιὸς τό εἶπε, περιστέρα μου, ποιὸς τό εἶπε, κρυά μου βρύση;
» Ὅποιος τό εἶπε, κοκόνα μου, νὰ μὴν ὀκτωμερίσῃ.
» Ἂν τό εἶπε τ' ἄστρον, νὰ χαθῇ, κ' ὁ ἥλιος νὰ θαμπώσῃ·
» Κ' ἂν τό εἶπε κόρ' ἀνύπανδρη, ἄνδρα μὴν ἀνταμώσῃ! »

X.

IMPRÉCATION D'UN AMANT.

« Je passe devant ta porte, et te vois fâchée : — (je te vois) la tête penchée sur la joue droite ; — et le cœur me bat à te demander — quelle est ta peine, afin de te consoler. » — « Pourquoi m'interroger, infidèle ? Ne le sais-tu pas (ce que j'ai) ? — Ne m'as-tu pas abandonnée, et ne cherches-tu pas une autre (amie) ? » — « Qui te l'a dit, ô ma perdrix ? qui te l'a dit, ô ma fraîche fontaine ? — Oh ! puisse, celui qui te l'a dit, ne pas vivre une semaine ! — Si c'est une étoile qui te l'a dit, qu'elle périsse ! — si c'est le soleil, qu'il s'obscurcisse ! — si c'est une jeune fille, qu'elle ne trouve point d'époux. »

ΙΑ΄.

ΤΟΥ ΑΝΑΓΝΩΣΤΗ.

Μιὰ κορὴ 'σ τὸ παραθύρι, κ' ἀναγνώστης 'σ τὸ κελλί,
Ζαχαρόπετρα τῆς ῥίχνει, καὶ 'σ τὸ στῆθος τὴν βαρεῖ.
« Κάτσε φρόνιμ', ἀναγνώστη, μὴ τὸ μάθ' ἡ γειτονιὰ,
» Καὶ τὸ εἰποῦνε τοῦ Δεσπότη, καὶ σοῦ κόψῃ τὰ μαλλιά. » —
« Τὰ μαλλιά μου κ' ἂν τὰ κόψῃ, τὸ φεσάκι μου φορῶ,
» Τὴν κοπέλλ', ὁπ' ἀγαπάω, θὰ τήνε στεφανωθῶ. »

ΙΑ΄.

Ο ΕΡΩΤΑΣ ΦΑΝΕΡΩΜΕΝΟΣ.

« Κόρη, ὄντας φιλιώμαστον, νύκτα ἦτον· ποιὸς μᾶς εἶδε; »-
Μᾶς εἶδ' ἡ νύκτα κ' ἡ αὐγὴ, τ' ἄστρον καὶ τὸ φεγγάρι·
Καὶ τ' ἄστρον ἐχαμήλωσε, τῆς θάλασσας τὸ εἶπε·
Θάλασσα τό εἶπε τοῦ κουπιοῦ, καὶ τὸ κουπὶ τοῦ ναύτη.
Κ' ὁ ναύτης τὸ τραγούδησε 'σ τῆς λυγηρῆς τὴν πόρτα

XI.

LE SOUS-DIACRE.

Une fillette (est) à sa fenêtre, un sous-diacre dans sa cellule :— le sous-diacre lance à la fillette, en guise de pierres, des morceaux de sucre; et l'atteint à la poitrine. — « Tiens-toi tranquille, sous-diacre; les voisins pourraient te voir; — on le dirait à l'archevêque, qui te ferait couper les cheveux. » — « Si l'archevêque me fait couper les cheveux, je prendrai mon bonnet; — et la fillette que j'aime, je l'épouserai. »

XII.

LES TÉMOINS DE L'AMOUR.

« Quand nous nous sommes embrassés, ma belle, il était nuit; qui nous a vus? » — « (Qui nous a vus?) la nuit et l'aurore, les étoiles et la lune. — Une étoile est descendue, et l'a dit à la mer : — la mer l'a dit à la rame; la rame au matelot; — et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle. »

TROISIÈME PARTIE.

CHANSONS DOMESTIQUES.

LE DÉPART D'UN ÉPOUX, ET LA RECONNAISSANCE.

ARGUMENT.

Voici deux chansons de celles qui peuvent être comprises sous la dénomination générale de chansons de départ, en prenant cette dénomination avec un peu de latitude. Le sujet de la première, ce sont les adieux réciproques d'un mari et d'une femme : les six premiers vers sont censés être prononcés par celle-ci. La réponse du mari n'est point complète; je n'en donne que les deux premiers vers : il en manque probablement quatre autres. Je ne me rappelle point exactement où cette pièce a été entendue par le Grec de qui j'en ai reçu la copie ; je crois que c'est en Épire.

La seconde est originale, et de la simplicité la plus gracieuse et la plus délicate. C'est un époux partant pour la terre étrangère qui est supposé dire les deux premiers vers à l'instant même de son départ. Dans la suite de la pièce, on le suppose de retour après une longue absence, et frappant de nuit à la porte de sa demeure. Sa femme, qui ne le reconnaît pas d'abord, ne le reçoit qu'après lui avoir fait diverses questions pour s'assurer que c'est bien lui. Cette pièce, probablement assez ancienne, est crétoise et en dialecte crétois.

Α'.

ΤΟΥ ΜΙΣΕΥΜΟΥ.

« Ὁ μισευμὸς εἶναι κακὸ, τὸ « ἔχε ʽγιὰ » φαρμάκι,
» Καὶ τὸ καλόν σου γύρισμα ὅλο φιλιὰ κ' ἀγάπη.
» Ἐμίσευσες καὶ μ' ἄφηκες ἕνα ὑαλὶ φαρμάκι,
» Νὰ γεύωμαι καὶ νὰ δειπνῶ, ὅσον νὰ πᾷς καὶ νὲ 'ρθῃς.
» Τὴν πλάκαν ὅπου πάτησες, κ' ἐμβῆκες εἰς τὴν βάρκα.
» Θέλω νὰ πᾶ νὰ τὴν εὑρῶ, νὰ τὴν γεμίσω δάκρυα· —
« Μισεύω καὶ σ' ἀφίνω ʽγιὰ, σ' ἀφίνω κ' ἀμανάτι,
» Τὰ δυὼ βυζιὰ τοῦ κόρφου σου ἄλλος νὰ μὴν τὰ πιῇ.

. . . .

I.

CHANSON DE DÉPART.

« Ton départ est un malheur; ton adieu est une mort; — mais ton retour sera tout bien, toute tendresse et tout amour. — Tu pars et tu me laisses un flacon d'amer poison, — (à boire) à mon repas du matin, à mon repas du soir, tout le temps que tu resteras a aller, à revenir. — La pierre où tu auras posé le pied, pour entrer dans la barque, — j'irai, je la chercherai; je la couvrirai de larmes. » — « Je pars et te laisse mes adieux; je te laisse ma foi; — (garde-moi) les deux mamelles de ton sein; que nul autre ne les prenne. » . . . .
. . . .

B'.

ΑΝΑΓΝΩΡΙΣΜΟΣ.

« Πίνω το, μάννα, τὸ κρασὶ, πίνω το νὰ μεθύσω,
» Πίνω το νὰ ξενιτευθῶ, καὶ πάλι νὰ γυρίσω. » —
« Ἄνοιξε, θύρα τῆς ξανθῆς, θύρα τῆς μαυρομμάτας. » —
« Ποιὸς εἶσ' ἐσύ; καὶ πῶς σὲ λέν; πῶς λένε τ' ὄνομά σου; » -
« Ἐγώ 'μαι ποῦ σὲ τά φερνα τὰ μῆλα 'ς τὸ μαντῆλι,
» Τὰ μῆλα, τὰ ῥοδάκινα, καὶ τὸ γλυκὸ σταφύλι·
» Ἐγώ 'μαι ποῦ τὰ φίλησα τὰ κόκκινά σου χείλη. » —
« Πέ μου σημάδι τῆς αὐλῆς, ν' ἀνοίξω νά 'μπῃς μέσα. » —
« Ἔχεις μηλεὰν ςὴν θύραν σου, καὶ κλῆμα ςὴν αὐλήν σου,
» Κάνει σταφύλι ῥαζακὶ, κάνει κρασὶ μοσκάτο,
» Κ' ὅποιος τὸ πιῇ, δροσίζεται, καὶ πάλ' ἀναζητᾷ το. » —
« Ψώματα λὲς, μαριόλου υἱὲ, κ' ἡ γειτονιὰ σοῦ τά εἶπε.
» Πέ μου σημάδι τοῦ σπητιοῦ, ν' ἀνοίξω νά 'μπῃς μέσα. » —
« Χρυσῆ κανδήλα κρέμεται 'ς τὴν μέσην τοῦ ὀντᾶ σου·
» Φέγγει σου καὶ γυμνώνεσαι, κ' ἐβγάνεις τὰ κουμπιά σου. » -
« Ψώματα λὲς, μαριόλου υἱὲ, κ' ἡ γειτονιὰ σοῦ τά εἶπε·

II.

LA RECONNAISSANCE.

« Je le bois, ma mère, je bois ce vin pour m'enivrer ; — je le bois à mon départ avec le désir de retourner. —

« Ouvre-toi, porte (de la belle), porte de la blonde aux yeux noirs. » — « Qui es-tu? Comment t'appelles-tu? Quel est le nom que l'on te donne?» — « Je suis celui qui t'apportais des pommes dans mon mouchoir, — des pommes, des pêches, du raisin doux: — je suis celui qui baisais tes lèvres vermeilles. » — « Pour que je t'ouvre, pour que tu entres, donne-moi quelque indice de ma cour.» — « A ta porte est un pommier, dans ta cour est une vigne : — cette (vigne) donne un raisin blanc ; (ce raisin) un vin muscat ; — et ce (vin) quiconque en boit est restauré, et en demande encore. » — « Tu me trompes, fils de matois, quelqu'un du voisinage t'aura dit cela : — pour que je t'ouvre, pour que tu entres, donne-moi quelque indice de ma maison. » — « Au milieu de ta chambre pend une lampe d'or ;— elle t'éclaire quand tu te déshabilles, quand tu ôtes tes boutons. » — « Tu me

» Πέ μου σημάδι τοῦ κορμιοῦ, ν' ἀνοίξω νά 'μπῇς μέσα.»—
« Ἔχεις ἐλαιὰ 'σ τὸ μάγουλον, κ' ἐλαιὰ 'σ τὴν ἀμασχάλην,
» Κ' ἀνάμεσα 'ς τὰ δυὸ βυζιὰ, τ' ἄστρη μὲ τὸ φεγγάρι.»
« Τρέξετε, βάϊες, τρέξετε, κ' ἀνοίξετε ταῖς θύραις.»

trompes, fils de matois; quelqu'un du voisinage t'aura dit cela ; — pour que je t'ouvre, pour que tu entres, dis-moi quelque marque de ma personne. » — « Tu as un signe sur la joue, un autre sur l'épaule ; — et entre tes deux mamelles (brillent) les astres et la lune. » — « Courez, servantes, courez ; ouvrez toutes les portes. »

CHANSONS DE BERCEAU.

ARGUMENT.

Quand je parlai, dans l'introduction, des chansons des mères et des nourrices grecques pour endormir les enfants, je n'en avais aucun échantillon à offrir au lecteur. J'en ai depuis recueilli un assez grand nombre, tant du continent que des îles; et j'en donne ici les quatre où il m'a paru qu'il y avait le plus d'agrément et de variété. C'est assez, je crois, pour donner une idée de presque toutes les pièces de ce genre, et de l'exaltation gracieuse de fantaisie et de tendresse qui en fait le principal caractère. Chacun de ces quatre morceaux peut être considéré comme une espèce de type sur lequel il en a été composé une multitude d'autres. Le premier et le quatrième sont de l'île de Scio, le second et le troisième de celle de Cypre.

Le quatrième est le plus original de tous, celui où il y a le plus d'imagination; et l'on pourrait ajouter le plus de paganisme dans les idées. Toutes ces personnifications du sommeil et du vent, du soleil et des astres, sont entièrement dans l'esprit de l'antique mythologie grecque, si même elles n'en sont pas des réminiscences expresses. Dans le troisième morceau, les saints ont été pieusement substitués aux agents naturels personnifiés.

J'oubliais de dire que les Grecs donnent aux chansons de l'espèce dont il s'agit ici, le nom de Νανναρίσματα. Νανναρίζω signifie chanter pour endormir un enfant. C'est de là que les Italiens ont appelé *Nanne* leurs chansons de nourrices.

Γ'.

ΝΑΝΝΑΡΙΣΜΑ.

Νάννι! θὰ ἔρθ' ἡ μάννα σου ἀφ' τὸ δαφνοπόταμο,
Κ' ἀπαὶ τὸ γλυκὸ νερὸ, νὰ σοῦ φέρῃ πούλουδα,
Πούλουδα τριαντάφυλλα, καὶ μοσχογαρούφαλα.

Δ'.

ΑΛΛΟ.

Ναννὰ, ναννὰ τὸ υἱοῦδί μου,
Καὶ τὸ παλληκαροῦδί μου.
Κοιμήσου, υἱοῦδί μ' ἀκριβὸ,
Κ' ἔγω νὰ σοῦ χαρίσω·
Τὴν Ἀλεξάνδρεια ζάχαρι,
Καὶ τὸ Μισίρι ῥύζι,
Καὶ τὴν Κωνσταντινούπολιν,
Τρεῖς χρόνους νὰ ὁρίζῃς·
Κ' ἀκόμη ἄλλα τριὰ χωριὰ,
Τρία μοναστηράκια·
'Σ ταῖς χώραις σου κ' εἰς τὰ χωριὰ
Νὰ πᾶς νὰ σεργιανίσῃς,
'Σ τὰ τρία μοναστήρια σου
Νὰ πᾶς νὰ προσκυνήσῃς.

III.

CHANT DE BERCEAU.

Dodo! dodo! en attendant que ta mère revienne de la rivière des lauriers. — (Des bords) de sa belle eau elle t'apportera des fleurs; — (toute sorte) de fleurs, des roses et des œillets musqués.

IV.

AUTRE.

Dodo! dodo! mon fils, — mon petit homme. — Dors, mon petit cher fils: — j'ai de (belles) choses à te donner, — Alexandrie pour ton sucre, — le Caire pour ton ris, — et Constantinople — pour y faire trois ans tes volontés. — (Tu auras) de plus trois villages, — et trois petits monastères; — les villages (avec leurs) champs, — pour aller t'y promener; — et les trois petits monastères, — pour y aller prier.

Ε΄.

ΑΛΛΟ.

Ἅγια Μαρίνα, κοίμισ' το,
Κ' ἅγια Σοφιὰ, νανναύρισ' το,
Ἔπαρ' το, πέρα γύρισ' το,
Νὰ 'δῇ τὰ δένδρη πῶς ἀνθοῦν,
Καὶ τὰ πουλιὰ πῶς κελαδοῦν·
Καὶ πάλε στράφου, φέρε το,
Μὴν τὸ γυρέψ' ὁ κύρης του,
Καὶ δείρῃ τοὺς βαΐλους του·
Μὴ τὸ γυρέψ' ἡ μάννα του,
Καὶ κλάψῃ, καὶ χολικιασθῇ,
Καὶ πικραθῇ τὸ γάλα της.

V.

AUTRE.

Sainte-Marine, couche (l'enfant), — Sainte-Sophie, chante-lui pour l'endormir, — et emporte-le, promène-le, — pour qu'il sache comment fleurissent les arbres, — comment chantent les oiseaux. — Puis reviens, ramène-le-moi, — afin que son père ne le cherche pas, — et ne batte pas ses serviteurs; — afin que sa mère ne le cherche pas; — elle pleurerait, elle serait malade, — et son lait deviendrait amer.

ϛʹ.

ΑΛΛΟ.

Νὰ μοῦ τὸ πάρῃς, ὕπνε μου· τρεῖς βίγλαις θὰ τοῦ βάλω
Τρεῖς βίγλαις, τρεῖς βιγλάτορας κ' οἱ τρεῖς ἀνδρειωμένοι·
Βάλλω τὸν ἥλιον 'σ τὰ βουνὰ, τὸν ἀςτὸν 'σ τοὺς κάμπους.
Τὸν κύρ Βορεὰ, τὸν δροσερὸν, ἀνάμεσα πελάγου.
Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψεν, ἀςτὸς ἀποκοιμήθη,
Κ' ὁ κὺρ Βορεὰς, ὁ δροσερὸς, 'σ τῆς μάννας του ὑπάγει.
« Υἱέ μου, ποῦ ἤσουν χθὲς, προχθές; ποῦ ἤσουν τὴν ἄλλην ἡμέρα;
» Μήνα μὲ τ' ἄστρη μάλονες; μήνα μὲ τὸ φεγγάρι;
» Μήνα μὲ τὸν αὐγερινὸν, ποῦ εἴμεστ' ἀγαπημένοι; » —
« Μήτε μὲ τ' ἄστρη μάλονα, μήτε μὲ τὸ φεγγάρι,
» Μήτε μὲ τὸν αὐγερινὸν, ποῦ εἶστ' ἀγαπημένοι·
» Χρυσὸν υἱὸν ἐβίγλιζα 'σ τὴν ἀργυρῆ του κούνια. »

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

IV.

AUTRE.

« Sommeil, emporte-moi mon fils : je lui ai « donné trois sentinelles,— trois sentinelles, trois « gardiens, tous les trois (puissants et) forts. — « Je lui ai donné pour gardiens, sur les mon- « tagnes, le soleil; dans les plaines, l'aigle; — et « sur la mer, Borée, le frais. » — Le soleil se coucha, l'aigle s'endormit; — et Borée le frais alla chez sa mère. — « Mon fils, où étais-tu hier? où étais-tu avant-hier? où étais-tu la nuit d'avant? — Étais-tu en querelle avec les étoiles ou avec la lune, — ou bien avec Orion, (quoique) nous soyons amis ensemble? » — « Je n'ai point été en querelle avec les étoiles, ni avec la lune, — ni avec Orion, (puisque) vous êtes amis ensemble. — J'ai veillé dans son berceau d'argent un enfant (beau comme) l'or. »

ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΣΑΛΩΜΟΥ

ΖΑΚΥΝΘΙΟΥ

ΥΜΝΟΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΝ.

DITHYRAMBE

SUR LA LIBERTÉ,

PAR DIONYSIOS SALOMOS

DE ZANTE.

28.

AVERTISSEMENT.

La pièce suivante est étrangère aux chants populaires de la Grèce. Elle a été composée en mai dernier par M. D. Salômos, très-jeune poète, plein d'érudition, et doué d'une imagination brillante, à qui la Grèce est redevable de poésies légères, et l'Italie, de sonnets improvisés et d'odes lyriques. Ces morceaux, ainsi que son Dithyrambe sur la Liberté, doivent faire concevoir à sa patrie et aux amis des lettres les plus belles espérances.

M. Fauriel était absent lorsque nous avons reçu de la Grèce cette dernière composition, qui se distingue par des sentiments nobles, généreux et souvent sublimes, exprimés avec la dignité convenable au sujet. Nous l'avons ajoutée à la fin de son recueil, afin d'offrir au lecteur le moyen de comparer cette poésie populaire, si intéressante par sa grace naturelle et sa piquante originalité, avec celle des Grecs formés à l'école des grands modèles de l'antiquité. Nous en devons la traduction à M. Stanislas Julien, avantageusement connu par une élégante version française du poëme grec de Coluthus sur *l'Enlèvement d'Hélène*, et de *la Lyre patriotique de la Grèce*, par Kalvos de Zante (1).

(1) 1 vol. in-18. Paris, chez Peytieux, galerie Delorme, n° 13; Delaunay, Ponthieu, Ladvocat, au Palais-Royal. Prix, 1 fr. 50 cent.

ΥΜΝΟΣ

ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΝ.

Libertà vo cantando, ch' è si cara.
Come sa chi per lei vita rifiuta.
DANTE.

1. Σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν κόψι
Τοῦ σπαθιοῦ τὴν τρομερὴ,
Σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν ὄψι,
Ποῦ μὲ βία μετράει τὴν γῆ.

2. Ἀπ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη
Τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερὰ,
Καὶ σὰν πρῶτα ἀνδρειωμένη,
Χαῖρε, ὢ χαῖρε, Ἐλευθεριά!

3. Ἐκεῖ μέσα ἐκατοικοῦσες,
Πικραμένη, ἐντροπαλὴ,
Κ' ἕνα στόμα ἀκαρτεροῦσες,
Ἔλα πάλι, νὰ σοῦ 'πῇ.

4. Ἄργιε νἄλθῃ ἐκείνη ἡ 'μέρα,
Καὶ ἦταν ὅλα σιωπηλὰ,
Γιατὶ τἄσκιαζε ἡ φοβέρα,
Καὶ τὰ πλάκονε ἡ σκλαβιά.

DITHYRAMBE

SUR LA LIBERTÉ.

> Je chante la liberté, qui est si chère (à l'homme): il le sait, celui qui pour elle renonce à la vie!
>
> DANTE.

1. Je te reconnais au tranchant de ton glaive redoutable; je te reconnais à ce regard rapide dont tu mesures la terre.

2. Sortie des ossements sacrés des Hellènes, et forte de ton antique énergie, je te salue, je te salue, ô Liberté!

3. Depuis long-temps tu gisais dans la poudre, couverte de honte, abreuvée d'amertume, et tu attendais qu'une voix généreuse te dît: « *Sors de la tombe!* »

4. Combien il tardait ce jour tant desiré! Partout régnait un morne silence; les cœurs étaient glacés de crainte, et comprimés par l'esclavage.

5. Δυστυχής! παρηγορία
Μόνη σοῦ ἔμενε νὰ λὲς
Περασμένα μεγαλεῖα,
Καὶ διηγῶντάς τα νὰ κλαῖς.

6. Καὶ ἀκαρτέρει, καὶ ἀκαρτέρει
Φιλελεύθερην λαλιὰ,
Ἕνα ἐκτύπαε τἄλλο χέρι
Ἀπὸ τὴν ἀπελπησιὰ,

7. Κ' ἔλεες· πότε ἄ! πότε βγάνω
Τὸ κεφάλι ἀπὸ τς' ἐρμιαῖς;
Καὶ ἀποκρίνοντο ἀπὸ πάνω
Κλάψαις, ἄλυσσες, φωναίς.

8. Τότε ἐσήκονες τὸ βλέμμα
Μὲς τὰ κλαῦματα θολὸ,
Καὶ εἰς τὸ ῥοῦχό σου ἔσταζ' αἷμα,
Πλῆθος αἷμα ἑλληνικό.

9. Μὲ τὰ ῥοῦχα αἱματωμένα,
Ξέρω, ὅτι ἔβγαινες κρυφὰ,
Νὰ γυρέυῃς εἰς τὰ ξένα
Ἄλλα χέρια δυνατά.

10. Μοναχὴ τὸν δρόμο ἐπῆρες,
Ἐξανάλθες μοναχή·
Δὲν εἶν' εὔκολαις ἡ θύραις,
Ἐὰν ἡ χρεία ταῖς κουρταλῇ.

11. Ἄλλος σοῦ ἔκλαψε εἰς τὰ στήθια,
Ἀλλ' ἀνάσασιν καμμιά·
Ἄλλος σοῦ ἔταξε βοήθεια,
Καὶ σὲ γέλασε φρικτά.

5. Malheureuse! il ne te restait que la triste consolation de redire tes grandeurs passées, de les redire d'une voix entrecoupée de sanglots.

6. De jour en jour tu attendais le cri de l'indépendance, et tu te meurtrissais le sein dans ton désespoir.

7. Tu te disais : Ah! quand repousserai-je de ma tête le poids de l'infortune! Et, d'en-haut, l'on te répondait par des pleurs, des gémissements et des chaînes.

8. Alors tu élevais ton regard obscurci par les larmes; et sur ta robe découlaient des flots de sang, le sang des Grecs!

9. Sous un vêtement ensanglanté, tu sortis, je le sais, d'un pas furtif et silencieux, pour aller mendier l'assistance des nations étrangères.

10. Seule tu as entrepris ce voyage pénible, seule tu es revenue : qu'il est difficile d'ouvrir les portes où frappe la main de la misère!

11. L'un versa dans ton sein quelques larmes généreuses, mais nulle consolation. L'autre vingt fois te promit du secours, et te rendit victime d'une horrible déception.

12. Ἄλλοι, ὠϊμέ! 'σ τὴν συμφορά σου
Ὅπου ἐχαίροντο πολὺ,
Σύρε νὰ ὕρῃς τὰ παιδιά σου,
Σύρε, ἐλέγαν οἱ σκληροί.

13. Φεύγει ὀπίσω τὸ ποδάρι,
Καὶ ὀλογλίγωρο πατεῖ
Ἢ τὴν πέτρα, ἢ τὸ χορτάρι,
Ποῦ τὴν δόξα σοῦ ἐνθυμεῖ.

14. Ταπεινότατη σοῦ γέρνει
Ἡ τρισάθλια κεφαλὴ,
Σὰν πτωχοῦ ποῦ θυροδέρνει,
Κ' εἶναι βάρος του ἡ ζωή.

15. Ναί· ἀλλὰ τώρα ἀντιπαλεύει
Κάθε τέκνο σου μὲ ὁρμὴ,
Ποῦ ἀκατάπαυστα γυρεύει
Ἢ τὴν νίκη, ἢ τὴν θανή.

16. Ἀπ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη
Τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερὰ,
Καὶ σὰν πρῶτα ἀνδρειωμένη,
Χαῖρε, ὦ χαῖρε, Ἐλευθεριά!

17. Μόλις εἶδε τὴν ὁρμήν σου
Ὁ οὐρανὸς, ποῦ γιὰ τς' ἐχθροὺς,
Εἰς τὴν γῆν τὴν μητρικήν σου
Ἔτρεφ' ἄνθια καὶ καρποὺς,

18. Ἐγαλήνευσε· καὶ ἐχύθη
Καταχθόνια μία βοὴ,
Καὶ τοῦ Ῥήγα σου ἀπεκρίθη
Πολεμόκραχτη (1) ἡ φωνή.

12. D'autres, hélas! ravis de tes malheurs, s'écriaient : *Va chercher tes enfants* .. *Va*, disaient les cruels!

13. Tu recules d'horreur, et, d'un pas rapide, tu vas fouler la pierre ou le gazon qui porte encore les traces immortelles de ta gloire.

14. Tu inclines languissamment ta tête chargée de douleurs, comme le malheureux qui heurte à la porte de l'opulence, et pour qui la vie n'est qu'un pénible fardeau.

15. Oui : mais maintenant pleins d'une noble ardeur, tous tes enfants combattent en héros, et cherchent avec un infatigable courage la victoire ou la mort.

16. « Sortie des ossements sacrés des Hellènes, « et forte de ton antique énergie, je te salue, je « te salue, ô Liberté! »

17. A peine le ciel voit-il tes efforts magnanimes; ce ciel qui, sur le sol où tu reçus le jour, faisait croître pour tes ennemis des fleurs et des fruits;

18. Il brille pur et serein, et du sein de la terre s'échappe une voix formidable à laquelle répondent les accents belliqueux de Rhigas (1).

19. Ὅλοι οἱ τόποι σου σ' ἐκράξαν,
Χαιρετῶντάς σε θερμὰ,
Καὶ τὰ στόματα ἐφωνάξαν
Ὅσα αἰσθάνετο ἡ καρδιά.

20. Ἐφωνάξανε ὡς τ' ἀστέρια
Τοῦ Ἰωνίου καὶ τὰ νησιὰ,
Καὶ ἐσηκώσανε τὰ χέρια
Γιὰ νὰ δείξουνε χαρὰ,

21. Μ' ὅλον ποῦναι ἀλυσσωμένο
Τὸ καθένα τεχνικὰ,
Κ' εἰς τὸ μέτωπον γραμμένο
Ἔχει ψεῦτρα ἐλευθεριά.

22. 'Γκαρδιακὰ χαροποιήθη
Καὶ τοῦ Βάσιγκτων ἡ γῆ,
Καὶ τὰ σίδερα ἐνθυμήθη
Ποῦ τὴν ἔδεναν καὶ αὐτή.

23. Ἀπ' τὸν πύργον του φωνάζει,
Σὰ νὰ λέῃ, σὲ χαιρετῶ,
Καὶ τὴν χήτην του τινάζει
Τὸ Λεοντάρι τὸ Ἱσπανό.

24. Ἐλαφιάσθη τῆς Ἀγγλίας
Τὸ θηρίο, καὶ σέρνει εὐθὺς
Κατὰ τ' ἄκρα τῆς Ῥουσίας
Τὰ μουγκρίσματα τς' ὀργῆς.

25. Εἰς τὸ κίνημά του δείχνει,
Πῶς τὰ μέλη εἶν' δυνατά·
Καὶ 'σ τοῦ Αἰγαίου τὸ κῦμα ῥίχνει
Μιὰ σπιθόβολη ματιά.

19. Toutes tes contrées te saluent par de vives acclamations, et les bouches épanchent avec enthousiasme les brûlants transports du cœur.

20. Les îles de la mer Ionienne frappent l'air de leurs cris, et élèvent les mains en signe d'allégresse :

21. Quoique chacune d'elles soit chargée de fers rivés avec art, et porte sur le front le sceau d'une liberté mensongère.

22. La patrie de Washington s'est émue jusqu'au fond de l'ame, et s'est rappelé les chaînes qui l'avaient accablée.

23. Le Lion (1) espagnol rugit du haut de sa tour, comme s'il disait « je te salue »; et il agite son horrible crinière.

24. Le Léopard de l'Angleterre frissonne de crainte, et, tout à coup, porte vers les confins de la Russie sa colère menaçante.

25. Il montre, à l'impétuosité de ses mouvements, sa force redoutable, et lance sur les flots de la mer Égée un regard étincelant.

---

(1) Les armes d'Autriche sont *un aigle à deux têtes*; celles d'Espagne *deux châteaux et deux lions écartelés*, et celles d'Angleterre *trois léopards*.

26. Σὲ ξανοίγει ἀπὸ τὰ νέφη
Καὶ τὸ μάτι τοῦ Ἀετοῦ,
Ποῦ φτερὰ καὶ νύχια θρέφει
Μὲ τὰ σπλάγχνα τοῦ Ἰταλοῦ,

27. Καὶ 'σ ἐσὲ καταγυρμένος,
Γιατὶ πάντα σὲ μισεῖ,
Ἔκρωζ' ἔκρωζε ὁ σκασμένος,
Νὰ σὲ βλάψῃ, ἂν ἠμπορῇ.

28. Ἄλλο ἐσὺ δὲν συλλογιέσαι
Πάρεξ ποῦ θὰ πρωτοπᾷς·
Δὲν 'μιλεῖς, καὶ δὲν κουνιέσαι
'Σ ταῖς βρυσίαις ὁποῦ ἀγροικᾷς,

29. Σὰν τὸν βράχον, ὁποῦ ἀφίνει
Κάθε ἀκάθαρτο νερὸ
Εἰς τὰ πόδια του νὰ χύνῃ
Εὐκολόσβυστον ἀφρὸ,

30. Ὁποῦ ἀφίνει ἀνεμοζάλη,
Καὶ χαλάζι, καὶ βροχὴ,
Νὰ τοῦ δέρνουν τὴν μεγάλη,
Τὴν αἰώνιαν κορυφή.

31. Δυστυχιά του, ὢ δυστυχιά του
Ὁποιανοῦ θέλει βρεθῇ
'Σ τὸ μαχαῖρί σου ἀποκάτου,
Καὶ 'σ ἐκεῖνο ἀντισταθῇ.

32. Τὸ θηρίο π' ἀνανογιέται,
Πῶς τοῦ λείπουν τὰ μικρὰ,
Περιορίζεται, πετιέται,
Αἷμα ἀνθρώπινο διψᾷ·

26. Il te découvre aussi du haut des nues, l'œil perçant de l'Aigle qui nourrit ses serres et ses ailes des entrailles de l'Italie.

27. Acharné contre toi par une haine éternelle, le monstre fait entendre sans relâche sa voix glapissante, et épuise tous les moyens de te nuire.

28. Mais toi, tu ne songes qu'à trouver un théâtre pour tes premiers exploits, et dédaignant de répondre, tu écoutes sans t'émouvoir ses torrents de blasphèmes.

29. De même un vaste rocher laisse l'impur flot des mers inonder son pied inébranlable d'une impuissante écume.

30. De même il laisse la pluie, la grêle et la tempête battre follement son immense, son éternel sommet.

31. Malheur, malheur à celui qui, tombé sous ton glaive, voudra t'opposer une opiniâtre résistance!

32. Dès que la lionne s'aperçoit de l'absence de ses nourrissons, elle rôde, elle s'élance, elle a soif de sang humain.

33. Τρέχει, τρέχει ὅλα τὰ δάση,
Τὰ λαγκάδια, τὰ βουνὰ,
Καὶ ὅπου φθάσῃ, ὅπου περάσῃ,
Φρίκη, θάνατος, ἐρμιά.

34. Ἐρμιὰ, θάνατος, καὶ φρίκη,
Ὅπου ἐπέρασες κ' ἐσύ·
Ξίφος ἔξω ἀπὸ τὴν θήκη,
Πλέον ἀνδρείαν σοῦ προξενεῖ.

35. Ἰδοὺ ἐμπρός σου ὁ τοῖχος στέκει
Τῆς ἀθλίας Τριπολιτζᾶς·
Τώρα τρόμου ἀστροπελέκι
Νὰ τῆς ῥίψῃς 'πιθυμᾷς.

36. Μεγαλόψυχο τὸ μάτι
Δείχνει, πάντα ὁπῶς νικεῖ,
Καὶ ἂς εἶν' ἄρματα γεμάτη,
Καὶ πολέμιαν χλαλοή.

37. Σοῦ προβαίνουνε καὶ τρίζουν,
Γιὰ νὰ ἰδῇς πῶς εἶν' πολλὰ·
Δὲν ἀκοῦς ποῦ φοβερίζουν
Ἄνδρες μύριοι καὶ παιδιά (2);

38. Λίγα μάτια, λίγα στόματα
Θὰ σᾶς μείνουνε ἀνοιχτὰ,
Γιὰ νὰ κλαύσετε τὰ σώματα,
Ποῦ θὲ ναὔρῃ ἡ συμφορά.

39. Καταβαίνουνε, καὶ ἀνάφτει
Τοῦ πολέμου ἀναλαμπὴ·
Τὸ τουφέκι ἀνάβει, ἀστράφτει,
Λάμπει, κόφτει τὸ σπαθί.

33. Elle court, elle vole à travers les bocages, les vallons, les collines, et promène en tous lieux l'horreur, la solitude et la mort.

34. La mort, la solitude et l'horreur signalent aussi ton passage, et le cimeterre hors du fourreau ne fait qu'enflammer ta valeur.

35. Mais déja s'élèvent devant toi les murs de la malheureuse Tripolitza, déja tu brûles de les abattre sous les foudres de la terreur.

36. On voit, à ton œil magnanime, que tu es sûre de la victoire, quoiqu'elle renferme des milliers de soldats, et toutes les ressources de la guerre.

37. Leur marche imposante, leurs vastes frémissements annoncent une multitude sans nombre; entends-tu les menaces intarissables des hommes et des enfants (2)?

38. « — A peine vous restera-t-il (infidèles) quelques yeux, quelques bouches pour pleurer et plaindre les tristes victimes de la guerre. »

39. L'ennemi s'avance; Bellone allume ses foudres grondantes, le fusil brille, et lance l'éclair, le glaive étincelle et promène la mort dans les rangs.

40. Γιατὶ ἡ μάχη ἐστάθη ὀλίγη;
Λίγα τὰ αἵματα γιατί;
Τὸν ἐχθρὸν θωρῶ νὰ φύγῃ,
Καὶ 'σ τὸ κάστρο ν' ἀναιϐῇ (3).

41. Μέτρα... εἶν' ἄπειροι οἱ φευγάτοι,
Ὁποῦ φεύγωντας δειλιοῦν·
Τὰ λαϐώματα 'σ τὴν πλάτη
Δέχοντ', ὥστε ν' ἀναιϐοῦν.

42. Ἐκεῖ μέσα ἀκαρτερεῖτε
Τὴν ἀφεύγατη φθορά·
Νά, σᾶς φθάνει· ἀποκριθῆτε
'Σ τῆς νυκτὸς τὴ σκοτινιά (4).

43. Ἀποκρίνονται, καὶ ἡ μάχη
Ἔτζι ἀρχίζει, ὁποῦ μακρυὰ
Ἀπὸ ῥάχη ἐκεῖ σὲ ῥάχη
Ἀντιϐουΐζε φοϐερά.

44. Ἀκούω κούφια τὰ τουφέκια,
Ἀκούω σμίξιμο σπαθιῶν,
Ἀκούω ξύλα, ἀκούω πελέκια,
Ἀκούω τρίξιμο δοντιῶν.

45. Ἄ! τί νύκτα ἦταν ἐκείνη,
Ποῦ τὴν τρέμει ὁ λογισμός;
Ἄλλος ὕπνος δὲν ἐγίνη
Πάρεξ θάνατου πικρός.

46. Τῆς σκηνῆς ἡ ὥρα, ὁ τόπος,
Ἡι κραυγαῖς, ἡ ταραχὴ,
Ὁ σκληρόψυχος ὁ τρόπος
Τοῦ πολέμου, καὶ οἱ καπνοὶ,

40. Pourquoi le combat a-t-il été si court? 'ourquoi a-t-on versé si peu de sang? Je vois ennemi s'enfuir et monter en désordre à la foreresse(3).

41. Compte... ils sont innombrables, les fuyards ui, entraînés par la crainte, se laissent couvrir e honteuses blessures jusqu'au pied de leur itadelle.

42. « Allez-y attendre votre mort inévitable. La voici... elle vous presse, elle vous frappe : répondez dans l'ombre de la nuit (4). »

43. Ils répondent; le carnage commence avec n nouvel acharnement, et l'écho des collines intaines répète avec effroi le tumulte de la ıêlée.

44. J'entends le bruit sourd des tubes homides, j'entends le choc des épées, j'entends le acas des poutres, j'entends les coups de hache, ntends les grincements de dents.

45. Ah! qu'elle était terrible cette nuit dont le uvenir seul porte le frisson dans l'ame! Elle enait à sa suite le sommeil; mais c'était le cruel mmeil de la mort.

46. L'heure, le lieu de la scène, les cris, le multe, la rage impitoyable des combattants, torrents de fumée,—

29.

47. Καὶ ἡ βρονταῖς, καὶ τὸ σκοτάδι
Ὁποῦ ἀντίσκοφτε ἡ φωτιὰ,
Ἐπαράσταιναν τὸν ᾅδη
Ποῦ ἀκαρτέριε τὰ σκυλιά·

48. Τ' ἀκαρτέριε. — ἐφαίνοντ' ἴσκιοι
Ἀναρίθμητοι γυμνοὶ,
Κόραις, γέροντες, νεανίσκοι,
Βρέφη ἀκόμη εἰς τὸ βυζί.

49. Ὅλη μαύρη μυρμιγκιάζει,
Μαύρη ἡ ἐντάφια συντροφιὰ,
Σὰν τὸ ροῦχο ὁποῦ σκεπάζει
Τὰ κρεββάτια τὰ 'στερνά.

50. Τόσοι, τόσοι ἀνταμωμένοι
Ἐπετιοῦντο ἀπὸ τὴν γῆ,
Ὅσοι εἶν' ἄδικα σφαγμένοι
Ἀπὸ τούρκικην ὀργή.

51. Τόσα πέφτουνε τὰ θέρι-
σμένα ἀστάχυα εἰς τοὺς ἀγρούς·
Σχεδὸν ὅλα ἐκειὰ τὰ μέρη
Ἐσκεπάζοντο ἀπ' αὐτούς.

52. Θαμποφέγγει κανέν' ἄστρο,
Καὶ ἀναδεύοντο μαζὴ,
Ἀναβαίνωντας τὸ κάστρο
Μὲ νεκρώσιμη σιωπή.

53. Ἔτζι χάμου εἰς τὴν πεδιάδα,
Μὲς τὸ δάσος τὸ πυκνὸ,
Ὅταν στέλνῃ μίαν ἀχνάδα
Μισοφέγγαρο χλωμὸ,

47. Le fracas du bronze, et les ténèbres épaisses que sillonnaient d'affreux éclairs, représentaient l'enfer entr'ouvrant ses abîmes pour dévorer la race musulmane.

48. C'était l'enfer même... On vit paraître des milliers d'ombres hideusement dépouillées, des filles, des vieillards, des jeunes gens, des enfants encore à la mamelle.

49. On vit fourmiller, comme de noirs essaims, tout le cortège des morts, semblable au voile lugubre qui suit l'homme à sa dernière demeure.

50. La terre vomissait à flots pressés les mânes de tous ceux qui avaient été les victimes innocentes de la fureur des Turcs.

51. Aussi nombreux sont les épis que l'automne fait tomber sous la faux du moissonneur. Ils couvraient presque toutes les contrées d'alentour.

52. A la lueur d'un astre incertain et lugubre, ils se mêlent, ils se confondent, et montent à la citadelle entourés du silence de la mort.

53. Ainsi lorsque, dans la plaine, le pâle croissant des nuits laisse échapper parmi d'épais bocages sa lumière faible et douteuse;

54. Ἐὰν οἱ ἄνεμοι μὲς τ' ἄδεια
Τὰ κλαδιὰ μουγκοφυσοῦν,
Σειοῦνται, σειοῦνται τὰ μαυράδια,
Ὁποῦ οἱ κλόνοι ἀντικτυποῦν.

55. Μὲ τὰ μάτια τους γυρεύουν,
Ὅπου εἶν' αἵματα πηχτὰ,
Καὶ μὲς τ' αἵματα χορεύουν
Μὲ βρυχίσματα βραχνὰ,

56. Καὶ χορεύωντας μανίζουν
Εἰς τοὺς Ἕλληνας κοντὰ,
Καὶ τὰ στήθια τοὺς ἐγγίζουν
Μὲ τὰ χέρια τὰ ψυχρά.

57. Ἐκειὸ τό ἔγγισμα πηγαίνει
Βαθυὰ μὲς τὰ σωθικὰ,
Ὅθεν ὅλη ἡ λύπη βγαίνει,
Καὶ ἄκρα αἰσθάνονται ἀσπλαγχνιά.

58. Τότε αὐξαίνει τοῦ πολέμου
Ὁ χορὸς τρομακτικὰ,
Σὰν τὸ σκόρπισμα τοῦ ἀνέμου
'Σ τοῦ πελάου τὴν μοναξιά.

59. Κτυποῦν ὅλοι ἀπάνου κάτου·
Κάθε κτύπημα ποῦ εὐγεῖ
Εἶναι κτύπημα θανάτου,
Χωρὶς νὰ δευτερωθῇ.

60. Κάθε σῶμα ὑδρώνει, ῥέει·
Λὲς καὶ ἐκεῖθεν ἡ ψυχὴ,
Ἀπ' τὸ μῖσος ποῦ τὴν καίει
Πολεμάει νὰ πεταχθῇ.

54. Si le vent vient à frémir à travers les flexibles arbrisseaux, les ombres que réfléchissent les branches légères flottent dans une continuelle agitation.

55. D'un œil livide, ils cherchent les lieux où le sang s'est figé, et dansent avec des cris rauques et plaintifs sur la plaine abreuvée de carnage.

56. Au milieu de ces funèbres ébats, ils s'élancent dans les rangs des Grecs, et appuient sur leur sein une main sèche et glacée.

57. Ce toucher magique pénètre leurs entrailles, et en arrache la douce compassion pour y faire siéger une dureté impitoyable.

58. C'est alors que le combat s'allume avec une nouvelle fureur, comme lorsque l'aquilon vient troubler par ses ravages la sérénité des mers.

59. Une grêle de coups pleut de toutes parts; chaque blessure portée par un brave est une blessure à mort; une seconde serait inutile.

60. Chaque guerrier est inondé de sueur : on dirait que leur ame indignée brûle de rompre ses liens et de prendre son essor.

61. Τῆς καρδίας κτυπίαις βροντάνε
Μὲς τὰ στήθια τους ἀργὰ,
Καὶ τὰ χέρια ὁποῦ χουμάνε
Περισσότερο εἶν' γοργά.

62. Οὐρανὸς γι' αὐτοὺς δὲν εἶναι,
Οὐδὲ πέλαγο, οὐδὲ γῆ·
Γι' αὐτοὺς ὅλους τὸ πᾶν εἶναι
Μαζωμένο ἀντάμα ἐκεῖ.

63. Τόση ἡ μάνητα καὶ ἡ ζάλη,
Ποῦ στοχάζεσαι, μὴ πῶς
Ἀπὸ μία μεριὰ καὶ ἀπ' ἄλλη
Δὲν μείνῃ ἕνας ζωντανός.

64. Κύττα χέρια ἀπελπισμένα
Πῶς θερίζουνε ζωαῖς!
Χάμου πέφτουνε κομμένα
Χέρια, πόδια, κεφαλαῖς,

65. Καὶ παλλάσκαις, καὶ σπαθία
Μὲ ὁλοσκόρπιτσα μυαλὰ,
Καὶ μὲ ὁλόσχιστα κρανία,
Σωθικὰ λαχταριστά.

66. Προσοχὴ καμμία δὲν κάνει
Κανεὶς, ὄχι, εἰς τὴν σφαγή·
Πάνε πάντα ἐμπρός· Ὦ! φθάνει,
Φθάνει· ἕως πότε οἱ σκοτομοί;

67. Ποῖος ἀφίνει ἐκεῖ τὸν τόπο,
Πάρεξ ὅταν ξαπλωθῇ;
Δὲν αἰσθάνονται τὸν κόπο,
Καὶ λὲς κ' εἶναι εἰς τὴν ἀρχή.

61. Leur cœur palpite dans leur sein d'un mouvement lent et silencieux, mais leur bras n'en devient que plus agile et plus rapide.

62. Il n'est plus pour eux de ciel, de terre, de mer; tout l'univers est concentré dans le théâtre de leurs exploits.

63. A voir la fureur qui règne dans cette lutte orageuse, l'on dirait que, d'un côté et de l'autre, il ne restera pas un homme vivant.

64. Regarde : les bras désespérés sèment partout la mort, et la terre n'offre que des débris sanglants de mains, de pieds et de têtes,—

65. Des épées, des gibernes, des cerveaux épars, des crânes fracassés, et des poitrines palpitantes.

66. Les guerriers ne font aucune attention au massacre, et marchent toujours en avant. Arrêtez! arrêtez! jusqu'à quand serez-vous altérés de carnage!

67. Ils ne quittent leur poste qu'en tombant percés de coups, et se montrent si insensibles à la fatigue, qu'on dirait que l'action commence.

68. Ὠλιγόστευαν οἱ σκύλοι,
Καὶ ἀλλὰ ἐφώναζαν, ἀλλά·
Καὶ τῶν Χριστιανῶν τὰ χείλη
Φωτιὰ ἐφώναζαν, φωτιά.

69. Λεονταρόψυχα ἐκτυπιοῦντο,
Πάντα ἐφώναζαν φωτιὰ,
Καὶ οἱ μιαροὶ κατασκορπιοῦντο,
Πάντα σκούζωντας ἀλλά.

70. Παντοῦ φόβος, καὶ τρομάρα,
Καὶ φωναὶς, καὶ στεναγμοί·
Παντοῦ κλάψα, παντοῦ ἀντάρα,
Καὶ παντοῦ ξεψυχισμοί.

71. Ἦταν τόσοι! πλέον τὸ βόλι
Εἰς τ' αὐτιὰ δὲν τοὺς λαλεῖ·
Ὅλοι χάμου ἐκείττοντ' ὅλοι
Εἰς τὴν τέταρτην αὐγή.

72. Σὰν ποτάμι τὸ αἷμα ἐγίνη,
Καὶ κυλάει 'σ τὴν λαγκαδιὰ,
Καὶ τὸ ἄθῷον χόρτο πίνει
Αἷμα ἀντὶς γιὰ τὴν δροσιά.

73. Τῆς αὐγῆς δροσάτο ἀέρι,
Δὲν φυσᾷς τώρα ἐσὺ πλιὸ
'Σ τῶν ψευδόπιστων τὸ ἀστέρι (5)·
Φύσα, φύσα εἰς τὸ Σταυρό.

74. Απ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη
Τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερὰ,
Καὶ σὰν πρῶτα ἀνδρειωμένη,
Χαῖρε, ὦ χαῖρε, Ἐλευθεριά!

68. Les infidèles devenus moins nombreux implorent en vain leur prophète, et les chrétiens leur répondent en murmurant l'arrêt de leur trépas.

69. Les Grecs braves comme des lions, se battaient en criant toujours *feu*, et la race impie des Turcs se dispersait devant eux en hurlant toujours *allah!*

70. Partout régnait la crainte et la terreur; partout rententissaient les cris, les pleurs et les sanglots; partout un épais brouillard couvrait des victimes expirantes.

71. Ils étaient si nombreux! Le plomb meurtrier ne résonnait plus à leurs oreilles glacées; tous, tous étaient étendus sans vie à la quatrième aurore.

72. Les flots de sang grossissent comme un fleuve, et roulent dans les vallons, et les prairies innocentes s'abreuvent de sang au lieu de rosée.

73. Doux zéphyrs, messagers de l'aurore, vous ne caressez plus le croissant des infidèles (5); agitez, agitez mollement la bannière du Christ.

74. « Sortie des ossements sacrés des Hellènes, « et forte de ton antique énergie, je te salue, je « te salue, ô Liberté! »

75. Τῆς Κορίνθου ἰδοὺ καὶ οἱ κάμποι·
Δὲν λάμπ' ἥλιος μοναχὰ
Εἰς τοὺς πλάτανους, δὲν λάμπει
Εἰς τ' ἀμπέλια, εἰς τὰ νερά.

76. Εἰς τὸν ἥσυχον αἰθέρα
Τώρα ἀθῷα δὲν ἀντηχεῖ
Τὰ λαλήματα ἡ φλογέρα,
Τὰ βελάσματα τὸ ἀρνί.

77. Τρέχουν ἅρματα χιλιάδες,
Σὰν τὸ κῦμα εἰς τὸ γιαλὸ·
Ἀλλ' οἱ ἀνδρεῖοι παλληκαράδες
Δὲν ψηφοῦν τὸν ἀριθμό.

78. Ὦ τρακόσιοι! σηκωθῆτε
Καὶ ξανάλθετε 'σ ἐμᾶς·
Τὰ παιδιά σας θέλ' ἰδεῖτε
Πόσο 'μοιάζουνε μὲ σᾶς.

79. Ὅλοι ἐκεῖνοι τὰ φοβοῦνται,
Καὶ μὲ πάτημα τυφλὸ
Εἰς τὴν Κόρινθο ἀποκλειοῦνται,
Κι' ὅλοι χάνουνται ἀπ' ἐδῶ.

80. Στέλνει ὁ ἄγγελος τοῦ ὀλέθρου
Πεῖναν καὶ Θανατικὸ,
Ποῦ μὲ σχῆμα ἑνὸς σκελέθρου
Περπατοῦν ἀντάμα οἱ δύο.

81. Καὶ πεσμένα εἰς τὰ χορτάρια
Ἀπεθαίνανε παντοῦ
Τὰ θλιμμένα ἀπομεινάρια
Τῆς φυγῆς καὶ τοῦ χαμοῦ.

75. Déja je vois se dérouler devant moi les plaines de Corinthe. Le soleil ne brille pas seul à travers les platanes, il n'éclaire pas seul les ondes et les domaines de Bacchus.

76. Les airs tranquilles ne résonnent plus maintenant des sons innocents de la flûte et du joyeux bêlement des agneaux.

77. Des milliers de soldats accourent à pas pressés, comme les flots impétueux qui viennent envahir le rivage. Mais le nombre des ennemis n'effraie pas les braves.

78. O trois cents Spartiates! levez-vous, revenez parmi vos enfants : vous verrez combien ils ressemblent à leurs glorieux pères.

79. Tous les infidèles redoutant leur valeur, se précipitent en tumulte dans les murs de Corinthe, et disparaissent d'ici comme une ombre légère.

80. A la voix de l'ange exterminateur, la Famine et la Peste se promènent ensemble sous la forme d'un squelette livide et décharné.

81. La Mort frappe en tous lieux et jonche les campagnes flétries des misérables restes de la fuite et du carnage.

82. Καὶ ἐσὺ ἀθάνατη, ἐσὺ θεία,
Ποῦ ὅ, τι θέλεις ἠμπορεῖς,
Εἰς τὸν κάμπο, Ἐλευθερία,
Ματωμένη περπατεῖς.

83. Ἐ τὴν σκιὰ χεροπιασμέναις (6)
Ἐ τὴν σκιὰ βλέπω κ' ἐγὼ
Κρινοδάκτυλαις παρθέναις
Ὁποῦ κάνουνε χορό.

84. Ἐ τὸν χορὸ γλυκογυρίζουν
Ὡραῖα μάτια ἐρωτικὰ,
Καὶ εἰς τὴν αὖρα κυματίζουν
Μαῦρα, ὁλόχρυσα μαλλιά.

85. Ἡ ψυχή μου ἀναγαλλιάζει,
Πῶς ὁ κόρφος καθε μιᾶς
Γλυκοβύζαστο ἑτοιμάζει
Γάλα ἀνδρείας, καὶ ἐλευθεριᾶς.

86. Μὲς τὰ χόρτα τὰ λουλούδια,
Τὸ ποτῆρι δὲν βαστῶ,
Φιλελεύθερα τραγούδια
Σὰν τὸν Πίνδαρο ἐκφωνῶ.

87. Ἀπ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη
Τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερὰ,
Καὶ σὰν πρῶτα ἀνδρειωμένη,
Χαῖρε, ὦ χαῖρε, Ἐλευθεριά!

88. Ἐπῆγες εἰς τὸ Μισολόγγι
Τὴν ἡμέρα τοῦ Χριστοῦ,
Ἐμέρα ποῦ ἄνθισαν οἱ λόγκοι (7)
Γιὰ τὸ τέκνο τοῦ Θεοῦ.

2. Et toi, divine, immortelle Liberté, à qui
ı n'est impossible, tu te promènes toute san-
ıte sur la plaine homicide.

3. Au sein de l'ombre, je vois (6) de jeunes
es plus blanches que les lis qui se tiennent par
nain, et forment une danse légère.

4. Dans leurs joyeux mouvements, elles tour-
nt avec grace leurs yeux brillants d'amour, et
andonnent au gré du zéphyr les boucles noires
dorées de leur chevelure.

85. Mon ame tressaille d'allégresse en pensant
ıe leur sein virginal épure et prépare le lait
néreux de la valeur et de la liberté.

86. Étendu sur la pelouse émaillée de fleurs, je
e puis soutenir ma coupe écumante, et, à
exemple de Pindare, je mets mon bonheur
chanter la Liberté.

87. « Sortie des ossements sacrés des Hellènes,
et forte de ton antique énergie, je te salue, je
te salue, ô Liberté ! »

88. Tu entras dans Missolonghi le jour du Christ,
e jour où les arbres du désert se couvrirent de
leurs (7) pour le Fils du Très-Haut.

89. Σοῦλθε ἐμπρὸς λαμποκοπῶντας,
Ἡ θρησκεία μ' ἕνα σταυρὸ,
Καὶ τὸ δάκτυλο κινῶντας
Ὁποῦ ἀνεῖ τὸν οὐρανὸ,

90. 'Σ αὐτὸ, ἐφώναξε, τὸ χῶμα
Στάσου ὁλόρθη Ἐλευθεριὰ,
Καὶ φιλῶντάς σου τὸ στόμα,
Μπαίνει μὲς τὴν Ἐκκλησιά (8).

91. Εἰς τὴν τράπεζαν σιμόνει,
Καὶ τὸ σύγνεφο τὸ ἀγνὸ
Γύρω γύρω της πυκνόνει
Ποῦ σκορπάει τὸ θυμιατό.

92. Ἀργοικάει τὴν ψαλμῳδία,
Ὁποῦ ἐδίδαξεν αὐτή·
Βλέπει τὴν φωταγωγία
'Σ τοὺς ἁγίους ἐμπρὸς χυτή.

93. Ποιοὶ εἶν' αὐτοὶ ποῦ πλησιάζουν
Μὲ πολλὴ ποδοβολὴ,
Κι' ἅρματ', ἅρματα ταράζουν;
Ἐπετάχτηκες εσύ.

94. Ἄ! τὸ φῶς ποῦ σὲ στολίζει,
Σὰν ἡλίου φεγγοβολὴ,
Καὶ μακρόθεν σπινθηρίζει,
Δὲν εἶναι, ὄχι, ἀπὸ τὴν γῆ·

95. Λάμψιν ἔχει ὅλη φλογώδη
Χεῖλος, μέτωπο, ὀφθαλμὸς,
Φῶς τὸ χέρι, φῶς τὸ πόδι,
Κι' ὅλα γύρω σου εἶναι φῶς.

ʼ89. Devant toi la Religion marchait avec sa
ix étincelante, et agitait d'un air majestueux
te main divine qui ouvre le ciel.

)o. Viens, te dit-elle, Liberté chérie; tiens-toi
›out sur ce rempart; et te donnant un doux
ser, elle entre dans le temple (8).

)1. Elle s'approche de l'autel, et l'encens fu-
nt de toutes parts se condense autour d'elle,
l'environne d'un nuage de parfums.

92. Elle entend les pieux cantiques qu'elle-
:me a composés; elle voit mille flambeaux ré-
ndre devant les saints des torrents de lumière.

93. Mais quels sont ces guerriers qui s'avancent
ec un tumulte effrayant, et agitent leurs ar-
:s éblouissantes? — Tu franchis les degrés du
nple...

94. Ah! cette lumière qui lance au loin de
ves étincelles et te couronne de rayons aussi
illants que ceux du soleil, n'a point une origine
rrestre.

95. Ton front, tes yeux, ta bouche répandent
n éclat resplendissant; tes mains, tes pieds, tout
: qui t'entoure n'est qu'un faisceau de lumière.

96. Τὸ σπαθί σου ἀντισηκόνεις,
Τρία πατήματα πατᾷς,
Σὰν τὸν πύργο μεγαλόνεις,
Καὶ εἰς τὸ τέταρτο κτυπᾷς·

97. Μὲ φωνὴ ποῦ καταπείθει,
Προχωρῶντας, ὁμιλεῖς·
Σήμερ', ἄπιστοι, ἐγεννήθη,
Ναὶ, τοῦ κόσμου ὁ λυτρωτής.

98. Αὐτὸς λέγει... ἀφογκρασθῆτε·
Ἐγὼ εἶμ' Ἄλφα, Ὠμέγα ἐγώ· (9)
Πέστε· ποῦ θ' ἀποκρυφθῆτε
Ἐσεῖς ὅλοι, ἂν ὀργισθῶ;

99. Φλόγα ἀκοίμητην σᾶς βρέχω,
Ποῦ μ' αὐτὴν ἂν συγκριθῇ
Κείνη ἡ κάτω ὁποῦ σᾶς ἔχω,
Σὰν δροσιὰ θέλει βρεθῇ.

100. Κατατρώγει, ὡσὰν τὴν σχίζα,
Τόπους ἄμετρα ὑψηλοὺς,
Χώραις, ὄρη ἀπὸ τὴν ῥίζα,
Ζῶα, καὶ δένδρα, καὶ θνητοὺς,

101. Καὶ τὸ πᾶν τὸ κατακαίει,
Καὶ δὲν σώζεται πνοὴ,
Πάρεξ τοῦ ἄνεμου ποῦ πνέει
Μὲς τὴ στάχτη τὴ λεπτή.

102. Κάποιος ἤθελε ἐρωτήσει
Τοῦ θυμοῦ του εἶσαι ἀδελφή;
Ποῖος εἶν' ἄξιος νὰ νικήσῃ
Ἢ μὲ σὲ νὰ μετρηθῇ;

96. Tu lèves ton glaive redoutable, tu fais trois
s, et t'agrandissant comme une tour superbe,
frappes au quatrième.

97. Tu t'avances, et d'une voix persuasive: « C'est
ujourd'hui, infidèles, c'est aujourd'hui qu'est né
e Sauveur du monde.

98. « Lui-même l'a dit. Écoutez : *Je suis le commencement et la fin* (9). Prosternez-vous : où
rouverez-vous un asyle, si je m'arme de ma
colère ?

99. « Je vais verser sur vous des feux impérissables, qui vous feront regarder comme une
louce rosée ceux que je vous réserve au fond
les abîmes.

100. « Ils consument, ainsi qu'un aride éclat
de chêne, les monts jusqu'à leur racine, les régions d'une hauteur immense, les villes, les animaux, les forêts et les hommes.

101. « Ils dévorent tout l'univers; et il n'en
reste pas un souffle, hors celui du vent funèbre
qui souffle sur ses cendres légères ».

102. On te demandera : Es-tu la fille de la core divine? Quel mortel osera se flatter de te
aincre ou de se mesurer avec toi?

30.

103. Ἡ γῆ αἰσθάνεται τὴν τόση
Τοῦ χεριοῦ σου ἀνδραγαθιὰ,
Ποῦ ὅλην θέλει θανατώσει
Τὴν Μισόχριστη σπορά.

104. Τὴν αἰσθάνονται, καὶ ἀφρίζουν
Τὰ νερὰ, καὶ τ' ἀγροικῶ
Δυνατὰ νὰ μουρμουρίζουν,
Σὰν νὰ 'ρυάζετο θηριό.

105. Κακορίζικοι ποῦ πᾶτε
Τοῦ Ἀχελώου μὲς τὴν ῥοὴ (10),
Καὶ 'πιδέξια πολεμᾶτε
Ἀπὸ τὴν καταδρομὴ,

106. Νὰ ἀποφύγετε; τὸ κῦμα
Ἔγινε ὅλο φουσκωτό·
Ἐκεῖ εὑρήκατε τὸ μνῆμα,
Πρὶν νὰ εὕρῆτε ἀφανισμό.

107. Βλασφημάει, σκούζει, μουγκρίζει
Κάθε λάρυγκας ἐχθροῦ,
Καὶ τὸ ῥεῦμα γαργαρίζει
Ταῖς βλασφήμιαις τοῦ θυμοῦ.

108. Σφαλερὰ τετραποδίζουν
Πλῆθος ἄλογα, καὶ ὀρθὰ
Τρομασμένα χλυμιτρίζουν,
Καὶ πατοῦν εἰς τὰ κορμιά.

109. Ποῖος 'σ τὸ σύντροφον ἁπλόνει
Χέρι, ὡσὰν νὰ βοηθηθῇ·
Ποῖος τὴν σάρκα του δαγκόνει,
Ὅσο ὁποῦ νὰ νεκρωθῇ.

o3. La terre sent la force de ton bras redoule, qui doit moissonner toute la race mumane.

ɩo4. La mer la réconnaît aussi; elle écume, et, ablable au lion rugissant, épouvante l'oreille ın sourd et vaste murmure.

105. Malheureux! quelle fureur vous entraîne ns les flots de l'Achéloüs (10)? Espérez-vous, r d'habiles efforts, vous dérober à la poursuite vos ennemis?

106. Tout-à-coup le fleuve a gonflé ses ondes, vous y avez trouvé un tombeau avant de ɔuver le trépas.

107. Tous les ennemis hurlent, rugissent, blasıèment, et leur gorge où les flots s'engloutissent ɩhale avec un rauque bouillonnement de fueuses imprécations.

108. D'innombrables coursiers glissent et chanèlent, se dressent au milieu du torrent, hennisənt de frayeur, et marchent sur le corps de leurs ıaîtres expirants.

109. L'un, comme s'il voulait trouver son salut, end la main vers son compagnon; l'autre se léchire lui-même et meurt en proie à sa propre ureur.

110. Κεφαλαῖς ἀπελπισμέναις,
Μὲ τὰ μάτια πεταχτὰ,
Κατὰ τ' ἄστρα σηκωμέναις
Γιὰ τὴν ὕστερη φορά.

111. Σβυέται, αὐξαίνωντας ἡ πρώτη
Τοῦ Ἀχελώου νεροσυρμὴ,
Τὸ χλυμίτρισμα, καὶ οἱ κρότοι,
Καὶ τοῦ ἀνθρώπου οἱ γογγυσμοί.

112. Ἔτζι ν' ἄκουα νὰ βουήξῃ
Τὸν βαθὺν Ὠκεανὸ,
Καὶ 'σ τὸ κῦμα του νὰ πνίξῃ
Κάθε σπέρμα Ἀγαρινό.

113. Καὶ ἐκεῖ ποῦναι ἡ Ἁγιὰ Σοφία,
Μὲς τοὺς λόφους τοὺς ἑπτὰ,
Ὅλα τ' ἄψυχα κορμία,
Βραχοσύντριφτα, γυμνὰ,

114. Σωριασμένα νὰ τὰ σπρώξῃ
Ἡ κατάρα τοῦ Θεοῦ,
Κ' ἀπεκεῖ νὰ τὰ μαζώξῃ
Ὁ ἀδελφὸς τοῦ Φεγγαριοῦ (11).

115. Κάθε πέτρα μνῆμα ἂς γένῃ,
Καὶ ἡ Θρησκεία, κ' Ἐλευθεριὰ
Μ' ἀργοπάτημα ἂς πηγαίνῃ
Μεταξύ τους, καὶ ἂς μετρᾷ.

116. Ἕνα λείψανο ἀναιβαίνει
Τεντωτὸ, 'πιστομιτὸ,
Κι' ἄλλο ξάφνου καταιβαίνει,
Καὶ δὲν φαίνεται καὶ πλιὸ,

110. Combien de têtes désespérées, roulant les yeux hagards, s'élèvent vers le ciel pour la dernière fois!

111. L'Achéloüs augmente sa première impétuosité; l'on n'entend plus de hennissements, de fracas, de soupirs, ni d'imprécations.

112. « Puissé-je entendre gronder ainsi le vaste « Océan, et le voir engloutir sous ses ondes toute « la race musulmane!

113. « Puisse la céleste vengeance pousser au « pied des sept collines où s'élève Sainte-Sophie « tous les corps nus, inanimés, et meurtris contre « les rochers! —

114. « Puisse le Sultan (11) les voir tous hideu- « sement amoncelés, et venir lui-même recueillir « leur débris!

115. « Que chaque pierre devienne un tom- « beau! que parmi eux la Religion et la Liberté « se promènent à pas lents et comptent les vic- « times! »

116. Tantôt un cadavre ennemi s'élève tout gonflé au-dessus des eaux, tantôt un autre s'enfonce dans l'abîme et disparaît sans retour.

117. Καὶ χειρότερα ἀγριεύει
Καὶ φουσκόνει ὁ ποταμός·
Πάντα πάντα περισσεύει
Πολυφλοίσβισμα καὶ ἀφρός.

118. Ἄ! γιατὶ δὲν ἔχω τώρα
Τὴν φωνὴν τοῦ Μωϋσῆ;
Μεγαλόφωνα, τὴν ὥρα
Ὁποῦ ἐσβυοῦνπο οἱ μισητοὶ,

119. Τὸν θεὸν εὐχαριστοῦσε
'Σ τοῦ πελάου τὴν λύσσα ἐμπρὸς,
Καὶ τὰ λόγια ἠχολογοῦσε
Ἀναρίθμητος λαός·

120. Ἀκλουθάει τὴν ἁρμονία
Ἡ ἀδελφὴ τοῦ Ἀαρὼν,
Ἡ προφήτισσα Μαρία,
Μ' ἕνα τύμπανο τερπνὸν (12),

121. Καὶ πηδοῦν ὅλαις ἡ κόραις
Μὲ τς' ἀγκάλαις ἀνοικταῖς,
Τραγουδῶντας, ἀνθοφόραις,
Μὲ τὰ τύμπανα κ' ἐκειαίς.

122. Σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν κόψι
Τοῦ σπαθιοῦ τὴν τρομερὴ,
Σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν ὄψι
Ποῦ μὲ βία μετράει τὴν γῆ.

123. Εἰς αὐτὴν, εἶν' ξακουσμένο,
Δὲν νικιέσαι ἐσὺ ποτέ·
Ὅμως, ὄχι, δὲν εἶν' ξένο
Καὶ τὸ πέλαγο γιὰ σέ.

17. Le fleuve se grossit et s'irrite toujours
ıntage; de plus en plus s'augmentent le bruis-
ent et les monceaux d'écume.

18. Ah! que n'ai-je maintenant les accents de
se! Au moment où la mer engloutissait les
lèles, —

19. Il remercia Dieu d'une voix solennelle
ɔrésence des vagues mugissantes, et un peuple
ɔmbrable répétait ses actions de graces.

20. La sœur d'Aaron, la prophétesse Marie,
ompagnait des sons harmonieux du tambour
touchants concerts (12).

21. Toutes les jeunes vierges tenant aussi
tambours chantaient couronnées de fleurs,
rappaient la terre de leurs pas cadencés.

22. « Je te reconnais au tranchant de ton
laive redoutable, je te reconnais à ce regard
ıpide dont tu mesures la terre. »

23. Tous les humains savent que le continent
te vit jamais trembler; la mer non plus ne
ıt point étrangère.

124. Τὸ στοιχεῖον αὐτὸ ξαπλόνει
Κύματ' ἄπειρα εἰς τὴν γῆ,
Μὲ τὰ ὁποῖα τὴν περιζώνει,
Κ' εἶναι εἰκόνα σου λαμπρή.

125. Μὲ βρυχίσματα σαλεύει
Ποῦ τρομάζει ἡ ἀκοή·
Κάθε ξύλο κινδυνεύει
Καὶ λιμιόνα ἀναζητεῖ.

126. Φαίνετ' ἔπειτα ἡ γαλήνη
Καὶ τὸ λάμψιμο τοῦ ἡλιοῦ,
Καὶ τὰ χρώματα ἀναδίνει
Τοῦ γλαυκότατου οὐρανοῦ.

127. Δέν νικιέσαι, εἶν' ξακουσμένο,
'Σ τὴν ξηρὰν ἐσὺ ποτέ·
Ὅμως, ὄχι, δὲν εἶν' ξένο
Καὶ τὸ πέλαγο γιὰ σέ.

128. Περνοῦν ἄπειρα τὰ ξάρτια,
Καὶ σὰν λόγγος στρυμωχτὰ
Τὰ τρεχούμενα κατάρτια,
Τὰ ὁλοφούσκωτα πανιά.

129. Σὺ ταῖς δύναμαῖς σου σπρώχνεις,
Καὶ ἀγκαλὰ δὲν εἶν' πολλαῖς,
Πολεμῶντας, ἄλλα διώχνεις,
Ἄλλα πέρνεις, ἄλλα καῖς.

130. Μὲ ἐπιθύμια νὰ τηράζῃς
Δύο μεγάλα (13) σὲ θωρῶ,
Καὶ θανάσιμον τινάζεις
Ἐναντίον τους κεραυνό·

124. Ce fougueux élément étend sur la terre ses ots immenses, et l'entoure d'une humide ceinure ; il est ta brillante image.

125. Il s'enfle, il s'agite avec un bruissement ui fait frémir l'oreille. Alors chaque vaisseau voit le près le danger et cherche son salut dans le port.

126. Bientôt le calme renaît, et de nouveau offre à l'œil charmé l'éclat du soleil et les riches couleurs de la voûte azurée.

127. « Tous les humains savent que le continent « ne te vit jamais trembler ; la mer non plus ne « t'est point étrangère. »

128. Devant toi passent des milliers de vaisseaux, voguant à pleines voiles, et dont les mâts innombrables semblent couvrir la mer d'une vaste forêt.

129. Tu avances tes forces navales, et quoiqu'elles ne soient pas nombreuses, ton ardeur guerrière te suffit pour disperser les uns, pour prendre et brûler les autres.

130. Je te vois observer, d'un œil ardent, deux énormes vaisseaux (13), et lancer sur eux les foudres de la mort.

131. Πιάνει, αὐξαίνει, κοκκινίζει,
Καὶ σηκόνει μιὰ βροντὴ,
Καὶ τὸ πέλαο χρωματίζει
Μὲ αἱματόχροη βαφή.

132. Πνίγοντ' ὅλοι οἱ πολεμάρχοι,
Καὶ δὲν μνέσκει ἕνα κορμί·
Χάρου, σκιὰ τοῦ Πατριάρχη,
Ποῦ σ' ἐπέταξαν ἐκεῖ.

133. Ἐκρυφόσμιγαν οἱ φίλοι
Μὲ τς' ἐχθρούς τους τὴ Λαμπρὴ,
Καὶ τοὺς ἔτρεμαν τὰ χείλη,
Δίνωντάς τα εἰς τὸ φιλί.

134. 'Κειαὶς ταῖς δάφναις (14) ποῦ ἐσκορπίστε
Τώρα πλέον δὲν ταῖς πατεῖ,
Καὶ τὸ χέρι ὁποῦ ἐφιλῆστε
Πλέον, ἆ πλέον δὲν εὐλογεῖ.

135. Ὅλοι κλαῦστε, ἀποθαμμένος
Ὁ ἀρχηγὸς τῆς Ἐκκλησιᾶς·
Κλαῦστε, κλαῦστε, κρεμασμένος
Ὡσὰν νᾆτανε φονιᾶς.

136. Ἔχει ὀλάνοικτο τὸ στόμα
Π' ὥραις πρῶτα εἶχε γευθῆ
Τ' ἅγιον αἷμα, τ' ἅγιον σῶμα·
Λὲς πῶς θὲ νὰ ξαναβγῆ

137. Ἡ κατάρα ποῦ εἶχε ἀφήσει
Λίγο πρὶν νὰ ἀδικηθῆ
Εἰς ὁποῖον δὲν πολεμήσει,
Καὶ ἠμπορεῖ νὰ πολεμῆ.

131. Ce rapide tonnerre s'allume, s'étend, s'enflamme, éclate avec fracas, et colore la mer d'une teinte sanglante.

132. Tous les chefs périssent sans qu'un seul échappe au naufrage. Réjouis-toi, ombre vénérable du patriarche jeté dans les flots par les infidèles.

133. Les amis et les ennemis s'étaient secrètement rassemblés le jour de la résurrection du Christ, et d'une lèvre tremblante se donnaient mutuellement le baiser de paix.

134. Il ne les foule plus maintenant, ces verts lauriers (14) dont vous avez jonché son passage; elle ne vous bénit plus cette main auguste que vous avez baisée tant de fois.

135. Pleurez tous : l'Église a perdu son chef vénéré; pleurez, pleurez : il a subi l'infame supplice réservé aux assassins!

136. Il tient ouverte cette bouche sainte qui, peu d'heures auparavant, avait reçu le corps et le sang du Sauveur. On dirait qu'elle laisse échapper —

137. Les terribles malédictions que, quelques instants avant son indigne trépas, il avait lancées contre ceux qui, pouvant combattre, refuseraient de prendre les armes.



138. Τὴν ἀκούω, βροντάει, δὲν παύει
Εἰς τὸ πέλαγο, εἰς τὴν γῆ,
Καὶ μουγκρίζοντας ἀνάβει
Τὴν αἰώνιαν ἀστραπή.

139. Ἡ καρδιὰ συχνοσπαράζει...
Πλὴν τί βλέπω; σοβαρὰ
Νὰ σωπάσω μὲ προστάζει
Μὲ τὸ δάκτυλο ἡ θεά.

140. Κυττάει γύρω εἰς τὴν Εὐρώπη
Τρεῖς φοραῖς μ' ἀνησυχιά·
Προσηλόνεται κατόπι
'Σ τὴν Ἑλλάδα, καὶ ἀρχινᾷ·

141. « Παλληκάρια μου! οἱ πολέμοι
» Γιὰ σᾶς ὅλοι εἶναι χαρά,
» Καὶ τὸ γόνα σας δὲν τρέμει
» 'Σ τοὺς κινδύνους ἐμπροστά.

142. » Ἀπ' ἐσᾶς ἀπομακραίνει
» Κάθε δύναμι ἐχθρική·
» Ἀλλὰ ἀνίκητη μιὰ μένει
» Ποῦ ταῖς δάφναις σᾶς μαδεῖ,

143. » Μία, ποῦ ὅταν ὡσὰν λύκοι
» Ξαναρχόστενε ζεστοί,
» Κουρασμένοι ἀπὸ τὴν νίκη,
» Ἄχ! τὸν νοῦν σᾶς τυραννεῖ·

144. » Ἡ διχόνοια ποῦ βαστάει
» Ἕνα σκῆπτρο ἡ δολερή·
» Καθενὸς χαμογελάει,
» Πάρ το, λέγωντας, καὶ σύ.

138. Je l'entends : elle gronde, elle éclate sans cesse sur la mer et sur la terre, et avec un sourd murmure elle allume les foudres célestes.

139. Mon cœur palpite de crainte... Que vois-je ! La déesse, d'un air sévère, me fait signe du doigt et m'impose silence.

140. Trois fois elle promène sur l'Europe ses regards inquiets, puis s'adresse à la Grèce, et commence en ces mots :

141. « O mes braves enfants ! les combats ne « vous offrent que plaisir, et jamais vous ne pliez » un genou timide devant le danger.

142. « Loin de vous recule avec effroi toute puis- « sance ennemie ; mais il en reste une que vous « n'avez pu vaincre, et qui flétrit vos lauriers.

143. « Une seule qui, lorsque vous revenez « bouillants comme des lions, et fatigués de la « victoire, vous tourmente, hélas ! par son tyran- « nique empire :

144. « La Division, dont la main perfide tient « un sceptre éblouissant qu'elle offre à chacun « avec un doux sourire.

145. » Κειὸ τὸ σκῆπτρο, ποῦ σᾶς δείχνει,
» Ἔχ' ἀλήθεια ὡραία θωριά·
» Μὴν τὸ πιάστε, γιατὶ ῥίχνει
» Εἰσὲ δάκρυα θλιβερά.

146. » Ἀπὸ στόμα, ὁποῦ φθονάει,
» Παλληκάρια, ἂς μὴν 'ποθῇ,
» Πῶς τὸ χέρι σας κτυπάει
» Τοῦ ἀδελφοῦ τὴν κεφαλή.

147. » Μὴν εἰποῦν 'ς τὸν στοχασμό τους
» Τὰ ξένα ἔθνη ἀληθινά·
» Ἐὰν μισοῦνται ἀνάμεσό τους,
» Δὲν τοὺς πρέπει ἐλευθεριά.

148. » Τέτοια ἀφήστενε φροντίδα·
» Ὅλο τὸ αἷμα ὁποῦ χυθῇ
» Γιὰ θρησκεία, καὶ γιὰ πατρίδα,
» Ὅμοιαν ἔχει τὴν τιμή.

149. » 'Σ τὸ αἷμα αὐτὸ, ποῦ δὲν πονεῖτε
» Γιὰ πατρίδα, γιὰ θρησκειὰ,
» Σᾶς ὁρκίζω, ἀγκαλιασθῆτε,
» Σὰν ἀδέλφια 'γκαρδιακά.

150. » Πόσον λείπει, στοχασθῆτε,
» Πόσο ἀκόμη νὰ παρθῇ·
» Πάντα ἡ νίκη, ἂν ἐνωθῆτε,
» Πάντα ἐσᾶς θ' ἀκολουθεῖ.

151. » Ὦ ἀκουσμένοι εἰς τὴν ἀνδρεία!...
» Καταστῆστε ἕνα σταυρὸ,
» Καὶ φωνάξετε μὲ μία·
« Βασιλεῖς, κυττάξτ' ἐδῶ.

145. « Ce sceptre qu'elle vous montre brille, il st vrai, d'un éclat séduisant; mais ne le touchez as; il vous inonderait de larmes sanglantes!

146. « O magnanimes guerriers! ne permettez as à l'Envie de dire que votre bras dénaturé rappe le sein d'un frère.

147. « Ne souffrez point que les nations étrangères disent avec raison : *s'ils se détestent entre eux, ils sont indignes de la liberté.*

148. « Bannissez ces sinistres pensées : les héros qui s'immolent pour la religion et pour la patrie reçoivent la même récompense.

149. « Je vous en conjure par ce précieux sang que vous prodiguez pour la patrie et pour la religion, aimez-vous avec tendresse, embrassez-vous comme des frères.

150. « Songez plutôt, songez à ce qui vous reste à conquérir : si vos cœurs sont unis, toujours la victoire marchera sur vos traces.

151. « O guerriers d'une immortelle valeur! arborez l'étendard de la croix, et criez d'une voix unanime : « Regardez ici, rois et potentats!

152\. » Τὸ σημεῖον ποῦ προσκυνᾶτε
» Εἶναι τοῦτο, καὶ γι' αὐτὸ
» 'Ματωμένους μᾶς κυττᾶτε
» 'Σ τὸν ἀγῶνα τὸν σκληρό.

153\. » Ἀκατάπαυστα τὸ 'ϐρίζουν
» Τὰ σκυλιὰ, καὶ τὸ πατοῦν,
» Καὶ τὰ τέκνα του ἀφανίζουν,
» Καὶ τὴν πίστι ἀναγελοῦν.

154\. » Ἐξ' αἰτιᾶς του ἐσπάρθη, ἐχάθη
» Αἷμα ἀθῷο χριστιανικὸ,
» Ποῦ φωνάζει ἀπὸ τὰ βάθη
» Τῆς νυκτὸς· Νὰ 'κδικηθῶ.

155\. » Δὲν ἀκοῦτε, ἐσεῖς εἰκόνες
» Τοῦ Θεοῦ, τέτοια φωνή;
» Τώρα ἐπέρασαν αἰῶνες,
» Καὶ δὲν ἔπαυσε στιγμή.

156\. » Δὲν ἀκοῦτε; εἰς κάθε μέρος
» Σὰν τοῦ Ἀϐὲλ καταϐοᾷ·
» Δὲν εἶν' φύσημα τοῦ ἀέρος,
» Ποῦ σφυρίζει εἰς τὰ μαλιά.

157\. » Τί θὰ κάμετε; θ' ἀφῆστε
» Νὰ ἀποκτήσωμεν ἐμεῖς
» 'Λευθερίαν, ἢ θὰ τὴν λύστε
» Ἐξ' αἰτίας πολιτικῆς;

158\. » Τοῦτο ἀνίσως μελετᾶτε,
» Ἰδοὺ ἐμπρός σας τὸν σταυρό·
» Βασιλεῖς! ἐλᾶτε, ἐλᾶτε,
» Καὶ κτυπήσετε κ' ἐδῶ.»

152. « Voici le signe sacré, objet de vos hommages; c'est pour lui que, dans cette lutte cruelle, nous avons répandu le sang dont nous sommes couverts.

153. « L'impie musulman le foule aux pieds, et le charge d'éternelles injures; il égorge vos enfants, il insulte à votre foi.

154. « C'est pour cette croix auguste que des milliers de Chrétiens ont versé leur sang innocent qui crie vengeance du sein de la nuit.

155. « Ne l'entendez-vous pas, images du Très-Haut, cette voix déchirante? Les siècles ont passé, et elle ne s'est pas tue un seul instant.

156. « Ne l'entendez-vous pas? Elle retentit en tous lieux comme celle d'Abel! Ce n'est point le souffle de la brise légère qui soupire à travers le feuillage.

157. « Que ferez-vous? Nous laisserez-vous établir la liberté, ou la détruirez-vous par des raisons politiques?

158. « Si tel est le but de vos projets, voici devant vous la croix : venez, accourez, rois et potentats; c'est ici que doivent frapper vos coups. »

ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ.

(1) Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων...

(2) Ἀρματώθηκαν τότε ὅλοι ἀπὸ δεκατέσσερους χρόνους καὶ ἀπάνω.

(3) Ἡ περιτειχισμένη Τριπολιτζὰ δὲν ἔχει κάστρον, καὶ εἰς τὴν [illegible] τοῦ κάστρου ἐννοεῖ ὁ ποιητὴς τὴν μεγάλαν Τάπιαν τῆς πόλης.

(4) Ἀγκαλὰ καὶ ἦτον ἡμέρα, ὅταν ἐπάρθηκεν ἡ Τριπολιτζὰ, ὁ ποιητὴς ἀκολούθησε τὴν κοινὴν φήμην ὁποῦ τότε ἐσκορπίστηκεν, ὅτι τὸ πάρσιμο [illegible] ἐσυνέβηκε τρεῖς ὥραις ἔπειτα ἀπὸ τὰ μεσάνυκτα.

(5) Εἶναι γνωστὸν ὅτι τὸ φεγγάρι εὑρίσκεται τυπωμένον εἰς ταῖς Τουρκικαῖς σημαίαις.

(6) Ὁ λόρδ Βάϊρων εἰς τὴν τρίτην ᾠδὴν τοῦ Don Juan, παρασταίνει ἕνα ποιητὴν Ἕλληνα, ὁποῦ ἀπελπισμένος καὶ παραπονεμένος διὰ τὴν σκλαβιὰν τῆς πατρίδος του, ἔχει ἐμπρός του ἕνα κρασοπότηρον, καὶ κοντὰ εἰς ἄλλα λέγει καὶ τὰ ἀκόλουθα λόγια· «....ἡ γυναῖκές μας χορεύουν [illegible] «ἀπὸ τὸν ἴσκιον —— βλέπω τὰ θέλγητρα τῶν ματιῶν τους· ἀλλὰ ὅταν «λογίζομαι, ὅτι θὰ γεννήσουν σκλάβους, γεμίζουν τὰ μάτιά μου δάκρυα.» Ἐπέρασε ἕνας χρόνος ἀφοῦ ἐγράφθηκε τοῦτος ὁ ὕμνος· ὁλοένα ὁ ποιητὴς ἑτοιμάζει ἕνα ποίημα γιὰ τὸν θάνατον τοῦ Λόρδ Βάϊρων.

(7) Ἀγαλλιάσθω ἔρημος, καὶ ἀνθήτω ὡς κρίνον. Ἡσαΐας Κεφ. λε.

(8) Εἶναι ἀληθινὸν, ὅτι οἱ Τοῦρκοι ὥρμησαν ἐναντίον τοῦ Μεσολογγίου τὰ ξημερώματα αὐτῆς τῆς ἁγίας ἡμέρας· δὲν εἶναι ὅμως ἀληθινὸν, ὡς τότε ἐκοινολογήθηκεν, ὅτι ἦτον ἀνοικταῖς καὶ ἡ ἐκκλησίαις· μάλιστα ἐκλείσθησαν ἐπιταυτοῦ διὰ νὰ ἔχουν οἱ Ἕλληνες ὅλην τὴν προσοχήν τους εἰς τὸν πόλεμον.

(9) «Καὶ εἶπέ μοι· γέγονε· ἐγώ εἰμι τὸ Α καὶ τὸ Ω, ἡ ἀρχὴ καὶ τὸ τέλος.» Ἀποκάλ. Ἰωάννου, Κεφ. κα'.

NOTES.

(1) *Allons, enfants de la Grèce*... (Début de l'ode patriotique de Rhigas.)

(2) Alors tout le monde prit les armes depuis quatorze ans et au-dessus.

(3) Tripolitza est entourée de murs; mais elle n'a pas de forteresse. Par le mot κάστρον, le poète entend la grande *Tabia* de la ville, qui est une espèce de citadelle.

(4) Quoiqu'il fît jour lors du sac de Tripolitza, le poète a suivi l'opinion commune répandue alors, qui était que la prise de cette ville eut lieu à trois heures après minuit.

(5) Tout le monde sait que le croissant de la lune est représenté sur les étendards des Turcs.

(6) Lord Byron, dans *Don Juan* (canto III, § LXXXVI, stanza 16), introduit un poète grec, qui tient une coupe, et dans le désespoir et la douleur que lui inspire l'esclavage de sa patrie, s'écrie entre autres choses :

> Our virgins dance beneath the shade. —
> I see their glorious black eyes shine;
> But gazing on each glowing maid,
> My own burning tear-drop laves,
> To think such breasts most suckle slaves.

Nos jeunes vierges dansent sous l'ombrage. — Je vois leurs yeux noirs briller d'un vif éclat ; — mais tandis que j'admire leurs graces séduisantes, — une larme brûlante roule sur mes joues, — en pensant que leur noble sein doit nourrir des esclaves.

Il y a un an que cet ouvrage est écrit. Depuis ce temps le poète prépare un chant funèbre sur la mort de lord Byron.

(7) Que le désert se réjouisse, qu'il fleurisse comme un lis. (Isaïe, ch. XXXV.)

(10) Τὰ περιστατικὰ τοῦ περάσματος τοῦ ποταμοῦ, τῆς μάχης τῶν Χριστουγενῶν καὶ τῆς πολιορκίας τοῦ Μισολογγιοῦ εὑρίσκονται κατεστρωμένα εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ Σπυρίδωνος Τρικούπη, ἐγκαρδίου φίλου τοῦ ποιητῆ. Αὐτὴ ἡ ἱστορία γλίγωρα θέλει πλουτίσει καὶ τὴν γλῶσσάν μας καὶ τὴν φιλολογίαν μας.

(11) Εἶναι ἕνας ἀπὸ τοὺς τίτλους τοῦ Σουλτάνου.

(12) Ἔξοδος, Κεφ. ΙΕ.

(13) Τὸ καύσιμο τῆς καραβέλλας τοῦ Καπετὰν πασᾶ καὶ ἑνὸς ἄλλου καραβίου κοντὰ εἰς τὴν Τένεδον, ταῖς 29 Ὀκτωμβρίου.

(14) Οἱ χριστιανοὶ τῆς Ἀνατολικῆς ἐκκλησίας συνειθίζουν νὰ στρώνουν δάφναις εἰς ταῖς ἐκκλησίαις τὴν ἡμέραν τοῦ Πάσχα.

Ὅταν ἐπρωτοδιαβάσθηκε τὸ ποίημα, κάποιοι εἶπαν· Κρίμα! [illegible] νοήματα καὶ στίχοι σφαλμένοι! Γιὰ νὰ δεχθῶ τὴν πρώτην, ἀκαρτεροῦν νὰ δικαιολογήσουν τὴν δεύτερη παρατήρησι. Μὰ τὸν Δία ποῦ ἐσένα! Αὔριο θέλει ἔρθει καὶ κανένας νὰ μοῦ δείξῃ τ' ἀλφαβητάρι μὲ τὸ ῥαβδὶ 'ς τὸ χέρι· ἀλλὰ ἐγὼ τοῦ τὸ πέρνω, καὶ ἀπηθόνω τὴν ἄκραν του εἰς τὰ μεγάλα ὀνόματα τοῦ Δάντη, καὶ τοῦ Πετράρχη, τοῦ Ἀριόστου, καὶ τοῦ Τάσσου, καὶ εἰς τὰ ὀνόματα ὅσων στιχουργῶντας τοὺς ἀκολούθησαν, καὶ τοῦ λέγω· Δάβε τὴν καλωσύνην, Διδάσκαλε, νὰ γύρῃς τ' αὐτιά σου ἐδῶ πάνου, καὶ μέτρα. Κάθε συλλαβὴ εἶναι ἕνα πόδι, καὶ γιὰ 'μᾶς καὶ γιὰ αὐτούς, ὁποιος καὶ ἂν ἦναι ὁ στίχος· ὅμως ἐσὺ δὲν ἠξεύρεις νὰ τὰ μετρᾷς. Τὸ φωνῆεν μὲ τὸ ὁποῖον τελειώνει ἡ λέξι, χάνεται εἰς τὸ φωνῆεν μὲ τὸ ὁποῖον ἡ ἀκόλουθη ἀρχινᾷ. Ὅμως τὸ προφέρω, ἐπειδὴ ἔτζι μὲ σφαλεύει ἡ τέχνη τῆς ἀληθινῆς ἁρμονίας. Τὸ ι α (βία) τὸ ε ει (ρέει) τὸ α ι (Μαΐ) καὶ τὰ ἑξῆς ὅταν δὲν εἶναι εἰς τὸ τέλος τοῦ στίχου, δὲν κάνουν παρὰ μία συλλαβή. Τὸ τιμὴ εἶναι ὁμοιοτέλευτο μὲ τὸ πολλοὶ, τὸ καιροὶ; μὲ τὸ τυφλὸς, τὸ ἐχθὲς μὲ τὸ πολλαῖς. Τοῦτοι οἱ κανόνες ἔχουν κάποιαις ἐξαίρεσαις, ταῖς ὁποίαις ὅποιος ἔχει καλὰ θρεμμένη μὲ τοὺς Κλασσικοὺς τὴν ψυχήν του βάνει εἰς ἔργον, χωρὶς τόσο νὰ συλλογίζεται, εἰς τὴν ἴδιαν στιγμὴν εἰς τὴν ὁποίαν μορφόνει τὴν ὕλη. Πίστευσέ μου, διδάσκαλε, ἡ ἁρμονία τοῦ στίχου, δὲν εἶναι πρᾶγμα ὅλο μηχανικὸ, ἀλλὰ εἶναι ξεχείλισμα τῆς ψυχῆς· μ' ὅλον τοῦτο ἂν φθάσῃ νὰ μοῦ ἀποδείξῃς, ὅτι [illegible]

(8) Il est vrai que les Turks s'avancèrent contre Missolonghi à la pointe du jour de Pâques; mais il n'est pas vrai, comme le bruit s'en répandit alors, que les églises fussent ouvertes. Elles furent au contraire fermées, afin que les Grecs ne songeassent qu'à combattre.

(9) Il me dit : « Je suis l'alpha et l'omega, le commencement et la fin. » (Apocalyp. ch. XXI.)

(10) Les circonstances du passage du fleuve, du combat qui eut lieu le jour de Noël, et du siége de Missolonghi, se trouvent répandues dans l'histoire de Spyridon Tricoupis, ami intime du poète. Cette histoire enrichira bientôt notre langue et notre littérature.

(11) (Il y a dans le grec *le frère de la Lune*). C'est un des titres du sultan.

(12) Exod. ch. XV.

(13) L'incendie de la frégate du capitan-pacha, et d'un autre vaisseau, près de Ténédos, le 29 octobre.

(14) Les Chrétiens de l'église d'Orient ont coutume de répandre des lauriers dans les églises le jour de Pâques.

Nota. Nous n'avons pas cru devoir traduire la note suivante, qui ne roule que sur la métrique grecque, et qui par conséquent ne serait d'aucun intérêt pour les lecteurs français.



τοὺς στίχους, θέλει γράψω τῶν Ἰταλῶν καὶ τῶν Ἰσπανῶν, νὰ τὰς ἰδῶ τὴν εἴδησιν, ὅτι τοὺς ἔσφαλαν ἕως τώρα καὶ αὐτοὶ, καὶ μὴ φοβᾶσαι νὰ πάρω γιὰ τὴν ἐφεύρεσιν τὸ βραβεῖον, γιατὶ θέλει σὲ μελετήσω — Ἀλλὰ ποῖος σοῦ εἶπε νὰ τζακίσῃς τὴν λέξι θερι- σμένα; (Στρ. 51) — Πῶς μοῦ τόπε; τὸ ἀπόκρυφο τῆς τέχνης μου, καὶ τὸ παράδειγμα τῶν μεγάλων. Ἄμετρα εἶναι τὰ παραδείγματα τέτοιας λογῆς, καὶ θέλει σοῦ τὰ ἀπαριθμῶ ὅλα ἕνα ἕνα, ὅταν ἀνανοηθῶ, πῶς ἔχω καιρὸν νὰ χάσω. Ὁ Πίνδαρος ἔχει τζακισμέναις κάμμία χιλιάδα λέξαις· οἱ τραγικοὶ 'ς τοὺς χοροὺς εἶχασιν ἀρκεταῖς καὶ αὐτοὶ, καὶ ὁ Ὁράτζιος τοὺς ἐμιμήθηκε. Τὸ παράδειγμα τοῦ Ἀριόστου

> Ne men ti raccomando la mia Fiordi-
> Ma dir non potè ligi; et qui finio. (Canto 40)

ἀναλεῖ τὴν εἰκόνα, καὶ περιέχει πάθος λύπης. Τὸ παράδειγμα τοῦ Πινδάρου

> Ἰδοῖσα δ' ὀξεῖ' Ἐριννὺς
> πέφνεν ἑοῖ σὺν ἀλλαλο-
> φονίᾳ γένος ἀρήϊον. (Ὀλύμπ. Εἰδ. β', στ. 73.)

ἀναλεῖ τὴν εἰκόνα, καὶ περιέχει πάθος τρομάρας. Τὸ παράδειγμα τοῦ Δάντη

> Così quelle carole differente-
> mente danzando, della sua ricchezza
> Mi si facean stimar veloci e lente. (Parad. Canto 24.)

εἶναι τέτοιο, ὁποῦ ἂν τὸ διαβάσῃς μὲ ἐκείναις ταῖς ἄλλαις θείαις ζωγραφιαῖς καὶ καταλάβῃς, ὅτι τέτοιαις δὲν ταῖς κάνει κανένας, ἴσως ἠμπορεῖ, δάσκαλε, νὰ φιλιωθοῦμε· καὶ ἡ φιλία θέλει βαστάξει, ὅσο νὰ σοῦ κάμω μία παρατήρησι εἰς τὸν Πίνδαρο. Ἡ λέξη ὅλον (Ὀλύμπ. Εἰδ. β', στ. 55) βρίσκεται τζακισμένη· γιὰ ὁποῖο δίκαιο ἢ μουσικῆς, ἢ ἄλλο, ἐπροτίμηθηκεν ὁ Πίνδαρος νὰ τὴν τζακίσῃ, τὸ πρῶτο δίκαιο τὸ εἶχε ἡ φύσις τῆς λέξης, ἡ ὁποία ἂν τζακισθῇ, ἐναντιώνεται μὲ τὴν ἰδέαν τοῦ παραστάσ. Σὲ βλέπω καὶ φρίττεις, καὶ ἑτοιμάζεσαι νὰ μαδίσῃς τὰ μαλλιά σου ἀπὸ τὸ Θ τοῦ Δουκιανοῦ (Δίκη φωνηέντων), ἀλλὰ ἡσύχασε, γιατὶ ὁ Πίνδαρος μ' ὅλον τοῦτο μένει πάντα ὁ ἴδιος γιὰ καθέναν· ὁ ἴδιος γιὰ μὲ, ἀπὸ ὅπου γνωρίσκω τὴν τέχνην ὅπου εἶναι, ὁ ἴδιος γιὰ σὲ ὁποῦ ξανοίγεις ταῖς ἀρεταῖς ὅπου δὲν λείπουν.... βλέπω ἕνα χαμόγελο εἰς τὰ χεῖλα τῶν ξένων· ἀλλὰ δὲν τὸ κάνουν τόσο πικρὸ, γιατὶ βέβαια θυμοῦνται καὶ τὰ δικά τους.

TABLE
DES MATIÈRES.

La prise de Bérat.................... page 1
La soumission de Gardiki.................... 6
Hymne de guerre de Rhigas.................. 15
La mort de Diakos......................... 31
La mort de Georgakis et de Pharmakis........ 39
La prise de Tripolitza et la captivité de Kiamil-Bey. 54
Fragment : les deux esclaves grecs et la dame turke, et la femme de Constant............ 65

SECONDE PARTIE. — CHANSONS ROMANESQUES.

L'esprit du fleuve.......................... 77
La biche et le soleil....................... 83
Le pâtre et Charon......................... 87
La jeune fille voyageuse................... 95
Le matelot............................... 101
La jeune fille et Charon.................... 109
Les deux frères........................... 117
Le départ de l'hôte........................ 125
Manuel et le janissaire, et Vevros et son cheval. 129
L'enlèvement............................. 137
Le pallikare devant la fenêtre de sa belle, et les souhaits............................. 147
Jeannette et le Langouret, et le sommeil du pallikare.............................. 157

Les adieux et fragment allégorique........... 165
L'imprécation............................ 173
L'amant ensorcelé........................ 179
La mère Moréate.......................... 185
Le Grec sur la terre étrangère............... 193
Les plaintes d'un fils maltraité............... 199
Le fils éloigné de sa mère.................. 207
Adieux d'Érotocritos à son père............ 213
Les dernières recommandations d'un amant... 219
Le refus de Charon...................... 225

TROISIÈME PARTIE. — CHANSONS DOMESTIQUES.

Chansons nuptiales........................ 233
Chansons pour diverses fêtes de l'année....... 245
Myriologues.............................. 259

QUATRIÈME PARTIE. — CHANSONS ROMANESQUES.

Distiques................................ 267
Distiques recueillis à Rhodes par M. A. F. Didot 292

SUPPLÉMENT.

Préface.................................. 305
La mort de Liakos........................ 313
Georgo-Thomos........................... 321
La capitaine amoureux..................... 329
Le triste message et les pallikares maltraités.... 332
La prise de Constantinople................. 337
La mort de Kitsos Botsaris.................. 341
La délibération d'Ali Pacha................. 347

George Skatoverga........................ 355
L'épouse infidèle........................ 369
Le mariage impromptu et la réconciliation imprévue........................ 375
Le musicien et l'esprit, et la fille juive et la perdrix........................ 389
La belle cantatrice........................ 395
La voix du tombeau........................ 401
Le voyage nocturne........................ 405
La cruche cassée, imprécation d'un amant, le sous-diacre, et les témoins de l'amour...... 411
Le départ d'un époux, et la reconnaissance.... 419
Chansons de berceau........................ 427
Dithyrambe sur la liberté........................ 435

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

ERRATA DU PRRMIER VOLUME.

Disc. prélimin. Page xxx, ligne 23, Chansons, *lisez* Chants.

Id. Page LXXXV, ligne 4, font, *lisez* sont.

Id. Page CII, ligne 6, ne reste pas, *lisez* on a des données qui ne laissent pas.

Id. Page CVII, ligne 20, hyporchenes, *lisez* hyporchèmes.

Id. Page CIX, ligne dernière, leur curiosité, *lisez* générosité.

Id. Page CXXXVIII, ligne 14. Dialogue, *liesz* Monologue.

Page 136, ligne 17, impatience, *lisez* importance.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



